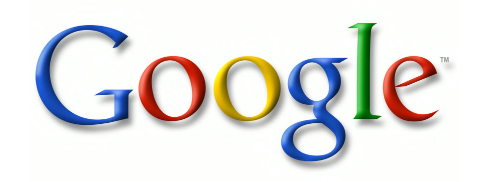




Stanford University Libraries
3 6105 116 989 422



LE MARÉCHAL BERTHIER

PRINCE DE WAGRAM & DE NEUCHATEL

PAR

le Général DERRÉCAGAIX

DEUXIÈME PARTIE

1804-1815



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Ce
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1905

LE
MARÉCHAL BERTHIER
PRINCE DE WAGRAM & DE NEUCHATEL



ALEXANDRE BERTHIER,

Prince et Duc de Neuchatel et Valangin, Ministre de la Guerre, Maréchal d'Empire, Grand Veneur, Grand Cordon de la Légion d'Honneur et de la Couronne de Fer, Chevalier des Ordres de l'Aigle noir et de l'Aigle rouge de Prusse

DÉDIÉ A SA SŒUR BIEN AIMÉE

LE

MARÉCHAL BERTHIER

PRINCE DE WAGRAM & DE NEUCHATEL

PAR LE

Général DERRÉCAGAIX

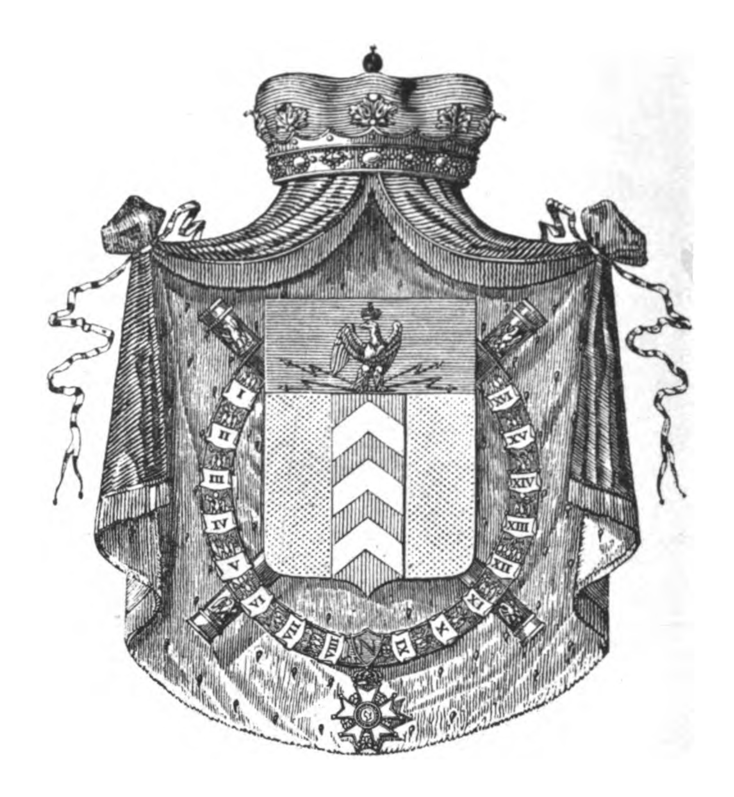
DEUXIÈME PARTIE

1804-1815



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1905



ALEXANDRE BERTHIER

PRINCE ET DUC SOUVERAIN DE NEUCHATEL

PRINCE DE WAGRAM

MARÉCHAL DE FRANCE

Nota - *Les numeros du grand cordon sont ceux des 16 cohortes de la Légion d'honneur*

PRÉFACE

Le récit de la vie du maréchal Berthier, depuis sa naissance jusqu'en 1804, a déjà permis d'apprécier sa valeur personnelle et son caractère. Il nous a fait connaître l'opinion de Bonaparte en 1796, quand il la résumait en ces quelques mots: *Berthier, talents, activité, courage, caractère : tout pour lui.* Il nous a montré que plus tard, cette appréciation, loin de s'affaiblir, s'est encore fortifiée, au point qu'il en a fait successivement le commandant en chef de son armée d'Italie, son major général en Egypte, son ministre de la Guerre après le 18 brumaire, l'organisateur et le commandant en chef sous ses ordres, de l'armée de Marengo, son ambassadeur en Espagne et de nouveau son ministre de la Guerre, quand il a fallu créer la grande armée destinée à la conquête de l'Angleterre, et plus tard à celle de l'Europe.

Sa confiance en Berthier n'a donc fait que grandir, ce qui ne l'a pas empêché de modifier la forme de ses rapports avec lui, suivant les phases de son élévation. Général en chef, Premier Consul, Consul à vie, Empereur, Napoléon a changé le ton de ses commandements, à mesure qu'il franchissait un nouveau degré du pouvoir suprême. Ses plus proches parents et ses plus fidèles compagnons d'armes ont subi cette transformation sans en être surpris, comprenant d'ailleurs qu'elle n'altérait en rien ni l'estime, ni l'amitié.

Berthier est toujours resté ainsi son lieutenant et son second. Jusqu'en janvier 1807, il conservera ses doubles fonctions de major général et de ministre de la Guerre; et

l'on verra plus loin, comment il parvint à surmonter les difficultés d'une tâche aussi lourde.

L'avenir montrera aussi sa foi dans le génie de Napoléon grandissant avec ses triomphes, et résistant aux tristesses de la défaite quand elle commence à provoquer chez lui l'aigreur ou l'injustice. Même à ce moment, le zèle de Berthier ne se ralentit pas. Mais les froissements dont il est l'objet, à un âge relativement avancé, après des services éminents et dans une position si haute qu'ils en deviennent plus sensibles, laissent sans doute sur son âme un souvenir pénible et une trace durable. Son affection cependant est toujours aussi attentive et aussi dévouée; et elle va si loin que l'Empereur a pu dire un jour à Metternich que Berthier l'aimait comme une bonne d'enfant.

Mais ce que nous apprendra surtout la suite de la vie du prince de Wagram, c'est l'étendue de son abnégation et la façon remarquable dont il a toujours rempli ses devoirs de major général, laissant ainsi à l'armée un exemple qui deviendra plus tard la base de ses traditions d'état-major. Ce qui frappera le plus dans l'accomplissement de ses fonctions, ce sera la perfection des résultats obtenus, puis cet effacement personnel dont ses détracteurs se sont servi pour nier ses facultés, et qui fut pourtant une des causes de la faveur continue de l'Empereur.

Dans le récit qui va suivre, on verra la position de Berthier s'élever sans cesse, au point d'en faire l'intermédiaire de confiance des maréchaux auprès du Souverain et, dans certaines circonstances, leur supérieur immédiat. Il en résultera que ses rapports de service se modifièrent avec les événements et les honneurs qui marquèrent son élévation. Lui aussi devint moins abordable, plus hautain et, comme il était toujours rigide dans l'exécution des ordres, il en fut moins sympathique. Il eut plus d'ennemis, et plus d'envieux, naturellement disposés à exagérer ses défauts pour satisfaire leurs rancunes.

Mais d'autre part, les subalternes qui le servaient lui restèrent toujours attachés; ils ne cessèrent jamais de rendre hommage à son aménité et à sa bienveillance.

En réalité, Berthier resta toujours lui-même, et une des forces de sa nature, une des causes de sa fortune, ce fut sa foi dans le génie de Napoléon. Talleyrand prétend avoir dit un jour à l'Empereur: *Vous aimez Berthier, parce qu'il croit en vous*. C'est possible; et cette croyance n'était-elle pas un mérite qui manquait peut-être à Talleyrand? D'ailleurs si Berthier avait compris, ou fait exécuter les ordres de Napoléon d'une façon moins remarquable, il eut été abandonné sans pitié.

Dans les armées, quand deux hommes sont liés l'un à l'autre par des rapports de service intimes, quand leur vie s'écoule dans une communauté de privations et de dangers, l'amitié qui les unit établit entre eux une confraternité d'armes souvent inaltérable. C'est un lien qui résiste longtemps aux épreuves, mais qui finit aussi par se rompre. C'est dans les heures difficiles où les événements compriment la volonté, où la fatigue épuise le corps, où l'imprévu de la guerre, domine les combinaisons et déjoue les espérances, que ce malheur arrive. Les incidents de ce genre sont encore favorisés par le pouvoir sans limites qu'exerce le supérieur, et par l'obéissance passive qui est le lot du subordonné. Quand tout va bien, c'est parfait; on est fier d'obéir. Mais dans les épreuves, on s'aigrit; une parole blessante s'échappe facilement; la blessure s'envenime et bientôt le lien d'amitié se brise; mais l'estime survit.

Entre Napoléon et Berthier, il n'y eut jamais rien de semblable. Ce fut un des côtés les plus intéressants de leur existence. Mais il y eut des froissements et ce fut à Berthier à souffrir; à l'Empereur, à en effacer le souvenir. Et ce dernier, le fit toujours avec cette noblesse de procédés et cet art de mener les hommes qui était une de ses supériorités.

Ces deux illustrations furent donc solidaires l'une de l'autre; et comme la carrière de Napoléon sert de cadre à celle de Berthier, il n'est pas possible de les séparer. Or, dans cette histoire, le cadre est si éblouissant qu'il empêche souvent de discerner le tableau. Et une des difficultés de ce récit sera précisément de montrer une personnalité à côté d'une autre qui la domine sans cesse. Il faut pourtant laisser au cadre sa

glorieuse importance et faire en sorte que le tableau ait aussi sa valeur propre.

Il y en a une que Berthier a toujours conservée : la perfection de son service d'état-major. A ce point de vue, nous serons heureux si l'histoire de sa vie peut avoir pour l'armée quelque utilité.

Anglet, 27 octobre 1904.

Gal DERRÉCAGAIX.

LE

MARÉCHAL BERTHIER

PRINCE DE WAGRAM & DE NEUCHATEL

I. PÉRIODE DE L'EMPIRE

CHAPITRE PREMIER

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES DE 1804

§ 1. *Expédition d'Angleterre.*

L'Empire est fait. Napoléon a été proclamé souverain héréditaire. Pour Berthier et ses compagnons d'armes une ère nouvelle commence : une ère d'ivresse guerrière et de gloire incomparable qui portera la grandeur de la patrie à son apogée, qui la soutiendra dans ses revers et la protégera encore lorsque abattue, épuisée, elle verra ses ennemis convoiter ses dépouilles et préparer son démembrement.

Dans l'armée, l'enthousiasme était à son comble.

Dans les foules, ce fut d'abord une sorte d'étonnement jusqu'au jour où la victoire, couronnant de nouveau nos drapeaux, répandit parmi elles l'ivresse du triomphe et provoqua leur admiration.

A l'extérieur, l'Empire fut reconnu avec empressement, sauf par les souverains de Russie, d'Autriche, de Suède et d'Angleterre qui manifestaient depuis quelque temps des dispositions malveillantes. Celles-ci avaient vivement frappé l'Empereur ; elles contenaient des germes de guerre à venir, sur lesquels il ne pouvait se tromper. Cinq jours déjà avant la proclamation de

l'Empire, il avait dû prescrire à son ambassadeur à Saint-Pétersbourg de quitter son poste, par suite des « impertinences de la Russie ».

Cette situation, compliquée des appréhensions exprimées par l'Autriche, en juin 1803, faisait prévoir un prochain conflit continental et engageait Napoléon à activer ses préparatifs de descente en Angleterre.

Il s'occupa d'abord des chefs de son armée.

A ce sujet, Berthier reçut le 21 mai, la première lettre que l'Empereur lui adressa avec son titre de maréchal d'Empire. Elle contenait cette appellation flatteuse de « Mon cousin » qui allait désormais rapprocher de lui ses maréchaux, et grandir encore leur situation. Elle demandait un rapport sur les « prérogatives dont ils devaient jouir, sur le mode d'expédition de leur commission, sur la marque distinctive » de leur dignité et sur les formalités destinées à la consacrer. Ces diverses questions, réglées d'avance dans l'esprit de l'Empereur, allaient recevoir leur solution dans un rapport qui devait servir de base au décret constitutif.

A cette époque, Berthier fut atteint par un deuil cruel. Il eut la douleur de perdre son père, auquel il avait voué une affection profonde.

Dans cette circonstance, l'Empereur voulut témoigner à son compagnon d'armes, l'intérêt affectueux qu'il prenait à son malheur. Il le fit dans ce style nouveau qu'il avait adapté à sa grandeur souveraine, mais qui n'en laissait pas moins voir ses sentiments d'amitié.

Saint-Cloud, 3 prairial an XII (23 mai 1804).

Mon cousin, je prends part à votre douleur. La perte d'un père est toujours sensible. Je vous connais et je comprends vos peines. Mais enfin à quatre-vingt-cinq ans, il faut bien finir; et, quand on a bien vécu, on ne peut plus ambitionner à cet âge, que de laisser un bon souvenir.

Croyez à toute la part que je prends à cette perte.

NAPOLÉON.

Pour un chef que la destinée avait porté si haut et qui tenait à planer au-dessus de tous dans sa sphère impériale, une pareille preuve d'affection était beaucoup. Berthier l'apprécia ainsi et n'y vit qu'un touchant témoignage de sympathie.

Ce triste événement ne devait pas du reste suspendre un instant ses travaux, surtout ceux qui concernaient l'armée des côtes. Il s'agissait alors de porter au plus tôt les effectifs aux chiffres fixés par Napoléon. Le rapport d'ensemble que Berthier lui présenta à cette occasion, au commencement de juin, le satisfit pleinement. Il faisait en effet ressortir, suivant son désir, les corps qui étaient encore trop faibles, et proposait une répartition proportionnelle des hommes de la conscription.

La correspondance que le ministre entretenait avec les commandants en chef des camps présenta, à cette époque, une particularité que son peu d'importance a laissée inaperçue. Berthier fut désigné un jour sous le titre de « Premier maréchal d'Empire ».

C'était au moins bizarre; et comme la lettre émanait du ministère, comme il est certain aussi que Berthier n'aurait pas pris cette liberté sans l'autorisation de l'Empereur, tout porte à croire que cette appellation fut l'œuvre d'un secrétaire trop zélé et que le ministre signa la dépêche sans s'en apercevoir. Cet incident donna lieu à une lettre assez curieuse de Soult à Davout.

12 prairial an XII (1er juin 1804).

J'ai vu, disait Soult, que le maréchal Berthier se qualifiait de premier maréchal d'Empire. En a-t'il le droit? Je ne le crois pas; car cela supposerait un dernier, un second, etc. Tout au plus si, étant plus vieux, il prenait le titre de doyen d'âge; mais ces réflexions auront sans doute été faites par d'autres et peut-être lui-même les aura senties (1).

---

(1) Archives historiques de la Guerre. Correspondance de Davout.

Berthier, toujours réservé et isolé dans son service, n'était pas connu de Soult comme il aurait dû l'être. Sans cela ce dernier aurait su qu'il ne faisait rien et surtout qu'il ne prenait aucune initiative sans la soumettre à l'Empereur, persuadé qu'en agissant ainsi il ne faisait que son devoir. Celle-ci ne pouvait émaner ni de l'un, ni de l'autre. C'était donc une flatterie d'un courtisan maladroit. Elle ne fut jamais renouvelée.

Le ministre avait du reste bien d'autres sujets d'occupation et ses fonctions de major général de l'armée d'Angleterre, l'absorbaient à ce moment d'une manière particulière.

Tout se rattachait au projet de descente et l'Empereur était résolu à ne plus différer son exécution. Le continent s'agitait ; il fallait se hâter d'en finir avec cette entreprise qu'il espérait tenter au mois de juillet ou d'août.

Aussi, dès les premiers jours de juin, Berthier se rendit au camp de Montreuil, pour préparer la prochaine arrivée de l'Empereur. Il fit manœuvrer les troupes suivant les ordres qu'il avait reçus et fit une visite au maréchal Soult, dont il appréciait les hautes capacités.

A son retour à Paris, il ne put que rendre compte à l'Empereur du remarquable état d'entraînement des corps et de leur complète aptitude à l'expédition projetée.

Peu de jours après, eut lieu à Saint-Cloud la première réception des ambassadeurs étrangers, dans laquelle Napoléon devait être traité en souverain. Berthier y assista et vit combien cette élévation avait été promptement acceptée. Malheureusement trois personnages manquaient à cette réunion : l'ambassadeur du roi d'Angleterre, l'ennemi du moment; celui de Russie avec lequel la France était en désaccord et celui d'Au-

triche dont le souverain négociait alors pour prendre lui aussi un nouveau titre impérial. Mais on savait que, les deux derniers étaient prêts à reconnaître le nouvel état de choses.

Les maréchaux d'Empire de leur côté étaient heureux d'une situation qui, en consolidant la couronne sur la tête de leur chef de guerre, consacrait les titres dont ils venaient d'être gratifiés. Pour Berthier, ce fut mieux encore : l'Empereur voulut l'attacher plus particulièrement à sa cour, en le faisant grand officier du palais; et il signa, le 11 juillet, le décret qui le nommait grand veneur.

Dans le cours de cette année 1804, tout en assurant les hautes volontés du Souverain sur les questions militaires, le ministre de la Guerre allait assister à une succession de cérémonies grandioses qui devaient fixer dans la mémoire des contemporains, le souvenir de la fondation de l'Empire. Une des premières, fut la distribution des grandes décorations de la Légion d'honneur. Cette institution décrétée depuis le 29 prairial an X (19 mai 1802), venait à peine d'achever son organisation. Napoléon voulut la consacrer aussitôt. Berthier, comme les autres maréchaux, chefs de cohortes, avait été nommé grand officier, par le décret organique, mais il n'avait pas encore reçu son investiture. Tous les chevaliers ou officiers de l'ordre étaient dans le même cas.

L'Empereur tenait à faire de cette première distribution de croix, une solennité qui frappât vivement l'esprit du public et qui fût en même temps une prestation de serment. Bien des gens ne voyaient dans le nouvel ordre qu'une simple imitation des décorations monarchiques.

Berthier, plus au courant des projets de l'Empereur, savait que c'était pour lui un moyen de réveiller dans la nation et dans l'armée, les sentiments d'honneur et

d'exciter chez tous, civils et militaires, l'émulation vers le bien.

Ce fut dans ce but que Napoléon voulut faire deux cérémonies, l'une à Paris pour les grandes décorations, l'autre au milieu de son armée pour les autres légionnaires.

En conséquence, tous les membres de l'ordre présents à Paris, furent convoqués le 14 juillet (26 messidor an XII) dans l'église des Invalides, au milieu des glorieux trophées de guerre de nos armées.

A midi, l'Empereur partit à cheval des Tuileries, précédé par les maréchaux, se rendit aux Invalides et monta sur le trône qui lui avait été préparé. Sur les marches, se tenaient les grands personnages qui l'entouraient.

Les grands officiers de l'ordre, appelés par le grand chancelier, reçurent leurs croix de ses mains et prêtèrent serment l'un après l'autre.

Bientôt des cris fanatiques de « vive l'Empereur » retentirent sous ces voûtes illustres, et ces manifestations enthousiastes, ajoutant à la grandeur de la cérémonie, remplirent l'âme des assistants d'une émotion ineffaçable.

A trois heures, la solennité terminée, Napoléon remonta à cheval et rentra aux Tuileries, toujours escorté par ses maréchaux.

Le soir, dans Paris, on illumina. Cette fête, à la fois religieuse et guerrière, fut très imposante. En la célébrant dans l'enceinte d'un temple chrétien, en présence des grands personnages de l'Empire, Napoléon semblait apprendre à tous que désormais, le culte de l'honneur et de la gloire devait être entretenu dans tous les cœurs immédiatement après celui de la Divinité. Ce fut un spectacle grandiose, bien fait pour frapper l'imagination des contemporains.

§ 2. *Voyage dans les Camps. — Couronnement.*

Le moment approchait où l'Empereur allait se rendre sur les côtes pour réaliser sa grande expédition. Il partit le 19 juillet, accompagné du ministre de la Guerre et arriva le lendemain à Pont-de-Briques, village à six kilomètres au sud de Boulogne, où une installation lui avait été réservée.

Le même jour, Berthier visita avec lui le port de Boulogne, assista à l'inspection de la flottille, et des forts; puis, malgré un temps orageux et une forte houle, il fit partie d'une excursion au large pour voir manœuvrer les divisions de la flottille. L'Empereur se montra pleinement satisfait.

Le lendemain, Berthier parcourut avec lui les camps, l'accompagna dans l'inspection des troupes et notamment de la superbe division de 8.000 grenadiers, que Junot avait organisée aux environs d'Arras et qui était destinée, comme corps d'élite, à débarquer la première en Angleterre. Les jours suivants eurent encore lieu des inspections de la flottille auxquelles Berthier assista.

Contrairement à sa première idée, Napoléon trouva que tout n'était pas encore prêt et qu'il fallait remettre la traversée de la Manche à une époque ultérieure. Parfois du reste, il était très préoccupé d'une guerre continentale et résolu à ne pas attaquer l'Angleterre avant d'avoir été reconnu par l'Autriche. A la date du 3 août, il écrivait en effet à son ambassadeur à Vienne, qu'il ne laisserait pas la coalition se nouer (1).

Berthier fut prévenu que l'embarquement était remis au mois de septembre et que l'Empereur allait profiter

(1) Correspondance de Napoléon Ier, IX, p. 567.

de ce délai pour achever la visite des camps et peut-être des places de la frontière du Nord-Est.

Il se rendit, avec Napoléon, à Calais, le 6 août, et l'accompagna dans le port de Dunkerque. Il revint ensuite à Boulogne pour préparer la magnifique fête de la distribution des croix de la Légion d'honneur qui eut lieu le lendemain de la Saint Napoléon, et qui surexcita au dernier degré l'enthousiasme des officiers et des troupes. Berthier y eut sa place marquée comme ministre, sur les gradins qui entouraient le trône ; il assista à ce splendide spectacle dont l'histoire a conservé le souvenir et qui fut comme une cérémonie d'inauguration militaire du nouvel Empire.

A cette époque, un véritable fanatisme animait les soldats et portait aux dernières limites leur zèle et leur ardeur. Ces sentiments éclataient dans tous les rangs, et même dans la correspondance intime des maréchaux. Un mot de Berthier à Davout permettra de s'en faire une idée. Ce dernier avait prêté récemment son épée au ministre qui lui écrivit à ce sujet :

Boulogne, le 30 thermidor an XII (18 août 1804).

Mon cher maréchal, vous m'avez prêté une épée que j'ai gardée ; recevez, en échange, la mienne,

Ces épées resteront dans nos mains victorieuses, ou elles en échapperont pour une mort digne des soldats de Napoléon.

Mille amitiés.

M[al] BERTHIER (1).

Après un court voyage à Etaples, près du camp de Montreuil, le major général revint à Boulogne, où une nouvelle des plus graves vint surprendre l'Empereur et lui causer un véritable chagrin. L'amiral Latouche-

(1) Archives de la Guerre.

Tréville, sur lequel il comptait pour conduire une puissante escadre dans la Manche, venait de succomber à Toulon, emporté par la maladie.

Cet événement avait une importance extrême. Car maintenant, le temps nécessaire à la désignation d'un nouvel amiral, à son arrivée à Toulon, à la prise de possession de son commandement et à l'étude des moyens propres à l'accomplissement de sa mission, exigeait plus d'un mois. Il fallait donc ajourner encore l'expédition d'Angleterre. L'Empereur, quoique très affecté, en prit son parti sur le champ et prévint Berthier que son voyage dans les places de l'Est était désormais décidé.

Pour être exactement renseigné pendant son absence, sur tout ce qui se passait dans les camps, le ministre laissa, dans les quartiers généraux, des officiers du grand état-major, destinés à acquérir « des connaissances locales, pour lui être utiles dans les tournées qu'il était dans le cas de faire ». Cette mesure parut assez singulière ; mais on savait que les dispositions de ce genre étaient toujours inspirées ou approuvées par l'Empereur et qu'elles n'avaient d'autre but que la perfection du service. Elle fut donc admise en raison de son utilité et ces officiers trouvèrent partout un accueil empressé. C'est ainsi qu'on désigna, pour le quartier général du maréchal Soult, un adjudant commandant, un chef d'escadron et le lieutenant Masséna. Ils devaient « prendre des notions générales sur tout ce qui tient à l'embarquement ».

Avant son départ, Berthier eut l'occasion d'assister à un combat naval imprévu qui produisit une impression des plus favorables. Il accompagnait l'Empereur dans une inspection des péniches de Boulogne, quand une corvette anglaise vint les attaquer. Elle fut assaillie aussitôt par une division de canonnières ; puis soutenue à son tour, par une frégate et plusieurs corvettes.

Napoléon, qui avait dans son embarcation les ministres de la Guerre, de la Marine et plusieurs maréchaux, voulut voir le combat de près et reçut une bordée qui, heureusement, ne blessa personne. Une nouvelle division de canonnières sortit bientôt du port et ce renfort obligea l'ennemi à battre en retraite.

Deux jours après, Berthier était au camp de Saint-Omer, d'où il se rendit avec l'Empereur à Arras où se trouvait la division de grenadiers de Junot.

D'après sa correspondance, il semble que ce fut là le terme de son voyage; et qu'au moment où l'Empereur en partit, le 30 août, pour gagner Aix-la-Chapelle par Valenciennes et Mons, Berthier se sépara de lui et rentra à Paris, où sa présence était nécessaire pour la prompte expédition des affaires. Celles-ci, en effet, ne pouvaient attendre.

Les dispositions à prendre pour renforcer, en Italie, le corps de Gouvion Saint-Cyr, en prévision d'une attaque des Anglais ou des Russes contre Naples ou Ancône; puis, les prescriptions destinées à activer l'instruction de l'arme des dragons; enfin, l'envoi à Paris pour le couronnement qui s'apprêtait, des détachements des divers corps de l'Empire, exigeaient des ordres immédiats. Ils furent expédiés en septembre.

Les droits et les prérogatives des maréchaux d'Empire furent arrêtés à cette époque et leur traitement annuel fut fixé à 40.000 francs; ils avaient le droit de cumuler et étaient rayés du cadre des généraux de division pour former un cadre à part. Berthier notifia ces dispositions à ses collègues et les prévint qu'il « avait donné les ordres nécessaires pour en assurer l'exécution ». Pendant ce temps, l'Empereur recevait à Aix-la-Chapelle les déclarations officielles des souverains qui le reconnaissaient comme monarque héréditaire. L'Autriche même modifia sa première attitude et se résigna à l'accepter, en adoptant pour le chef de son

gouvernement le titre d'Empereur *élu* d'Allemagne et d'Empereur *héréditaire* d'Autriche. Ces nuances importaient peu à Napoléon. Il ne tenait alors qu'à être reconnu.

L'accord parut ainsi établi entre les deux gouvernements et, en adressant ses félicitations à Vienne, Napoléon exprima sa confiance dans la durée « d'une paix perpétuelle ». Il revint aussitôt à ses projets de descente. Berthier fut prévenu qu'il aurait à s'entendre avec Augereau à Brest, et Marmont à Utrecht, pour l'embarquement prochain des troupes destinées à l'expédition d'Irlande, tandis que la Grande Armée prendrait la mer de son côté, pour se rendre dans le comté de Kent.

A cette époque, le ministre présentait habituellement au Premier Consul, le décret qui fixait chaque année l'organisation de l'armée. Désormais il ne devait plus en être ainsi. Les institutions de l'Empire avaient un caractère de stabilité qui n'existait pas auparavant. L'armée par conséquent était permanente et possédait sa composition normale. L'Empereur entendait maintenir son organisation actuelle.

Il n'y avait qu'à le constater. Berthier fut donc invité à remplacer son projet par un simple exposé de la situation militaire résultant des décrets rendus dans l'année.

En même temps, il transmit des ordres pour préparer l'embarquement à Toulon, des troupes du midi désignées pour aller occuper les Antilles, les colonies hollandaises et les établissements anglais de la côte d'Afrique, parmi lesquels l'île de Sainte-Hélène avait été spécialement indiquée.

Au milieu de ces occupations, le mois d'octobre était arrivé et Berthier voyait avec satisfaction que le voyage dans l'est tirait à sa fin. Le 12, en effet, l'Empereur était de retour et avait regagné son palais de Saint-Cloud.

A partir de ce moment, la question du couronnement domina toutes les autres. Napoléon y attachait une grande importance et s'efforçait d'attirer le Pape à Paris pour recevoir sa consécration. Berthier, de son côté, préparait l'arrivée, dans la capitale, au moment opportun, des députations de l'armée, désignées pour cette cérémonie.

L'annonce du couronnement avait redoublé l'exaltation des troupes et leur admiration pour l'Empereur. Au camp de Saint-Omer, elles voulurent ériger un monument à sa gloire. Berthier, consulté par le maréchal Soult, lui répondit, le 10 novembre :

« Je ne puis qu'applaudir au mouvement de zèle et de reconnaissance qui a inspiré aux troupes, le glorieux projet qui consacre l'un et l'autre, et je me réunis avec d'autant plus d'empressement aux sentiments de l'armée pour le héros qui gouverne l'Empire, que j'ai été assez heureux pour admirer le premier, son rare génie et pour suivre, dès leurs premiers pas, ses hautes destinées (1) ».

Le Pape s'était enfin décidé à venir en France et sa réception à Fontainebleau venait d'être fixée au 25 novembre, tandis que la cérémonie du couronnement à Notre-Dame était arrêtée pour le 2 décembre.

Le ministre de la Guerre, chargé d'y convoquer les maréchaux et les généraux, adressa la lettre suivante aux commandants en chef des camps.

Berthier au maréchal Davout, commandant en chef le camp de Bruges.

Paris, le 20 brumaire an XIII (11 novembre 1804).

Je vous adresse, monsieur le maréchal, les lettres de Sa Majesté Impériale, qui vous appellent à assister à la cérémonie de son cou-

(1) Archives de la Guerre. Reg. 4/6.

ronnement et du sacre, qui aura lieu le onzième jour de frimaire.

Je joins à cette dépêche des lettres semblables que Sa Majesté adresse aux généraux de division Oudinot, Gudin et Friant et que je vous prie de faire remettre à ces généraux.

L'intention de l'Empereur étant que trois des généraux de brigade employés au camp de Bruges, viennent assister à cette auguste cérémonie, vous voudrez bien désigner ces généraux à votre choix, etc...

En attirant près de lui tous les grands personnages de l'Empire pour rehausser l'éclat du couronnement et du sacre, Napoléon tenait à leur offrir les distractions que les cours souveraines préparent d'habitude dans ces circonstances. Une grande chasse fut commandée à la fin de novembre et Berthier, passionné lui-même pour ces exercices, fut, en sa qualité de grand veneur, chargé de l'organiser.

Il adressa à cette occasion des invitations aux maréchaux d'Empire et écrivit en particulier au maréchal Davout, un mot qui montrait de nouveau leur intimité.

Berthier au maréchal Davout, à Paris.

Fontainebleau, le 2 frimaire an XIII
(23 novembre 1804).

Je pense, mon cher maréchal, que l'Empereur vous fera l'honneur de vous inviter à chasser avec lui, lundi, à Fontainebleau.

Je vous en préviens d'amitié afin que vous puissiez faire faire vos habits de chasse et envoyer vos chevaux, car S. M. n'en prête à personne.

Mille amitiés.

Signé : BERTHIER.

Au-dessous est écrit :

L'invitation est contremandée, la chasse n'a pas lieu lundi, le maréchal Soult était chargé de vous le dire.

Amitié.

Signé : BESSIÈRES.

Le contre-ordre n'était qu'une simple remise ; le



même jour, Berthier envoyait à ses collègues leur invitation définitive dans les termes suivants :

Berthier au maréchal Davout.

Fontainebleau, le 2 frimaire an XIII
(23 novembre 1804).

Je vous préviens, monsieur le maréchal Davout, que l'Empereur vous a désigné pour avoir l'honneur de chasser avec lui, mardi, à Fontainebleau. Envoyez-y vos chevaux.

Vous devez aussi vous pourvoir d'un logement dans la ville.

Vous pourrez profiter de cette circonstance pour être présenté au Pape, à Fontainebleau.

Vous connaissez, monsieur le maréchal, tout mon attachement.

Signé : BERTHIER (1).

Tandis qu'on se préparait à la fête du couronnement, le Pape s'était mis en route et approchait du terme de son voyage. Berthier fut convoqué avec les chefs de l'armée et les grands dignaitires pour se trouver à Fontainebleau, le 25 novembre, au moment de son arrivée. Quand le Pape entra au château, accompagné par Napoléon qui s'était porté à sa rencontre, ces personnages furent groupés sur le seuil du palais pour saluer l'hôte auguste de la France. Après les présentations, ils l'accompagnèrent et lui firent un superbe cortège jusqu'à l'heure où il se retira dans ses appartements.

A la cérémonie du couronnement, le rôle de Berthier, comme celui des autres ministres ou des maréchaux, devait être sans importance. Tout s'effaçait devant la grandeur du spectacle. Le major général fit partie du cortège de l'Empereur, tenant dans ses mains le globe impérial et se tint avec les maréchaux et les grands officiers, autour du trône pendant cette solennité célèbre

(1) Archives de la Guerre. Donation Davout.

qui devait rester un événement unique dans notre histoire. Elle consacrait le retour de la France aux principes monarchiques et imprimait, au commencement du règne, selon l'expression de l'Empereur, le sceau de la religion même.

Elle fut suivie d'une autre exclusivement militaire que le ministre de la Guerre avait fait préparer. Ce fut la distribution par l'Empereur, au Champ de Mars, à l'armée et aux gardes nationales, des aigles qui devaient à l'avenir, surmonter leurs drapeaux. Les représentants de tous les corps y assistèrent et prêtèrent le serment de défendre ces emblêmes jusqu'à la mort. Un véritable fanatisme guerrier s'empara cette fois de tous les assistants et excita dans tous les cœurs une ardeur nouvelle pour le maintien de l'Empire.

A la fin de cette même année, eut lieu l'ouverture habituelle de la session du corps législatif.

L'Empereur, dans son discours, consacra à la situation des troupes, un passage qui était aussi à l'honneur du ministre de la Guerre.

« Nos armées, dit-il, sont toujours dignes de leur réputation : avec la même valeur et la même discipline, elles ont acquis cette patience qui attend sans murmurer les occasions et se confie à la prudence et aux desseins du chef qui la conduit.

« ... Depuis la guerre, nous avons gagné le Hanovre; nous sommes plus en état que jamais de porter des coups décisifs à nos ennemis ... sur terre, notre armée est plus nombreuse et mieux tenue, plus approvisionnée de tout ce qui donne la victoire, qu'elle ne l'a jamais été, etc... »

Ces résultats étaient dûs tout d'abord à l'organisation créée par l'Empereur, aux institutions militaires, aux perfectionnements incessants et à l'ardeur guerrière qu'il avait inspirée à l'armée. Mais Berthier y avait contribué par l'ordre et la précision qu'il exigeait dans

le service, par la rigueur qu'il apportait dans l'exécution des ordres, par son équité, enfin par une sévérité personnelle qui était dans son caractère et qui ne permettait à personne de s'écarter de son devoir. Sa correspondance contient à cet égard des renseignements qu'il peut être utile de rappeler.

Peu de temps avant la création de l'Empire, il avait modifié, comme on l'a vu, les relations de service des chefs d'état-major et exigé qu'ils ne lui écrivissent plus directement. Ce changement ne satisfit pas tout le monde et les généraux en chef surtout, craignant d'être absorbés par les écritures, en firent l'objet de leurs réclamations.

Davout lui présenta les siennes ; et Berthier, en lui répondant, lui exposa les principes qui avaient dicté cette mesure :

« Cette disposition, lui disait-il, n'est pas exclusive. Quand vous êtes trop occupé pour signer, il n'y a pas de doute que le chef d'état-major ne doive écrire en votre nom ; mais jusqu'à ce jour, quelques chefs d'état-major avaient pris exclusivement l'initiative de la correspondance. Vous sentez que dans cette circonstance, il pourrait y avoir des inconvénients à ce que la correspondance du général en chef ne fût pas immédiate et directe avec le ministre ; et le principe est bien certain que le chef d'état-major est l'homme du général en chef pour transmettre ses ordres à l'armée (1).

Ce principe était évident et le droit concédé sous la République, aux chefs d'état-major d'écrire directement au ministre, n'était plus compatible, avec les règles nouvelles de la hiérarchie.

Sous ce rapport, les formes de la correspondance du

---

(1) Archives de la Guerre. Donation Davout.

major général, ministre de la Guerre, venaient en aide aux volontés et aux ordres de l'Empereur.

Berthier du reste savait qu'on ne mène pas les hommes avec des témoignages d'affection, mais par la sévérité. Aussi avec un fonds de bienveillance, il avait pour principe de relever toute irrégularité, tout manque de zèle et d'appliquer aux fautes, des punitions plutôt rigoureuses. C'était un moyen d'obtenir, dans l'exécution des ordres, des garanties qui, pour un chef comme l'Empereur, étaient une nécessité.

Aussi les principes admis par lui pour servir Napoléon, étaient alors une règle pour tous les chefs d'état-major. Elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours et est devenue pour notre armée, une tradition.

A la fin de 1804, tandis que l'on songeait toujours à l'expédition d'Angleterre, l'attitude de l'Autriche vint éveiller de nouveau les méfiances de l'Empereur. Malgré ses assurances de paix, cette puissance armait et d'importants mouvements de troupes avaient été signalés du côté du Tyrol. Napoléon en fit part à son ministre de la Guerre en l'invitant à envoyer secrètement de ce côté un de ses officiers. Berthier fit partir l'adjudant commandant Romieu, pour surveiller ces mouvements et s'apprêta lui-même à suivre bientôt l'Empereur en Italie.

§ 3. *Premier voyage d'Italie.*

Ce n'était pas sans motifs que l'Autriche déplaçait ses régiments et renforçait ses effectifs. Elle savait qu'à Paris, une des conséquences de la création de l'Empire, allait être de transformer la République italienne en royaume, par conséquent de créer à côté d'elle, dans une contrée dont elle regrettait toujours la possession et où elle cherchait à maintenir son influence, un état

nouveau, plus compact, mieux gouverné et par suite plus puissant.

Le 1er janvier 1805, Napoléon crut devoir l'annoncer à l'Empereur François, comme un fait accompli, en lui faisant connaître qu'il avait proclamé son frère Joseph, roi d'Italie. Ce n'était plus une République italienne indépendante, mais une monarchie vassale de l'Empire et en réalité, une extension du territoire impérial jusqu'aux frontières de l'Autriche.

Cette décision était pour cette puissance un événement considérable, qu'il était facile à des esprits prévenus et mécontents de présenter comme une menace ou un danger. Depuis 1796, elle ne pouvait se résigner aux conséquences de ses défaites. La proclamation d'un souverain français à la tête d'un Etat qu'elle espérait toujours reprendre, était faite pour l'irriter et l'inquiéter.

De plus, on apprit bientôt que le frère de Napoléon, ayant décliné la couronne, était remplacé par l'Empereur lui-même, qui devenait ainsi roi d'Italie.

L'Autriche n'osa rien dire ; mais elle ne put supporter ce changement. Excitée, d'ailleurs, par l'Angleterre et par les autres monarchies européennes que l'extension de l'Empire français agitait profondément, elle commença à songer à la guerre.

Il ne s'agissait plus pour elle de combattre contre les principes de la Révolution française, mais contre un voisin dont l'ambition l'inquiétait et contre un souverain dont elle voulait arrêter les conquêtes.

Napoléon se voyait forcé d'accomplir un voyage dans ce pays, pour affirmer sa nouvelle royauté.

Berthier, prévenu, fit partir le 14 janvier, 6 escadrons et 16 compagnies d'infanterie de la Garde, pour Lyon et de là pour l'Italie.

Cette contrée préoccupait l'Empereur à d'autres points de vue que celui de la création d'un royaume. Dans le midi, la Reine de Naples faisait de fausses pro-

testations d'amitié au général Gouvion Saint-Cyr, qui commandait nos troupes et avait de justes raisons de se méfier d'elle. Il écrivit à ce sujet à Berthier qui mit sa lettre et celle de la Reine sous les yeux de Napoléon. Le ministre fut chargé de lui répondre de n'ajouter aucune foi aux protestations de la Reine et d'exiger d'elle le renvoi des ennemis de la France. « Que tout soit désarmé, ajoutait Berthier, et qu'il n'y ait pas apparence de mouvement ou d'organisation de troupes ; au cas contraire, j'ai l'ordre de vous faire marcher sur Naples.

« Je m'en rapporte, général, à votre prudence et à votre fermeté (1). »

D'autre part, sur l'ordre de Napoléon, Berthier fit renforcer les défenses de Legnago et de Peschiera, rassembler des troupes sur la ligne de l'Adige et mettre en état les fortifications qui la protégeaient. Il fit connaître au maréchal Jourdan qui y commandait, que « l'Empereur n'avait aucune vue hostile, qu'il ne voulait pas faire la guerre à l'Autriche et qu'il ne pensait pas qu'on voulût la lui faire ; mais qu'il fallait avant tout éviter une surprise (2). »

Toutefois, à la fin de janvier, une lettre de l'empereur François vint rassurer Napoléon qui en fit aussitôt part à Berthier et reporta encore une fois ses vues sur son projet de descente. Par suite, le ministre de la Guerre qui venait d'être nommé grand aigle et chef de la 1re cohorte de la Légion d'honneur, contremanda les mouvements de troupes prescrits dans la direction de Vérone et invita les commandants en chef des camps et les officiers en congé, à se trouver à leur poste avant le 1er ventôse (20 février).

---

(1) Archives de la Guerre.
(2) Correspondance de Napoléon.

Mais comme le voyage d'Italie était aussi un moyen de détourner l'attention de l'expédition d'Angleterre, Berthier fit concentrer, à Milan, les divers détachements de la garde dirigés sur la Lombardie et organiser celui qui devait accompagner l'Empereur.

A cette époque, vers la fin de février, un léger conflit s'éleva entre le ministre de la Guerre et son collègue de l'Intérieur, au sujet de la rentrée des troupes qui formaient un cordon sanitaire sur les frontières des Pyrénées-Orientales. Ce dernier s'était plaint de l'attitude d'un des généraux, employés dans ce département et de la facilité qu'il mettait à déférer aux réquisitions des préfets, facilité qui avait produit des difficultés regrettables.

La réponse de Berthier laisse une impression particulière sur les rapports qui existaient alors entre les autorités militaires et civiles, et notamment sur sa situation personnelle.

« Je pense, Monsieur, écrivait-il à son collègue, que s'il peut exister quelques inconvénients de cet ordre de choses, ils doivent être attribués au peu d'ensemble que mettent les préfets dans leurs mesures, ainsi qu'au soin qu'ils prennent de se prévaloir de votre autorité pour faire exécuter toutes les dispositions qu'ils ont arrêtées et dont les chefs militaires ne peuvent discerner la légalité, ignorant si elles ont lieu ou non, d'après vos ordres. » (1)

Cette petite affaire ne fut, du reste, qu'un incident. Des questions d'une autre importance absorbaient les soins du ministre. La mobilisation des escadrons de guerre des cuirassiers et des dragons, pour le 5 avril, l'établissement des états de situations qui devaient faire ressortir les effectifs présents, afin de les mettre

(1) Archives de la Guerre.

au plus tôt sur le pied de guerre, l'appel des conscrits qui devait les compléter, en un mot, toutes les mesures propres à rendre l'armée prête à agir au début du printemps, tels étaient, alors, ses travaux les plus urgents.

Il eut, en même temps, à transmettre au maréchal Jourdan les ordres relatifs à la grande revue que Napoléon tenait à passer dans la plaine de Marengo, dès son retour en Italie. On arriva ainsi à la fin de mars. Les préparatifs du voyage étaient terminés.

Le 13 avril, Berthier partit avec l'Empereur pour se rendre d'abord à Alexandrie, en passant par Troyes, Châlon-sur-Saône, Mâcon, Lyon et Chambéry.

Arrivés le 1er mai seulement dans cette grande place forte du Piémont, ils y restèrent jusqu'au 7.

Le 5, eut lieu sur le terrain de Marengo, une représentation de la célèbre bataille de 1800, à laquelle Napoléon ne pensait jamais sans une sorte de mécontentement dont Berthier, avait seul peut-être, le secret.

Cette manœuvre, dans laquelle Murat, Lannes, Bessières commandaient les troupes, se termina par une retraite de l'armée, exécutée par ordre, et non plus sous la pression des Autrichiens. Berthier présenta ensuite à l'Empereur, cinq exemplaires de la relation de la bataille qui avait été corrigée, remaniée, arrangée même, depuis cinq ans, d'après ses indications. Comme on l'a déjà vu, cette nouvelle relation n'eut pas encore le bonheur d'être agréée et Berthier reçut l'ordre de faire détruire les exemplaires.

Cette imposante fête militaire frappa tous les assistants. Elle fut à leurs yeux comme l'inauguration, sur le terrain même où elle avait été conquise, de la nouvelle royauté italienne que l'Empereur venait de décréter.

Il restait maintenant à la consacrer officiellement,

on se rendit pour cela à Milan, où Berthier arriva avec l'Empereur le 9 mai. Dès son entrée dans cette capitale, il l'accompagna à l'antique basilique où il se rendit, entouré des autorités, pour y entendre un *Te Deum* d'actions de grâces.

Le 26, eut lieu le couronnement de Napoléon, comme roi d'Italie. Il ceignit le diadème des rois lombards, en présence des représentants des provinces et des puissances européennes, venus à Milan pour cette cérémonie.

Le séjour dans cette ville se prolongea jusqu'au 9 juin. Berthier visita ensuite Crémone et Brescia, puis la plaine de Castiglione, où 25.000 hommes furent rassemblés pour figurer la célèbre bataille de ce nom. Il revit ensuite les lieux qui rappelaient à Napoléon les moments les plus critiques de la belle campagne de 1796, notamment Vérone et Mantoue.

Arrivé dans cette dernière ville, le 17, Berthier se prépara à quitter l'Empereur. Ce dernier croyait enfin le moment venu d'opérer sa descente en Angleterre. Les combinaisons qui devaient le rendre maître de la Manche, pendant le temps nécessaire à la traversée, étaient en cours d'exécution ; les troupes, les flottilles, les marins, le matériel, tout semblait prêt. Il n'y avait plus qu'à prendre les dernières dispositions. Il en chargea Berthier qui partit secrètement le 20 juin, pour Paris. Aux termes de sa mission, il devait se mettre au fait de l'organisation des flottilles, demander à Ney et à Davout les mesures qu'ils avaient arrêtées pour l'embarquement de leurs troupes et veiller à ce qu'elles fussent réglées suivant un projet émané de Soult; enfin faire établir un exposé de ces dispositions et le soumettre à l'Empereur.

Pour tout cela, le ministre devait quitter Paris le 16 juillet, se diriger sur Boulogne, visiter Etaples et Dunkerque, inspecter les troupes, faire compléter les

états de situation, répartir les compagnies sur les escadrilles, régler l'embarquement de chaque corps suivant les instructions données, s'occuper spécialement de celui de la garde, de l'artillerie, des dragons, de la réserve, etc. (1).

L'Empereur de son côté, pour donner le change à l'opinion, continua son voyage d'Italie sur Mantoue et Bologne.

La traversée de la Manche semblait imminente lorsque des événements, qui ne surprirent personne, vinrent empêcher sa réalisation.

A la suite de son couronnement, comme roi d'Italie, Napoléon avait décrété la réunion à la France de diverses principautés, notamment celle de Lucques dont il avait disposé en faveur de sa sœur Elisa et enfin celle de la République de Gênes qui donnait à l'Empire un magnifique port sur la Méditerranée.

Ces annexions, la dernière surtout, prononcée le 4 juin, avaient exaspéré l'Angleterre, et fait croire à cette puissance que Napoléon allait absorber la Péninsule entière. La Russie, aussi froissée qu'elle, était décidée à en appeler au sort des combats. La troisième coalition s'organisait en secret.

Dans les premiers jours de juillet, les nouvelles qui parvinrent sur ce sujet à l'Empereur, lui firent prendre la résolution subite de rentrer en France. Il quitta Turin le 8 juillet et en trois jours, arriva à Fontainebleau, dans l'intention bien arrêtée d'activer l'embarquement de son armée et d'écraser l'Angleterre avant que le continent ne fût prêt à marcher.

Berthier eut le temps de le voir avant de s'éloigner et de prendre de nouveau ses ordres, à la suite desquels, vers le 21 juillet, il commença à faire embarquer l'ar-

(1) Correspondance.



tillerie, les poudres, les munitions et à disposer tout, pour qu'en vingt-quatre heures, si cela devenait nécessaire, l'armée entière put monter sur ses bateaux et partir. Les avant-gardes destinées à des coups de main après le premier débarquement, furent désignées ; les maréchaux furent prévenus que les moments pressaient et qu'il n'y avait plus un instant à perdre.

Tous ces préparatifs devaient rester inutiles.

CHAPITRE II

PREMIÈRE CAMPAGNE D'AUTRICHE

§ 1. *Préliminaires.*

A la fin de juillet 1804, malgré les dispositions qu'il avait chargé Berthier de prendre pour la traversée de la Manche, l'Empereur se sentit dominé par les événements d'Europe et par les mouvements des Autrichiens. Il retarda son départ pour les côtes et en prévint son ministre de la Guerre qui revint à Paris.

Dès ce moment, le prince Eugène qui avait reçu le gouvernement de l'Italie avec le titre de vice-roi, fut invité à ne pas « combattre les bruits de guerre », parce que l'Empereur « pourrait bien ne pas laisser l'Autriche se préparer et lui tomber dessus ». Dans son entourage, Napoléon ne se gêne plus ; il déclare qu'il ne fera pas « son expédition d'Angleterre et qu'il se jettera sur l'Autriche, si son attitude ne se modifie pas ». Néanmoins, il part le 2 août pour Boulogne et emmène Berthier, qui assiste, dès son arrivée, à une magnifique revue de 100.000 hommes, passée sur la laisse de basse

mer. Les troupes lui parurent superbes, pleines d'entrain et prêtes à combattre.

Pendant ce temps, l'armée autrichienne accomplissait des marches qui ressemblaient à une concentration. L'Empereur demanda des explications à l'ambassadeur de cette puissance en lui déclarant « qu'on ne pouvait aller plus loin, qu'il attendait sa réponse, sans quoi il lèverait ses camps de l'Océan et ferait entrer ses troupes en Suisse. Il faut, ajoutait-il, que les troupes autrichiennes rentrent dans leurs garnisons, sans quoi je commence la guerre... tout ce qui se fait est bien et convenable, si l'on veut la guerre (1) ».

Le lendemain 13 août, Napoléon écrit à Talleyrand : « mon parti est pris ; je veux attaquer l'Autriche et être à Vienne, avant le mois de novembre prochain, pour faire face aux Russes s'ils se présentent (1) ».

Berthier, qui était au courant de ses intentions et qui voyait ses résolutions s'accentuer, ne put douter dès cette époque, qu'il aurait bientôt à s'occuper activement d'une campagne en Europe. D'ailleurs l'attitude du souverain, le ralentissement des mesures pour l'embarquement, les bruits qui circulaient, laissaient tout le monde dans l'attente de nouveaux événements.

Au milieu d'août, en effet, l'Empereur est décidé à la guerre, si l'Autriche ne retire pas ses troupes du pays vénitien et du Tyrol. Il l'écrit à Talleyrand et lui en donne la raison : « Il ne veut pas attendre, parce qu'il ne veut pas donner aux Russes, le temps d'arriver au secours de leurs alliés ». Et il prévoit « qu'il attaquera les Autrichiens dans l'endroit où ils ne seront pas rassemblés ». Il a donc déjà fixé ses résolutions : il prendra ses mesures pour empêcher la réunion de ses

(1) Correspondance.
(1) Correspondance.

deux adversaires. Son futur plan de campagne et le choix de son premier objectif sont en germe dans cette pensée.

Le 23 août, ses idées s'affirment : « Si ses amiraux hésitent dans leurs opérations, il entrera en campagne, fera la conquête de l'Allemagne et du royaume de Naples qui soutient ses ennemis et que Saint-Cyr menace ; il entrevoit déjà sa marche sur Vienne, l'occupation de Venise et songe à l'agrandissement de la Bavière qui sera son alliée (1) ».

C'est à ce moment qu'il apprend les tergiversations de l'amiral Villeneuve qui a remplacé le regretté Latouche-Tréville à la tête de la flotte de Toulon. En même temps, ses agents lui apprennent que l'Autriche, au lieu d'écouter ses représentations, a jeté le masque, et rassemblé ses troupes le long de l'Adige et de l'Inn, prête à envahir l'Italie et la Bavière.

Désormais, s'il patiente encore, il sera devancé. Il se décide alors, et prend de suite des mesures de précaution.

§ 2. *Situation militaire. — Service du major général.*

Au moment où la guerre va éclater entre l'Autriche, la Russie et la France, notre situation militaire mérite de fixer l'attention.

L'armée des côtes formée, dressée et entraînée en vue d'une campagne immédiate, portée ensuite à son complet de guerre, va devenir la grande armée. Commandée par Napoléon, elle va permettre à son génie de s'épanouir dans sa puissance et de conquérir en

---

(1) Correspondance, XI, p. 142.

quelques mois, l'Autriche, la Prusse, l'Allemagne, le reste de l'Italie et une partie de la Russie.

Sa force morale, sans égale en Europe, est due à sa discipline, à son enthousiasme pour son chef, à sa confiance dans ses maréchaux, ses généraux et ses officiers.

Sa force matérielle a été créée par l'organisation remarquable que Napoléon aidé par Berthier, lui a donnée, à la composition de ses corps, à son recrutement, à son instruction pratique, à ses anciens soldats, à sa cohésion et à la puissance de son armement.

L'Empereur a voulu s'en rendre compte et les états demandés à Berthier, le 31 juillet, lui ont appris que le nombre des hommes ayant déjà fait campagne atteint 43.5 %; dans la cavalerie, il dépasse 50 %. Presque tous les sous-officiers et les officiers ont fait la guerre. L'esprit de corps est remarquable et grâce au chiffre élévé des anciens soldats, le dressage des derniers conscrits s'est fait en un tour de main. Tous les officiers sont dans la force de l'âge et l'avancement par régiment a produit dans chacun d'eux, une cohésion remarquable (1).

A la tête de l'armée, se trouve un service d'état-major expérimenté qui, sous la direction de Berthier, assure la transmission et l'exécution des ordres avec un zèle, une ardeur et une précision assez parfaites pour satisfaire Napoléon et mériter ses faveurs.

L'organisation de ce rouage directeur, premier aide du commandement suprême, est connue. Mais à la veille d'une campagne, qui a laissé dans l'histoire, des souvenirs mémorables, il est utile d'y revenir.

---

(1) Ces détails sont tirés de l'ouvrage publié sur la campagne de 1805, par MM. les capitaines Collin et Alombert, de la section historique de l'état-major de l'armée.

En 1804 et 1805, Berthier avait un double état-major : celui du ministère et celui de l'armée des côtes. Au moment, où l'on espère effectuer la traversée de la Manche, celui de l'armée des côtes a été constitué fortement en vue d'une campagne rude et active.

Son chef est le dépositaire de la pensée directrice de l'Empereur et le surveillant actif de l'exécution de ses ordres. Cette fonction dont il est justement fier, a été définie sur les registres officiels, par ces mot : *expédiant les ordres de l'Empereur*. C'est ainsi qu'en tête de l'état de situation de l'état-major de la grande armée, en 1805, on lit :

Le ministre de la Guerre, major général

expédiant les ordres de Sa Majesté.

Cette expression a fait dire que Berthier était un simple expéditeur, Or, un chef d'état-major n'a d'autre mission que de transmettre les ordres du commandement; et ce serait mal comprendre son devoir que de penser autre chose.

Les majors généraux chargés de combiner des opérations, comme le feld-maréchal de Moltke, ne peuvent exister que dans des cas particuliers, où le commandement en chef est plus nominal que réel. Ce sont des exceptions. La fonction de Berthier au contraire, représente la règle; et quoiqu'on en ait pu dire, elle a une grande importance, surtout auprès d'un généralissime comme Napoléon. Aux yeux de ce dernier, l'autorité suprême repose sur un principe absolu : *l'unité de commandement;* et il entend qu'elle se continue dans la transmission de ses ordres. Il n'y a qu'un chef pour commander; il ne faut aussi qu'un chef pour expédier et faire exécuter ses ordres. C'est la raison d'être de Berthier. Sa mission embrasse la reproduction, la transmission, l'exécution et les comptes-rendus. Cette

définition suffit pour faire comprendre la part considérable qui lui incombe dans les mouvements des armées et dans leurs conséquences (1).

Pour que sa mission soit mieux remplie, Berthier, tout en dirigeant l'ensemble du service, s'en est réservé la partie, qu'il considère avec raison comme la plus importante, celle qui concerne les mouvements et opérations.

Mais là encore, il fera une sélection. Les ordres de mouvements les plus confidentiels et généralement ceux qui n'exigent qu'une reproduction littérale de la volonté de l'Empereur, seront expédiés par son cabinet particulier.

Il en sera de même pour les mouvements prescrits à l'intérieur de l'Empire, qui dépendent de son autorité de ministre de la Guerre.

Mais ceux qui comportent des développements, quelquefois de nouveaux ordres, seront confiés au bureau du mouvement de l'état-major général, qui dépend de la 1re division.

Il y aura par suite, en 1805, trois bureaux de mouvement. Mais il n'en sera pas toujours ainsi; le bureau des mouvements à l'intérieur restera bientôt au ministère.

En relisant les ordres que Berthier faisait expédier, après y avoir ajouté simplement les mots : *L'Empereur ordonne que*, etc., on a pensé qu'il en était toujours ainsi. On verra plus loin que la forme et la rédaction des ordres variaient au contraire suivant les exigences du service.

L'Empereur donnait ses ordres de plusieurs manières

---

(1) Le principe d'unité dans la transmission des ordres semble abandonné aujourd'hui. Les commandants de nos grandes unités ont autant de chefs d'état-major que de grands services. Au point de vue de la force et des succès des armées, c'est une faute d'organisation.



et non d'une seule. Il dictait souvent, parce que cela favorisait sa pensée et son inspiration. Mais il donnait aussi des ordres verbaux, les uns très brefs, les autres détaillés. Et suivant le cas, le major général employait, pour les transmettre et les enregistrer, le mode qui lui semblait le plus pratique et le plus prompt.

Pour suffire à tout, il avait près de lui un personnel spécial et un état-major général : le travail était contrôlé et vérifié par lui. Quelque fatigué qu'il fût, il collationnait et relisait les ordres avant de les signer, de les laisser partir et de prendre du repos. Sa constitution le lui permettait, au point qu'il pouvait, disait-on, passer plusieurs nuits de suite, sans sommeil.

Le personnel spécial qui constituait son cabinet particulier, était composé d'un groupe d'hommes qui lui devaient tout et qui avaient pour lui un véritable culte ; c'étaient des travailleurs modestes, infatigables, d'un zèle et d'une conscience éprouvés. Pour eux, il n'avait que de la bienveillance; et pour lui, ils n'avaient qu'une pensée : se dévouer. Et chose étrange : ils étaient sans ambition, et l'un d'eux fera toutes les campagnes sans recevoir d'avancement. Leur récompense était dans la satisfaction du chef, dans celle de l'Empereur et dans le succès qui couronnait ses opérations.

Ce personnel, dont les noms furent longtemps oubliés, a été tiré de l'obscurité par nos officiers (1). En 1805, à l'armée des côtes, il comprenait : le capitaine Salamon, officier retraité prématurément par suite de blessures, mais d'une santé et d'une vigueur remarquables. Il dirigeait un bureau du mouvement des troupes et avait sous ses ordres un petit nombre d'employés choisis.

(1) Commandant Foucart. *Campagne de Prusse. Prenslow-Lubeck.* — Capitaines Colin et Alombert. *Campagne de 1805.*

Salamon, qui deviendra à la fin de l'Empire le père Salamon, a pour son chef une reconnaissance infinie; il l'adore et termine quelquefois ses lettres, même quand Berthier est prince souverain, par ces mots : *Je vous embrasse.*

Pour les mouvements de troupe, Salamon a une telle expérience, une connaissance si exacte des armées, de leur composition, de leur personnel, de leurs emplacements, que souvent sur un ordre écrit de l'Empereur, Berthier ne mettra qu'un mot : M. Salamon, et lui transmettra la pièce. Cela suffit et Salamon fera le nécessaire. Du reste, comme il est très au courant de son service, il sait que la meilleure manière de le bien faire est de reproduire l'ordre reçu en y ajoutant : *L'Empereur ordonne,* etc.

On a parfois été surpris de voir expédier ainsi des ordres même compliqués, sans en changer un mot. Or, un ordre détaillé de l'Empereur ne pouvait être transmis que textuellement. Ensuite, dans la pratique du service d'état-major, surtout en campagne, cette manière de faire est la meilleure. L'ordre du chef est sacré jusque dans la ponctuation, et un officier d'état-major n'a jamais le droit d'y rien changer. C'est pour cela que Berthier se conformait à cette règle. Et quand l'Empereur lui avait fait remettre son ordre, il était tranquille et pensait à autre chose.

Quelquefois cependant on était forcé de le développer. « Les ordres donnés par l'Empereur étaient souvent détaillés ; mais il restait toujours quelque détail à ajouter aux mesures qui en faisaient l'objet (1) ». Dans ce cas, c'était le major général qui s'en chargeait

(1) *Campagne de 1805 en Allemagne,* par le capitaine d'artillerie Colin et M. Alombert, contrôleur, de la section historique de l'état-major de l'armée, I, p. 207. Voir pour les détails du service de l'état-major général, l'introduction du 1er volume.



et l'officier d'état-major qui rédigeait la minute, se conformait à l'indication donnée.

A côté de Salamon, il y avait encore, en 1805, M. Gérard, employé du ministère, qui dirigeait le bureau des mouvements des troupes stationnées à l'intérieur; et M. Tabarié, qui s'occupait du personnel. Ces chefs de bureau étaient secondés par un petit nombre de secrétaires ou de commis.

Le major général employait en outre deux secrétaires particuliers. L'un d'eux est M. Le Duc, qu'on retrouvera longtemps dans son cabinet. Il jouit de toute sa confiance et il est le caissier des fonds mis à la disposition du maréchal.

Tant que Berthier sera ministre de la Guerre, il se réservera en campagne :

Le travail du personnel;

La répartition des fonds de son département;

L'expédition des ordres donnés directement par l'Empereur, pour les mouvements, les opérations, les bureaux de l'artillerie et du génie et les prisonniers de guerre.

Pendant ce temps, il sera suppléé au ministère par deux personnages :

1° Un secrétaire général qui en dirige les travaux et qui est un autre lui-même. Ce fut longtemps le baron Denniée père qui avait la confiance de Napoléon et l'amitié de Berthier depuis 1795;

2° Un ministre, directeur de l'administration de la Guerre qui signe, au point de vue administratif, les ordonnances et les décisions non signées par le ministre. Le Premier Consul avait créé cet emploi afin d'alléger le commandement et de le débarrasser des écritures administratives (1).

(1) Baron Denniée fils. *Itinéraire de 1812.*

Si l'on ajoute à ces affaires l'obligation d'accompagner l'Empereur partout, surtout dans les combats et les batailles, on n'aura encore qu'une faible idée des occupations du major général.

D'abord, il est toujours près de Napoléon ; il couche sous le même toit et il dîne avec lui chaque jour, afin d'être à portée de recevoir l'expression de ses pensées, ses ordres et les explications qui les complètent.

En dehors de son cabinet particulier, le major général a plusieurs officiers attachés à sa personne. En 1805, il n'a encore que trois aides de camp, mais les officiers *employés près de lui*, en prévision d'éventualités de service, sont nombreux. On trouve dans l'état qui les concerne :

Trois généraux de brigade, parmi lesquels Reille ;

Trois adjudants commandants, assistés de huit capitaines ou lieutenants adjoints et d'un adjudant sous-officier ;

Un colonel, Vallongue, qui est chargé des détails de l'état-major ;

Huit chefs de bataillon ou d'escadrons, parmi lesquels les commandants Blein, du génie, et Bailly de Monthion ;

Un capitaine de frégate, pour la navigation du Danube ;

Un inspecteur aux revues, assisté d'un sous-inspecteur, Dufresne, qui fera partie plus tard du cabinet particulier ;

Un directeur des télégraphes, qui n'est autre que Chappe ;

Un colonel commandant la gendarmerie et 200 gendarmes à cheval ;

Enfin, cinq officiers polonais.

L'état-major général proprement dit est aussi fortement constitué. C'est celui de l'armée des côtes ; il va

bientôt expédier les ordres de mouvement qui seront au début, assez compliqués. Il comprend :

Trois aides-majors généraux :

Le général de division Andréossy, *chef de l'état-major*, c'est un ami de l'Empereur et de Berthier, un homme des plus distingués, qui a quelquefois suppléé le major général. Il est apte à remplir les missions les plus délicates et les plus variées.

Le second aide-major général est le général de division Mathieu-Dumas, dont l'amitié pour Berthier, date de la guerre d'Amérique. Esprit cultivé, militaire instruit et expérimenté, il pourra à l'occasion remplacer le chef de l'état-major, ou remplir des missions difficiles, si l'Empereur veut lui en confier. Il a le titre de *maréchal général des logis*, qui vient de l'ancienne armée royale. Il est chargé des camps, marches et cantonnements.

Le troisième aide-major général est le général de brigade Sanson, ancien chef du dépôt de la Guerre, spécialement chargé des ingénieurs géographes et du service topographique, qui doit recevoir d'après l'intention de l'Empereur, une impulsion et une activité particulières.

L'état-major général compte en outre :

Le colonel du génie Vallongue, *chargé des détails*, c'est lui qui distribue le travail aux officiers de l'état-major, le vérifie, donne les ordres pour l'enregistrement, rassemble les correspondances et les soumet au chef de l'état-major.

Il a sous ses ordres, quatre adjudants commandants, parmi lesquels Hastrel et Lomet, qui dirigeait naguère le bureau des mouvements au ministère ; deux chefs de bataillon, parmi lesquels Lejeune, du génie ; et onze capitaines adjoints.

Tous ces officiers seront utilisés pour la mise en

route de l'armée et pour ses premières marches de concentration.

Ils feront la besogne courante, divisée en trois sections : 1° les mouvements ; 2° l'administration, comprenant les subsistances, le service de santé, la police et le logement du quartier général ; 3° les prisonniers de guerre, les déserteurs, le recrutement et la justice militaire.

Un second groupe, sous les ordres du général Mathieu-Dumas, se compose d'un adjudant commandant et de trois capitaines adjoints. Il seconde son chef pour la fonction qui lui est dévolue, pour les camps, marches et cantonnements.

Le troisième groupe est formé des ingénieurs géographes, sous les ordres du général Sanson, aide-major général. Il comprend deux chefs de bataillon, dont l'un est le commandant Guilleminot et sept capitaines. Il aura pour mission, d'établir chaque jour le plan des emplacements de l'armée ; il dirigera les reconnaissances, recueillera les renseignements topographiques, fera le levé des positions, des terrains de combat et, s'il y a lieu, dressera la carte des pays conquis ou occupés.

Le maréchal Berthier sera seul responsable, vis-à-vis de l'Empereur, de tous les travaux et de l'ensemble du service.

Cette responsabilité l'oblige à préparer et vérifier des ordres souvent compliqués, au milieu des fatigues et des dangers de la vie en campagne. C'est une tâche journalière et parfois accablante.

Ce travail accompli, il faudra assurer la transmission de ces ordres ; puis, surveiller leur exécution et en rendre compte.

Avec les grandes armées de 7 à 8 corps, et en présence d'opérations dans lesquelles se jouent la vie des empires, l'honneur de l'armée et la renommée de

Napoléon, la responsabilité de Berthier sera des plus lourdes. Et, en pareil cas, il est difficile que la responsabilité existe, sans une part d'initiative.

Les fonctions du major général étaient donc considérables ; et la réputation qu'il s'est acquise auprès de l'Empereur et des maréchaux est venue précisément du talent supérieur avec lequel il les a remplies.

§ 3. *Mouvement de l'armée des côtes vers le Rhin et le Danube.*

Le 23 août 1805, Berthier reçut de l'Empereur les ordres relatifs aux premiers mouvements de l'armée et les transmit aussitôt.

Saint-Cyr devait s'emparer de Naples au premier signe d'hostilité et Eugène était invité à concentrer ses forces sur l'Adige.

Pour l'armée des côtes, le major général prévient secrètement Bernadotte, dans le Hanovre et Marmont, en Hollande, d'être prêts à partir dans trois jours.

Le 24, il reçoit un ordre écrit de l'Empereur, relatif à la formation des divisions de cavalerie et à leur envoi en Alsace. La manière dont cette question est traitée permet de voir au début de la campagne, comment s'exécute souvent la transmission des ordres et quelle est la part qui en revient à Berthier.

L'Empereur, prescrit de « réunir dans la 5e division militaire une division de réserve de grosse cavalerie, composée de quatre régiments de cuirassiers et de la cantonner à Landau et aux environs ». Il dit à Berthier de donner l'ordre au général de division Nansouty de se rendre à Schlestadt et Neuf-Brisach avec la division qu'il commande ; d'attacher à chacune de ces divisions un commissaire des guerres ; de former ces régiments de cavalerie à quatre escadrons chacun ;

de faire pour cela, partir des dépôts, tout ce qui sera disponible et de fournir aux colonels ce qui sera nécessaire, pour qu'il y ait au moins 500 hommes dans les quatre escadrons.

L'Empereur désigne d'Hautpoul pour commander la première de ces divisions ; il lui fait prescrire, comme à Nansouty, de correspondre fréquemment avec le major général et d'une manière détaillée ; enfin, il fixe l'artillerie de chaque division à quatre pièces : trois de 8 et un obusier ; et il ajoute quelques mots pour expliquer le but du mouvement d'ensemble de l'armée.

« Le mouvement que je vous prescris doit avoir lieu sans retard. Les rassemblements des Autrichiens dans le Tyrol font que je crois utile, en ce moment, de border le Rhin. »

Le reste de la lettre concerne la formation de quatre divisions de dragons, dont une de dragons à pied, de 7.200 hommes, sous Baraguey-d'Hilliers, qui la conduira à Strasbourg.

Cette lettre va exiger une répartition des ordres entre trois divisionnaires, puis des ordres à des colonels, à des dépôts, à l'artillerie, etc. Ce travail sera donc du ressort du bureau des mouvements de l'état-major général. Pour le lui indiquer, Berthier dictera trois notes à son secrétaire Le Duc, dans la forme suivante :

« Expédier des ordres, pour réunir dans la 5e division militaire une division de réserve de grosse cavalerie, composée des... régiments de cuirassiers. Expédier les ordres à ces quatre régiments pour se rendre sur le champ dans la 5e division militaire. Désigner des cantonnements à Landau et dans les environs, etc. (1) . »

C'est la lettre, de l'Empereur, avec quelques modifi-

---

(1) Colin et Alombert.

cations de forme pour que chacun reçoive la part de l'ordre qui le concerne.

Le bureau du mouvement, qui reçoit ces notes et qui connaît la manière de procéder du major général, prépare des lettres pour ces trois généraux de cavalerie. Celle du général Nansouty est ainsi conçue :

L'Empereur ordonne, général, que vous partiez de Lille, avec la division de grosse cavalerie que vous commandez, pour vous rendre à Schelestadt et Neuf Brisach.

Faites sur le champ toutes les dispositions nécessaires pour ce mouvement.

Vous marcherez à la tête de votre division qui doit partir entièrement organisée, avec ses trois généraux de brigade, deux adjudants commandants, dont un chargé des détails de l'état-major, quatre adjoints, un sous-inspecteur aux vivres et un commissaire des guerres.

Votre dernier état de situation ne porte qu'un seul adjudant commandant ; proposez m'en de suite un second, ainsi que ce qui pourrait vous manquer encore pour compléter votre état-major.

Vous marcherez en ordre de guerre et vous prendrez en route toutes les précautions nécessaires pour empêcher la désertion, ainsi que pour maintenir le plus grand ordre et la discipline la plus exacte.

Je joins ici l'itinéraire que suivra la division de grosse cavalerie, depuis Lille jusqu'à Schelestadt.

Mais, comme quelques-uns des lieux de logement qui y sont marqués ne seraient pas suffisants pour la loger en totalité, vous aurez soin d'envoyer à l'avance votre chef d'état-major et son adjoint reconnaître vos cantonnements, afin qu'il ne se rende dans le chef-lieu d'étapes que les corps qui devront y loger ; que ceux qui logeraient en deçà, se dirigent par le chemin le plus court vers leur cantonnement et que ceux au delà ne fassent que traverser le principal gîte sans s'y arrêter, de manière que les troupes ne se fatiguent pas inutilement.

Pour le départ de chaque gîte, il en sera de même ; la réunion de la division ne s'effectuera pas dans le principal gîte, mais seulement au cantonnement le plus avancé sur la route que l'on aura à faire dans la journée.

Vous ferez toujours partir les logements la veille, avec le commissaire des guerres et un officier de l'état-major, de manière à ce que l'établissement des troupes soit préparé à l'avance et qu'en approchant du principal gîte, chaque corps reçoive ses instructions pour son cantonnement.

Vous veillerez surtout à ce que votre commissaire des guerres

marchant à l'avance, prenne toutes les mesures nécessaires pour que les subsistances des hommes et des chevaux et le service des convois militaires soient assurés.

L'intention expresse de Sa Majesté est, qu'indispensablement chacun des six régiments formant votre division, soit composé de quatre escadrons; à votre passage à Lunéville, vous ferez réunir aux deux régiments de carabiniers, leur 4e escadron qui se trouve dans cette ville.

Je donne l'ordre au 4e escadron des quatre autres régiments, qui en comprendra tous les hommes et les chevaux disponibles au dépôt, de se diriger sur Schelestadt, où ils arriveront savoir : le 4e escadron du 2e régiment de cuirassiers venant de Caen, le..., etc., etc.

Mal BERTHIER (1).

Cette citation suffit pour montrer que l'état-major général ne pouvait pas se contenter toujours de reproduire textuellement les ordres de l'Empereur, avec cette unique inversion : l'Empereur ordonne que, etc... Ces ordres exigeaient souvent des développements pour lesquels il fallait des officiers d'une expérience consommée, animés, comme leur chef, d'une ardeur exceptionnelle, doués d'une grande puissance de travail, très au courant de la composition des corps, de leurs emplacements, des lignes d'étapes et complétant ces qualités par une conscience absolue.

L'exemple qui vient d'être cité représente un mécanisme employé fréquemment pour l'expédition des ordres impériaux et qui variait suivant les circonstances. En résumé, sous le commandement de Napoléon et la direction de Berthier, si on combattait souvent, on écrivait beaucoup; si l'on était à cheval dans la journée, le soir, en revanche, au lieu de se reposer, il fallait prendre la plume et ne la quitter qu'après avoir fini la correspondance.

Il ne reste plus maintenant qu'à suivre le maréchal

(1) Colin et Alombert.

Berthier dans le cours de cette brillante campagne.

Les premiers mouvements avaient pour but d'exécuter ce que l'Empereur a appelé une contre-marche et de quitter les camps des côtes, pour aller « border le Rhin ». C'était une première concentration.

Berthier, prévenu qu'il n'y avait pas un instant à perdre, imprima à son état-major général une activité nouvelle. Le 25 août, il transmit aux dragons l'ordre de commencer leur marche le lendemain. Deux jours après, il présentait à l'Empereur les ordres qui devaient mettre l'armée de Boulogne, et Marmont, en route vers le Rhin, le 1er septembre; et Bernadotte, vers Gœttingen, le 2.

Il communiqua ensuite aux maréchaux l'ordre qui appelait désormais l'armée des côtes, la *grande armée,* et qui fixait sa composition comme il suit:

1er corps, maréchal Bernadotte : deux divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère.

2e corps, général Marmont: trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère.

3e corps, maréchal Davout: trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère.

4e corps, maréchal Soult: trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère.

5e corps, maréchal Lannes : trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère.

6e corps, maréchal Ney : trois divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère.

7e corps, maréchal Augereau : deux divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère.

La Garde, maréchal Bessières : deux brigades d'infanterie, deux brigades de cavalerie.

Deux divisions de grosse cavalerie, généraux de Nansouty et d'Hautpoul.

Quatre divisions de dragons, généraux Klein, Walther, Beaumont et Bourcier.

Une division de dragons à pied, général Baraguey-d'Hilliers.

L'effectif général s'élevait à 152.000 hommes.

D'après l'ordre de marche :

Le 1er corps devait arriver à Wurzbourg, le 23 ou le 24 septembre.

Le 2e corps devait arriver à Mayence, du 20 au 25 septembre.

Ces deux corps, comme l'a fait écrire plus tard Berthier, « arrivant à grandes marches sur le Mein, en avant-garde, assuraient la marche des autres, en opposant une première barrière à l'ennemi (1) ».

Le 3e corps devait arriver à Mannheim, le 25 septembre.

Le 4e corps devait arriver à Spire, le 25 septembre.

Le 5e corps devait arriver à Strasbourg, le 23 septembre.

Le 6e corps devait arriver à Haguenau, le 25 septembre.

Le 7e corps, formant réserve, devait arriver sur le Rhin, quinze jours après.

La Garde devait arriver à Strasbourg, le 22 septembre.

Dans les premiers jours de septembre, Berthier était encore à Boulogne avec l'Empereur qui voulait d'abord conquérir le royaume de Naples. Le major général prévint Gouvion Saint-Cyr de ses dispositions.

Berthier au général Gouvion Saint-Cyr, à Barletta.

Boulogne, 15 fructidor an XIII (2 septembre 1805).

Monsieur le général Saint-Cyr, je ne crois pas devoir attendre le dernier moment, pour vous faire connaître le plan de campagne adopté par l'Empereur. Il est bon que quinze jours à l'avance, vous en soyez instruit, afin que dans le plus profond silence vous puissiez prendre toutes vos mesures, de sorte que lorsque je vous aurai transmis les derniers ordres de l'Empereur, de commencer

(1) Relation officielle.

les hostilités, vous soyez préparé à jouer le rôle important que vous a confié Sa Majesté dans ses vastes plans qui embrassent depuis la Baltique jusqu'à Naples.

Il lui prescrivit de s'emparer de Naples, d'en chasser la cour et de détruire l'armée napolitaine. « Il est essentiel, lui dit-il, que vous ayez l'initiative des mouvements; il faut donc que vous gagniez du temps. » Il devait entrer à Naples au moment où l'Empereur passerait le Rhin, « ce que l'on supposait être dans la première quinzaine de vendémiaire ».

... La présente lettre, ajoutait Berthier, est l'instruction principale de votre plan de campagne; et, quelque événement imprévu qui puisse arriver, c'est dans l'esprit de cette instruction que vous devez chercher la règle de votre conduite.

... Dans le prochain courrier que je vous expédierai, je vous ferai connaître le plan adopté par l'Empereur, la force de ses différents corps d'armée, ce qui vous rendra plus intelligible ce que je viens de vous écrire (1).

Deux jours après, le major général rentrait à Paris, où il avait encore une quantité de dispositions à prendre. L'Empereur, impatient d'agir, commençait à devenir nerveux, surtout lorsqu'il apprit que les Autrichiens avaient franchi l'Inn et envahi la Bavière. Sur l'ordre qu'il reçut, Berthier en avertit Masséna, qui venait d'être nommé commandant en chef de l'armée d'Italie et ajouta ; « Vous ne sauriez donc vous tenir trop en garde. Vous savez que le grand art est de tenir toutes ses troupes réunies. L'Empereur compte sur votre zèle, votre courage ordinaire et vos talents. »

. . . .

Dans une seconde lettre, le major général lui dit encore : « ... Il me reste actuellement à vous tracer, Monsieur le maréchal, les vues de l'Empereur sur la

(1) Archives de la Guerre.

conduite que vous avez à tenir, etc... Entre le 5 et le 10 vendémiaire, l'Empereur compte passer le Rhin. Vous verrez l'effet que ce mouvement fera sur l'armée autrichienne; et vous devez être prêt à agir... Je vous informerai du jour où l'Empereur passera le Rhin. Je vous instruirai plus particulièrement, si vous devez, oui ou non, commencer les hostilités.

« Au cas où je ne vous dirais rien, vous ne les commenceriez qu'autant que vous vous apercevriez, aux dispositions de l'ennemi, qu'il veut vous attaquer et que vous croiriez avoir avantage à le prévenir. »

Il lui expliqua ensuite dans quel cas il devait faire une guerre offensive ou défensive, et quels points il devrait occuper. « Si l'ennemi n'est que de votre force, lui dit-il, nul doute que les dispositions définitives deviennent inutiles. Vous l'attaqueriez et le poursuivriez l'épée dans les reins et vous irez planter vos aigles sur les bords de la Brenta et de l'Isouzo, pour venir ensuite former la droite de la Grande Armée. » Il terminait en lui expliquant les vues de l'Empereur sur Saint-Cyr et d'une façon générale son projet d'opérations. « J'ai cru devoir, Monsieur le maréchal, vous faire connaître les plans de Sa Majesté, afin que vous puissiez mieux vous diriger en tout état de cause, suivant les circonstances (1). »

A la même date, le major général transmit à Marmont l'ordre d'arriver d'urgence à Mayence et de s'y mettre en rapport avec Bernadotte, qui devait être du 23 au 27 septembre, à Wurzbourg. En cas d'événements, il devait se joindre au 1er corps et le soutenir.

Du 17 au 20, Berthier expédie les ordres pour le passage du Rhin. Déjà, depuis le départ de Boulogne, le premier objectif et le but des premières marches

(1) Archives de la Guerre.

étaient nettement définis dans la pensée de Napoléon. Berthier les a expliqués comme il suit :

« Les vues de l'Empereur tendaient à porter ces différents corps au centre de l'Allemagne assez rapidement pour prévenir la jonction des Russes avec les Autrichiens, manœuvre qui, vu la supériorité physique et morale de l'armée française, donnait l'espoir bien fondé de battre ces deux alliés séparément (1). »

Tandis que nos corps arrivaient sur le Rhin, l'Empereur avait appris que les Autrichiens, espérant entraîner les Bavarois, avaient poussé jusqu'à l'Iller, laissant entre eux et l'Inn, où devaient arriver les Russes, un espace considérable. Cette faute le décida à adopter sa combinaison préférée, à laquelle il pensait depuis Boulogne et à porter ses forces du Rhin sur le Danube, entre Donauwerth et Ingolstadt, de manière à se placer entre ses deux adversaires, à battre le premier qui s'offrait à ses coups avant l'arrivée du second et le tourner en le coupant de ses communications. Pour que les résultats fussent plus décisifs, l'Empereur résolut d'y employer toute son armée.

D'autres considérations, tirées du terrain même, vinrent s'ajouter à celles-ci pour faire choisir les directions de marche des divers corps (2).

Un premier mouvement devait porter l'armée du Rhin sur le Neckar. Les ordres pour préparer le passage du Rhin partirent de Paris, le 20 septembre. Murat commandait l'armée provisoirement.

En même temps, le major général prévint Saint-Cyr

(1) *Histoire des campagnes de l'empereur Napoléon en 1805, 1806, 1807 et 1809.* Relation officielle de ces campagnes, ordonnée par l'Empereur au commencement de 1806, écrite sous la haute direction du major général, souvent corrigée par Napoléon et rédigée en grande partie par Tranchant de Lavergne, ancien émigré, officier de dragons. Voir l'Introduction du général Pelet, Paris, 1803.

(2) Voir la Relation officielle, I, 40.



et Masséna des dispositions prises. Il écrivit à ce dernier, le 23, pour lui annoncer que l'Empereur serait à Strasbourg le 3 vendémiaire (25 septembre), que le Rhin serait franchi le 4 et qu'avant le 10 (1er octobre), la guerre serait déclarée. Dans cette éventualité, il lui transmettait les instructions littérales de l'Empereur et ajoutait : « Le 10, les Autrichiens qui auront su le passage du Rhin, vous attaqueront..... L'opinion de l'Empereur est que vous ne trouverez jamais de meilleures circonstances pour attaquer (1) ».

Le moment était venu pour Napoléon de se rendre à l'armée. Berthier quitta Paris avec lui le 24 septembre et arriva à Strasbourg le 26. Le lendemain, il avisa Bernadotte et Marmont de la position de la Grande Armée afin, leur disait-il, « que vous puissiez suivre l'ensemble des projets de l'Empereur et remplir tout ce qu'il attend de vous dans cette circonstance ». Ces deux corps réunis et renforcés de l'armée bavaroise, forte de 26.000 hommes, devaient former une flanc garde sur la gauche de l'armée et couvrir son mouvement vers le Neckar et le Danube. Cette mission fut expliquée en ces termes par Berthier à Bernadotte :

« Le corps du général Marmont reste, dans toute son intégrité, sous son commandement; mais comme ses mouvements doivent se faire d'accord avec les vôtres, j'annonce à ce général qu'il prendra vos ordres. Veuillez en conséquence, monsieur le maréchal, lui donner ceux que vous trouverez convenables pour son départ et pour la route qu'il aura à tenir. »

Il adressa la même lettre à Marmont, en lui recommandant de se mettre en relations avec le corps du maréchal Davout qui marchait à sa droite; et d'écrire tous les jours au major général.

(1) Archives de la Guerre.

Le 28 septembre, ce dernier, expédia l'ordre d'ensemble pour le départ du quartier général de Strasbourg le lendemain matin et pour sa marche sur Pforzheim et Louisbourg. « Il est infiniment essentiel dans cette première marche, disait-il, d'établir le plus grand ordre et que chaque chef militaire et des différents services reçoive une instruction détaillée. »

La garde partait en même temps. Les autres corps d'armée et les services généraux reçurent également les ordres qui les concernaient.

L'Empereur avait lancé sa proclamation pour annoncer à ses soldats l'ouverture de la campagne.

La guerre commençait et le mouvement tournant sur le Danube allait s'exécuter. Chacun allait avoir sa part de dangers et d'obstacles à surmonter. Mais au début, la marche la plus délicate incombait au maréchal Lannes, qui devait prendre la route du Kniebis pour aboutir à Ulm. Il était ainsi au pivot de la conversion, couvrant la droite de l'armée et formant son avant-garde du côté de l'ennemi.

Berthier franchit le Rhin avec l'Empereur, le 30, à Kehl, et arriva le même jour à Ettlingen. L'avant-veille il avait résumé comme il suit, le mouvement de l'armée, dans une lettre à Bernadotte.

Davout (3e corps) devait partir le 2 octobre pour être à Neubourg, le 8, en passant par Heidelberg, Œttingen et Monheim ;

Soult (4e corps) marchait sur Donauwerth, où il devait être le 8, en passant par Heilbronn, Hall et Nordlingen ;

Lannes (5e corps) marchait sur Neresheim, pour y arriver également le 8, en passant par Ludwigsbourg, Gmünd et Aalen ;

Ney (6e corps) devait atteidre Heidenheim au-dessus d'Ulm, le 7 octobre ;

La réserve de cavalerie marchait entre les 5e et

6e corps, vers Donauwerth, où elle arriverait le 8.

Bernadotte (1er corps) était dirigé sur Ingolstadt par Anspach et Aichstœdt, où il devait être le 8 ; Marmont marchait à trois ou quatre lieues sur sa droite, en relations avec Davout. Il devait tenir le corps bavarois sur la route d'Ingolstadt et de Neubourg.

« Cette seule marche, ajoutait le major général, indique assez quelle est l'intention de l'Empereur. Sa Majesté voudrait passer le Danube entre Ingolstadt et Donauwerth, avant l'ennemi; et s'il évacuait la Souabe et la Bavière, l'attaquer sur ses flancs pendant sa marche et reconquérir la Bavière le plus promptement possible ».

« Mais à quelque parti que l'ennemi se décide, lorsque le mouvement sera démasqué, on sera en mesure contre lui; et les six corps d'armée, auxquels seront réunis les Bavarois et les Wurtembergeois, lui présenteront une force de 200.000 hommes, capable de l'écraser avant l'arrivée des Russes. »

Le 2 octobre, le major général complétait ces premières indications au même maréchal. « Aujourd'hui, lui disait-il, tous les corps passent le Neckar et se mettent en mouvement..... Nous sommes en pleine guerre. Vous devez attaquer tout ce qui se rencontrera devant vous. » Il ajoutait qu'il n'avait pas à se préoccuper d'un corps russe, d'effectif assez faible, qui avait débouché de la Bohême sur la Rednitz et lui annonçait l'arrivée de l'Empereur à son corps d'armée, quand sa droite aurait dépassé Heidenheim (1).

Ces mouvements, si bien combinés, ne s'effectuèrent pas sans incidents.

L'Électeur de Wurtemberg, tout dévoué à l'Autriche, se plaignit d'abord de l'envahissement de ses états à

(1) Archives de la Guerre.

l'Empereur, qui chargea Berthier de lui répondre. Ce dernier lui écrivit le 2 octobre : « L'Empereur m'a fait passer les plaintes que V. A. S. lui a faites sur la conduite du maréchal Ney. Devant faire un rapport à Sa Majesté Impériale sur cet objet, j'ai dû me mettre au fait de ce qui s'est passé ». Il justifiait ensuite le commandant du 6e corps par l'absence de traité entre le Wurtemberg et la France et par la faute que l'Electeur avait commise, en permettant aux Autrichiens d'entrer sur son territoire. Il lui annonçait en outre que le 5e corps allait occuper sa capitale, que ces troupes exécutaient les ordres qu'elles avaient reçus et que l'état-major général, en les donnant, n'avait fait que son devoir. « V. A. S., ajoutait Berthier, a trop de connaissance de la guerre, pour ne pas savoir qu'elle ne comporte aucune considération, lorsque les ménagements peuvent compromettre le succès des opérations militaires. »

Le Wurtemberg comprit et se résigna, tandis que d'autre part, le roi de Prusse protestait aussi au sujet de la violation du territoire d'Anspach par le 1er corps. Une lettre du major-général à M. Otto, notre ministre en Bavière, apaisa la Prusse, qui du reste, attendait les événements pour prendre un parti.

Le quartier général séjourna à Ludwisgbourg jusqu'au 5 octobre; et avant de quitter cette ville, Berthier eut à expédier les ordres pour le passage du Danube. Ils expliquaient le mouvement que l'armée allait exécuter autour des forces autrichiennes stationnées aux environs d'Ulm.

Ney devait marcher d'Heidenheim sur Donauwerth, en passant par Neresheim et attaquer l'ennemi là où il le rencontrerait.

Soult devait occuper Donauwerth et y passer le Danube. L'Empereur se rendait à son corps d'armée.

Murat était invité à arriver à Donauwerth, le 7, de

bonne heure, à surprendre le passage du fleuve, ou à attendre Soult.

Le mouvement destiné à tourner l'armée de Mack était en pleine exécution ; tous les débouchés d'Ulm au nord du Danube étaient déjà fermés ; l'ennemi avait reculé devant Soult à Nordlingen, devant Bernadotte à Aichstœdt et s'immobilisait dans sa position défensive.

Donauwerth, qui allait devenir le point le plus important de nos directions de marche était gardé, par une faible force qui ne put résister aux troupes de Soult. Après un combat sans importance, le passage fut forcé; trois divisions de dragons passèrent aussitôt et marchèrent sans s'arrêter jusqu'au Lech, où le pont de Rain fut occupé.

Berthier a rendu compte de ce fait de guerre dans les termes suivants :

« La première partie du plan de Napoléon fut donc accomplie dans cette nuit mémorable ; et l'ennemi tourné, privé du fruit des combinaisons dont il avait espéré un succès remarquable, n'eut plus de conseils à prendre que de son désespoir (1). »

Le lendemain, le major général arrivait avec l'Empereur à Donauwerth.

§ 4. *Capitulation d'Ulm.*

Il n'y avait plus qu'à se rabattre sur l'armée de Mack qui venait d'être tournée. La journée du 8 y fut employée, tandis que le passage du Danube s'achevait. Le premier but à atteindre était l'occupation des routes dont les Autrichiens disposaient; il fallait ensuite

(1) Relation officielle.

« tendre, par des directions concentriques à rassembler nos corps derrière les positions de l'ennemi ».

Les ordres transmis dans cette journée par le major général s'inspirèrent de cette pensée.

Bernadotte avec les Bavarois fut dirigé d'Ingolstadt sur Munich et l'Iser, à marches forcées, pour surveiller les Russes, ou les secours envoyés à Mack. « Vous vous emparerez du pont de l'Iser, lui écrivait le major général et de tous les magasins qui se trouvent dans la ville et vous vous mettrez aussitôt en bataille sur la route de Landsberg et sur celle de Vienne ». Il devait être à Munich, le 10 au soir.

Soult était maintenant en avant des autres corps. Berthier lui envoya l'ordre de se diriger, également à marches forcées, sur Memmingen par Augsbourg et Landsberg; il devait y être le 12, et couper à l'ennemi la route du Tyrol. « L'intention de l'Empereur, disait le major général est de livrer bataille à l'ennemi le 15. Le rôle que vous y jouerez, monsieur le maréchal, dépend absolument des mouvements de l'ennemi; mais vous devez chercher à déborder sa droite et commencer à l'attaquer aussitôt que vous le pourrez (1) ».

Le 3e corps (Davout) fut envoyé à Dachau pour occuper l'intervalle qui allait exister entre le 1er et le 4e corps, qu'il était chargé de secourir au besoin. Berthier lui expliqua pourquoi il n'avait pas été chargé d'occuper Munich le premier et afin d'atténuer le peu d'importance de sa mission à la veille d'une bataille, il lui dit :

« Le 14 ou le 15, il y aura une grande bataille sur l'Iller auprès d'Ulm. L'ennemi sera détruit; car, par les dispositions faites, il est cerné de toutes parts. Cette affaire finie, Sa Majesté reviendra passer l'Inn sur le

---

(1) Relation officielle.

champ. Alors le maréchal Bernadotte et vous, monsieur le maréchal, vous serez les deux grands corps agissants et les autres seront vos auxiliaires. Voilà le plan général de l'Empereur (1) ».

Les différentes hypothèses à prévoir étaient ensuite envisagées ; la même lettre fut envoyée à Bernadotte. Berthier ajouta : « Je ne saurais trop vous recommander de bien surveiller le corps ennemi de Kienmayer qui est devant vous..... Il est à présumer qu'il a le projet de se réunir aux Russes pour défendre l'Inn et protéger Vienne ».

Par ces dispositions, le corps de Davout était employé comme soutien sur le flanc gauche et plus tard sur les derrières de l'armée, pendant sa marche du Danube sur l'Iller et Ulm.

Dès qu'il fut ainsi couvert, l'Empereur dirigea les autres corps sur Ulm; d'abord le 6e (Ney) qui fut renforcé et reçut l'ordre d'attaquer. Le 5e (Lannes) qui dut marcher de Donauwerth sur Ulm, avec ordre de rejoindre Ney ; enfin le 2e (Marmont) qui fut chargé de relier Lannes à Soult, en convergeant par Augsbourg sur Memmingen. La garde suivait à peu près le 2e corps; et la réserve de cavalerie sous Murat, concourait à l'opération, en marchant sur Burgau, par Wertingen.

Berthier accompagna l'Empereur qui se porta près de ses corps à Augsbourg pour être plus à portée de commander leur offensive. Déjà depuis le 8 octobre, on était au contact de l'ennemi. Dans un premier combat, Murat lui avait enlevé Wertingen, en lui prenant 1.500 hommes, 3 drapeaux et 6 pièces.

Berthier, chargé de faire connaître cet engagement à Soult, lui avait écrit : ..... « A cinq heures et demie du soir l'attaque a commencé; la canonnade a été vive; la

(1) Relation officielle.

fusillade assez chaude; quelques prisonniers, faits au commencement de l'action, disaient qu'il y avait quatorze bataillons partis d'Ulm pour venir occuper la tête du pont de Donauwerth. On n'en sait pas davantage. L'Empereur n'a pas de rapport; il paraît que la canonnade s'est éloignée; on n'entend plus rien.

« Dans quelques heures, on aura des nouvelles; mais j'ai cru devoir vous prévenir, afin que vous vous trouviez prêt, dans le cas où vous recevriez des ordres. »

Le 10, le 6ᵉ corps enleva Güntzbourg à l'archiduc Ferdinand qui eut 2.500 hommes hors de combat.

Le 11, la division Dupont, du même corps, se heurta à Haslach, près d'Ulm, à une force ennemie deux ou trois fois supérieure et lui livra un combat acharné qui fut des plus glorieux.

L'ennemi, de plus en plus refoulé, surpris par la rapidité de nos mouvements, stupéfait par la manœuvre qui l'enveloppait, s'était concentré dans la place.

Le 12, tous les corps occupaient les positions qui leur avaient été indiquées. L'approche de l'action décisive surexcitait tous les courages. Bernadotte, de son côté, entrait à Munich.

Le 13, le quartier général vint s'installer à Pfaffenhoffen, et Berthier expédia de nouveaux ordres qui avaient pour résultat de resserrer l'ennemi et de faire occuper par le corps de Ney, sur la rive gauche, la position d'Albeck que Napoléon jugeait nécessaire à sa manœuvre. Berthier prévint ce maréchal qu'il serait soutenu au besoin. Il avisa en même temps Lannes (5ᵉ corps) sur la rive droite, de la nécessité où il serait peut-être d'appuyer Ney, du côté du pont d'Elchingen.

Mack en effet avait occupé les hauteurs de la rive gauche avec de grandes forces Il en résulta, le 14, une affaire meurtrière, qui fut un triomphe pour nos armes, et pour l'ennemi, le prélude de la capitulation.

Le pont d'Elchingen fut d'abord enlevé par la divi-

sion Loison qui livra un violent combat, pour s'emparer du village et de l'abbaye du même nom. Il fallut ensuite attaquer un corps ennemi qui était en bataille sur le plateau d'Elchingen. Les dispositions et l'énergie de Ney vinrent à bout de sa résistance. Après une lutte meurtrière, les Autrichiens furent rejetés sur Jungingen, du côté de la place et nos troupes s'établirent sur la position d'Albeck, après leur avoir enlevé plusieurs drapeaux, des canons et 2.000 hommes.

Le même jour, Soult prenait la garnison de Memmingen, dix bouches à feu, la place et ses magasins.

Le soir, par un temps affreux, l'Empereur suivi de Berthier, vint coucher à l'abbaye d'Elchingen. C'était la veille du grand jour et chacun pressentait un événement décisif.

Le 15 en effet, Napoléon se mit à la tête du 5e corps, (Lannes) de la garde et de la réserve de cavalerie, pour se réunir au 6e (Ney) sur la rive gauche et rejeter définitivement l'ennemi dans Ulm. Le 2e corps (Marmont) laissé sur la rive droite fut prévenu des intentions de l'Empereur par Berthier :

« Votre principal but doit être d'empêcher l'ennemi de s'échapper d'Ulm, ou de le retenir suffisamment pour que des hauteurs nous puissions revenir l'atteindre. »

L'attaque dirigée par Napoléon et exécutée sous ses yeux fut menée avec une vigueur telle que l'ennemi fut rejeté de suite des hauteurs du Spitzberg et du Michœlsberg dans la place, aux abords de laquelle le combat continua toute la journée. Le soir, nous occupions ses positions et l'Empereur était acclamé. L'archiduc Ferdinand d'Autriche, voyant l'armée perdue, sortit d'Ulm pendant la nuit avec 7.000 cavaliers et réussit à se sauver par Aalen et Elwangen.

Le 16, on continua le blocus de la place, dans laquelle Mack se voyait enfermé, cerné et perdu.

L'Empereur jugeant un assaut inutile, le fit sommer de se rendre. Le général autrichien fondant un dernier espoir sur l'arrivée des Russes, demanda un délai de huit jours.

Pour en finir, Napoléon chargea Berthier de pénétrer dans Ulm, le 17, de voir Mack, de lui expliquer sa position, l'impossibilité pour lui de recevoir le moindre secours et de l'amener à une capitulation.

Après de longs pourparlers, le major général fut assez heureux pour le décider et lui fit signer, le 19, la convention célèbre que l'histoire a reproduite.

Pour obtenir ce résultat, Berthier avait admis une clause que l'Empereur approuva, parce qu'il en connaissait, comme lui, l'inutilité. « Si le 25 octobre avant midi, il se présentait un corps d'armée capable de débloquer la ville d'Ulm, la garnison serait libre de faire ce qu'elle voudrait; et si, jusqu'au 25 à minuit inclusivement, des troupes russes ou autrichiennes débloquaient Ulm, de quelque côté que ce fut, la garnison pourrait en sortir librement avec ses armes, pour rejoindre les troupes qui l'auraient délivrée. » Si non, la garnison était prisonnière de guerre. Cette convention, conclue le 19, fut datée du 27, afin de donner à Mack, l'illusion d'un délai de huit jours. Mais, à la suite d'une entrevue de ce général avec l'Empereur, Berthier lui remit une attestation constatant la situation générale de la Grande Armée, qui rendait impossible l'arrivée d'une armée de secours pour le 25.

Ce document acheva de convaincre le général autrichien, et le décida à livrer la place le lendemain.

Le 20 octobre en conséquence, l'armée ennemie sortit d'Ulm vers deux heures de l'après-midi, défila devant l'armée française sous les yeux de son glorieux chef, rendit ses drapeaux et déposa ses armes, 27.000 hommes, 18 généraux, 50 canons attelés, 3.000 chevaux et 40 drapeaux furent livrés par cette capitulation.

L'ensemble des trophées conquis depuis l'ouverture de la campagne comprenait : 6.000 prisonniers, 200 canons, 4 à 5.000 chevaux, 80 drapeaux et tout le matériel de l'armée autrichienne.

Le major général retrouvant, en face de cet éclatant succès, son enthousiasme de l'armée d'Italie, s'empressa d'en faire part aux maréchaux Brune, Lefebvre, Kellermann et Augereau.

« Faites connaître à votre armée, monsieur le maréchal, que la première armée autrichienne a existé..... L'Empereur l'a tournée et l'a mise par ses manœuvres, dans la même position que l'armée de M. de Mélas, à Marengo..... D'un autre côté, nous sommes à Munich, où nos aigles sont plantées devant les bannières russes. Cette nouvelle armée, arrivée en poste, est, dit-on, forte de 60.000 hommes. Plus ils seront, plus nous aurons de gloire à les vaincre ; et cela ne sera pas long. Rien n'égale la valeur, l'enthousiasme, la bonne volonté de nos troupes, leur gaîté en supportant toutes les privations ; comme rien n'égale le génie de celui qui les commande. »

L'ordre du jour du 20 octobre compléta ces indications en notifiant à la Grande Armée la satisfaction de l'Empereur. Il se terminait ainsi : « Le résultat de tous ces événements glorieux est que l'armée autrichienne, forte de 100.000 hommes est détruite ou dispersée.

L'Empereur fait connaître qu'il est content de son armée, etc... (1). »

§ 5. *Marche contre l'armée russe. — Prise de Vienne.*

Le premier objectif choisi par l'Empereur ayant été atteint et détruit, il restait à compléter la victoire et à se

(1) Archives de la Guerre.

porter sur le second, l'armée russe, sans perdre un instant.

Napoléon, certain de la prise de Mack, n'attendit pas sa reddition et dès le 18 octobre, à une heure du matin, Berthier eut à expédier de nouvelles instructions, pour en recueillir tous les avantages.

Pour prendre en détail les colonnes autrichiennes éparses, Murat fut dirigé d'abord contre l'archiduc Ferdinand, avec ordre de le suivre sur les routes de Franconie et de Bohême. Le 5e corps (Lannes) fut désigné pour soutenir Murat. Cette poursuite permit de prendre à l'archiduc son artillerie, ses bagages et une grande partie de ses cavaliers. Quant à lui, il réussit à s'échapper en Bohême; et Murat vint quelques jours après rejoindre l'armée en Bavière.

Dans la marche contre les Russes, le 1er corps (Bernadotte) fut placé en première ligne; le 3e (Davout) en seconde ligne; et le 4e (Soult) en troisième ligne. Le 6e (Ney) fut laissé provisoirement devant Ulm et la Garde suivit l'Empereur à Augsbourg, où Berthier arriva avec lui, le 22.

L'Empereur apprit alors que l'armée russe, sous Kutusof, était sur l'Inn et avait opéré sa jonction avec le corps autrichien de Kienmayer. Après une tentative sur la rive gauche de cette rivière, ce dernier craignant d'être assailli par des forces supérieures était revenu sur la rive droite.

D'autre part, on annonçait que l'archiduc Charles se disposait à quitter l'Italie, par le Tyrol, avec une partie de son armée. L'Empereur fit alors donner au 7e corps (Augereau) qui venait de franchir le Rhin, l'ordre de se rendre à Kempten; au 2e corps, au 5e, et à la division de dragons Bourcier, de le rejoindre en Bavière. En écrivant à Augereau, le major général lui dit : « Vous me ferez connaître le jour que vous arriverez à Kempten, en désignant chaque journée, afin que

je puisse vous faire parvenir de nouveaux ordres. Mais, comme il est impossible de prévoir les mouvements que pourra faire l'ennemi, vous êtes autorisé à vous porter partout où vous croirez lui faire le plus de mal possible et déconcerter ses projets, etc...... »

Le 24 octobre, à six heures du soir, l'Empereur entra à Munich, où les Bavarois comptaient le recevoir en libérateur. Berthier assista à l'accueil triomphal qui lui fut fait, mais qui ne put le retenir dans cette capitale. Il y avait trop d'importance alors à mener les événements avec rapidité, et tout d'abord à régler le passage de l'Inn sur lequel nos troupes étaient déjà arrivées. Bernadotte (1er corps) fut dirigé sur Wasserbourg, ainsi que Marmont, qui le suivait à un jour de distance. Davout avec le 3e corps se porta sur Muhldorf, ainsi que la réserve ; Soult dut le suivre avec le 4e corps. Lannes (5e corps) marcha sur Braunau, et Ney (6e corps) quitta Ulm pour prendre la direction de Landsberg.

Le 27 octobre, dans l'après-midi, Berthier donna à son tour ses ordres au chef de l'état-major général pour porter ce service le lendemain, à Haag et Anzing. Il quitta Munich le 28, pour gagner Haag, d'où l'Empereur comptait veiller au passage de l'Inn. Mais l'ennemi incertain du point d'attaque, ne défendit cette rivière qu'au pont de Muhldorf, et encore très faiblement. Le major général, dans cette journée, suivit Napoléon qui, s'éloignant de Haag, se porta de nuit à Muhldorf, où il arriva une heure avant le jour. Davout venait d'y repousser les Russes et faisait rétablir le pont.

On apprit là que nos adversaires s'étaient séparés : le corps autrichien marchant sur Salzbourg et l'armée de Kutusof sur Braunau, que Lannes allait bientôt atteindre. Bernadotte fut alors dirigé sur Salzbourg. L'intervalle établi ainsi entre les deux corps de ces maréchaux devait être occcupé par une force assez imposante pour

parer aux événements. Berthier transmit à ce sujet à Marmont (2e corps) les ordres ci-après :

« D'après les dispositions arrêtées par l'Empereur, général, je dois vous faire connaître le rôle que vous devez tenir. » Le 2e corps devait marcher sur Steyer, par Straswalchen, Wocklabruck, et Gmünden, tourner ainsi les positions de l'ennemi et franchir l'Enns au-dessus de Steyer. On supposait à l'ennemi l'intention de livrer bataille à Wels, et dans ce cas, le 2e corps devait s'y trouver. Il lui demandait tous les renseignements nécessaires à la marche de l'armée, et le prévenait qu'une colonne de corps d'armée suivait la route de Braunau à Lambach; une autre, celle d'Obernberg à Wels, et une troisième celle de Scherding à Linz. « Lorsque l'Empereur ajoutait-il, saura le jour où vous devez être rendu à Straswalchen, je vous ferai connaître celui où vous devez vous porter dans les autres positions (1). »

Une des préoccupations du moment était l'apparition sur le flanc droit de l'armée, d'un corps ennemi débouchant d'Italie par le Tyrol. L'ordre envoyé à Ney de marcher rapidement sur Inspruck et Kufstein vint parer à cette éventualité, qui bientôt ne fut plus à craindre. Du reste, la rapidité même de nos marches en imposait tellement à l'ennemi, qu'il n'avait plus qu'une idée, celle de battre en retraite.

L'activité déployée sous l'impulsion de l'Empereur se montrait même dans les détails. Le major général n'avait presque plus le temps de veiller à l'expédition des ordres, et celle-ci, dans ces circonstances, prenait une forme particulière dont on peut juger par la lettre ci-après :

---

(1) Archives de la Guerre.

Berthier au général Andréossy.

Muhldorf, 7 brumaire an XIV (29 octobre 1805).

Le général Andréossy expédiera l'ordre aux troupes de Wurtemberg, qui sont à Augsbourg, de se rendre à Munich et me fera signer une lettre à l'Electeur, pour lui demander trois mille hommes de plus.....

Expédier des ordres aux troupes de Bade de quitter la position qu'elles occupent pour se rendre à Augsbourg.

Expédier tous les ordres subséquents pour M. Petiet, etc. (1).

Le major général quitta Muhldorf le même jour et arriva à Braunau l'après-midi, par un temps de pluie et de boue. Non seulement il fallait aller vite pour surprendre l'ennemi et le dérouter, mais il était nécessaire en outre que tous les corps d'armée eussent une marche uniforme. Marmont fut un moment un peu en retard. Berthier lui écrivit, pour activer son mouvement, un mot qui le mettait en même temps au courant des événements.

Braunau, 9 brumaire an XIV (31 octobre 1805).

Je vous préviens, général, que le prince Murat et le maréchal Davout sont déjà à Haag, à 4 lieues au delà de Ried, sur la route de Lambach, d'où ils ne sont plus qu'à 6 lieues; vous devez donc vous dépêcher d'arrriver à Straswalchen, et le plus rapidement que vous pourrez à Wocklabruck.

L'ennemi nous a abandonné la place de Braunau, et sûrement il a cru la laisser à un corps de son armée. Nous avons trouvé 40 pièces en batterie, chaque pièce avec ses ustensiles prêts à tirer; 18 fours avec leurs ustensiles; 100.000 rations de pain; une quantité immense de poudre et de projectiles, des bombes, des farines, etc...

Le prince Murat vient de joindre leur arrière-garde à Ried; il a pris 4 pièces de canon et fait 600 prisonniers.

M^al BERTHIER.

---

(1) Archives de la Guerre. M. Petiet était l'intendant général de la Grande Armée.

Braunau arrêta l'Empereur deux jours. C'était une place importante dont il fallait organiser la défense pour assurer nos derrières. Pendant ce temps, Murat atteignait les Russes à Lambach, sur la Traun, le 1er novembre, et les culbutait en leur enlevant des prisonniers et des canons.

La neige, qui commençait à se montrer, ne ralentit pas la marche de nos corps. Soult était à Wels et Lannes à Lintz, dont il enleva le pont sur le Danube, après un court engagement. Bernadotte et Marmont, maîtres de Salzbourg, se rabattaient sur Lambach.

Berthier, accompagnant l'Empereur, porta successivement le quartier général à Ried, le 1er novembre, par un temps redevenu sec et froid; puis à Lambach, le 3, et à Linz le lendemain. Il écrivit de là à Lannes pour le tenir au courant.

Linz, 13 brumaire an XIV (4 novembre 1805).

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que j'autorise le prince Murat à continuer à poursuivre l'arrière-garde de l'ennemi.

L'intention de Sa Majesté est que la division du général Oudinot se place demain de l'autre côté de l'Enns, pour soutenir le maréchal Murat, s'il y avait lieu; quant à vos deux autres divisions, vous les réunirez à Enns.

Le maréchal Soult est à Kronsdorf, où il doit jeter un pont.

Le maréchal Davout est à Steyer.

. . . .

A cette date du 4 novembre, l'Enns fut passé. Le lendemain, Murat et Oudinot bousculèrent l'arrière-garde des Russes à Amstetten et le premier atteignit Mœlk, le 7.

On pourrait croire que ces succès obtenaient sans cesse des félicitations méritées. La lettre suivante que reçut Murat, après son brillant combat d'Amstetten, montre que cela ne suffisait pas et qu'il fallait en outre ne négliger aucun de ses devoirs.

Berthier à S. A. S. le prince Murat.

Linz, 15 brumaire an XIV, 9 heures du matin
(6 novembre 1805).

. . . .

L'Empereur, mon prince, a reçu votre dépêche d'hier, 8 heures du matin. Sa Majesté aurait dû, dans la journée d'hier, recevoir deux fois de vos nouvelles : la première où vous avez rencontré l'ennemi, et l'autre pendant la journée. Votre officier n'est parti de votre champ de bataille qu'hier soir, tard; Sa Majesté est restée jusqu'à ce moment avec des idées obscures sur la position de l'ennemi, et par là, n'a pu donner aucun ordre à son armée.

Le pays devenait difficile; on n'avait plus qu'une seule route le long du Danube, pour marcher sur Vienne. La plupart des corps durent la suivre; mais l'Empereur jugea utile de s'éclairer sur la rive gauche. Il y envoya Mortier avec deux divisions d'infanterie et une de dragons; tandis que Davout était dirigé sur Mariazell, et Marmont, sur Leoben. A Mariazell, Davout mit en déroute, le 8, le corps du général de Merfeld en lui prenant 16 pièces, 3 drapeaux et 4.000 hommes.

Le quartier général, suivant de près les troupes d'avant-garde, arriva le 10 à Mœlk et le 11 à Saint-Pölten, où il apprit que les Russes, abandonnant la rive droite, avaient repassé le Danube à Krems et se dirigeaient sur la Moravie, après avoir brûlé le pont.

A cette nouvelle, Mortier se jeta sur eux et leur livra le célèbre combat de Dirnstein, où seul, avec la division Gazan, forte à peine de 5.000 hommes, il tint tête à 36.000 Russes; et, cerné de tous côtés, leur passa sur le corps, quand il n'eut plus de cartouches, en leur faisant 300 prisonniers. C'était par suite d'une négligence de Murat, et aussi par sa propre faute, qu'il avait failli être compromis.

Le même jour, en effet, Murat arrivait à Sieghartskirchen, aux portes de Vienne, sans s'occuper de la

rive gauche, malgré les ordres de Napoléon, qui lui adressa aussitôt ses reproches.

« L'Empereur, lui écrivit Berthier, voit avec peine que vous n'ayez pas rempli ses intentions, puisque vous n'avez personne vis-à-vis des Russes et que la volonté de Sa Majesté n'était pas qu'on se précipitât sur Vienne, comme des enfants. Par cette négligence à exécuter les ordres de l'Empereur, il s'en suit que le maréchal Mortier est exposé à porter tous les efforts des Russes et à être écrasé. Vous voudrez donc bien occuper Tuln, le long du Danube, et même pousser des partis jusqu'à Kloster-Neubourg.

. . . .

Tandis que le major général lui envoyait ces observations, Murat recevait une députation des habitants de Vienne, qui apportait les clés de la capitale.

Une proposition d'armistice avait été faite par leur souverain. Mais comme elle n'était ni avantageuse, ni sincère, Napoléon l'avait rejetée. Il avait même appris que le roi de Prusse venait d'adhérer à la coalition, ce qui n'eut d'autre effet que d'activer encore ses opérations. Murat se tint sur la réserve vis-à-vis des Viennois et se contenta de signaler leur députation à l'Empereur. Il en résulta que le major général lui écrivit le 12 : « L'Empereur trouve, monsieur le maréchal, que vous ne lui rendez pas assez de compte, que vous auriez dû lui envoyer les députés de Vienne ; cette mesure était sage, puisque l'Empereur était à Mœlk ; et il se plaint, en outre, de ce que vous ne l'informez pas de ce que les députés ont dit.

« Vous parlez de germes d'insurrection à Vienne, sans expliquer de quel sens ; enfin, vous renvoyez Sa Majesté à ce que vous avez dit à son aide de camp, qui n'était pas présent à la conférence.

« Dans des circonstances aussi importantes et aussi délicates, cette légèreté a étonné l'Empereur ; mais,

dans le moment actuel, mon prince, la grande affaire est de passer le Danube, afin de déloger les Russes de Krems, en se jetant sur leurs derrières.

« L'ennemi coupera probablement le pont de Vienne; si cependant il y avait possibilité de l'avoir en entier, il faut tâcher de s'en emparer (1). » . . .

. . . .

Cette situation préoccupait l'Empereur qui était inquiet de Mortier. Aussi, sans attendre le rapport de ce maréchal, Berthier lui écrivit : « Comme l'ordre que vous avez reçu vous prescrivait de vous éclairer à plusieurs lieues sur votre gauche et surtout très en avant de vous, afin que vous puissiez connaître la force de l'ennemi, avant de vous engager, l'Empereur devait croire que vous ne vous seriez pas compromis avec des forces supérieures, et que vous l'auriez fréquemment prévenu des mouvements de l'ennemi. Enfin, nous attendons de vos nouvelles. Dans tous les cas, vous devez réunir vos divisions; et si vous étiez forcé à vous reployer, vous le feriez sur le territoire de Linz, mais en nous donnant fréquemment de vos nouvelles.

« Ne sachant rien de ce qui s'est passé, je ne puis rien vous dire de plus positif (2). » . . . . . .

Le 13 novembre devait avoir, pour la Grande Armée, une importance exceptionnelle. Murat, qui n'avait pas le temps de faire des comptes rendus, agissait en revanche avec une vigueur et une audace qui déroutaient ses adversaires. Ce jour-là en effet, il surprit le pont de Vienne, après avoir tourné la ville et se mit aussitôt en marche sur la Moravie. Lannes passa le même jour ; et le soir, Napoléon coucha à Schœnbrunn. Berthier prévint Mortier de cet événement qui améliorait sa

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

position; il lui annonça en même temps, la prise de 60 canons et d'un millier d'hommes. « Demain, à la pointe du jour, lui disait-il, on marchera sur les Russes ; faites de votre côté, ce que votre zèle et votre prudence vous suggèreront, pour leur faire le plus de mal possible. »

La ville de Vienne, abandonnée par les Autrichiens, fut occupée sans coup férir et le 14, l'ordre du jour du major général, communiqua à l'armée, les faits de guerre qui venaient de s'accomplir.

Il témoigna d'abord la satisfaction de l'Empereur aux soldats de Mortier, « pour l'intrépidité qu'ils avaient montrée au combat de Dirnstein, où leur fermeté à tenir la position qu'ils occupaient, avait obligé l'ennemi à quitter celle qu'il avait sur le Danube ».

Il annonça ensuite la prise de Vienne, celle du pont et la reprise immédiate de la poursuite de l'armée russe par Murat, Lannes et la réserve de cavalerie. Les trophées se comptaient par deux mille pièces de canon, cent mille fusils, des munitions de toutes espèces et de quoi former les équipages de campagne de trois ou quatre armées.

« Le peuple de Vienne, disait l'ordre, a paru voir l'armée avec amitié. »

Venaient ensuite des reproches pour des négligences constatées aux avant-postes et le rappel « à cette exactitude rigoureuse qu'exigent les ordonnances et les réglements de la guerre » ; puis l'ordre ci-après, un peu trop oublié depuis :

« Avant la pointe du jour, les généraux, les colonels doivent être à leurs avant-postes et la ligne sous les armes, jusqu'à la rentrée des reconnaissances. On doit *toujours* supposer que l'ennemi a manœuvré pendant la nuit pour attaquer à la pointe du jour. L'Empereur rappelle donc aux soldats que cette confiance lui a été souvent funeste et a donné lieu à des surprises.

« Plus on obtient de succès et plus, au lieu de s'endormir dans une fausse sécurité, il faut au contraire mettre régularité et exactitude à tous les détails de service (1). »

Une fois la capitale prise et le Danube franchi, une nouvelle série d'opérations allait commencer.

§ 6. *Opérations en Moravie. — Bataille d'Austerlitz.*

Le 14 novembre, l'armée continua à passer sur la rive gauche, tandis que Murat s'avançait sur la route de Brünn, atteignait Stockerau et le lendemain, Hollabrünn. Le major général, pendant ces mouvements, resta à Schœnbrünn avec Napoléon, occuper à les surveiller, à les rectifier au besoin et à transmettre les recommandations expresses qu'exigeait la situation.

Il écrivait à Davout : « L'Empereur sait qu'on se relâche dans le service ; il désire donc que demain, à quatre heures du matin, vous soyez de votre personne au delà du pont et que vous y restiez jusqu'à ce que le jour soit bien fait, que les reconnaissances soient rentrées et, par conséquent, le pays reconnu..... Portez votre attention particulière pour faire arrêter tout individu armé, de quelque grade qu'il soit, qui se trouverait dans nos postes.

« Passé sept heures du soir, personne autre que des Français, ne pourra passer sur le pont..... L'Empereur ordonne que vous me rendiez compte demain au jour, s'il y avait quelque chose de nouveau et, à huit heures seulement, s'il n'y a rien de particulier.

« Vous continuerez à me rendre compte deux fois par jour et vous tiendrez constamment près de moi, un de

(1) Archives de la Guerre.



vos officiers..... Enfin, monsieur le maréchal, l'Empereur me charge de vous dire qu'il compte sur votre zèle et votre activité pour rétablir l'ordre dans toutes les parties du service et tenir tout le monde dans la plus grande surveillance. Il ne faut pas se permettre une seule minute de négligence (1) ».

Soult et Lannes suivaient Murat, formant, avec sa cavalerie, une armée redoutable qui ne laissait aucun répit à l'ennemi. Le 15, l'armée russe se voyant atteinte, fit demander un armistice à Murat, en promettant de quitter l'Allemagne. Ce prince, se fiant à la parole du négociateur, signa une convention que Kutusof s'empressa de violer. L'Empereur, devinant ce qui se passait, donna l'ordre de la rompre et de reprendre la poursuite.

Il quitta aussitôt Schœnbrünn, et vint coucher à Hollabrünn, avec le major-général, qu'il avait chargé avant de partir de reprocher à Bernadotte la lenteur de son mouvement, au delà du Danube. Berthier, en transmettant les observations de Napoléon, ajouta : « Par le retour de mon officier d'état-major, l'Empereur espère que vous me manderez que toute votre armée est passée, que vous êtes à la poursuite des Russes et que vous leur tenez la bayonnette dans les reins (2) ».

Murat, piqué d'amour-propre par ce qui venait de lui arriver, attaqua l'arrière-garde russe, le 16, à Hollabrünn, avec la plus grande énergie, et la mit en déroute après lui avoir enlevé 12 pièces de canon, une centaine de voitures et 2.000 hommes, en sus des 2.000 qu'il avait mis hors de combat.

Les derniers événements décidèrent l'Empereur à se remettre à la tête de l'armée, le 17. Le soir, le quartier

---

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

général s'installa à Znaym, où Napoléon jugea utile de donner un jour de repos à ses troupes.

La marche fut reprise le 19, jour où l'avant-garde entra à Brünn, tandis que le quartier général s'arrêtait à Pöhrlitz.

Le lendemain, à dix heures du matin, Berthier traversa avec l'Empereur la capitale de la Moravie et le suivit à Latein, où il se porta de suite pour rester au contact de l'ennemi et assister au combat de cavalerie qui eut lieu aux abords de ce village. L'ennemi fut mis en fuite et fit des pertes sensibles.

Le soir, le quartier général revint à Brünn, où il resta huit jours. L'Empereur tenait, après une poursuite aussi prolongée, à laisser reposer son armée. On pressentait en effet une prochaine bataille. Les armées russe et autrichienne réunies, avaient leurs quartiers généraux à Olmutz. On annonçait l'arrivée de l'archiduc Charles qui reculait devant Masséna et avait atteint Laybach.

De notre côté, les positions étaient les suivantes :

Le 1[er] corps (Bernadotte) occupait Trebitsch, Budwitz et Znaym ;

Le 2[e] corps (Marmont) était à Gratz ;

Le 3[e] corps (Davout) occupait Pöhrlitz, Wolkersdorf et Vienne ;

Le 4[e] corps (Soult) était sur les hauteurs d'Austerlitz, dominant la route de Brünn à Wischau ;

Le 5[e] corps (Lannes) était entre Brünn et Austerlitz ;

Les Bavarois étaient à Iglau et la Garde (Bessières), à Brünn.

Le major général fit expliquer plus tard, comme il suit, les avantages de la position de l'Empereur :

« Il était dans une situation centrale entre la masse des armées russe et autrichienne réunies et celle de l'archiduc Charles qui arrivait d'Italie. Si les deux Empereurs prenaient l'offensive, il se renforçait en trois

jours des corps de Davout, de Bernadotte et de la garnison de Vienne.

« S'ils restaient sur la défensive, attendant l'armée du prince Charles, Napoléon réunissait Marmont, Davout et Mortier pour lui tenir tête, et faisait exécuter une retraite méthodique à Soult, Lannes et Bernadotte, de façon à se trouver à cheval sur le Danube, en mesure d'attaquer l'une ou l'autre des masses opposées, avec toutes ses forces dans la main (1). »

L'Empereur, d'après le major général, croyait surtout que l'archiduc Charles essaierait de joindre les Empereurs par la Hongrie; et que cette combinaison, favorable à nos adversaires, serait adoptée par eux. Elle lui convenait aussi, parce qu'elle lui donnait plus de temps pour rallier ses troupes, et les renforcer par les détachements qui arrivaient chaque jour.

En réalité, ce fut pour l'offensive que se décidèrent les deux Empereurs. Napoléon, suivant son habitude, attendait de voir leurs dispositions pour arrêter les siennes. Dès le 28, leurs mouvements lui firent pressentir qu'ils allaient chercher à le couper de la route de Vienne, et qu'une grande bataille était imminente. Confiant dans la solidité de ses troupes, il prit le parti de refuser son aile droite pour engager davantage les alliés dans l'exécution de leur projet, d'appeler à lui Bernadotte et Davout pour les contenir et d'enfoncer leur centre avec le gros de son armée, dès qu'il discernerait la marche de flanc qu'ils étaient forcés d'entreprendre.

Le moment lui semblait venu de se porter au milieu de ses corps.

Il quitta donc Brünn avec Berthier, le 28 au soir, pour venir coucher à la maison de poste de Posorzitz. Les

(1) Relation officielle.

nouvelles qu'il y reçut du rassemblement des armées ennemies derrière Wischau, en vue des hauteurs de Pratzen occupées par Soult, le confirmèrent dans ses prévisions. Par suite, il donna l'ordre à Soult d'évacuer les hauteurs et d'effectuer un mouvement de retraite, afin d'augmenter la confiance de l'ennemi. Il plaça ensuite ses corps lui-même. A huit heures du matin, ses dispositions étaient terminées. Le quartier général fut établi dans la grange de Gandio, sur le plateau en arrière de Kritschen. Dans la journée du 30, le major général parcourut avec lui les hauteurs placées en avant de ses positions et fit exécuter le lendemain, suivant ses ordres, des reconnaissances destinées à surveiller les mouvements de l'armée ennemie, que l'on voyait maintenant de tous côtés. Ses intentions étaient devenues évidentes et il était certain qu'elle voulait tourner notre aile droite. L'Empereur pressentit de suite, qu'en plaçant cette aile en face du centre des Russes, puis en enlevant les hauteurs de Pratzen, il couperait en deux l'armée ennemie, et jetterait sa gauche dans des marais, où elle serait prise entre les corps de Soult et celui de Davout qui était arrivé à Raygern. En outre, il lui serait alors facile de menacer les communications de son adversaire sur la route d'Olmutz.

On sait à quel point cette remarquable combinaison réussit. Napoléon comptait du reste sur la « bonne contenance » de ses vaillantes troupes.

Le soir du 1er décembre, escorté de Berthier, il monta à cheval et parcourut ses bivouacs, où l'on venait de lire sa proclamation célèbre, dans laquelle il annonçait à ses soldats, sa manœuvre du lendemain, sa victoire et ses conséquences. L'histoire a mille fois répété les acclamations qui l'accueillirent et l'enthousiasme qui animait tous les corps. Rentré à minuit, il donna ses ordres pour la bataille, se reposa trois heures et remonta ensuite à cheval. Escorté de Berthier, il se porta à Girs-

chikowitz, s'assura que les Russes n'avaient pas changé leurs dispositions, réunit ses maréchaux, et leur développa ses projets. Il fit ensuite prendre les armes et la bataille commença. Soult commandait la droite, Bernadotte le centre et Lannes la gauche.

Tout se passa suivant ses prévisions. Jusqu'à dix heures, par un soleil radieux qui avait dissipé le brouillard du matin, l'action principale se déroula sur notre droite, où les Russes attaquèrent avec acharnement les villages de Telnitz et Sokolnitz, et au centre de l'ennemi, où Soult, à l'heure indiquée, avait assailli avec une énergie furieuse, les colonnes qui lui présentaient le flanc. A ce moment déjà les hauteurs de Pratzen étaient prises et, sur la gauche, Lannes et Murat avaient attaqué Blazowitz et bousculé la cavalerie ennemie.

A midi, les tentatives des Russes pour reprendre le plateau avaient définitivement échoué et leurs colonnes battues, se retiraient en désordre. Le centre de leurs positions était en notre pouvoir. L'Empereur suivait les péripéties de la lutte ayant à ses côtés Berthier et Junot, et derrière lui, les bataillons et l'artillerie de la Garde qu'il réservait pour les cas imprévus. Bientôt la Garde impériale russe renforcée par les troupes disponibles, tenta un dernier effort pour reprendre le plateau de Pratzen. L'Empereur fit alors donner quelques escadrons de sa Garde sous Bessières, et l'ennemi complétement battu sur ce point, renonça à rétablir ses communications avec sa gauche.

A une heure, la bataille était gagnée. Des combats isolés continuèrent cependant jusqu'à la fin du jour, surtout du côté de la droite, où Berthier dût se porter sur l'ordre de l'Empereur, pour voir ce qui motivait encore les feux d'infanterie et d'artillerie, et au besoin, les faire cesser.

Cette célèbre victoire coûta à l'ennemi, 8.000 tués, 15.000 blessés, 23.000 prisonniers, dont 273 officiers,

10 colonels, 8 généraux, 180 bouches à feu, 150 caissons et plus de 50 drapeaux.

Notre armée ne comptait que 5.500 officiers et soldats hors de combat.

C'était un splendide anniversaire du couronnement, et une consécration éclatante de l'Empire.

Mais on ne s'attarda pas à jouir du triomphe et Berthier expédia de suite les ordres nécessaires à l'achèvement de la victoire. Murat fut lancé sur la route de Göding, suivi par Davout, Lannes et Bernadotte; Soult, sur celle d'Auspitz; et la division de cavalerie Nansouty, sur celle d'Olmütz. De tous côtés on prit d'immenses quantités de chariots et de bagages.

Berthier définit la situation aux maréchaux, par la lettre ci-après :

Le major général au maréchal Soult.

Austerlitz, 12 frimaire an XIV (3 décembre 1805).
(10 heures du soir).

Nos troupes, monsieur le maréchal, ont été à Wischau, à Prosnitz; et aucun parti ne s'est retiré par là. Il paraît au contraire, que l'ennemi s'est retiré d'Austerlitz par Urschutz. A six heures du soir, le maréchal Bernadotte se fusillait avec lui; l'ennemi était en position et présentait 12 à 15.000 hommes. . . . .

. . . .

L'Empereur, de sa personne, va se mettre aux trousses de l'ennemi. Son opinion, monsieur le maréchal, est qu'à la guerre, il n'y a rien de fait tant qu'il reste encore à faire; une victoire n'est pas complète, toute les fois qu'on peut faire mieux.

. . . .

Dans la situation où nous nous trouvons, il n'y a qu'une disposition et qu'un ordre général ; faire le plus de mal possible à l'ennemi et rendre la victoire profitable (1).

Le lendemain, il fallut songer au départ des prisonniers qui nous encombraient. Berthier les fit diriger

(1) Archives de la Guerre.

sur Vienne, où se trouvait le général Andréossy, avec une fraction de l'état-major général. On le chargea de les envoyer en France, d'après les instructions qui lui furent adressées.

Pendant ce temps, l'armée russe serrée de près par nos maréchaux était enveloppée, ce qui amenait les souverains de Russie et d'Autriche, à demander un armistice avec promesse de conclure la paix. L'empereur y consentit, ce qui arrêta nos troupes et sauva l'ennemi..

Berthier fut chargé de s'entendre avec le prince de Lichtenstein pour rédiger la convention, qui fut signée le jour même. Il en fit prévenir les maréchaux en leur notifiant la ligne de démarcation entre les armées.

Il envoya en même temps au général Gouvion Saint-Cyr l'ordre d'envahir sans tarder le royaume de Naples et de s'en emparer avec le corps d'armée assez hétérogène que Masséna avait reçu l'ordre de lui constituer.

En écrivant à ce dernier, le 14 décembre, de Schœnbrünn où il était arrivé la veille, avec Napoléon, Berthier l'avait mis au courant de la situation.

Après lui avoir expliqué les projets de l'Empereur, au sujet « du commandement militaire du prince Eugène », il ajoutait :

C'est sur le Danube, que la guerre est désormais fixée, monsieur le maréchal, car le prince Charles avec toute son armée, est de ce côté-ci ; et l'intention de Sa Majesté, est, au premier signal, de réunir votre armée, à elle.

. . . .

Il ne faut pas s'endormir sur l'armistice, la guerre n'est pas finie ; mais reposez vos troupes et pourvoyez à tous leurs besoins car d'un moment à l'autre, vous recevrez l'ordre pour combattre.

Correspondez très fréquemment avec moi et adressez-moi notamment les rapports des espions ; car il est bien important de connaître toutes les forces qui se trouvent en Croatie et tout ce qui se passe du côté de l'ennemi, etc. . . . .

A. Berthier.

A ce moment, l'Empereur se méfiait encore des dispositions de ses adversaires et craignait que leurs promesses d'une paix prochaine, ne fussent encore violées. La correspondance du major général exprimait ces appréhensions et tenait tout le monde en éveil. De plus, afin d'occuper les positions les plus avantageuses dans le cas d'une reprise des hostilités, Napoléon avait constitué en Styrie, un commandement spécial qu'il avait confié à Ney et un autre, en Carinthie, à Marmont. Ce dernier, mécontent de son éloignement, fit des observations sur les dispositions qui lui avaient été prescrites, ce qui lui attira une lettre assez sévère, du major général.

Schœnbrünn, 2 nivose an XIV (22 décembre 1805).

J'ai soumis à l'Empereur votre dernière lettre, général. Sa Majesté a été fâchée des observations que vous faites et me charge de vous dire que ses ordres doivent être ponctuellement exécutés; que tout ce que vous dites serait bon, si préalablement, vous aviez envoyé une division à Bruck, parce que vous ne connaissez ni les projets de l'Empereur, ni l'état de la question. Sa Majesté ne confie ses plans à personne . . . .

Après l'armistice, Berthier avait réparti les cantonnements comme il suit :

Le 1er corps, en Bohême; le 3e, à Presbourg; le 4e, à Vienne; le 5e, en Moravie; le 6e, en Carinthie; le 8e, nouvellement formé sous Masséna, dans la Carniole, le comté de Goritz et l'Istrie; enfin la réserve, le long de la March, depuis la Taya jusqu'au Danube.

Tout le monde était prévenu que l'Empereur ne se fiait pas aux protestations pacifiques de l'ennemi et qu'il fallait être prêt à reprendre les armes. Cette fois cependant, la prudence l'emporta. Nos adversaires à bout de ressources, se résignèrent à subir la loi du vainqueur et le 27 décembre, la paix signée à Presbourg, termina cette glorieuse campagne.

L'Autriche abandonnait à la France, la Dalmatie, le Frioul, l'Istrie et tout le pays vénitien. Braunau restait occupé pendant trois mois. L'Électeur de Bavière était agrandi et proclamé Roi ; L'Électeur de Wurtemberg reçut le même titre, malgré le mécontentement causé par sa conduite.

Presbourg devait être évacué cinq jours après l'échange des ratifications ; Vienne, la Styrie et la Bohême devaient l'être dix jours après ; la Carniole et la Carinthie, dans un délai de deux mois.

L'armée avait l'Enns, la Salza et le Lech pour lignes successives d'évacuation, jusqu'à ce que les conditions de la paix fussent remplies. Le major général était chargé de régler à cet égard, les mouvements des 1er, 4e, 5e et 6e corps.

Le 8e corps fut renvoyé en Italie, où il passa sous le commandement du prince Eugène.

Masséna fut dirigé sur Naples et placé à la tête de l'armée qui opérait dans ce pays.

Après la signature de la paix, l'Empereur partit pour Paris, en passant par Munich, laissant le commandement de l'armée, au major général.

§ 7. *Considérations sur la campagne de 1805.*

Les succès extraordinaires de la campagne de 1805, sont dûs à la perfection des moyens mis en œuvre par l'Empereur. Ces moyens étaient :

1° L'habileté de ses combinaisons.

2° La puissance matérielle et morale de son armée.

3° L'expérience de la guerre, l'instruction pratique, la bravoure des officiers et de la troupe.

4° La perfection du service d'état-major.

L'habileté des combinaisons de l'Empereur a été maintes fois décrite. Il suffira d'en rappeler les parties

les plus frappantes : d'abord la promptitude de la décision prise pour la contre-marche de la Grande Armée; la rapidité des marches de concentration sur le Rhin et les mesures prescrites pour les dissimuler; la division de la concentration en trois mouvements successifs sur le Rhin, le Neckar et le Danube; le choix du premier objectif; celui des points de passage du Danube, avec la fausse démonstration sur les débouchés de la forêt Noire; la position prise entre les Russes et les Autrichiens; enfin, les mouvements enveloppants de la place d'Ulm; après la prise de cette forteresse, le choix immédiat de l'armée russe comme nouvel objectif; les marches sur l'Inn, puis sur Vienne, puis sur la Moravie; les remarquables dispositions adoptées pour couvrir les flancs et les derrières de l'armée; enfin les combinaisons tactiques ordonnées, pour la bataille décisive.

Ces faits de guerre et leurs conséquences portaient l'empreinte du génie. Ils devaient rendre plus célèbre encore la renommée du chef illustre qui les avait préparés et accomplis.

Quant à la puissance matérielle et morale de la Grande Armée et aux éléments de supériorité qu'elle possédait, ils ont déjà été exposés à l'ouverture de la campagne. C'étaient ces facteurs de la victoire qui, par leur puissance, avaient permis aux combinaisons du général en chef, d'aboutir à des succès aussi éclatants.

Il reste à envisager la part qui en revient au major général, et au service d'état-major. Au milieu de cet ensemble d'opérations si remarquablement conçu et exécuté, on est frappé de la multiplicité des ordres que reçoit à chaque instant le major général et qu'il transmet de tous côtés, souvent en les développant et en expliquant les intentions de l'Empereur. Pour y parvenir, il a dû être secondé par des officiers dont la capacité, le zèle et le dévouement ne se sont jamais démentis. Cette impression est la première que l'on

ressent, quand on constate la quantité prodigieuse de travail qui s'élaborait chaque jour, au milieu des péripéties d'une campagne aussi active, dans cette double chancellerie, que formaient le cabinet du maréchal Berthier et son état-major général. Jour par jour, souvent même plusieurs fois par jour, la marche des colonnes était réglée par les ordres les plus précis qui ne laissaient à aucun chef la possibilité d'hésiter sur ce qu'il avait à faire (1).

Une correspondance aussi laborieuse, aussi enfiévrée, ne pouvait cependant toujours être parfaite. Au début du mouvement qui a porté l'armée des côtes de la Manche sur le Rhin, il y eut, dans les ordres reçus par Soult et par Davout, des indications d'itinéraires, qui devaient produire des croisements; mais l'état-major du 3e corps s'en aperçut avant l'exécution; Davout en prévint directement Berthier, qui le remercia, le pria de ne jamais manquer de l'avertir en pareil cas et fit rectifier de suite l'erreur commise. Les mouvements s'exécutèrent sans incident.

En campagne, où l'on ne peut jamais transmettre les ordres dans un moment de calme, et à tête reposée, on commet toujours quelques erreurs. Mais quand le service est organisé de façon à les signaler et à les corriger à temps, l'exécution des ordres est toujours garantie.

Un fait analogue se produisit plus tard entre les mêmes corps d'armée, quand ils furent dirigés sur Heilbronn, après le passage du Rhin. Là encore, la prévoyance des officiers d'état-major sut éviter les retards qu'un croisement aurait produits. Le but était atteint et Napoléon, le plus exigeant des chefs de guerre, s'en montra satisfait.

En 1805, le style du major général avait pris, dans

(1) Relation officielle.

ses lettres, un caractère d'autorité qu'il n'avait pas auparavant. Cela tenait à ce que sa situation avait grandi. Major général et ministre, il gardait pour être mieux obéi, le ton du commandement. Cette forme nouvelle s'était imposée d'elle-même et était acceptée partout. Elle n'excluait d'ailleurs ni la bienveillance, ni l'enthousiasme, car le major général s'animait à chaque nouveau succès, et retrouvait pour l'annoncer, malgré ses 52 ans, son ardeur d'autrefois.

Si les mouvements compliqués de la Grande Armée ont toujours été accomplis sans hésitations, ni malentendus, cela tient à la puissance des conceptions de Napoléon et à la vigilance de Berthier, aussi bien qu'à ses rappels incessants pour l'envoi des comptes rendus. Sous ce rapport, au départ de l'armée des côtes, au passage du Rhin et du Danube, autour d'Ulm, en face de l'armée russe sur l'Inn, sous les murs de Vienne, dans la marche sur la Moravie, enfin à Austerlitz, tous les ordres de Napoléon sont arrivés à temps et ont été exécutés au moment opportun.

Ces résultats faisaient l'éloge des officiers d'état-major et de leur chef. Aussi l'Empereur paraît satisfait et leur témoigne sa confiance. Aux premiers, il confie d'importants commandements, des missions difficiles, des fonctions spéciales pour veiller à l'exécution du traité de paix; à Andréossy, celle de commissaire de l'Empereur à Vienne; et à Berthier enfin, le commandement provisoire de la Grande Armée. On verra plus loin, à quel point à cette époque, ses lettres à Berthier respirent le contentement et l'amitié.

CHAPITRE III

COMMANDEMENT DE LA GRANDE ARMÉE

§ 1. *Exécution du traité de Presbourg.*

Le 27 décembre 1805, avant de quitter Schœnbrünn, l'Empereur laissa à Berthier des instructions spéciales pour l'accomplissement des conditions du traité de paix. Il l'autorisa à conclure une convention avec le général autrichien, qui serait désigné pour l'exécution des dispositions portées à l'article 23, relatif aux objets appartenant à l'Empereur d'Autriche, et à l'affectation de son artillerie. Le major général devait ensuite :

1° Choisir trois routes pour les lignes d'évacuation de l'armée : une de Brünn à Linz par Iglau ; et les deux autres, en suivant les deux rives du Danube ;

2° Etablir les cantonnements d'Augereau et de Ney, dans les pays de Darmstadt et de Salzbourg ;

3° Renvoyer dans leur pays, les troupes bavaroises, wurtembergeoises et bataves ;

4° Evacuer Presbourg après le versement de huit millions en argent ; Vienne, après le versement de quarante millions en papier ; Gratz, après l'occupation de Venise par nos troupes ; Linz, après l'occupation de l'Istrie et de la Dalmatie ;

5° L'évacuation s'effectuerait comme il suit :

Les blessés partiraient de suite ;

Mortier et la division de grenadiers Oudinot suivraient la rive gauche du Danube, à partir de Linz, ainsi que la division de cuirassiers d'Hautpoul et la division de

dragons Klein, qui prendraient d'abord vingt jours de repos sur l'Enns :

Davout et la division Caffarelli suivraient la rive droite jusqu'à l'Enns ;

L'état-major général de l'armée partirait trois jours avant le corps de Soult ;

Nansouty devait prendre position derrière l'Enns ;

Bernadotte suivrait la rive gauche, avec les divisions de dragons Beaumont et Walther ;

Soult ferait l'arrière-garde sur la rive droite, et Mortier sur la rive gauche ;

La ligne de l'Enns devait être évacuée après la cession de la Dalmatie et de l'Istrie, et celle du Lech, d'après des ordres ultérieurs ;

Berthier devait régler également la destination des troupes affectées à l'Italie, à la Dalmatie et à l'Istrie. « Il devait recevoir du secrétaire d'Etat, les pleins pouvoirs nécessaires pour traiter de toutes les évacuations. Le traité et les articles particuliers lui seraient remis. Il était chargé d'en communiquer les dispositions spéciales aux diverses administrations de l'armée, et de tenir secret les articles particuliers » ;

6° Il devait fixer les détails d'itinéraires et les affectations des principaux chefs de l'armée.

Le prince Eugène était nommé lieutenant de l'Empereur, commandant en chef l'armée d'Italie et le prince Joseph, lieutenant de l'Empereur, commandant en chef l'armée de Naples.

Napoléon demandait à Berthier un courrier tous les jours et lui annonçait que tous les jours aussi, il recevrait ses ordres.

C'était un ensemble de travaux d'état-major, qui laissait au major général la responsabilité de l'exécution des conditions du traité et la direction de toutes les affaires militaires. Il devait par conséquent trancher les incidents inattendus que de semblables situations

engendrent et ceux qui exigent une solution immédiate. C'était une tâche d'autant plus lourde que Napoléon n'était pas facile à satisfaire, surtout quand il s'agissait d'un ennemi vaincu dont il fallait se méfier. En outre, l'Allemagne et l'Autriche étaient profondément troublées. L'éloignement de l'Empereur allait mettre Berthier aux prises avec des difficultés de toute sorte.

Déjà du reste, certaines prescriptions de la lettre impériale étaient à peu près irréalisables.

Comment supposer d'ailleurs qu'un général en chef qui réside à Paris, puisse diriger effectivement les affaires d'une armée cantonnée en Autriche ? Aussi a-t-on fait plus tard un reproche à l'Empereur de cette disposition.

Cependant l'état de l'Europe exigeait qu'il en fut ainsi. Depuis l'extrémité de l'Italie et de la Dalmatie jusqu'aux rives de la mer du Nord, le sort des populations et de nos troupes dépendait de l'attitude des puissances et de faits imprévus que la décision de l'Empereur pouvait seule résoudre.

D'autre part il savait que Berthier avait les qualités et l'autorité nécessaires pour le suppléer sur place et que son dévouement, joint à son expérience, lui donnaient, au point de vue des affaires de l'armée, toute sécurité.

Mais à Paris, il avait aussi besoin de son ministre de la Guerre. On décida alors que pour toutes les questions qui exigeaient une solution arrêtée en tête à tête, entre le souverain et son ministre, ce serait le général Dejean, ministre directeur de l'administration de la Guerre, qui suppléerait Berthier. Ce dernier lui envoya à cet effet les employés du ministère qu'il avait gardés jusqu'alors, et, notamment son bureau des mouvements à l'intérieur et celui du personnel. Toutefois ce départ n'eut lieu qu'au moment de l'arrivée de Napoléon à Paris.

Une des conditions du traité qui provoquèrent le plus d'embarras, fut la nécessité imposée par le vainqueur de faire nourrir et solder ses troupes par le vaincu. A cet égard le désir de l'Empereur devait être réalisé ponctuellement. Les souffrances et les plaintes qui en résultèrent, furent très vives et arrivèrent toutes au maréchal Berthier qui dut parfois prendre des décisions spontanées, dont il rendit compte ensuite.

Tout cela du reste était dans la logique des choses. Le major général était le premier à le comprendre et à se rendre compte à quel point la situation politique exigeait la présence en Autriche, d'un représentant de l'Empereur. Il l'expliquait à Marmont dans une de ses lettres, en lui disant : « L'attitude indécise des puissances de l'Europe me maintient à l'armée ».

Une des premières mesures à prendre fut la nomination des commissaires pour l'exécution des clauses du traité.

Il en fallait un, d'abord pour la prise de possession des états vénitiens, de la Styrie et de la Dalmatie. L'Empereur avait désigné son aide de camp Lauriston, alors gouverneur de Braunau. Berthier lui envoya sa lettre de service le 26 Décembre, en ajoutant : « Je vous remettrai, à votre arrivée ici, une instruction sur ce que vous aurez à faire. Rendez-vous ici en poste jour et nuit ». L'adjudant commandant Lomet, un des officiers de confiance de Berthier, fut désigné pour le remplacer à Braunau, que les puissances intéressées voulaient reprendre et que nous devions garder trois mois.

Le moins satisfait peut-être de nos généraux en chef, fut Marmont. Son nouveau commandement était compliqué, soumis à une foule d'aléas et de plus, très éloigné. Il ne ménagea pas les observations.

Le 30 décembre, Berthier lui répondit :

.....Il paraît que vous vous trouvez contrarié par le départ de l'artillerie batave. Vous ne devez renvoyer de

chevaux bataves que ce qui est strictement nécessaire pour mener l'artillerie . . . .

.....C'est dans la Carinthie et à Trieste que je vous laisserai jusqu'au moment où les Autrichiens nous auront cédé la Dalmatie et l'Istrie; vous recevrez mes instructions à cet égard, demain ou après . . . .

.....Ma précédente lettre n'était pas claire, n'ayant pas encore le traité; mais celle-ci vous met au fait. En résumé, quand vous aurez reçu l'ordre d'évacuer toute la Styrie, vous mettrez vos troupes dans la partie de la Carniole et de la Carinthie que nous occupons et surtout à Trieste, afin de gêner tellement les Autrichiens, qu'ils nous proposent de nous mettre en possession de l'Istrie et de la Dalmatie avant les deux mois de rigueur, et alors, je consentirai à évacuer la Carniole et la Carinthie le même jour qu'ils évacueraient l'Istrie et la Dalmatie (1).

. . . .

La lettre envoyée au même moment au maréchal Mortier fait ressortir d'autres embarras.

Schœnbrünn, 10 nivose an XIV (30 décembre 1805).

Vous savez que la paix est signée, monsieur le maréchal; je pense que l'échange des ratifications aura lieu demain, 11; cela n'empêche pas que le service ne doive se faire avec la plus grande exactitude.

L'Empereur, monsieur le maréchal, apprendra avec peine que vous n'avez pas levé toutes les contributions dont vous avez été chargé et dont l'exécution a été réitérée par plusieurs ordres du jour. Notamment les délégations devaient être acquittées puisqu'elles étaient destinées à payer la solde. Ne perdez donc pas un instant, monsieur le maréchal, pour faire rentrer les contributions frappées. Sa Majesté verrait avec un extrême contentement que tout ce qui est dû aux soldats et aux officiers, jusqu'au

(1) Archives de la Guerre.

1er janvier 1806, fut acquitté avant que vous quittiez la Moravie ; ce qui doit avoir lieu dix jours après la capitulation. . . . . . .
. . . . . Vous recevrez incessamment un ordre de moi pour votre évacuation (1).

L'Empereur était à peine parti que de tous côtés des affaires du même genre surgissaient. Défaut de paiement dans les contributions, hésitations ou retards dans l'accomplissement des dispositions prescrites, sollicitations de congés, telles étaient les questions du moment.

En répondant sur l'une d'elles au maréchal Bernadotte, Berthier lui définit la situation de façon à arrêter l'essor des demandes inutiles.

Schœnbrünn, 10 nivose an XIV (30 décembre 1805).

L'Empereur, monsieur le maréchal, qui m'a laissé en partant, le commandement de l'armée comme son lieutenant, m'a expressément recommandé de ne laisser partir aucun officier, son intention étant de prendre la ligne de l'Enns et ensuite celle du Lech, avec l'armée dans toute son organisation, jusqu'à ce que les conditions du traité de paix soient pleinement et entièrement exécutées. Croyez que j'accorderai les congés que vous m'avez demandés pour les généraux Eblé et Berthier (2), le plus tôt que cela me sera possible.

Vous recevrez incessamment un ordre de moi pour le mouvement que vous aurez à faire. . . . .

L'année 1806 commença pour Berthier, au milieu de ces préoccupations. Néanmoins, les difficultés de la situation furent aplanies selon les vues de l'Empereur.

Dès le 1er janvier, il put rendre compte que l'échange des ratifications avait lieu le même jour à midi, après le paiement des deux millions dûs par la ville de Vienne sur sa dernière contribution.

---

(1) Archives de la Guerre.

(2) Berthier (Léopold), frère cadet du maréchal, chef d'état-major de Bernadotte.

Les commissaires autrichiens désignés pour s'entendre avec les généraux Andréossy et Lauriston, étaient nommés.

« Monsieur le prince de Lichtenstein et moi, disait-il à l'Empereur, prononcerons sur les cas imprévus. »

Berthier comptait expédier le lendemain tous les ordres de mouvement aux divers corps d'armée et proposait Andréossy pour l'ambassade de Vienne.

Tandis qu'il renseignait ainsi l'Empereur, ce dernier lui écrivait de Munich, une lettre de caractère intime, pour lui annoncer le mariage du prince Eugène avec la princesse Auguste, fille du roi de Bavière. Il avait conclu cette union dès son arrivée à Munich et semblait en être très heureux.

Berthier l'en remercia, en lui faisant connaître qu'il avait notifié ce mariage à l'armée. Il ajoutait :

« J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté que la disposition de l'article séparé et secret du traité, n'ayant point encore eu lieu hier, j'ai adressé ce matin une note à monsieur le prince de Lichtenstein, dont copie est ci-jointe, par laquelle je lui déclare que je n'évacuerai ni Presbourg, ni Brünn, ni Vienne, que les huit millions ne soient arrivés et que les trente-deux millions, lettres de change, ne soient remis dans la caisse de monsieur La Bouillerie. »

Il espérait cependant que ces conditions seraient remplies le lendemain et annonçait que le mouvement des troupes était commencé.

Un de ses premiers résultats devait être l'évacuation de Vienne, ce qui, pour la cour d'Autriche, était le plus pressé. Dès le 2 janvier, Soult avait reçu à cet égard, les ordres de Berthier qui lui notifiait l'article du traité, fixant cette évacuation à dix jours après l'échange des ratifications. Par suite le départ de ses divisions devait avoir lieu les 10 et 11 janvier.

Quant à l'évacuation de Presbourg, Berthier la différa

parce que l'Empereur d'Allemagne n'avait pas exécuté toutes les dispositions du traité.

Il en rendit compte à Napoléon, en lui annonçant la prochaine arrivée du convoi contenant les premiers huit millions; et en le prévenant qu'il avait retardé de deux jours l'évacuation de l'Istrie, pour attendre l'argent promis.

« J'envoie à Votre Majesté, ajoutait-il, copie de la convention que j'ai arrêtée, conformément à l'exécution de l'article 23 et d'après l'autorisation qu'elle m'a donnée. Je désire connaître ses intentions. J'ai, au surplus, donné tous les ordres nécessaires. »

Dès le 6 cependant, Berthier put prévenir Napoléon que l'accord était établi pour le paiement des sommes exigées. Il l'avertissait d'autre part des difficultés qu'aurait l'armée à vivre derrière l'Enns, si elle devait y rester plusieurs jours.

Malgré cet accord, l'argent n'arrivait pas; les chemins étaient défoncés et en mauvais état. Par suite, l'évacuation de Vienne était retardée. Cependant Berthier ne croyait pas qu'il fut possible de prolonger le séjour du corps de Soult dans la capitale. « Votre Majesté, écrivait-il à l'Empereur, appréciera les inconvénients qu'il y a de laisser son armée à Vienne, longtemps après le terme d'évacuation fixé par le traité, surtout pour un article secret dont on ne peut pas parler publiquement. J'agirai suivant les circonstances (1). »

Il fut en effet obligé de tenir compte de la situation et de modifier, dans une certaine mesure, les ordres de l'Empereur. Il lui dit, le 10 janvier, pour quelles raisons il avait cru devoir fixer la remise des huit millions en numéraire à Saint-Pölten, au lieu de Vienne, et que

(1) Archives de la Guerre.

le versement de cette somme serait fini seulement le 14 ou le 15 au plus tard. Néanmoins il avait ordonné au maréchal Mortier d'évacuer Brünn et la Moravie, le 12; à Soult, d'évacuer Vienne, les 11, 12 et 13.

Pressenti sur le temps que durerait encore l'occupation de la Haute-Autriche, il avait maintenu les ordres qui la limitaient à la remise de l'Istrie et de la Dalmatie. Il remerciait ensuite l'Empereur d'avoir bien voulu confier à son frère, le général César Berthier, une mission dans l'île de Corfou, et lui annonçait son départ. « Votre Majesté, lui disait-il, a ajouté, dans cette circontance, d'une manière qui m'est bien sensible, aux bontés dont elle me comble (1). »

Il annonça en même temps le départ un peu avancé du quartier général pour Linz, et le sien le même jour.

Avant de quitter Vienne, il donna ses ordres à Soult, pour la mise en route de ses troupes et lui dit : « Je ne puis que m'en rapporter à vous, monsieur le maréchal, sur la police que vous établirez, tant pour l'évacuation de la ville de Vienne, que pour la discipline de vos troupes pendant la marche. Il n'est pas un de nous qui ne soit jaloux de prouver à l'Empereur, le désir d'exécuter ses volontés, ainsi qu'il le manifeste dans sa proclamation du 6 nivôse, dont je vous envoie quelques copies, ce que vous devez faire réimprimer (2). »

Le commandant en chef quitta Schœnbrünn le même jour, heureux sans doute, comme tous les chefs de la Grande Armée, de reprendre la route de France. Le prince de Lichtenstein qui, dans ses relations avec lui, avait apprécié son caractère, vint le voir avant son départ; mais l'ayant manqué, il tint à lui en exprimer ses regrets, et à lui dire, combien il avait trouvé « avan-

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

tageux de pouvoir traiter directement avec lui, dont la droiture et la loyauté étaient si connues ».

Arrivé à Linz, le 12, le maréchal y trouva des nouvelles de l'Empereur, et notamment des détails intéressants sur la princesse qu'épousait le prince Eugène. Il y répondit aussitôt en rendant compte de son arrivée à Linz, de l'évacuation définitive de Vienne par Soult, et du maintien de son corps d'armée à Saint-Pölten, jusqu'au 20. Il faisait connaître que malgré sa conviction de pouvoir quitter le cercle de Linz dans un délai assez rapproché, il avait annoncé son intention de l'occuper pendant deux mois, « ce qui jetait la consternation dans le pays ». « Je suis bien sensible, Sire, disait-il, à la bonté que vous avez de me parler des qualités de la princesse destinée au prince Eugène. Tout ce qui peut contribuer à la félicité et au bonheur de Votre Majesté, ainsi qu'à celui de votre auguste famille, est pour moi la plus vive satisfaction que je puisse éprouver..... »

Les lettres suivantes du major général parlaient encore de l'évacuation de Vienne et du cercle du même nom, qui ne fut complète que le 13 janvier. Les seules difficultés du moment concernaient la solde. « Votre Majesté, lui écrivait-il, le 13, apprendra avec peine, qu'il est dû au corps de M. le maréchal Bernadotte, environ douze cent mille francs, ce corps n'ayant rien touché de ses délégations. Quant au 5e corps, il n'a perçu que cent mille francs; et, d'après le dire du payeur, il lui serait encore dû plus d'un million. Le reste de l'armée est payé jusqu'au 1er janvier (1). »

. . . .

En résumé, la solde était due partout, plus ou moins, suivant les corps. Et ces soldats victorieux, qui venaient d'accomplir de si hauts faits d'armes, supportaient cette

(1) Archives de la Guerre.

misère sans se plaindre. L'Empereur l'avait voulu ainsi. Cela suffisait: et l'on se résignait, en attendant patiemment.

Bientôt cependant d'autres embarras surgirent. La présence de nos troupes épuisait les pays occupés, et elles étaient les premières à en souffrir. Malgré l'ennui qu'il éprouvait d'en parler à Napoléon, Berthier crut devoir le prévenir, le 14, qu'il était impossible de laisser plus longtemps la cavalerie sur la rive gauche du Danube. C'était un pays de montagnes, encombré de neige et sans aucune ressource. « Deux divisions de cuirassiers et trois de dragons, sont à la rive droite, entre Linz et le Trann. Votre Majesté jugera combien le pays est encombré; j'attendrai son autorisation pour faire filer quelques corps de cavalerie. L'artillerie et les bagages des corps amènent une immense quantité de chevaux qu'on ne fait subsister qu'avec la plus grande peine..... (1). »

Les souffrances imposées à nos troupes par la pauvreté des cantonnements de la rive gauche étaient telles, qu'on ne pouvait y porter remède. Il était urgent de les déplacer. C'est ce qui décida Berthier à insister de nouveau dans une seconde dépêche :

« Toutes les dispositions que Votre Majesté prescrit pour les cantonnements de son armée sont faciles à exécuter, à l'exception des corps d'armée des maréchaux Mortier et Bernadotte. Tout le pays de la rive gauche du Danube que l'article du traité permet d'occuper est un pays de montagnes affreux, excepté la grande route de Freystadt; les chemins y sont impraticables, il n'y a que de pauvres villages et de pauvres habitants. J'ai déjà des réclamations de la part de ces maréchaux (2). »

---

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

A cette occasion, le major général se vit forcé de signaler à Napoléon, uue contradiction qui existait dans les instructions qu'il lui avait laissées.

« Les notes que vous m'avez dictées, Sire, en partant de Schœnbrünn, disent, à un article, que vos troupes n'évacueront la ligne de l'Enns, que quand on saura que la Dalmatie et l'Istrie sont en votre pouvoir.

« Un autre article dit, qu'on n'évacuera la ligne de l'Enns que quand Venise sera remise à Votre Majesté; mais qu'on occupera toujours la ville de Linz, jusqu'au moment où la Dalmatie et l'Istrie seront remises à Votre Majesté.

« Est-ce la première ou la seconde de ces dispositions qu'il faut exécuter (1)? »

L'occupation des territoires autrichiens faisait aussi surgir des questions que l'autorité supérieure n'avait pu prévoir, et qui étaient la conséquence logique de l'état de la guerre. Sous ce rapport, que de fois n'a-t-on pas reproché à nos troupes et à nos officiers, les pillages et les désordres qu'ils auraient commis à cette époque en Allemagne? L'incident ci-après, montre cependant que l'esprit d'équité, de justice envers les populations vaincues, était la base de l'administration française.

Pendant que Berthier était à Linz, il apprit que le général Malher avait reçu une somme d'argent qu'il n'avait pas versée dans la caisse du receveur général des contributions. Il lui en fit de vifs reproches, auxquels le général répondit en envoyant des attestations des magistrats d'Idenbourg, sa résidence momentanée.

Le major général lui écrivit alors une lettre des plus sévères. « Un pays ennemi, lui disait-il, n'offre jamais d'argent, à moins qu'il n'y soit forcé.

« Les lettres pareilles à celles que vous m'adressez,

(1) Archives de la Guerre.

des magistrats, sont l'effet de la crainte et de la menace.

« D'ailleurs, général, il n'est point de la dignité d'un militaire français, d'accepter des gratifications de son ennemi. Le droit de la guerre permet de lui imposer des contributions quand le chef de l'armée l'ordonne, et à lui seul, appartient le droit d'en prescrire l'emploi. Vous avez donc eu tort, général, parce que l'Empereur seul peut donner des gratifications.

« Vous connaissez l'ordre du jour, et c'est à vous à le faire exécuter, au lieu de l'enfreindre. Vous êtes donc débiteur envers la Grande Armée des sommes que vous avez reçues, et il est humiliant de le dire, des dons des magistrats de la ville d'Idenbourg.

« C'est donc à vous à verser dans la caisse du payeur les sommes qui peuvent être encore entre vos mains, ainsi que celles que vous avez illégalement distribuées aux officiers (1). »

Malgré tout, le paiement des contributions s'effectuait; les Autrichiens semblaient remplir les conditions du traité; la première partie de l'évacuation et le retrait de nos troupes derrière la ligne de l'Enns, s'étaient accomplis avec régularité. L'empereur d'Autriche venait de rentrer à Vienne et de divers côtés, dans l'armée, on manifestait l'espoir de revoir bientôt la France.

Berthier le partageait aussi, en raison des difficultés qu'éprouvaient les troupes à se nourrir en Allemagne, et aussi parce qu'il y songeait pour lui-même.

Le 18 janvier, il proposa à l'Empereur de mettre en marche sur le Rhin la cavalerie de la réserve, et les corps de Bernadotte et de Davout, dès que le 4e corps serait derrière l'Enns. L'armée ne pouvait plus vivre entre l'Enns et l'Inn.

---

(1) Archives de la Guerre.

« Quant à moi, Sire, ajoutait-il, je vous prie de me donner vos ordres sur ce que je dois faire. Je ne reçois plus de correspondance ni d'Italie, ni de la France, parce que vraisemblablement, on me croit auprès de Votre Majesté. »

Il lui exprimait, en outre, l'espoir de la remise de l'Istrie et de la Dalmatie, avant le terme fixé par le traité. Il parlait même de son départ et des ordres qu'il aurait à donner auparavant (1).

Mais il ne pensait encore qu'au moment où il pourrait quitter Linz; et il savait que ce changement ne pouvait tarder. Après le départ de Napoléon de Munich, il devait s'y rendre et y établir son quartier général.

Or, l'Empereur avait quitté cette capitale la veille pour rentrer à Paris. Arrivé à Strasbourg, il envoya de nouveaux ordres à Berthier, qui les reçut à Linz, le 23, au moment où il montait en voiture pour se rendre en Bavière.

Voyageant à petites journées, afin de s'assurer en route des besoins des troupes, Berthier n'arriva à Munich que le 30 janvier. Il demanda à être reçu par le Roi, qui y consentit de suite. Tous deux causèrent longuement et Berthier apprit avec surprise que le Roi s'était entendu avec les Autrichiens pour laisser occuper Würzbourg par l'archiduc Ferdinand, tandis que ses troupes se disposaient à prendre possession d'une partie du Tyrol. Il réclama alors le départ d'Augsbourg des troupes bavaroises qu'on y avait laissé entrer; et comme le Roi voulait les y maintenir, s'appuyant sur quelques mots de l'Empereur, Berthier insista jusqu'à ce qu'il ait obtenu une promesse formelle. Il demanda, en outre, la cession momentanée d'un millier de chevaux de l'artillerie bavaroise, dont il avait besoin. Le même

(1) Archives de la Guerre.

jour, il fut présenté à la Reine et invité à dîner au Palais, dans l'intimité. On fut très aimable pour lui.

Il s'empressa de rendre compte de ces détails à l'Empereur, qui, de son côté, lui annonçait son heureuse arrivée à Saint-Cloud, le 27 janvier. Le séjour de Munich ne convint pas à Berthier. Sa liberté d'action était entravée par les exigences des relations de cour et le travail s'en ressentait. Aussi avait-il laissé à Augsbourg la plus grande partie du quartier général; et, dès le 3 février, il exprima le désir de s'installer dans cette dernière ville (1).

L'Empereur pensait alors que les clauses du traité de Presbourg seraient remplies ponctuellement. Il se relâcha un instant de ses premières rigueurs et autorisa Berthier à renvoyer en France les officiers blessés ou malades. Un assez grand nombre d'entre eux profita de cette permission. Et, en rendant compte de leur départ, Berthier demanda pour lui-même un congé d'un mois, « ayant besoin d'un traitement particulier pour faire disparaître une incommodité qui le faisait beaucoup souffrir. »

Au moment où il formulait cette demande, l'horizon politique s'assombrissait. Le roi de Prusse, après avoir accédé à la coalition, s'était vu forcé par la bataille d'Austerlitz de négocier avec le vainqueur. Mais il traînait la solution en longueur et tergiversait sans cesse. Dans les premiers jours de février, poussé par d'imprudents conseillers, il venait de modifier les propositions de Napoléon et se gardait bien de désarmer ses troupes. L'Empereur en prévint Berthier le 8, en ajoutant que ses maréchaux et surtout Bernadotte dont les cantonnements étaient près du territoire prussien,

(1) Archives de la Guerre. Correspondance générale de la Grande Armée.

devaient être sur leurs gardes, rester en état de guerre, réorganiser leurs corps et redoubler de surveillance. « Vous-même, lui écrivait-il, ayez l'œil que tout, dans ce sens, se maintienne en règle. »

En voyant que, deux mois après l'éclatant succès d'Austerlitz, la situation, malgré la paix, était toujours celle de l'état de guerre, on pouvait déjà pressentir une prochaine campagne. Berthier néanmoins espérait encore que tout s'arrangerait.

Au même instant, Bernadotte lui annonçait qu'à Eichstœdt, le fourrage allait manquer et qu'il avait plus de dix mille chevaux à nourrir.

Au 7e corps, c'étaient les chaussures qui faisaient défaut et le général Donzelot, chef d'état-major, venait d'en faire prendre de force plus de cinq mille paires dans un magasin du 3e corps qui fut vidé. Berthier, prévenu, fit payer ces chaussures par le général sur son traitement et lui adressa les plus vifs reproches. « Cela, ajoutait-il, sera bien loin de rémédier au mal, puisque les troupes du maréchal Davout, qui comptaient sur ces souliers, seront pieds nus et sans secours, en rentrant en France (1). »

Qui aurait cru que si peu de temps après Austerlitz, les troupes de la Grande Armée en fussent réduites à ces misères? Berthier rendit compte à l'Empereur qui approuva sa décision.

Ces questions de chaussures et de fourrages, s'ajoutaient à d'autres qui se renouvelaient sans cesse. Bientôt il fallut avouer à Napoléon que les vivres allaient manquer pour les troupes rassemblées à Eichstœdt sous les ordres de Bernadotte. Il était d'autant plus urgent d'y remédier, que le corps du maréchal Mortier était aussi dirigé de ce côté.

---

(1) Archives de la Guerre.

Davout, d'autre part, ne cessait de « représenter au major général les peines qu'il avait à vivre et combien ses troupes étaient mal et souffraient de la gale ».

Enfin l'heure était venue, aux termes du traité, de songer à évacuer les états héréditaires. Mais Napoléon décida qu'il ne quitterait pas l'Allemagne, avant d'être certain que les Russes fussent sortis de la Pologne prussienne. Berthier ne pouvait rien faire sans savoir si l'Empereur comprenait les états héréditaires parmi les états allemands; et il lui demanda si, malgré les époques fixées par le traité, les troupes devaient occuper encore ces états, Salzbourg et la ligne de l'Enns, quoique Venise et la Dalmatie aient été remises à la France.

« Votre Majesté, lui écrivait-il, qui pense à tout, me tirera sûrement de l'embarras où je suis, par des ordres que je recevrai d'un moment à l'autre (1). »

Cet embarras ne résultait pas seulement des événements, mais aussi de la distance qui séparait Munich de Paris. A chaque instant, quand un ordre arrivait à Berthier, il ne répondait déjà plus à la situation. On devait alors écrire de nouvelles lettres; et les solutions traînaient en longueur.

Dans une dépêche du 8 février, l'Empereur lui écrivit qu'il ne savait ce qu'il voulait lui dire avec « sa remise du Tyrol. » Berthier dut lui rappeler qu'il l'avait chargé de nommer des commissaires pour remettre aux rois de Bavière, de Wurtemberg et à l'Electeur de Bade, les portions du Tyrol qui leur revenaient. Il était également obligé de lui signaler une erreur. « Je pense, lui disait-il, qu'il y a erreur de nom dans la lettre de Votre Majesté. Il est écrit: *quant à Salzbourg, si le roi de Bavière ne l'a pas remis, on peut y rester deux mois*. Je pense que Votre Majesté aura dicté: *Wurzbourg*. Mais je

(1) Archives de la Guerre.

sais que ce pays a été remis à l'archiduc (Ferdinand), le 3 février..... Quant à Salzbourg, le maréchal Ney l'occupe et il ne sera remis que quand nous évacuerons les états héréditaires (1). »

Tandis que Berthier transmettait ces observations à l'Empereur, celui-ci irrité de l'attitude des Prussiens et de l'entente qui persistait entre la Russie et l'Autriche, lui prescrivait de forcer les Autrichiens à quitter Wurzbourg et de faire occuper Anspach, territoire prussien, par Bernadotte, au nom du roi de Bavière. Il agissait ainsi, sans attendre les ratifications du traité conclu avec la Prusse, parce que cette puissance venait d'avoir un procédé semblable vis-à-vis du Hanovre. Il devait en outre n'évacuer Salzbourg qu'au dernier moment et maintenir Soult à Braunau. L'Empereur ajoutait: « Tenez-vous en strictement aux ordres que je vous donne; exécutez ponctuellement vos instructions..... moi seul, je sais ce que je dois faire (1) ».

On pourrait croire que cette observation était un reproche et la considérer comme la preuve, pour Berthier, d'une position par trop subalterne. Mais on ne doit pas oublier qu'avec l'Empereur, il fallait toujours s'en tenir strictement aux ordres. C'était ainsi pour tout le monde, même pour les rois, même pour ses frères. Il n'aurait jamais admis qu'il en fut autrement, surtout de la part de son major général, commandant l'armée sous sa direction. D'ailleurs dans une armée, c'est le devoir strict de tout subalterne et un chef qui sait commander, doit exiger qu'il en soit ainsi partout.

Dans le cas dont il s'agit, l'ordre de l'Empereur était simplement un avis concernant les rapports à avoir avec la Prusse. A ce sujet, Napoléon recommandait à

(1) Archives de la Guerre.
(1) Correspondance.

tout le monde de se tenir sur ses gardes et de rester à son poste. « Si le ministre de Prusse vient vous voir, à Munich, disait-il à Berthier, et vous parle de l'occupation d'Anspach, répondez-lui que c'est par mon ordre. Les Prussiens n'ont-ils pas occupé le Hanovre ? »

Dans la même dépêche, l'Empereur ajoutait : « J'apprends avec déplaisir que votre santé est mauvaise ; mais nous nous verrons bientôt. Il me tarde autant qu'à vous que vous reveniez ; mais vous voyez comme je suis maîtrisé par les circonstances (1) ».

Berthier du reste n'avait guère le temps de penser à sa santé. A peine une affaire était-elle terminée qu'une autre surgissait; et ce n'étaient pas toujours les récents adversaires de la France, mais souvent ses alliés, qui les suscitaient. Chacun d'eux voulait jouir de suite des agrandissements qu'ils devaient aux succès de nos armes et à la générosité de Napoléon.

Le roi de Wurtemberg avait donné l'ordre d'occuper à main armée, les pays qui lui avaient été cédés. De là des réclamations incessantes. Berthier dut écrire à notre ministre. « Tous ces pays conquis par l'armée française, sont censés occupés par elle, jusqu'à ce que les commissaires que j'ai nommés, ayent fait la remise des dits pays et en ayent dressé procès-verbal. Tout ce qui aura été fait antérieurement à cette époque, ne peut être considéré que comme nul et non avenu. Ces pays faisant partie du territoire occupé par les armées françaises jusqu'à l'entière et pleine exécution de toutes les dispositions du traité de Presbourg, je vous prie de demander à la cour de Wurtemberg de retirer sur le champ toutes ses troupes et de les faire rentrer dans les limites de ses anciens états ; et vous préviendrez ce gouvernement que j'ai donné des ordres, pour que des

(1) Archives de la Guerre.

troupes françaises occupent les différents pays qui doivent être cédés, jusqu'après la signature du procès-verbal de la prise de possession qui sera fait par les commissaires respectifs, quand l'Empereur en aura donné l'autorisation (1). »

Un autre jour, c'était Murat qui permettait des déplacements d'officiers contraires aux ordres donnés. Berthier dut prescrire à son chef d'état-major, le général Belliard, d'interdire toute espèce de permission. « Tous les corps de l'armée doivent être en état de guerre. Personne nè doit, ni ne peut pénétrer les intentions de l'Empereur. Cette dernière phrase est pour vous seul, etc..... »

Au sujet de Wurzbourg, la question était délicate ; mais il n'y avait pas à hésiter : il fallait la trancher. Le commandant de la Grande Armée s'adressa au prince de Lichtenstein et lui signifia que les troupes autrichiennes ne pouvaient rester dans cet électorat ; que d'ailleurs elles continuaient à être sur le pied de guerre ; ce qui était d'autant plus contraire au traité de paix, qu'on disait que les Russes faisaient de nouvelles levées. Ceux-ci n'exécutaient pas la convention relative à leur retour en Russie. « Je compte assez, lui disait-il, sur la franchise et la loyauté du caractère que vous avez déployé dans toutes les circonstances et sur la confiance que vous m'avez personnellement inspirée, pour attendre de vous une réponse qui me mette à même de lever toute espèce d'inquiétude sur les intentions de la cour de Vienne (2). »

Berthier envoya sa note au prince de Lichtenstein par l'entremise du général Andréossy, auquel il écrivit : « Expliquez-vous clairement ; il faut parler haut ; car,

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

d'après tout ce qui s'est passé, il est enfin temps que l'Autriche laisse l'Empereur Napoléon tranquille et reste dans ses états. Exigez une réponse positive sur la rentrée immédiate des troupes autrichiennes qui sont à Wurzbourg (1) ».

Malgré les prescriptions qui lui étaient parvenues, Ney crut pouvoir renvoyer en France 1.900 hommes de différents corps. Berthier lui adressa des remontrances; puis il chargea un de ses aides de camp d'atteindre la tête de ces colonnes et de les diriger sur Augsbourg.

A la même époque, il reçut une note adressée par M. de Normann, ministre du roi de Wurtemberg, à M. Didelot, notre représentant à Stuttgard, au sujet des actes des commissaires français chargés de faire exécuter les clauses du traité relatives aux cessions de territoire. Berthier répondit à M. Didelot, « qu'il avait trouvé la rédaction de cette note conçue en termes très déplacés. Si M. de Normann, disait-il, trouve bien extraordinaire que les commissaires français fassent des réquisitions pour le service de l'armée, moi je trouve beaucoup plus extraordinaire qu'il parle de cette manière à l'égard des officiers de l'administration française et qu'il ait ce style vis-à-vis de vous, ministre de l'Empereur Napoléon.

« ..... Je vous fais observer, monsieur, que la réclamation est d'autant moins fondée, qu'aucuns pays de ceux qui doivent être cédés par le traité de Presbourg n'ont encore été remis, puisqu'ils ne peuvent l'être que par mon autorisation et que je ne l'ai point encore donnée; on peut donc, jusqu'à l'époque de cette remise, faire les réquisitions nécessaires, et indis-

(1) Archives de la Guerre.

tinctement comme pays conquis par les armées françaises, etc..... (1). »

Cette réponse catégorique du chef de l'armée modéra les prétentions du Wurtemberg, dont l'attitude était faite pour éveiller toutes les méfiances.

Du reste, il y eut alors une amélioration momentanée dans nos rapports avec les cours européennes. La Prusse parut reconnaître les droits du vainqueur d'Austerlitz. Berthier fut avisé de la bonne entente établie de ce côté, ce qui fit renaître encore une fois l'espoir d'un prochain retour en France.

On a dit souvent que c'était l'ambition seule de Napoléon qui avait causé les guerres de l'Empire et que c'était pour attaquer la Prusse qu'il avait maintenu son armée en Allemagne en 1806. Sa correspondance prouve cependant qu'il espérait sérieusement la faire rentrer dans ses foyers et que les actes seuls de ses adversaires l'empêchaient de se fier à leur loyauté. La paix récente n'était pour eux, qu'un armistice dissimulé pour réparer leurs pertes et préparer de nouvelles luttes. Leur excitation contre nous n'était pas causée non plus par leur haine contre les principes de la Révolution, car, ils n'en souffraient pas. Ce qui les blessait, c'était la grandeur de la France, ses conquêtes qui naturellement diminuaient leurs possessions, enfin les succès militaires continus qui offusquaient leurs généraux et leur semblaient une menace permanente. Quand on remonte à la cause des événements, on voit que si les puissances européennes avaient mis plus de franchise dans leurs relations et si elles s'étaient résignées aux conquêtes de Napoléon, la paix aurait duré. Or, ces conquêtes, fruit de nos victoires étaient légitimes;

(1) Archives de la Guerre.

seulement, ceux qui les subissaient, se croyaient encore assez forts pour reprendre les provinces cédées. Quant à Napoléon, il ne songeait alors qu'à établir une paix solide, paix glorieuse il est vrai, consacrée par des victoires sans égales et reconnue par des cessions de territoire qui n'étaient après tout que le droit du vainqueur. Ceux-là même qui cherchaient à éluder la foi jurée dans le dernier traité, n'avaient-ils pas admis comme un axiome, ce dicton populaire : Les victoires des peuples sont le jugement de Dieu.

Au moment où Berthier voyait renaître ses espérances pour un prochain retour, un avis de Bernadotte éveillait de nouveau ses doutes et l'obligeait à lui répondre : « Tenez-vous sur vos gardes et instruisez-moi ».

Du côté de l'Autriche, il fallait aussi être sans cesse en éveil. Au commencement de mars, le gouvernement de ce pays essaya de faire dépasser par ses troupes les limites des états héréditaires. Napoléon averti, en écrivit de suite à Berthier, qui avait déjà rempli ses désirs, en déclarant très haut, que sous aucun prétexte, il ne souffrirait de pareilles irrégularités.

L'Empereur cependant continuait à croire que les arrangements définitifs étaient en bonne voie. Sous cette impression, il invita Berthier, le 14 mars, à modifier ses cantonnements de manière à soulager la Bavière. Ney, revenu à Augsbourg devait se rendre à Engen, dans la principauté de Furstenberg. Davout devait se porter sur les principautés d'Œttingen et de Hohenlohe : Soult pouvait s'étendre ; le quartier général serait dirigé sur Ulm et Berthier devait encore rester quelques jours à Munich. En somme, l'Empereur confiant dans la paix, rapprochait ses corps de France. Sa conviction était si profonde à cet égard que le 21 mars, dans une lettre à Berthier, il fixa la date du passage du Rhin, au 15 avril. Il lui parla de l'évacuation définitive

de Braunau quand le passage de ses troupes en Dalmatie serait accordé, et lui dit : « Vous vous rendrez alors à Strasbourg, où vous attendrez mes ordres. Vous pourrez loger à Strasbourg dans mon palais ». Il lui demanda en outre les rapports détaillés des maréchaux afin d'être à même de lui envoyer l'ordre de revenir à Paris. Soult. se mettrait alors en route à petites journées pour aller occuper la ligne du Lech (1).

Les espérances qui avaient inspiré ces mouvements allaient encore être déçues. Tandis que nos rapports avec l'Autriche semblaient s'améliorer, cette puissance restait toujours d'accord avec les Russes et, malgré les articles du traité de paix, venait de lui livrer les bouches de Cattaro.

Napoléon, irrité, en avisa Berthier qui en avait été prévenu de son côté; puis, il ordonna de ne pas évacuer Braunau, de réarmer cette place, de reporter ses troupes en avant et d'arrêter les colonnes de prisonniers autrichiens dont il avait permis le retour dans leur patrie.

Berthier, pendant ce temps, prenait ces dispositions sans attendre d'ordres; et il put écrire à son souverain, le 29 : « Votre Majesté verra, par mes précédentes dépêches que j'ai prévenu ses intentions. La place de Braunau non seulement n'est pas remise; mais j'avais précédemment donné l'ordre de s'y tenir sur ses gardes. Aujourd'hui, je viens d'envoyer un de mes officiers, pour ordonner au maréchal Soult de réarmer et de réapprovisionner la place (2) ».

Le roi de Bavière fut prévenu de ces mesures; et comme il se disposait à se rendre en Italie, Berthier l'engagea à rester dans ses états.

En résumé, l'éxécution du traité de Presbourg, facile

(1) Correspondance.
(2) Archives de la Guerre.

au début, se heurtait à des difficultés graves causées par la mauvaise foi de nos adversaires et par les prétentions de nos alliés. Ce fut la présence de Berthier à la tête de la Grande Armée et la fermeté qu'il sut montrer, qui assura cette exécution et remit, quand il le fallut, les choses à leur place.

§. 2. *Berthier Prince Souverain.*

Le 15 décembre 1805, peu de jours après la bataille d'Austerlitz, le roi de Prusse, qui venait d'adhérer à la coalition, s'empressa, comme on l'a dit, de conclure avec Napoléon un traité séparé, qu'une négociation ultérieure devait rendre définitif. Dans ce traité, l'Empereur avait introduit une clause qui était destinée, dans sa pensée, à donner à son major général, un témoignage éclatant de sa reconnaissance. Il s'était fait céder la principauté de Neuchâtel et Valangin.

Ce traité ayant été complété par une convention arrêtée à Paris, le roi de Prusse annonça à ses anciens sujets suisses, par un rescrit du 28 février 1806, que la cession de leur territoire était faite et qu'ils relevaient à l'avenir de l'Empereur des Français.

Par suite, le général Oudinot reçut l'ordre d'en prendre possession, à la tête d'une division de six mille hommes. Il arriva à Neuchâtel le 11 mars, exécuta les prescriptions qu'il avait reçues et fit observer à ses soldats, un ordre et une discipline, qui frappèrent les habitants. Ceux-ci devaient lui rendre plus tard, à ce sujet, un hommage public.

La remise solennelle de la principauté eut lieu le 22 du même mois, et le 30, parut un décret ainsi conçu :

« Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, etc...

« Voulant donner à notre cousin, le maréchal Berthier,

notre grand veneur et notre ministre de la Guerre, un témoignage de notre bienveillance pour l'attachement qu'il a montré et la fidélité et le talent avec lequel il nous a constamment servi, nous avons résolu de lui conférer, comme en effet nous lui conférons, par les présentes, la principauté de Neuchâtel, avec le titre de prince et duc de Neuchâtel, pour la posséder en toute propriété et souveraineté, telle qu'elle nous a été cédée par le roi de Prusse (1). »

Les conditions de transmissibilité et le serment venaient ensuite.

Deux jours après, ce décret parut au *Moniteur* et l'Empereur notifia cette nouvelle dignité, au commandant intérimaire de son armée, par la belle lettre qui suit :

Au maréchal Berthier.

La Malmaison, 1er avril 1806.

Je vous envoie le *Moniteur;* vous verrez ce que j'ai fait pour vous. Je n'y mets qu'une condition : c'est que vous vous mariiez, et c'est une condition que je mets à mon amitié. Votre passion a duré trop longtemps (2): elle est devenue ridicule et j'ai droit d'espérer que celui que j'ai nommé mon compagnon d'armes, que la postérité mettra partout à côté de moi, ne restera pas plus longtemps abandonné à une faiblesse sans exemple. Je veux donc que vous vous mariiez; sans cela, je ne vous verrai plus. Vous avez cinquante ans, mais vous êtes d'une race où l'on vit quatre-vingts et ces trente années sont celles où les douceurs du mariage vous sont le plus nécessaires.

Quand les circonstances le permettront, vous vous rendrez à Strasbourg. De là, vous passerez à votre principauté, pour tout y arranger. Elle rendait 50.000 écus à la Prusse, elle doit vous rendre le double. Vous savez que personne ne vous aime plus que moi; mais vous savez aussi que la première condition de mon amitié est qu'elle soit subordonnée à mon estime.

---

(1) *Notice historique sur Alexandre Berthier et la Principauté de Neuchâtel,* par A. Bachelin. Neuchâtel.

(2) Sa passion pour Mme Visconti.

Vous l'avez méritée jusqu'ici.
Continuez à vous en rendre digne, en concourant à mes projets et en devenant la souche d'une bonne et grande famille.

NAPOLÉON.

Après une lettre aussi remarquable, après cette proclamation intime de son amitié, de la fidélité de son major général et de ce beau titre de son compagnon d'armes, comment Berthier put-il ne pas rompre à tout jamais avec la femme, indigne de lui, qui le dominait depuis dix ans et qui, au dire des contemporains, le trompait ouvertement?

Ce qui est certain du moins, c'est que cette lettre, plus encore que la principauté de Neuchâtel, honorait à la fois celui qui l'avait écrite et celui qui l'avait méritée.

Napoléon, sans nul doute, tolérait les vices de ses maréchaux, et ceux de sa famille. Il n'était pas difficile pour lui-même, et ses faiblesses, au début de son mariage, étaient loin d'avoir donné le bon exemple à son entourage. Mais aujourd'hui, devenu Empereur et Roi, fondateur d'une dynastie nouvelle, créateur d'une cour qui devait être admirée, organisateur des lois de son pays, passionné pour l'ordre et la régularité, il ne pouvait tolérer que son principal confident fut l'esclave d'une femme, et exposé par certains côtés, à de regrettables risées. Il y avait là une inconvenance qui ne pouvait durer.

Berthier, qui malgré sa liaison, savait être d'une discrétion à toute épreuve, ne craignait aucune divulgation des secrets dont il était le dépositaire. Mais le côté ridicule de sa situation semblait lui échapper. Néanmoins il fut profondément touché; et en exprimant sa reconnaissance à l'Empereur, il dut lui faire toutes les promesses qu'il souhaitait. Il ne devait, il est vrai, les tenir qu'en partie. Mais il tint la principale, celle du mariage.

Seulement les circonstances devaient en retarder la célébration. Et par suite des événements extraordinaires qui allaient bientôt l'entraîner, ce ne fut que deux ans plus tard qu'il put réaliser le désir de Napoléon.

Il était à Munich, absorbé par les préoccupations les plus graves, quand il reçut l'avis de la munificence de son souverain, le décret qui lui conférait sa nouvelle dignité et l'adresse que lui envoya en même temps, le Conseil d'Etat de Neuchâtel. Peu de jours après, il répondit à cette adresse, en y ajoutant des promesses de bienveillance et de bonne administration qui furent d'un bon augure pour ses nouveaux sujets.

Parmi les félicitations qu'il reçut à cette occasion, celles du général Oudinot qui avait pris possession de la principauté au nom de l'Empereur, offraient un intérêt particulier. Le major général lui répondit dans les termes suivants :

Munich, le 15 avril 1806.

Je ne méritais pas, mon cher Oudinot, la faveur éclatante dont l'Empereur m'investit; il était en son pouvoir de me combler de ses bontés ; mais il ne peut augmenter l'ancien dévouement que je porte à sa personne et à sa gloire. En le servant je faisais le bonheur de mon pays et j'étais heureux de pouvoir continuer à lui dévouer ma vie, sans y être obligé par la reconnaissance. Sa Majesté prouve à l'armée, que tel zèle que l'on porte à le servir, elle sait encore mieux récompenser.

Les grandeurs ne sont rien pour moi, mon cher Oudinot; mais je sens vivement le prix de savoir que l'Empereur est satisfait de mes services, comme je suis heureux de pouvoir faire le bonheur de ce nombre d'hommes, dont je deviens le père. Le choix que l'Empereur a fait de vous pour son commissaire, mon cher Oudinot, ajoute au plaisir que j'aurais à recevoir cette principauté. L'estime et le respect que je porte à vos talents et à votre intrépidité, l'éclat des services que vous avez rendus à notre Empereur, enfin l'amitié que j'ai pour vous, sont un présage de bonheur pour moi; c'est recevoir sous les auspices les plus favorables, le don de l'Empereur.

Parlez quelquefois de moi aux habitants de Neuchâtel, du désir que j'ai de faire leur bonheur. En attendant que j'aie reçu les ordres de l'Empereur pour aller prendre possession du pays, continuez à

8

lui porter vos soins et votre bienveillance. Vous m'obligerez de me donner des détails sur l'administration actuelle et vos désirs.

Continuez-moi votre amitié, mon cher Oudinot ; s'il était possible, cette circonstance resserrerait les liens de celle que je vous porte depuis longtemps.

Maréchal Prince ALEXANDRE (1).

Pour Berthier, du reste, la principale affaire du moment était la restitution des bouches de Cattaro par les Autrichiens et l'obligation, pour les Russes, de les abandonner.

Napoléon, irrité de cette occupation, avait déclaré à Berthier, dans sa lettre du 22 avril, qu'il était « résolu à ne pas évacuer l'Allemagne, tant qu'il ne saurait pas à quoi s'en tenir ». Il songeait même à reprendre les armes.

A la même date, en réponse à des réclamations des Autrichiens au sujet d'ordres récemment donnés, Berthier écrivit à notre ambassadeur, à Vienne, M. de la Rochefoucauld, que la réponse à la note du cabinet de Vienne « se trouvait dans la conduite même de la cour d'Autriche, puisqu'elle avait manqué à un des points les plus importants du traité, en remettant aux Russes les bouches de Cattaro ». Il était donc « de principe, comme de droit », que l'Empereur devait suspendre de son côté « ce qui restait encore à faire pour exécuter les dispositions du traité ».

« Après vous avoir répondu sur les principes de rigueur, je vais vous faire connaître la situation des choses.

« J'ai donné ordre de réarmer et de réapprovisionner Braunau jusqu'à nouvel ordre ; et je vous en ai prévenu.

---

(1) Communication de M. Ducéré, auteur de *Napoléon à Bayonne*, etc., d'après la *Curiosité Militaire*, t. I, p. 140.

« J'ai arrêté la marche rétrograde des troupes pour France et je vous en ai également prévenu..... Quant aux troupes autrichiennes, il est bien entendu que tant que nous occuperons Braunau, elles ne doivent pas approcher de cette place plus près que la distance prescrite par le traité, qui est, etc. (1)...... »

Ces incidents et la correspondance de Berthier permettent d'apprécier la manière dont nos adversaires respectaient les conventions qu'ils avaient signées et la fermeté du commandant en chef, quand il était sûr de répondre aux vues de Napoléon.

Ces difficultés devaient se reproduire encore pendant plusieurs mois et constituer sa principale occupation. La principauté de Neuchâtel elle-même ne devait pas être pour lui une source de satisfactions.

Napoléon, du reste, ne distribuait des couronnes qu'avec l'arrière-pensée d'exiger de leurs détenteurs des soldats, de l'argent pour leur entretien et la saisie des marchandises anglaises. C'était ce qu'il appelait concourir à son système politique. On ne devait donc pas songer, quand on était prince souverain ou roi, à faire le bonheur de son peuple. Cette considération était secondaire. Il fallait soutenir l'Empire, mettre ses lois en vigueur, appliquer ses décrets et défendre ses intérêts. Ces conditions ne pouvaient généralement être réalisées qu'au prix de réelles souffrances.

Dans le milieu d'avril cependant, Berthier eut l'occasion d'établir ses premiers rapports avec ses sujets par un acte de bienveillance. Il reçut à Munich une députation de notables de Neuchâtel qui vinrent lui exprimer le bonheur qu'éprouvaient leurs compatriotes à se trouver sous la puissante protection de l'Empereur et lui témoigner leurs sentiments de respect et de

(1) Archives de la Guerre.

dévouement. L'accueil naturellement fut des plus gracieux. Les notables en profitèrent pour demander un contre-ordre au sujet de la saisie des marchandises anglaises amoncelées dans l'état de Neuchâtel, saisie qui avait été ordonnée pour le 25 mai, au moment où la réunion de la principauté à la France avait été prévue. Berthier promit de s'en occuper, en référa à l'Empereur et obtint cette exception aux rigueurs habituelles. C'était au moins un bon début de règne.

§ 3. *Occupation des pays allemands.*

Par suite des agissements de la cour de Vienne, l'occupation des territoires allemands, qui était sur le point de cesser, fut continuée. Cette détermination, conséquence forcée des événements, fut aussi pénible pour les vainqueurs que pour les vaincus.

Dans l'armée, il y avait, comme après chaque campagne, un nombre considérable d'officiers et de soldats hors de service. Il fallait les rapatrier. Soult, le premier, en fit la demande. Berthier saisit l'occasion de provoquer à cet égard une mesure générale qui fut adoptée.

La question la plus grave était celle des vivres. Les maréchaux s'en plaignaient vivement. Le commandant de l'armée leur fit connaître à la fin d'avril qu'il avait plusieurs fois dépeint à l'Empereur l'état de misère de la Bavière; il lui avait déclaré que si « l'armée devait rester plus longtemps dans la même position, il fallait former des magasins; qu'il était urgent de payer quelques mois de solde aux officiers et d'allouer des sommes pour la réparation de l'habillement; il comptait que l'Empereur allait s'occuper de leurs besoins ».

En attendant, il était forcé de prendre des mesures qui étaient parfois contraires aux ordres reçus. C'est

ce qui lui arriva pour les prisonniers autrichiens qui avaient été retenus en Bavière. Ce pays, désormais épuisé, ne pouvait pas les nourrir. Berthier se décida à rendre ceux qui se trouvaient entre le Lech et l'Inn, et fit maintenir les autres dans les pays de Bade et de Wurtemberg. Il en rendit compte à l'Empereur, dans les derniers jours d'avril, en renouvelant ses instances au sujet des besoins de l'armée, qui, « depuis trois mois, qu'elle croyait rentrer en France d'un moment à l'autre, n'avait rien fait venir de ses dépôts. Si l'on était dans le cas de recommencer les hostilités, Votre Majesté sait qu'il y a des mesures générales d'administration à prendre et que le commandant de l'armée n'a aucun fonds disponible (1). »

On aurait pu croire que nos alliés du moment, les Bavarois, secondaient les efforts de Berthier. Il n'en était rien et il se vit obligé quelquefois de faire des observations au Roi lui-même, lui demandant de faire organiser un bon personnel d'espionnage en Autriche, d'exiger plus d'exactitude dans le service de ses troupes dans le Tyrol, et d'établir, dans ses états, une police sévère afin d'en éloigner les intrigants. Il était forcé d'y veiller lui-même pour la sûreté de l'armée ; ce qui l'amena un jour à inviter le général autrichien Sutterheim, venu à Munich dans un but inconnu, à retourner à Vienne sans délai.

Il rendait du reste un compte incessant à l'Empereur des décisions de ce genre, aussi bien que des différents travaux de l'armée.

Au commencement de mai, il fut assez heureux pour lui envoyer un rapport des plus satisfaisants sur les résultats obtenus par le service topographique, dans le cours de la dernière campagne. Il possédait à cette date :

(1) Archives de la Guerre.

la carte des marches de chaque corps d'armée et du quartier général depuis le Rhin et le Mein et les levés à grande échelle de tous les terrains des combats. Les plans d'Ulm et d'Austerlitz avaient été revus par lui-même et étaient établis avec une exactitude rigoureuse. Des dessinateurs avaient fait des vues des lieux où s'étaient passées les principales actions de guerre et des sites pittoresques des pays traversés. Sur toute la surface de l'Autriche, en Styrie, en Bohême, en Moravie, les ingénieurs géographes avaient recueilli les matériaux d'une bonne carte militaire et des mémoires complets sur les ressources des localités. Des officiers d'état-major avaient préparé les éléments d'un grand travail historique, avec les itinéraires, jour par jour, de l'armée française, des armées alliées et ennemies, leurs états de situation et de pertes, ainsi que leurs états de matériel.

Ces différents travaux devaient produire :

1° *Une carte générale des positions* des troupes françaises et de celles de la coalition, au moment où la Grande Armée s'était portée en Allemagne ;

2° *Une carte générale des mouvements* des armées belligérantes au moment de la prise d'Ulm ;

3° *Une carte semblable* au moment de la bataille d'Austerlitz ;

4° *Une carte des positions* des armées, de leurs garnisons et de leurs détachements sur tout le théâtre des opérations, le jour de la bataille d'Austerlitz ;

5° *Les plans des combats* et batailles ;

6° *Les vues des terrains* des combats et des sites curieux ;

7° *La carte générale du pays* entre Strasbourg et Vienne ;

8° *Un mémoire militaire* et statistique sur les pays parcourus ;

9° Enfin, *le journal historique* des marches et combats des armées belligérantes.

Tel est, Sire, disait Berthier en terminant, l'ensemble des travaux qui s'exécutent pour transmettre à la postérité les détails de ces deux campagnes, aussi sublimes dans leur conception que brillantes dans leurs résultats.

Le prince de Neuchâtel et Valangin,
Mal Alex. Berthier (1).

Ces levés et ces cartes, exécutés pour la plupart sur l'ordre de Napoléon et sous la direction du major général, donnaient une idée de l'activité qui régnait alors dans notre armée. Ils furent très appréciés par l'Empereur et le satisfirent pleinement.

Au même moment, un nouvel incident survint avec le Wurtemberg. Le principal ministre du roi avait écrit au maréchal Davout une lettre peu convenable, au sujet de lièvres tués par ses soldats ; et l'avait menacé de « faire marcher des détachements de chasseurs pour faire arrêter sans distinction de rang, tel ou tel de ses officiers ou soldats ». Davout en référa à Berthier qui donna l'ordre d'arrêter et de désarmer tout détachement wurtembourgeois qui se présenterait. Il écrivit ensuite au Roi, en lui renvoyant la lettre de M. de Normann et en lui notifiant séchement l'ordre qu'il venait de donner. Il en rendit compte à l'Empereur qui laissa aller les choses.

Du côté de l'Autriche, Berthier n'avait pas lieu d'être plus satisfait et le 14 mai, il crut devoir adresser des remontrances à notre ambassadeur. Il lui déclara que la conduite du cabinet de Vienne lui semblait suspecte ; qu'il devait mettre un terme aux délais accordés pour

(1) Archives de la Guerre.

la fermeture des ports autrichiens à la Russie et à l'Angleterre ; qu'on annonçait bien la remise à la France des bouches de Cattaro, mais qu'elle n'était pas officielle et qu'il ne devait pas oublier de lui écrire chaque fois qu'un courrier pour la France passait à Munich. « Ne négligez donc rien, lui disait-il, pour connaître la situation actuelle des choses et l'esprit qui dirige le ministère de Vienne (1). »

Cette attitude suspecte de l'Autriche obligeait Berthier à plus de vigilance qu'en temps ordinaire, notamment en ce qui concernait les places fortes de la frontière. Tel fut le cas de Braunau où il défendit de disposer d'aucun objet des magasins de siège, sans un ordre de lui, « ce qui était un ordre de l'Empereur, parce qu'il ne parlait qu'en son nom (2) ».

En Wurtemberg, le Roi n'avait pas été content de sa lettre. Il s'en plaignit à M. Didelot, notre ministre, en lui disant que le major général « cherchait toutes les occasions de le tourmenter ». Ce dernier eut connaissance de ce propos, et répondit : « Autant j'ai trouvé de bonne volonté et d'égards de la part du roi de Bavière et de l'Electeur de Bade, autant j'ai trouvé de raideur et de mauvaise volonté dans le Gouvernement de Wurtemberg.

« ..... Et comme les refus et la résistance opposés à l'exécution des dispositions prescrites par l'Empereur ne m'arrêtent point, j'ai dû passer outre, conduite que je tiendrai toujours.....

« ..... Mon caractère est de mettre dans tout ce que je fais, procédés, égards et le désir d'être agréable à ceux avec qui j'ai affaire; et fermeté, quand on s'oppose à ce que mon devoir me prescrit de faire..... (3). »

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.
(3) Archives de la Guerre.

Ces tiraillements qui rendaient souvent pénibles l'exercice du commandement, semblèrent devoir cesser au commencement de juin. Les Russes se résignèrent enfin, en voyant les dispositions de Napoléon, à lui abandonner les bouches de Cattaro. Berthier reçut l'ordre d'attendre que cette remise fut effectuée, puis de procéder à l'évacuation de Braunau, à la mise en route, sans se presser, des prisonniers autrichiens et à celle de l'armée vers le Rhin. Il pourrait permettre aux maréchaux de venir à Paris, quand les troupes auraient repassé ce fleuve.

En obéissant à cet ordre, Berthier voyait cependant que les dispositions des puissances rendaient le maintien de la paix bien incertain. Mais il était aussi dédommagé de ses ennuis, par les témoignages d'estime de ses compagnons d'armes. Le maréchal Davout eut à cette époque, l'occasion de lui donner une nouvelle preuve de ses sentiments. Il fut l'objet de la part du payeur principal de son corps d'armée, d'une réclamation pécuniaire très élevée. Il s'adressa à Berthier dans les termes suivants :

Œttingen, le 7 juillet 1806.

J'ai reçu ces jours-ci une lettre du payeur principal du 3e corps d'armée qui me met beaucoup dans l'embarras. Je me trouve obligé d'avoir recours à l'amitié dont Votre Altesse m'honore, pour en sortir. J'ai l'honneur de vous adresser sa lettre; vous verrez que je lui suis redevable de près de douze mille francs. Je ne puis le couvrir de cette somme par mes appointements arriérés, étant à peu de chose près au courant. Il est de fait que cette somme a été employée, ainsi que beaucoup d'autres à l'espionnage.....

Croyez, Monseigneur, que malgré tout l'intérêt que vous me portez et toutes les preuves que vous m'en avez donné, je n'aurais pas réclamé dans cette circonstance, si j'avais pu faire autrement, etc.....

Berthier fut trop heureux de rendre au maréchal Davout le léger service qu'il réclamait et d'arranger cette affaire. L'amitié qui les unissait alors était des plus

sincères, et le prince de Neuchâtel tenait tout particulièrement à celle de Davout.

A ce moment du reste, la question d'argent était devenue pour l'armée, comme pour les populations dont nous occupions les territoires, une affaire importante. L'Empereur, prêtant enfin l'oreille aux plaintes réitérées qui lui parvenaient, décida qu'un million serait distribué aux Bavarois qui avaient le plus souffert du séjour de nos troupes. On s'occupa, en juillet, d'en relever la liste. Mais comme cette somme n'arrivait pas, Berthier dut la réclamer, et, en attendant, emprunter cinq à six cent mille francs sur les lieux mêmes, pour donner les secours les plus pressés.

En juillet, les espérances de paix semblèrent s'évanouir; la situation se tendit de nouveau, et laissa percevoir des indices d'hostilités prochaines.

Sans lui en dire les motifs, l'Empereur prescrivit à Berthier le 11, de porter deux bataillons par régiment d'infanterie, à l'effectif de guerre, de compléter le 3e au dépôt avec les 80.000 hommes du dernier appel; en un mot, « de mettre son armée en situation de tout entreprendre ». Il lui énuméra les ressources dont il comptait disposer en hommes, canons et matériel. « J'aurais donc en ligne, disait-il, et presque sur Vienne, deux cent trente-deux mille hommes. » Ils devaient être rapidement concentrés à Augsbourg et à Braunau. par conséquent sur l'Inn. Mais, craignant des erreurs de compte, il demandait à Berthier de lui faire connaître s'il s'était trompé dans ses calculs.

Tout en manifestant l'intention d'attaquer de nouveau l'Autriche, il faisait rassembler à Wurzbourg et dans le duché du même nom, sous le prétexte de soulager la Bavière, la cavalerie de Nansouty, la division Gazan du maréchal Mortier et le corps du maréchal Davout. Ces forces semblaient former un corps d'observation au nord de la Bavière, en face de la Prusse.

Peu de jours après, Berthier fut obligé de rectifier ses calculs et de lui faire connaître qu'il avait en ligne 125,000 fantassins, au lieu de 140.000; 31.665 cavaliers, au lieu de 32.000; 17.226 artilleurs, au lieu de 20.000; 10.243 chevaux du train, au lieu de 12.000; 847.329 rations de biscuit à Braunau et aux environs, au lieu de 1.500.000. Il n'y avait pas d'équipages de pont, et pour les services administratifs, l'intendant général, M. de Villemanzy réclamait à la fois du personnel et du matériel.

Napoléon ne s'émut pas de ces différences et prit de suite ses dispositions pour les faire disparaître. Mais il comprit qu'il fallait expliquer le but de ces évaluations; et, dès le 16 juillet, il prévint Berthier qu'il voulait imposer à l'Allemagne son projet de traité de la *Confédération du Rhin,* le faire accepter par les princes allemands avant le départ de l'armée, et attaquer de nouveau l'Autriche si elle faisait des difficultés. Il lui annonçait en outre, qu'il le chargerait des ratifications, et « qu'il aurait un grand travail, car tout devait passer par ses mains ».

Le 20 du même mois, Talleyrand compléta cette communication en annonçant à Berthier que le traité avait été conclu le 12, avec quinze maisons souveraines du midi et de l'ouest de l'Allemagne; que les ratifications seraient échangées à Munich, le 25; que l'Empereur l'avait nommé son plénipotentiaire pour cet échange, qu'il allait lui adresser ses pleins pouvoirs; qu'il devait faire occuper les villes et territoires de Nuremberg, de Francfort, du burgraviat de Friedberg; et nommer des commissaires spéciaux pour les prises de possession.

Cette création de la Confédération du Rhin qui remplaça l'ancienne constitution de l'Empire germanique, et dont Napoléon allait être proclamé le protecteur, devait avoir pour conséquence, l'abdication forcée par

l'Empereur d'Autriche du titre d'Empereur d'Allemagne. Elle coïncidait avec la transformation des électorats de Bavière et de Wurtemberg en royaumes; l'agrandissement du Grand-Duché de Bade; la création de celui de Berg concédé à Murat, devenu prince régnant et altesse impériale : les nominations des princes Joseph et Louis comme rois de Naples et de Hollande. C'était une révolution territoriale et monarchique.

Elle allait marquer dans la vie de Napoléon une période des plus glorieuses, et une extension de puissance qui le rapprochait de la réalisation de son rêve d'Empire d'Occident. Mais elle devait aussi lui susciter des haines acharnées, qui seront la cause des coalitions formées contre la France. L'Autriche froissée dans son orgueil, ne put se résigner. La perte de sa suprématie sur le corps germanique, et du titre d'Empereur d'Allemagne fut pour elle une blessure inguérissable.

La Prusse, qui, depuis Frédéric II, espérait s'agrandir aux dépens des petits princes allemands et acquérir sur eux, à son tour, une prépondérance effective, se vit obligée de renoncer à cette ambition. Comme elle devait le déclarer incessamment, « l'accroissement gigantesque d'une puissance essentiellement militaire et conquérante la blessait dans ses plus puissants intérêts ».

La Russie et l'Angleterre furent plus que jamais effrayées par l'extension de l'Empire français.

Les petits princes allemands eux-mêmes, subjugués par une nation qui n'avait avec eux aucune affinité de race, de religion, de langage ou de tradition, se soumirent à la loi du plus fort, profitèrent au besoin de sa bienveillance, mais conservèrent secrètement leurs relations avec les souverains allemands.

Pour tous désormais, Napoléon n'était plus qu'un conquérant, dont l'ambition et les bouleversements restaient une menace suspendue sur leur tête. Ce fut

de cette époque que date dans l'esprit des monarques européens le projet de faire tous les efforts, tous les sacrifices possibles, pour détruire sa puissance.

Berthier put pressentir ces dispositions ; mais il comptait sur le génie de Napoléon pour en triompher; et, pour le moment, il ne songea qu'à remplir la nouvelle et importante mission dont le chargeait son souverain.

Les plénipotentiaires des princes allemands furent réunis à Munich. Berthier les convoqua chez lui et la plupart signèrent les échanges de ratifications sans observations. Mais il y eut des récalcitrants. Les uns firent courir le bruit qu'ils allaient opposer un refus; d'autres firent traîner en longueur l'échange des ratifications. Le roi de Wurtemberg, après avoir accédé au traité, voulut y insérer une clause restrictive. Berthier lui opposa un refus formel. Il fit alors remettre une protestation séparée à chacun des plénipotentiaires. Mais on n'y fit pas attention et l'on n'en fit mention dans aucune pièce. Le prince de Neuchâtel rendit compte de ces faits à l'Empereur et lui annonça, le 1er août, que l'échange était terminé depuis le 25 juillet. Il lui transmit à la même époque les rapports des maréchaux sur la bataille d'Austerlitz, accompagnés de ses observations personnelles.

Tout marchait à souhait; les désirs de l'Empereur se réalisaient et ses volontés s'imposaient. Ce fut plus tard seulement qu'on ressentit le contre-coup de ces événements.

Pour l'instant, au delà du Rhin, on s'était soumis ; et dans les rangs de son armée, on arrivait à un degré d'exaltation dont on ne saurait se faire d'idée. La fête du 15 août, qui approchait, allait encore la faire ressortir.

Les adresses qui furent envoyées alors à Napoléon dépassent en flatteries tout ce qu'on pourrait imaginer.

Voici celle du vaillant et illustre Ney :

Le maréchal Ney à l'Empereur.

Memmingen, le 8 août 1806.

Daignez permettre que les troupes de votre sixième corps d'armée s'unissent à vos autres sujets pour porter aux pieds du trône de Votre Majesté l'expression de leurs vœux pour elle et l'hommage de leur dévouement sans bornes.

L'anniversaire de votre naissance, Sire, sera une fête sacrée pour les Français de tous les âges : si le monde vieilli ne place plus ses bienfaiteurs au rang des Dieux, le culte de la reconnaissance est éternel, et Votre Majesté aura toujours des autels dans le cœur des hommes.

Qu'elle sera grande dans l'histoire, Sire, cette époque du règne de Votre Majesté, où, après d'immortels triomphes, vous commandez aux haines de s'éteindre, et, distribuant les Empires, vous fondez un grand système politique sur les antiques débris de la balance européenne.

C'est dans l'esprit de vos sublimes institutions, dans ces immortels monuments de sagesse que les Rois et les législateurs de tous les siècles chercheront des préceptes et des exemples; les philosophes viendront y mesurer la puissance de l'homme en admirant tout ce que peut produire à son plus haut degré, l'élévation de l'âme et du génie.

Heureux, Sire, d'être les témoins de ces glorieux événements! Heureux surtout que vous daignez nous associer à vos immortels travaux! Nous saisissons avec transport cette occasion de renouveler le serment de consacrer notre existence au service de Votre Majesté.

. . . .

Il peut être curieux de citer, après la lettre de Ney, celle que Berthier adressa à Napoléon :

Berthier à l'Empereur.

Munich, le 12 août 1806.

L'anniversaire de la naissance de Votre Majesté sera annoncé par des salves d'artillerie, dans toutes les parties de l'Allemagne occupées par vos armées et il sera chanté un *Te Deum*. J'ai ordonné que l'on distribuât à chaque soldat, soit une ration de vin, soit une ration d'eau-de-vie ; je ferai payer cette dépense sur le restant des fonds des contributions qui sont en caisse ici.

Par un mouvement spontané et par un sentiment qui n'est pas

commandé, l'état-major général à Ulm et MM. les maréchaux ont disposé des fêtes pour célébrer ce jour si cher aux cœurs de tous les Français.

Quant à moi, Sire, isolé à Munich, je donnerai un souper et un bal à toutes les personnes qui sont dans le cas d'y être invitées.

Je présente à Votre Majesté l'hommage de mon profond respect.

Le prince de Neuchâtel, major général,
M[al] Alex. BERTHIER.

Tous ces hommages, qui portaient encore l'empreinte de la glorieuse campagne d'Austerlitz et de l'enthousiasme qu'elle avait surexcité dans tous les cœurs de ses sujets et de ses soldats, causaient à l'Empereur une satisfaction profonde. Et maintenant que la paix semblait faite avec toutes les puissances, sauf l'Angleterre, il se reprenait à croire à sa durée et à celle de ses transformations. Aussi, le 17 août, il annonça à Berthier qu'il croyait sérieusement au prochain retour de la Grande Armée. Cette illusion devait être encore plus rapidement déçue que les précédentes.

En Allemagne, du reste, si la paix régnait dans les régions officielles, il n'en était pas de même dans le peuple, où l'unique sentiment provoqué par notre occupation était la haine. De nombreux libelles furent alors publiés contre Napoléon et contre ses armées. On les répandait en secret; mais tout le monde en parlait et ils firent tant de bruit qu'il fallut sévir contre leurs auteurs. Des arrestations et des perquisitions furent faites de divers côtés. Les auteurs des brochures incriminées furent traduits devant des commissions militaires qui condamnèrent à mort un libraire de Nuremberg, un négociant de Donauwerth et un aubergiste de Neckersulm. A Braunau, à Heilbronn, à Stuttgard, d'autres individus furent compromis. Berthier rendit compte de ces faits à l'Empereur en lui avouant qu'il avait laissé fusiller celui qui lui semblait le plus coupable, mais qu'il avait fait surseoir

à l'exécution des autres, malgré l'ordre qu'il en avait reçu, pensant que cela suffirait pour produire un exemple terrible. Il invoqua la clémence du Souverain pour les autres condamnés, qui eurent en effet leur grâce.

On comprend que de pareils faits devaient rendre plus vif encore parmi nos troupes le désir de revenir en France. Malheureusement, les nouvelles qui arrivaient de Vienne laissaient encore planer des doutes sur les dispositions des puissances. Par suite, l'Empereur retardait l'ordre du retour. Quant à Berthier, il n'avait plus qu'une confiance limitée dans l'avenir.

Le 1er septembre, en transmettant à Napoléon des rapports plutôt favorables, il ajouta : « Malgré ces différentes dépêches, je n'ai point cru devoir apporter de changement aux dispositions que Votre Majesté m'a si positivement ordonnées et qui tiennent sans doute à l'ensemble de ses vues politiques. Les prisonniers autrichiens continuent leur marche pour l'Autriche. Toutes les dispositions sont faites pour la prochaine rentrée de la Grande Armée en France, qui est publiquement annoncée; mais, de fait, l'armée est dans ses positions, toujours prête à agir, suivant les ordres qu'il plaira à Votre Majesté de me donner (1). »

C'était aussi avec les plus grandes restrictions et pour des cas exceptionnels qu'il accordait des permissions. Le maréchal Davout, qui n'en prenait jamais, en demanda cependant une, croyant qu'il n'y avait aucun inconvénient. Berthier lui répondit :

Munich, le 9 septembre 1806.

Je me fais un plaisir, mon cher maréchal, de vous expédier un de mes courriers, pour vous annoncer que l'Empereur m'autorise à vous donner un congé de vingt jours pour assister aux couches

---

(1) Archives de la Guerre.

de Madame Davout. Mais Sa Majesté ordonne que vous laissiez tous vos aides de camp, vos chevaux et vos bagages à votre quartier général. Le congé que Sa Majesté vous accorde vous est personnel; votre chef d'état-major doit également rester à son poste, etc. (1),

Le maréchal Ney obtint un congé semblable et Mortier fut invité à se rendre auprès de l'Empereur pour reprendre son service personnel.

En autorisant Berthier à accorder ces permissions, l'Empereur espérait encore que tout s'arrangerait. « D'ici à quelques jours, lui disait-il, je vous accorderai aussi un congé. Je sais que vous avez besoin de revenir à Paris et je le désire autant que vous (2). »

Mais au moment même où les cœurs en France s'ouvraient à la joie d'une paix assurée, du jour au lendemain, tout changea. On apprit coup sur coup que la Prusse armait; que le tsar, la croyant prête, refusait de ratifier le traité, conclu en son nom, à Paris, et que le plénipotentiaire anglais, envoyé en France pour entamer des négociations, les avait subitement rompues.

De nouveau, c'était la guerre.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE DE PRUSSE

§ 1. *Préparatifs de la campagne.*

Le 5 septembre 1806, l'Empereur, renonçant à ses récentes espérances, prévint Berthier que de nouvelles circonstances l'obligeaient à penser sérieusement à la

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

situation de ses armées. Il lui prescrivit ensuite d'envoyer des reconnaissances sur les débouchés de Bamberg à Berlin; de cantonner ses troupes à Wurzbourg; d'avoir ses corps d'armée de Passau, Francfort et Memmingen, « prêts à se réunir en huit jours, à Bamberg et à Bayreuth »; de lui envoyer de suite tous les renseignements nécessaires sur les pays compris entre la Franconie, la Saxe et la Prusse, enfin sur les petites forteresses qu'on pourrait occuper d'avance dans l'Electorat de Wurzbourg, ou en Bavière.

Berthier comprit que la guerre était décidée et que l'Empereur songeait déjà à utiliser la Franconie pour ses premiers mouvements.

Quatre jours plus tard, Napoléon, développant ses précédentes dépêches, lui fit connaître qu'en cas de guerre avec la Prusse, la ligne d'opérations de l'armée passerait par Strasbourg, Mannheim, Mayence et Wurzbourg; qu'il fallait lui trouver une petite place à quatre jours de marche de Wurzbourg; faire des reconnaissances sur les frontières de la Saxe, en un mot se préparer sérieusement et pourtant dissimuler et rester en bons termes avec les Prussiens.

Suivant son ordre, Berthier demanda des renseignements à notre ambassadeur à Berlin, en feignant une grande ignorance sur ce qui se passait. « Je suis, lui disait-il, d'autant plus inquiet des mouvements et rassemblements des troupes prussiennes, que je n'ai encore rien reçu de Paris, qui y ait rapport et que j'ignore entièrement les plans qu'on peut y avoir (1). »

En réalité, depuis les premiers jours de septembre, il était fixé sur les lignes de marche des corps d'armée, sur les routes que l'Empereur comptait suivre et sur les points fortifiés qu'il voulait occuper sur son front

(1) Archives de la Guerre.

d'abord, puis sur ses derrières. Il avait ainsi un aperçu de son plan d'opérations et de son projet de se placer encore une fois au centre de ses adversaires pour les séparer et les battre isolément Il voulait se diriger sur Berlin pour isoler la Prusse de la Saxe et de l'armée russe, en coupant l'armée prussienne de ses communications.

Ce plan d'une rare audace, était justifié par la position des corps de la Grande Armée, par sa composition, par la supériorité de son organisation et de son commandement, par la solidité de ses soldats aguerris, par le prestige de ses récentes victoires, enfin par sa fanatique confiance dans le génie guerrier qui marchait à sa tête.

Ces réflexions se présentèrent à l'esprit de Berthier à la lecture des dernières dépêches de Napoléon, et lui firent entrevoir dans un avenir rapproché l'éclat des prochains triomphes. N'écoutant plus alors que son admiration pour le grand homme qui l'inspirait, il ne songea plus ni à Paris, ni à sa santé et se mit à préparer la future campagne avec tout le zèle dont il était capable.

Bientôt les événements prirent une tournure belliqueuse. Le 15 septembre déjà, Berthier adressa à l'Empereur les itinéraires et les renseignements qui lui avaient été demandés, sur la Saale, l'Elster, la Mulda, l'Elbe; sur les villes de Dresde, Torgau, Magdebourg; sur les petites places frontières de l'Electorat de Wurzbourg et du pays de Bamberg. « La petite place de Königshofen, lui écrivait-il, me paraît importante par sa position. J'ai prescrit au maréchal Bernadotte de l'occuper, si déjà il n'y a des troupes (1). »

Il envoyait en outre à Napoléon, une carte où il avait

(1) Archives de la Guerre.

fait tracer les routes décrites dans l'itinéraire; puis, une liste des plans qu'il s'était procurés et qu'il gardait pour les lui présenter à son arrivée.

Deux jours après, il lui transmit des nouvelles qui éclairaient la situation : la Hesse mobilisait; l'armée prussienne avançait vers Hof, dans le pays de Bayreuth; le prince Louis Ferdinand, destiné à commander l'avant-garde, était parti pour rejoindre ses troupes. « La Prusse, disait-il, prend de grandes mesures de guerre ; les gazettes d'Allemagne et le langage de la société ne dissimulent point que la Prusse marche pour nous faire la guerre et qu'elle est soutenue par la Russie. On dit que l'Autriche ne veut se décider que pour le plus heureux, quand les hostilités auront commencé. Ce qu'il y aura de certain, Sire, c'est que tout en Allemagne, est à la guerre. J'attends d'un instant à l'autre de vos nouvelles et votre arrivée. Car, je pense que si les négociations de Paris ne vous donnent pas la certitude des véritables intentions de la Prusse, il n'y a pas de temps à perdre pour que Votre Majesté ordonne les dispositions conformes au plan de guerre et aux opérations qu'elle aura adoptées, etc...... (1). »

Le même jour, l'Empereur lui écrivait de ne pas bouger avant que M. de Laforest, notre ambassadeur à Berlin ait quitté son poste. Mais aussitôt après, il dirigerait Ney, Davout et Augereau sur Bamberg; renforcerait ce dernier de 4.000 Hessois; et Bernadotte, de 6.000 Bavarois; il rassemblerait le reste de l'armée bavaroise, forte de 24.000 hommes, à Munich; les Wurtembergeois et les Badois, près de Nordlingen; les quatre divisions de dragons et les divisions de grosse cavalerie, à Bamberg et Wurzbourg. C'était le premier mouvement de concentration de la Grande Armée. La

(1) Archives de la Guerre.

question des vivres se posa de suite. Berthier avait si souvent prévenu l'Empereur que le pays était épuisé, qu'il fallait aviser. Dès le 17, il reçut ses premiers ordres à ce sujet. Il devait faire du biscuit à Bamberg et à Wurzbourg, « mais sans éclat », réunir « beaucoup de farines », et compléter partout les effectifs d'officiers d'état-major.

Berthier s'empressa de prescrire ces diverses mesures. Trois jours après, il accusa réception à l'Empereur de ses dépêches du 15 et lui avoua, que devançant ses instructions, il avait déjà ordonné à la division de grosse cavalerie du général d'Hautpoul et à celle de dragons du général Becker, de se rapprocher de Munich; qu'il se disposait à agir de même pour le corps du maréchal Ney, mais que sa lettre du 15, qui interdisait tout déplacement avant le départ de Berlin de l'ambassadeur, était arrivée à temps pour lui permettre d'arrêter ces mouvements.

« Mes dépêches pour le roi de Bavière, ajoutait-il, pour le roi de Wurtemberg, le grand-duc de Bade, de Hesse-Darmstadt, relatives à leur contingent, pour le grand-duc de Berg et enfin tous les ordres pour réunir les différents corps de votre armée sur Bamberg et Wurzbourg sont expédiés et prêts à être portés par mes aides de camp, un quart d'heure après que j'aurai su officiellement que M. de Laforest a quitté Berlin. »

Il prévenait en même temps l'Empereur que l'armée prussienne se rassemblait et que les grandes mesures se prenaient ostensiblement. « Il n'y a que vos armées, disait-il, qui ne fassent aucun mouvement, on en est étonné; et moi, je les croirais en retard vis-à-vis de celles de vos ennemis, si je ne savais, etc...... Comme je crois à la guerre....., je pense qu'il est important que Votre Majesté arrive et que les maréchaux soient à leurs postes. Vous trouverez ci-joint, l'itinéraire des différents corps pour se rendre de leurs cantonnements sur Bam-

berg. Je vous observe que les journées vous paraîtront fortes, mais, etc...... (1). »

Ce langage était celui d'un major général assez éclairé pour présenter au besoin à son souverain, les observations que suggèrent les circonstances.

Quant à ses lettres à ses subordonnés, elles avaient pris un caractère impératif, qui supprimait les retards ou les hésitations. On pourra en juger dans les journées de fièvre guerrière qui vont bientôt commencer.

A partir de ce moment en effet, l'activité de l'armée redoubla. Le 19 septembre, l'Empereur annonce à Berthier, que l'ordre des mouvements de l'armée lui a été expédié, et qu'il les recevra dans douze heures au plus tard ; qu'il fallait mettre du mystère et du secret dans ces opérations; que Ney et les dragons de Becker recevaient directement l'ordre de se réunir à Ulm; que Davout allait se porter à Œttingen; et que Soult, ainsi que le grand parc et le quartier général devaient se tenir prêts à partir.

Une seconde lettre prescrivait d'envoyer Bernadotte à Bamberg, et Ney à Anspach le 2 octobre, de faire partir de suite, les ordres de mouvement, d'assurer aux troupes quatre jours de pain dans les lieux de rassemblement, et d'y avoir du pain pour dix jours; enfin, d'acheter sur place des bidons et des marmites, etc.

Tout cela était d'une prévoyance remarquable. Mais était-il possible de garder secrets les mouvements d'une grande armée, surveillée chaque jour par les habitants d'un pays qu'elle écrase depuis plusieurs mois? Par suite tous les moyens de transport et les approvisionnements devenus déjà assez rares, n'allaient-ils pas tendre à se dissimuler encore? Serait-il également facile dans une contrée épuisée, de se procurer en quelques

(1) Archives de la Guerre.

jours, les bidons, marmites, couvertures, capotes dont on avait besoin? Il y avait là des difficultés que les intendants durent juger à première vue insurmontables. Elles devaient s'aggraver encore par la nécessité d'exécuter du sud au nord de la Bavière, des marches d'une extrême rapidité. Néanmoins, on n'hésita nulle part; à peine averties, les troupes partirent avec entrain.

Le 20 septembre, l'Empereur annonce son arrivée pour le 2 ou le 3 octobre, à Wurzbourg, y envoie de suite le quartier général, demande de nouveaux renseignements et prescrit au major général de venir le trouver à Mayence, le 30, à moins d'événements extraordinaires.

Deux jours après, il l'avertit de son départ de Saint-Cloud le 25, et de son arrivée à Mayence le 28 au soir, ou le 29 au matin. « La Prusse, lui dit-il, a jeté le masque et a couru aux armes. » La guerre va commencer.

§ 2. *Concentration de l'armée.*

Dans un début d'hostilités aussi brusque, en présence de la multiplicité des dépêches parties de Saint-Cloud, et de la pénurie des ressources dont les troupes disposaient, il est intéressant de suivre d'abord l'exécution des ordres.

Ce fut le 23 septembre, que Berthier reçut ceux qui concernaient la concentration.

Ils n'indiquaient encore que les points de rassemblement et les dates. Le major général eut à les détailler, à prescrire les itinéraires, les marches, les étapes, au besoin la formation des colonnes. Le lendemain, toutes les lettres d'envoi étaient rédigées, revues, corrigées et expédiées.

L'ensemble des mouvements se résumait ainsi:

Le 1er corps (Bernadotte), cantonné à Anspach, devait

être à Bamberg, le 2 octobre. C'était le plus avancé; il fut chargé d'observer les Prussiens, d'occuper Königshofen et de surveiller Nuremberg. Son chef, créé depuis peu prince de Ponte-Corvo, était prévenu des dispositions générales de l'Empereur ;

Le 3e corps (Davout) partait d'Œttingen pour être à Bamberg, le 2 ou 3 octobre ;

Le 4e corps (Soult) devait être à Amberg, le 3 octobre;

Le 5e corps (Lefebvre) devait être à Königshofen, le 3 octobre (1) ;

Le 6e corps (Ney), rassemblé à Ulm, devait arriver à Anspach, le 2 octobre ;

Le 7e corps (Augereau) devait être réuni à Francfort, le 2 octobre et arriver à Wurzbourg, à une date ultérieure ;

La Garde, réunie à Mayence, le 30 septembre, devait suivre de près l'Empereur.

Les divisions de grosse cavalerie et de dragons se rassemblaient à Straubing, Windsheim, Aschaffenbourg, Mergentheim, Forchheim, Storckheim et Schweinfurth, où elles devaient être rendues le 3 octobre. A la suite de ces mouvements, les corps placés à Bamberg occupaient le centre de la position de l'armée; ceux qui étaient à Amberg formaient la droite et ceux de Wurzbourg, la gauche.

Un des ordres du major général qui résumait tous les autres et qui avait une importance spéciale, fut celui qu'il adressa le même jour, 24 septembre, à M. de Villemanzy, intendant général de l'armée.

Après lui avoir fait connaître les marches de chaque corps, il ajoutait : « L'ordre exprès de l'Empereur, M. l'intendant général est que chaque corps d'armée,

---

(1) C'était le corps de Lannes qui devait en reprendre bientôt le commandement.

en arrivant au lieu de son rassemblement, *y trouve pour dix jours de vivres, afin d'en avoir au moins pour quatre jours, s'il fallait partir pour entrer en campagne*.

« Prenez de suite toutes les mesures nécessaires pour que cet ordre de Sa Majesté reçoive sa pleine et entière exécution et donnez m'en le plus tôt possible l'assurance.....

« Donnez tous vos ordres, M. l'intendant général, pour que le service se trouve assuré dans toutes ses parties et principalement pour que les dix jours de vivres que chaque corps doit trouver en arrivant au lieu de son rassemblement, soient préparés à l'avance, afin que les intentions de Sa Majesté soient, à cet égard, ponctuellement remplies.....

« J'ai donné directement des ordres à cet égard (pour les vivres) à MM. les maréchaux. Vous sentez que l'exécution de ces grandes dispositions exige que vous soyez promptement à Wurzbourg, où je serai moi-même le 28 ou le 29..... Je vous ai dit que je mettrais 250.000 francs à votre disposition pour les vivres, quand il sera utile que vous ayez cet argent à Wurzbourg (1). »

Le même jour, le major général rendit compte à l'Empereur de l'exécution de ses ordres. Les mouvements étaient prescrits ; les remontes étaient assurées ; et l'on aurait les caissons d'ambulance. Quant aux gamelles et marmites, il avait ordonné d'en acheter ; on ferait ce qu'on pourrait; mais il conseillait de réunir à Mayence et à Wurzbourg les approvisionnements de ces objets qui étaient à Strasbourg. Pour les capotes, le nécessaire était fait ; pour les vivres, « les ordres étaient donnés pour réunir des farines à Wurzbourg et à Bamberg et pour y faire confectionner des biscuits, en y mettant tout le secret possible ». Enfin il jugeait utile

---

(1) Archives de la Guerre.

de faire venir de Strasbourg les approvisionnements d'outils. Il ajoutait encore : « Il y aura un grand encombrement de troupes ; j'ai prescrit toutes les mesures possibles pour assurer les subsistances ; mais je ne suis pas sans quelque inquiétude sur cet objet (1) ».

Les princes allemands qui devaient fournir des contingents avaient été prévenus le 24 septembre. Les troupes wurtembergeoises devaient se réunir à Ellwangen, le 3 octobre ; et celles de Bade, à Mergentheim, le même jour.

Le 25, le major général écrit pour la forme à l'Electeur de Wurzbourg pour lui demander l'autorisation de transporter le quartier général dans cette ville. Il « le gênera le moins possible, se fera un grand plaisir de lui faire sa cour et de lui témoigner tous les sentiments d'attachement et de respect qu'il lui porte ».

Le 26, il est avisé du départ de Berlin de notre ambassadeur et de l'entrée des Prussiens en Saxe. C'était une sorte de déclaration de guerre. Dès lors la situation était nette et l'on pouvait mettre moins de réserve dans les préparatifs. Berthier prévint l'Empereur qu'il faisait exécuter ses ordres et que « l'armée brûlait du désir de combattre ».

Deux jours après il s'installait à Wurzbourg avec le quartier général.

Pendant ce temps, l'Empereur excité par les nouvelles qu'il recevait, commençait à vouloir modifier ses premières indications et à activer la marche de ses troupes. Il demandait à Berthier d'accélérer de deux ou trois jours les mouvements ordonnés, « sans fatiguer ses soldats et sans donner trop d'inquiétudes aux Prussiens ». En réalité, c'était pour les mieux surprendre.

Le 28, il est à Mayence et accuse réception à Berthier

(1) Archives de la Guerre.

de sa lettre du 24; le lendemain il lui prescrit de pousser Bernadotte sur Kronach, de lui faire occuper les débouchés des montagnes et une bonne position pour protéger au besoin le passage en Saxe. On pressentait qu'il songeait déjà à prendre l'offensive dès le début des hostilités et, à s'assurer l'initiative des mouvements.

Le 29, Berthier prévint l'Empereur que « les troupes légères de l'armée prussienne bordent toutes les frontières de la Saxe et de la Prusse et qu'elles sont en contact avec les armées françaises ».

Le même jour, Napoléon lui expliquait la portée des premières marches et demandait de nouveaux renseignements sur les chemins de Königshofen à Halle, de Bamberg à Cobourg, de Kronach à Saalbourg et à Schleiz. Il lui prescrit d'aller reconnaître lui-même la position de Königshofen, en vue d'une attaque sur l'ennemi et lui dit de ne plus venir à Mayence. Berthier fut obligé de décliner cet ordre et de faire sentir à son souverain qu'il n'avait même pas assez des vingt-quatre heures de chaque jour pour donner tous les ordres nécessaires. « Il me faudrait trois jours avec toute la célérité possible, lui écrivait-il le 1er octobre, pour reconnaître la position de M. le maréchal Lefebvre, à Königshofen. Je suis seul. Les jours et les nuits ne me suffisent pas pour expédier tous vos ordres et tous les détails de l'armée, qui sont immenses, dans ce moment où tout est en marche et en action..... Je viens d'ordonner de construire dix fours de plus à Wurzbourg et dix à Forchheim. Tout marche autant que possible d'après vos ordres. »

Les événements d'ailleurs ne permettaient pas de perdre un instant.

Le 30, Napoléon ordonne à Berthier d'organiser à Wurzbourg et à Forchheim des dépôts généraux pour l'armée; le lendemain, il lui annonce son départ de Mayence, à neuf heures du soir, son arrivée à Wurz-

bourg, le 2 octobre, à six ou sept heures du matin; et son désir de commencer les opérations avant le 10.

Cette date du 2 octobre, a une importance qui doit être signalée. L'Empereur va arriver et la période de préparation touche à sa fin. De tous côtés on est dans l'attente des événements. Berthier est plein de confiance et déclare qu'autour de lui, on est impatient de combattre et de vaincre. Quelques mots écrits de Wurzbourg, au roi de Bavière et à M. Otto, ministre de France à Munich, résument l'ensemble des faits et témoignent de l'enthousiasme qui l'anime.

« Sire, écrit-il au premier, l'Empereur est à Mayence et je l'attends aujourd'hui ou demain.

« L'armée prussienne fait des marches et des contremarches. Il paraît que sa principale réunion est en avant d'Erfurt; les armées de l'Empereur sont en position; notre langage est pacifique; nous ne sommes point encore en guerre. mais l'armée est impatiente; elle porte dans son âme le sentiment de la victoire; jamais armée n'a été plus belle, ni mieux organisée. » Il lui donne ensuite des ordres de détail au sujet des mouvements de ses troupes et demande les nouvelles que le Roi a reçues de l'Autriche.

A M. Otto, il répète le même exposé; et il ajoute : « ..... J'aurai soin de tout ce qui appartient à la Bavière. Le Roi a eu en moi un ami chaud près de l'Empereur; mais il faut que de son côté, il s'abandonne à nous; qu'il mette ses grandes bottes et son chapeau de travers; dites-lui que les troupes de Wurtemberg se réunissent à Ellwangen; celles de Bade, à Mergentheim; six mille Hessois à Wurzbourg, le 6; le roi de Hollande a à Wesel une armée formidable (1). »

Le 2 octobre au soir, Napoléon arrive à Wurzbourg.

(1) Archives de la Guerre.

Son armée était concentrée suivant ses ordres, et chacun avait précipité sa marche pour être plus tôt devant l'ennemi. Mais depuis huit jours que les troupes étaient en mouvement, on avait aussi commandé les transports de farines, de vivres, d'effets, de matériel. En un mot la concentration s'était effectuée en même temps que la préparation; et ces deux opérations, sans qu'on s'en doutât, s'étaient contrariées. Les étapes un peu forcées des troupes les avaient amenées à s'emparer des moyens de transport nécessaires pour assurer la rapidité de leur marche. Par suite, l'intendance s'en était trouvée privée pour l'envoi des subsistances sur les points de concentration; et comme celle-ci était assez serrée, l'encombrement commençait à se faire sentir et à créer des difficultés.

Berthier en rendit compte à l'Empereur. La question des vivres était donc encore à résoudre. En réalité, les approvisionnements considérables qu'il fallait pour une opération offensive et au besoin pour une retraite sur la Franconie et la Bavière, n'étaient pas rassemblés.

On a dit que Napoléon entra dans une violente colère, en apprenant ces détails; mais ce ne pouvait être contre son major général, puisqu'il avait sous les yeux la lettre pressante adressée par ce dernier, le 24 septembre, à l'intendant général. Il s'en prit sans doute à ce fonctionnaire, qu'il appréciait pourtant de longue date, car il l'avait remarqué en Egypte, dans des moments difficiles et poussé en raison de son mérite, au premier rang de la hiérarchie administrative. Néanmoins, il suffit que Berthier lui démontrât que les troupes n'avaient pu arriver sur leurs positions qu'en absorbant les moyens de transport du pays, aux dépens de la réunion des vivres, pour lui permettre d'apprécier sainement les faits et le calmer.

Il fallait maintenant aviser et compléter ce qui manquait. Ce fut probablement à la suite d'une entente avec

le major général, qu'il fit prescrire à onze heures du soir aux maréchaux Bernadotte et Davout, de « faire fournir sur le champ, par le pays de Bamberg, vingt mille quintaux de farines ou de grains pour pouvoir faire soixante mille rations de pain par jour » ; puis de faire construire immédiatement par les officiers du génie du 3ᵉ corps, huit grands fours à Bamberg, dans les quarante-huit heures : et huit autres par le génie du 1ᵉʳ corps, dans le fort de Kronach. On devait y travailler nuit et jour et employer les maçons des deux corps d'armée.

Ces deux dépêches ont fait supposer que l'insuffisance des vivres était dûe à une faute du major général et que le mécontentement de Napoléon se manifesta contre lui, sur un ton irrité. On a vu cependant que la lettre de Berthier à l'intendant général le couvrait entièrement et il suffira de lire la dépêche suivante pour comprendre les explications que le prince de Neuchâtel donna à l'Empereur, le 2 octobre.

L'ordre envoyé au maréchal Davout amena le général Daultanne, chef d'état-major du 3ᵉ corps, à écrire ce qui suit à son collègue du 1ᵉʳ corps d'armée, le général Léopold Berthier, frère du maréchal :

Bamberg, 3 octobre 1806.

S. M. l'Empereur et Roi, M. le général, venant de donner les ordres les plus pressants afin qu'il soit réuni à Bamberg une très grande quantité de farines, dans le plus bref délai et les magistrats de cette ville, *manquant de moyens de transport, attendu,* disent-ils, que le 1ᵉʳ corps d'armée a retenu *toutes les voitures du pays,* qui ont été requises pour son service, j'ai l'honneur de vous prier de donner les ordres les plus précis, afin que ces voitures retournent promptement, sans quoi il *sera impossible* que les ordres de Sa Majesté reçoivent leur exécution.

Ce fait s'était produit depuis le commencement des marches de concentration, sur tout le parcours des

troupes. En outre, l'annonce des nombreux achats de l'intendance n'avait eu d'autre résultat que de faire dissimuler les ressources locales, déjà si appauvries depuis plusieurs mois. L'expérience a, du reste, prouvé qu'il en est toujours ainsi dans les grandes agglomérations de troupes et que les réquisitions d'une armée sur sa zone de concentration ne peuvent guère lui procurer plus de deux jours de vivres. Les habitants les cachent, de peur d'en manquer eux-mêmes.

Le major général, qui n'était que trop au courant de l'épuisement des subsistances, puisqu'il l'avait maintes fois signalé, avait été également prévenu de la pénurie en chevaux. Les ordres qu'il avait envoyés le 23 septembre au général Songis, commandant en chef l'artillerie de l'armée, avaient provoqué le lendemain une réponse catégorique.

« ..... Il s'en faut de beaucoup, lui disait le général, que les chevaux existants suffisent pour le transport des voitures et des munitions. J'ai eu l'honneur de vous observer, par ma lettre du 2 septembre, que je prévoyais qu'en se servant même des moyens du pays, il faudrait au moins dix jours après l'ordre reçu, pour que la totalité ne puisse être partie. Il existe près de 1.100 voitures. Il faudrait, pour les conduire, plus de 4.600 chevaux, une partie devant être attelée à 6. Il n'y en a que 1.600 disponibles; ainsi, il en manque 3.000..... On aurait suffisamment d'hommes pour conduire 1.000 chevaux de plus.

« ..... Il reste encore dans la caisse du payeur général 427.202 fr. 80.

« ..... Il conviendrait d'employer cette somme en achats de chevaux qui ne sont pas très chers dans ce pays (1). »

---

(1) Archives de la Guerre.

Le major général s'était, on le voit, préoccupé de la question des moyens de transport, même avant le 2 septembre, c'est-à-dire bien avant l'époque à laquelle l'Empereur lui avait annoncé son projet d'opérations.

D'autre part, les troupes, dans leurs premiers mouvements, avaient tellement disposé des chevaux et des voitures trouvés dans les lieux d'étapes, que certains commandants de corps d'armée avaient dû faire à ce sujet des recommandations spéciales. Ainsi, le 2 octobre, le maréchal Ney, voulant mettre un terme « aux abus qu'on avait faits des transports du pays », prit un arrêté pour en réglementer l'emploi.

Le même jour, l'intendant général Villemanzy rendit compte au major général de ses efforts pour réaliser les volontés de l'Empereur, des quantités de denrées commandées et du nombre d'agents qu'il avait désignés. Mais il ajoutait « qu'il éprouvait tant d'embarras pour les moutures, qu'il avait recommandé de faire convertir sur les lieux mêmes les grains en farines; après quoi, il les ferait diriger sur Wurzbourg ».

Dans un autre rapport daté du 4 octobre, il disait qu'il s'occupait des approvisionnements depuis le 29 septembre; que les rentrées en farines suffisaient à peine aux consommations journalières » et qu'avec les ressources locales, il ne pouvait accroître cet approvisionnement; que les vivres annoncés de Francfort n'étaient pas arrivés; que pour les fournitures d'eaux-de-vie, il n'avait pas trouvé d'entrepreneurs pour les livrer aux époques très rapprochées qui avaient été fixées; enfin, que pour les approvisionnements des places de Bamberg, Kronach et Forchheim, il n'était pas encore en état de faire connaître les résultats des ordres donnés.

Ce fut sans doute ce rapport qui lui valut le même jour, de la part du major général, une lettre impérative et sans réplique. Il ne devait pas tarder d'ailleurs à

être remplacé par M. Daru, qui était alors à Mayence, faisant tous les efforts possibles pour envoyer à l'armée les vivres qui lui manquaient.

Grâce aux mesures prises et aux efforts de tous, cette insuffisance d'approvisionnements ne fut, du reste, que passagère et ne retarda pas d'un jour les opérations.

Nous voici arrivés au moment où elles vont commencer. La guerre n'est pas déclarée ; mais, après avoir fait savoir qu'elle ne pouvait tolérer les agrandissements de l'Empire français, la Prusse, qui avait déjà mobilisé ses troupes, était entrée en Saxe. Ce mouvement menaçait notre droite. L'Empereur se décida alors à envahir le pays de Bayreuth.

§ 3. *Marche offensive contre l'armée prussienne. Bataille d'Iéna.*

Le 3 octobre, le prince de Neuchâtel, redevenu le major général de l'Empereur, envoie aux maréchaux l'ordre du jour qui annonce à l'armée l'arrivée de Sa Majesté et la prépare à marcher à l'ennemi. On va réduire les bagages, constituer les petits dépôts, y laisser les malingres, se débarrasser des impedimenta et passer des revues pour s'assurer que tout est prêt.

Depuis quelques jours, l'état-major général, qui n'avait pas cessé de fonctionner sur le pied de guerre, s'est complété. Il possède un personnel et une organisation analogues à ceux de l'armée précédente.

Le major général a le même cabinet particulier qu'en 1805, sauf les employés du ministère de la Guerre qui ont été envoyés à Paris. En outre, M. Denniée fils, commissaire des guerres en fait partie, et il y a un sous-inspecteur aux revues, M. Joinville, qui dirige l'administration.

On compte cinq aides de camp titulaires, parmi lesquels les chefs d'escadron Girardin et Colbert.

L'Etat-major général est organisé comme dans la dernière campagne. Le général de division Andréossy, revenu de Vienne, a repris ses fonctions de premier aide-major, chef de l'état-major général.

Le second aide-major est remplacé par le colonel Blein, un des officiers supérieurs de confiance du maréchal Berthier. Il transmet les ordres à l'adjudant commandant Hastrel qui est qualifié, sous-chef de l'état-major général. C'est lui qui sera chargé des détails. Il a sous ses ordres, 4 adjudants commandants; puis, 2 chefs de bataillon, 11 capitaines adjoints et 5 officiers polonais en prévision d'opérations dans leur patrie.

Le troisième aide-major général est toujours le général de brigade Sanson qui commande les ingénieurs géographes. Il a pour adjoint le colonel Bonne, directeur des travaux, qui a sous ses ordres un nombreux personnel ; 3 ingénieurs, chefs de sections, 5 ingénieurs de 1re classe, 3 de 2e, et 4 de 3e classe. L'activité de ce service ne doit pas se démentir un instant.

Un personnel qui s'est modifié, c'est celui du groupe spécial d'officiers généraux et autres, employés près du major général, pour être chargés de commandements de missions, etc. Il compte deux généraux de division déjà célèbres, Oudinot et Grouchy, placés là par l'Empereur qui a des vues particulières à leur égard; un seul général de brigade , Lecamus , en mission à Ehingen; le colonel du génie Blein qui a déjà son affectation ; 3 chefs d'escadrons et 4 capitaines adjoints.

La répartition du travail, le fonctionnement général seront les mêmes que l'année précédente et resteront ainsi jusqu'à la fin de l'Empire, basés sur des principes que la victoire à tant de fois consacrés.

Du 3 au 5 octobre, le major général n'eut qu'à trans-

mettre diverses modifications aux cantonnements. Mais le 5, les opérations commencent. Elles ont pour résultat de rapprocher l'armée de l'ennemi, de lui faire prendre l'initiative des mouvements et envahir le territoire prussien. C'est l'Empereur qui prend l'offensive. La rapidité de la concentration n'avait pas d'autre but. Il va produire ainsi un effet de surprise et imprimer à ses adversaires une idée de sa force qui atténuera déjà leur confiance.

Il donne directement ses instructions au maréchal Soult, dont la direction de marche lui semble la plus délicate.

Sa dépêche contient cette formation si remarquée, dans laquelle l'armée est groupée en trois colonnes, composées chacune de deux corps d'armée, se soutenant à une demi-journée de distance, qui est résumée et expliquée dans chacun des ordres de mouvement envoyés par Berthier aux maréchaux (1). La colonne de droite, forte de 50.000 hommes, composée des corps de Soult et de Ney, marche sur Bayreuth et Hof; celle du centre, près de laquelle l'Empereur va se tenir, forte de 70.000 hommes, composée des corps de Bernadotte et de Davout, avec la plus grande partie de la réserve de cavalerie et la Garde impériale, marche sur Schleiz, par Kronach et Lobenstein ; enfin celle de gauche, forte de 40.000 hommes, composée des corps de Lannes et d'Augereau (2), marche sur Saalfeld par Cobourg et Gräfenthal.

C'est un ensemble de près de 200.000 hommes

(1) Voir pour le détail des ordres, l'ouvrage très intéressant et très étudié, publié sur ce sujet, par le capitaine, aujourd'hui colonel Foucart : *Campagne de Prusse, 1806*. D'après les archives de la Guerre.

(2) Lannes a repris le 6 octobre, le commandement du 5ᵉ corps, qu'il avait en 1805. Le maréchal Lefebvre fut placé à la tête d'un corps de réserve qui faisait partie de la Garde.

groupés de façon à livrer bataille et à se soutenir dans la même journée.

Suivant les instructions qu'il avait reçues, le major général expédia le 5 octobre à tous les corps d'armée, les ordres qui les concernaient. Ils émanaient de l'Empereur, dans tous leurs détails, mais n'en portaient pas moins le cachet de méthode, de clarté et de précision qui était propre aux lettres de Berthier.

Dans cette campagne, plus peut-être que dans d'autres, il importe de suivre de près l'action du major général, parce qu'elle est plus difficile à dégager de celle de l'Empereur dont la pensée directrice, l'initiative et l'ardeur ont une puissance incomparable. Ses combinaisons présentent à chaque instant ce caractère de prudence et d'audace qui sont une des marques de son génie; on est dominé par sa force et entraîné par ses actes; ses succès suivent de si près l'entrée en campagne, et sont si décisifs, qu'on ne voit plus qu'une seule personnalité, celle du chef suprême qui les a obtenus.

Dans leur préparation, il faut penser d'abord à l'instrument, à cette armée superbe qu'il a organisée et fanatisée. On a vu la part qui revient dans cette œuvre, au prince major général, ministre de la Guerre qui est resté à sa tête en Allemagne, depuis Austerlitz.

Maintenant, ce sont les ordres du chef qui font tout. Mais le rôle du major général qui les transmet et les détaille, qui veille à tout ce qui les concerne, qui les explique au besoin, qui centralise les réponses, les rapports, les renseignements, a aussi une importance qu'on ne saurait négliger.

Dans ses instructions au maréchal Soult, l'Empereur lui prescrit d'être à Bayreuth, le 8. Ses recommandations ont pour but d'orienter le maréchal, sur ses projets et sur les diverses hypothèses de la rencontre de l'ennemi.

Les ordres que le prince de Neuchâtel va lui envoyer, doivent les compléter. Quoique émanés de l'Empereur, dictés peut-être par lui, ils ont une forme qu'il est utile de bien connaître. Ils débutent par une indication qui contredit les instructions, au sujet de l'entrée à Bayreuth. Mais comme la méthode de commandement de l'Empereur est connue, on sait que son ordre est représenté par la lettre du major général et c'est à celle-ci qu'on se conforme, s'il y a des divergences. Voici cette lettre :

Le major général au maréchal Soult.

Wurzbourg, 5 octobre 1806.

L'Empereur, monsieur le maréchal, ordonne que vous preniez vos mesures pour entrer à Bayreuth, le 7, de meilleure heure possible. Vous y entrerez en masse, de manière qu'une heure après l'entrée du premier de vos hussards, tout votre corps d'armée soit à Bayreuth et puisse faire encore quelques lieues au delà sur la route de Hof; vous continuerez votre marche le 8, de manière à avoir votre corps d'armée, dans la nuit du 8 au 9, sur les hauteurs de Münchberg.

Dans la journée du 9, vous porterez votre corps d'armée à Hof.

Je vous préviens que le maréchal Ney sera à une demi-journée derrière vous ; je lui donne l'ordre d'avoir sa cavalerie à une heure en avant de lui, afin qu'elle puisse se porter au secours de la vôtre, s'il y avait lieu.

Cette instruction est faite comme si vous ne deviez pas trouver d'obstacle ; mais si l'ennemi était en force à Hof et que les forces du maréchal Ney réunies aux vôtres ne vous parussent pas, à l'un et à l'autre, suffisantes pour vaincre l'ennemi, vous en instruiriez sur le champ l'Empereur et vous vous placerez dans une bonne et forte position . . . .

S. M. s'en rapporte à votre prudence et à vos talents militaires, pour ne faire donner ses troupes qu'après avoir mûrement examiné la position de l'ennemi et avoir toutes les probabilités de succès. . . . .

S. M. n'est pas encore dans l'intention de faire aucune proclamation, ni que vous en fassiez aucune . . . .

S. M. est assurée de la bonne intelligence qui règnera entre vous et le maréchal Ney; si vous aviez seulement affaire à un corps de 20.000 hommes, S. M. entend que le corps du maréchal Ney soit arrivé avant que vous attaquiez, non que S. M. ne doute que votre corps ne culbutât un corps d'égale force, même beaucoup plus

considérable, mais c'est qu'en se trouvant plus nombreux, on épargne le sang et on a des affaires plus décisives (1). . . . .

La lettre de Berthier au maréchal Lannes complète l'idée qu'on peut se faire de sa correspondance au début de cette campagne et de son mode de transmission des ordres.

Le major général au maréchal Lannes.

Wurzbourg, 5 octobre 1806.

L'intention de l'Empereur, monsieur le maréchal, est que votre corps d'armée parte demain à la pointe du jour et se rende à moitié chemin de Schweinfurt à Bamberg, de manière à pouvoir arriver à la fourche de la route de Bamberg à Cobourg, dans la journée du 7, et le 8 de bonne heure à Coburg.

Le 9, vous porterez vos postes en avant de Neustadt pour faire place au maréchal Augereau qui doit, ce jour là, arriver à Coburg. Vous prendrez le plus tôt possible position sur le pendant des eaux; vous arriverez à Grafenthal, le 10; vous serez toujours appuyé dans vos mouvements par le corps du maréchal Augereau qui marchera derrière vous.

Ainsi votre corps d'armée et celui du maréchal Augereau forment la gauche; le corps d'armée du maréchal Bernadotte et celui du maréchal Davout forment le centre et débouchent par Lichtenfels, Kronach, pour se diriger sur la grande route de Leipzig.

Le maréchal Bernadotte sera à Lobenstein et à Saalburg, le 9; il faudra tâcher de communiquer avec Lobenstein et avec le quartier général qui sera à Ebersdorf, ou en arrière de Lobenstein, suivant les circonstances.

Pour masquer et assurer votre mouvement, il est convenable que dans la journée du 6 et celle du 7, un piquet de cavalerie de 20 hommes reste derrière Melrichstadt et fasse des reconnaissances comme à l'ordinaire; qu'un autre soit en avant de Königshofen.

Dans la journée du 8, tous les détachements vous rejoindront.

S. M. sera demain à dix heures à Bamberg. Vous ne laisserez rien à Königshofen; cependant, vous ne le ferez évacuer que le 7 au matin; le détachement qui y sera, se hâtera de vous rejoindre; vous aurez soin qu'on n'y laisse pas de détachement d'artillerie, ni mineurs; il serait possible que cette compagnie ne fut pas arrivée. Il faut placer un piquet de 10 hommes à la croix de Würzburg

---

(1) Archives de la Guerre.

à Schweinfurt, à la poste Werneck, pour qu'à compter du 7 au matin, les détachements de troupes auxiliaires qui viendraient de Würzburg pour prendre la route de Königshofen, rétrogradent sur Würzburg.

A cet effet, vous ordonnerez que le poste que vous y aurez laissé, se reploie tout à fait sur Schweinfurt et fasse rétrograder tous les Français qui se rendraient à Königshofen. Vous ne devez rien laisser à Schweinfurt; vous devez supposer que deux ou trois jours après votre départ, l'ennemi y sera.

Envoyez à Würzburg les hommes malingres et les gros bagages; la citadelle est le seul point à l'abri des incursions des hussards; il ne faut pas effrayer les habitants du pays, etc. . . . .

Les comptes rendus des maréchaux permettent de juger les rapports qui existent entre eux et le major général. Ils respirent une confiance complète, une grande déférence et une subordination aussi absolue à ses ordres qu'à ceux de l'Empereur.

Pour lui faire connaître son arrivée à Bamberg, dans cette même journée du 5 octobre, Davout lui écrivit :

« J'ai l'honneur d'assurer à Votre Altesse, que le 3e corps est cantonné de manière à pouvoir être réuni à Bamberg, en cinq heures et en mesure de se mettre en marche au premier ordre que Votre Altesse pourrait en faire passer (1). »

En résumé, le 5, tous les ordres sont expédiés aux corps d'armée et le lendemain, les marches offensives commencent. Le major général déploie à ce moment, une activité et une puissance de travail, qui répondent à l'ardeur de l'Empereur, et qui sont indispensables pour exciter l'énergie chez tous les subordonnés.

Ces premières journées de la campagne de 1806 témoignent partout d'une tension d'esprit et d'un zèle remarquables. Les commandants des grandes unités et les chefs des services généraux rendent compte au maréchal Berthier de l'exécution des ordres.

(1) Archives de la Guerre.

Tout marche à souhait, sauf le service des vivres. Sur les observations de l'Empereur, le major général adressa de nouvelles prescriptions à l'intendant général le 7 octobre, et insista de la façon la plus pressante, sur leur exécution immédiate.

Celui-ci répondit le même jour, que la réalisation de ces mesures dépassait les limites du possible ; que Bamberg ne pouvait fournir que quatre-vingt dix mille rations de pain, alors que l'Empereur en demandait cent cinquante-huit mille ; qu'on ne pouvait pas utiliser avant quarante-huit heures, les fours nouvellement construits ; que tous les autres réunis ne pouvaient fabriquer par jour le nombre de rations demandées. « Monseigneur, écrivait-il, j'ai fait faire et je ferai tout ce qui peut être possible ; mais je ne puis tromper S. M......, les grains ne sont pas battus ; *tous les moyens de transport ont disparu à un tel point qu'il n'en reste même pas pour retirer les farines des moulins* et que plusieurs fours ne marchent plus ; quand tous ceux des paysans seraient intacts, ils suffiraient à peine à un service immense par la masse des approvisionnements et soumis à des opérations toujours trop lentes, quand le besoin devance les ressources..... toutes les ressources qu'il me sera possible de tirer du pays, seront assurées à l'armée, mais je tromperais S. M. et je serais indigne de sa confiance, si je dissimulais à V. A. S. la position pénible dans laquelle nous nous trouvons. »

D'après cette lettre, il n'est pas douteux que chacun ait fait tous ses efforts pour se conformer aux ordres de l'Empereur. Mais ceux-ci dépassaient la mesure des choses possibles. Napoléon n'avait pu tenir compte de la pauvreté de la vallée du Mein, ni de l'état des grains qui n'étaient pas battus, ni de l'enlèvement des moyens de transport par les troupes, ni du nombre de fours existants, ni du temps qu'il fallait pour utiliser ceux qu'on avait récemment construits. Il avait prévu les

besoins avec sa sûreté de vue habituelle; mais la rapidité de ses mouvements et la masse de ses soldats, avaient créé des obstacles insurmontables au transport des vivres.

Ce fait fut encore démontré par une lettre du général Thouvenot, commandant la place de Wurzbourg, au maréchal Berthier, dans laquelle il disait, à la date du 9 octobre : « J'annonce avec douleur à V. A. qu'il existe beaucoup de désordre dans la marche des troupes; qu'il se fait des réquisitions dans les villages; *qu'on enlève voitures et chevaux; que très peu reviennent, et que ce dernier désordre me prive de la majeure partie des moyens qui me sont nécessaires pour faire arriver à l'armée les farines et le biscuit que S. M. m'a ordonné d'y faire conduire.....* J'ai suspendu toutes fournitures de voitures, jusqu'à ce que celles nécessaires au transport des biscuits soient remplies. »

L'Empereur avait donné ses ordres directement l'avant-veille au général Thouvenot, au sujet des vivres, sans se préoccuper des moyens de transport; et le commandant de place dans l'impossibilité d'obéir, s'adressait naturellement au major général pour le tirer d'embarras. Ce dernier, très préoccupé de ces difficultés, multipliait les dépêches et leur imprimait un caractère d'urgence, qui surexcitait le zèle des agents d'exécution. Ces efforts, joints à l'initiative que chacun prenait à l'occasion, finirent par surmonter ces obstacles. Les troupes eurent le nécessaire; elles trouvèrent d'autres ressources dans les contrées envahies et en somme, leurs marches offensives purent s'accomplir, suivant les volontés de Napoléon.

Dès ce moment, les opérations se dessinent. Le 7, le major général fait transporter le quartier général à Bamberg et renouvelle au colonel Wolf, vaguemestre général de l'armée, les prescriptions qu'il a l'habitude de donner pour les déplacements du quartier général.

Le plus grand ordre doit régner dans les marches; un lieutenant de cavalerie et 25 hussards doivent veiller à la police; le vaguemestre général est chargé de prévenir les autorités qui suivent le quartier général; il doit désigner chaque jour le rendez-vous des voitures; les faire placer dans un ordre déterminé, etc.....

Berthier définit au commandant du quartier général, ses attributions. Elles ont une importance particulière et on y retrouve cette recommandation qui revient constamment, de prendre des renseignements sur l'ennemi et d'en rendre compte.

Ce fut le 7 octobre à Bamberg, que l'Empereur reçut une lettre du roi de Prusse, qui énonçait tous ses griefs contre la France et fixait la déclaration de guerre au jour de la réception de la dépêche. Berthier était à ce moment près de lui et considérant le lendemain, comme le jour de l'ouverture des hostilités, l'Empereur lui aurait dit que c'était un rendez-vous d'honneur auquel ils ne devaient pas manquer.

Parmi les dépêches émanées de l'état-major général dans cette journée, une des plus intéressantes fut celle que reçut Murat, devenu depuis peu, prince régnant du grand-duché de Berg. Elle lui prescrivait une série de reconnaissances en territoire ennemi, dont les comptes rendus devaient parvenir au quartier général à Kronach, le lendemain, vers minuit.

« L'Empereur, lui disait Berthier, envoie le grand-duc de Berg, de sa personne, à cette reconnaissance, exprès pour que S. M. puisse connaître autant que possible la position de l'ennemi et profiter de notre première irruption, pour frapper un grand coup..... Pour que l'Empereur soit certain d'avoir des nouvelles demain à Kronach, il faut que le grand-duc de Berg tienne des officiers d'état-major à mi-chemin. »

Le 8 octobre à trois heures du matin, Berthier quitta Bamberg avec l'Empereur pour se rendre à Kronach,

d'où il eut à expédier aux maréchaux Lannes et Bernadotte, les premiers ordres relatifs à l'attaque de l'ennemi. Le 1er corps devait enlever Saalburg où l'on croyait rencontrer les Prussiens; le 5e devait occuper Saalfed où cinq régiments ennemis étaient signalés. L'ordre adressé à ce dernier contenait une recommandation tactique qui avait son importance : « L'intention de l'Empereur, disait Berthier, est que dans l'ordre de bataille, chaque division forme une aile et soit rangée sur plusieurs lignes à quatre-vingts toises de distance. » C'était la disposition connue plus tard, sous le nom de divisions accolées et adoptée comme formation normale de combat. Napoléon l'avait vu employer à Austerlitz et avait été frappé des bons résultats qu'elle avait produits.

Le major général prévenait en outre le maréchal Lannes, que le lendemain, 9, le quartier général serait à Ebersdorf; le 1er corps (Bernadotte) entre Schleiz et Saalburg; le 3e (Davout) à Lobenstein; le 4e (Soult) vis-à-vis de Plauen; le 6e (Ney) à Hoff; et la réserve de cavalerie (Murat) à Schleiz. Il lui transmettait en outre les instructions de l'Empereur, pour le cas d'une première rencontre avec l'ennemi.

Elle se produisit en effet le 9. Bernadotte et Murat trouvèrent le général Tauenzien à Saalburg, le firent reculer sur Schleiz, puis, sur Ottersdorf et de là, sur Auma. Les dépêches du major général annoncèrent aussitôt ce succès aux autres maréchaux. Il écrivit d'Ebersdorf, le lendemain matin, à Ney.

« Nous avons pris hier Schleiz, M. le maréchal, culbuté une avant-garde de 10.000 Prussiens et Saxons, pris de 7 à 800 hommes et 2 colonels. »

Il lui transmettait ensuite l'ordre de se rendre à Tanna, à deux lieues de Schleiz.

Le lendemain, le maréchal Lannes heurta à Saalfeld l'avant-garde commandée par le prince Louis de Prusse

et lui livra le combat victorieux dont l'histoire a raconté les détails. Cette affaire coûta aux Prussiens 600 tués ou blessés, 1.000 prisonniers et 30 bouches à feu. Le prince Louis y perdit la vie.

Ces deux combats inauguraient brillamment cette campagne que l'Empereur dirigeait avec une activité débordante. Aussi, dans cette période de mouvements offensifs, la tâche du major général reprit ce caractère de fièvre et d'efforts incessants qui était le propre des guerres de Napoléon. Sa correspondance avec les maréchaux en porte constamment la trace et souvent il lui arrive de n'avoir pas même le temps de les détailler. Il se borne alors à les transmettre tels qu'il les a reçus. La plupart de ceux qu'il expédia d'Ebersdorf le 10 octobre, ont cette forme expéditive. A huit heures du matin, « ordre au grand-duc de Berg et au maréchal Bernadotte de partir sur le champ pour se rendre à Auma et intercepter la route de Saalfeld à Gera (1) ». Les autres maréchaux et les commandants d'unités ayant un rôle particulier reçoivent des ordres analogues. Ceux-ci de leur côté rendent compte des engagements et des événements les plus importants, directement à l'Empereur. Pour tout le reste, ils s'adressent au major général, qui conserve vis-à-vis d'eux une position prépondérante. Cette correspondance se fait sans effort et avec empressement, car tous savent qu'ils ne peuvent pas avoir de meilleur intermédiaire auprès de l'Empereur. Tous connaissent sa prévoyance, sa méthode et son désir d'arriver à une exécution plus parfaite des mouvements et des opérations.

Aussi l'habitude était prise dans l'armée, de se conformer avec empressement aux prescriptions du major général ; chacun savait qu'il réalisait ainsi plus promp-

(1) Archives de la Guerre.

tement et plus complétement les volontés de l'Empereur. Parfois même, si les circonstances l'exigeaient, Berthier donnait directement des ordres aux commandants des divisions, en prévenant les maréchaux. Et ceux-ci, supposant que l'Empereur l'avait voulu ainsi, acceptaient le fait comme tout naturel.

La campagne d'Iéna présenta plus d'une fois des incidents de ce genre. Ainsi le 10 octobre, le prince de Neuchâtel donna directement l'ordre au général Dupont, du 1er corps d'armée, de se rendre de suite à Schleiz. Il en prévint les maréchaux intéressés et tout marcha à souhait.

Le quartier général arriva le même jour dans cette ville. Lannes fut dirigé sur Neustadt, suivi d'Augereau; Davout sur Gera, où devaient se réunir aussi Bernadotte et Soult, tandis que la réserve de cavalerie était placée entre les 1er et 3e corps.

Berthier définit la situation dans sa lettre au maréchal Lannes, dans les termes suivants :

Schleiz, 10 octobre 1806, 7 heures du soir.

Nous avons entendu ce matin, M. le maréchal, une canonnade assez forte ; nous avons supposé que vous attaquiez Saalfeld.

Je crois devoir vous faire connaître notre position ce soir.

M. le maréchal Davout est avec une division, à Posneck; nous occupons Neustadt, Triptis et Auma.

L'Empereur attend avec impatience que vous vous rendiez à grandes journées sur Neustadt. Vous devez former la gauche de l'armée qui va se porter sur Gera. L'Empereur compte sur votre activité ordinaire pour faire rapidement votre mouvement (1).

Une particularité du 10 octobre fut l'obligation où se trouva Berthier de donner directement des ordres aux divisionnaires du corps de Davout. La mesure était

(1) Archives de la Guerre.

dictée par les circonstances. Il le fit dans les termes suivants :

Le major général au général Morand.

Schleiz, 10 octobre, 8 heures et demie du soir.

Vous ferez battre le premier à trois heures du matin et vous partirez à quatre heures pour vous diriger sur Auma.

Même ordre aux généraux Friand et Gudin pour partir le premier à cinq heures et le second à six.

Ordre analogue à la cavalerie légère du maréchal Davout.

Ces diverses dépêches furent adressées directement au chef d'état-major du maréchal, qui les fit remettre à leurs destinataires.

Ces relations de service semblent naturelles dans certains cas. Toutefois, on ne peut agir ainsi que dans des armées admirablement commandées, par des chefs aussi éminents que ceux de cette époque.

Le même jour, à la même heure, le major général transmet les volontés de l'Empereur au grand-duc de Berg. Sa dépêche contient des détails qui font comprendre l'autorité dont il jouissait.

« S. M. lui disait-il, vous recommande de tenir votre cavalerie réunie, qui se trouve quelquefois trop éparpillée..... L'Empereur a vu avec peine que vous avez donné au général Milhaud, le 21e dragons. L'Empereur répète que vous disséminez trop votre cavalerie (1). »

Le prince Murat trouva naturel de recevoir en ces termes les observations de l'Empereur et s'empressa de s'y conformer.

Il est curieux de voir, au début de la campagne de 1806, à quel degré l'intensité d'activité militaire et

(1) Archives de la Guerre.

offensive s'est développée dans l'armée. Elle existe à tous les degrés de la hiérarchie, depuis le maréchal d'Empire jusqu'au simple soldat. Elle est due à l'ardeur extraordinaire qui anime le chef suprême à son génie, à son prestige, à son activité personnelle de corps et d'esprit qui est inouïe; à celle de tous ses subordonnés qui n'a d'autre limite que la mort; à la jeunesse des chefs de corps d'armée et de division, dont plusieurs ont à peine 40 ans; enfin, à la solidarité des hommes de troupe qui sont d'anciens soldats, endurcis aux fatigues, aguerris et enthousiastes de leurs chefs.

Dans ce puissant mouvement qui entraîne l'armée à la victoire, Berthier n'est sans doute qu'un rouage; mais un rouage qui communique cette activité de l'Empereur, sans en rien atténuer, en la développant et en l'amplifiant même par une volonté propre et des moyens personnels qu'on est souvent forcé d'admirer.

A tous les points de vue, la vie de nos hommes de guerre à cette époque justifie cette assertion qu'avant d'entrer en campagne, une armée possède toujours dans son sein les éléments de ses succès ou de ses revers. Le génie du chef, aidé du talent du major général et de celui des commandants de corps d'armée, assure le reste.

Ce fut dans la nuit du 11 au 12, à son arrivée à Auma, que l'Empereur fut confirmé dans l'idée que la masse principale de l'ennemi était du côté d'Erfurt. Cette conviction l'amena à opérer un changement de direction sur sa gauche et à diriger ses corps sur la route d'Erfurt à Naumburg. Le major général le seconde dans les ordres qu'il expédie, en demandant à chaque corps la plus grande rapidité possible dans l'exécution de ce mouvement et en ajoutant, à l'occasion, des détails qui lui sont inspirés par sa profonde intelligence de la situation et le sentiment que l'heure d'une action décisive approche.

Tout cela ne peut être réalisé que grâce au soin de l'Empereur et du major général, d'être renseignés à chaque instant par des rapports leur indiquant la position de chaque élément de l'armée et autant que possible celle de l'ennemi.

Ces rapports se complètent les uns les autres, et les ordres qui les provoquent sont presque toujours doubles ou triples. Le plus souvent, l'Empereur envoie de son côté ceux qu'il fait expédier par le major général, de même que les comptes rendus sont adressés souvent à chacun d'eux en même temps.

Il en résulte parfois des incidents. Ainsi, le 12 octobre, à 4 heures du matin, l'Empereur écrit au grand-duc de Berg : « Inondez avec votre cavalerie toute la plaine de Leipzig. »

A la même heure, Berthier écrit à Murat : « ..... Vous jetterez des coureurs sur Leipzig et sur Naumburg. »

Ces deux ordres pouvaient embarrasser Murat. Mais, suivant la règle admise, il supposa que tous deux exprimaient la pensée de Napoléon et il répondit aussitôt :

Sire, j'ai reçu la lettre de V. M. écrite aujourd'hui, quatre heures du matin et celle du prince de Neufchâtel, écrite à la même heure: Le ministre me prescrit de son côté de me borner à jeter quelques coureurs sur Leipzig, si j'apprends que l'ennemi s'est retiré sur Erfurt et de marcher avec tout mon corps sur Naumburg ; et V. M. m'ordonne d'inonder avec toute ma cavalerie, au lieu de quelques coureurs, les plaines de Leipzig. Pour remplir ce double but, voici les dispositions que j'ai cru devoir prendre.

Ces dispositions consistaient à envoyer reconnaître les deux directions de Leipzig et de Naumburg, en se tenant prêt à se porter en masse sur l'une d'elles. Ce fut l'hypothèse indiquée par la dépêche de Berthier qui, dès le même jour, devint la réalité.

Il y eut, à la même date, une particularité du service

qu'il peut être utile de rappeler pour la comparer aux situations analogues de 1870.

Nous avions déjà vaincu les Prussiens dans deux combats et fait un certain nombre de prisonniers. L'ennemi n'avait pas pris de soldats français. Néanmoins, nous crûmes devoir régler le sort des prisonniers prussiens, d'accord avec nos adversaires; et, sur l'initiative de l'Empereur, le prince major général adressa une dépêche au quartier-maître général du roi de Prusse, pour lui proposer un cartel d'échange destiné à adoucir les maux de la guerre, à assurer aux blessés les soins qu'ils méritaient et, aux prisonniers, la nourriture et la solde dont ils avaient besoin. Cette sollicitude ne s'appliqua, du reste, qu'à nos adversaires qui n'eurent qu'à s'en féliciter.

Le 12 octobre, le major général, sur l'ordre de l'Empereur, adressa de même au roi de Prusse la dépêche ci-après :

Auma, 12 octobre 1806.

Sire,

L'Empereur Napoléon me charge d'avoir l'honneur de témoigner à Votre Majesté toute la part qu'il prend à la peine qu'à dù lui faire la mort glorieuse du prince Louis.

Je présente à Votre Majesté l'hommage de mon respect.

Nous voici au 13 octobre, veille de la bataille. Le major général la pressent comme l'Empereur et comme tous les commandants des grandes unités; sa correspondance indique un redoublement d'ardeur qui se communique à tous les degrés de la hiérarchie.

La position de l'armée est résumée dans les lettres adressées la veille aux maréchaux par le major général. A quatre heures et demie du matin, Lannes a été dirigé sur Iéna. Dans sa dépêche, Berthier ajoute : « Je donne l'ordre au maréchal Augereau de se porter sur Kahla : le maréchal Ney se trouvera ce soir à Mittel et le maré-

chal Soult à Géra; le maréchal Davout sera sur la route de Mittel à Naumbourg; le maréchal Bernadotte sera sur la route de Gera à Naumbourg, en passant par Zeitz.

« Le quartier général sera à midi à Gera (1). »

. . . .

En réalité, il y arriva de grand matin et, peu de temps après, l'Empereur y reçut un avis de Lannes, lui annonçant qu'il était sur les hauteurs en avant d'Iéna et qu'on apercevait de grandes masses ennemies dont les mouvements semblaient indiquer une prochaine attaque.

C'était l'indice d'une grande lutte. Berthier fut chargé aussitôt d'en prévenir Bernadotte et Davout et de leur dire que leur rôle consisterait à déborder la gauche de leur adversaire. Il dut activer la marche de tous les corps éloignés; porter Lefebvre à Iéna; Augereau en seconde ligne, derrière Lannes; Soult à Kosnitz et Ney à Roda. La grosse cavalerie de la réserve fut maintenue à Auma.

L'Empereur avait pris ces dispositions, en prévision de trois hypothèses : l'ennemi resterait en position pour attendre la bataille; ou il forcerait le passage de la Saale; ou il chercherait à se retirer sur Berlin. Dans ces trois cas, son armée se trouverait réunie et prête à combattre.

Du côté des Prussiens, la situation était le résultat de perplexités qui les agitaient.

Comme on le dit plus tard dans la relation officielle, le 8, le commandant en chef de l'armée prussienne songeait encore à l'offensive par Schweinfurt et Francfort. Le 11, il prenait le parti de la défensive et voulait couvrir la Saxe. Mais dans la nuit du 12 au 13, il comprit que sa ligne de communication était menacée et qu'il fallait adopter une direction de retraite. Le 13, il

---

(1) Archives de la Guerre.

concentra ses forces à l'ouest de la Saale, pour la franchir vers Naumbourg et se porter sur l'Elbe, vers Magdebourg ou Berlin.

Sa situation était connue de l'Empereur; ce qui permit au major général en écrivant le 13 au roi de Bavière, de lui dire : « L'Empereur continue à manœuvrer sur l'armée prussienne qui est dans la désolation et dont nous aurons bon compte d'ici à peu de jours. »

Le 13, il y eut repos. L'Empereur en avait besoin pour remettre ses troupes des marches forcées des derniers jours et pour rapprocher les corps éloignés. Le désarroi de son adversaire, conséquence de ses habiles combinaisons, lui permettait ce répit qui fut un avantage pour tout le monde.

Berthier prévint les maréchaux le matin, en leur recommandant de remplir les caissons de vivres et de préparer les armes.

Les ordres pour le ralliement des corps en arrière furent donnés aussitôt.

Dans cette journée, veille solennelle d'une grande bataille prévue et admirablement préparée, deux idées dominent la pensée de Napoléon : la concentration de ses forces pour une lutte qu'il sent imminente, et les dispositions à prendre pour la rendre victorieuse. Depuis qu'il a été informé de la marche en retraite de l'ennemi, de Weimar sur Magdebourg, l'Empereur est fixé sur sa position générale. Mais c'est tout et l'on verra plus loin combien de détails lui manquent encore.

Dans ces heures de préoccupation constante, c'est assez pour lui de songer à la lutte. Il se réserve tout ce qui la concerne; il donne ses indications au major général pour rassembler ses corps et lui en laisse à la fois le soin et la responsabilité. Berthier transmet aux chefs des grandes unités, non seulement les prescriptions de marche et de rassemblement, mais aussi l'impression d'urgence, d'énergie, de résolution et de

confiance qu'exige la volonté de Napoléon. Ses dépêches sont le reflet de la pensée suprême; elles reproduisent souvent les propres expressions du chef de l'armée et répondent aux exigences de la situation avec la précision et la netteté qu'exigent des circonstances aussi graves.

A ce moment, le mode de transmission des ordres a une importance qui n'échappe à personne. Elle constitue la part de responsabilité du major général dans les événements qui se préparent. Plus que jamais, à cette heure décisive, l'ordre du chef domine tout; mais le chef d'état-major qui l'envoie à ses subordonnés, exerce sur leur façon d'obéir, une influence déterminante; et la bataille d'Iéna est, à ce point de vue, une des plus remarquables de l'épopée napoléonienne.

Quelques dépêches du major général feront mieux comprendre cette appréciation.

Le major général au maréchal Lefebvre.

Au bivouac, à une lieue et demie d'Iéna,
13 octobre 1806, 3 heures du soir.

Il paraît, M. le maréchal, que l'ennemi attaque l'armée ce soir, ou sûrement demain matin. Dans ce moment, ses avant-postes fusillent. L'Empereur vous ordonne d'avancer le plus tôt possible; faites passer le même avis au maréchal Soult qui vous suit. Qu'un aide de camp crève un cheval s'il le faut.

Le major général au maréchal Soult (4e corps).

Au bivouac, à une lieue et demie d'Iéna,
3 heures du soir.

L'Empereur vous fait dire, M. le maréchal, que l'ennemi marche en force sur Iéna; on croit même qu'il a envie d'attaquer ce soir: hâtez votre marche sur Iéna.

Le major général au maréchal Ney (6e corps).

Au bivouac, en avant d'Iéna, 13 octobre 1806.

L'ennemi est avec 40.000 hommes entre Weimar et Iéna; poussez avec tout votre corps d'armée aussi loin que vous pourrez sur

Iéna, afin d'être demain de bonne heure à Iéna. Réunissez toute votre cavalerie légère et rendez aux régiments toutes les ordonnances. Dirigez tout cela en arrière, avec votre cavalerie légère, aux portes d'Iéna. Tâchez d'être de votre personne ce soir à Iéna, pour être à la reconnaissance que l'Empereur fera ce soir, sur l'ennemi (1).

Le major général au maréchal Davout (3ᵉ corps).

Au bivouac, à une lieue et demie d'Iéna,
13 octobre 1806, 3 heures du soir.

L'Empereur, M. le maréchal, apprend à une lieue d'Iéna, que l'ennemi est en présence du maréchal Lannes avec près de 50.000 hommes. Le maréchal croit même qu'il sera attaqué ce soir; si vous entendez une attaque ce soir, sur Iéna, vous devez manœuvrez sur l'ennemi et déborder sa gauche. S'il n'y a pas d'attaque ce soir à Iéna, vous recevrez cette nuit les dispositions de l'Empereur pour la journée de demain.

Même ordre au maréchal Bernadotte (1ᵉʳ corps).

L'ardeur que respirent ces dépêches ne peut manquer de se communiquer. Chacun veut prendre part au combat et la fièvre qui en résulte, va courir dans tous les rangs.

Quant au chef suprême, malgré la multiplicité des renseignements qu'il a reçus, malgré les puissants moyens dont il dispose, malgré sa perspicacité, il ne sait pas encore, le 13, à sept heures du matin, où sont exactement les masses ennemies. Néanmoins, au point de vue tactique, son parti est pris; il marche sur son adversaire, choisit la direction qui doit donner les meilleurs résultats et l'attaque. Comme il l'écrit à Murat dans la matinée, si l'ennemi est à Erfurt, ce sera pour le 16. Quelques heures après, il apprend qu'il est en deçà de Weimar. Dès lors ce sera pour le 14 et c'est par

(1) Commandant Foucart. *Campagne de Prusse.* L'auteur fait observer avec raison que cette lettre ne figure pas dans le registre du major général et qu'elle se trouve néanmoins dans la correspondance de Napoléon 1ᵉʳ.



suite de cette décision que Berthier expédie dans l'après-midi les ordres destinés à rassembler pour le lendemain, tout ce qui pourra arriver à Iéna.

Au premier abord, cette décision de marcher à l'ennemi semble toute naturelle. Elle est pourtant le résultat d'un ensemble de conditions difficiles à réaliser. Pour agir avec cette résolution, une armée a besoin de disposer longtemps d'avance de moyens d'action qu'on ne saurait trop méditer.

L'Empereur, on le voit, ne tient aucun compte des circonstances produites par le temps, par les accidents du sol, par les distances, par l'heure ou par le climat. Les directions ont été choisies de façon à réaliser des marches stratégiques remarquables qui vont lui permettre encore une fois de déborder son adversaire sur sa ligne de retraite. Cela fait, il ira l'assaillir là où il sera, sans même savoir exactement ce qu'il a sur son front. Et cet ensemble de dispositions joint à l'impression causée par les premiers combats, va produire un tel effet, que même avant la bataille, un officier prussien des plus distingués, écrira à un ami, que l'armée française compte au moins 400.000 hommes (1).

Pour agir ainsi, il faut une armée, une perfection d'organisation, de commandement et de composition des troupes telle, qu'on ne saurait trop la préparer d'avance. C'est à ce prix seulement, qu'elle aura pour elle des chances sérieuses de vaincre l'ennemi.

Il faut donc qu'avant toute déclaration de guerre et dès le temps de paix, une armée organise avec le plus grand soin ses éléments de succès. Si elle les néglige, elle est sûre d'être perdue. Si, au contraire elle peut ajouter à ses chances favorables un chef de talent dont le prestige inspire confiance à tous, elle peut tout oser.

---

(1) Foucart. *Campagne de Prusse.*

A ces divers point de vue, la Grande Armée de 1806 était une force exceptionnelle. Le culte et l'admiration pour le général en chef étaient entretenus par un fanatisme ardent. Généraux, officiers, sous-officiers et soldats, tous connaissaient à fond leur métier ; les deux tiers de la troupe étaient des soldats aguerris ; tout concourait à la victoire.

La glorieuse journée du 14 octobre 1806 devait, une fois de plus, confirmer la vérité de ces principes. Les détails de la nuit qui la précéda et les péripéties de la bataille ont été maintes fois racontés. Il n'y a pas lieu d'y revenir à propos du major général dont le rôle se borna à accompagner l'Empereur dans la soirée du 13, à se reposer quelques heures avec lui sur le plateau d'Iéna, à assister aux préliminaires et au développement de la bataille. La veille, vers deux heures de l'après-midi, quand Napoléon était arrivé sur le plateau, le major général avait reçu de lui l'ordre de bataille qu'il venait de dicter sur le terrain et l'avait transmis de suite aux différents corps d'armée.

A quatre heures de l'après-midi tout était terminé. Berthier devait faire résumer ainsi plus tard les résultats de cette victoire. « Cette brillante armée prussienne, qui, le matin, couvrait de ses nombreux bataillons un espace que l'œil ne pouvait embrasser, était battue et dispersée. Elle se trouvait sans chef, sans drapeaux, sans patrie (1). »

Elle avait perdu 18 à 20.000 hommes hors de combat et plus de 20.000 prisonniers, parmi lesquels 20 généraux ; 30 drapeaux et 200 bouches à feu. L'armée française comptait 4.000 hommes environ tués ou blessés.

Après avoir fait transmettre par son major général les dispositions d'ensemble pour l'attaque, l'Empereur

(1) Relation officielle.

n'avait eu qu'à assister au développement de l'action. Suivant ces dispositions, chacun avait fait « ce que les manœuvres de l'ennemi et les forces qu'il avait montrées avaient indiqué, afin de le chasser des positions qu'il occupait ». Aussi c'était presque sans nouveaux ordres que le soir de la bataille, les corps se trouvèrent avoir repoussé les Prussiens sur tous les points et occupé les environs de Weimar.

Tout cependant ne s'était pas passé suivant les désirs de l'Empereur. L'imprévu des combats avait produit un fait inattendu et encore inconnu au quartier général le soir de la bataille. Napoléon croyait avoir combattu le roi de Prusse et son armée entière. Il n'en était rien. Il n'avait eu devant lui qu'une fraction considérable des troupes ennemies commandée par le prince de Hohenlohe.

C'était le maréchal Davout, qui sans s'en douter, avait combattu le roi de Prusse et qui avait eu sur les bras une masse ennemie évaluée à plus de soixante mille hommes, plus du double de son effectif.

Il n'avait d'autre ordre que celui qui lui avait été envoyé par le maréchal Berthier dans la nuit du 13 au 14 et qu'il avait reçu à 3 heures du matin. Cet ordre disait que l'Empereur, ayant reconnu l'armée prussienne sur les hauteurs de Weimar, l'attaquerait le lendemain. Le maréchal Davout, qui avait été placé à Naumbourg, sur la ligne de communication de l'ennemi, devait se porter à Apolda pour tomber sur ses derrières. On l'avait laissé libre de prendre la route qu'il voudrait.

Cette indication lui avait suffi pour franchir au petit jour le défilé de Kösen, dont il s'était emparé dans la nuit, afin d'assurer son débouché. Il s'était ensuite élevé sur les hauteurs de la rive gauche de la Saale et avait rencontré une masse considérable qui a été évaluée depuis, à 54.000 hommmes. Il l'avait attaquée de suite,

avec ses 26.000 soldats, sans tenir compte de sa force et avait livré une bataille mémorable, dans laquelle il s'était montré un homme de guerre de premier ordre.

Quand on étudie de pareils faits, on est tenté d'attribuer la victoire au talent des chefs, à leur énergie et à la bravoure des troupes : ce sont sans nul doute les éléments prépondérants du succès. Mais on ne devrait jamais oublier que ces éléments n'auraient pas existé sans une confiance aveugle dans la capacité et le prestige du général en chef, sans un dévouement qui allait jusqu'au sacrifice de la vie, sans un entraînement physique et moral qui permettait tous les efforts et excitait l'homme aux derniers dévouements. C'est ainsi que la veille d'Auerstædt, le maréchal Davout sans compter avec la fatigue, passa la journée du 13 à parcourir le terrain de la rive gauche de la Saale, à faire reconnaître l'ennemi, à faire occuper le débouché de Kösen, le pont du même village et la position de Freyburg ; c'est ainsi que dans la nuit du 13 au 14, il obligea ses généraux à attendre chez lui jusqu'à 3 heures du matin les ordres de l'Empereur; qu'il fit ensuite commencer l'action au point du jour par ces chefs qui n'avaient pas dormi; que lui-même se porta de suite sur le champ de bataille, soutenant ses troupes par son énergie, payant de sa personne, se plaçant au milieu des carrés d'infanterie que la cavalerie prussienne venait assaillir, veillant à tout, comblant les vides, renforçant les points faibles et donnant à tous un exemple admirable de courage et d'énergie. Telle était la manière de combattre des lieutenants de Napoléon. C'est ainsi qu'on vit le 111e d'infanterie entraîné d'abord par les 700 à 800 conscrits qu'il comptait dans ses rangs, reculer sous les coups des Prussiens; puis rallié par son colonel, revenir au combat et se couvrir de gloire. C'est ainsi enfin que ce corps d'armée qui n'avait que 44 bouches à feu, put en prendre 115 à l'ennemi.

De pareils exploits ne sont possibles qu'avec une armée admirablement préparée à l'avance et dans un pays dont les institutions militaires, maintenues au premier rang de la considération publique, ont rassemblé en temps de paix tous les moyens de vaincre et créé une organisation puissante, capable de tendre un jour à leur maximum d'intensité, tous les ressorts de la force morale des troupes.

§ 4. *Poursuite de l'armée prussienne.*

Au lendemain d'Iéna, on se ferait difficilement une idée de l'état d'esprit de cette armée qui, victorieuse, il y a dix mois à peine de l'Autriche et de la Russie, venait de détruire en quelques heures, la monarchie de Frédéric II et d'anéantir sa puissance. Les sentiments d'ivresse et d'enthousiasme que ses triomphes lui avaient si souvent inspirés, étaient cette fois dépassés. Le fanatisme pour son chef devenait du délire; pour elle, il était bien le Dieu de la guerre, et rien désormais, absolument rien ne pouvait lui paraître au-dessus de ses forces.

Les officiers, les maréchaux, tous sont atteints de cette ivresse de gloire et l'Empereur, quoique maître de lui, pense aussi qu'à l'avenir il peut tout entreprendre. Qui sait si ce ne fut pas à Iéna qu'il commença à perdre le sentiment de la mesure?

Le major général est, lui aussi, transporté par ce récent triomphe. Son idole grandit encore à ses yeux, et son adoration, surexcitée par le titre princier qu'il doit à son amitié, ne connaît plus de bornes. Son rôle reprend une activité nouvelle par la force même des choses. Il faut poursuivre l'ennemi vaincu et recueillir tous les fruits de la victoire. Plus on ira vite, plus grands seront les trophées et l'Empereur ne le cache

pas : il espère prendre jusqu'au dernier soldat prussien.

Dans son armée si entraînée, si enivrée de gloire, chacun le sait et va déployer une énergie sans pareille.

Quant à la direction de la poursuite, elle est arrêtée dans la pensée de Napoléon depuis le jour où il s'est porté des débouchés de la Franconie sur les lignes de communication de son adversaire. Il restera fidèle à son plan, qui est de garder une position centrale, de séparer sans cesse les Prussiens des Russes, par conséquent de les déborder vers l'est et d'arriver avant eux, sur les lignes de défense de l'Elbe et de l'Oder.

Cette idée va dominer tous les mouvements. Les détails en sont trop connus pour qu'il soit utile d'en parler. Il faut les suivre jour par jour dans l'ouvrage, maintes fois cité, de M. le commandant Foucart, pour se rendre compte du travail considérable qui va incomber au major général, non seulement pour transmettre les ordres de l'Empereur, mais aussi pour les développer, afin qu'ils soient mieux compris et mieux exécutés. Il va centraliser en même temps les réponses des maréchaux et les renseignements qui vont arriver de tous côtés, non plus jour par jour, mais quelquefois heure par heure.

Le soir même d'Iéna, la poursuite fut commencée spontanément par la cavalerie de Murat, lancée sur les fractions de l'armée prussienne qui fuyaient vers Weimar.

Dans la nuit, vers 3 heures du matin, Berthier reçut de l'Empereur les premiers ordres de mouvement pour les vainqueurs de la veille. En cherchant à atteindre les débris de l'armée ennemie, il fallait conserver la direction générale de marche sur laquelle se trouvait un nouvel objectif dont la prise devait avoir un grand retentissement, Berlin. A cet égard aussi, la décision de l'Empereur était déjà fixée. A 5 heures, Berthier fit partir les ordres de poursuite. La première troupe

lancée sur l'ennemi est celle qui a le moins combattu, celle de Bernadotte ; on l'envoie sur un embranchement de route qui mène à Magdebourg. « L'empereur pense, lui écrit Berthier, que vous êtes assez fort pour donner tête baissée sur tout ce qui voudra résister. Il n'y a rien de ce côté qui ne doive être battu par votre corps d'armée (1). »

Davout et Lannes, qui ont été les plus engagés, vont faire reposer leurs corps, l'un à Naumbourg, l'autre près de Weimar. Murat est lancé sur Erfurt parce qu'on pense que cette ville est sur la route que l'ennemi voudra suivre. Un corps d'armée le soutient, celui de Ney. Augereau attend sur place de nouvelles instructions.

Ces ordres ont aussi pour but de se renseigner sur la position de l'ennemi. Berthier la définit ainsi à Murat : « Quant à la direction qu'a prise l'ennemi, tout porte à penser que c'est sur Erfurt, etc..... Il n'y a que votre cavalerie qui puisse donner des renseignements précis là-dessus ; il faut donc que, le plus tôt possible, vous vous mettiez en marche avec la cavalerie pour vous diriger, etc. (2)..... »

Dans la matinée du 15, le major général doit en outre traiter une question urgente : celle des prisonniers. Ils sont 30.000 à 40.000. Il faut dégager l'armée de cet encombrement. Des colonnes sont formées et mises en route sur Wurzbourg.

Pendant le reste de la journée, Berthier centralise les rapports et les renseignements, et il attend avec l'Empereur que leur dépouillement ait éclairci la situation. Mais ce moment d'attente ne dure guère, et, déjà vers midi, Lannes est prévenu d'être prêt à partir ; Soult est dirigé sur Buttelstadt pour couper la route d'Erfurt à

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

Naumbourg, et Davout est invité à poursuivre le corps qui peut encore être devant lui.

Puis, le major général part pour Weimar, où l'Empereur se rend à la suite des nouvelles reçues de la cavalerie.

Ce fut le 15, que fut rédigé le 5e bulletin de la Grande Armée. Il racontait la bataille et citait le prince de Neuchâtel, avec l'entourage habituel de Napoléon, comme l'ayant accompagné sur le champ de bataille partout où il s'était porté.

Arrivé à Weimar avec l'Empereur, le major général y prend à peine quelques instants de repos, et, dès 2 heures du matin, il commence à expédier de tous côtés les divers ordres qu'il reçoit. La situation s'est éclaircie. A Weimar, Murat a fait des prises importantes ; d'autre part, on sait que des colonnes en retraite marchent sur Mersebourg et Halle et que la route de Magdebourg est, comme on le supposait, la direction générale prise par les corps dispersés de l'ennemi.

Le 16 octobre, Erfurt est occupé. Ney marche sur Magdebourg; Soult sur Nordhausen, où il trouve le roi de Prusse, ce qui donne lieu à un nouveau combat. Lannes se porte sur Mersebourg, et Augereau sur Naumbourg.

Erfurt une fois occupé, le major général fut invité à prendre ses dispositions pour changer la ligne d'étapes de l'armée. Au lieu de la faire passer par la Franconie, Napoléon lui rendit sa direction naturelle par la grande route de l'Allemagne centrale qui va de Wittemberg et Erfurt à Mayence par Francfort. Les autres ordres n'avaient qu'un but : activer la poursuite et exciter tous les corps à faire à l'ennemi le plus de mal possible. Mais l'une des dépêches du major général adressée au maréchal Bernadotte rappelle un des principes du service d'état-major en vigueur à cette époque et tombés en désuétude. « Je vous répète que l'intention de l'Em-

pereur est que les courriers ne soient pas porteurs des rapports; c'est exclusivement le métier des officiers d'état-major et des aides de camp (1). »

Le 17 octobre. Berthier se transporta à Naumbourg, et comme la poursuite s'exécutait avec toute l'ardeur désirable, il n'eut à faire partir de nouveaux ordres qu'à la fin de la journée. A cette date, Davout atteint Leipzig; et Bernadotte, Halle, qu'il enlève, en rejetant sur Magdebourg le dernier corps de réserve prussien qui faillit être cerné et qui laissa de nombreux trophées dans les mains de nos soldats.

Le lendemain, Berthier gagna Mersebourg, après avoir traversé le champ de bataille de Rosbach dont l'affront venait d'être vengé. Les ordres qu'il expédia dans cette journée étaient destinés à continuer la poursuite sur Magdebourg et à rapprocher de l'armée les troupes laissées en arrière. Il indiqua en outre aux maréchaux le passage de l'Elbe comme le but immédiat à atteindre; l'Empereur en avait besoin pour ses opérations ultérieures.

Le 19, nos têtes de colonnes arrivent sur ce fleuve. Tandis qu'on s'efforce d'effectuer le passage, Berthier fut chargé d'adresser des reproches à Murat au sujet des dispositions prises à Erfurt, qui avaient eu pour résultat l'évasion d'un grand nombre de prisonniers. L'escorte avait rencontré sur la route 200 hussards prussiens qui en avaient délivré 5.000. « La première règle de la prudence, écrivait Berthier, voulait pourtant que l'on s'assurât que la route que l'on voulait prendre fut libre, et, à cet effet, elle aurait dû être éclairée et ouverte par un parti de 500 à 600 chevaux. »

Le major général alla ce jour-là coucher à Halle,

(1) Archives de la Guerre.

avec le quartier général qui devait y séjourner le lendemain et le 21, dans la matinée.

Le 20 octobre, l'Elbe fut franchie par Davout à Wittemberg, et par Lannes à Dessau. Ney et Soult s'approchèrent de Magdebourg où le premier devait jeter un pont, en amont de la ville. Bernadotte était chargé d'en construire un à Barby et comme ce n'était pas fait, Berthier lui adressa les reproches de l'Empereur en lui rappelant sa conduite à Iéna, où il avait, comme on le sait, refusé de soutenir Davout.

Le major général s'acquitta de sa mission dans des termes qui devaient lui créer une profonde inimitié. Ses relations avec Bernadotte laissaient déjà à désirer. Il n'y eut plus entre eux que des rapports officiels.

Après lui avoir exprimé le mécontentement de l'Empereur sur ce qu'il n'avait pas établi de pont à Barby, Berthier ajouta :

« Sa Majesté, qui est très fâchée que vous n'ayez pas exécuté ses ordres, vous rappelle à ce sujet que vous ne vous êtes point trouvé à la bataille d'Iéna; que cela aurait pu compromettre le sort de l'armée et déjouer les grandes combinaisons de S. M. et a rendu très douteuse et très sanglante cette bataille, qui l'aurait été beaucoup moins. Quelque profondément affecté qu'ait été l'Empereur, il n'avait pas voulu vous en parler, parce qu'en se rappelant vos anciens services, il craignait de vous affliger et que la considération qu'il a pour vous l'avait porté à se taire. Mais dans cette circonstance....., l'Empereur s'est décidé à vous dire sa façon de penser, parce qu'il n'est point accoutumé à voir sacrifier ses opérations à de vaines étiquettes de commandement..... »

Un dernier reproche au sujet d'une escorte de prisonniers terminait cette dépêche, qui irrita violemment Bernadotte. Il se défendit avec amertume; mais il évita de donner prise à de nouvelles observations et passa l'Elbe le soir même.

Le major général envoya aussi de Dessau, les ordres qui dirigeaient une partie de l'armée sur Wittenberg. Cette place allait devenir, suivant son expression, le centre et le pivot des opérations de l'armée.

On apprit en même temps au quartier général que la route de Berlin n'était pas défendue. En conséquence, Davout d'abord. puis Murat, Augereau et Lannes furent dirigés, l'un après l'autre, sur cette capitale. Soult fut chargé de prendre Magdebourg, et Ney, de le soutenir. Quant à l'ennemi, il cherchait à se rallier derrière l'Oder.

Le 23 octobre, le major général s'installa à Wittenberg et transmit à Davout l'ordre qui réglait son entrée à Berlin. C'était l'opération la plus importante de la journée. « Faites connaître à votre corps d'armée, écrivait Berthier, que l'Empereur, en le faisant entrer le premier dans Berlin, lui donne une preuve de sa satisfaction pour la belle conduite qu'il a tenue à la bataille d'Iéna. »

Sa lettre contenait en outre des recommandations qui méritent d'être rappelées. Les bagages ne devaient pas suivre les troupes en ville, mais rester en dehors et les rejoindre ensuite. « Faites votre entrée dans le plus grand ordre et par divisions, chaque division ayant son artillerie et marchant à une heure de distance l'une de l'autre. » Les troupes devaient être campées militairement à une lieue et demie de Berlin et n'être autorisées à se rendre en ville que par tiers de l'effectif.

« Comme S. M. compte faire son entrée à Berlin, vous pouvez provisoirement recevoir les clefs, en faisant connaître aux magistrats, qu'ils ne les remettront pas moins à l'Empereur, quand il fera son entrée. Mais vous devez exiger que les magistrats et notables viennent vous recevoir à la porte de la ville, avec toutes les formes convenables. Que tous vos officiers soient dans la meilleure tenue, autant que les circonstances peuvent le permettre. . . . .

« ...... Si vous aviez des nouvelles de l'ennemi, vous en instruiriez sur le champ l'Empereur et vous ralentiriez vos mouvements (1). »

Le major général envoya en même temps à Murat et à Lannes, l'ordre de se rendre à Postdam, tandis qu'Augereau se portait à Sarmund, Lefebvre à Kropstädt, Bessières à Marzahn et Bernadotte à Brandebourg. La direction des divers corps d'armée leur permettait d'appuyer la marche de Davout sur Berlin, en éloignant les colonnes ennemies de cette capitale et en les empêchant, dans la mesure du possible, de gagner l'Oder avant nos troupes.

Berthier devait résumer plus tard les marches de cette journée par ces mots : « Tous les mouvements se combinaient et se liaient entre eux ; et les derrières de l'armée étaient parfaitement assurés (2) ». Il se rendit le même jour à Kropstädt avec l'Empereur.

Le 24 octobre, les ordres de la veille s'exécutant, le 3e corps arriva dans les faubourgs de la capitale. Dès le début, il se produisit un incident qui montrait une fois de plus qu'elle était l'influence du prince de Neuchâtel et de son rôle de major général.

Dans la nuit du 23, Davout avait envoyé un adjudant commandant à Berlin pour préparer son entrée. Celui-ci eut la surprise de voir arriver dans cette ville un escadron du 9e hussard du corps de Lannes, avec quelques officiers. Il en rendit compte à son commandant en chef qui en fut vexé et qui écrivit sur le champ à Lannes, une lettre d'observations assez sèche. « S. A. le prince de Neuchâtel, lui disait-il, m'a fait connaître que l'intention de l'Empereur était que le 3e corps devait entrer le premier à Berlin et qu'il ne devait le faire que

(1) Archives de la Guerre.
(2) Relation officielle.

demain 25..... Si rien n'a été changé aux ordres qui m'ont été prescrits, j'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le maréchal, de donner vos ordres, pour que qui que ce soit de votre corps d'armée n'entre dans Berlin, avant qu'il n'y soit autorisé par S. A. le prince de Neuchâtel; j'ai donné les miens en conséquence (1). »

Davout rendit compte ensuite au major général et lui envoya une copie de sa lettre à Lannes. L'incident n'eut pas d'autre suite.

Dans cette journée, Berthier eut à recevoir plus de comptes rendus qu'il n'eut d'ordres à expédier. Du reste, depuis Iéna, l'ardeur et l'entrain de tous se manifestaient partout, dans les commandements des maréchaux comme dans les actes de leurs subordonnés, dans la correspondance de l'Empereur comme dans celle du major général, dans les marches, dans tous les mouvements, dans les trophées recueillis, enfin dans les rapports de chaque jour.

Le soir du 24, le major général, l'Empereur, le quartier général et la garde arrivèrent à Postdam.

Le lendemain devait être, pour l'histoire de la Grande Armée. un jour exceptionnel. L'entrée du 3ᵉ corps à Berlin avait été annoncée par un ordre du jour du prince de Neuchâtel, qui rappelait sa brillante conduite à Iéna et se terminait ainsi : « S. M. voulant lui témoigner toute sa satisfaction, par la plus belle récompense pour des Français, a ordonné que ce corps entrerait le premier à Berlin, aujourd'hui, 25 ».

Suivant cet ordre, Davout traversa la ville à midi, dans une superbe tenue et dans un ordre parfait, pour aller camper en dehors des faubourgs, sur la direction de l'Oder.

Au quartier général régnaient d'autres préoccupa-

(1) Commandant Foucart. *Campagne de Prusse.*

tions; et toute la journée fut employée à un travail d'état-major des plus absorbants. Parmi les nombreux rapports arrivés, se trouvait un avis de Bernadotte annonçant qu'un corps de 40 à 50.000 hommes, commandé par le prince de Hohenlohe, s'était dirigé par Oranienbourg sur Stettin et qu'il le poursuivait.

Par suite, dès une heure du matin, le major général dut se mettre au travail et prescrire, sur l'ordre de l'Empereur, à Murat, d'envoyer Lasalle à Oranienbourg; à Lannes, d'occuper Spandau, dont la citadelle capitula dans la journée ; à Augereau de faire reposer ses troupes.

Puis, on attendit des nouvelles. Dans l'après-midi, le major général se rendit avec l'Empereur au célèbre palais de Sans-Souci où Napoléon visita la chambre et le tombeau du grand Frédéric; et de là, sur les positions des environs de Postdam.

Au retour, par suite de nouveaux renseignements, Lannes fut dirigé sur la droite de la colonne ennemie que poursuivaient Bernadotte et Murat. Berthier lui envoya des instructions détaillées qui le mettaient au courant de la situation.

Pendant ce temps, des dispositions furent prises pour transformer Spandau, comme Wittenberg et Erfurt, en place de dépôt. De son côté, Ney assiégeait Magdebourg, tandis que Soult, après avoir franchi l'Elbe, s'était mis à la poursuite du duc de Weimar, en marche sur Stettin, dans l'intention probable de rejoindre Hohenlohe.

Augereau avait été avisé qu'il ferait à son tour son entrée à Berlin, le lendemain.

Ce jour-là, l'Empereur tint à passer une revue de sa Garde, avant de la conduire dans la capitale. Berthier l'y accompagna, après avoir défini à Murat, Bernadotte et Lannes, leurs positions respectives.

La dépêche adressée à Murat avait une importance spéciale. « L'Empereur, Monseigneur, lui disait Ber-

thier, se fie sur votre activité ordinaire pour poursuivre l'ennemi, comme il compte sur votre prudence pour ne l'attaquer qu'en règle, s'il se trouvait en force.

« L'ennemi se voyant débordé, il est à croire qu'il cédera pour vous échapper; ayez donc soin de lui tenir toujours l'épée dans les reins. »

Ce fut le 27 octobre au matin, que Napoléon, pareil aux empereurs romains, entra en triomphateur dans Berlin, précédé par les grenadiers de sa Garde, suivi par les chasseurs à cheval, et escorté par Berthier, Davout, Augereau, Duroc, Caulaincourt. Il alla s'installer au palais du roi de Prusse, au milieu d'une foule immense.

Le lendemain, il apprit la capitulation de Prenzlow, dans laquelle le prince de Hohenlohe, cerné par nos forces, s'était vu contraint de se livrer à Murat, avec 17 bataillons, 19 escadrons et 3 batteries. « Une conséquence immédiate de ce brillant succès fut la prise de tous les corps de troupes détachés, qui se trouvaient abandonnés et trop faibles pour se soutenir eux-mêmes (1). » L'enlèvement de Stettin par le général Lasalle fut aussi un des résultats de cet événement.

L'Empereur, heureux de ces nouvelles, voulut profiter de son séjour au cœur de la monarchie prussienne, pour accorder une récompense digne de lui au corps d'armée qui l'avait si vaillamment servi à Iéna. Il passa en revue les troupes de Davout et leur accorda cinq cents croix d'honneur.

Le major général lui communiqua les rapports qui montraient nos têtes de colonne bordant l'Oder et apprenaient que le roi de Prusse était au-delà de la Vistule.

Après Prenzlow, il restait encore une colonne sous le général Blücher qui marchait vers Strelitz et celle du

(1) Relation officielle.

duc de Weimar qui était désormais très compromise.

Cette journée devait être marquée par un incident auquel le major général fut mêlé et qui a été souvent raconté. Le prince de Hatzfeld, gouverneur de Berlin, avait été arrêté pour avoir écrit au prince de Hohenlohe une lettre compromettante. L'Empereur, voulant le faire fusiller comme espion, ordonna de former une commission militaire, présidée par Davout. Berthier s'efforça de faire revenir l'Empereur sur sa détermination et n'ayant pu y réussir, il ménagea à la princesse de Hatzfeld, une entrevue avec Napoléon. Ce dernier, touché par ses déclarations, donna aussitôt contre-ordre au major général, qui en fut très heureux.

Le général Rapp, dont les récits sont toujours sincères, a raconté qu'il avait entendu la scène entre Berthier et l'Empereur. « Berthier, dit-il, resté seul avec Napoléon, après le départ de Caulaincourt et de Duroc, s'était assis pour écrire l'ordre, en vertu duquel Hatzfeld devait être traduit devant une commission militaire. Il lui dit alors : Votre Majesté ne peut faire fusiller un homme qui appartient aux premières familles de Berlin, pour aussi peu de chose; la supposition est impossible; vous ne le voulez pas.

« L'Empereur s'emporta. Neuchâtel insista. »

Rapp reçut alors l'ordre destiné à Davout et l'oublia volontairement au palais. On sait le reste.

« Berthier, Duroc et Caulaincourt, dit Rapp, se conduisirent dans cette circonstance, comme à leur ordinaire, c'est-à-dire comme de braves gens, Berthier surtout (1). »

Le jour où se produisit cet incident, le major général accompagna l'Empereur à la revue qu'il passa du corps d'Augereau, désigné pour remplacer à Berlin, celui de

(1) Mémoires du général Rapp.

Davout qui venait d'être dirigé sur Francfort-sur-l'Oder, déjà occupé par son avant-garde.

Le 30, eut lieu une grande parade de la garde à pied et à cheval, qui dura de 11 heures du matin à 6 heures du soir et à laquelle le major général dut assister. Il n'en trouva pas moins le temps d'expédier de nombreux ordres pour la poursuite des corps isolés prussiens qui tenaient encore la campagne et la formation des colonnes de prisonniers qu'il fallait diriger sur Erfurt.

L'état-major général apprit alors que le corps du duc de Weimar avait réussi à repasser l'Elbe, toujours talonné par Soult. On ignorait encore que ce prince, en sa qualité de Saxon, avait cru devoir résigner son commandement et que ses troupes venaient de passer sous les ordres de Blücher. La poursuite n'en continuait pas moins avec une ardeur extrême sous les ordres de Murat, Bernadotte et Soult, qui tendaient maintenant à acculer à la Baltique, les troupes qu'ils avaient devant eux.

Le mois de novembre commença dans ces conditions. L'Empereur avait annoncé qu'il fallait marcher contre les Russes et chacun s'attendait à prendre la direction de l'Est.

Déjà Davout avait occupé les places de l'Oder, et ses éclaireurs étaient en Pologne. Le major général fut alors chargé de faire exécuter une reconnaissance détaillée du cours de ce fleuve. Il en transmit l'ordre au général Sanson. L'Empereur la voulait dans huit jours.

L'organisation des nouvelles routes d'étapes sur Mayence, puis de Wittenberg à Berlin par Spandau et de Berlin à Stettin par Bernau, réclama ensuite ses soins. Les instructions de l'Empereur. qu'il transmit à l'intendant général, étaient très remarquables; mais les détails qui les complétaient, dûs à la grande expérience

du major général, ont, au point de vue des services d'état-major, un intérêt particulier :

« M. l'intendant général, écrivait-il, organisera le service (des routes d'étapes) de manière qu'il n'y ait plus rien d'arbitraire dans les distributions. Il soumettra à cet égard au major général, un règlement qui déterminera comment, le service en vivres et fourrages sera assuré sur toute la ligne d'étapes, depuis Mayence, jusqu'à, etc.....

« Le général Sanson tracera de nouveau toutes ces lignes d'étapes.

« ..... Il sera envoyé un officier supérieur d'état-major et un officier d'administration..... pour partir de Berlin et suivre la communication jusqu'à Mayence et organiser les services.

« Un ordre en placard sera affiché sur toutes les communications, qui fera connaître l'organisation de la ligne d'étapes, etc.....

« Le général Sanson fera faire une route d'étapes pour l'Empereur, une pour l'intendant général et une pour moi.

« Un adjudant commandant sera chargé, près l'état-major général, de tout ce qui tient à la ligne d'étapes et à la police des postes; il lui sera désigné et il aura sous ses ordres, un officier supérieur choisi parmi ceux de l'état-major (1). »

Pendant ce temps, Soult, Bernadotte et Murat faisaient connaître que le dernier corps prussien, commandé par Blücher, était acculé à Lubeck et se trouverait bientôt dans une position désespérée. Le 6 novembre en effet, il était cerné dans cette ville, se battait avec la dernière énergie et réussissait à gagner la Trave. Mais entouré de nouveau et dans l'impossi-

---

(1) Commandant Foucart. *Campagne de Prusse.*

bilité de se dégager, il capitulait le 7 novembre. Magdebourg était pris par Ney, le lendemain.

Désormais, de l'Oder au Rhin, il n'y avait plus un seul corps prussien. Les 70.000 hommes qui avaient cherché à gagner le premier de ces fleuves, étaient dispersés, tués ou pris. Ce remarquable résultat était dû, aux combinaisons de Napoléon, au choix de sa direction de poursuite et au soin qu'il avait eu de faire déborder sans cesse les Prussiens du côté de leur ligne de communication, pour les isoler de leurs alliés. La marche oblique suivie pendant deux cents lieues de Hof à Stettin, avait permis de détruire l'armée ennemie jusqu'au dernier homme et de compléter la victoire du 14 octobre par des succès extraordinaires. Le major général exprima la satisfaction de l'Empereur au grand-duc de Berg, au prince de Ponte-Corvo et au maréchal Soult, par un ordre du jour des plus élogieux.

Désormais, la poursuite était terminée.

Les trophées de cette rapide campagne s'élevaient à plus de 140.000 prisonniers, 250 drapeaux, 800 bouches à feu, prises dans les combats et plus de 4.000 trouvées dans les places (1).

Le roi de Prusse était au delà de la Vistule, sans états et sans armée.

L'effet produit par cette campagne sur l'esprit de l'Empereur a été résumé comme il suit :

« Austerlitz avait inspiré à Napoléon un sentiment excessif de ses forces et apporté un nouveau stimulant à sa gigantesque ambition. Iéna mit le comble à sa confiance et à ses désirs. Il crut tout possible et il désira tout, après cette destruction si complète et si prompte de la puissance militaire la plus estimée de l'Europe..... Ayant vaincu et anéanti en un mois cette armée prus-

(1) 31e Bulletin de la Grande Armée.

sienne qui passait pour si difficile à vaincre, il n'aperçut désormais aucune limite à sa puissance et n'admit aucune borne à sa volonté. L'Europe lui sembla un champ sans maître, dans lequel il pourrait édifier tout ce qu'il voudrait (1). »

§ 5. *Considérations sur la campagne de 1806.*

Quoique la campagne d'Iéna ait été le résultat d'une des plus belles combinaisons de l'Empereur, elle a été l'objet de nombreuses critiques. De même, le service d'état-major qui y fut exécuté avec une rare perfection, a été invoqué plus d'une fois pour taxer le maréchal Berthier d'incapacité. Il n'en est pas moins vrai que ces combinaisons, aidées par ce service, ont produit un des événements de guerre les plus prodigieux de l'histoire. Ce furent des conceptions de génie, secondées par d'admirables efforts.

Pour choisir, du fond de son cabinet de Saint-Cloud, une zone de concentration sur les limites de la Franconie et de la Saxe, alors que son adversaire semblait vouloir menacer les frontières de France, pour adopter ensuite une direction de marches stratégiques qui devaient, au cœur de la Prusse et à quelques marches de Berlin, tourner l'armée ennemie et la séparer de ses alliés, il fallait chez l'Empereur, une audace extraordinaire. Il lui fallait aussi une résolution, une confiance dans son armée, une connaissance des forces mises en mouvement, une pénétration des projets de ses adversaires, une prévision des conséquences, une puissance de moyens d'action, qui n'appartenaient qu'à lui, et qui suffiraient pour illustrer à tout jamais le nom du vainqueur.

(1) Thiers, 7, 216.

Ses détracteurs, du reste, ont bien voulu le reconnaître. Mais ce qu'ils lui reprochent, c'est d'avoir cru livrer bataille à l'armée prussienne tout entière, alors qu'il n'en avait qu'une fraction importante devant lui ; c'est de n'avoir pas su que le roi de Prusse, avec les princes et les principaux personnages militaires de sa cour, allait attaquer un corps isolé de son armée avec des forces supérieures et que ce dernier courait ainsi le risque d'être écrasé. Enfin, on lui a reproché d'avoir livré bataille adossé aux ravins profonds de la Saale, ce qui aurait changé sa défaite en désastre et exposé sa ligne de communication à être coupée par un adversaire victorieux.

En formulant ces observations, on oublie qu'à la guerre, on ne connaît presque jamais le nombre ni la position exacte de ses adversaires. On ne peut apprécier qu'une chose, c'est qu'on est en présence de masses assez importantes pour entamer la lutte. Et le vulgaire ignore ce qu'il faut alors de décision, de capacité, d'appréciation du terrain, de caractère, pour prendre un parti et donner à ses troupes, les ordres nécessaires.

En ce qui concerne la bataille d'Auerstædt, il faut admirer la prévoyance du chef suprême qui songea à placer deux corps, la valeur d'une armée entière sur une des routes de retraite de l'ennemi, et au passage d'un défilé difficile, réussissant ainsi à parer à cet imprévu de la guerre, qui échappe aux esprits les plus pénétrants. Grâce à cette disposition, la victoire d'Auerstædt était certaine, puisque les deux corps réunis étaient plus forts que l'armée du Roi. Si elle pouvait être compromise, c'était par la faute de Bernadotte, qui fut heureusement réparée par l'énergie et l'habileté de Davout, secondées par les soldats intrépides qu'il avait su former.

Il n'y a donc, dans cette affaire, qu'un reproche à formuler, celui que mérita le prince de Ponte-Corvo pour

avoir refusé son concours à un frère d'armes qu'il jalousait.

En réalité le fait, pour Napoléon, d'avoir combattu à Iéna contre Hohenlohe, tandis que Davout avait sur les bras le roi de Prusse, n'est qu'un incident. Ce qui ressort de l'ensemble des opérations, c'est leur habileté, la justesse des conceptions, la précision des ordres et la grandeur des résultats. Or tout cela repose sur une condition unique : la valeur de l'armée de 1806. L'Empereur qui l'a préparée, sait qu'avec elle, il peut tout oser; et il s'en sert avec un admirable talent.

Au début cependant, dans son impatience de prendre son adversaire à revers, il ne tint pas assez compte de l'épuisement du pays où ses troupes étaient cantonnées. Et quoique Berthier le lui ait maintes fois signalé, c'est sur lui que les historiens feront retomber, en sa qualité de major général, les inconvénients qui en résultent, la pénurie des vivres, conséquence obligée du manque de moyens de transports.

Cette difficulté une fois surmontée, Napoléon poursuit sa combinaison stratégique sans tenir compte des obstacles du terrain, ni des fatigues de la troupe, ni du temps, ni des distances. Il attaque l'ennemi, là où il le trouve, parce qu'il sait qu'au point de vue tactique, son armée a une puissance supérieure. Que l'adversaire soit fort ou faible, elle le vaincra. C'est pour cela qu'à Sainte-Hélène, Napoléon a dit, à propos de la position de Davout au défilé de Kösen, que même avec six mille hommes, il aurait arrêté les Prussiens.

A partir d'Iéna, les ordres pour la poursuite, les directions choisies pour la marche des colonnes et les dispositions prises pour l'occupation du pays, sont tellement justes que le but poursuivi est complétement atteint, en peu de jours. L'armée prussienne est détruite jusqu'à son dernier homme.

Si le commandement suprême a été remarquable et

s'il a pu réaliser d'aussi grands succès, il faut à coup sûr que tous ses aides l'aient secondé avec une rare perfection. Il n'est donc pas douteux que l'état-major général et son chef ont été à hauteur des événements et qu'ils ont su répondre aux désirs de l'Empereur, de façon à assurer partout et à tout instant, l'exécution de ses ordres.

A ces divers points de vue la campagne d'Iéna restera un sujet d'études plein d'utiles leçons et d'enseignements. Les progrès modernes de l'armement ont pu modifier la tactique et imposer au rôle des différentes armes de profonds changements; il n'en sera pas moins avéré que les éléments de succès à la guerre reposent sur des conditions d'organisation, de préparation et d'instruction qui seront vraies de tous temps. Une nation qui veut conserver son indépendance ne saurait trop méditer cette vérité et donner à son armée dès le temps de paix, les qualités qui rehaussent sa valeur et mettront toutes les chances de son côté.

CHAPITRE V

CAMPAGNE DE POLOGNE

§ 1. *Marche offensive contre l'armée russe.*

Après la prise de Lubeck et la capitulation de Blücher. Napoléon fit d'abord reposer les corps qui y avaient pris part. Berthier écrivit à Murat d'envoyer les divisions de cavalerie d'Hautpoul, Grouchy et Lasalle, à Berlin; à Soult et à Ney, d'y amener leurs corps d'armée; à Bernadotte, de se reposer sur place. Le compliment qu'il adressait à ce dernier était bref: « S. M. a

suivi avec intérêt les mouvements de votre armée et a éprouvé une grande satisfaction de leur résultat ».

Les troupes appelées à Berlin avaient ainsi, comme récompense, la satisfaction d'entrer à leur tour dans la capitale ennemie et allaient se concentrer avant d'entreprendre une nouvelle série d'opérations.

Le major général veilla d'abord à l'envoi en France des prisonniers du corps de Blücher et au désarmement des provinces conquises.

Puis, il fit partir les premières dépêches relatives à la marche contre l'armée russe. On était au 13 novembre.

Davout fut invité à porter son corps d'armée à Gnesen, afin de soutenir, au besoin, celui de Lannes qui marchait sur Thorn. « Vous tiendrez la division de cavalerie du général Nansouty et une des deux divisions de dragons, en avant de Gnesen, écrivait le major général, prêtes à se porter sur Thorn, si cela devenait nécessaire, etc..... » Sa marche, du reste, devait être très prudente, sa division de cavalerie la plus avancée devant se placer à 20 lieues de Thorn, 30 de Varsovie et 25 de Gnesen.

Berthier dut envoyer Augereau à Bromberg, pour être également prêt à soutenir Lannes.

« L'intention de l'Empereur, disait-il à ces maréchaux, n'étant pas, jusqu'à ce qu'il ait des nouvelles certaines de ce qui se passe de l'autre côté de la Vistule, de s'avancer davantage (1). »

Les corps en arrière étaient maintenant, le 6e (Ney) et le 1er (Bernadotte). Le major général les prévint, le 14 novembre, qu'ils devaient se diriger à leur tour sur Berlin.

À cette date, où commence le mouvement général

(1) Archives de la Guerre.

contre l'armée russe, la position des troupes françaises était la suivante :

Le 3[e] corps (Davout) est en marche de Posen sur Varsovie ;

Le 5[e] corps (Lannes) est à Thorn ;

Le 7[e] corps (Augereau), à Bromberg ;

Murat, avec les divisions de cavalerie Beaumont, Klein, Becker, Milhaud et Nansouty, précède Davout et marche sur Varsovie ;

Le 6[e] corps (Ney) entre à Berlin ;

Le 4[e] corps (Soult) doit y arriver le 20 novembre ; et le 1[er] corps (Bernadotte), quelques jours après ;

Le 8[e] corps (Mortier), récemment organisé, occupe Hambourg, après avoir repris le Hanovre, et tient les embouchures de l'Elbe et du Weser ;

Le général Savary bloque Hameln ;

Enfin, le prince Jérôme, placé à la tête des troupes alliées, a pénétré en Silésie et assiège Glogau.

L'état-major général est en même temps renseigné sur les forces russes. Il sait qu'un corps d'environ 50.000 hommes, sous Benningsen, a franchi le Niemen, le 1[er] novembre, et s'avance sur la Vistule ; qu'il est suivi par un autre corps important sous Buxhoewden et qu'un troisième, destiné à servir de réserve, est en voie de formation. L'ensemble de ces groupes était évalué à 120.000 hommes et l'on apprit, le 14, que l'avant-garde de Benningsen était entrée la veille à Varsovie.

A cette nouvelle, le major général fut chargé d'activer l'arrivée à Berlin des corps d'armée dirigés sur cette capitale.

L'ennemi essaya de gagner du temps et d'entamer des négociations, en vue d'un armistice. Berthier écrivit à Lannes à ce sujet. Il lui parla de l'espoir qu'avait l'Empereur de le savoir avant peu établi à Thorn, au delà de la Vistule ; il ajoutait que « l'ennemi ne parais-

sait pas en mesure de pouvoir entreprendre quelque chose de sérieux; mais, qu'en tout état de chose, il fallait être en règle (1) ».

« L'Empereur, lui disait-il, m'autorise à vous faire part, Monsieur le maréchal, que le général Duroc, grand maréchal du Palais, est parti pour se rendre au quartier général du roi de Prusse, à l'effet d'y procéder à l'échange des ratifications d'une suspension d'armes, conclue entre le roi de Prusse et l'Empereur. Les principales dispositions de cette suspension d'armes sont que toute la Pologne prussienne doit être évacuée par les troupes prussiennes qui se retireront sur Kœnigsberg, que les places de Plauen, Graudenz, Dantzig, Colberg, Glogau, Breslau et Hameln en Hanovre doivent être remises aux troupes de l'Empereur; que les troupes françaises doivent occuper ces places et le pays situé entre la rive gauche de la Vistule, la ville de Thorn comprise, ainsi que Varsovie et tout le pays qui longe la Pilica; que les Russes qui pourraient être sur le territoire prussien doivent l'évacuer.

« S. M., Monsieur le maréchal, me charge de vous prévenir que l'on ne doit pas se fier sur cette suspension d'armes, jusqu'à ce que le maréchal Duroc ait fait l'échange des ratifications et que les conditions soient exécutées, etc..... »

Berthier eut, à la même époque, à adresser au roi Jérôme des observations désagréables au sujet d'un ordre, plus dangereux qu'utile, qu'il avait donné devant Glogau et trouva encore, au milieu de ses occupations, quelques instants pour s'occuper de sa principauté. Il signa un décret relatif aux actes judiciaires, notariés, etc.; un autre, sur les monnaies; enfin, un troisième, sur la juridiction spirituelle et ecclésiastique de

(1) Archives de la Guerre.



la principauté qui fut transférée de l'évêque de Lausanne à l'archevêque de Besançon.

Mais la grande affaire du moment était la marche de l'armée. La dépêche qu'il adressa au maréchal Lannes, le 18 novembre, résumait à cet égard la situation. Les troupes se portaient sur Varsovie, le 5e corps, formant la gauche et étant couvert par la Vistule; Davout, formant le centre et le prince Jérôme, la droite par Kalisch. Augereau suivait le 5e corps et Murat allait se rendre à Posen, d'où il commanderait provisoirement ces quatre corps d'armée, en attendant l'arrivée de l'Empereur.

En faisant connaître ces dispositions au grand-duc de Berg, le major général le prévint que si l'armistice était signé, il serait chargé d'occuper Varsovie avec le maréchal Davout; dans le cas contraire, il devait s'y porter avant le 30, avec sa réserve de cavalerie, les 3e, 5e et 7e corps. Il aurait ainsi à sa disposition, pour livrer bataille au besoin, une masse de 80.000 hommes.

Le moment de quitter Berlin était arrivé. Le 25 novembre, à deux heures du matin, Berthier se mit en route avec l'Empereur qui se disposait à suivre d'abord l'armée, puis à prendre sa tête quand les circonstances l'exigeraient. Ils arrivèrent à Kustrin, vers dix heures du matin.

On apprit alors que la proposition d'armistice faite avec le roi de Prusse, ne pouvait aboutir, car, ce souverain n'était plus le maître de livrer les places que ses alliés détenaient. Ceux-ci du reste étaient entrés à Varsovie et avaient poussé leurs avant-gardes jusqu'à dix lieues au delà.

En conséquence, le major général expédia sur le champ, les ordres qui portaient l'armée au devant d'elles. Par suite, le 6e corps (Ney) devait être à Posen, le 26; le 4e (Soult) à Francfort-sur-l'Oder, le 25; le prince Jérôme à Kalisch, le 25; le 1er (Bernadotte) à Ber-

lin, le 28. Une partie de la Garde était déjà à Francfort-sur-l'Oder depuis le 16 et le reste avait été dirigé sur Kustrin, le 24. Berthier ne fit que passer dans cette dernière ville, d'où il adressa à Mortier, commandant le 8e corps, d'importantes instructions sur sa mission. Il devait couvrir Berlin, pendant que l'armée marchait sur la Vistule, agir au besoin contre les Suédois, les Anglais ou tout autre ennemi qui menacerait les côtes, et protéger les derrières. « Recueillez tous les renseignements utiles, écrivait Berthier, afin d'être prêt, si vous receviez l'ordre subit d'envahir la Poméranie et l'île de Rugen, à exécuter ces dispositions..... L'intention de l'Empereur étant de vous employer à différents usages, il faut que vous soyez très mobile (1). »

Le lendemain, le major général envoya, de Mezeritz à tous les commandants de place, notamment à ceux de Magdebourg, Kustrin et Stettin, les instructions qui les concernaient, sur la conduite à tenir pendant les opérations.

Déjà Murat et Davout avaient rencontré les troupes avancées de l'armée russe, les avaient refoulées, et étaient arrivés devant Varsovie. Murat entra dans cette ville, le 28.

L'Empereur devait rester plusieurs jours à Posen, car rien n'exigeait encore sa présence à la tête de l'armée. Dès son arrivée, il se trouva aux prises avec une difficulté nouvelle : la topographie du pays lui était inconnue; il fallait obvier à cet inconvénient. Berthier s'entendit avec le général Sanson, pour faire une véritable réorganisation des ingénieurs géographes. Le personnel était divisé en deux détachements, chacun d'eux ayant sa zone de reconnaissances. Tous les ingénieurs géographes des corps d'armée étaient appelés à

(1) Relation officielle.

l'état-major général, d'où ils étaient répartis selon les besoins. On en renvoyait un à chaque corps d'armée, pour marcher avec l'avant-garde. « Ces ingénieurs, disait le major général, m'adresseront journellement le croquis de leur travail, que je vous remettrai, pour qu'il soit assemblé et mis au net. Ces officiers, quoique attachés à différents corps d'armée, n'en feront point partie et recevront des ordres directs de vous ou de moi, etc. »

Pendant le séjour du major général et de l'Empereur à Posen, l'armée s'avança, et, vers le 10 décembre, sa situation en face de l'armée russe, était la suivante : les 3e, 5e, 6e, 7e corps et la réserve de cavalerie avaient passé la Vistule; les 1er et 4e arrivaient à marches forcées; le 9e (prince Jérôme) couvrait la droite: le 8e (Mortier) protégeait la gauche et les derrières de l'armée. De nouvelles troupes venues de Berlin, de France et d'Italie, allaient bientôt renforcer les régiments et réparer leurs pertes. En résumé, on était au contact des Russes depuis Varsovie; la marche offensive avait atteint son but; l'armée était en présence de son nouvel objectif. L'ennemi avait pris position à Pultusk et semblait disposé à livrer bataille. Les premiers combats ne pouvaient tarder.

§. 2. *Attaque de l'armée russe. — Bataille de Pultusk.*

Pour prendre ses déterminations, l'Empereur attendait des renseignements, qu'on ne lui envoyait pas. Berthier en réclama le 13 décembre, au grand-duc de Berg.

« Mon prince, comme l'Empereur, ni son major général ne reçoivent aucun rapport des corps d'armée qui sont à Varsovie, S. M. trouve que V. A. ne lui donne pas assez de renseignements et qu'il en résulte qu'elle ne

sait pas assez positivement où sont ses troupes. Quant à moi, monseigneur, depuis que V. A. est à Varsovie, les maréchaux Davout et Lannes ont cessé toute correspondance avec moi, etc..... »

Dans les campagnes de Napoléon, cette question des renseignements était un sujet de préoccupations constantes. Elle avait une importance telle, qu'il fallait y songer sans cesse, et ne tolérer aucune négligence. Berthier en était pénétré et quand l'Empereur ne faisait pas d'observations, il les envoyait en son nom.

Cette fois, les premiers rapports montrèrent que les corps étaient trop dispersés. Napoléon prit ses mesures pour les concentrer, tout en les couvrant par une nombreuse cavalerie qu'il poussa en avant, dès le 15 décembre. Les ordres expédiés par le prince major général à Bernadotte et à Augereau, leur expliquaient en effet que le but des mouvements prescrits était « d'établir une communication étroite entre tous les corps et particulièrement entre ceux de ces deux maréchaux, dont l'un formait la gauche et l'autre la droite de la partie de l'armée qui était encore sur la Vistule. Le mouvement qui devait les rapprocher, combiné avec celui du maréchal Soult qui se trouvait entre eux, concentrait trois corps d'armée sur ceux des maréchaux Ney et Bessières, qui avaient déjà gagné du terrain en avant, et, en même temps, sur ceux du grand-duc de Berg, des maréchaux Davout et Lannes, qui occupaient l'espace entre Varsovie et le Bug. Ainsi, l'on était en mesure d'arriver en forces sur la position que l'ennemi avait à Pultusk (1). »

En agissant ainsi d'ailleurs, l'Empereur comptait que les Russes s'éloigneraient et qu'il pourrait donner à son

(1) Relation officielle.

armée dans cette rude saison, des quartiers d'hiver, et un repos dont elle avait grand besoin.

Le 16 dans la nuit, le major général quitta Posen avec l'Empereur, pour se rendre à Sompolno le 17, et le lendemain, à Varsovie.

Le 19, de grand matin, il fit avec Napoléon la reconnaissance de la position de Davout, sur la Narew, où le brouillard, malheureusement, l'empêcha de se rendre compte du terrain et des emplacements des troupes. Le lendemain, il se rendit au camp retranché de Praga, formé de huit grandes redoutes soutenues en arrière par trois fronts bastionnés, servant de réduit.

L'armée était alors rassemblée : Le 7e corps (Augereau) et le 4e (Soult) avaient passé la Vistule; le maréchal Bessières était arrivé à Kikol avec le second corps de réserve de cavalerie, appuyé en arrière par le 6e corps (maréchal Ney) qui se reliait sur sa droite avec le 1er (Bernadotte). La présence de ces masses sur la rive droite de la Vistule avait suffi pour éloigner les partis ennemis. Néanmoins, si les Russes maintenaient leur position, une bataille était probable.

« Tout porte à croire, écrivait Berthier à l'intendant général, que d'ici à trois ou quatre jours, nous aurons une grande bataille. Il est donc bien important de prendre toutes les mesures relatives aux ambulances etc..... (1). » La saison était encore favorable. Le temps, disait le dernier bulletin, était doux comme à Paris en octobre et humide. Mais déjà cette humidité était assez forte pour rendre les chemins difficiles et créer des obstacles pour les opérations.

Il en résultait des retards imprévus dans les mouvements, ce qui entravait parfois les projets de l'Empe-

(1) Archives de la Guerre.

reur. Sur le point d'engager une action générale, il voulait pouvoir exécuter une attaque d'ensemble et faire agir ses corps d'armée simultanément. Aussi le major général leur recommandait tout particulièrement, d'être sans cesse en relations entre eux et avec lui.

L'armée russe était entre la Narew et l'Ukra. Voyant qu'elle ne bougeait pas, l'Empereur prit l'initiative. Le 22 décembre, Berthier envoya à Davout, l'ordre de franchir le Bug à Okunin et d'occuper Koszewo; Murat suivait avec le 1er corps de réserve de cavalerie.

La dépêche de Berthier à Davout, résumait le mouvement :

« L'intention de l'Empereur est que vous portiez votre quartier général à Modlin. Le grand-duc de Berg aura le sien à Janowa; le maréchal Augereau transportera ce soir le sien à Plonsk et aura ses avant-postes sur l'Ukra. Ainsi l'Empereur compte que dans la journée, il se trouvera maître de toute la rive droite de cette rivière. » Si l'ennemi n'avait pas plus de douze mille hommes et si sa position n'était pas trop formidable, Davout devait l'attaquer le lendemain, Berthier le prévint qu'au besoin il serait soutenu et lui faisait connaître les mouvements des autres corps. « Ainsi, lui disait-il, les six corps d'armée et toute la cavalerie se trouveront demain 23, rassemblés sur la rive droite de la Vistule et manœuvreront sur la même ligne d'opérations. » Il lui annonça en outre que l'Empereur se rendait le même jour à Jablona et qu'il serait près de lui de grand matin, au pont du Bug.

Napoléon arriva en effet, suivi de Berthier et de son entourage, à deux heures du matin. A 9 heures, il passa la Narew et fit la reconnaissance des rives de l'Ukra, à la suite de laquelle, il ordonna de jeter un pont au confluent de cette rivière et du Bug. Il fit ensuite passer la moitié du 3e corps sur la rive gauche de l'Ukra, ce qui décida les Russes à se reployer, sans

résistance. Mais comme leur force restait inconnue, il chargea le major général de faire rapprocher Soult, Augereau et Lannes. Ce dernier reçut la lettre ci-après:

Nasielsk, 24 décembre 1806.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que l'Empereur a trouvé l'ennemi en force à Nasielsk ; il l'a aussitôt attaqué et culbuté. Nous avons pris plusieurs pièces de canon ; mais comme nous nous trouvons au milieu de l'armée ennemie, qui est prise en flagrant délit, il est possible que nous soyons attaqués demain par 30 ou 40.000 hommes. L'intention de l'Empereur est donc que vous partiez avec tout votre corps d'armée, demain à trois heures du matin, pour vous rendre à Nasielsk (1).

Soult, de son côté, était envoyé à Plonsk et Augereau, à Nowemiasto, où l'on supposait qu'une affaire sérieuse pourrait s'engager.

Mais l'ennemi ne songeait qu'à reculer sur sa position de Pultusk. Dès que Napoléon fut fixé à cet égard, il fit donner l'ordre d'y concentrer ses forces. Le 26, à Lopaczyn, le quartier général fut tout à fait renseigné sur la répartition des troupes russes. A cette date, Lannes arriva à Pultusk, que Benningsen occupait avec 40.000 hommes et l'attaqua aussitôt. La lutte fut opiniâtre, meurtrière, contrariée par un dégel qui rendait le terrain impraticable et par une neige épaisse mêlée de pluie. La nuit seule mit fin au combat. Les Russes en profitèrent pour battre en retraite, abandonnant 30 pièces, une partie de leurs caissons et de nombreuses voitures.

Le même jour, Davout, soutenu par Augereau, avait rencontré et battu Buxhowden à Golymin, lui enlevant aussi de l'artillerie et des bagages; tandis que Ney battait un corps prussien à Soldau.

(1) Archives de la Guerre.

L'ennemi avait cédé sur tous les points; mais on ne put le poursuivre. « Le terrain gras et argileux, détrempé par la pluie et le dégel, n'offrait de tous côtés, qu'un vaste marécage, où le soldat pouvait à peine faire quelques pas, et d'où les bagages et l'artillerie ne se tiraient qu'avec des efforts prodigieux et beaucoup de pertes. » En conséquence, « l'Empereur résolut d'établir son armée dans des quartiers d'hiver. »

Les ordres envoyés à cet effet par le major général fixèrent les cantonnements.

La première partie de la campagne de Pologne était terminée, sans résultats éclatants, il est vrai; mais après des combats glorieux, qui avaient laissé dans nos mains 60 bouches à feu, et 400 voitures attelées. Dix mille hommes environ avaient été mis hors de combat ou faits prisonniers.

D'après les dispositions transmises par Berthier, les quartiers d'hiver furent établis comme il suit :

Le 1er corps (Bernadotte) occupait Osterode, Elbing et Marienwerder, couvrant les blocus de Colberg, Dantzig et Graudenz. Il était chargé d'intercepter les communications entre Dantzig et Kœnigsberg, de menacer cette dernière ville et d'y attirer les Prussiens;

Le 6e (Ney) était à droite du 1er, à Soldau, Mlawa et Chorzellen ;

Le 4e (Soult), à droite du 6e, à Prasnitz, Makow et Plock ;

Le 7e (Augereau) occupait Wyszogrod et son territoire, jusqu'à la rive droite de l'Ukra ;

Le 3e (Davout), le long de la rive gauche de cette rivière ;

Le 5e (Lannes), entre Sierock et Varsovie.

Le 1er corps de réserve de cavalerie, sous Murat, fut dispersé le long de la Piliça, sur la rive gauche de la Vistule; puis en avant du 4e corps, sur l'Omulef; une

autre fraction était avec le 3e corps et une division, à Bobrawnich et Dobrzyn.

Le 2e corps de réserve de cavalerie, sous Bessières, fut dissous et ses divisions affectées à des corps d'armée.

L'Empereur rentra à Varsovie, avec Berthier, le 2 janvier 1807, dans l'après-midi.

§ 3. *Campagne d'hiver. — État-major général. Bataille d'Eylau.*

Après avoir fixé les cantonnements de chaque corps, Napoléon chargea Berthier de leur préciser ses intentions et de leur indiquer leurs points de rassemblement en cas d'attaque. La lettre du major général au maréchal Soult fait connaître les autres.

Varsovie, 13 janvier 1807.

L'intention invariable de l'Empereur, monsieur le maréchal est que ses corps de troupes restent en quartier d'hiver, se reposent, ne dépassent pas les cantonnements désignés et qu'au premier mouvement d'alerte de la part de l'ennemi et qui aurait un caractère offensif, c'est à Golymin que vous devez rassembler votre corps d'armée, comme le maréchal Ney doit rassembler le sien à Mlawa et le maréchal Davout à Pultusk ; ces dispositions tiennent au plan de l'Empereur, etc. (1)

Le temps que l'armée passa dans les cantonnements, fut employé à mettre de l'ordre dans ce qui tenait à son organisation et à assurer son bien-être, sans néanmoins surcharger un pays qu'elle venait affranchir et qui devait désormais être l'allié fidèle de la France (2).

Pour Berthier, comme pour les états-majors, ces périodes de repos, étaient des moments de grand tra-

(1) Archives de la Guerre.
(2) Relation officielle.

vail. Indépendamment de son service courant, le major général eut à s'occuper aussi de sa principauté et à rendre divers décrets, devenus nécessaires. Ce fut d'abord un acte de clémence. Il accorda au début de l'année, une amnistie générale à tous les condamnés pour des délits sans gravité, fit ouvrir de nouvelles routes pour lesquelles il distribua des primes, autorisa la construction d'un nouveau pont, supprima le droit de parcours et fit organiser les chasses.

En ce qui concerne la Grande Armée, il s'occupa surtout des ordres relatifs aux ouvrages à construire, pour fortifier la plupart des lieux de cantonnement. Ces travaux mettaient les cantonnements à l'abri des entreprises de l'ennemi et constituaient sur la Vistule une solide base d'opérations.

D'autres ordres furent expédiés pour l'envoi de renforts à l'armée, afin de combler les vides résultant des combats ou des maladies, et pour exécuter sur les derrières, des mouvements jugés indispensables.

Vers le milieu de janvier, un incident se produisit auquel le major général dût prêter toute son attention. Contrairement aux instructions de l'Empereur, Ney, au lieu de laisser à ses troupes le repos prescrit, avait jeté des partis dans la Prusse orientale, du côté de Kœnigsberg. Berthier dut lui écrire le 18 :

« J'ai soumis, monsieur le maréchal, à S. M. votre lettre et une du maréchal Bernadotte, qui fait connaître les mouvements que vous avez faits, sans ordres de l'Empereur. S. M. me charge de vous en témoigner son mécontentement et même, elle les regarderait comme une désobéissance à ses ordres, si, du moment où vous avez reçu l'ordre des cantonnements, vous n'aviez pas manœuvré pour les prendre, ainsi qu'ils vous ont été prescrits..... L'Empereur, monsieur le maréchal, dans l'ensemble de ses projets, n'a besoin ni de conseils, ni de plans de campagne ; personne ne connaît sa pensée

et notre devoir est d'obéir. S. M. s'attendait d'autant moins au mouvement que vous avez fait, qu'elle vous avait déjà fait connaître dans quelques circonstances, que vous n'auriez pas dû agir sans ses ordres. Vous sentez assez, monsieur le maréchal, que les mesures partielles nuisent au plan général des opérations et peuvent compromettre toute une armée..... Vous dites que M. le maréchal Mortier a ordre d'investir Dantzig et jamais je ne vous en ai parlé (1) »..... Le major général termina sa dépêche en renouvelant à Ney l'ordre de reprendre ses cantonnements, ce qui l'obligeait à des mouvements rétrogrades toujours regrettables.

On pouvait croire que cet incident était terminé. Mais il était plus compliqué qu'on ne l'avait cru d'abord ; et le lendemain, le major général fut forcé de revenir sur le même sujet. Il écrivit à Ney :

« L'Empereur, monsieur le maréchal, a été extrêmement étonné de voir, par une dépêche qu'il reçoit du maréchal Soult, et par la vôtre même, que non seulement vous ne vous êtes pas conformé aux ordres de S. M., relativement à vos quartiers d'hiver, mais qu'encore vous conseilliez au maréchal Soult d'en faire autant. Je vous réitère, monsieur le maréchal, l'ordre de rentrer dans les positions qui vous ont été indiquées pour les quartiers d'hiver. L'Empereur est immuable dans ses plans ; et, sans des considérations politiques, il aurait fait mention à l'ordre du jour, de la non-exécution de ses ordres par votre corps d'armée..... A l'avenir, monsieur le maréchal, l'Empereur ordonne que votre corps d'armée marche en masse et jamais décousu, ainsi que vous l'avez fait dans ce dernier mouvement, etc..... (2). »

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

Cette correspondance montre quelle était alors la puissance du commandement de l'Empereur et avec quelle autorité, le major général avait le droit d'adresser des réprimandes aux maréchaux.

Pendant ce temps, il devint nécessaire de placer sous un même chef, les troupes chargées des sièges de Graudenz, Colberg et Dantzig. Un 10e corps fut formé, avec des troupes alliées, et placé sous les ordres du maréchal Lefebvre, le général Victor auquel il était destiné, ayant été récemment fait prisonnier.

On approchait de la fin de janvier et contre toute attente, le repos de l'armée fut troublé par la nouvelle d'une marche offensive des Russes, vers la Prusse royale. Depuis plusieurs jours déjà, leurs mouvements avaient éveillé l'attention de l'Empereur. Le 25 janvier, couverts à droite par le corps prusssien, ils s'étaient avancés jusqu'à Liebstadt et Mohrungen, menaçant les positions du 1er corps. Le maréchal Bernadotte les fit attaquer et rejeter avec pertes au delà de ces villages.

L'Empereur, de son côté, ordonna la levée des cantonnements. Fixé désormais sur les positions de l'ennemi, il résolut d'agir sans retard.

Les premiers ordres expédiés par Berthier, eurent pour but, de charger le 1er corps de la protection de Thorn; de rassembler le 6e (Ney), à Neidenburg; le 4e (Soult), à Chorzellen; le 7e (Augereau), à Mlawa; la Garde (Bessière), à Pultusk et Przasznic; le 5e corps (Lannes), à Wyszkow; et la réserve de cavalerie, à Willenberg.

Le 28, Lannes fut dirigé entre la Narew et le Bug, contre les forces du général russe Essen; Davout fut porté à Myszniec; Murat, à Ortelsburg; Ney, à Hohenstein; Augereau, à Neidenburg; Soult, à Willenberg; la Garde, à Chorzellen et le 1er corps, à Osterode. Ces positions devaient être occupées le 31.

La dépêche du major général à Bernadotte définissait

le plan d'attaque de l'Empereur, en prescrivant au 1er corps de former la gauche de l'armée. « L'Empereur, disait-il, sera à son avant-garde, en avant de Willenberg, le 1er février, et prendra l'offensive contre l'ennemi avec ses forces réunies (1). »

Avant de quitter Varsovie, Berthier eut à transmettre au général Marmont, en Dalmatie, d'importantes dépêches qui, tout en s'occupant des affaires d'Orient, avaient un intérêt pour la campagne de Pologne. La Turquie venait de déclarer la guerre à la Russie. C'était une diversion favorable, dont il importait de tirer parti. Berthier envoya à ce sujet à Marmont, le 29 janvier, des instructions détaillées. Ces dispositions prises, il s'apprêta à quitter Varsovie, avec l'Empereur, dans la nuit du 29, pour se rendre à Przasznic. Dès son arrivée, il l'accompagna dans sa visite des cantonnements.

Une des premières préoccupations de Napoléon fut le remplacement de Lannes à la tête du 5e corps. Malade depuis quelque temps, ce maréchal restait à son poste par dévouement. Mais son état s'étant aggravé, il dut se résigner à le quitter. L'Empereur désigna le général Savary pour le remplacer. Berthier le prévint de cette « marque éclatante de la confiance de S. M. dans ses talents militaires ».

Au moment de commencer cette nouvelle campagne, le major général avait eu le soin de compléter comme d'habitude l'état-major général, qui avait subi quelques changements depuis les débuts de la campagne de Prusse.

Sur ses quatorze aides de camp titulaires ou surnuméraires, deux colonels, Girardin et Colbert étaient à la tête de leurs régiments; un autre, Montholon était malade à Paris. Parmi les autres se trouvaient les com-

---

(1) Relation officielle.

mandants de Piré et Lejeune et le capitaine Sopranzy, issu d'un premier mariage de Mme Visconti.

Le cabinet particulier comprenait toujours le fidèle Salamon, préposé aux mouvements; le commissaire des guerres Le Duc, secrétaire intime, avec M. Guillabert, adjoint aux commissaires des guerres.

La comptabilité était confiée à M. Dufresne, sous-inspecteur aux revues, avec M. Ravenel, adjoint.

M. Denniée fils, sous-inspecteur aux revues du petit quartier général, faisait, en même temps, fonction de commissaire des guerres.

Le bureau du personnel avait pour titulaire, M. Favier.

Les officiers généraux et supérieurs employés près du major général, était au nombre de neuf.

Parmi eux, le général de brigade Pannetier faisait fonction d'aide-major général; il était commandant supérieur du quartier général; l'adjudant commandant de Monthion était toujours officier de confiance; et un chef d'escadrons, M. Simonin, commandait à la fois le bataillon attaché à l'état-major général et la compagnie de guides, composée de Français et de Polonais. Il y avait en outre, un colonel saxon, deux commandants wurtembergeois et un hessois.

L'état-major général proprement dit était sous les ordres du général de brigade Lecamus, aide-major général. Il était chargé du « bureau de l'état-major, pour le détail général du logement, les passages de troupes, les prisonniers de guerre, les emplacements de l'armée, les magasins, hôpitaux, etc. ».

L'état-major général comprenait sept adjudants commandants, parmi lesquels se trouvaient MM. Guillemi-not et Petiet. Trois d'entre eux étaient affectés aux reconnaissances; les autres avaient chacun leur service spécial.

Ils étaient aidés par cinq chefs de bataillon adjoints et treize capitaines. En février 1807, un des comman-

dants et deux capitaines étaient blessés; un commandant était prisonnier de guerre.

Il y avait en outre un colonel vaguemestre général. avec un adjoint et un chef de bataillon, commandant d'armes qui faisait fonction de commandant de place, partout où résidait le quartier général.

Deux généraux de brigades qui attendaient une destination, étaient attachés provisoirement au quartier général.

Enfin, il y avait le dernier groupe, des ingénieurs géographes, toujours sous les ordres du général de brigade Sanson, troisième aide-major général, directeur du dépôt de la guerre et du service topographique à l'armée. Cette fonction avait acquis une importance nouvelle dans les régions inconnues que l'armée occupait et dans lesquelles l'Empereur avait encore plus besoin de renseignements que d'habitude.

Le service topographique avait toujours le même travail : tracé journalier des emplacements de l'armée, levé des positions et des champs de bataille, et reconnaissances.

Pour exécuter ces travaux, en 1807, le personnel était nombreux. Il comprenait deux ingénieurs géographes, chefs de section, du grade de chef de bataillon ; 12 ingénieurs de 1re classe, du grade de capitaine ; 7 ingénieurs de 2e classe, du grade de lieutenant ; et 10 ingénieurs de 3e classe, du grade de sous-lieutenant. C'était un ensemble de 31 ingénieurs géographes, chargés d'occupations incessantes.

Une des particularités de l'état-major général était la règle admise pour les services de jour et de marche.

Toutes les fois que l'Empereur montait à cheval, il y avait un officier de jour qui accompagnait le major général. Il était relevé toutes les vingt-quatre heures à minuit.

Le plus ancien des quatre aides de camp titulaires

restait également près de lui quand il montait à cheval. Il s'occupait du portefeuille qui était porté par un des chasseurs du piquet. Lui seul devait le lui remettre ou le reprendre.

Les deux aides-majors généraux Pannetier et Lecamus et l'adjudant commandant Bailli de Monthion, alternaient aussi entre eux pour accompagner le major général.

Un adjudant commandant de l'état-major général et 4 adjoints étaient en outre désignés pour le suivre.

Enfin, il avait derrière lui un piquet composé d'un lieutenant ou sous-lieutenant avec 1 brigadier et 6 chasseurs guides français, puis 1 brigadier et 8 guides polonais; soit 14 hommes, 2 brigadiers et 1 officier. Ce piquet était commandé alternativement par le lieutenant et les deux sous-lieutenants de la compagnie des guides. Il suivait le premier escadron de service de l'Empereur.

Le général Lecamus, avec les autres adjudants commandants et officiers de l'état-major général, marchait entre le 1er et le 2e escadron de service de l'Empereur, prêt à recevoir des ordres (1).

Le 1er février, à Willenberg, l'Empereur prit l'offensive. Il voulait « tourner l'ennemi par sa gauche ; puis, si ce dernier s'engageait sur la haute Vistule, lui couper sa ligne d'opérations et sa retraite. On commença à manœuvrer dans ce but. Malheureusement, une dépêche adressée le 28, à Bernadotte, et interceptée par des cosaques, apprit au général en chef russe le danger qu'il courait. Il donna aussitôt l'ordre de la retraite. Atteint le 2 février par le maréchal Ney à Bergfried, il

(1) Extrait des documents laissés par le général de division, comte de Monthion, et communiqués à l'auteur par sa petite-fille, Mme Emmanuel Bocher.

résista faiblement jusqu'à la nuit et se déroba. Il agit de même le 4, en face de Soult, fut encore battu à Deppen par Ney, le 5, eut son arrière-garde bousculée par Murat le même jour à Waltendorf, puis le 6 à Hoff. Le 7, arrivé à Eylau, il parut vouloir s'arrêter. Benningsen, en effet, ne pouvait plus reculer, sans s'exposer à un désastre.

En arrivant à Eylau, notre armée trouva devant elle des forces imposantes. L'Empereur, prévoyant une prochaine bataille, ordonna d'appeler à lui les maréchaux encore éloignés. Puis, il fit enlever le plateau de Ziegelhof par les troupes de Soult qu'il avait sous la main, refouler les Russes au delà de la ville et les chasser du cimetière où ils étaient en force. Leur résistance fut très énergique.

Le quartier général s'installa à Eylau et Berthier passa sa nuit à seconder l'Empereur dans les dispositions qu'il avait à prendre.

Soult resta sur le terrain de combat du 7; la cavalerie de réserve et la Garde furent établies en arrière de la ville; le 7e corps, qui rejoignit dans la nuit, fut placé à gauche; le 3e corps marchait pour se réunir à l'armée; Ney était loin et occupé avec le corps prussien qui s'efforçait de se joindre aux Russes.

Il en résulta que, le lendemain, l'infériorité numérique des troupes engagées de notre côté fut très sensible. Quoiqu'il en soit, l'action commença au point du jour par une violente canonnade. Berthier, à cheval de bonne heure, se porta avec l'Empereur au cimetière. Bientôt la bataille s'étendit de tous côtés et la lutte devint acharnée. Davout, arrivant sur le terrain du combat, attaqua avec impétuosité la gauche des Russes et la culbuta. Leurs forces se groupèrent sur leur droite qui eut un moment de succès. Mais notre gauche fut bientôt dégagée par les soldats d'Augereau, entré en ligne à son tour. Une neige épaisse, suivie d'un brouillard intense, mit du désordre dans nos rangs. Le

7e corps fut un instant écrasé et compromis. L'Empereur le fit soutenir par la cavalerie qui fournit de magnifiques charges. Une colonne russe égarée vint un moment attaquer le cimetière où était l'Empereur ; mais elle fut promptement repoussée par quelques compagnies de la Garde. Davout réussit enfin à conquérir sur l'armée ennemie le plateau occupé par sa gauche. « Ce ne fut qu'à la suite d'efforts incroyables que les Français couronnèrent enfin cette position. A quatre heures après midi, l'ennemi, furieux et ne se tenant pas encore pour vaincu, revint à la charge avec des régiments frais (1). » Repoussé après plusieurs assauts, il se replia sur son centre. La victoire se décida enfin en notre faveur. Le corps prussien était venu se mêler tardivement à cette lutte acharnée. Ney, qui le suivait, l'attaqua avec vigueur; le combat continua jusqu'à la nuit, et Benningsen en profita encore une fois, pour faire filer ses troupes sur la route de Kœnigsberg.

Jamais encore la Grande Armée ne s'était heurtée à une pareille résistance. L'énergie de l'ennemi avait impressionné ses vaillants soldats, qui devaient connaître, quelque temps après, le chiffre énorme des pertes supportées par leurs adversaires. Cette journée, en effet, leur coûtait 7.000 tués, 21.000 blessés, 24 pièces et 16 drapeaux. L'armée française avait eu 1.800 tués et 5.000 blessés. La moitié de ses corps seulement avait donné ; et malgré ces résultats meurtriers, la bataille d'Eylau était une des plus glorieuses qu'elle eut jamais livrées. Ses corps d'armée victorieux bivouaquèrent sur le champ de bataille.

Le major général passa la nuit à Eylau, avec l'Empereur et la Garde.

Le jour suivant, la poursuite commença; mais elle

(1) Relation officielle.

dura quelques heures à peine. Benningsen avait pu repasser la Prégel et mettre ses colonnes en retraite à l'abri de cette rivière. En résumé, sa tentative de se porter sur Thorn, pour dégager cette place et déborder notre gauche, avait échoué et se terminait par une défaite complète, mais non décisive.

Après cette sanglante bataille, l'Empereur, déjà résolu à reprendre ses cantonnements, fit reposer ses troupes sur place jusqu'au 16 février, pour voir ce que ferait l'ennemi.

Les événements qui venaient de se passer firent réfléchir les lieutenants de l'Empereur. Berthier surtout, qui était plus que d'autres au courant de l'ensemble de la situation, ne put se dissimuler que tout en ayant 300.000 hommes en Allemagne, Napoléon n'avait pu en rassembler que 54.000 pour une action générale; que le climat, avec ses intempéries excessives, le sol, avec ses boues impraticables, les lieux de cantonnement, avec les distances énormes qui les séparaient, avaient opposé à nos efforts des obstacles insurmontables; qu'enfin le courage et l'énergie des Russes témoignaient d'une force redoutable, supérieure à tout ce qu'on avait encore rencontré. Les maréchaux, qui avaient déjà été témoins de la répugnance des troupes à franchir la Vistule, au mois de décembre, partageaient ces pensées, sans toutefois s'y arrêter. Mais elles leur revinrent plus d'une fois à l'esprit, cinq ans plus tard, lorsque la période des grands revers commença dans les mêmes contrées. Pour le moment, ces impressions donnèrent lieu à divers mécontentements.

L'Empereur d'abord, n'était pas satisfait. Il s'était trouvé aux prises avec des difficuttés inattendues, et sa fortune avait paru faiblir un instant.

Les vainqueurs de 1806, avaient vu le succès indécis et finalement, plus chèrement payé que jamais. Même après la victoire, un fait s'était produit qui n'était pas

dans les habitudes de l'armée : l'ennemi s'était dérobé, le contact avait été perdu; et de tous côtés, on en était à chercher des indices sur les directions qu'il avait suivies.

Néanmoins, Napoléon avait vaincu; son étoile brillait toujours du même éclat. Les obstacles que lui opposaient les rigueurs du climat et l'énergie de l'ennemi n'étaient après tout que des incidents, et s'il y avait eu des hésitations, il fallait en saisir la cause pour la supprimer à l'avenir.

Un des corps d'armée, le 5e, n'avait pas su empêcher un corps russe de venir prendre part à la lutte. Lannes n'était pas là ; et, sans doute, son remplaçant Savary, commandant pour la première fois un corps d'armée devant l'ennemi n'avait pas fait ce qu'il devait. Le major général, chargé de lui en faire des observations, lui écrivit le 13 :

L'Empereur, général, est fâché que vous n'ayez pas tenu en échec, le corps du général Essen et que vous lui ayez laissé gagner plusieurs marches sur nous. La première chose à faire est de fusiller l'espion qui paraît vous avoir évidemment trompé.

Si le général Essen, qui paraît s'être mis en marche le 5 ou le 6, pour se joindre à l'armée du général Benningsen, s'est dirigé à droite sur Königsberg, il n'aura envoyé sur vous que des cosaques et de la cavalerie; il est donc indispensable que vous envoyez la division de dragons, etc..... si au contraire, le détachement du corps d'Essen s'est mis en position sur notre flanc..... vous devez marcher droit à lui et l'attaquer..... Vous devez être certain que vous n'avez pas devant vous des forces qui puissent vous résister..... L'Empereur pense que si à Ostrow, vous aviez vigoureusement attaqué l'ennemi qui n'avait que 15.000 hommes, au lieu de vous laisser séduire par de faux rapports, vous eussiez évité bien des embarras..... (1).

Cette lettre blessa Savary, qui intérieurement s'en prit à Berthier. Elle fut l'origine d'une malveillance qui

(1) Archives de la Guerre.



fut longtemps dissimulée, mais qui devait éclater plus tard.

Pour le moment, il se contenta de répondre pour se disculper. Sa tentative ne fut pas heureuse. Elle lui attira une nouvelle lettre du major général, qui ne fit qu'augmenter son irritation.

« L'Empereur, lui écrivait-il de Landsberg, le 17, ne trouve pas votre correspondance claire. Après avoir lu toutes vos lettres, on ne sait où sont les corps de votre armée, ni ce que vous avez fait. Vous ne faites pas connaître non plus la position de l'ennemi, sa force, ni ce qu'il a fait. »

Berthier lui expliquait ensuite comment il aurait dû opérer et ajoutait : « ..... Au lieu de cela, l'Empereur voit que vous n'avez fait que marcher et contre-marcher ; si vous aviez attaqué l'ennemi à Ostrow, il est à croire que vous l'auriez battu. L'Empereur trouve que la marche que vous avez faite par la rive droite de la Narew, est contre les règles de la guerre, ce qui vous a mis dans le cas de perdre l'ennemi de vue. Il valait mieux marcher sur la rive gauche, car si vous le supposiez plus fort que vous, vos manœuvres, etc..... »

Ces lettres furent suivies, peu de jours après, d'une troisième dans laquelle le major général, qui était lié avec Savary, crut devoir intervenir personnellement dans son intérêt et dans celui de l'Empereur. Il est probable qu'il ne réussit qu'à indisposer davantage le commandant du 5e corps. Sa dépêche cependant contenait d'excellents conseils.

« ..... Je reçois votre lettre du 17, trois heures après midi, que, par erreur, vous avez datée du 28. Je vous dirai de confiance, mon cher Savary, que l'Empereur trouve vos dépêches obscures, parce qu'il n'y a pas de division. Il faut d'abord raconter les faits, présenter la position respective des deux armées au moment où vous écrivez. Vous pouvez alors expliquer votre posi-

tion; mais, en raisonnant, il faut avoir soin de distinguer les différentes hypothèses. Songez que la lettre à laquelle vous répondez est déjà loin de la mémoire de l'Empereur et, qu'en discutant ses lettres, il faut poser les questions. Vous sentez que ce que je vous dis tient à mon ancienne amitié pour vous et à ma vieille expérience (1). »

Des explications sur les manœuvres à exécuter par le 5e corps, suivaient ces avis. Du reste, Savary venait de remporter un succès à Ostrolenka. L'Empereur était de nouveau satisfait; en conséquence, Berthier prévint le général qu'il n'avait plus qu'à prendre ses quartiers d'hiver et à faire reposer ses troupes. « Envoyez-moi, lui dit-il en terminant, un état exact et nominatif, en indiquant le département de tous les soldats de votre corps d'armée qui ont déserté; nous savons qu'il y en a beaucoup. Il ne faut rien cacher à l'Empereur, du mal comme du bien. Le tromper, même sur des choses qui pourraient lui être désagréables, c'est se rendre coupable (2). »

L'incident fut terminé.

Le mécontentement causé par le 5e corps ne fut pas le seul et surtout ne fut pas le plus grave. Augereau, blessé à Eylau, se plaignait de ne pas avoir été soutenu à temps, d'avoir supporté le plus grand effort de la bataille, d'avoir eu par suite son corps décimé et de s'être vu sur le point d'éprouver un échec. Il était mécontent et voulait s'en aller. On lui accorda un congé et la situation de son corps parut assez sérieuse pour que l'Empereur décrétât sa dissolution. Ses régiments furent répartis dans les autres corps d'armée.

Ce n'était pas tout encore. L'ennemi répandait de

---

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

faux rapports sur la journée d'Eylau. Le major général fut chargé de les démentir; mais en envoyant pour cela un officier polonais à Posen, avec une dépêche, il dut faire connaître que l'armée manquait de vivres et qu'elle en réclamait d'urgence.

Le quartier général resta à Eylau jusqu'au 17. Le major général employa ce temps à envoyer des reconnaissances de tous côtés pour savoir au juste dans quelle direction l'ennemi s'était retiré.

§ 4. *Nouveaux cantonnements. — Campagne d'été. Bataille de Friedland. — Traité de Tilsitt.*

Quand il fut fixé, l'Empereur fit diriger ses troupes sur des cantonnements provisoires et, à partir du 20 février, sur leurs installations définitives, qu'il avait choisies de façon à protéger le siège de Dantzig. Dans ce but, Berthier fit établir suivant ses ordres, à Liebstadt, une instruction détaillée qui plaçait les corps sur « des lignes à peu près parallèles, présentant la tête des colonnes du côté de l'ennemi » et permettant de les concentrer en deux jours, à Osterode, dans le cas d'un mouvement offensif de ce dernier.

Par suite, le 1er corps, tenant la gauche, occupa les localités près de l'embouchure de la Passarge. Le 4e corps fut placé en avant du 1er, de Wormditt à Liebmuhl; le 6e, en avant du 4e, sur l'Alle, à Guttstadt et Allenstein; le 3e forma la droite vers Hohenstein. La réserve de cavalerie s'étendit dans plusieurs cantonnements, avec son quartier général à Osterode. Le 5e était à Ostrolenka.

Le quartier général impérial fut établi à Osterode, avec la Garde aux environs.

Le 23 février, ces cantonnements étaient occupés et

le quartier général était installé. Une des premières dépêches du major général prévint Masséna que l'Empereur lui confiait le commandement du 5ᵉ corps renforcé d'un contingent bavarois de 12.000 hommes.

Malgré ces habiles dispositions, l'espoir de faire reposer les troupes devait être de courte durée. Les Russes n'étaient pas disposés à rester inactifs. Les mouvements accomplis par nos corps pour se cantonner derrière la Passarge leur avaient paru des marches en retraite. Par suite, ils avaient occupé des points dont il fallut les déloger. C'est ainsi que le 26 février, la division Dupont, du 1ᵉʳ corps, dut livrer au corps prussien le combat de Braunsberg et lui enlever cette ville pour s'y installer.

A la même date, Benningsen faisait tâter nos positions sur tout notre front et, nous voyant sur nos gardes, il transporta son quartier général à Heilsberg. De là, il engagea plusieurs affaires avec nos avant-gardes. Napoléon, croyant qu'il allait franchir l'Alle, fit donner des ordres pour un mouvement d'ensemble, le 2 ou le 3 mars. En les expédiant, Berthier, qui ne recevait plus depuis quelque temps des comptes rendus du 4ᵉ corps, saisit cette occasion pour adresser à Soult une lettre qui devait être remarquée plus tard et souvent reproduite :

L'Empereur, monsieur le maréchal, m'a demandé plusieurs fois la communication de votre correspondance, et comme depuis plusieurs jours je n'ai pas reçu un seul rapport de vous sur les mouvements militaires, S. M. me charge de vous dire que son intention est qu'indépendamment du rapport que vous lui faites directement d'après les lettres qu'Elle vous adresse elle-même, vous n'en devez pas moins continuer à me faire les mêmes rapports, avec la différence que dans ceux que vous m'adressez, vous devez entrer dans beaucoup plus de détails; ces rapports, comme vous le sentez, monsieur le maréchal, ne me sont pas personnels, car je ne suis rien dans l'armée; je reçois au nom de l'Empereur les rapports de MM. les maréchaux, et je signe ses ordres pour lui; ainsi, je suis nul pour ce qui m'est personnel;

mais S. M. exige que des rapports plus détaillés, de tout ce qui se passe, me soient envoyés, soit avantage, soit désavantage; rien ne doit être caché à l'Empereur.

Je vous engage donc à vouloir bien me tenir au courant de tout ce qui se passe à votre corps d'armée, ainsi que le font les autres maréchaux.

Pour ce qui m'est personnel, monsieur le maréchal, j'ajouterai qu'il m'est agréable de correspondre avec vous (1).

On s'est servi de cette lettre pour affirmer la nullité de Berthier. Elle ne prouve cependant qu'une chose : la nécessité du major général de s'effacer constamment devant son chef, surtout quand celui-ci a la valeur et le caractère de Napoléon. Dominé par un sentiment du devoir militaire dont rien n'arrêtait l'expression et la volonté d'exiger de ses subordonnés, même de ses égaux, la stricte exécution de leurs devoirs, le prince de Neuchâtel ne pouvait agir, ni parler autrement; et cependant, vis-à-vis de maréchaux du mérite de Soult, il lui fallait une haute personnalité pour s'imposer comme il venait de le faire.

Cette lettre indique, en outre, aux chefs d'état-major en général, la ligne de conduite qu'ils doivent toujours suivre. Quand on rêve pour eux une individualité, on se trompe. Dans l'intérêt du commandement, leur rôle doit rester effacé, subalterne et ingrat. Cela ne doit pas les empêcher d'exercer, à leur tour, des commandements actifs avec une réelle distinction. Les campagnes de Napoléon l'ont maintes fois prouvé.

Les instructions que le major général avait fait préparer pour les journées des 2 et 3 mars, avaient pour but de réoccuper Guttstadt que les Russes avaient pris à Ney peu de jours auparavant, « d'enlever les canons de l'ennemi, de lui inspirer de l'épouvante, de culbuter son infanterie et de lui apprendre à ne plus approcher

(1) Archives de la Guerre.

de si près son artillerie et à se contenter de nous observer avec des détachements de troupes à cheval. Cette expédition doit être considérée sous le même rapport que le serait la sortie d'une place forte (1) ».

A peine ces mouvements offensifs furent-ils dessinés que l'ennemi céda le terrain et évacua les postes qu'il avait derrière l'Alle; puis, entre cette rivière et la Passarge, Guttstadt fut repris sans résistance; les têtes de colonnes des 4e et 6e corps eurent seules à agir; et les Russes se retirèrent à Heilsberg et Landsberg. Néanmoins, pendant tout le mois de mars, ils continuèrent à inquiéter nos corps, particulièrement sur notre droite; et nos troupes, de leur côté, durent faire constamment des reconnaissances pour les surveiller. Ces mouvements, malgré leur faible étendue, obligèrent l'état-major général à transmettre de divers côtés des ordres détaillés de l'Empereur qui tenait à être prêt à prendre partout une vigoureuse offensive, si l'ennemi faisait mine de tenir. Tout le monde était ainsi mis en éveil et en état de marcher au premier signal. Le major général concourait à entretenir cette situation par l'activité de sa correspondance, par ses recommandations et par ses demandes incessantes de renseignements.

A la fin de mars, il eut l'occasion de définir au général Pannetier ses fonctions de commandant supérieur du quartier général : « Voir tout ce qui se passe, veiller à la police et à la sûreté du quartier général, passer en revue tous les détachements qui passent, etc....., enfin, rendre compte au major général deux fois par jour (2). »

Cet ensemble de prescriptions montrait une rigueur dans le service, qui a rarement existé depuis cette époque et qui aurait dû être conservée.

---

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

Il se produisit alors un fait, généralement ignoré, qui peint mieux que d'autres la droiture et la probité du major général, qualités que Napoléon prisait tout particulièrement.

Un décret du 25 mars 1807 avait institué un conseil de gouvernement et l'article 4 était ainsi conçu :

L'inspecteur en chef Denniée, secrétaire général de la Guerre, sera secrétaire de ce conseil. Nous lui enjoignons et lui faisons une obligation spéciale d'insérer dans les procès-verbaux qu'il nous adressera, les opinions des membres du conseil et les noms de ceux qui les auront émises.

Le baron Denniée écrivit au major général, ministre de la Guerre, pour lui demander s'il devait lui adresser directement les procès-verbaux des séances du conseil, pour être mis ensuite sous les yeux de l'Empereur. Voiçi quelle a été la réponse autographe du prince de Neuchâtel :

Mon cher Denniée, l'Empereur avait eu la bonté de me faire part de ses projets relativement au décret du 25 mars. J'ai pensé que le bien du service exigeait que S. M. vous nommât secrétaire du conseil. Ma confiance est si entière en vous, qu'en toute occasion j'en répondrais comme de moi-même. Vous ne me devez aucun compte, ni le moindre détail sur les séances, ni sur leurs résultats. Tout est secret. L'Empereur, que je ne quitte pas, me confie ce qu'il croit utile au bien de son service. En votre qualité de secrétaire général du conseil de guerre, vous êtes étranger au ministre de la Guerre ou au major général.

Je vous réitère l'assurance de mon attachement.

Signé : Alex. BERTHIER,
Prince de Neuchâtel (1).

Au moment où il écrivait cette curieuse lettre, le major général avait pour principales occupations la

(1) *Itinéraire de l'Empereur à la campagne de Russie,* par le baron Denniée fils.

transmission des ordres relatifs au siège de Dantzig, dirigé par le maréchal Lefebvre, aux opérations entreprises par le maréchal Mortier contre les Suédois et à celles que le prince Jérôme exécutait en Silésie.

Celles du maréchal Mortier ne réussirent pas toujours à obtenir l'approbation de l'Empereur ; et le major général dut lui faire, à ce sujet, diverses recommandations. Le 24 avril, après lui avoir adressé des compliments sur ses bonnes dispositions militaires, il dut ajouter : « L'Empereur n'approuve pas l'armistice que vous avez conclu ; il n'approuve pas davantage les dispositions que vous avez prises, de reporter vos troupes du côté de Colberg, ce qui les fatigue inutilement. S. M. n'est pas satisfaite de votre correspondance ; elle ne la trouve pas assez détaillée..... S. M. est mécontente de la négligence que le général Godinot, votre chef d'état-major, porte dans ses fonctions. Ordonnez-lui les arrêts pendant 24 heures, pour sa négligence à m'envoyer les états de situation, comme pour ne pas m'avoir adressé les renseignements, etc..... »

Dans le service d'état-major, le prince de Neuchâtel avait, on le voit, son initiative propre et il en usait pour exiger, avec raison, une ponctualité extrême.

Il eut, à la même époque, à envoyer à sa principauté quelques décrets organiques. L'un d'eux fut sensible à ses sujets, mais agréable à Napoléon. Ce fut celui qu'il signa à Finkenstein, le 16 mai, pour la levée d'un bataillon neuchâtelois, sous le titre de bataillon du prince de Neuchâtel. Il fixa sa composition et son uniforme, dont les couleurs jaunes devaient faire appeler ses hommes, dans tous les pays où ils passèrent : les serins de Berthier.

Pendant le séjour du quartier général à Osterode et à Finkenstein, le prince major général, indépendamment des recommandations qu'il fut chargé d'adresser aux maréchaux et généraux commandant des travaux

de siège, eut à participer à différentes mesures qui avaient pour l'armée une grande importance.

Telle fut l'organisation d'un corps de réserve de la Grande Armée dont le commandement fut promis au maréchal Lannes, pour le moment où sa santé serait rétablie.

Plus tard, ce fut le mouvement de gauche à droite qui fut ordonné à toute l'armée afin de parer aux tentatives des Russes pour dégager Dantzig. A cette occasion, le major général prévint le 8e corps (Mortier) qu'il devait se rapprocher de cette place pour seconder le maréchal Lefebvre, et l'armée de réserve de Hanovre, sous Brune, qu'elle remplaçait le 8e corps à Stettin.

Les efforts des Russes n'ayant pas réussi à secourir Dantzig, cette place capitula le 27 mai, après une valeureuse défense.

Peu de jours auparavant, les attaques réitérées de l'ennemi sur notre front, décidèrent l'Empereur à faire camper ses troupes. En transmettant cet ordre à Masséna, Berthier lui dit : « La grande quantité de troupes légères de l'ennemi nous rend inutile autant que désavantageuse, la guerre de poste; nous l'éviterons en campant. D'ailleurs dans les camps, les troupes sont plus sainement, plus aisées à nourrir, indépendamment de ce que la discipline et l'instruction y gagnent..... Sa Majesté adopte les camps par divisions en carré (1) ».

Ce fut également dans le mois de mai que le major général expédia de nouveaux ordres, pour la transformation du corps du maréchal Brune en corps d'observation de la Grande Armée, comprenant des troupes hollandaises, espagnoles, italiennes et françaises. Il était chargé de défendre les embouchures des fleuves d'Allemagne, de tenir en échec la Poméranie suédoise

(1) Archives de la Guerre.

et de couvrir du côté de la mer, les principales places prussiennes.

Les dispositions prises par l'Empereur pendant le printemps, la nouvelle organisation de ses troupes, les renforts qu'il avait reçus, les succès obtenus en Silésie, la prise des places assiégées, avaient augmenté la puissance d'action de l'armée et l'avaient mise en mesure d'entreprendre de nouvelles opérations au moment de la belle saison, avec de grandes chances de succès.

Les Russes s'étaient de leur côté fortifiés et renforcés. Leur souverain avait rejoint son armée en mai et fixé son quartier général à Tilsitt, sur le Niémen, où le roi de Prusse était venu le trouver. Dans les premiers jours de juin, Benningsen prit l'offensive, se concentra à Heilsberg, le 4, et attaqua le 5, les 1er, 4e et 6e corps. L'action la plus vigoureuse se dessina contre Ney qui était en position avancée et qui fut assailli par des forces supérieures. Il résista énergiquement, maintint ses formations, puis, se sentant trop faible, il se replia en bon ordre sur le gros de l'armée à Deppen.

Le major général, chargé de lui faire connaître les intentions de l'Empereur, lui écrivit le 6, à 3 heures du matin :

..... « S. M. approuve le mouvement de retraite que vous avez fait sur Deppen.

« Le prince de Ponte-Corvo et le maréchal Soult ont aussi été attaqués et ont repoussé l'ennemi avec grande perte.

« Toute l'armée et ses réserves se réunissent..... Dans la journée, vous recevrez des ordres définitifs sur les dispositions à prendre. En attendant, l'intention de l'Empereur est que si l'ennemi continue à vous attaquer et que vous jugiez devoir être contraint à vous rapprocher, que vous preniez position, etc..... (1). »

(1) Archives de la Guerre.

En réalité cette fois, les Russes avaient devancé l'Empereur. Mais nos corps étaient en éveil; le projet de l'ennemi, d'accabler l'un d'eux isolément, avait échoué devant l'habileté tactique de Ney; et ce premier mouvement terminé, ils allaient se trouver en présence de Napoléon dont le premier acte fut de prendre à son tour l'offensive, en vue d'une affaire décisive.

Une nouvelle attaque de l'ennemi le 6, sur Deppen fut repoussée avec pertes; et le même jour, le major général qui s'était rendu sur ce point avec l'Empereur, expédia les ordres pour une concentration de la Garde, du corps de réserve de Lannes, du 8e corps (Mortier) et d'une grande partie des divisions de cavalerie de réserve; Davout soutint Ney sur sa droite; Soult et Victor qui remplaçaient Bernadotte blessé, poussèrent des reconnaissances sur leur front.

Le 8, l'offensive fut reprise et les Russes reculèrent. Le 9, on leur enleva Guttstadt et la rive gauche de l'Alle, tandis qu'ils gagnaient Heilsberg et y occupaient une forte position, retranchée avec soin depuis longtemps.

Les ordres de l'empereur avaient pour but de la tourner et de couper la retraite de l'ennemi sur la Pregel. Ils furent expédiés le 10 juin, et dirigèrent sur Heilsberg, Lannes (1), Soult et une partie de la Garde, avec Murat en avant. Victor et Davout devaient marcher sur la route d'Heilsberg à Königsberg, soutenus par Mortier. Ney et le reste de la Garde formaient réserve près de l'Empereur.

Cette journée du 10 devait montrer à quel point, l'imprévu peut compromettre, à la guerre, les mouvements les mieux conçus. L'Empereur qui comptait attaquer Heilsberg, le 11, n'y arriva que le 10 au soir. Il fut surpris de se trouver au milieu de troupes qui avaient

(1) Lannes, rétabli, avait repris le commandement de son corps d'armée.

combattu toute la journée et livré une bataille aussi acharnée qu'indécise. Murat et Soult en effet, ayant rencontré les Russes, avaient engagé une affaire sans tenir compte de leur nombre, ni de la force de leurs ouvrages. Il en était résulté une lutte meurtrière entre 30.000 Français à découvert, contre 90.000 Russes bien abrités, qui avaient maintenu leurs positions.

Il n'y avait qu'un parti à prendre : recommencer le lendemain. Berthier transmit des ordres dans ce sens et dût ce soir là, comme l'Empereur, passer sa nuit au bivouac, par un temps de pluie et de boue.

Le lendemain, heureusement, l'effet des dispositions prises par l'Empereur sur sa gauche, se fit sentir. Benningsen, apprenant le danger dont le menaçaient les corps de Davout et de Victor, évacua Heilsberg, de bonne heure, et marcha sur Friedland, par la rive droite de l'Alle, qui couvrait ses colonnes.

Heilsberg fut occupé de suite; Berthier y installa le quartier général dans la soirée, et expédia les ordres destinés à pousser l'armée en avant.

Cette journée d'Heilsberg, en offrant l'exemple d'une bataille sanglante, livrée à l'insu et contre la volonté du général en chef, devait rester néanmoins une des plus curieuses de la carrière de Napoléon et montrer à quel point une habile disposition de marches peut annuler les efforts d'une armée entière et l'obliger à abandonner une position redoutable.

Le 12, le major général arriva avec l'Empereur à Eylau. De tous côtés, nos colonnes s'avançaient. Les ordres transmis dans cette journée et dans celle de la veille, dirigeaient le 13, Soult sur Königsberg par Kreutzbourg, suivi par Murat; Lannes, sur la route de Friedland, par Lampasch, près d'Eylau, suivi par le 8e corps (Mortier); Ney, sur Schmoditten, également près d'Eylau; Davout, vers Königsberg; et Victor, sur Landsberg.

Ces dispositions devaient amener le 14, la célèbre bataille de Friedland.

Benningsen, qui marchait sur Königsberg pour défendre cette place, franchit l'Alle à Friedland, le 13 au soir, en refoulant une faible avant-garde de Lannes; et, sachant nos corps en marche sur la rive gauche, il déploya ses forces pendant la nuit pour nous arrêter.

Lannes, qui était en tête de l'armée, les aperçoit au point du jour. Mortier (8ᵉ corps), Ney (6ᵉ), la cavalerie, la Garde et Victor (1ᵉʳ corps), arrivent successivement et prennent leurs positions de combat.

Vers midi, Berthier, au bivouac avec l'Empereur, reçoit l'ordre de bataille et le transmet aussitôt. Ney forme la droite; Lannes, le centre; Mortier, la gauche; le reste est en réserve, sauf les divisions de cavalerie qui sont affectées aux corps d'armée.

L'Empereur indique sa place, avec la réserve au centre. Une lettre du major général à Murat, lui désigne Königsberg comme objectif, mais le rappelle à Friedland avec Soult et Davout.

« Tâchez donc d'arriver à une heure du matin, lui écrit Berthier. Si l'Empereur aperçoit, au début de l'action, que l'ennemi est en très grande force, il est possible qu'il se contente aujourd'hui de le canonner et qu'il vous attende. Communiquez cette lettre à MM. les maréchaux Davout et Soult. »

En prévision de cette éventualité, la lutte ne commença qu'à cinq heures du soir, au signal donné à Ney par l'Empereur. Les ordres expédiés par le major général avaient bien spécifié qu'on avancerait par la droite. Les troupes de Ney marchaient sur Friedland, qui était le point d'appui de la gauche russe. Celle-ci fut refoulée dans cette petite ville, où furent bientôt rejetées d'autres fractions de l'armée ennemie. Le combat devint acharné. Napoléon, suivant les progrès de ses troupes, s'avançait au milieu du feu et Berthier, pour le seconder, « s'élança

plusieurs fois au milieu de la mêlée, pour compléter des ordres ou en transmettre de nouveaux ».

Pendant ce temps, la droite des Russes apprenant qu'elle était également menacée du côté de Königsberg, se rejetait aussi sur Friedland, où se produisit bientôt un encombrement inoui. L'artillerie française redoubla alors ses coups; l'ennemi battu, lutta jusqu'à la nuit; une partie de ses hommes se jeta alors dans l'Alle pour se sauver et n'y trouva qu'une mort malheureuse.

L'armée russe, dans cette terrible journée, perdit 15.000 tués ou blessés, 25 généraux tués, blessés ou pris; 80 pièces, des drapeaux et des caissons. L'armée française compta 1.000 tués et 3.000 blessés.

Malgré son peu de durée, Friedland était une des grandes batailles de l'époque et ses résultats ne devaient pas tarder à lui donner une importance plus grande encore.

L'Empereur, le major général, l'état-major général, la Garde et tous les corps bivouaquèrent sur le champ de bataille.

La poursuite commença le lendemain, l'armée continuant son mouvement sur Königsberg, par la rive gauche de l'Alle. L'ennemi, en retraite précipitée sur le Niémen, fut atteint par Murat, après la Prégel et poussé l'épée dans les reins.

Le 16 juin, Königsberg fut occupé et le quartier général se porta à Wehlau, pour s'emparer de Schirrau, le lendemain. Tous les corps s'avançaient avec rapidité; l'ennemi fuyait plus vite encore, couvert par des partis de cosaques, qui vinrent même enlever du monde près de Wehlau. Le major général fut chargé d'en faire des observations à Murat. Il lui écrivit de Schirrau, le 17: « L'Empereur, mon prince, a trouvé que les dispositions qu'il a ordonnées, n'ont point été effectuées. Une brigade d'infanterie devait suivre la rive gauche de la Prégel, ce qui n'a pas eu lieu, de sorte que des cosa-

ques sont venus enlever des hommes jusque près de Wehlau..... L'armée se trouve en pointe ayant ses flancs découverts, etc...... »

Murat, était habitué à des observations de ce genre; mais il ne voulut pas les recevoir sans protester. Il répondit à Berthier :

Mon cousin, j'ai reçu votre lettre d'hier au soir, onze heures. Je vous prie de dire à S. M. que c'est bien à tort *qu'il* vous ordonne de me gronder; *qu'il* soit bien persuadé que jamais personne ne mettra plus de zèle à faire exécuter ses ordres. Ceux qu'il m'a transmis hier ont été ponctuellement exécutés.

Il donnait ensuite au major général les explications désirables et ajoutait :

Au reste, nous ne trouverons l'armée (russe) que derrière le Niémen..... Je suis ici (à Popelkein) passablement mal. On a arrêté mes équipages au pont (sur la Prégel sans doute), ce qui m'a mis à l'abri d'une indigestion pour cette nuit.

Votre affectionné cousin. JOACHIM (1).

Ces incidents n'eurent d'ailleurs aucun effet sur la poursuite, qui continua sans relâche. Le 20, Berthier arriva à Tilsitt avec l'Empereur, et y fut chargé d'annoncer la dernière victoire aux maréchaux Brune, Masséna et de les tenir au courant de la situation qui ne pouvait tarder à se modifier. Le même jour, en effet, l'Empereur de Russie demanda une suspension d'armes en vue d'une paix définitive. Napoléon y consentit et l'armistice fut signé le 21 juin, entre le major général et le prince de Labanoff, envoyé par l'Empereur Alexandre.

La ligne de démarcation fut fixée de l'embouchure du Niémen à Grodno et trois jours après, Berthier, adressa aux différents corps, les ordres pour leurs cantonnements.

(1) Archives de la Guerre.

Le quartier général s'établit à Königsberg, avec la Garde. Mais le major général resta à Tilsitt avec l'Empereur et l'état-major général. Une de ses premières occupations après la conclusion de l'armistice fut la direction du travail des ingénieurs géographes qui, suivant les habitudes de l'Empereur, durent, à ce moment, redoubler d'activité. La reconnaissance de l'embouchure du Niémen et de tous les cours d'eau qui forment des lignes de défense sur ce fleuve ou sur la Prégel, fut prescrite au général Sanson, ainsi que le levé des terrains de combats et de batailles. La carte de la Prusse orientale dut être revisée.

Berthier prévint aussi le général Chasseloup, commandant le génie de l'armée, qu'il aurait à construire des ouvrages fortifiés sur tous les points ayant une valeur militaire.

Les négociations politiques étaient aussi activement menées. Le 25 juin eut lieu sur le Niémen, la fameuse entrevue des deux Empereurs. Berthier y accompagna Napoléon avec les personnages qui composaient sa suite et y reçut les compliments du tsar Alexandre, qui n'avait eu que trop souvent l'occasion de se rendre compte de la remarquable exécution du service d'état-major de son adversaire. A la suite de cette entrevue, la paix fut signée le 8 juillet et ratifiée le lendemain par les souverains de France et de Russie. Le major général la notifia aussitôt à l'armée.

Le 10 juillet, il quitta Tilsitt pour se rendre à Königsberg où fut installé l'état-major général. Ce fut dans cette ville que fut conclue, deux jours après, la paix entre la France et la Prusse qui nous fit des cessions importantes. Elle nous abandonna la majeure partie de son territoire polonais et accepta sa transformation en duché de Varsovie, au profit du roi de Saxe, devenu notre allié. Elle nous céda encore le pays entre l'Elbe et le Rhin, érigé en royaume de Westphalie, pour le prince

Jérôme. Des dispositions avantageuses furent convenues avec la Russie au sujet de Cattaro et des îles de l'Adriatique.

Tous les détails de ces conventions donnèrent lieu à des mesures militaires, à des mouvements de troupes et à des occupations qui absorbèrent l'attention du major général pendant les jours qui suivirent la conclusion de la paix.

Le 12 juillet, le jour même de la fin des hostitités avec la Prusse, il fut chargé d'établir, avec le feld-maréchal, comte de Kalkreuth, une convention relative à l'évacuation des provinces restituées à la Prusse. Aux termes de cet arrangement, la ville de Tilsitt devait être remise aux Prussiens le 20; Königsberg, le 25; les pays jusqu'à la Passarge devaient être rendus avant le 1[er] août. La vieille Prusse devait être évacuée jusqu'à la Vistule, le 20 août; et jusqu'à l'Oder, le 5 septembre; le reste de la Prusse jusqu'à l'Elbe, le 1[er] octobre, ainsi que la Silésie. Les provinces de Magdebourg, Prentzlow, Passewalk ne devaient être évacuées que le 1[er] novembre. Ces différentes dispositions étaient subordonnées au paiement des contributions. Des commissaires étaient nommés pour veiller aux détails de la convention et régler les différents.

Après avoir terminé les affaires politiques et militaires provoquées par les derniers traités, l'Empereur quitta Königsberg, le 13, pour rentrer en France, en passant par Dresde. Il laissa provisoirement le prince de Neuchâtel, à la tête de l'armée, pour achever l'exécution des dispositions les plus urgentes (1).

La position faite au prince de Neuchâtel avait un caractère transitoire; c'était une sorte de mission que

(1) La relation officielle désigna plus tard Berthier, comme commandant en chef la Grande Armée, en l'absence de l'Empereur.

l'Empereur lui avait confiée après son départ. Il devait surtout s'assurer que ses volontés étaient partout bien observées et veiller aux premiers mouvements d'évacuation. Il y avait près de deux ans que Berthier avait quitté la France; il avait eu pendant tout ce temps un travail et une responsabilité accablants; il avait le droit d'aspirer au retour et l'Empereur était le premier à le comprendre.

Il prévint l'armée de sa mission et avisa Murat de la mise en route de ses divisions. « Je joins ici des itinéraires que j'ai fait expédier à ces divisions et qui sont combinés de manière à ce qu'elles ne se rencontrent pas avec d'autres troupes dans les mêmes lieux de logement. » ..... « Après mon départ de l'armée, M. le maréchal Soult sera autorisé à donner des ordres et contre-ordres aux divisions de la réserve de cavalerie, suivant les circonstances; et l'intention de l'Empereur est que le général Belliard (1) ainsi que l'état-major de la réserve de cavalerie soient établis dans le lieu où ce maréchal aura son quartier général. »

L'entrevue de Tilsitt avait eu un grand retentissement. L'Empereur en était revenu enchanté et il avait recommandé qu'on perpétuât le souvenir de cet événement. Berthier, qui en avait fait exécuter un croquis, s'empressa d'écrire à M. Denniée, secrétaire général du ministère de la Guerre, pour qu'on le fît graver au plus tôt.

Le même jour, il fut en mesure de rendre compte à l'Empereur de l'expédition des ordres de mouvement et de lui envoyer un tableau de la marche des différents corps. Il lui faisait connaitre aussi que suivant son désir, il avait prévenu les maréchaux qu'ils avaient

---

(1) Chef d'état-major du corps de réserve de cavalerie. Le grand-duc de Berg comptait quitter son commandement et rentrer dans ses états.

« à se rendre immédiatement à Paris ». Quant à lui, il ne partirait qu'après avoir fini le travail des récompenses. Il lui écrivit à ce sujet :

Depuis votre départ, Sire, je ne cesse de travailler et de faire expédier, par douze secrétaires, les récompenses que vous avez accordées et tous les bienfaits dont vous avez comblé votre Grande Armée; et je ne partirai que quand tout sera entièrement terminé.

Je présume partir le 18 ou le 19 pour Elbing; le 20, je serai à Dantzig, j'y séjournerai le 21; le 24, à Berlin, j'y séjournerai le 25 : le 26, à Magdebourg, j'y séjournerai le 27. J'en partirai le 28, pour me rendre à Paris, où j'arriverai le plus tôt qu'il me sera possible. Je laisserai mes aides de camp et quelques officiers d'état-major auprès des maréchaux pour m'apporter des nouvelles tous les deux jours, notamment du corps du maréchal Brune.

Mon itinéraire est toutefois subordonné aux événements. Partout, je donnerai les ordres que les circonstances exigeront. Malgré le désir et le besoin que j'ai d'être auprès de Votre Majesté, c'est remplir ses intentions que de faire tout ce qui peut être utile à son service.

Déjà une partie des récompenses accordées par Votre Majesté est connue de l'armée; la reconnaissance égale l'attachement qu'on lui porte; on croit tout accordé, quand chaque jour, j'annonce de nouveaux bienfaits.

Je présente à Votre Majesté, etc.....

M[al] Alex. BERTHIER (1).

Le major général fit en même temps notifier aux troupes, la création par l'Empereur de quatre grands commandements.

Cette organisation se trouve résumée dans une lettre de M. Salamon qui fait en même temps connaître un des plus fidèles serviteurs du major général.

Salamon, capitaine en retraite, chef du bureau du mouvement, près le major général à M. Gérard, chef de la 3e division du ministère de la Guerre.

Kœnigsberg, le 15 juillet 1807.

Je vous préviens, mon cher chef, que le prince viens de donner

(1) Archives de la Guerre.

des ordres pour le mouvement d'évacuation de l'armée ; d'après les dispositions prescrites à cet égard, il y aura quatre grands commandements, celui du maréchal Davout, commandant le duché de Varsovie; celui du maréchal Soult, commandant la vieille Prusse, jusqu'à l'Oder; celui du maréchal Mortier, commandant la haute et basse Silésie; et celui du maréchal Brune.

Je joins ici une note qui vous indiquera la composition de ces commandements et une deuxième note indiquant les mouvements de l'armée.

Le prince désire qu'on s'occupe sans perdre un moment à faire un nouveau livret d'après ces nouvelles bases, afin qu'il puisse être remis à l'Empereur le plus tôt possible après son arrivée à Paris.

. . . .

L'Empereur est parti le 13 et nous espérons que le prince le suivra de près. En attendant le plaisir de vous embrasser je vous prie de recevoir l'assurance de mon vif attachement.

Signé : SALAMON (1).

Pendant son séjour à Königsberg, Berthier s'occupa du bataillon de Neuchâtel, récemment créé. Il fit venir à Dantzig ceux de ses sujets qui servaient dans d'autres corps, les fit former en compagnies par les soins du général Oudinot et diriger ensuite sur Besançon, où se trouvait le bataillon.

Les nombreux travaux dont il était alors chargé, ne lui faisaient pas oublier sa correspondance journalière avec l'Empereur qui résumait, même quand il n'y avait rien d'intéressant à dire, la situation de la Grande Armée. Le 17 juillet, sur le point de quitter Königsberg, il lui écrivit : « Ma correspondance n'offre absolument rien dont je puisse entretenir Votre Majesté. Les dispositions qu'Elle a prescrites s'exécutent ou s'exécuteront aux époques déterminées..... Ayant expédié tous vos ordres, Sire, et, tout me paraissant prévu, je pars demain pour Dantzig.

(1) Archives de la Guerre.

« Vos armées sont dans l'enthousiasme des grâces que vous avez accordées. Le pays est tranquille.....

« Votre Majesté verra avec intérêt le tableau ci-joint des prisonniers prussiens faits par l'armée française, dont 5.000 officiers et 123.000 soldats. Dans quelques jours, j'aurai des documents pour présenter un pareil tableau des prisonniers russes, etc..... (1). »

Le major général ne put quitter Königsberg que le 19, arriva le même jour à Elbing, y séjourna le 20, atteignit Dantzig le 21, y resta juste le temps nécessaire et gagna Thorn, le lendemain. De cette ville, il rendit compte à l'Empereur, le 22, des mesures qu'il avait prises pour que « le maréchal Brune puisse chauffer vigoureusement Stralsund ». Il lui annonça le départ pour Paris des maréchaux Lannes, Ney, Masséna, après la mise en mouvement de leurs troupes et lui parla des recommandations réitérées qu'il avait faites pour que le service de la place de Dantzig fut exécuté constamment avec la plus grande vigilance. « La correspondance de l'armée, lui disait-il, n'offre rien que je ne sois dans le cas de présenter à Votre Majesté..... Je serai après-demain à Berlin, où j'attendrai vos ordres avec impatience, ayant un grand besoin d'aller à Paris (2) ».

Berthier n'arriva à Berlin que le 25. Une fois dans cette ville, les exigences du service ne lui laissèrent plus le loisir de songer à son retour. Il lui fallait se rendre encore à Stralsund. Il en parla à l'Empereur, dans sa lettre du même jour, en ajoutant : « Toutes les dispositions de Votre Majesté seront exécutées avec le zèle qu'Elle me connaît. J'ai vu le général Clarke (3) ; il n'y a rien de nouveau ; les troupes marchent conformément

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.
(3) Archives de la Guerre.

à vos ordres. Quand j'aurai été à Stralsund, je vous ferai connaître les dispositions que j'aurai faites touchant les Hollandais et les Espagnols ».

. . . .

Le prince major général arriva à Stralsund, le 27. Il employa trois jours à régler toutes les questions qui lui furent soumises, se rendit ensuite à Tilsitt, le 30 et fut de retour à Berlin, le 1er août. Königsberg avait été évacué le 25 juillet ; nos avant-postes tenaient la ligne de la Passarge ; le mouvement de la Grande Armée continuait. « J'arrive de Stralsund, disait-il, où j'ai passé trois jours : j'ai employé le premier à faire la reconnaissance de la place ; le second, à passer la revue des troupes ; le troisième, à expédier des ordres..... La force de Stralsund me semble tenir principalement aux eaux qui l'entourent ; on peut s'en faire une idée en la considérant comme la place de Mantoue, etc..... Tout porte à croire que vers le 15 août, on pourra commencer le feu des trois attaques ; j'ai ordonné que la première opération fut de s'emparer du camp retranché..... Préalablement à tout, j'ai ordonné au maréchal Brune, tout en préparant et en vous faisant connaître les moyens qu'il y aurait pour l'expédition de l'île de Rugen, de ne pas perdre un moment et de tout employer pour s'emparer de la place de Stralsund, qui sera entièrement détruite si elle ne se rend pas..... J'ai ordonné à ce maréchal de mettre en marche, pour Hambourg, les 3.800 Espagnols qui sont devant Stralsund et les quatré mille Hollandais qui sont aussi avec lui. Il m'a dit avoir reçu une lettre de Votre Majesté, qui l'autorisait à garder ces corps tant qu'il aurait besoin. Je ne lui en ai pas moins ordonné de les renvoyer à mesure que les troupes qui lui sont annoncées, arriveront.

« J'ai fait mettre de suite en route la cavalerie hollandaise et la cavalerie espagnole, etc..... Après-demain, 3, je compte partir pour Magdebourg, et après avoir

rempli vos intentions, je continuerai ma route par Fulde, Mayence et Paris, où j'espère être rendu pour la fête de Votre Majesté, etc..... ». (1)

A cette époque, l'Empereur reconnaissait à Berthier le droit d'ordonner en son lieu et place et de prendre en son absence, toutes les décisions exigées par les circonstances. Le major général, de son côté, n'avait qu'un désir : faire l'impossible pour répondre aux volontés de Napoléon.

Le 3 août, il était encore à Berlin. Davout lui demanda de faire une exception, en faveur de ses officiers, à la mesure générale décrétée par l'Empereur, au moment de la paix, de ne pas payer encore les mois de solde arriérés, dûs à la Grande Armée sur l'exercice 1806. Berthier accueillit la demande et écrivit à l'Empereur : « J'ai cru devoir, d'après cette considération (2), ordonner le versement d'une somme de 1.600.000 francs, dans la caisse du 3e corps, pour être affectée à cette dépense, etc..... Je prie Votre Majesté de me faire connaître si elle approuve cette mesure (3) ».

A peine rentré à Paris, le 27 juillet, l'Empereur, maître désormais de tout entreprendre, semble reporter déjà sa pensée vers l'Espagne, dont la décadence l'a plusieurs fois frappé. Il en parle au ministre Dejean et adresse au maréchal Soult des instructions sur les contributions à percevoir. Il fit en même temps communiquer ses instructions au major général, qui pensa dès lors qu'il ne jouirait pas longtemps à Paris du repos auquel il aspirait.

(1) Archives de la Guerre.

(2) Davout disait que ses officiers, destinés à rester en Pologne, avaient besoin d'envoyer des secours à leurs familles. On est surpris quand on voit comment étaient traités, pour leur soldè, ces vainqueurs de Friedland et d'Iéna.

(3) Archives de la Guerre.

Il se mit néanmoins en route le 3 pour Magdebourg, suivit l'itinéraire qu'il avait indiqué à l'Empereur et arriva à Paris le 10 août.

§ 5. *Considérations sur la campagne de Pologne.*

Parmi toutes les campagnes de Napoléon, aucune jusqu'à présent n'avait présenté le caractère spécial de celle de Pologne. Lorsqu'il l'entreprit, après avoir quitté Berlin et dirigé ses corps sur la Vistule, il sentait qu'il pénétrait dans une région inconnue, sur laquelle les cartes, les reconnaissances et les renseignements faisaient défaut. Région plate, marécageuse, parsemée de bois et de lacs, traversée par de larges cours d'eau, couverte de boues impraticables à certaines époques de l'année, d'une viabilité difficile, avec des centres d'habitation éloignés les uns des autres, telles étaient les notions assez vagues que l'état-major général possédait. Napoléon allait, en outre, attaquer chez lui un ennemi bien organisé, qu'il avait déjà vaincu, il est vrai, mais qui lui avait montré depuis deux ans un acharnement extraordinaire, des procédés perfides, courageux, résistant, aguerri, puissamment armé, en un mot, un adversaire redoutable. Il laissait en même temps sur ses derrières une population humiliée, irritée, dans une contrée dont les côtes pouvaient être à la merci d'un troisième adversaire, les Anglais. Ces circonstances l'obligeaient à prendre des mesures d'une prévoyance exceptionnelle. On ne saurait donc trop admirer l'organisation qu'il adopta, à cette occasion, sur ses derrières.

Une fois ces mesures prises, l'occupation successive des lignes de défense, placées entre lui et les Russes, l'investissement et le siège des grandes places dont il avait besoin comme points d'appui de ses mouvements,

l'occupation de la Pologne, celle de la Silésie pour couvrir sa droite, enfin la marche offensive contre l'armée russe, terminée par la bataille de Pultusk, le 26 décembre 1806, toutes ces opérations portent le cachet de combinaisons d'une habileté d'autant plus grande, qu'elles étaient très compliquées.

Pour la première fois aussi, l'armée se trouva sur un terrain qui entravait ses efforts et en présence d'un ennemi dont l'opiniâtreté et l'énergie dépassèrent tout ce qu'elle avait imaginé. Ces faits frappèrent tout le monde. Napoléon, avec sa foi en lui-même, n'y vit qu'un incident dont il viendrait à bout comme des autres obstacles auxquels il s'était heurté. L'avenir prouva qu'il avait raison; mais le souvenir de ces difficultés n'en resta pas moins dans l'esprit de ses lieutenants.

A partir de ce moment, cette campagne offre un sujet d'études spécial; celui des cantonnements d'hiver d'une grande armée, en présence d'un ennemi vaincu, mais non abattu, avec de grandes opérations de siège sur un de ses flancs, qu'il fallait couvrir et protéger. Sous ce rapport, l'organisation des cantonnements d'hiver de 1807 et les travaux entrepris pour faire de la Vistule une base d'opérations méritent une attention spéciale.

A côté de ces faits, il en est un autre qui se produisit pendant la campagne et qui était de nature à soulever les plus sérieuses réflexions : ce fut l'esprit d'offensive qui anima sans cesse l'armée russe et qui la poussa un instant à prendre cette initiative des mouvements à laquelle Napoléon tenait si justement. En outre, l'énergie guerrière des Russes à Pultusk, à Eylau, à Heilsberg, à Friedland et dans tous les combats ne se démentit jamais et montra à notre armée un adversaire qui pouvait, à certains moments et malgré le génie de Napoléon, lui disputer sérieusement la victoire.

Aussi n'en faut-il que plus admirer, avec la ténacité

indomptable de l'Empereur, ses dernières dispositions de marche sur la rive gauche de l'Alle, tendant à déborder les Russes sur leur ligne de retraite, pendant que le gros de l'armée les attaquait de front et cherchait à les maintenir. Ce furent, en effet, ces dispositions, complétées par une poursuite acharnée, qui imprimèrent aux opérations d'été le caractère de décision suprême qui acheva la défaite et amena enfin la paix que l'Empereur avait vainement cherchée en 1806. Dans cette fin de campagne, la vigilance de l'Empereur sur tous les points de son échiquier, le mélange de prudence et d'audace qui fut toute sa vie un des côtés les plus frappants de son commandement, son activité inouïe, secondée sans cesse par les efforts de son état-major général, constituent un ensemble de faits de guerre qui portent le cachet de son génie d'une façon aussi brillante que dans ses plus belles opérations.

Ils donnent, en outre, à la victoire de Friedland une valeur, une importance et une gloire égales à celles de ses batailles les plus célèbres.

Les résultats de cette lutte viennent encore justifier ces appréciations. Y eut-il en effet dans la carrière de Napoléon, un événement plus glorieux, un triomphe plus éclatant que celui de Tilsitt? Elle représente dans cette série de succès qui commence à Montenotte, en 1796, une sorte d'apothéose, de couronnement des victoires passées qui le conduit, après avoir subjugué le Piémont, l'Italie, l'Egypte, l'Autriche et la Prusse, jusqu'en Russie, dans ce mystérieux empire des tsars, où vainqueur sans conteste des légions du Nord, il imposa de nouveau à son adversaire une paix que ce dernier avait violée une première fois et le courba sous le joug de sa puissante épée.

A ce splendide tableau, il y a pourtant une ombre. D'une part, cette armée si redoutable qu'il entraîne à sa suite, dans le sillon sanglant qu'il trace sous ses pas,

cette armée si aguerrie, a senti pour la première fois à Eylau, la limite de sa force; un de ses corps, le 7e, a été ébranlé par les effets meurtriers de la lutte qu'il a soutenue et son impression a été telle que son chef, un des vieux compagnons d'armes de Napoléon, refuse de continuer son commandement et l'oblige à dissoudre ses corps. Il y avait là un fait d'une nature particulière qui montrait qu'on ne pouvait pas compter indéfiniment sur les efforts et les sacrifices de ces vaillants soldats.

D'autre part, les adversaires de l'armée française avaient commencé à profiter de ses leçons; et la résistance des Russes, leur tenacité au feu, leur initiative dans les mouvements, leur activité dans les retraites avaient témoigné de qualités nouvelles qu'ils ne possédaient pas au même degré, en 1805. Là aussi, il y avait matière à réflexion et, pour l'avenir, à des décisions peut-être plus mesurées que dans le passé. Un dernier fait enfin était à signaler : L'Empereur, en quittant les bords du Niémen après avoir conclu une paix glorieuse, était ravi et séduit. Lui d'ordinaire si méfiant, revenait enchanté des dispositions du tsar Alexandre. Persuadé qu'il avait conquis ses sympathies avec son admiration, il était prêt à croire à la durée des promesses qu'on lui avait faites. L'histoire a prouvé qu'au lendemain même de la paix de Tilsitt, ses ennemis vaincus songeaient déjà au moment, où d'accord avec les Anglais, ils pourraient reprendre leurs armes, et leur revanche. N'était-ce pas d'ailleurs dans la nature des choses? Qui sait si avec moins de confiance, l'Empereur n'aurait pas évité toute combinaison de nature à l'affaiblir, ou à réveiller l'espoir dans l'âme des vaincus? Qui sait s'il n'aurait pas montré par suite plus de mesure dans ses entreprises, dans ses annexions de territoires, dans ses créations de principautés et de royaumes, dans ces amalgames de populations et de

soldats de races diverses, qui devaient affaiblir ses armées et compromettre un jour la réussite de ses projets?

Mais aussi à l'apogée de si grandes gloires, au milieu d'un éclat de grandeur incomparable, un faible mortel pouvait-il se préserver des atteintes de l'orgueil? Et n'est-il pas dans la destinée des plus grands hommes de montrer à l'humanité que le génie lui-même ne saurait prétendre à la perfection, ni peut-être à la sagesse, quand tout concourt à la lui faire oublier?

Quoiqu'il en soit, après Friedland et Tilsitt, l'Empire était au comble de la gloire et de la puissance. Napoléon pouvait tout, sauf de dominer l'Angleterre. Il ne devait plus avoir qu'une ambition : fonder une dynastie sur des bases solides. S'il avait pu alors rentrer en lui-même, refaire sa marine, apaiser le continent, maintenir son armée dans ce degré de force et de supériorité qu'elle avait atteint, développer sa puissance à l'intérieur et renoncer à l'Espagne qu'il convoitait déjà, qui sait si sa dynastie n'aurait pas duré plusieurs siècles?

Mais nul autour de lui ne pouvait juger ainsi le présent, encore moins percevoir l'avenir. Ses lieutenants enivrés de gloire, ne pouvaient voir que son génie, avoir en lui une foi aveugle qui ne laissait aucune place à la réflexion et se montrer en toute occasion disposés à le suivre, persuadés qu'avec lui, rien n'était impossible.

CHAPITRE VI

ÉVÉNEMENTS MILITAIRES DE 1807

§ 1. *Berthier vice-connétable et major général.*

A son retour à Paris, le 10 août, le prince major général devait y trouver une nouvelle dignité. Pour le récompenser des services rendus dans les deux dernières campagnes, Napoléon juste appréciateur de son mérite, l'avait nommé depuis la veille, vice-connétable. Ce titre le plaçait, dans la hiérarchie des princes de l'empire et dans certaines cérémonies, immédiatement après le frère aîné de l'Empereur, le prince Joseph, futur roi de Naples et d'Espagne. Il le rapprochait ainsi de la personne du souverain et de sa famille.

Avant même d'avoir pu en remercier l'Empereur, Berthier reçut d'un de ses plus fidèles amis, M. Denniée, secrétaire général du ministère de la Guerre, la lettre de félicitations ci-après :

L'Inspecteur en chef aux revues, secrétaire général du ministère de la Guerre à Berthier.

Paris, le 10 août 1807.

. . . .

Le ministre m'a appris, monseigneur, et la suscription de la lettre de S. A. l'archi-chancelier me confirme que l'Empereur venait de donner à V. A. S. une nouvelle marque de son affection en vous nommant *vice-connétable de France.*

Permettez, monseigneur, que je vous adresse un des premiers, mes sincères félicitations sur cette nouvelle grande dignité dont vous voilà revêtu. Personne plus que moi ne souhaite que V. A. S. jouisse pendant de longues années de la récompense éclatante, fruit de vos travaux et de votre constant dévouement à la personne de S. M. . . . .

Le décret du 9 août qui avait nommé Berthier vice-connétable fut suivi d'un autre, le même jour qui désignait le général Clarke, gouverneur de Berlin, comme ministre de la Guerre. Ce dernier succédait au prince de Neuchâtel qui cessait de remplir ces fonctions dont il était chargé depuis sept ans, et qui restait simplement major général.

Ce changement, était la conséquence même de la situation militaire. A cette époque, l'Empereur avait « plus de 800.000 hommes sur pied » (1), qui exécutaient des marches, changeaient de cantonnements et dominaient le continent, de l'Océan au Niémen, de Corfou à Königsberg et du Danemark à la Sicile ou au Portugal. Les grands commandements qui venaient d'être créés, commençaient à fonctionner.

Il y avait une armée sur la Passarge, une à Varsovie, une en Silésie, une à Hambourg, une à Berlin, une à Boulogne, une en Dalmatie, une en Italie, une à Naples, une à Bordeaux qui s'apprêtait à se rendre en Portugal; on avait en outre des garnisons importantes sur toutes les frontières de mer. Pour transmettre les ordres de l'Empereur à ces divers commandements, ce n'était pas trop d'une autorité unique. Berthier quittait donc le ministère, parce qu'il ne pouvait suffire à tout; et c'était encore une fonction énorme que de rester désormais le major général des armées en campagne.

Indépendamment de l'expédition des ordres, et de la surveillance de leur exécution, il lui fallait centraliser les rapports des grands commandements, les renseignements, les demandes relatives aux besoins des troupes, les affaires soulevées par le paiement des contributions de guerre ou par les évacuations de territoires. Il servait d'intermédiaire entre les éléments des armées et l'Em-

(1) Correspondance.

pereur; et les questions qu'il avait à traiter étaient d'une variété infinie.

Sa situation personnelle en fut agrandie et lui assura sur le ministre de la Guerre une suprématie à laquelle d'ailleurs Clarke était habitué.

Le prince de Neuchâtel notifia cette modification aux troupes, par l'ordre du jour suivant :

Au quartier impérial à Paris, le 16 août 1807.

A dater de la réception du présent ordre, la correspondance de la Grande Armée sera distincte.

1° Tout ce qui concerne le ministère de la Guerre portera la suscription du ministre de la Guerre;

2° Tout ce qui regarde le service de la Grande Armée, que l'Empereur continue de commander en personne, portera pour suscription, *à Son Altesse le prince Alexandre, vice-connétable de l'Empire, major général de la Grande Armée.* Chaque paquet sera timbré : *Service militaire de la Grande Armée.*

Le prince de Neuchâtel, vice-connétable, major général,
Maréchal Alex. BERTHIER.

Après avoir assisté à la fête de l'Empereur, le prince major général l'accompagna au Corps législatif, avec les maréchaux présents à Paris, à travers une foule immense qui ne cessait de manifester son enthousiasme.

Aussitôt après, il se mit au travail et fut absorbé d'abord par l'organisation du corps d'observation de la Gironde, qui était destiné à former le noyau de la future armée de Portugal. Il s'entendit à cet effet avec Junot, son commandant en chef, pour activer sa concentration et sa mise en route. Il y eut bientôt un rassemblement de 25.000 hommes, qui furent dirigés sur Bayonne, dès qu'ils eurent leurs armes et leurs approvisionnements.

Une partie de la correspondance avec l'armée d'Alle-

magne fut affectée dès ce moment aux évacuations et aux conditions nouvelles que l'Empereur crut devoir prescrire. Ainsi, le 16 septembre, le major général fut avisé que l'évacuation de la vieille Prusse jusqu'à la Vistule, qui n'avait pu avoir lieu le 20 août, ne serait effectuée qu'après l'entier paiement des contributions et l'exécution des divers articles du traité.

L'occupation de la vieille Prusse qu'on devait quitter le 5 septembre, fut prolongée. On dut l'évacuer quinze jours après la première fraction. On serait alors sur l'Oder, qu'on quitterait vingt-cinq jours après, pour se reporter sur l'Elbe. La Silésie ne devait être quittée que le 15 novembre, au lieu du 1er octobre. Ces retards étaient justifiés par les actes du gouvernement prussien.

Le 22 septembre, la cour entière émigra à Fontainebleau, où l'Empereur comptait faire un long séjour et donner de superbes fêtes. Le prince major général alla s'y installer aussi.

Le lendemain, il fut chargé de la répartition des onze millions que l'Empereur donnait en gratifications aux maréchaux et aux généraux de division. Il reçut pour son compte un million, la moitié en argent, la moitié en rentes sur l'Etat. Les maréchaux les plus favorisés ne reçurent que six cent mille francs.

A cette époque, le prince major général dut conserver près de lui, pendant les périodes de paix, une grande partie de son état-major général. Déjà, dans ses rares déplacements pour des reconnaissances ou des missions, il se faisait suivre du nombre d'officiers nécessaires à la rédaction et au transport des ordres. C'est ainsi que dans son voyage à Dantzig, Thorn, Berlin, il était accompagné ou rejoint par des officiers d'état-major auxquels il indiquait d'avance son itinéraire. Il ne pouvait en être autrement, avec un service aussi actif que le sien.

C'est aussi en 1807, qu'on commence à trouver dans

ses papiers, un mode de travail expéditif, qui explique le moyen employé pour suffire à une correspondance souvent excessive. A son retour à Paris, après une campagne, ou à la suite d'un voyage assez long, le major général se trouvait en présence d'une accumulation de dépêches considérable. M. Salamon, M. Le Duc et les autres employés de son cabinet particulier se répartissaient aussitôt ces affaires et résumaient celles qui les concernaient, les unes à la suite des autres, sur la moitié d'une feuille de papier. Berthier écrivait sa décision en regard, sur la moitié restée libre et rendait la feuille à l'employé, qui préparait la lettre à signer. On voit ainsi que dans bien des cas, le major général ne soumettait une affaire à l'Empereur, qu'après avoir fait préparer la réponse, qui était alors approuvée ou modifiée.

Pendant le séjour qu'il fit à Paris, Berthier eut du reste peu de questions importantes à traiter. Il semble qu'après les grands efforts militaires de 1805, 1806 et 1807, une certaine accalmie se produisit dans l'expédition des ordres. Il en est cependant qui méritent d'être rappelés.

Au commencement d'octobre, il fut chargé d'appeler à Paris, par un courrier extraordinaire, la Garde qui n'était pas encore de retour et de faire préparer pour elle, la magnifique réception que l'Empereur avait décidée.

Il avait obtenu, en septembre, la nomination de son plus jeune frère, le général César Berthier, comme gouverneur général des Sept-Iles, poste de confiance auquel l'Empereur tenait d'une façon particulière, car l'une d'elles, Corfou, lui assurait la domination de l'Adriatique et l'interdiction de cette mer aux Anglais. Malheureusement, ce général débuta par des maladresses ; et, en octobre, le major général fut chargé de lui faire des observations. Il ne les lui ménagea pas, malgré l'ennui qu'il en ressentait. Il venait, au même moment, d'éprou-

ver un grand chagrin par la mort prématurée de son second frère, le général de division Léopold Berthier, dont la santé laissait à désirer depuis quelque temps.

La grande affaire du moment était l'expédition du Portugal ; elle était provoquée par les relations de ce pays avec les Anglais. Le major général fut invité à presser le départ des troupes qui, venues des camps de Saint-Lô, de Pontivy et de Napoléonville, avaient été rassemblées à Bordeaux et à Bayonne. Le 12 octobre, il expédia à Junot l'ordre de franchir la frontière.

A la fin du même mois, en sa qualité de major général et d'ancien ambassadeur à Madrid, il dut être tenu au courant de la convention secrète conclue avec le roi d'Espagne pour le partage du Portugal, dont la conquête devait être faite en commun par les deux pays. L'Espagne devait fournir une division de 10.000 hommes et entretenir notre armée. Un article de la convention permit alors à Berthier d'entrevoir déjà l'arrière-pensée de l'Empereur sur le pays avec lequel il négociait. Un corps de 40.000 hommes devait en effet être réuni à Bayonne, le mois suivant, prêt à entrer en Espagne, pour se porter en Portugal, en sus des 28.000 hommes de troupes françaises et des 11.000 Espagnols que Junot y conduisait.

Dans les premiers jours de novembre, deux nouvelles affaires d'une certaine importance l'occupèrent plus spécialement : l'emploi, au profit de la Grande Armée, des biens susceptibles d'être allodiés et une nouvelle organisation des grands commandements en Allemagne.

Il avait alors besoin de quitter un instant Fontainebleau pour se rendre à Grosbois. Au moment de son départ, il remit à l'Empereur son travail sur les biens, ayant des revenus fixes, qui pouvaient être allodiés. « J'en ai pris la moitié, écrivait-il, qui offre un revenu de 6.313.407 fr. 11 et un capital de 111.218.259 fr. 83,

dont conformément à la proportion établie par Votre Majesté, je crois qu'Elle peut disposer (1) ».

Trois jours après, étant revenu à la cour, il reçut la nouvelle répartition des grands commandements d'Allemagne et la transmit par des officiers d'état-major à chacun des maréchaux. D'après cette communication, il devait y avoir désormais six grands commandements au lieu de quatre, répartis comme il suit : le 1er commandement, comprenant le grand-duché de Varsovie et la province de Kustrin, était sous les ordres de Davout ; le 2e était confié à Soult ; il comprenait l'île de Nogat, la rive gauche de la Vistule jusqu'à l'Oder, sauf le territoire de Dantzig, qui avait son gouverneur spécial ; puis la Poméranie suédoise, Stettin et la province d'Ubermark ; le 3e, sous Mortier, embrassant la Silésie ; le 4e, sous Victor, s'étendant entre l'Elbe et l'Oder ; le 5e, sous Bernadotte, comprenant les villes hanséatiques ; le 6e était formé par le Hanovre. En adressant cette décision au major général, l'Empereur ajouta : « Si j'avais oublié quelque corps, ce que je ne crois pas, vous me le ferez connaître avant d'expédier vos ordres (2) ».

Au même moment, le ministre de la Guerre faisait former à Bordeaux, un corps d'observation des côtes de l'Océan, dont le major général ne devait pas non plus tarder à s'occuper.

Le moment approchait où l'Empereur, appelé en Italie par des questions dont le réglement réclamait sa présence, allait être obligé de se rendre dans cette contrée. Il partit le 16 novembre, après avoir donné ses ordres pour l'exécution du service en son absence. Il emmenait avec lui Murat, Berthier et différents chefs de service dont il pensait avoir besoin.

(1) Archives de la Guerre.
(2) Correspondance.

§ 2. *Deuxième voyage d'Italie.*

Cinq jours après, le major général arrivait à Milan avec l'Empereur et l'accompagnait à la cathédrale où il assista à un *Te Deum* chanté en son honneur. Il prévenait le prince Joseph, devenu roi de Naples, que Napoléon comptait être à Venise le 2 décembre et qu'il aurait du plaisir à l'y voir, si les affaires de son royaume le lui permettaient.

Le 25 novembre, eut lieu le départ pour Venise ; on passa par Brescia, Vérone et Padoue. Tout le long de la route, Berthier entendit autour de la voiture impériale, les acclamations d'un peuple enthousiaste. Le 29, eut lieu l'entrée triomphale à Venise. D'innombrables gondoles accompagnaient celle de Napoléon. Berthier était dans l'une d'elles avec le vice-roi et la vice-reine d'Italie, le roi et la reine de Bavière accourus pour la circonstance; la princesse de Lucques, sœur de l'Empereur. Le roi Joseph et Murat faisaient partie du cortège, dans lequel se trouvaient une quantité de généraux ayant appartenu à l'ancienne armée d'Italie. Quel rêve de grandeur et de gloire pour tous ces personnages naguère encore perdus dans la foule, où quelques-uns et des plus marquants cherchaient même une position pour vivre !

Ce fut d'Italie que le major général eut à veiller à la formation à Saint-Jean-Pied-de-Port, d'une division d'occupation des Pyrénées occidentales chargée d'assurer la sécurité de la frontière, et aux mouvements des détachements de la Garde et des différentes armes, dirigés sur Bordeaux, en attendant une nouvelle destination. Quoique commandés par le ministre de la Guerre, ces mouvements étaient suivis avec attention par le major général, car une fois la frontière franchie, ils ne relevaient que de l'Empereur et de lui.

Depuis quelque temps, Napoléon songeait à occuper l'Espagne; et pendant son voyage d'Italie, sa principale affaire fut d'en rassembler les moyens près des Pyrénées. Son absence lui servait à déguiser ses projets.

Si Berthier n'eut pas d'ordres à expédier à cette occasion, il n'en dut pas moins suivre avec soin ce qui se préparait de ce côté et se demander, comme on le faisait souvent alors, sur qui la foudre allait tomber.

Il sut ainsi que le corps d'observation des côtes de l'Océan, transformé bientôt en 1er corps de la Gironde, devait être suivi d'un deuxième, de 25.000 hommes environ, sous les ordres du général Dupont, qui était destiné à entrer en Espagne. Il devait avoir son quartier général à Vittoria, le 20 décembre, surveiller les Espagnols et déclarer qu'il allait soutenir le général Junot, en Portugal.

Berthier était également informé du mouvement de la Garde qui à peine rentrée de Pologne, allait se rassembler à Bordeaux, indice certain de la prochaine arrivée de l'Empereur dans cette ville.

Le séjour à Venise finit le 7 décembre. Le major général en partit à cette date, alla visiter avec l'Empereur le Frioul et les fortifications de Palmanova et d'Osoppo. Il se rendit ensuite à Mantoue qui lui rappela les souvenirs si intéressants de 1796. Il y fut témoin de la fameuse entrevue qui eut lieu entre l'Empereur et son frère Lucien, et dut partager l'ennui qu'éprouva Napoléon de ne pouvoir ramener à son système politique, un frère auquel il devait beaucoup et dont il aurait voulu utiliser les talents.

Le 11 décembre, Berthier était à Udine; il en repartit bientôt pour rentrer à Milan. Pendant son séjour dans cette capitale qui lui rappelait tant de souvenirs, il eut à s'entretenir avec l'Empereur de son curieux projet d'organisation de l'armée en légions, fortes de deux régiments de chaque arme, chacun d'eux ayant quatre

bataillons dans l'infanterie, huit escadrons dans la cavalerie, et une composition analogue dans l'artillerie. Il fut mis au courant des nouvelles allocations affectées aux places de guerre de la haute Italie.

Ce fut encore pendant son séjour à Milan que Berthier fit expédier l'ordre qui créait à Perpignan un corps complet de toutes armes, sous le nom de division d'observation des Pyrénées orientales. En même temps le général Dupont était envoyé à Valladolid, avec le 2e corps d'observation de la Gironde, tandis que le maréchal Moncey, entrant à son tour en Espagne avec un corps d'armée, devait le concentrer à Vittoria. De son côté le général Mouton, aide de camp de l'Empereur, allait, avec sa division d'occupation des Pyrénées occidentales, occuper Pampelune.

Le 25 décembre, le major général séjourna à Alexandrie, visita avec l'Empereur, les superbes fortifications de cette place et arriva à Turin, deux jours après. Il ne devait qu'y passer; il en partit en effet le 28 décembre, et après un voyage d'une rapidité extraordinaire, rentra à Paris avec l'Empereur, le 1er janvier 1808.

Cette année devait avoir pour tous les deux une importance exceptionnelle. Napoléon allait prendre les plus graves déterminations de son règne; tandis que Berthier allait se marier et répondre enfin aux vœux de son souverain.

CHAPITRE VII

AFFAIRES D'ESPAGNE ET D'ALLEMAGNE

§ 1. *Préparatifs de la campagne d'Espagne. Mariage de Berthier.*

Dès son retour à Paris, le major général fut repris par les affaires des grands commandements d'Allemagne. Chacun d'eux comportait une armée de la force de deux corps d'armée, et avait pris l'habitude de s'adresser à lui pour les questions de service comme pour tous les besoins des troupes.

Ces multiples occupations lui laissaient cependant des moments de repos, qu'il appréciait vivement après la vie si active qu'il venait de mener.

Vers le milieu de janvier, l'Empereur mit à sa disposition une somme de deux millions, pour être répartie sous forme de gratifications, entre les officiers de la Garde qui avaient fait les dernières campagnes.

Quelques jours après, une décision de l'Empereur lui causa un vif désagrément. Son frère César Berthier, gouverneur général des Sept-Iles dans l'Adriatique et notamment de Corfou, n'avait pas compris sa mission et ne réussissait pas à satisfaire Napoléon. A la fin de janvier ne voulant plus supporter ses maladresses, l'Empereur le révoqua et le remplaça par son adjoint le général Douzelot, un des anciens officiers de l'armée d'Egypte, qui avait eu depuis lors peu d'avancement. Ce fut un ennui pour le major général. Mais il n'y avait qu'à s'incliner. L'Empereur du reste y mit certains

ménagements et laissa ignorer à Berthier la phrase de sa lettre au roi de Naples qui parlait de l'incapacité de son frère.

Dans ces occasions, le major général, malgré tout ce qu'il avait fait pour ses frères, était le premier à leur donner tort et à les réprimander. Les liens de famille n'avaient jamais influencé chez lui les questions de service.

Il eut l'occasion, à cette époque, d'accompagner l'Empereur dans une visite aux Invalides, qui eut pour résultat la présentation au Souverain d'une quantité de pétitions. Berthier, chargé de les examiner, conclut le plus souvent à un accueil favorable. La plupart demandaient la croix. Ce fut pour lui une occasion de signaler à Napoléon des blessures graves reçues sous ses ordres et restées sans récompense. L'Empereur accepta toutes ses propositions.

Dans le milieu de février, le major général eut à s'occuper d'un des décrets les plus importants de l'époque. Il organisait l'infanterie sur de nouvelles bases ; et, quoique du ressort du ministre de la Guerre, il concernait aussi le major général au point de vue des troupes en campagne. Les régiments étaient formés à cinq bataillons dont quatre de guerre et un de dépôt. Les bataillons comptaient six compagnies ; le dépôt n'en avait que quatre. L'Empereur avait arrêté les dispositions nécessaires au passage de l'ancienne organisation à la nouvelle. Tout s'exécuta sans difficultés ; chacun sentait que la cohésion et la force des corps d'infanterie en seraient augmentées.

Cette question amena des rapports assez fréquents entre Berthier et le ministre de la Guerre, auquel, à l'occasion, il envoyait des ordres et quelquefois des reproches comme il le fit au commencement du même mois, pour avoir arrêté le recrutement du bataillon de Neuchâtel, ce qui, disait-il, avait affaibli son effectif

de 200 hommes. Clarke n'accepta pas l'observation, mais s'empressa de répondre à son désir.

Le prince de Neuchâtel était arrivé alors à un moment décisif de son existence. Pour la première fois, depuis deux ans, il avait enfin des journées un peu calmes. L'Empereur en profita pour lui rappeler sa promesse à l'époque où il l'avait créé prince souverain et Berthier comprit que, malgré ses cinquante-quatre ans et ses habitudes de célibataire, dominé par une vieille passion, il ne pouvait reculer. Il se montra donc tout disposé à satisfaire l'Empereur, qui tenait à le marier de sa main. Ce dernier demanda alors brusquement au prince Guillaume, duc de Bavière, alors à Paris, frère du Roi, qui lui devait sa couronne et l'agrandissement de ses Etats, la main de sa fille, la princesse Elisabeth de Bavière, qui lui avait paru un parti convenable.

Sur la réponse favorable qui fut faite, le prince de Neuchâtel fut accueilli de la façon la plus aimable par les parents de la princesse, et, au commencement de février, le mariage fut décidé.

Le 18 du même mois, l'Empereur l'annonça au roi de Bavière : « Le prince de Neuchâtel, lui dit-il, a fait demander en mariage la princesse Elisabeth, nièce de Votre Majesté. Il me semble qu'ils sont d'accord. Je veux cependant être le premier à l'annoncer à Votre Majesté, connaissant son amitié pour le prince de Neuchâtel, qui me tient de si près par la vieille amitié que je lui porte. »

Tout fut bientôt réglé, et les formalités habituelles furent aussi simplifiées que possible.

Le 28, le mariage fut publié à la mairie du premier arrondissement. Le lendemain, 1er mars, le maire de Versailles délivra à Berthier l'extrait de son acte de naissance qui constatait ses cinquante-quatre ans. Quant à la princesse, comme on n'avait pas envoyé son extrait de naissance, on lui reconnut vingt-quatre ans et le grand juge ministre de la Justice autorisa la célé-

bration, sur l'ordre de l'Empereur, qui avait ses raisons pour l'activer.

Le procureur impérial dispensa, dans le même but, les fiancés de la deuxième publication des bans ; et, tous les préliminaires étant terminés, la cérémonie fut fixée au 9 mars. Le prince de Neuchâtel avait pour témoins l'archichancelier Cambacérès, le grand maître des cérémonies, conseiller d'Etat de Ségur et le grand procureur près la haute Cour, ministre d'Etat Regnaud de Saint-Jean-d'Angely.

Les témoins de la princesse avaient été également désignés parmi des personnages de la cour impériale. C'étaient d'abord le vice grand électeur, prince de Bénévent, Talleyrand, le ministre des Finances Gaudin et le plus ancien des aides de camp de Berthier, le général de division Dutaillis. qui le suppléait à l'occasion dans des missions de confiance.

Le prince de Neuchâtel et l'Empereur tenaient à conserver à ce mariage un caractère intime et il fut convenu qu'on signerait l'acte civil, sans cérémonie, chez le duc et la duchesse de Bavière. Pour en obtenir l'autorisation, le major général écrivit au ministre de la Justice : « Sa Majesté trouve convenable que le registre de l'acte civil soit porté chez le duc Guillaume de Bavière, comme cela s'est fait chez le grand-duc de Berg pour le prince de Hohenzollern et chez la reine de Hollande, pour le duc d'Arenberg (1). »

Le mariage civil fut ainsi célébré, le mardi 9 mars, à deux heures de l'après-midi, par le maire du premier arrondissement de Paris, en présence des parents et des témoins.

D'après Mme de Rémusat, la bénédiction nuptiale fut donnée sous les yeux de l'Empereur et de l'Impératrice.

(1) Archives de la Guerre.



Berthier devenait, par cette union, l'allié de la branche autrefois Palatine de Birkenfeld, de l'ancienne branche princière de Deux-Ponts du côté de la duchesse de Bavière; et, par sa jeune femme, le neveu du roi de Bavière.

Son Altesse Sérénissime la princesse Marie-Elisabeth-Amélie-Françoise de Bavière, parut très heureuse de devenir princesse souveraine de Neuchâtel et de faire partie, dans un rang aussi élevé, de la cour impériale de France, dont l'éclat excitait alors l'admiration des autres cours d'Europe.

On a dit depuis qu'elle était laide et insignifiante. Un portrait d'elle, fait avec soin et très vivant encore, qui existe à Grosbois, dû au pinceau de Gros, la représente sous des traits qui ne répondent pas à cette appréciation. Sans être jolie, la princesse a une figure agréable, des traits réguliers et une grande expression de douceur. Elevée comme on l'était alors dans les grandes familles d'Allemagne, à faire avant tout la volonté de son mari, elle devait être un modèle d'abnégation, d'empressement à lui plaire, montrer une réelle bonté et une volonté ferme de tenir partout son rang de princesse royale.

Elle trouva de son côté dans le prince, un caractère égal, aimable, empressé, très attentif à effacer par ses attentions la grande différence d'âge qui existait entre eux, et à satisfaire ses désirs en toute occasion.

Pendant les préparatifs du mariage, le prince major général avait vu se dessiner la grande affaire du moment, celle qui occupait l'Empereur depuis la fin de la campagne de Pologne, la question d'Espagne. Le 20 février, Murat avait été nommé son lieutenant dans ce pays, ayant sous ses ordres le 2e corps d'occupation de la Gironde commandé par Dupont, celui des côtes de l'Océan par Moncey, la division des Pyrénées occidentales commandée par Mouton, puis par le général

Merle, celle des Pyrénées orientales par Duhesme, un fort détachement de la Garde impériale à pied et à cheval sous le général Lepic et des troupes de réserve qui se formaient à Bordeaux. Murat avait reçu ses instructions et l'ordre de s'emparer autant que possible par surprise des citadelles espagnoles. Une partie de ses corps était déjà à Burgos et à Valladolid, et il devait porter prochainement son commandement à Vittoria.

Le major général eut, en outre, à s'occuper d'une nouvelle invasion, celle de la Suède, que Napoléon était disposé à tenter, s'il avait les vaissseaux nécessaires.

Au moment même où il était le plus absorbé par les préparatifs de son mariage, Berthier, dans ce but, fit transmettre des instructions à Soult et à Bernadotte, pour l'occupation de l'île de Rügen, du pays d'Oldenbourg et pour une descente éventuelle en Seeland. Peu de jours après, le 1er mars, il prévint Bernadotte des dispositions qu'il aurait à prendre pour pénétrer en Danemark avec 23.000 hommes, s'adjoindre les troupes de ce royaume, occuper le Holstein et, « en cas d'événements, s'emparer de ce pays (1) ».

Le jour même de son mariage, il fit partir un officier d'état-major pour porter à Murat, à Vittoria, de nouvelles instructions avec ses ordres de mouvement. Il ne s'agissait plus maintenant de soutenir Junot en Portugal, mais d'envahir l'Espagne et de s'en emparer. Déjà les citadelles de Saint-Sébastien et de Pampelune avaient été occupées sous des prétextes pacifiques. Il fallait désormais marcher sur Madrid. « S'il arrivait que les Espagnols fussent en situation de se défendre à Madrid, disait l'Empereur à Murat, le général Dupont doit se diriger sur Saint-Ildefonse, se réunir à vous et marcher sur Madrid, pour donner ensemble, si cela est néces-

(1) Correspondance.

saire. » Il ajoutait ensuite : « Donnez toutes les assurances possibles au prince de la Paix, au Roi, à tout le monde (1) ».

Ainsi au mois de mars 1808, l'Empereur faisait envahir par ses armées l'Espagne, le Portugal et le Danemark. Maître de l'Italie, de la Dalmatie, des Iles Ioniennes, de l'Allemagne, il ne songeait pas que de pareilles entreprises devaient dévoiler son ambition et soulever contre lui l'Europe entière. En le voyant en pleine paix, pénétrer les armes à la main dans des contrées éloignées, dont les gouvernements ne s'étaient livrés contre lui, à aucune hostilité, la conscience des peuples et des rois devait se révolter. C'était pour tous, une menace de conquête et de domination prochaines. Pour tous aussi, il n'y avait plus qu'à attendre le jour du premier échec, pour entrevoir l'heure de la délivrance, ou celle de la vengeance. Avec une pareille extension de ses forces, cette occasion ne pouvait manquer.

Il y avait là une faute, la première peut-être dans ce remarquable ensemble de combinaisons qui jusque là, avait forcé même l'admiration de ses ennemis. Les raisons qu'il donnait à ses lieutenants, celles qu'il leur prescrivait d'alléguer, le choix de ses commandants en chef, montraient qu'en son for intérieur, le conquérant se rendait compte des dangers de ses expéditions. Mais autour de lui, nul ne songeait à juger ainsi ces événements. Clarke, Berthier, Champagny, les diplomates qui étaient mêlés à la haute direction des affaires, ne pensaient pas un instant qu'il put y avoir quelque chose de blâmable dans les actes de l'Empereur. C'étaient les projets du génie; ils avaient toujours réussi; seul, il savait ce qu'il voulait; il n'y avait qu'à le suivre aveu-

(1) Correspondance.

glément. Le sens réel des choses, les lois de la morale et du bien, tout cela s'était effacé dans leur esprit; ils ne comprenaient plus que sa volonté. Pour le major général, ce fut aussi un de ses premiers torts de ne pas discerner ce qu'il y avait d'irrégulier, de répréhensible, d'injuste et surtout d'inquiétant pour l'avenir, dans les mouvements des armées, au printemps de 1808. Il savait du reste que cela n'eut servi à rien. Napoléon n'avait plus qu'un sentiment, celui de sa toute puissance. Ses lieutenants ne pouvaient avoir qu'une idée, celle de lui obéir les yeux fermés.

Rien ne pouvait mieux le prouver que l'ordre transmis par Berthier à Bernadotte, le 23 mars. L'invasion de la Suède par une armée composée de Français, de Danois, de Hollandais et d'Espagnols était ordonnée. Cette expédition, qui allait préparer une couronne pour le prince de Ponte-Corvo, la seule qui devait subsister, de tout l'édifice napoléonien, cette expédition aurait dû faire réfléchir le major général et lui montrer, qu'envahir la Suède avec des Espagnols, au moment même où l'on s'emparait de l'Espagne, avec des Allemands qui nous détestaient, avec des Italiens et des Polonais, était un fait de guerre au moins étrange, qui n'avait plus pour lui les chances des succès passés. Mais comment voir juste dans un éclat de gloire aussi resplendissant?

Combien d'autres mesures aussi qui portaient toujours le cachet de l'ordre et de la régularité ! Ainsi ce fut au moment où nos armées s'étendaient du Portugal à la Suède, que le ministre de la Guerre demandait à leur appliquer une règle de service inaugurée en campagne par le major général, qui consistait à établir chaque mois pour chacune d'elles et à faire sanctionner par l'Empereur l'état de distribution des fonds faite à chacun de leurs services.

Berthier de son côté avisait les maréchaux de la Grande Armée, d'avoir à préparer des camps pour leurs

troupes, et faisait établir un projet pour la répartition des huit cent mille francs de gratifications que l'Empereur entendait distribuer aux sous-officiers et soldats de sa Garde.

A la fin de mars, Murat était arrivé à Madrid, et les premières conséquences de l'invasion de l'Espagne se faisaient aussitôt sentir. Une révolution éclata dans la capitale, proclamant roi le prince des Asturies, Ferdinand, et renversant l'infâme gouvernement du prince Godoï et de la Reine. Cet événement ne fut pas présenté par Murat à l'Empereur sous son vrai jour. Ce dernier de son côté, n'y vit qu'un incident favorable à ses projets. Le 26 mars, en effet, en recevant cette nouvelle, il en conclut simplement que le Roi ne partirait pas et que le reste de ses troupes serait bien reçu à Madrid. Par suite et aussi pour parer à une surexcitation populaire, il fit diriger tous ses corps sur cette capitale et annoncer sa prochaine arrivée, avec l'intention de traverser l'Espagne pour aller assiéger Gibraltar. « Maintenez à Madrid la police et le bon ordre; empêchez tout armement extraordinaire, écrit-il à Murat. Jusqu'à ce que le nouveau roi soit reconnu par moi, vous devez faire comme si l'ancien roi régnait toujours; vous devez attendre pour cela mes ordres. » Cette phrase montrait son arrière-pensée, que les entrevues de Bayonne firent connaître plus tard.

En attendant, elle inspira à Murat l'idée de monter sur le trône d'Espagne et d'obtenir de son puissant beau-frère, ce couronnement de son ambition. Comment du reste ne pas faire ce rêve puisque l'Empereur, qui lui avait déjà donné un grand-duché, l'avait désigné pour diriger cette aventureuse expédition? A partir de ce jour, tous les rapports de Murat furent dominés par cette pensée et contribuèrent à entraîner Napoléon dans cette voie fatale, qui devait le conduire à sa ruine.

On a voulu plus tard modifier cet état de choses et

montrer que l'Empereur, loin d'avoir cru, d'après les dépêches de Murat, à une situation si favorable à ses desseins, avait deviné que son lieutenant se trompait et le trompait lui-même. On a publié à cet effet, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène,* une lettre de l'Empereur à Murat du 29 mars, que la correspondance a reproduite, en avouant qu'on n'en a jamais retrouvé la trace, mais en citant les historiens qui y ont ajouté foi, Thiers est du nombre; seulement il a déclaré, qu'il ne croyait pas qu'elle ait été envoyée, ce qui serait bien extraordinaire. Si l'Empereur avait trouvé que les événements de Madrid compromettaient ses projets, il aurait été furieux. La dépêche qu'il aurait envoyée aurait été dictée dans un style haché, coupé, colère, véhément. Au lieu de cela, la lettre du 29 mars est écrite avec calme; elle raisonne posément la situation, parle de son voyage sous une forme indécise qui ne fut jamais dans son caractère, ni dans ses habitudes. Enfin, dans toutes ses lettres de cette époque, il ne qualifie jamais Murat d'Altesse impériale, ni de grand-duc de Berg. Celle du 29 mars au contraire, emploie couramment ces appellations, et tout cela pour arriver à dire : « c'est à la politique et aux négociations qu'il appartient de décider des destinées de l'Espagne ». Tout porte donc à croire que cette lettre a été écrite après coup, peut-être à Sainte-Hélène, pour les besoins de la cause.

Le même jour, 29 mars, le major général annonça à Bernadotte les événements de la Péninsule, pour qu'il les fit connaître au commandant de la division espagnole, mais non aux troupes, « parce qu'il pourrait arriver que le prince des Asturies, récemment proclamé roi, ne soit pas longtemps à donner sa démission », comme son père Charles IV. Cette lettre ne laisse aucun doute sur les futures intentions de l'Empereur. Il était clair que les rapports de Murat convenaient à ses vues.

Sa dépêche du lendemain à son beau-frère confirme

cette appréciation et il importe, après la lettre dont il a été question plus haut, d'en souligner au moins cette phrase : « Dans ces circonstances imprévues, j'approuve fort la conduite que vous avez tenue..... (1). Du reste, je vais me rendre à Bayonne ».

§ 2. *Voyage dans le Sud-Ouest.*

Berthier, prévenu de la résolution de l'Empereur de se diriger vers l'Espagne et de se rendre d'abord à Bayonne, se tint prêt à partir et, dès ce moment, la princesse put se rendre compte, moins d'un mois après son mariage, des séparations qui l'attendaient.

L'Empereur se mit en route avec son major général le 2 avril. Celui-ci, qui avait espéré un instant pouvoir profiter de ce printemps pour visiter sa principauté, dût renoncer à ce projet. Il y avait pourtant bien des questions qui intéressaient ses sujets et dont les solutions étaient depuis longtemps attendues. Le prince de Neuchâtel ne pouvait plus les laisser en souffrance. Il désigna alors un représentant capable d'agir selon ses idées et dont le caractère lui inspirait toute confiance. Il profita d'un court séjour à Bordeaux pour écrire à ce sujet, au président du Conseil d'État de Neuchâtel.

Il lui fit connaître son intention d'aller voir « toutes les parties de sa principauté, de prendre connaissance de toutes les branches de l'administration, d'étudier les améliorations à réaliser et de jouir des témoignages d'amour de ses sujets ». Mais forcé de suivre l'Empereur par « les circonstances qui le portaient dans le midi et voulant diminuer autant que possible les inconvénients résultant de son absence », il s'était décidé à envoyer à

(1) Correspondance.

Neuchâtel un ministre plénipotentiaire auquel il avait donné « tous les pouvoirs dont jouissaient précédemment les gouverneurs pour le Roi ». Ce délégué ne les quitterait qu'après avoir terminé leurs affaires. Il avait fait choix à cet effet du général de division Dutaillis, auquel il était le plus attaché ».

Il prévint en même temps le général et lui donna ses instructions. « Faites-moi aimer dans le pays, lui disait-il, et ne parlez d'aucun changement ». Au point de vue des revenus, il ne demandait que ce que touchait le roi de Prusse. Il lui recommandait de mettre de l'ordre dans les finances et lui donnait pour l'aider, son trésorier, M. Guillabert, très au courant des affaires de la principauté. « Je sens bien, lui disait-il, qu'il y a beaucoup de choses à arranger à Neuchâtel ; mais, en général, je ne veux faire aucune espèce d'innovation ; il vaut mieux mûrir ses idées et avoir préalablement une grande connaissance du pays et je veux la prendre par moi-même (1). »

Ces intentions du prince de Neuchâtel peignent assez son caractère et l'esprit à la fois pondéré et pratique qui le distinguait dans les affaires de service. Il resta à Bordeaux jusqu'au 13 avril, et expédia le même jour à Bernadotte une nouvelle dépêche au sujet de sa division espagnole, en lui transmettant l'ordre de prendre le commandement général du Holstein. Il envoya à Murat, chargé d'une mission spéciale, l'adjudant commandant de Monthion, qui allait arriver à Madrid au milieu de l'effervescence provoquée par les derniers événements et par l'arrivée de nos troupes.

Le major général partit ensuite avec l'Empereur, coucha à Mont-de-Marsan et arriva à Bayonne, le 14, à neuf heures du soir. Il monta à cheval à l'entrée de la

(1) Archives de la Guerre.

ville et accompagna l'Empereur à la demeure qu'on appelait alors l'hôtel du Gouvernement. Il y trouva une installation provisoire; et, peu de jours après, quand Napoléon, désireux d'être plus libre de ses mouvements, alla s'installer au château de Marrac, situé aux portes de la ville, près de la route d'Espagne, Berthier trouva, pour lui et son état-major, des locaux bien appropriés, dans une propriété appelée Saint-Forcet, à deux pas du château.

Dès son arrivée, il prit, suivant l'ordre de l'Empereur, les fonctions de major général des armées d'Espagne et de Portugal.

Un de ses premiers actes fut de faire établir un mémoire détaillé sur les provinces basques espagnoles voisines de la frontière. Il fit ensuite transmettre au maréchal Bessières et au général Verdier, qui commandait en Biscaye, les instructions de l'Empereur, en leur annonçant l'intention de ce dernier de se rendre prochainement en Espagne.

C'était le moment où Napoléon avait invité le prince Ferdinand, récemment proclamé roi, à venir le trouver à Bayonne. Malgré ses défiances, ce dernier eut la fâcheuse idée de tenter l'aventure, qui devait si mal lui réussir. On annonça son arrivée à Bayonne pour le 19 avril. Berthier, Duroc et un chambellan allèrent le recevoir hors ville, ce qui signifiait, pour les personnages mêlés à ces affaires, que Napoléon le traitait en prince et non en roi.

A mesure que l'Empereur recevait sur place des nouvelles d'Espagne, il se rendait mieux compte de la situation et commençait à comprendre que la première conséquence de l'émeute de Madrid serait une insurrection nationale. Mais, persuadé que le peuple espagnol était en décadence et sans énergie, il pensait que ses troupes, malgré la masse de conscrits et d'étrangers qui les composaient, en viendraient facilement à bout. Cette illu-

sion devait durer quelque temps et aggraver la faute qu'il avait commise en entrant dans ce pays.

Quant au major général, il ne pouvait, au lendemain des grands triomphes de Prusse et de Pologne, douter de la réussite des projets de son Souverain, ni hésiter à le suivre dans la voie nouvelle où il s'était lancé. Chaque jour arrivaient à Bayonne, des détachements qui allaient en Espagne. Berthier préparait leurs ordres de marche, assurait leur entretien, rassemblait les approvisionnements de munitions, d'armes et d'effets dont ils avaient besoin. Parfois, quand l'Empereur ne pouvait le faire, il les passait en revue, vérifiait leur matériel, parait à leurs besoins et rendait compte à Napoléon.

A la fin d'avril, on annonça la prochaine arrivée à Bayonne, du roi d'Espagne, Charles IV, et de la reine Marie-Louise, qui avaient commis de leur côté, la faute grave de choisir Napoléon pour arbitre de leurs divisions. Cette fois, le prince de Neuchâtel alla les recevoir à la frontière, le 30 avril, et les traita en souverains régnants. Sa désignation dut être d'autant plus agréable au Roi et à la Reine qu'ils le connaissaient depuis son ambassade de 1800 et qu'ils lui devaient, en grande partie, le succès de la négociation qui avait placé leur fille sur le trône d'Étrurie. Berthier amena Leurs Majestés à Bayonne selon les instructions qu'il avait reçues et les installa à l'hôtel même du Gouvernement, devenu disponible depuis que l'Empereur s'était rendu à Marrac.

La réunion de la famille royale d'Espagne acquit aussitôt un intérêt politique de premier ordre.

Berthier assista aux événements extraordinaires et si malheureux pour la France, dont Bayonne devint alors le théâtre. La scène historique qui eut lieu à l'hôtel du Gouvernement sous les yeux de l'Empereur, entre les souverains d'Espagne et leur fils Ferdinand, la renonciation forcée de ce dernier au trône que la faveur populaire lui avait donné, le refus de son père de

l'accepter, le don qu'il en fit à Napoléon, l'arrestation de Ferdinand, son internement à Valençay, le départ du roi Charles IV et de la reine pour l'Italie, la situation de l'Empereur maître absolu désormais d'un royaume dont il croyait pouvoir disposer, mais qu'il fallait conquérir, tels furent les faits, qui, en quelques jours se déroulèrent sous les yeux de Berthier. Mais par un phénomène étrange qu'on pourrait appeler l'aveuglement de la gloire, il ne vit dans tout cela rien de plus étonnant que ce qu'il avait déjà vu. Qu'était-ce que cet incident à côté des transformations de royaumes et d'empires que la main victorieuse de Napoléon avait déjà imposées à l'Europe? Ici évidemment les résultats seraient identiques. Par conséquent il n'y avait pas à réfléchir; l'Empereur devait réussir; il n'y avait qu'à le seconder.

Le major général raisonna sans doute ainsi et continua à transmettre ses ordres avec la même confiance. Son ami M. Denniée, en quittant le ministère, était devenu intendant général de l'armée d'Espagne; et l'un de ses premiers rapports fit connaître à quel point l'armée avait besoin de vivres; il en réclamait pour le mois d'août. Berthier soumit le rapport à l'Empereur, mais sans succès. Celui-ci voulait que l'Espagne nourrît ses soldats et refusa d'en tenir compte.

Cette pensée s'était déjà fait jour dans la correspondance du major général. A son arrivée à Bordeaux, il avait reçu des observations du général Belliard, chef d'état-major de Murat, sur le mauvais état des troupes qu'on lui envoyait. En lui répondant le 6 avril, Berthier reconnut l'infériorité de la composition des corps; mais il ajouta : « Il ne s'agit pas de déprécier la nouvelle organisation donnée par S. M., mais bien de la perfectionner..... à force de soins et de travail ».

C'était une sorte d'aveu de la faute commise dans la composition de l'armée; mais, c'était encore une erreur

de croire qu'on nourrirait facilement le soldat avec les ressources du pays. Ce fut tout le contraire.

En mai, le major général prit ses dispositions pour activer la marche sur Madrid, des détachements qui avaient passé la frontière, pour renforcer à Burgos le maréchal Bessières et en Biscaye, le général Verdier. Plus tard, il transmit à Murat l'ordre de diriger un de ses corps sur Cadix, de constituer pour cela à Dupont, une force spéciale, dans laquelle il entrait beaucoúp de Suisses, de nombreux conscrits, et de répartir ses divisions sur sa route. Ces détails ordonnés de Bayonne avec des aperçus inexacts sur la situation, devaient être, peu de jours après, la cause première du malheur de Baylen. A la fin du même mois, d'autres incidents survinrent. L'Aragon se souleva. Le major général expédia de nouveaux ordres pour organiser à Pampelune une colonne mobile et une division chargée d'apaiser les troubles. Ces dispositions furent insuffisantes. Il fallut demander des renforts. L'Empereur imagina alors de former des régiments provisoires, combinaison défectueuse, qui donna des corps sans cohésion et d'une qualité inférieure. Mais il fallait des hommes; ce moyen en fournit et l'on put ainsi envoyer du monde à Pampelune, diriger des colonnes sur Saragosse qui s'était également révoltée et faire entrer de nouvelles troupes en Aragon. Les mouvements qui se produisaient dans cette province, inquiétaient Napoléon qui espérait toujours voir ses troupes en avoir raison.

Bientôt la situation devint assez sérieuse pour faire craindre des attaques sur les départements frontières, alors dépourvus de troupes.

On dut aviser. Berthier fit diriger sur Pau, le 10 juin, les gardes nationales des Pyrénées et les chargea de défendre les vallées françaises contre les bandes espagnoles. Cette mesure, fut peu goûtée, et fit réfléchir bien des gens sur la portée de l'insurrection espagnole.

Néanmoins, l'Empereur était si certain d'en triompher, qu'autour de lui, nul ne parut s'inquiéter.

Il doutait si peu du résultat, qu'il cherchait un roi pour succéder à Charles IV. Murat dut renoncer au rêve qu'il avait formé et en tomba malade. Le prince Louis n'en voulut pas et le roi de Naples, confiant dans la fortune de son frère, eut la fâcheuse idée d'accepter cette couronne. Il arriva bientôt à Bayonne pour voir l'Empereur et se rendre dans ses états. Le 12 juin, un décret, inséré au *Moniteur* proclama son élévation au trône.

Le major général, au même moment, distribuait les commandements des colonnes mobiles dans les départements de la frontière pyrénéenne. Il annonçait à Bessières, la réorganisation de son corps d'armée, qui allait avoir près de 23.000 hommes. Il est vrai que sur ce chiffre. 17.000 étaient dispersés pour réprimer les bandes qui s'étaient formées en Galice et dans les Asturies. Le major général fit aussi rassembler des colonnes mobiles à Burgos, Aranda et Vittoria, sur la route même de Bayonne à Madrid. L'une d'elles fut confiée à Monthion, devenu général de brigade.

Maintenant on ne pouvait plus s'y tromper : l'insurrection couvrait toute la Péninsule et ce peuple qu'on avait cru sans énergie, s'était armé de tous côtés pour défendre son indépendance. Les ordres envoyés montraient quelle extension redoutable avait prise la révolte et combien il était difficile de détruire les bandes de guérillas, qui cédaient au premier choc, et se reformaient plus loin pour harceler le vainqueur, couper ses convois et intercepter ses communications. Mais comment en parler à l'Empereur, quand on le voyait si sûr du résultat ? Le nouveau roi n'y songeait pas lui-même. Il acceptait cette situation singulière de gouverner un pays soulevé, dans lequel il fallait combattre partout et où lui-même, ne pouvait faire un pas sans

une forte escorte. C'était dans ces conditions qu'il allait se diriger sur sa capitale.

Cette situation causa un premier ébranlement à la puissance de Napoléon.

Parmi les vaincus des dernières années, il y eut des hommes énergiques qui songèrent dès lors à relever la tête, à voir dans les événements d'Espagne un exemple à suivre et peut-être, le signal de la délivrance.

Pour le major général, ils étaient devenus, depuis son séjour à Bayonne, une source de travail incessant, comme aux jours les plus actifs de sa carrière. Souvent dans ces journées si remplies, l'Empereur lui donnait ses ordres de la façon la plus sommaire. C'est ainsi qu'on trouve à la date du 29 juin, une dictée qui lui fut faite sous cette forme déjà connue, qui lui laissait tout à faire : « Ordre au général de division Reille de partir sur le champ pour se rendre à Perpignan; porter de là son quartier général à Bellegarde etc..... Ordre au 15ᵉ régiment d'aller coucher demain à Tolosa etc..... » Berthier était alors absorbé par le détail des dépêches qui s'ajoutaient aux instructions envoyées aux assiégeants des places de Saragosse ou de Barcelone, aux ordres donnés pour l'occupation des provinces, ou la protection des routes.

Dès le 1ᵉʳ juillet déjà, le contre coup des affaires d'Espagne commença à se faire sentir en Europe. On apprit que l'Autriche s'agitait. Le major général appela l'attention de Soult et de Davout sur les mouvements qui se produisaient dans ce pays, et leur prescrivit d'expédier des agents en Bohême pour les surveiller.

On sut aussi en ce moment, que le général Dupont était bloqué par de forts détachements, dans les environs de Tolède; il fallait le soutenir. Des ordres furent envoyés de suite sur ce sujet à Bessières et à Savary.

Le 7 juillet, dans la matinée, Berthier se rendit chez le roi Joseph pour lui remettre un état de situation de

l'armée, un tableau de l'emplacement des troupes et l'itinéraire qu'il allait avoir à suivre. Il avait commandé les détachements d'escorte et lui annonça que toutes les dispositions étaient prises pour son départ. Deux jours après le roi d'Espagne quittait son frère et pénétrait dans son royaume. Sur la route, il rencontra partout des détachements en marche, qui rejoignaient l'armée, disséminée de tous côtés.

En même temps, les préoccupations causées par l'Autriche augmentaient. A la date du 17, le prince major général écrivait à Mortier, Daru et Songis, pour faire étudier les débouchés de Silésie en Bohême, en prévision d'une nouvelle campagne.

Dans ces jours de travail, quand il expédiait des ordres dans le Holstein, pour préparer une invasion du Danemark, en Portugal, pour assurer la conquête, en Espagne, pour disperser les rassemblements d'insurgés, en Silésie, pour étudier de futures opérations, il devait se demander parfois, si la perception des choses avait toujours chez l'Empereur la même netteté de vues et si la passion des combats ne l'emportait pas au delà des bornes d'une sage raison. Mais ces pensées ne pouvaient être que fugitives. Car, au même moment, nos troupes, déjà victorieuses à Cordoue et à Jaen, venaient de gagner brillamment la bataille de Medina del Rio Seco. Napoléon crut à une prochaine pacification. Le nouveau roi arriverait bientôt dans sa capitale; ses généraux avaient battu les insurgés dans des rencontres qui semblaient décisives. Il put donc s'imaginer qu'il avait arrangé ses affaires et qu'il pouvait rentrer à Paris. Berthier transmit le 19 juillet, l'expression de sa satisfaction et annonça des récompenses aux corps de Dupont, de Moncey et de Bessières. Il s'apprêta ensuite à quitter Bayonne.

Il partit avec l'Empereur, le 21, pour Pau et l'accompagna dans ce nouveau voyage à travers les villes du

midi et de l'ouest, ayant chaque jour des ordres ou des recommandations à expédier.

Le 25, à Toulouse, il eut connaissance des lettres envoyées par l'Empereur aux rois de Westphalie et de Wurtemberg, ainsi qu'aux princes de la Confédération du Rhin, pour les prévenir des armements de l'Autriche et les engager à préparer leurs contingents. Il leur annonçait déjà qu'il faisait renforcer la Grande Armée, et réunir ses troupes à Strasbourg, Mayence et Wesel. Le 31 juillet, le prince major général était de retour à Bordeaux, après avoir visité avec l'Empereur, Tarbes, Auch, Toulouse, Agen et Montauban. Là, une nouvelle grave l'attendait. Depuis quelque temps, la position du général Dupont était un sujet d'inquiétude. Cerné par les insurgés espagnols, avec des soldats épuisés qui refusaient de combattre, il fut un moment accablé par les circonstances, et signa la malheureuse capitulation de Baylen, qui fut connue à Bordeaux, le 2 août. Berthier fut témoin des éclats de colère qu'elle provoqua. Napoléon sentait maintenant sans vouloir l'avouer, « qu'il avait mal engagé l'affaire d'Espagne ». Et cet événement, qui survenait à l'heure même où il croyait l'avoir mise en bonne voie, lui rappelait durement la vérité. C'était en outre la première humiliation infligée à ses armes, et par un peuple dont il affectait de mépriser la valeur. Il était atteint dans son orgueil, à l'apogée de sa gloire. Il ressentait cruellement la gravité de ce coup inattendu. « C'était la preuve qu'ici bas, manquer au bon sens, à la raison, à la justice, rencontre bientôt un juste et premier châtiment (1). »

Mais loin de modifier ses idées, il ne fit que persister dans ses projets, en redoublant d'efforts. Le lendemain, en effet, Berthier adressa au roi Joseph, une première

(1) Thiers.

note sur la situation de l'armée et sur les dispositions à prendre pour l'améliorer. Mais déjà l'évacuation de Madrid et la concentration des forces dans le nord l'avaient aggravée. Le débarquement des Anglais en Portugal, vint la compliquer encore.

Pendant ce temps, l'Empereur achevait son voyage. Berthier visita ainsi successivement Saintes, Rochefort, La Rochelle, Niort, Napoléon-Vendée, Nantes, où il eut un léger accès de goutte, Saumur, Tours, Orléans. En passant à Saumur, il put se remémorer les souvenirs d'une époque difficile et des combats dans lesquels il avait reçu ses premières blessures.

Le 14, dans l'après-midi, la veille de la saint Napoléon, il rentra à Saint-Cloud avec l'Empereur.

D'autres affaires l'attendaient. Il fallut d'abord prévenir Bernadotte des événements de la Péninsule; il avait sous ses ordres une division espagnole qu'il fallait surveiller. Elle n'en réussit pas moins à s'embarquer sur des bateaux anglais et à rejoindre son pays.

On dut ensuite renforcer Davout en Silésie; les dispositions de l'Autriche l'exigeaient. Le 16 août, ces dépêches étaient expédiées, quand Napoléon apprit la retraite de son frère derrière l'Ebre. De là, nouvelle exaspération qui amena Berthier à écrire au chef d'état-major du roi Joseph, le général Belliard, pour blâmer cette reculade sans combat qui « n'aurait d'autre effet que de décourager l'armée ».

Néanmoins, l'Empereur prit aussitôt son parti. Le lendemain, le major général et les deux ministres de la Guerre et de l'administration de la Guerre transmettaient ses ordres pour renforcer l'armée d'Espagne, diriger par Mayence, sur Bayonne, par Wesel, Paris et Metz, les 1er, 5e et 6e corps de la Grande Armée, cinq divisions de dragons, une nouvelle division française d'infanterie et de cavalerie, une division polonaise et une allemande; vingt mille hommes de l'armée d'Italie et vingt

mille conscrits; enfin, un corps d'armée spécial était formé sous Saint-Cyr, en Catalogne.

Le prince major général, qui était toujours absorbé par la correspondance avec les troupes placées au delà des frontières, fut amené par les dernières prescriptions, à conférer fréquemment avec le général Clarke.

La situation était assez grave pour exiger de sa part un travail assidu et une surveillance attentive. Elle se compliqua, à la fin d'août, par la nouvelle de la défaite subie par Junot à Vimeïro, et par la convention qu'il avait été forcé de signer à Cintra, avec les Anglais, convention qui lui permit au moins de sauver son armée et de la ramener en France.

En résumé, nous avions perdu, en quelques semaines, notre renom de loyauté, le prestige de notre invincibilité et l'Europe pouvait être autorisée à croire que l'armée française était déchue de sa supériorité..... La péninsule, envahie si facilement en février, était, au mois d'août, évacuée jusqu'à l'Ebre (1). Tel était le résultat de six mois d'opérations et de combats.

Les causes qui avaient produit cet échec ne pouvaient échapper à Berthier. Il montrait, pour la première fois, que Napoléon pouvait se tromper et que ses résolutions, jusqu'alors infaillibles, étaient comme celles des autres hommes, sujettes à erreur. Berthier ne pouvait se le dissimuler. Mieux que personne, il savait que les jeunes troupes envoyées en Espagne n'étaient pas assez aguerries et que les procédés politiques de l'Empereur dans les affaires de ce pays avaient manqué de loyauté. Il avait été témoin de ses hésitations au sujet de la question espagnole; il connaissait ses appréciations sur les personnages de la cour de Madrid et aucune des dispositions qu'il avait prises pour s'emparer de la

(1) Thiers.

couronne des Bourbons ne lui avait échappé. Il aurait dû exprimer son avis sur les défectuosités qu'il voyait. Mais il fut probablement, comme l'Empereur lui-même, hors d'état de prévoir les événements. Jusqu'au moment où la capitulation de Baylen vint dessiller les yeux et causer aux chefs de l'armée une douloureuse surprise, tous croyaient au succès et même à un succès facile.

L'Empereur, du reste, avait les moyens d'écraser l'Espagne sous les coups de ses vieilles légions. Il avait déjà pris ses mesures; Baylen n'était qu'un incident; c'était Dupont seul qui, malgré son glorieux passé, avait eu un moment de faiblesse. Tout le monde allait l'accabler; et, avant peu, ce malheur serait réparé. Napoléon voyait les choses ainsi. Autour de lui, on raisonna de même et Berthier, confiant dans les ressources de son génie, fit comme les autres.

§ 3. *Voyage d'Erfurt.*

Tandis qu'il revenait de la frontière d'Espagne, l'Empereur prenait déjà ses dispositions pour avoir avec l'empereur de Russie une entrevue destinée à assurer la tranquillité en Allemagne, pendant le temps nécessaire à la répression de l'insurrection espagnole. Erfurt avait été choisi comme lieu de réunion, et, dès les premiers jours de septembre, le major général fut chargé de prendre à cet égard les mesures indispensables. Il remit, à cet effet, une note détaillée à M. Salamon qui prépara, pour les diverses autorités, les dépêches à expédier. Le maréchal Soult, en particulier, fut prévenu que l'empereur de Russie partirait de Saint-Pétersbourg, le 12, pour se rendre à Erfurt, sans passer par Berlin; qu'aucune députation ne devait lui être envoyée et

qu'aucun « placet ni mémoire » ne devait lui être remis. Le maréchal Lannes fut chargé d'aller au devant de lui. « Comme il est probable qu'il y aura un grand concours d'étrangers à Erfurt, disait le major général, on ne doit laisser aucune chose inutile dans cette ville. Le grand maréchal du Palais donnera des ordres pour le logement de tout le monde. On conservera des logements pour des rois de la Confédération qui pourraient se rendre à Erfurt..... Le plus beau logement doit être pour l'empereur de Russie; cependant. le logement de l'empereur Napoléon doit être commode et spacieux, parce que c'est chez lui que les empereurs mangeront (1).

L'ordre adressé au maréchal Lannes contenait quelques détails curieux. Il devait d'abord aller au devant de l'empereur de Russie jusqu'à la Vistule, qui était alors la limite de notre occupation. « L'Empereur, lui écrivait-on, désire que vous n'ayez qu'une seule voiture, afin de faire moins d'embarras aux portes, à cause du service nombreux de l'empereur Alexandre..... L'intention de l'Empereur est que, depuis la Vistule jusqu'à Erfurt, l'empereur Alexandre et toute sa suite marchent aux frais de l'empereur Napoléon, tant pour la poste que pour tout autre objet (2). »

Au moment où il transmettait les ordres, le major général notifiait au roi Joseph et aux maréchaux chargés de commander en Allemagne, la nouvelle composition de l'armée d'Espagne. Elle devait être forte de six corps d'armée : le 1er, sous les ordres du maréchal Victor; le 2e, sous Bessières; le 3e, sous Moncey; le 4e, sous Lefebvre; le 5e, sous Gouvion Saint-Cyr; le 6e, sous Ney. Il fallait y ajouter une réserve constituée en grande partie avec des troupes de la Garde.

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

La correspondance de Berthier tendait alors à se spécialiser avec le maréchal Jourdan. Ce dernier, devenu le major général du roi Joseph, était chargé de transmettre aux commandants des six corps d'armée les ordres de son Souverain et ceux de l'Empereur, qu'ils recevaient parfois directement. Cette situation, fâcheuse au point de vue de la hiérarchie et de la cohésion des forces, frappa plus d'une fois l'esprit de Berthier. Mais il fallait l'accepter; c'était la volonté de l'Empereur.

Le départ pour Erfurt vint faire une diversion à ces préoccupations. Le 22 septembre, le prince major général quitta Saint-Cloud et arriva le même jour à Châlons-sur-Marne; le lendemain, il atteignit Metz, et quatre jours plus tard entra à Erfurt, à neuf heures du matin. Dans l'après-midi, il monta à cheval pour accompagner l'Empereur qui se porta sur la route de Weimar, au devant de l'empereur Alexandre. Le lendemain, il eut à peine le temps d'annoncer à la princesse de Neuchâtel la fin de son voyage. Les quelques mots qu'il lui adressa à cette occasion et ceux qui suivirent, donnent, malgré leur brièveté, un aperçu de leurs relations.

Erfurt, le 28 septembre 1808.

Nous sommes arrivés ici en bonne santé, mon amie, hier, et la journée s'est passée en cérémonies, ce qui m'a empêché de vous écrire.

ALEXANDRE (1).

Le lendemain, Berthier eut le plaisir de revoir son beau-père, le duc Guillaume de Bavière, avec qui il avait alors les rapports les plus affectueux, quoique le contraire ait souvent été affirmé.

(1) Archives de Grosbois.

Il annonça en effet, cette rencontre à la princesse dans les termes suivants :

Erfurt, le 29 septembre 1808.

Le duc Guillaume de Bavière, votre père, mon amie, arrive ici. J'ai couru chez lui et je l'ai embrassé et pour vous et pour moi.... La duchesse jouit de la meilleure santé etc..... (1).

Pendant tout le séjour à Erfurt des souverains et des princes venus de tous côtés pour suivre de près les conciliabules et faire leur cour à Napoléon, le major général dut consacrer les rares instants que lui laissaient les cérémonies officielles. à sa correspondance avec les chefs de l'armée d'Espagne et les maréchaux restés en Allemagne. L'affaire importante du moment était toujours l'arrivée dans la Péninsule, des renforts mis en route. Pendant ce temps, l'entrevue des Empereurs produisait les résultats espérés.

La célèbre convention conclue entre eux et qui devait rester secrète pendant dix ans, fut signée le 12 octobre. Elle donnait à Napoléon l'assurance d'une tranquillité relative du côté de l'Autriche, et lui laissait le temps de consolider en Espagne, la couronne de son frère.

Le major général, tenu au courant de cet arrangement, fut prévenu en même temps que le moment du retour en France approchait. Mais auparavant, il reçut le nouveau décret sur l'armée dont l'Empereur l'avait entretenu et qu'il fut chargé de communiquer aux intéressés.

La Grande Armée était dissoute. Les troupes qui restaient en Allemagne formaient, sous le commandement de Davout, une armée nouvelle, appelée *armée du Rhin*. Celles qui étaient sous Bernadotte consti-

(1) Archives de Grosbois.

tuaient un commandement à part et s'appelaient *corps de troupes du gouvernement des villes hanséatiques.*

L'armée du Rhin comprenait les troupes du gouvernement de Dantzig sous Rapp, quatre divisions d'infanterie, le corps du général Oudinot formant réserve d'infanterie et une réserve de cavalerie, composée de trois divisions de cette arme.

Berthier fut avisé en même temps de l'intention de l'Empereur de partir le surlendemain et de son désir de se rendre le plus tôt possible en Espagne, pour y diriger en personne les opérations.

Il fit connaître les projets de départ à ses beaux parents qui quittèrent Erfurt le lendemain, pour retourner à Bamberg, leur résidence habituelle. Lui-même, après avoir assuré l'expédition des derniers ordres, se mit en route le 14 octobre et rentra à Paris le 19.

§ 4. *Campagne de Berthier en Espagne.*

Dès son retour, le major général annonça au maréchal Lefebvre sa prochaine arrivée à Bayonne. Il avait en effet reçu de l'Empereur l'ordre de s'y rendre sans retard. Il ne fit que toucher barre à Paris et partit le 21. Il avait pour mission de rassembler les plans et les travaux de reconnaissance exécutés sur la vallée de l'Ebre, de Tudela à Frias; puis les renseignements sur le nord de l'Espagne et sur les routes à suivre. L'Empereur voulait avoir ces documents le 30 octobre, jour fixé pour son arrivée.

L'Empereur était décidé à pacifier lui-même la péninsule et il comptait y parvenir rapidement. « Il lui fallait justifier sa politique par le succès et en imposer par la

victoire à ses ennemis (1). » Berthier allait préparer son entrée en campagne.

Son voyage ne fut pas aussi aisé qu'il l'espérait. A Bordeaux, il ne trouva pas de chevaux de poste. Les officiers restés en arrière et appartenant aux corps en route pour l'Espagne, avaient tout pris. Il fut obligé de « faire plusieurs postes avec des bœufs », ce qui lui causa un retard notable. Il dut aussi s'arrêter à Mont-de-Marsan, à Tartas et à Dax, où on avait rassemblé des effets, pour voir l'état de ces approvisionnements.

A son arrivée à Bayonne, le 30 octobre, il s'installa au château de Marrac, en attendant l'Empereur; puis il demanda au général commandant et à l'ordonnateur, des renseignements sur tous les services. Il vit qu'on n'avait pas pressé la confection des effets destinés aux conscrits, ni l'envoi des armes et des munitions. Il trouva dans cette ville le général Belliard, que le roi Joseph lui avait envoyé pour le mettre au courant de la situation et qui lui donna de précieuses indications. Les entretiens qu'il eut avec ce général, le décidèrent à le conserver à l'état-major général. Berthier se mit en relations avec le roi d'Espagne et avec le maréchal Jourdan. Il rendit compte à l'Empereur de son voyage, des difficultés rencontrées à Bordeaux et des détails qu'il avait recueillis. Trouvant que le campement de la Garde laissait à désirer, il fit construire des baraques qui devaient être utilisées plus tard pour les nombreuses troupes qui allaient désormais passer à Bayonne.

Il annonça aux chefs de corps d'armée, la prochaine arrivée de l'Empereur dont la présence à la tête des

(1) Commandant Balagny, *Campagne de Napoléon en Espagne*. Cet ouvrage a été fait avec le plus grand soin, d'après les archives de la Guerre. Le récit des principaux événements a été contrôlé sur les lieux mêmes et complété par de nombreux croquis.



troupes allait « en doubler la force ». Déjà, au commencement d'octobre, dans une lettre à Jourdan, il lui avait expliqué les intentions de Napoléon pour les futures opérations. D'après les premiers mouvements, Victor devait entrer en Espagne le 22 octobre, avec le 1er corps d'armée, marcher par brigades et avoir tout son corps rassemblé à Vitoria au commencement de novembre; Bessières et Ney, avec les 2e et 6e corps, devaient aller occuper Burgos; et Lefebvre, avec le 4e, devait s'établir à Santander. Plusieurs mouvements avaient eu lieu; mais divers détails laissaient à désirer. Le major général avait surtout été surpris de l'hésitation de Lefebvre à attaquer le corps du général anglais Blake aux environs de Bilbao. Il en rendit compte à l'Empereur, en lui expliquant la position des troupes et lui fit connaître l'effervescence extraordinaire qui régnait en Espagne. Il lui annonça également, l'arrivée à Bayonne, le 2 novembre, des maréchaux Lannes et Soult et lui écrivit que de tous côtés, des efforts étaient faits pour que les corps d'armée fussent prêts à prendre l'offensive, au moment où il l'ordonnerait.

Napoléon reçut ces nouvelles en route. Le 3, dans l'après-midi, il était à Marrac. Il se mit de suite au travail et se renseigna sur la situation. L'armée était entre Bilbao et Pampelune; ses corps étaient assez dispersés et parfois mélangés entre eux; son effectif général s'élevait à plus de 173.000 hommes.

Le major général avait son état-major constitué et fonctionnant déjà.

Il comptait neuf aides de camp, parmi lesquels le colonel Lejeune.

Onze généraux de division lui étaient attachés. Parmi eux, Belliard était chef de l'état-major général et Mathieu-Dumas, aide-major général. Dutaillis, l'ancien aide de camp de Berthier et récemment son représentant à Neuchâtel, y figurait aussi. Six autres généraux

avaient des commandements de province. Enfin, Denniée était chef de l'administration de l'armée, comme intendant général et inspecteur en chef aux revues.

Le bureau particulier, comprenait :

M. Le Duc, commissaire des guerres, secrétaire intime;

M. Guillabert, adjoint aux commissaires des guerres;

M. Salamon, chargé des mouvements de troupes;

M. Philippe, adjoint au vaguemestre général, vaguemestre du petit quartier général.

On savait d'autre part que les forces espagnoles étaient divisées en quatre armées, occupant les flancs des troupes françaises et leur barrant le chemin de Madrid, savoir :

Une armée de droite, en Catalogne, sous le général Vivès;

Une armée du centre, entre Tudela et Logrono, sous Castaños;

Une armée de gauche, vers Burgos, sous le général anglais Blake;

Une armée de réserve, en Aragon, sous Palafox.

Le général La Romana, récemment débarqué en Espagne, avec sa division venue du Danemark. commandait un corps d'environ 9.000 hommes.

C'était un ensemble de 134.000 hommes.

Le jour même de l'arrivée de l'Empereur, le major général fut chargé de prescrire l'occupation du débouché de Burgos en vue d'une offensive immédiate, et un rassemblement de forces en prévision d'un prochain mouvement vers cette ville. Il prévint tous les chefs militaires de la présence du Souverain à Bayonne et leur transmit ses ordres. La Garde fut prête à partir le lendemain, après une revue de S. M. Soult fut dirigé sur le 2e corps à Miranda, pour en prendre le commandement à la place de Bessières qui devait être placé à la tête de la cavalerie.

Dans la soirée, on reçut à Marrac la nouvelle de la prise de Bilbao par Lefebvre et d'Amurrio par Victor. Ces succès ne donnèrent lieu qu'à des reproches. Lefebvre fut blâmé pour avoir attaqué sans ordre un corps ennemi qui aurait été probablement pris en entier, si l'on avait attendu deux ou trois jours.

« Sa Majesté, lui écrivit Berthier, ne s'attendait pas à cette faute capitale de la part d'un maréchal aussi zélé pour son service..... L'Empereur trouve dans votre conduite, que trop de zèle vous a fait manquer aux réglements militaires, en attaquant sans ordres, etc. (1). »

Victor devait, comme Lefebvre, avoir sa part d'observations désagréables. « Il est fâcheux, lui disait le major général, que d'abord, vous n'ayez point assuré votre communication avec Bilbao, ce qui vous aurait mis dans le cas de prendre tout ce qui était à votre droite..... Il ne faut pas prendre de repos que Blake ne soit rejeté complétement dans les Asturies, etc...... Comment, au lieu de vous porter en personne, à la tête de vos troupes, secourir une de vos divisions, avez vous laissé cette opération importante à un général de brigade qui n'avait pas votre confiance, etc. (2). »

Avant même son entrée en campagne, Napoléon témoignait l'irritation que lui causaient les affaires d'Espagne. La correspondance du major général s'en ressentait, et souvent il sera forcé d'adresser des reproches pour des faits de guerre qui, dans d'autres circonstances, auraient obtenu des félicitations. Le ton de l'Empereur devint néanmoins un stimulant pour tout le monde et ses dispositions allaient de suite améliorer la situation.

Elles furent résumées dans une lettre de Berthier au roi Joseph, du 4 novembre. L'Empereur voulait faire

(1) Commandant Balagny.
(2) Commandant Balagny.

occuper Burgos de suite pour se placer entre les deux principales masses ennemies et inonder la vieille Castille avec sa cavalerie. C'était dans ce but qu'il confiait cette opération à Bessières qui était le plus rapproché et le seul maréchal disponible.

L'après-midi de ce même jour, Berthier quitta Bayonne avec l'Empereur pour gagner Tolosa, puis Vitoria, où ils arrivèrent le lendemain dans la nuit. Le roi Joseph s'y trouvait déjà. Le quartier général fut établi hors ville pour laisser au commandement en chef une plus grande liberté d'action.

Des avis furent envoyés de tous côtés, pour annoncer que l'Empereur avait pris le commandement de l'armée. En avisant Belliard de cet événement, Berthier lui définit exactement ses fonctions : « Je signe, lui disait-il, comme major général. Vous, dans les ordres que vous donnerez d'après les miens, vous prendrez la qualité d'aide-major général ». Le roi d'Espagne restait, vis-à-vis de l'armée, lieutenant de l'Empereur. « Ceci, écrivait Berthier, de vous à moi (1). »

Dans la journée du 6, il fit connaître aux intéressés que la ligne de communications de l'armée passerait par Pampelune et Saint-Jean-Pied-de-Port et apprit à l'Empereur que d'après les dépêches de Bessières, il y avait un corps de 24.000 Espagnols en avant de Burgos. Des ordres furent donnés pour parer à toute éventualité de ce côté. Berthier montra aussi à l'Empereur les explications qu'il avait reçues de Victor et de Lefebvre.

Pendant son séjour à Vitoria, la Garde rejoignit le quartier général, et Bessières fut remplacé par Soult à la tête du corps d'armée, placé devant Burgos. Le major général lui transmit le 9, l'ordre d'engager une affaire d'avant-garde, ce qu'on a appelé plus tard une recon-

---

(1) Commandant Balagny.

naissance offensive, pour voir ce qu'il avait exactement devant lui. Le même jour, il invita Belliard à transporter le quartier général à Arminon, à une demi-lieue de Miranda, d'y amener les deux tiers de l'état-major général et de laisser le reste à Vitoria, pour expédier les derniers ordres, au moment du départ de Sa Majesté.

Le soir même, il se rendit à Miranda avec l'Empereur et le lendemain, à Cubo. Pendant cette journée du 10, Soult enleva Burgos, où l'Empereur se rendit le lendemain. Le roi d'Espagne fut invité à y faire une entrée triomphale. Mais celui-ci, mécontent d'être relégué au second plan, répondit à cette offre par un refus et saisit cette occasion de s'en prendre à Berthier de ses ennuis personnels. Il se plaignit d'être laissé sur les derrières et de n'être plus rien ; de ce que « le prince de Neuchâtel avait négligé d'instruire l'armée sur sa position ; de la quantité de lettres et d'ordres qu'il lui envoyait, ainsi qu'au maréchal Jourdan, pour les faire expédier ou exécuter, etc. »

L'Empereur entra donc seul à Burgos, avec le major général et sa suite habituelle, dans la matinée du 11. Son frère s'y rendit le 12, sans apparat. Soult reçut l'ordre de se porter au nord-ouest vers Santander ; et Bessières dirigea Lasalle vers Lerma et Aranda, sur la route de Madrid.

Pendant ce temps, de vifs dissentiments éclataient entre Lefebvre et Victor qui gagnait sur l'ennemi la bataille d'Espinosa de los Monteros. Ce succès décidait du sort de l'armée de Galice qui fut désormais annulée. La victoire, connue au quartier général le 14, fut annoncée de suite à l'armée. Il en résulta pour Soult l'ordre d'occuper Santander.

Berthier s'empressa aussi d'apprendre cet événement à la princesse de Neuchâtel, en lui exprimant l'espoir que nous avions, de battre bientôt les Anglais,

d'arriver près de Madrid et de voir, avant peu, la guerre terminée (1).

Telle était sans doute alors la pensée de l'Empereur. Ce fait de guerre améliorait, en effet, beaucoup la situation. La droite de l'armée avait désormais la liberté de ses mouvements. Il n'y avait plus de ce côté qu'à contenir les forces anglaises et à les refouler. Cette mission fut confiée à Soult. Nos corps pouvaient marcher plus hardiment sur Madrid et leur mouvement serait tout à fait assuré lorsqu'on aurait obtenu, sur l'armée de Castaños, un succès analogue à celui de Victor.

Pour réaliser ce but, Berthier fut chargé de diriger Moncey sur Tudela, et Ney vers Lerma, sur la route de Madrid, où Bessières lançait sa cavalerie. Victor devait poursuivre l'ennemi de son côté, ou se rabattre sur Burgos.

Mais il fallait des renseignements. Le major général en demanda à tous les chefs d'état-major. L'Empereur fit même prescrire au général Milhaud, commandant une des divisions de cavalerie en contact avec l'ennemi, de lui en envoyer quatre fois par jour.

Au moment où l'on se disposait à attaquer Castaños, on apprit l'existence de forts rassemblements, sur la route de Madrid, entre Aranda et Somosierra. Leur présence rendait plus nécessaire encore la destruction préalable des forces de Castaños. Le major général fit donc connaître à Ney qu'il devait se porter sur Almazan ou Soria, pour y menacer les derrières de l'ennemi, au moment où Moncey l'attaquerait de front. Il fut chargé en même temps, d'appeler Victor à Burgos, avec une division à Lerma, de prescrire à Soult de protéger

---

(1) Commandant Balagny, d'après la correspondance du prince de Neuchâtel. (Archives de Grosbois.)

Santander et ses environs; à Lefebvre, d'intercepter les routes conduisant de Léon à Reiosa et à Burgos. Lannes, de son côté, venait d'être envoyé à Logroño pour commander en chef toutes les forces que nous avions de ce côté, ce qui plaçait Moncey sous ses ordres.

Les opérations contre la droite des troupes espagnoles allaient donc prendre une tournure décisive. Berthier, alors plein de confiance, écrivait à la princesse de Neuchâtel que l'armée était très bien en Espagne, que ses ennemis n'étaient pas dignes d'elle et que tout fuyait à son approche; que les Espagnols étaient bien heureux que l'Empereur fut au milieu d'eux, « avec la force et le génie de remettre cette belle nation au rang des Etats civilisés; car on pouvait bien dire que l'Espagne était à deux cents ans de la civilisation de la France (1) ».

Comme tous les maréchaux, Berthier ne voyait, dans cette campagne, qu'une sorte de mission providentielle dévolue à l'Empereur, pour la régénération de ce peuple. Il est vrai que son commandement venait de rétablir le prestige de nos armes. Partout la confiance était revenue et, avec elle, l'espoir d'en finir promptement.

Cependant, le 22 novembre, on n'avait pas encore de nouvelles de la lutte engagée contre Castaños. Or, le temps pressait; l'Empereur tenait à ramener son frère à Madrid le plus tôt possible. Il prévint Berthier qu'il allait porter le quartier général à Aranda. Toutefois, suivant ses instructions, le major général laissa le général Mathieu-Dumas à Burgos, avec la mission d'y passer en revue tous les détachements dirigés sur cette ville; de recevoir les dépêches adressées à l'Empereur ou au major général et de les leur envoyer par des officiers de confiance. On lui laissait, à cet effet, trois

---

(1) Commandant Balagny, d'après les archives de Grosbois.

officiers d'ordonnance de l'Empereur et trois officiers d'état-major. Il devait, en outre, assurer les approvisionnements et envoyer chaque jour un rapport au major général. Il devait surtout assurer l'expédition des dépêches le plus rapidement possible.

Cette organisation sur les derrières de l'armée d'un échelon de l'état-major général, était la reproduction d'une mesure déjà ancienne. Mais ici, elle était surtout la conséquence d'une situation exceptionnelle. Les correspondances des corps détachés à l'est et à l'ouest de la ligne de communications aboutissaient à Burgos. Au delà, elles manquaient de sûreté. Il fallait donc les y centraliser et assurer leur transmission jusqu'au quartier général. Il fallait, pour cela, une autorité spéciale bien au courant du service et en relation directe avec le major général. Un des aides-majors généraux était tout indiqué. Le général Mathieu-Dumas jouissait, à cet égard, de la confiance entière de l'Empereur et de Berthier. Il leur fut extrêmement utile.

Le quartier général fut transporté à Aranda, le 23. On y attendait avec impatience des nouvelles des opérations qui s'exécutaient sur l'Ebre et des mouvements de Ney. Bientôt on apprit que ce dernier, après quelques hésitations, n'avait pas marché hardiment sur les derrières de Castaños. Ce fut une déception. Mais elle fut promptement effacée par l'avis de la victoire de Tudela, remportée par Lannes sur le général espagnol, le 23 novembre. L'armée espagnole de droite était en déroute. Ney aurait pu la poursuivre à fond, s'il avait marché plus vivement; mais il n'avait pu faire mieux.

Le major général dirigea aussitôt Victor sur Somosierra et Lefebvre sur Tudela del Duero, pour couvrir le flanc droit de l'armée. Il leur annonça en même temps le succès de Lannes.

D'autre part, il fut chargé d'adresser à Ney une lettre de reproches, et de lui ordonner de poursuivre l'en-

nemi l'épée dans les reins. « Si vous eussiez pu être à Agreda le 23 ou le 24, lui écrivait-il, vous eussiez pris le reste de l'armée de Castaños. » Ce qui était impossible, car le maréchal Ney ne pouvait être à Agreda au plus tôt que le 23 au soir, tandis que l'ennemi gagnait Tarazona à 25 kilomètres d'Agreda, dans la nuit du 23 au 24 (1).

A cette époque, l'Empereur avait une disposition particulière à réprimander ses maréchaux. Tantôt, c'était pour avoir pris, sans ses ordres, une initiative qu'il aurait approuvée dans d'autres moments, ce qui paralysait les plus hardis; tantôt, c'était pour ne pas avoir obtenu le résultat qu'il souhaitait, alors qu'il y avait à cela une impossibilité absolue; et dans ce cas, il ne provoquait que le découragement. Au fond, il obéissait à la mauvaise humeur que lui inspirait la situation.

Néanmoins le 27 novembre, par suite des ordres de la veille, le mouvement sur Madrid fut repris; la nouvelle des succès de Lannes avait réconforté tout le monde. Les dépêches envoyées à Ney eurent elles-mêmes un ton radouci; on ne lui prescrivit plus que de poursuivre et, comme les débris de Castaños se repliaient vers le sud, ce maréchal, en les suivant, allait couvrir le flanc gauche de l'armée, dont le centre marchait maintenant sur Somosierra.

Le quartier général attendit à Aranda, les renseignements qui devaient lui parvenir sur les forces espagnoles qu'il avait devant lui; le roi Joseph fut invité à s'y rendre, avec sa garde. Dans la soirée, après avoir passé la journée à expédier et à compléter ses correspondances, Berthier trouva un instant pour donner de ses nouvelles à Paris. Sa lettre résumait la situation.

« Nous venons, mon amie, écrivait-il à la princesse,

(1) Commandant Balagny.

de battre, le 23, les armées de Valence, d'Aragon, d'Andalousie réunies, commandées par Castaños; et nous pouvons dire que le combat finit faute de combattants ennemis. Nous voilà à quatre journées de troupes de Madrid, sans aucun obstacle pour y entrer; et sous peu, nous aurons couronné le roi Joseph dans sa capitale et ce vaste pays bénira ses ennemis momentanés. Il est donc possible que dans deux mois, nous soyons à Paris. Nous cherchons les Anglais qui fuient. Nous avons déjà battu 200.000 hommes, pris 150 pièces de canon. Il n'y a plus d'armée espagnole et, en vérité, ils n'étaient pas dignes de notre courroux. La santé de l'Empereur est parfaite; la mienne, de même (1). »

Les correspondances du major général étaient, on le voit, toujours optimistes. Il savait qu'elles risquaient d'être divulguées, d'autant plus qu'émanées de lui, elles avaient une importance particulière. Il avait soin de ne donner que de bonnes nouvelles, et des espérances réconfortantes. En réalité, elles s'inspiraient des désirs de l'Empereur; et l'on pouvait conclure de cette dépêche que « Napoléon ne comptait plus rencontrer d'obstacles sérieux jusqu'à Madrid (2) ».

Dans ces journées des 28 et 29 novembre, les ordres donnés à la suite de la victoire de Tudela s'exécutent et la plupart de nos corps convergent sur Somosierra. Les premiers renseignements transmis par Savary, font croire que Somosierra est mal défendu et décident l'Empereur à l'attaquer de suite. Il est d'ailleurs pressé d'arriver à Madrid et d'y devancer Castaños. Au même instant, il reçoit la nouvelle de la marche en avant des Anglais sur Salamanque; ce qui fit donner l'ordre d'en-

---

(1) Commandant Balagny, d'après les archives de Grosbois.
(2) Commandant Balagny.

voyer en Espagne tous les détachements placés sur la frontière, et prêts à marcher.

Dans la soirée, des informations plus précises firent connaître qu'à Somosierra, contrairement aux premiers avis, l'ennemi s'était solidement retranché et avait fait de sérieux préparatifs de défense. L'Empereur renonça alors à franchir ce défilé, le 29. Berthier prescrivit à Victor et à Bessières de reconnaître simplement les positions de l'ennemi et d'en préparer l'attaque pour le lendemain. Napoléon d'ailleurs tenait à y assister et à diriger l'opération, si cela devenait nécessaire. Il partit en conséquence avec Berthier, à dix heures du matin, pour Boceguillas; et dans l'après-midi, pour Sepulveda, où se trouvait Victor. Plus tard, il alla reconnaître l'entrée de Somosierra et fit envoyer par le major général, l'ordre d'attaquer le lendemain.

Au point du jour, le 30, Berthier quitta Boceguillas avec l'Empereur, suivi par la cavalerie de la Garde. Vers neuf heures, par un brouillard épais, le 1er corps (Victor) pénétra dans le défilé où l'artillerie espagnole l'arrêta. Vers midi, l'Empereur arriva et jugeant l'obstacle moins sérieux que ses lieutenants, il chargea le régiment des chevaux-légers polonais de l'enlever. Ceux-ci enthousiasmés par la confiance que l'Empereur leur témoignait, accomplirent cette charge héroïque qui est restée légendaire dans les fastes de notre armée. En un instant, les trois étages de batteries espagnoles furent enlevés et les Polonais furent maîtres du sommet du col. Un aide de camp du major général qui les avait suivis, vint lui faire son rapport sur cette brillante affaire. Les Espagnols étaient en fuite; il n'y avait plus d'ennemis jusqu'à Madrid et le chemin de la capitale était ouvert. On poursuivit les vaincus jusqu'à la nuit.

Le major général s'était porté en avant, avec l'Empereur, jusqu'à Buitrago, où il passa la soirée. Cet épisode de la campagne d'Espagne devait avoir pour lui, cinq

ans après, une suite, qui montrait ce qu'était parfois la destinée des soldats de cette glorieuse époque.

Dans l'escadron polonais qui était en tête de la charge de Somosierra, un seul officier avait survécu, c'était un lieutenant, nommé Niegolewski qui, après avoir fourni toute la charge, était tombé au sommet du col, entraîné par son cheval qui venait d'être gravement blessé. Tandis qu'il gisait à terre, il reçut des Espagnols qui se retiraient, deux coups de feu et neuf coups de baïonnette. Il eut le bonheur d'en revenir et resta, dans son régiment, une personnalité connue pour sa bravoure, son action d'éclat et son bonheur.

Quatre ans après, en 1812, en Russie, il était toujours lieutenant. Et ayant su qu'il trouverait un appui auprès du major général, il lui écrivit pour lui rappeler son fait d'armes et lui demander le grade de capitaine. Berthier s'intéressa à son sort et lui fit donner l'avancement qu'il avait si glorieusement gagné.

Dans la soirée, il transmit à Bessières, l'ordre de s'avancer sur Madrid jusqu'à Saint-Augustin; de s'assurer si Castaños était passé à Guadalaxara et de faire reconnaître Ségovie, ainsi que les abords de la capitale. Parmi ses autres dépêches, le major général en fit préparer une pour annoncer à Lannes, le succès de Somosierra, et lui faire connaître que l'Empereur marchait sur Madrid, dont il n'était qu'à cinq lieues.

§ 5. *Prise de Madrid. — Marche contre les Anglais. Considérations.*

Ce jour là, en effet, le major général arriva sous les murs de la capitale. Bessières, avec la cavalerie, y était déjà. Les habitants l'avaient reçu à coups de canon et sonnaient le tocsin. L'Empereur atteignit vers midi, le

château de Chamartin, à quelques kilomètres de la ville, qu'il alla reconnaître avec Berthier et ses officiers. Il fit ensuite préparer une attaque de vive force. Le soir, le 1er corps se trouvait réuni en entier. L'Empereur lui fit assigner ses emplacements de combat. Un peu après minuit, les dispositions d'attaque étant terminées, le major général fit sommer le commandant de la place, par un lieutenant-colonel fait prisonnier à Somosierra.

Cette proposition n'ayant pas été accueillie, on ouvrit le feu contre le Retiro et la partie nord-ouest de la ville. Le commandant espagnol se décida alors à demander au major général, un jour de suspension des hostilités, pour avoir le temps de consulter les autorités. Il n'obtint qu'un refus et l'Empereur fit continuer le combat. Un moment après, la brêche était pratiquée dans les murs du Retiro et nos troupes pénétraient en ville jusqu'au Pardo.

A onze heures, sur l'ordre de Napoléon, Berthier envoya une deuxième sommation, en faisant observer que l'armée française tenait les débouchés de la ville, qu'elle disposait d'une artillerie immense et qu'elle était prête à détruire les principaux édifices. Toutefois l'Empereur, « généreux dans la victoire, » faisait suspendre le feu jusqu'à deux heures de l'après-midi. En réalité, on attendit jusqu'à cinq heures. A ce moment, un délégué des autorités et le général Morla, commandant la place, vinrent solliciter encore une journée de répit. Ce délai, disaient-ils, leur était nécessaire pour faire entendre raison au peuple soulevé. Berthier consulta l'Empereur, qui se fit amener les deux personnages, les apostropha durement, et leur accorda jusqu'à six heures du matin. Passé ce délai, l'assaut serait donné et les vaincus seraient passés par les armes.

Ils se retirèrent et à l'heure indiquée, le général et le gouverneur de Madrid revinrent trouver le major général, pour lui annoncer que la ville capitulait. Le général Belliard, aide-major général, fut chargé d'en prendre

possession, triste et difficile mission qui exigeait des qualités exceptionnelles. Aussitôt après, l'Empereur rentra dans sa résidence de Chamartin, où Berthier fit installer le quartier général. Le roi Joseph fut invité à s'établir au Pardo.

A la suite de ces pourparlers, la convention qui livrait la capitale à l'armée française fut signée au camp impérial, le 4 décembre, par les chefs espagnols Morla et de la Vera, puis par le major général. Ce dernier adressa de suite une dépêche à Belliard, pour le charger en qualité de commissaire de l'Empereur et de commandant militaire de Madrid, de surveiller l'exécution de la capitulation. Il devait s'entendre avec le maréchal Victor pour la prise de possession des différents postes et pour les mesures à ordonner. Il conservait son titre d'aide-major général et était remplacé momentanément dans ses fonctions par le général de Monthion.

Il ne fut pas aisé de pacifier le peuple madrilène; et les scènes les plus imprévues amenèrent à chaque instant l'intervention de l'autorité française. Quand les difficultés étaient trop grandes, le général Belliard en référait au major général.

Ce fut ainsi que la femme du Président du conseil de Castille, mère d'une nombreuse famille, se trouva sans moyens d'existence, par suite de l'emprisonnement de son mari. Elle adressa une supplique à l'Empereur, pour qu'on ait pitié de ses neuf enfants, qu'on lui rendit son mari dont elle attestait l'innocence et pour qu'on ne lui donnat pas d'officiers à loger. Berthier prenant sur lui une partie de la décision, écrivit sur sa lettre : « Je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on ne loge personne chez cette femme qui est déjà assez malheureuse (1) ».

(1) Commandant Balagny.

L'Empereur fit son entrée dans Madrid, le 8 décembre, lorsque ses proclamations et ses décrets, ayant affirmé un pardon général, eurent été répandus partout. La plus belle tenue fut ordonnée et une revue solennelle fut préparée sur le Prado.

Les aides de camp du maréchal Berthier se firent remarquer par l'éclat de leurs uniformes et leur élégance. « Presque tous étaient d'une belle taille et d'une heureuse figure. Ils portaient en sautoir une pelisse hongroise en drap noir, un dolman blanc avec tresses d'or et fourrure, un large pantalon et le shako de drap écarlate, surmonté d'une aigrette blanche en plume de héron. Ces vêtements étaient enrichis de galons et de nombreuses torsades et boutons en or. Une riche ceinture en soie noire et or, une petite giberne, une sabretache, un sabre en damas, complétaient le costume.

« Les chevaux de parade étaient de race arabe, gris-blanc, aux crins longs, soyeux et flottants et portaient la bride à la hussarde, en galons et glands d'or; une peau de panthère, festonnée d'or et d'écarlate couvrait la selle (1). »

Le groupe des aides de camp de Berthier était remarquable, même en tête de la Garde impériale. Le jour de l'entrée à Madrid, l'Empereur lui-même le regarda avec une vive satisfaction, et le félicita sur sa belle tenue. Le major général qui y tenait, parce que ses officiers étaient toujours près du Souverain, en fut très heureux.

Après la revue, on se remit au travail. L'achèvement de la soumission des Madrilènes, la pacification des esprits et les actes de répression commandés par l'Empereur, occupèrent surtout le major général. Il dut prescrire de nombreuses arrestations et renouveler chaque fois au général Belliard le plus grand ordre dans

---

(1) *Mémoires du général Baron Lejeune,* par M. Germain Bapst.

ces opérations, dans l'établissement des listes des prisonniers, dans leur rassemblement avant le départ et dans les mesures à prendre pour leur envoi en France.

Il dut veiller avec plus de soin encore à l'exécution des ordres envoyés à l'armée, pour couvrir la capitale, et achever l'occupation des provinces. Il fallut d'abord poursuivre les débris de Castaños, puis les colonnes d'insurgés qui parcouraient encore le royaume, connaître leurs rassemblements, surveiller les mouvements des Anglais, organiser la défense de la capitale, assurer les communications, la réunion des vivres, des approvisionnements de toute sorte, les remplacements d'effets, l'arrivée des conscrits partis de Bayonne, enfin la marche du corps de Junot, récemment débarqué en France et dirigé sur la Péninsule pour y former le 8e corps de l'armée d'Espagne.

Le 19, pendant une grande revue, passée par l'Empereur, entre Chamartin et Madrid, Berthier lui remit des dépêches urgentes, annonçant une offensive imprévue des Anglais sur Valladolid. Cette nouvelle avait une importance particulière. La position de nos colonnes rendait cette opération très aventurée. L'Empereur entrevit le moyen de tourner l'ennemi et de lui couper la retraite. Mais il fallait agir de suite. En conséquence, la revue fut interrompue et Berthier transmit, un moment après, les ordres pour un mouvement immédiat. La dépêche adressée à Soult, lui expliqua le projet de Napoléon.

« ..... L'Empereur, disait le major général, met en marche une forte armée pour se porter sur les derrières des Anglais. Le corps du maréchal Ney fait l'avant-garde. Le duc de Dantzig est à Talavera de la Reina ; les généraux Milhaud et Lasalle, sont à une journée en avant. Si donc les Anglais sont venus avec de l'infanterie et avec toutes leurs forces sur Valladollid, manœuvrez et agissez, monsieur le duc, comme sachant que

nous manœuvrons pour leur couper leur communication de Salamanque. L'Empereur se mettra lui-même en marche, s'il apprend qu'il y a possibilité de donner une bonne leçon aux Anglais (1). »

Le major général écrivit en même temps au général Mathieu-Dumas, à Burgos, pour le tenir au courant des raisons qui motivaient ce mouvement. Il lui disait, qu'au quartier général, on pensait qu'il s'agissait d'une reconnaissance de la cavalerie anglaise désireuse de s'éclairer sur ce que l'on faisait à Madrid. Il ajoutait que si cette hypothèse se vérifiait, l'Empereur ne persisterait pas dans sa combinaison.

En vertu des ordres donnés, Ney se porta, le 20, sur Guadarrama. Le lendemain, on sut au quartier général qu'il y avait bien de l'infanterie anglaise à Valladolid. Cette nouvelle, confirmée d'un autre côté, décida l'Empereur à se mettre en route de suite et à marcher contre l'ennemi.

Avant de quitter Madrid, le major général fit connaître à tous les chefs de l'armée, que l'Empereur partait pour se remettre à la tête des troupes, que le roi Joseph était de nouveau nommé son lieutenant en Espagne et que par suite, chacun d'eux devrait recevoir directement des ordres du Roi et lui en demander à l'occasion.

Il envoya ensuite à ce dernier les ordres de l'Empereur, en lui faisant connaître l'emplacement et la force des différents corps. Enfin il lui adressa également des instructions spéciales que Napoléon avait fait rédiger pour lui servir de règle.

Belliard, qui était las des ingrates et difficiles fonctions qu'on lui avait confiées, avait demandé à reprendre celles d'aide-major général. Berthier dut lui répondre

(1) Commandant Balagny.

par un refus, mais en le lui présentant comme une marque de haute confiance de S. M. et en lui faisant des éloges qui étaient d'ailleurs très mérités.

Les dépêches qu'il expédia alors aux maréchaux présentaient un intérêt spécial. Il annonça à Lefebvre que les Anglais étant à Salamanque, l'Empereur partait avec Ney et la Garde, pour atteindre Medina, puis Valladolid ou Salamanque; qu'il devait prendre le pont d'Almaraz, mettre l'ennemi en déroute et le poursuivre jusqu'à Truxillo. Milhaud et Lasalle étaient mis à sa disposition. Belliard devait renforcer l'Etat-major général de cinq officiers de choix, bien montés. Quant au maréchal Victor, il était surtout chargé de couvrir Madrid et de contenir les rassemblements qui pourraient se former.

Après avoir expédié ces correspondances, le major général partit le 22, pour Villacastin. Depuis trois jours, le temps était devenu froid et mauvais. Les troupes qui avaient atteint le Guadarrama, y furent assaillies par une tempête de neige d'une violence extrême. L'Empereur et le major général arrivèrent au plus fort de la tourmente. Le mouvement était ralenti; les hommes semblaient découragés; quelques-uns, disaient tout haut, qu'il était impossible d'avancer.

L'Empereur suivi de Berthier, se porta alors en tête de la colonne, descendit de cheval et franchit à pied la distance qui le séparait du bas de la montagne. Ranimés par son exemple, ses soldats, passèrent la Sierra et atteignirent Arevalo. Le major général coucha avec Napoléon dans une mauvaise maison de poste, près de l'auberge de San-Raphaël.

Le lendemain, la température s'étant radoucie, la marche s'effectua sans encombre. On arriva à Villacastin, dans l'après-midi. La route de l'armée fut établie par Ségovie, et Ney fut prévenu de s'arrêter à Medina. On apprit dans la journée, que les forces anglaises

avaient leur ligne de communications sur la Corogne, ce qui indiquait, en même temps, leur direction de retraite en cas d'insuccès. On connut aussi les services que la section d'état-major général laissée à Burgos, avait rendus au corps de Soult. Le général Mathieu-Dumas, avait pris sur lui, toute l'initiative nécessaire pour venir en aide à ce corps d'armée. Il avait signé les ordres pressés au nom du major général et pourvu à tout. Il fut hautement approuvé.

Un événement d'une autre importance venait de se passer dans l'armée anglaise. Le général Moore, apprenant la marche de l'Empereur sur ses derrières, avait abandonné son projet d'offensive.

Soult, de son côté, ayant deviné les intentions de l'Empereur avait pris le parti d'attaquer sans retard.

Telle était la situation quand le major général arriva, avec l'Empereur, à Tordesillas. Chargé, le 25, de la faire connaître au roi Joseph, il lui écrivit que « rien n'était encore clair dans la position de l'armée. Tout portait à croire que les Anglais se retireraient sur la Corogne et l'on espérait les joindre. Du reste tout allait bien (1) ».

Le même jour, Moore commençait sa retraite.

Ce mouvement déjouait le plan de l'Empereur. Il n'y avait plus qu'à poursuivre les Anglais. Ce fut la tâche du maréchal Soult.

Dans le cours de cette opération, le major général occupa successivement, avec le quartier général, Medina, Valderas, Benavente, et Astorga, où il était dans la soirée du 1er janvier 1809. Dans l'intervalle, Soult avait battu la Romana, pris Léon, ainsi que Puente de Orbigo, enlevé aux Anglais de nombreux prisonniers et une partie de leurs bagages. Napoléon suivait sa marche d'Astorga, quand il fut informé des nouvelles menées de

(1) Commandant Balagny.

l'Autriche et des menaces de guerre en Allemagne. Cet avis ne le surprenait pas ; mais il le forçait à rentrer en France. Du reste la situation dans la Péninsule lui permettait de la quitter.

En conséquence, il chargea Berthier, le 4 janvier, de faire mettre à l'ordre du jour que l'armée anglaise, forte de 30.000 hommes, avait été poursuivie pendant soixante lieues, après s'être avancée jusqu'à Valladolid et Carrion; qu'on lui avait pris ses bagages, ses munitions et ses magasins; que le maréchal Soult la poursuivrait jusqu'à son embarquement et qu'il était entré dans la Galice, le 1er janvier.

De retour à Benavente, le 4, Berthier en repartit le 6, pour se rendre avec l'Empereur, à Valladolid, où il devait rester plusieurs jours. Il transmit de cette ville, au roi Joseph, la nouvelle des succès de Soult à Pieros, à Lugo, et celle de son arrivée probable à la Corogne, le 10.

Enfin le 15, Napoléon annonça à son frère son prochain départ pour Paris, et lui fit connaître que le prince de Neuchâtel allait rester dix ou douze jours encore en Espagne, « afin d'être bien assuré que le Roi avait connaissance de toutes les affaires ».

Le même jour, Napoléon demanda au roi de Bavière de mobiliser 40.000 hommes contre l'Autriche; et prévint les autres princes de la Confédération du Rhin.

Le 17 au matin, Berthier assista au départ de l'Empereur qui devait se rendre à Paris en sept jours.

Depuis le 15, il avait reçu ses instructions. Il devait rester à Valladolid jusqu'à ce que les Anglais fussent embarqués. S'ils ne l'étaient pas au bout de huit jours et s'il jugeait que n'ayant rien de nouveau, sa présence en Espagne n'était plus nécessaire, il était autorisé à se rendre à Paris. Des recommandations diverses lui étaient faites, notamment pour laisser à Valladolid, une section détachée de l'état-major général. Son chef, le

général Lecamus aurait à correspondre directement avec le roi d'Espagne et avec le major général à Paris.

Si des circonstances graves obligeaient la Garde à marcher, le major général était autorisé à lui donner des ordres. Il était en outre chargé d'envoyer chaque jour un courrier au Roi, et un de ses officiers d'ordonnance, avec les rapports des vingt-quatre heures, à l'Empereur. Ce dernier lui prescrivait de faire la parade tous les jours comme il la faisait lui-même et l'autorisait, quand il partirait, à utiliser les relais impériaux.

Berthier avait été mis au courant des projets de Napoléon contre l'Autriche, de la nécessité où il était, de rassembler ses forces pour entrer en campagne et de son désir de le voir lui-même à Paris le plus tôt possible. Il savait par conséquent que l'annonce de son retour en Espagne était une fiction destinée à en imposer à ses ennemis et qu'avant peu, une nouvelle guerre allait commencer. Sous l'empire de ces pensées, il adressa au roi Joseph, le jour du départ de l'Empereur la lettre suivante :

Valladolid, le 17 janvier 1809.

Sire,

L'Empereur a écrit ce matin à Votre Majesté et lui a expédié un courrier.

L'Empereur est parti pour Paris il y a une heure. Ce départ ne sera pas mis à l'ordre de l'armée. Je le fais connaître directement et particulièrement aux ducs de Dalmatie, d'Elchingen et de Montebello. Je les préviens que Votre Majesté a le commandement des armées, pendant l'absence de l'Empereur. Ce ne sera que quand la Garde impériale et tous les équipages de l'Empereur recevront l'ordre de partir, qu'on mettra à l'ordre que S. M. a quitté le commandement de ses armées en Espagne, si les circonstances font qu'Elle ne revienne pas ici.

L'Empereur me charge de faire connaître à Votre Majesté que son intention est qu'on laisse ignorer autant que possible à Madrid son départ, en disant qu'il est allé à Saragosse.

Par l'instruction que l'Empereur m'a dictée pour Votre Majesté, Elle verra que je reste à Valladolid jusqu'au 26 ; j'expédierai à Votre Majesté un courrier tous les jours et même plusieurs, si les nouvelles que je recevrai, l'exigeaient. Depuis quatre jours nous

n'avons point de nouvelles du duc de Dalmatie, ce qui fait présumer qu'il s'est porté à grandes marches sur la Corogne.

Pendant le temps que je serai à Valladolid, l'Empereur m'a ordonné de répondre de suite aux lettres des ducs de Dalmatie et d'Elchingen, dans le sens des dispositions de l'instruction que j'ai expédiée à Votre Majesté, de la part de l'Empereur. Dans les cas imprévus, je prendrai sur moi ce que les circonstances exigeront pour éviter tout retard. Je crois devoir envoyer à Votre Majesté la copie des instructions que l'Empereur m'a laissées.

Mon état-major général reste à Valladolid, organisé comme il l'était; mais il est indépendant de celui de votre major général, le maréchal Jourdan, parce qu'il est possible que mon état-major suive le mouvement de la Garde, quand elle sera dans le cas d'en faire un.

Je préviens les commandants d'armes qu'ils aient à envoyer au maréchal Jourdan les états de situation; tant que je serai ici, je les lui ferai passer.

Votre Majesté ne doute pas du plaisir que j'ai à me trouver, pendant quelque temps, sous ses ordres directs. Elle est également persuadée de mon zèle pour exécuter tout ce qu'Elle voudra bien me prescrire. Pendant mon séjour ici, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour l'intérêt de l'armée (1).

Le prince de Neuchâtel, major général,
Alex. BERTHIER.

Le séjour du major général dépendait maintenant de la campagne de Soult contre l'armée anglaise. Elle était déjà très avancée au moment du départ de l'Empereur. Le maréchal était devant la Corogne, le 12 janvier. Le 16, il avait livré à l'ennemi une bataille restée indécise, mais dans laquelle le général en chef anglais Moore avait été tué. Le général Hope, qui l'avait remplacé, avait fait embarquer ses troupes, les 17 et 18. Quand Soult fut maître de la place, l'armée anglaise était déjà en mer. L'expédition était terminée. Berthier n'avait plus rien à faire; et, aux termes de ses instructions, il était libre de se mettre en route. Il en prévint le Roi et partit vers le 24. Huit jours après, il était à Paris.

(1) Archives de la Guerre. Papiers du maréchal Jourdan.

La rapide campagne exécutée par l'Empereur en Espagne, du 3 novembre 1808 au 15 janvier 1809, a été moins remarquée et moins vantée que les autres. Ses ennemis, mal organisés, ne lui avaient pas offert l'occasion d'une de ses victoires éclatantes qui avaient porté si haut sa renommée. Cependant, ses combinaisons méritaient aussi d'être admirées.

Au début, son plan d'opérations, inspiré par le groupement des forces de ses adversaires, l'avait décidé à occuper, avec le gros de son armée, une position centrale, d'où il séparait en deux les masses ennemies. Il avait en même temps l'avantage d'être sur la route de la capitale espagnole.

Arrivé là, débordant ses adversaires vers le sud, il forma le projet, conforme à tant d'expériences passées, de battre successivement chacune des armées ennemies avant de continuer sa marche. Il choisit pour premier objectif le groupe ennemi le plus menaçant, que formait celui de l'armée de Galice, jointe à l'armée anglaise. Il le fit battre complètement par Soult, Victor et Lefebvre. Puis, se retournant contre l'armée d'Aragon, il le fit détruire à son tour par Lannes et Moncey, et poursuivre sans relâche par Ney.

Il reprit alors sa marche sur Madrid qui était devenu son objectif obligé, puisqu'il fallait y installer le Roi. Mais il faisait aussi couvrir ses flancs contre toute entreprise ennemie et ne s'avançait qu'avec une certitude à peu près complète du succès.

Le brillant combat de Somosierra, l'arrivée à Madrid sans coup férir et la rapide conquête de cette capitale avaient été le résultat de ces habiles combinaisons.

La diversion tentée par l'armée anglaise, l'expédition dirigée contre elle, sa retraite précipitée et sa défaite par Soult ne constituaient qu'un incident, dans lequel le succès était assuré d'avance à l'armée qui possédait l'avantage des positions et le prestige de la victoire.

Ces événements avaient appris à nos troupes une tactique qu'elles ne connaissaient pas, celle de la guerre de partisans. Les armées improvisées qui se dispersaient au premier choc avaient l'air d'éprouver des défaites décisives. Mais les insurgés qui les composaient, animés par l'amour de la patrie, la haine et la vengeance, allaient se reformer ailleurs et l'ennemi, qu'on croyait détruit, reparaissait à chaque instant sur d'autres points.

Napoléon méprisait les Espagnols comme soldats réguliers. Il fut bien forcé de reconnaître que leur manière de combattre, renouvelée des montagnards et des partisans, inspirée par la situation même, était d'autant plus redoutable qu'elle pouvait toujours durer. Ces guerilleros, constamment battus, n'en étaient pas moins braves, résistants, tenaces, unis par un sentiment commun et passionnés pour leur indépendance. Là, comme en Egypte, comme dans le Tyrol, Napoléon pouvait vaincre son adversaire, sans arriver à le soumettre. Il devait voir bientôt que la guerre d'Espagne avait pour lui un danger pire encore : celui d'apprendre à l'Europe le moyen le plus sûr de lutter contre lui et d'épuiser ses forces.

Pendant tout le cours de cette rapide campagne, le rôle du major général avait été extrêmement pénible. L'irritation de l'Empereur, son mécontentement continuel contre la plupart de ses lieutenants, conséquence des difficultés d'une situation mal engagée et d'une faute qu'il reconnaissait sans l'avouer, avaient pour résultat de multiplier les ordres et les instructions. Ses rapports avec son frère, avec ce Roi qui devait conquérir sa couronne sur ses sujets, et qui sentait maintenant toute la fausseté de sa position, contribuaient à augmenter son irritabilité. En pareil cas, tout le monde se ressent de l'état d'esprit du chef suprême. Mais, plus que tout autre, le major général devait en souffrir.

Il s'était cependant identifié les idées de l'Empereur.

Il pensait comme lui, raisonnait comme lui et, par suite, le secondait toujours avec une ardeur et un zèle parfaits. Malheureusement, il ne pouvait juger la réalité des choses ; et ce fut pour lui une erreur de ne pas prévoir, dans les affaires d'Espagne, l'avenir menaçant qui se préparait.

Il en résulta que, pendant cette période, ses relations avec son Souverain eurent toujours le cachet d'une entière confiance, et, de la part de l'Empereur, celui d'une amitié peut-être plus grande encore que par le passé. Berthier avait comblé ses désirs en se mariant selon son gré. Sa reconnaissance était sans limite et sa foi dans le génie de Napoléon était plus manifeste que jamais. Aussi les ordres qu'il recevait, son empressement à les transmettre, à signer sans hésiter les reproches les plus durs, la fréquentation de tous les instants du grand homme qu'il admirait, parfois la cohabitation dans des lieux sans ressources, la mission de le remplacer que l'Empereur lui donna à son départ, l'autorisation de commander sa Garde, de fixer lui-même l'heure de son retour, la nature des confidences dont il l'avait chargé pour le Roi, tout concourait à montrer l'intimité dont l'Empereur l'honorait. Les affaires n'en allèrent que mieux, et, cette fois encore, le concours de Berthier fut, pour Napoléon, d'une utilité inappréciable.

CHAPITRE VIII

DEUXIÈME CAMPAGNE D'AUTRICHE

§ 1. *Préparatifs de la campagne.*

Les préliminaires de la deuxième campagne d'Autriche donnèrent lieu à un des incidents les plus graves de la carrière du maréchal Berthier. Il jouissait alors de la confiance entière de l'Empereur. Cette faveur exceptionnelle et son élévation à de nouvelles dignités lui avaient, il est vrai, créé plus d'envieux que d'amis. Ce fut dans ces circonstances, que se produisit un malentendu dont le récit, mal présenté et confirmé peut-être par son silence, devait peser sur sa vie entière et sur sa réputation.

Pour le bien connaître, il sera nécessaire d'entrer dans quelques détails et de s'étendre au delà des limites imposées à ce travail.

Rentré à Paris dans les premiers jours de février 1809, le prince major général trouva l'Empereur absorbé par les préparatifs d'une prochaine guerre contre l'Autriche et persuadé déjà qu'elle était imminente.

Pendant quelques jours encore, il continua à transmettre ses ordres en Espagne. Mais, dès le 4 mars, il reprit ses fonctions de major général de l'armée d'Allemagne.

Il s'occupa d'abord de rappeler les fractions de la Garde qui étaient à Valladolid, puis d'établir pour l'Empereur un nouveau projet d'organisation du génie aux armées. Il transmit au ministre de la Marine les instructions de S. M. pour la constitution d'un équipage

de flotille fluviale, destiné à servir sur les rivières du théâtre d'opérations.

Il fit dresser ensuite des états de situation :

1° De l'armée du Rhin, commandée par Davout, en indiquant le jour où elle pourrait être concentrée à Bamberg; 2° Du corps de réserve, commandé par Oudinot; 3° Du corps d'observation du Rhin, placé sous les ordres de Masséna, en faisant connaître à quelle époque ce dernier pourrait recevoir ses renforts à Augsbourg; 4° Du corps d'armée du nord de l'Allemagne, sous Bernadotte. Il signala les détails d'organisation à compléter et commença à constituer l'état-major général (1). C'était une nouvelle grande armée qu'il s'agissait de former.

Berthier invita en même temps Davout à porter son quartier général à Wurzbourg, avec ses divisions à Bamberg et à Bayreuth; et Bernadotte, à faire sa concentration à Hanovre. Il fit connaître à Masséna la composition de son corps et rendit compte à l'Empereur des ordres qu'il avait transmis pour le rassemblement de l'armée bavaroise, le 20 mars, à Munich, Straubing et Landshut. Il demandait s'il fallait prescrire, pour la même date, la réunion de l'armée saxonne, à Dresde ; celle des troupes polonaises, à Varsovie; celle de l'armée westphalienne, à Magdebourg; celle de la division wurtembergeoise, à Neresheim, Hall, Elwangen et Heidenheim; et celle des contingents de la Confédération du Rhin, sur divers autres points.

A la suite de ce rapport, il invita les princes allemands, alliés de la France, à organiser leurs forces. Il

(1) *Campagne de 1809,* par le commandant Saski, de la section historique de l'état-major général. Cet ouvrage intéressant, fait avec un grand soin, a été rédigé d'après les documents officiels que possèdent les archives de la Guerre.



plaça l'armée saxonne sous les ordres de Bernadotte et lui ordonna d'être à Dresde, le 20 mars.

L'Empereur, de son côté, faisait constituer un corps de réserve avec des régiments provisoires composés de conscrits de 1810.

Le 11 mars, Berthier fut en mesure d'adresser à Davout un aperçu des projets de l'Empereur. L'occupation de Wurzbourg, Bamberg et Bayreuth, devait être effectuée le 20 mars; et le maréchal devait être prêt à évacuer la principauté de Bayreuth à la première menace des Autrichiens. Le but de cette concentration était de réunir Davout, Masséna et Oudinot sur le Danube, au moment opportun. L'Empereur ne pensait pas que l'ennemi put rien faire de sérieux avant le 15 avril. Pour le moment, la position était la suivante : Masséna était à Ulm avec quatre divisions; Oudinot, à Augsbourg, avec la division de cavalerie Espagne; les Wurtembergeois occupaient Hall et Neresheim; les Bavarois, Straubing et Landshut, formant trois divisions sous le commandement supérieur de Lefebvre.

En cas d'événement, monsieur le duc, disait le major général, il faut que vous marchiez sur les corps et que ces corps marchent sur vous pour faire votre réunion, soit sur Ingolstadt, soit sur Donauwerth. Vous sentez bien que vous ne seriez pas rendu à cette position que l'Empereur n'y fut arrivé lui-même. Ce mouvement concentrique réunirait plus de 180.000 hommes et vous seriez couvert, sur la droite du Danube par le Lech et sur la gauche par la Rednitz. C'est donc sur Donauwerth qu'il faudrait réunir tout le biscuit dont vous pouvez disposer.

Le prince de Neuchâtel, major général,
Signé : ALEXANDRE.

Il était donc bien établi dans l'esprit du major général, que la première idée de l'Empereur avait été en cas d'hostilités subites, venant de la Bohême, de rassembler ses forces sur le Danube, du Lech à la Rednitz.

A la même date, Berthier prévenait Masséna qu'il devait placer son quartier général à Ulm; ses divisions à Gunzbourg, à Memmingen et dans l'espace compris entre Ulm et Donauwerth.

En Espagne, les ordres transmis à Valladolid, s'exécutaient. Il était temps du reste que la Garde arrivât; les nouvelles s'aggravaient. Oudinot écrivait « que les hostilités ne pouvaient tarder à commencer de part et d'autre (1) ». On savait que les Autrichiens avaient concentré d'importantes forces en Bohême et les renseignements disaient qu'ils voulaient franchir la frontière bavaroise, du 15 au 20 mars.

Le général Andréossy, qui avait quitté Vienne le 1er mars et qui était arrivé à Paris, déclarait cependant que l'entrée en campagne ne pouvait être aussi prochaine, mais que la guerre était certaine.

Les princes de la Confédération du Rhin mobilisaient leurs contingents et on allait voir prochainement des soldats allemands, entraînés par Napoléon à combattre leurs compatriotes.

Oudinot continuait à envoyer des nouvelles pessimistes. D'après lui, les Autrichiens allaient franchir l'Inn, le 16. En réalité, on sut qu'à partir du 20, quatre corps d'armée ennemis avaient été dirigés de la Bohême sur l'Inn.

De pareils avis méritaient d'être éclaircis. Berthier demanda à Davout, le 16 mars, de faire surveiller les mouvements qui s'effectuaient sur la frontière de Bohême et de diriger de ce côté de nombreuses reconnaissances d'ingénieurs géographes. En même temps, il prévenait Masséna, que dans l'idée de l'Empereur, l'Autriche ne ferait aucun mouvement avant la fin d'avril.

---

(1) Archives de la Guerre.

Néanmoins il devenait indispensable que le major général portât exclusivement son attention sur les affaires d'Allemagne. L'Empereur décida en conséquence, qu'il cesserait de s'occuper de celles d'Espagne. L'armée d'Allemagne, maintenant organisée, réclamait tous ses soins.

D'autre part, le Tyrol autrichien, à l'exemple des Espagnols, s'était insurgé. Il fallait aviser. Berthier fut chargé de faire partir pour Strasbourg le général Bertrand, aide de camp de l'Empereur, devenu commandant du génie de l'armée, et d'organiser dans cette ville un bureau de l'état-major général. Il en chargea le général Vignolle, futur aide-major général, qui dut prendre au ministère un état de tout ce qui avait été envoyé à Strasbourg, se mettre au courant des ordres donnés aux commandants de l'artillerie et du génie et réunir tous les officiers d'état-major qui avaient reçu une lettre de service.

Ce premier bureau d'état-major allait se trouver un peu loin de la zone de concentration. En conséquence, Berthier envoya le général de Monthion, à Ulm, avec une mission analogue. De ce poste avancé, ce dernier lui enverrait des renseignements précis ; il centraliserait la correspondance et ferait parvenir plus facilement ses ordres aux autorités intéressées.

L'établissement de ces deux sections, à portée des gros rassemblements, était une mesure des plus pratiques. Elle fut complétée par le transport du bureau d'état-major du général de Monthion, d'Ulm à Donauwerth, où arrivaient la plupart des détachements. On y était aussi plus près de l'ennemi.

Les nouvelles reçues à Paris obligeaient l'Empereur à varier ses ordres suivant les mouvements qu'on lui signalait. Ce fut ainsi que le 25 mars, Berthier adressa à Davout de nouvelles indications pour le cas où l'ennemi déboucherait en Silésie. Il devait alors se concen-

trer sur le Danube et activer la marche des troupes qui n'avaient pas encore rejoint. Il fallait aussi se méfier d'une tentative du côté de la Bohême ; mais on ne pouvait y croire sans déclaration de guerre. En attendant, le major général avait ordonné à la Garde, à ses équipages et à ceux de l'Empereur, de se rendre à Strasbourg.

Il survint alors, entre lui et Davout, un premier incident qui refroidit un peu leurs relations. Le major général avait fait savoir au duc d'Auerstœdt que l'Empereur désapprouvait le mouvement de retraite qu'il avait prescrit à l'armée saxonne. Davout en fut vexé et s'en plaignit à Napoléon en lui disant : « ..... Lorsqu'on m'improuve de votre part, cela me donne une circonspection qui ne peut que nuire au service de Votre Majesté (1). »

Cependant, les Autrichiens déployaient une activité inaccoutumée. Le 27 mars, l'Empereur fut prévenu que leur mouvement de la Bohême sur le Danube était commencé, qu'un corps sous les ordres de l'archiduc Ferdinand marchait de Budweiss sur la haute Autriche et que des troupes s'étaient avancées dans la direction du Rhin et de Strasbourg. Sans y attacher plus d'importance qu'il ne fallait, il fit adresser par Berthier à Davout, de nouvelles recommandations :

.....Sa Majesté suppose, monsieur le duc, lui disait-il, que vous avez dirigé la division Saint-Hilaire, l'ancienne division Nansouty, les régiments de cavalerie légère de la division Montbrun, sur votre droite : que vous avez aussi pris toutes les précautions pour vos hôpitaux, vos traîneurs, etc....., de manière à pouvoir, sans rien laisser, effectuer votre mouvement sur Ratisbonne, Ingolstadt ou Donauwerth, suivant les circonstances.

Si l'ennemi a un plan, il est probable qu'il cherchera à se mettre entre vous et le Danube ; c'est surtout ce qu'il faut empê-

(1) Archives de la Guerre.

cher ; cependant S. M. reste à l'opinion que les Autrichiens ne peuvent pas être prêts avant la fin d'avril et que d'ailleurs, Elle ne les croit pas décidés à une agression qui leur attirerait l'animadversion de la Russie qui a des armées en Gallicie et en Transylvanie.

. . . .

Cette manœuvre des Autrichiens, de la Bohême sur le Danube, préoccupait l'Empereur. Il cherchait à pénétrer leurs intentions, pour fixer les siennes et commençait à croire que le début des hostilités serait plus rapproché qu'il l'avait cru jusque-là. Aussi, le 28 mars, les ordres que le major général expédia contenaient les indications suivantes : « Si les Autrichiens attaquent avant le 10 avril, l'armée doit se concentrer derrière le Lech : la droite occupant Augsbourg et la gauche, la droite du Danube, sur Ingolstadt, Donauwerth. Donauwerth doit être le point le plus central de l'armée..... Etablir des hôpitaux à Ulm, à Augsbourg, qui sera toujours gardé et à Donauwerth (1). »

A cette date, la zone de concentration était approvisionnée et l'on avait toutes les ressources nécessaires. Les mouvements préliminaires s'achevaient. Il devenait urgent d'avoir sur place une direction supérieure. L'Empereur ne pouvait s'en charger ; sa présence à l'armée aurait indiqué une offensive immédiate. Or, la paix régnait toujours. Napoléon envoya à sa place Berthier à Strasbourg avec les instructions suivantes, datées du 30 mars :

« Il fallait admettre que l'Autriche serait prête à entrer en campagne le 15 avril. L'armée d'Allemagne l'était déjà, car du 1er au 15 avril, elle aurait trois corps d'armée en état d'être réunis sur le Danube, soit sur Ratisbonne, soit sur Ingolstadt, soit sur Donauwerth, ce qui formerait une masse de 140.000 hommes.

(1) Correspondance.

« Si les Autrichiens attaquaient, Donauwerth serait vraisemblablement le quartier général de l'armée..... Le major général devait se rendre à Strasbourg avec son état-major, à une date indiquée, de manière à pouvoir être, suivant les circonstances, à Donauwerth ou à Augsbourg.....

« S'il n'y avait rien de nouveau, il devait séjourner à Strasbourg.

« Comme il est probable, disait l'Empereur, que les Autrichiens ne feront aucun mouvement, le major général pourra aller à Ulm..... et à Augsbourg..... Il y passera la revue des troupes, afin de me faire connaître, etc..... Si rien ne presse, il ne quittera pas Strasbourg, parce que de là, il sera plus à même d'expédier le mouvement général de l'armée, que je lui adresserai ; mais je vais lui faire connaître mes projets, afin qu'il puisse les faire exécuter sans attendre mes ordres, si les circonstances étaient pressantes.

« *Mon but est de porter mon quartier général à Ratisbonne et d'y centraliser toute mon armée* (1). »

L'Empereur expliquait ensuite au major général quelle était la position des divers corps dans cette centralisation. « Ainsi, ajoutait-il, le quartier général se trouverait à Ratisbonne, au milieu de 200.000 hommes, à cheval sur une grande rivière, gardant la rive droite du Danube jusqu'à Passau et on serait alors dans une position *à l'abri de toute inquiétude* des mouvements de l'ennemi, etc. (2). »

L'Empereur examinait ensuite les diverses combinaisons que l'ennemi pourrait adopter et ce qu'on devrait faire en pareil cas.

S'il se portait sur Cham, on réunirait toute l'armée sur la Regen.

---

(1) Correspondance.
(2) Correspondance.

S'il allait sur Nuremberg, ou Bamberg, on le couperait de la Bohême.

S'il se dirigeait sur Dresde, on entrerait en Bohême.

S'il agissait sur le Tyrol, tout en débouchant par la Bohême, on le battrait d'abord en Bohême et on se porterait ensuite sur Salzbourg.

Enfin s'il manœuvrait par les extrémités de la gauche et de la droite, on accepterait la position du centre, avec une ligne de retraite sur le Lech.

Le major général était avisé ensuite des détails relatifs à la composition de l'armée et de la mesure qui affectait à son service d'état-major général, un régiment provisoire de chasseurs à quatre escadrons, le bataillon de Neuchâtel, un bataillon suisse, une compagnie de gendarmes et la compagnie des guides. Ces troupes devaient fournir des postes sur les derrières de l'armée, assurer les communications et escorter les estafettes. C'était essentiellement une troupe du service d'état-major.

Ces instructions se terminaient par un exposé de la composition de l'armée et un tableau d'ensemble qui le complétait.

Elle comprenait alors :

Le 2e corps (Lannes ou Bernadotte) : trois divisions d'infanterie et une de cavalerie ;

Le 3e (Davout) : quatre divisions d'infanterie, une de cavalerie, une division allemande formée avec le contingent des principautés ;

Le 4e (Masséna) : quatre divisions d'infanterie, une de cavalerie ;

La réserve de cavalerie (Bessières) : cinq divisions de cavalerie ;

Le corps bavarois (Lefebvre) : trois divisions comprenant chacune deux brigades d'infanterie et une de cavalerie.

Il ressortait de ce document que l'Empereur songeait à prendre, au début, une position centrale à Ratisbonne,

avec sa gauche, sous Davout, à Nuremberg et sa droite, sous Masséna, à Augsbourg. Le premier était ainsi à trois marches de Ratisbonne et le second, à quatre.

Quant à son projet d'opérations, l'Empereur n'avait encore aucune donnée, et ne pouvait faire que de simples hypothèses.

Ces instructions ne précisaient que la composition de l'armée ; et encore, deux jours après, elle était modifiée.

Cela tenait à une cause générale à laquelle on ne pouvait rien. Les Autrichiens opéraient leur concentration à l'intérieur de leur pays, en affectant des sentiments pacifiques. Leurs mouvements étaient ainsi dissimulés, ce qui empêchait l'Empereur d'arrêter les siens. Ils avaient effectué leurs premiers rassemblements en Bohême, comme s'ils voulaient déboucher de ce côté ; puis, ils avaient soulevé le Tyrol et y avaient envoyé des forces régulières. En dernier lieu, ils avaient commencé leur réunion de troupes sur l'Inn et dirigé de ce côté, à la fin de mars, une partie de celles qui étaient en Bohême. Ces dispositions ne permettaient pas de deviner leurs intentions.

Napoléon, par suite, se bornait à des hypothèses. Il indiquait au major général sa préférence pour une position centrale autour de Ratisbonne, mais en laissant son armée disséminée de Nuremberg à Augsbourg, sur un front de huit jours de marche. Il y avait chez lui une hésitation et une attente. Il ne pouvait encore prendre de détermination finale. Cette disposition perçait dans d'autres parties de ses instructions. « Quant à tout le biscuit qui vient de la gauche, disait-il à propos des approvisionnements, il *pourra* être dirigé sur Ratisbonne, *quand nous y serons ; mais dans l'incertitude que nous ne puissions pas arriver à Ratisbonne avant l'ennemi,* tout sera dirigé sur Donauwerth, etc.....

« ..... Aujourd'hui, le duc d'Auerstædt commande toute la première ligne, *commandement illusoire, puisqu'il*

ne pourrait pas prévoir à temps ce qui arriverait sur l'Inn. Ainsi le major général ferait les organisations générales suivant les circonstances, telles que de mettre le général Oudinot sous les ordres du duc de Rivoli..... (1). »

En résumé, le major général partait pour Strasbourg avec des instructions détaillées, mais indécises. Néanmoins, son admiration pour l'Empereur ne lui laissait qu'une pensée, celle d'exécuter ponctuellement ses volontés.

Il quitta Paris, le 31 mars au soir, emmenant dans sa voiture le colonel Lejeune, M. le Duc, son secrétaire intime et le capitaine Salamon. Après avoir inspecté à Metz, la division westphalienne, il arriva à Strasbourg, le 4 avril au matin. Il compléta d'abord l'organisation de l'artillerie et du génie et activa l'arrivée à leurs régiments des bataillons de marche et des renforts. Il fit établir la route de l'armée par Strasbourg, sur Nuremberg et Donauwerth et signa toutes les mesures administratives nécessaires à une prochaine entrée en campagne.

Sa correspondance avec l'Empereur prit aussitôt une activité nouvelle. Le jour même de son arrivée, il lui annonçait l'apparition de 100.000 Russes en Galicie, l'installation à Wels du quartier général de l'archiduc Charles, commandant en chef de l'armée autrichienne; il signalait aussi des mouvements ennemis sur la rive gauche du Danube.

L'Empereur, toujours préoccupé de l'importance de la position de Ratisbonne, lui ordonna d'y envoyer, s'il ne l'avait déjà fait, une division d'infanterie et deux de cavalerie; puis, de prescrire à Davout, de rapprocher de cette ville, sa division de cuirassiers et une ou deux de ses divisions d'infanterie, « de manière qu'elles puissent s'y réunir en un jour (2) ».

(1) Correspondance.
(2) Correspondance.

Dans une autre dépêche, il lui apprit qu'il ajoutait aux corps déjà formés, le 8e sous les ordres d'Augereau; et qu'il affectait le n° 7 au corps bavarois commandé par Lefebvre. Le 9e corps, sous Bernadotte, comprenait l'armée saxonne, deux divisions polonaises et des garnisons de places fortes. Le 10e formait réserve sous le roi de Westphalie. C'était, avec la Garde, une masse de huit corps d'armée, plus un corps de réserve de cavalerie.

Le 8 avril, Napoléon exprima à Berthier sa satisfaction au sujet des mesures déjà prises, tandis que ce dernier lui rendait compte qu'on avait maintenant assez de cartouches, qu'on ne signalait pas de nouveaux mouvements des Autrichiens, enfin que tout marchait et s'organisait. Le lendemain, il put lui apprendre que, suivant ses ordres, Davout avait rapproché ses divisions de Ratisbonne et que dès qu'elles seraient arrivées à destination, il ferait partir pour Donauwerth et Ingolstadt, le quartier général avec les parcs d'artillerie et du génie. On atteignit ainsi le 10 avril. Les décisions prises dans cette journée, devaient avoir une importance particulière, sur le début des opérations. Ce jour là, le major général apprit d'abord une nouvelle grave. L'ennemi avait passé l'Inn; la frontière bavaroise était franchie; cet acte valait une déclaration de guerre, et celle-ci, contrairement aux usages, n'avait pas été faite. Le renseignement n'était pas absolument positif. Mais Berthier le croyait vrai. Il le transmit à l'Empereur, en le prévenant de son départ pour Donauwerth, dès qu'il en serait certain.

Il notifia en même temps au ministre de la Guerre, aux commandants de corps d'armée et aux chefs des divers services, la composition de l'armée d'Allemagne, sa nomination de major général et la fixation des routes de l'armée.

Le lendemain, le passage de l'Inn fut confirmé de bonne heure par des avis d'Oudinot et de Lefebvre. Un mot du

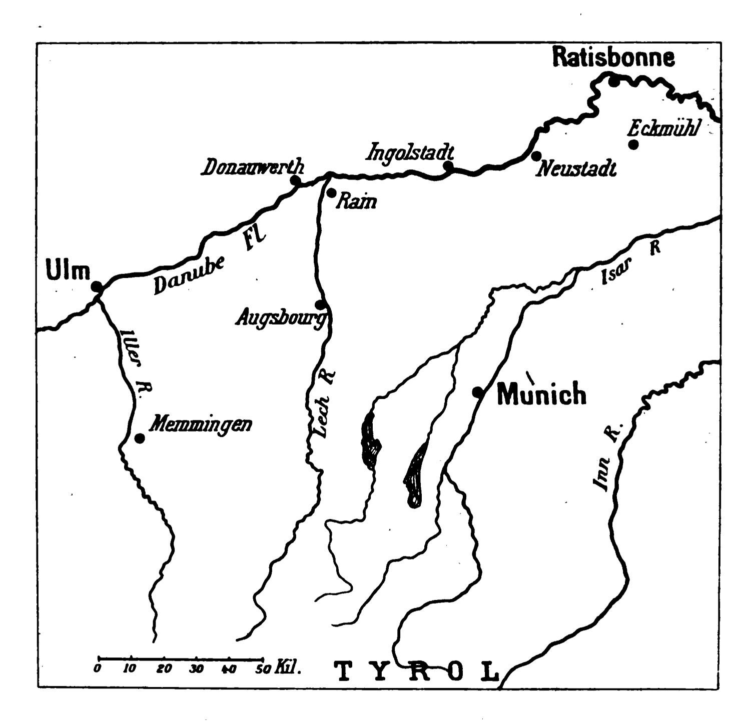
ministre Otto, apprenait en outre que c'était l'avant-garde de l'archiduc Charles qui avait franchi cette rivière. D'après les instructions du 30 mars, Berthier avait à « faire les organisations générales suivant les circonstances ». Conformément aux idées de l'Empereur, il donna le commandement des troupes de la rive droite du Danube à Masséna, et celui des troupes de la rive gauche à Davout. Il leur dit qu'il ne connaissait pas exactement « la situation des choses » et qu'il partait pour Donauwerth.

§ 2. *Concentration de l'armée.*

D'après les instructions de l'Empereur, si l'ennemi le prévenait, on devait occuper la ligne du Lech, et établir le quartier général à Donauwerth. Le major général donna ses ordres en conséquence et fit replier les corps avancés sur Ingolstadt et derrière le Lech. Le compte rendu qu'il adressa à l'Empereur était tellement conforme à ses volontés, que ce dernier le fit insérer plus tard en entier dans la relation officielle.

Berthier partit ensuite dans la soirée pour Donauwerth, emmenant avec lui l'intendant général et le commandant de l'artillerie. Le lendemain, arrivé près d'Ettlingen, il prévint l'Empereur de la prochaine venue du roi de Bavière, à Dillingen, où il le rencontra le 13. Le trouvant inquiet et très affecté, il s'efforça de le rassurer et lui promit, au nom de l'Empereur, un accroissement de territoire aux dépens de l'Autriche. Dans la même journée, il atteignit Gmünd de bonne heure, et écrivit, de là, à Davout, pour lui annoncer son arrivée le soir même à Donauwerth, où il comptait pouvoir mieux étudier les nouvelles de l'armée. Puis, comme il pensait alors à la concentration derrière le Lech, il l'entretint de l'idée de réunir l'armée pour livrer bataille.

Il écrivit aussi de Gmünd au maréchal Lefebvre, pour lui dire que ses trois divisions bavaroises auraient dû se retirer sur Ratisbonne. Pénétré, comme l'Empereur, de l'importance de cette ville, il pensait que le duc de Dantzig en s'y portant, aurait pu au besoin, se couvrir du Danube contre les Autrichiens.



Le même jour, dans une lettre que Berthier trouva à Donauwerth, Masséna lui fit connaître qu'il « n'y avait, jusqu'à présent, rien de bien important..... que les ennemis marchaient avec bien de la circonspection » ; et qu'il concentrait ses troupes sur le Lech..... en se gardant du côté du Tyrol.

Lefebvre à son tour, lui annonçait que « l'ennemi n'avait pas encore prononcé son mouvement », mais que l'insurrection du Tyrol était grave. Cette nouvelle fut

confirmée par Oudinot qui évaluait à 45.000 hommes, l'effectif du corps d'armée chargé de soutenir les Tyroliens.

Il semblait, d'après ces renseignements, que les mouvements du Tyrol avaient plus d'importance que ceux de la vallée de l'Inn, où d'après Masséna et Oudinot, l'ennemi n'avançait pas.

Or, dans ce cas, l'Empereur avait dit..... « si les Autrichiens ne bougent pas, je désire que le général Oudinot et le général Saint-Hilaire se réunissent à Ratisbonne..... le duc d'Istrie y arriverait le même jour et réunirait toute sa réserve de cavalerie (1) ».

Berthier ordonna donc à Oudinot de se rendre à Ratisbonne, en « marchant comme en guerre et en s'éclairant sur sa droite ». Il y trouverait les deux autres groupes et y resterait jusqu'à nouvel ordre. Masséna et Davout en furent prévenus, et de Wrède fut invité à réoccuper Straubing.

Voyant ainsi des rassemblements en Bohême, des forces en mouvement dans le Tyrol et une sorte d'inaction sur l'Inn, le major général en conclut, que l'ennemi manœuvrait sur les deux ailes de l'armée. Par suite, il écrivit à Davout que l'Empereur voulait « centraliser ses troupes à Ratisbonne et qu'il avait même le projet d'y établir son quartier général, pour, de là, manœuvrer l'ennemi.... Il faut être à l'armée pour savoir la vérité ».

Dans sa lettre de neuf heures du soir, il rendit compte à l'Empereur et en reçut, deux heures plus tard, une dépêche partie de Paris, le 10 avril à midi, qui lui disait : « Si les Autrichiens attaquent avant le 15, tout doit se reployer sur le Lech » ; Masséna et les Wurtembergeois devaient être placés à Augsbourg..... « Si l'ennemi ne fait aucun mouvement », disait la dépêche, il faudra

(1) Correspondance.

toujours porter Masséna à Augsbourg; les Wurtembergeois, à Augsbourg ou Rain; Nansouty et Saint-Hilaire, à Landshut ou à Freising. « Le duc d'Auerstædt, ajoutait l'Empereur, aura son quartier général à Ratisbonne; son armée se pelotonnera à une journée autour de cette ville, *et cela dans tous les événements*. Les Bavarois ne feront aucun mouvement, si l'ennemi n'en fait pas (1). »

Cette lettre dut faire profondément réfléchir le major général. D'après elle, il y avait un groupe principal, composé de Masséna et des Wurtembergeois à Augsbourg et un autre, plus considérable, autour de Ratisbonne. Entre ces deux groupes, il fallait compter une distance de cinq jours de marche.

Il y avait là une modification aux instructions du 30 mars, d'autant plus grave qu'elle séparait l'armée en deux groupes, à plusieurs jours de distance l'un de l'autre et exposait celui de gauche à être compromis, si les Autrichiens manœuvraient en masse et avec promptitude, soit par la Bohême, soit par l'Inn.

Le major général dut en être troublé. Il connaissait bien cette expression : *dans tous les événements*. Il savait qu'elle était familière à l'Empereur, surtout dans les résolutions fermement arrêtées.

Il n'y avait donc pas à hésiter; il fallait obéir. Berthier vit le danger; on n'en saurait douter, d'après l'échange de lettres qui eut lieu entre lui et Davout. Il fut ainsi réduit à modifier une quantité de dépêches, expédiées à peine depuis une heure ou deux.

Avec sa justesse d'esprit, et, quoique saisi sans doute d'une perplexité cruelle, il écrivit à Davout :

Donauwerth, 11 heures et demie du soir.

Je reçois à l'instant, monsieur le duc, une lettre de l'Empereur,

(1) Correspondance.

qui m'annonce que son intention est que vous portiez votre quartier général à Ratisbonne et que vous placiez votre corps d'armée à une journée de cette ville, « et cela dans tous les événements ».

L'Empereur, ayant changé ses dispositions, je viens de révoquer l'ordre que j'avais donné au général Oudinot, de se porter sur Ratisbonne, etc.....

. . . .

Il prévint aussi Davout des nouvelles prescriptions qu'il était forcé de donner. Il annula celle qui avait été envoyée au général de Wrède et le maintint où il était; il laissa également les deux autres divisions du maréchal Lefebvre, près de Landshut, tant que l'ennemi ne paraîtrait pas, mais avec l'ordre de se retirer sur le Lech, s'il s'avançait de ce côté.

Les dépêches qu'il envoya aux trois divisions bavaroises étaient dictées par cette phrase de l'Empereur : « Les Bavarois ne feront aucun mouvement, si l'ennemi n'en fait pas. »

Après avoir ainsi changé ses premières lettres, Berthier continua à recevoir les rapports qui ne cessaient d'arriver et qui allaient bientôt présenter la situation sous un jour critique. Il resta, à partir de ce moment, dans une anxiété visible. Il savait que l'Empereur arriverait incessamment; il sentait aussi que les événements pouvaient s'aggraver subitement et, qu'en raison des dispositions prises, les éventualités les plus fâcheuses étaient à redouter. Les officiers de son entourage furent frappés de son agitation et l'attribuèrent aux responsabilités d'un commandement qui l'écrasait. Or, ils ne pouvaient connaître la cause de son état d'esprit. Leur chef n'exerçait, d'ailleurs, aucun commandement. Il transmettait les ordres que Napoléon lui envoyait plusieurs fois par jour; et il avait soin d'indiquer, comme dans sa lettre à Davout, que ses ordres traduisaient simplement les intentions de l'Empereur.

Le lendemain, 14, il se rendit à Ingolstadt. Il y reçut,

dans l'après-midi, une lettre de Davout qui signalait le danger auquel l'exposait une concentration à Ratisbonne et protestait contre cette indication qu'il attribuait sans doute au major général. Il lui désignait Ingolstadt, position plus rapprochée du Lech, comme bien préférable, lui demandait s'il persistait dans une centralisation autour de Ratisbonne et lui faisait remarquer, en terminant, que l'ennemi était déjà sur l'Isar.

Mais, dans une seconde lettre, Davout, qui était, avant tout, l'homme du devoir, le prévint qu'il allait exécuter l'ordre qu'il avait reçu.

La lettre de Davout n'ébranla pas la conviction du major général. Il savait cependant que les contre-ordres qu'il avait donnés allaient produire une impression fâcheuse et le faire taxer d'indécision ou d'incapacité. Mais l'ordre de l'Empereur était formel. Il continua donc à s'y conformer.

Oudinot, au lieu de se rendre à Ratisbonne pour s'y réunir à Saint-Hilaire, resta aux environs d'Augsbourg avec Masséna. Quant à Davout, Berthier insista en lui disant : « Voilà comment l'Empereur qui arrive demain, ou après-demain, désire trouver les choses. » Et, pour mieux lui faire sentir qu'il obéissait à une volonté nettement affirmée, il lui adressa l'ordre relatif à la concentration sur Ratisbonne, en triplicata. « L'ennemi ajouta-t-il, marche lentement et avec circonspection. »

Dans la soirée, il rendit compte à Napoléon de ce qu'il avait fait, sans lui dissimuler les inconvénients qui allaient résulter des nouvelles mesures adoptées. « Sire, lui disait-il, dans la position des choses, je désire beaucoup l'arrivée de Votre Majesté, pour éviter les ordres et les contre-ordres que les circonstances, ainsi que les instructions et les ordres de Votre Majesté amènent nécessairement; et c'est le moment de prendre un parti sur l'ennemi qui manœuvre beaucoup et qui a l'initiative. »

Il lui exposa ensuite la situation et ajouta : « Vos pre-

mières instructions étant formelles, j'avais mis la division Oudinot. en marche pour se porter sur Ratisbonne; mais votre lettre du 10 étant arrivée deux heures après, m'a fait suspendre l'exécution de mon ordre. »

Après lui avoir parlé de la position des troupes et des mesures qu'il avait prises, il termina en lui disant, que Ratisbonne était menacée d'une attaque et qu'il partait pour Neustadt. « Si nous sommes maîtres de Ratisbonne, disait-il, nous nous y concentrerons; si l'ennemi s'en est emparé, nous prendrons la ligne de l'Eckmülh. J'écrirai à V. M. de Neustadt. J'espère que nous culbuterons l'ennemi, qui ne peut pas encore être en force (1). »

Cette lettre disait bien à l'Empereur que le major général n'avait agi que suivant ses ordres, lui montrait les contradictions qu'il y avait entre les instructions du 30 mars et les ordres du 10, et lui faisait savoir en résumé, qu'il faudrait peut-être disputer Ratisbonne à l'ennemi.

Le lendemain, il prévint Masséna de l'attaque possible de cette ville, invita Saint-Hilaire à occuper Ingolstadt quand Davout serait à Ratisbonne; et prévint Vandamme, à Rain, de la nécessité d'être sur ses gardes.

Il quitta Donauwerth, à dix heures du soir, pour se rendre à Augsbourg, afin d'être plus près des forces ennemies qui avaient paru sur l'Isar. Il était très préoccupé des dangers auxquels les derniers ordres exposaient l'armée. Pour atténuer le péril, il autorisa Davout à garder Saint-Hilaire, si l'ennemi était près de lui et lui dit qu'on le soutiendrait, s'il était attaqué.

Le 16 au matin, il dirigea Oudinot sur Aichach pour qu'il fut en mesure de se porter sur le Lech, ou sur Ingolstadt; il en prévint Masséna et engagea Lefebvre à choisir une bonne position là où il se trouvait.

(1) Archives de la Guerre.

Il transmit ensuite à l'Empereur les dernières nouvelles qui commençaient à être graves.

« L'ennemi, disait-il, se montre en forces sur les points de l'Isar, qu'il a passé; il paraît avoir des projets sur notre droite et sur notre gauche..... J'attends V. M. avec impatience; c'est le moment de décider son plan de campagne. Ses troupes sont à peu près, comme elle le désirait..... Je reçois à l'instant votre lettre du 8; je vois par la position des troupes, que vos intentions sont remplies (1). »

Son unique préoccupation était de bien répondre aux désirs de son Souverain.

Ce fut à ce moment, le 16, au matin, qu'il reçut une dépêche télégraphique expédiée par l'Empereur, le 10. Ce dernier avait cru la joindre à sa lettre du même jour et par une fatalité restée inexpliquée, le major général la reçut trois jours après la lettre. Elle disait :

« Je pense que l'empereur d'Autriche doit bientôt attaquer. Rendez-vous à Augsbourg pour agir conformément à mes instructions; et si l'ennemi a attaqué avant le 15, vous devez concentrer mes troupes sur Augsbourg et Donauwerth et que tout soit prêt à marcher. »

C'était encore un changement à l'ordre qui envoyait Davout à Ratisbonne et qui laissait les Bavarois en place. Après l'avoir lue, Berthier, très affecté, reprit sa lettre à Napoléon et y ajouta le post-scriptum suivant :

« J'aurais été tiré d'un grand embarras, Sire, si votre dépêche télégraphique du 10, arrivée le 13 à Strasbourg, et remise ici (à Augsbourg) le 16, me fut arrivée plus tôt. J'aurais rempli vos vues. Mais en relisant bien votre instruction, vous paraissiez tenir fortement à Ratisbonne; c'est la position que nous occupons; j'aurais préféré celle qui nous concentrait sur le Lech. »

---

(1) Archives de la Guerre.

Il écrivit ensuite, en marge de la dépêche télégraphique : « J'ai l'honneur d'observer à S. M. que cette dépêche télégraphique ne me parvient qu'aujourd'hui, à Augsbourg, le 16 avril, à six heures du matin (1) ».

C'était la première fois qu'après avoir scrupuleusement exécuté les ordres de son chef, il se trouvait dans une position aussi pénible. Il était clair que la dépêche télégraphique avait été expédiée après la lettre, sur un nouvel avis, reçu par l'Empereur. Elle contenait par conséquent le dernier ordre donné. Par suite de la fatalité, Berthier n'avait reçu que le premier; et, celui-ci, au moment de son arrivée, n'avait plus de raison d'être.

Pour mettre le comble à son anxiété, les nouvelles de l'ennemi précisaient une offensive, non plus sur les ailes, mais sur le centre. Munich venait d'être occupé; le mouvement des Autrichiens se prononçait en forces imposantes contre la Bavière. Il n'y avait plus qu'à se reporter vers le Lech. Le major général en donna l'ordre à Lefebvre; puis partit pour Donauwerth, où il arriva à quatre heures du soir. Il y expédia encore quelques ordres, indiqua à Lefebvre le pont de Rain, comme point à occuper sur le Lech et revint à Augsbourg, où il était plus à portée de surveiller les progrès des Autrichiens.

Pendant ce temps, l'Empereur, parti de Paris le 13, après avoir reçu la dépêche de Berthier qui lui annonçait le passage de l'Inn, était arrivé à Stuttgard. Là, il s'aperçut que ses ordres, très justes au moment où il les expédiait, ne correspondaient plus à la situation quand ils arrivaient à destination. Cette fois, les Autrichiens n'avaient plus montré ni lenteurs, ni hésitations. Ils avaient agi avec décision et activité, d'après un plan étudié qui avait d'abord laissé toute l'importance aux mouvements des ailes, dissimulé ceux du centre et développé

(1) Archives de la Guerre.

ensuite ces derniers dans toute leur ampleur. Tout cela l'irrita; il commença par reprocher au major général l'envoi d'Oudinot à Ratisbonne, oubliant qu'il lui en avait donné l'ordre dans ses instructions. Il lui dit qu'il ne comprenait pas l'abandon de Stranbing, ni l'occupation de Landshut. Il ne voyait pas que la première opération avait pour but un reploiement sur Ingolstadt; et que la seconde était la conséquence de son ordre qui maintenait les divisions bavaroises sur leurs positions. Il écrivit à Berthier, qu'il aurait désiré une concentration des corps de gauche sur Ingolstadt et que Davout, Saint-Hilaire, Nansouty et Montbrun auraient dû être placés entre Ratisbonne, Ingolstadt et Augsbourg; enfin, « qu'il fallait faire le contraire de ce qu'il avait fait (1) ».

C'était pourtant lui qui avait prescrit la concentration sur Ratisbonne *dans tous les événements* et dont le dernier ordre de concentration entre Augsbourg et Donauwerth était arrivé trop tard.

Le lendemain, de grand matin, il était à Donauwerth et n'y trouvait ni le major général, ni son suppléant, le général de Monthion. Il n'avait sans doute pas reçu en route les dernières dépêches de Berthier; car il manquait d'informations, et en demanda de tous côtés. Il rappela Berthier, en lui reprochant avec raison de ne pas avoir laissé Monthion au quartier général pour le renseigner.

Bientôt cependant, il connut la situation et s'empressa d'écrire à Davout..... « J'apprends que vous occupez Ratisbonne. *Mon intention a toujours été de concentrer mes troupes derrière le Lech.* Repliez-vous, avec toutes vos troupes sur Ingolstadt. »

Il lui ordonna de suivre la rive droite par Neustadt, ce qui devait lui faire exécuter une marche de flanc, à

(1) Correspondance.

peu de distance des colonnes de l'Archiduc, qui s'avançaient de l'Inn, sur le Danube. Napoléon ne l'ignorait pas. Mais il estimait que Davout était assez fort pour se tirer d'affaire, étant d'ailleurs couvert par les troupes de Lefebvre.

Cette lettre de l'Empereur à Davout fit croire à l'état-major du 3e corps, que l'idée de la concentration sur Ratisbonne venait de Berthier. On y vit la preuve de la faiblesse de ses conceptions, ou une intention malveillante vis-à-vis de Davout. Ces appréciations, conséquence ordinaire des passions qui agitent les états-majors, devaient échapper à Berthier et se répandre néanmoins dans l'armée, avec d'autant plus de force, qu'elles émanaient d'un milieu militaire renommé pour sa capacité.

Berthier accourut à Donauwerth dans la journée du 17 et eut avec l'Empereur une entrevue dont on a fait un récit émouvant. Un général distingué du premier Empire, le général Pelet, qui était alors capitaine et aide de camp de Masséna, a écrit qu'au moment de cette entrevue, il était dans une pièce voisine dont la porte était entr'ouverte et qu'il assista ainsi, témoin invisible, à la scène violente qui se produisit. D'après lui, Napoléon eut un terrible accès de colère, reprocha durement au major général la position de ses corps, et s'oublia jusqu'à lui dire que s'il avait voulu le trahir, il n'aurait pas mieux fait.

Cette histoire se répandit d'autant plus facilement que l'état-major de Masséna n'aimait pas Berthier, depuis l'expédition de Rome, en 1798, et depuis que l'Empereur avait fait rendre à l'illustre duc de Rivoli, quelques-unes des sommes qu'il avait prises.

Il est permis d'admettre cependant que l'Empereur et son major général ne s'exposaient pas à laisser surprendre leurs conversations par des indiscrets. Il est probable aussi que Berthier n'eut qu'à rappeler à l'Empereur sa lettre du 10, relative à l'occupation de Ratisbonne

« *dans tous les événements* » et à lui montrer la date tardive de l'arrivée de sa dépêche télégraphique du même jour, pour lui prouver qu'on n'avait fait qu'obéir à ses ordres, dans la mesure du possible. Cette explication suffit sans doute à le calmer. En écrivant à Davout, dès son arrivée, qu'il avait toujours eu l'intention de concentrer ses troupes derrière le Lech, il avait voulu que nul ne put croire qu'il s'était trompé.

Ce qui est certain aussi, c'est qu'il admit plus tard le récit officiel qu'en fit faire Berthier dans les termes suivants :

« ..... Napoléon, ayant pénétré les intentions de l'archiduc Charles, faisait prescrire au prince d'Eckmühl (le 13 avril), de concentrer, sous les murs de Ratisbonne, toutes les troupes de son commandement.

« ..... Les Français prévinrent l'ennemi sur ce point important de Ratisbonne ; le prince d'Eckmühl l'occupa le 15 avril..... Toute l'armée se trouvait dans les diverses positions *qu'il lui avait été ordonné de prendre,* lorsque Napoléon arriva le 17, avant midi, à Donauwerth (1). »

Non content d'accepter ce récit, l'Empereur témoigna plus tard sa satisfaction au major général, en faisant reproduire en entier, dans la relation officielle, la lettre qu'il lui avait adressée de Strasbourg, au moment de son départ pour Donauwerth.

De tous les historiens de ce temps qui ont recherché la vérité sur ce fait, Thiers est celui qui y a mis le plus de soin et d'impartialité. L'incident de 1809 avait attiré son attention ; et lui aussi avait attribué aux ordres de l'Empereur la division de l'armée en deux groupes. « Berthier, dit-il, *avait des ordres dont il n'osa pas s'écarter* et Napoléon était trop loin pour les modifier d'après les faits qui étaient survenus. »

(1) Relation officielle.

Plus tard, quand Berthier connut la lettre de l'Empereur à Davout, il dut prévoir qu'on lui attribuerait l'erreur de la concentration autour de Ratisbonne. Mais il ne pouvait rien dire. Le prestige de Napoléon ne devait pas être atteint, et son devoir était d'accepter en silence toutes les imputations dont il pouvait être l'objet. Un chef d'état-major dévoué ne pouvait agir autrement.

La lumière semble donc faite sur cet incident ; et l'on est certain maintenant, d'abord que Berthier ne commandait pas l'armée, ensuite qu'il avait simplement exécuté les ordres reçus.

§ 3. *Organisation des états-majors.— Valeur des armées.*

La campagne de 1809 allait commencer. Avant d'en faire l'exposé, il est utile d'avoir un aperçu de l'organisation des états-majors et de la valeur des armées en présence.

La fonction exclusive du major général était toujours d'expédier les ordres de l'Empereur, et d'être responsable de leur rédaction, de leur transmission et de leur exécution.

Pour le seconder, il avait, comme aides de camp, huit officiers supérieurs et sept capitaines ou lieutenants. Parmi les premiers, se trouvaient le colonel Girardin qui commandait le 8e régiment de dragons, le colonel Lejeune et le commandant Sopranzi, qui était aussi à son régiment, le 1er dragons.

Son cabinet particulier comprenait, comme d'habitude :

MM. Le Duc, secrétaire intime ;
Dufresne, chef de la comptabilité ;
Salamon, chef du bureau des mouvements de troupes et deux adjoints aux commissaires des guerres.

La composition de l'état-major général était la suivante :

Le général de division Vignolle, son ancien sous-chef d'état-major de l'armée d'Italie, était, au début, premier aide-major général, avec le titre de sous-chef de l'état-major général.

Les généraux de brigade Lecamus et Bailly de Monthion remplissaient les fonctions d'aides-majors généraux, sans en avoir le titre.

Le général de brigade Hastrel, employé depuis longtemps à l'état-major général et deux adjudants commandants, dirigeaient les sections de l'état-major général. Le général Hastrel était, en outre, commandant du quartier général.

Dix chefs de bataillon et sept capitaines formaient, comme adjoints, le personnel des bureaux.

Le colonel Bonne, du dépôt général de la guerre, commandait le service topographique et avait, sous ses ordres, dix-sept ingénieurs géographes de divers grades.

Les corps d'armée avaient pour chefs d'état-major, des généraux de division ou de brigade, secondés généralement par un adjudant commandant. Seul, le 3e corps, en raison sans doute de son effectif et de l'importance qu'il avait eue en 1808, en comptait quatre.

Indépendamment des aides de camp qui avaient un service distinct, toujours en courses ou à côté de leur général, l'état-major des corps d'armée comprenait sept à huit adjoints des grades de chefs de bataillon et de capitaines. C'était par exception qu'on y admettait des lieutenants.

Le 3e corps comptait cinq commandants et six capitaines adjoints.

Les divisions d'infanterie avaient pour chef d'état-major un adjudant commandant, secondé par deux ou trois adjoints du grade de capitaine. Parmi eux cepen-

dant, on trouvait souvent un chef de bataillon et quelquefois, un lieutenant.

L'état-major des divisions de cavalerie ne comprenait généralement qu'un adjudant commandant, chef de l'état-major et un ou deux capitaines, quelquefois un chef d'escadron, rarement un lieutenant. En 1809, le capitaine Curély et le lieutenant de Brack, devenus plus tard si célèbres, faisaient partie de l'état-major de la deuxième division de cavalerie légère, commandée par le général de Montbrun. C'était une des cinq divisions de la réserve de cavalerie, qui n'avait pour état-major qu'un général de brigade, un commandant et un capitaine.

La Garde, forte de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, avait des états-majors restreints.

En résumé, le personnel des états-majors, d'une composition à peu près uniforme pour les grandes unités, variait quand les circonstances l'exigeaient. Celui des aides de camp était assez nombreux, en raison de leur service. Les premiers faisaient la correspondance et concouraient au transport des ordres sur le champ de bataille. Les seconds étaient surtout employés pour les missions de confiance, la transmission d'ordres spéciaux et la correspondance personnelle du général.

Le choix des chefs d'état-major était laissé aux commandants des troupes, en vertu de ce principe qu'une confiance réciproque doit exister entre le chef qui donne un ordre et le chef d'état-major qui le transmet.

Pour des raisons analogues, la désignation des adjoints d'état-major dépendait du chef d'état-major et du général, commandant les troupes.

Les officiers d'état-major, appréciés par leurs chefs, étaient conservés dans leurs fonctions le plus longtemps possible et avançaient souvent dans le même état-major. Mais ils tenaient eux-mêmes à exercer dans les troupes les commandements qu'ils pouvaient obtenir,

afin d'avoir plus d'occasions de se distinguer et parce que l'Empereur et les maréchaux y tenaient.

En résumé, les services d'état-major étaient fortement constitués, parce qu'ils étaient une garantie de la bonne exécution des ordres.

Les armées en présence n'étaient plus dans les mêmes conditions que dans les précédentes campagnes. Jusqu'ici, celles de Napoléon se signalaient par une supériorité de forces matérielles et morales qui autorisaient les opérations les plus hardies et leur donnaient d'avance des gages de succès remarquables. En 1809, leur qualité s'était affaiblie, et celle de leurs ennemis s'était accrue. Cette situation a été maintes fois dépeinte. L'historien contemporain, qui a le plus approfondi l'époque napoléonienne, M. Frédéric Masson, en a exposé les causes d'une façon saisissante.

« En 1809, les affaires d'Espagne ont eu, sur les gouvernements et les nations, une étrange répercussion. L'Autriche va faire en Allemagne une guerre d'Espagne; elle appellera les peuples à l'aide de ses soldats; elle prêchera l'indépendance; elle sèmera l'esprit de patriotisme et de rébellion. »

Quant à l'armée d'Allemagne, les éléments que l'Empereur a eu en mains sont médiocres et ceux de l'ennemi sont infiniment supérieurs à ceux du passé, par le commandement, l'instruction et l'esprit militaire.

L'armée du camp de Boulogne, déjà diminuée par Ulm et Austerlitz, si éprouvée dans les campagnes de Pologne, décimée à Eylau, épuisée par ses marches à travers l'Europe, achève de mourir en Espagne. Les conscrits des classes de 1808 et 1809, y sont les soldats anciens. Sur la classe 1810, il a été appelé, le 1er janvier 1809, 80.000 hommes ; 20.000 hommes sur les classes antérieures de 1806 à 1809, ce qui donne 80.000 hommes.

Mais les classes antérieures à 1806 ont été définitive-

ment libérées. Sauf les exceptions des soldats de métier, c'est donc une armée de trois ans, peu instruite, nullement manœuvrière, médiocrement habillée et dépourvue de traditions militaires. Beaucoup de conscrits sont partis de force..... La proportion de soldats anciens n'est sérieuse que dans la cavalerie et l'artillerie ; dans l'infanterie, des régiments entiers sont composés de recrues.

L'Autriche a 300.000 hommes de troupes actives que, depuis trois pleines années, l'archiduc Charles organise et dresse ; elle a 200.000 hommes de réserve ; elle a l'insurrection hongroise ; elle a le Tyrol soulevé ; elle a l'Allemagne du nord toute entière qui frémit et veut marcher ; et même dans le centre et dans le sud, les peuples, malgré les rois, sont plus près d'elle qu'ils combattent, que de la France pour laquelle ils se battent. Ce sont des forces de révolution (1).

L'armée d'Allemagne n'a donc d'autres éléments de force que ses cadres qui sont toujours redoutables et les traditions d'un passé de victoires qui transformera rapidement ses conscrits en guerriers. Mais elle a toujours une supériorité incomparable, celle du chef renommé qui la commande.

Elle compte 294.075 hommes, qui se réduisent à 145.000, en défalquant l'armée d'Italie, le corps de Marmont et les contingents allemands ou étrangers.

Napoléon, il est vrai, a son génie, son prestige et celui de ses maréchaux. Dans sa pensée, cela suffisait pour fixer la victoire. Il est merveilleux de voir que sa confiance était justifiée, et que l'avenir devait encore lui donner raison.

(1) Frédéric Masson. *Napoléon et sa famille,* IV, 288.

§ 4. *Premières opérations. — Batailles d'Abensberg et d'Eckmühl.*

Après son entrevue avec Napoléon, Berthier reprit son service dans les conditions habituelles de zèle, de confiance et de dévouement.

C'était maintenant qu'allait s'effectuer la concentration définitive des corps d'armée; et, comme on le verra plus loin, l'Empereur eut le talent de combiner les mouvements de telle sorte, que les directions prises devaient en même temps assurer le succès des premiers combats.

Le 17, le major général avertit le maréchal Lefebvre et le général de Wrède, de la marche prescrite au maréchal Davout et de la mission qui leur était confiée de le couvrir contre une colonne ennemie venant de Landshut.

Il adressa à Masséna l'ordre de quitter Augsbourg et de se rapprocher du reste de l'armée, pour combiner avec elle ses opérations. Il lui envoya en même temps des instructions, en prévision des prochaines éventualités. Le lendemain, il accompagna l'Empereur à Ingolstadt, où fut établi le quartier général. Il fallait se rapprocher de Davout et du théâtre des prochains événements.

La situation fut expliquée ainsi à Masséna, par Napoléon : L'archiduc Charles, ayant débouché de Landshut, le 17, marchait avec trois corps d'armée sur Ratisbonne. Son avant-garde s'était battue le 17, avec les Bavarois. Davout quittait Ratisbonne, le 18, avec 60.000 hommes, pour gagner Neustadt. Il devait agir de concert avec les Bavarois. En arrivant le 19, à Pfaffenhofen, Masséna pourrait tomber sur les derrières de l'ennemi, ou sur une de ses colonnes et donner aux opérations une tour-

nure favorable. L'Empereur, dans cet espoir, se dirigerait peut-être vers lui. Sa dépêche se terminait par ces mots significatifs : « Activité, activité, vitesse ! Je me recommande à vous ».

Les rencontres prévues par Napoléon allaient avoir lieu en effet dans les glorieuses journées des 18, 19 et 20 avril 1809. Elles ont été maintes fois décrites ; il suffira d'en rappeler les principaux épisodes.

Le 19 avril, Davout marcha sur Neustadt, tandis que Masséna arrivait à Pfaffenhofen, à 9 heures du matin. Oudinot qui formait son avant-garde, se heurta à l'ennemi et le chassa des hauteurs. Davout lui livrait en même temps un combat victorieux à Thann et à Hausen et se réunissait à Lefebvre, qui recevait du major général l'ordre de conserver le pont d'Abensberg. Dans cette journée, les diverses fractions de l'armée s'étaient rassemblées. Le soir, Berthier qui était depuis 4 heures de l'après-midi, au bivouac de Wohbourg, avec l'Empereur, expédia à Masséna l'ordre de se porter sur Landshut, où il devait couper la ligne de communication des Autrichiens ; à Vandamme (8e corps, wurtembergeois), l'ordre d'aller soutenir Lefebvre ; à Bernadotte, celui de s'apprêter à marcher sur la Bohême ou le Danube.

Le lendemain, dès le matin, il arriva avec l'Empereur, sur le terrain, aux abords d'Abensberg. Napoléon voulait juger par lui-même des positions de l'ennemi, dont la marche sur le Danube avait été arrêtée par les combats de la veille.

Ayant Lannes près de lui et ne voulant pas laisser un chef aussi vaillant, sans emploi au moment d'une bataille, il lui fit donner le commandement de deux divisions du 3e corps et d'une division de cavalerie. Il fit ensuite connaître au major général les dispositions qu'il prescrivait pour la journée.

Lannes devait se porter sur Hausen, refouler vers le Danube les corps autrichiens qu'il rencontrerait, et les

couper de l'aile gauche de leur armée. Davout devait maintenir le combat sur son front, Oudinot le soutenir, et Masséna, accélérer sa marche sur Freysing et Mosbourg.

Le but de l'Empereur était de couper l'aile gauche autrichienne et de l'isoler du centre. Il prit lui-même le commandement des Bavarois et des Wurtembergeois pour les lancer contre les Autrichiens. La division de Wrède se trouvant en tête, Berthier se souvint qu'il était devenu prince bavarois par son mariage, et la conduisit contre la position ennemie à Siegenbourg, pendant que Vandamme, avec les Wurtembergeois, assaillait le flanc droit des Autrichiens.

Cette manœuvre eut un plein succès. Après quelques heures de lutte, l'aile gauche autrichienne battue, se replia sur Landshut; puis se trouvant menacée par Masséna, Oudinot et Lefebvre, elle ne défendit pas cette ville et se retira au delà.

La bataille d'Abensberg coûtait à l'ennemi : 12 canons, 8 drapeaux et 18.000 prisonniers.

Une lettre de Berthier, dictée par Napoléon, prévint Davout des résultats obtenus..... « Partout on a pris canons, drapeaux, prisonniers. C'est un second Iéna. » L'archiduc Louis et un autre prince avaient été mortellement blessés. Plusieurs généraux autrichiens étaient gravement atteints.

Néanmoins l'Empereur ne savait pas exactement où était l'archiduc Charles. Il fit dès lors donner simplement par le major général, l'ordre de marcher sur Landshut et d'attaquer l'ennemi partout où on le rencontrerait.

Le 21 avril, de Wrède, Vandamme et Lefebvre s'avancent sur cette ville, où l'Empereur entre avec ses troupes. On y prend 30 canons, 9.000 prisonniers, 600 caissons de munitions, 3.000 voitures de bagages, 3 équipages de pont, des ambulances, des magasins, etc. Davout,

pendant ce temps était dirigé sur Ratisbonne; et pour le soutenir, Berthier envoyait à Lannes, Saint-Sulpice, Vandamme et Lefebvre, l'ordre de marcher vers lui (1).

Le 22, Davout se heurte à des forces considérables et livre à Eckmühl, comme à Auerstædt, un combat acharné, contre un ennemi très supérieur en nombre. Dès que l'Empereur l'apprend, il le fait soutenir, et se porte en hâte de son côté avec tout ce qu'il peut rassembler, notamment avec les divisions de Masséna, dont il prend la tête; Berthier est avec lui.

A deux heures de l'après-midi, l'avant-garde rencontre l'ennemi à Puchhausen et l'attaque. Vandamme et Saint-Sulpice arrivent à Eckmühl et s'engagent. Ce dernier enlève, avec sa cavalerie, l'artillerie autrichienne qu'il a devant lui. Lannes se lance à son tour et déborde la gauche ennemie. Davout, Lefebvre et Montbrun luttaient depuis le matin contre l'archiduc Charles et quatre corps autrichiens. Se voyant soutenus, ils redoublent d'efforts. L'ennemi, au contraire, surpris par l'attaque de l'Empereur, commence à plier et bientôt est mis en déroute, perdant ses blessés, la plus grande partie de son artillerie, 15 drapeaux et 20.000 prisonniers.

Masséna et Oudinot n'avaient pas été engagés.

C'était un succès éclatant. L'archiduc Charles était acculé au Danube et le reste de son armée, en retraite vers l'Inn, était poursuivi à outrance par Bessières. Les forces autrichiennes étaient dispersées et coupées.

Le major général passa à Eggloshéim, la nuit qui suivit cette brillante victoire. A peine arrivé avec l'Empereur, dans le château qui leur était réservé, il venait d'ou-

(1) Les ordres dictés à Landshut par l'Empereur au major général étaient d'un laconisme exigé par la situation. C'est dans ces occasions là que les développements donnés par Berthier complétaient la pensée de Napoléon et lui rendaient des services inappréciables (Voir Correspondance, t. XVIII, p. 579).



vrir ses portefeuilles pour préparer les ordres du lendemain, quand le feu prit au village, allumé par les obus reçus dans la journée. Il fallut bivouaquer et passer la nuit à la belle étoile. L'Empereur du reste, ne donna qu'un seul ordre aux corps qui avaient combattu à Eckmühl : marcher sur Ratisbonne. Ce mouvement s'exécuta le lendemain matin. L'armée autrichienne en retraite, laissa un corps sur la rive droite pour la couvrir. Il fut refoulé dans la place qu'il défendit un moment. Mais assailli par les troupes de Lannes, de Davout, par les Wurtembergeois et les cuirassiers de la réserve, il dut l'abandonner.

La prise de Ratisbonne termina la première série des opérations, qui était commencée depuis six jours à peine.

Le major général en prévint Masséna, en lui envoyant l'ordre de marcher sur Passau et sur l'Inn, tandis que Lefebvre et Oudinot étaient dirigés sur Landshut.

Bessières continua de s'avancer sur Braunau.

§ 5. *Poursuite. — Marche sur Vienne.*

Dans son premier bulletin de l'armée d'Allemagne, daté de Ratisbonne, le lendemain de la prise de la ville, l'Empereur fit connaître aux troupes l'ensemble des opérations depuis le 18 avril et cita quatre maréchaux. Parmi eux se trouvait Berthier. « Le prince de Neuchâtel, disait le bulletin, afin d'encourager les troupes et de donner en même temps une preuve de confiance aux alliés, a marché plusieurs fois à l'avant-garde avec les régiments bavarois (1) ».

Maintenant la poursuite allait s'exécuter. La disper-

(1) Correspondance.



sion de l'ennemi compliquait cette tâche. Les premiers ordres avaient lancé une partie de nos corps sur les traces du général Hiller et de l'aile gauche de l'armée autrichienne rejetée sur l'Inn.

Mais l'archiduc Charles, avec le corps principal, avait passé sur la rive gauche du Danube et opéré sa jonction avec le corps du général Bellegarde, qui n'avait pas pris part aux derniers combats.

Davout, fut chargé de le poursuivre. Berthier l'en prévint le 24, tandis qu'il faisait connaître à Lannes et à Vandamme qu'ils devaient marcher sur Landshut, où le quartier général allait se rendre.

En même temps, il dirigeait Lefebvre sur Salzbourg et le Tyrol. Bernadotte, prévenu des derniers événements devait se rapprocher de Ratisbonne et attaquer l'ennemi que Davout harcelait. Ce dernier eut son corps reconstitué à trois divisions d'infanterie, et une de cavalerie; tandis que le 2e corps, sous les ordres de Lannes fut définitivement composé de deux divisions d'infanterie, dont une de grenadiers et une de cavalerie.

Le 25, Bessières et de Wrède attaquèrent à Neumarkt l'arrière garde d'Hiller qui céda le terrain, évacua la Bavière et repassa l'Inn, tandis qu'une fraction de la gauche autrichienne, sous Jellachich, fuyait vers le Tyrol.

La dispersion de l'ennemi soulevait une question, d'une certaine importance. Fallait-il, suivant les règles, poursuivre le gros de l'armée battue, en retraite vers la Bohême, ou marcher sur Vienne? L'Empereur se décida pour ce dernier mouvement, mais seulement quand la rive gauche aurait été débarrassée des groupes ennemis qui s'y trouvaient encore.

Les ordres expédiés, le 25, répondaient à cette disposition. Le lendemain, Berthier quitta Ratisbonne avec l'Empereur et arriva à Landshut, dans l'après-midi. Les correspondances de la journée avaient surtout pour but de savoir ce qui se passait devant les têtes de colonnes

de l'armée, notamment du côté de Cham et des montagnes de Bohême.

Les jours suivants, il en fut de même. On refoulait les Autrichiens sur trois directions différentes : celles de la Bohême, de Vienne et de Salzbourg. Le major général suivait avec l'Empereur la direction centrale, sur laquelle s'avançait le gros de l'armée, composé des corps de Lannes, Masséna, Bessières et Vandamme.

Le 28, à Burghausen, l'Empereur, fut arrêté par la Salza, dont l'ennemi avait détruit les ponts. Il fallut les réparer et ce fut le surlendemain soir seulement, que le passage fut possible.

Berthier arriva ainsi le 1er mai à Braunau, d'où il adressa à Lefebvre l'ordre de contraindre le plus tôt possible le Tyrol à faire sa soumission. Il ne fallait pas que les insurgés de cette province puissent inquiéter le flanc droit de l'armée, dans sa marche sur Vienne.

Davout, pendant ce temps, avait vu les dernières colonnes de l'archiduc Charles disparaître dans les défilés de Bohême. L'Empereur ne voulait pas l'y suivre. Berthier, prévint donc le duc d'Auerstædt de cesser sa poursuite et d'aller occuper Passau. Le reste de l'armée marchait sur Ried et sur Linz. Ces mouvements amenèrent, le 3 mai, un brillant combat, sur la Traun, Dans la matinée, les ordres expédiés par le major général poussèrent la cavalerie de Bessières sur le Danube et rassemblèrent à Wels, sur la rive gauche, trois divisions d'infanterie et deux de cuirassiers. L'Empereur, qui craignait la jonction des troupes de l'archiduc avec celles d'Hiller, se rendit à Wells, le 3, pour être plus à portée des nouvelles.

Le combat d'Ebersberg qui fut livré le même jour, y fut connu dans l'après-midi. L'Empereur s'y transporta aussitôt, accompagné de Berthier, qui transmit à Masséna l'ordre de poursuivre sans relâche, tandis que Davout était poussé sur Linz.

La marche sur Vienne était en pleine exécution. Le

quartier général, qui suivait les troupes, fut installé à Enns, le 4 mai. Le moment était venu de faire concourir Bernadotte au mouvement général. Berthier lui fit connaître qu'il devait se diriger sur Passau le plus vite possible, pour s'y réunir à la division Dupas qui s'y trouvait déjà, qu'une fois là « il serait en ligne et formerait la gauche de l'armée ». En même temps il le mit au courant de la situation, afin qu'il fut mieux en mesure de prendre part aux opérations. Masséna était à Enns, avec le 4e corps, suivi par les cuirassiers ; Lannes, avec le 2e corps et la cavalerie légère de la réserve, occupait Steyer ; Davout était à Linz avec le 3e corps et le 8e, commandé par Vandamme, qui était momentanément sous ses ordres. Lefebvre tenait Lambach et Salzbourg. L'archiduc Charles n'ayant pu rallier à Linz les corps de Hiller et de l'archiduc Louis, s'efforcerait sans doute de le faire à Krems, où l'on espérait se trouver avant lui.

Le 9 mai, le major général arriva à Saint-Pölten. La situation s'était modifiée.

Les groupes ennemis placés sur la rive droite, avaient réussi à franchir le Danube, à Krems, pour se joindre au prince Charles. Le major général, chargé d'en informer le roi de Bavière, lui fit connaître aussi, que dix mille Autrichiens, restés sur la rive droite, étaient refoulés sur Vienne par Oudinot qui était, avec la division de cavalerie Colbert, à quatre lieues de cette capitale. Le moment était venu de se concentrer de nouveau.

Davout fut rapproché de l'Empereur, tout en ayant à surveiller les passages du Danube, sur les derrières de l'armée. Bernadotte fut invité à se porter rapidement sur Linz, où se trouvait Vandamme avec le 8e corps.

Suivant les derniers ordres expédiés de Saint-Pölten, Lannes devait se porter sur Vienne, le 10, avec deux divisions de cavalerie. Masséna le suivait en seconde ligne. Davout s'avançait le long du Danube, couvrant de ce côté, la gauche de l'armée. L'Empereur partit avec

Berthier, à quatre heures du matin, pour prendre la tête du corps de Lannes.

Il arriva devant Vienne à neuf heures et apprit que l'archiduc Maximilien, commandant de la place, voulait la défendre. L'avant-garde de Lannes avait été reçue à coups de canon. Prévoyant qu'il y aurait des négociations, l'Empereur fit occuper les portes des faubourgs et se rendit à Schœnbrünn avec le major général. Celui-ci écrivit à l'archiduc pour l'engager à rendre la place, sous peine de la voir bombarder et détruire. Il réclama, en même temps, un parlementaire envoyé par Lannes et qui avait été retenu contre tous les droits des belligérants.

Sa lettre resta sans réponse. L'Empereur se décida alors à agir. Berthier parcourut avec lui, dans la matinée du 11 mai, les abords de la ville, pour y choisir un emplacement propre à franchir le bras du Danube situé entre le Prater et la rive droite. Ce fut un des aides de camp du major général qui, s'étant jeté à la nage, ramena les premiers bateaux. Une compagnie passa et on commença aussitôt la construction d'un pont.

Le soir, il fallut se résigner à bombarder la place. L'archiduc, voyant son impuissance et craignant d'avoir sa retraite coupée, l'évacua et passa avec ses troupes sur la rive gauche en détruisant le pont derrière lui. Le général autrichien qui commandait à sa place, ayant reçu une nouvelle sommation du prince de Neuchâtel, s'empressa de s'y soumettre.

Le 12, à midi, Berthier fit connaître à Davout la prise de Vienne, en l'invitant à rallier ses troupes, à les faire reposer et faire saisir partout les barques qu'on pourrait trouver.

Le même jour, l'Empereur fit son entrée dans la place, escorté par le major général et ses maréchaux et parcourut une partie de la ville. Berthier revint avec lui à Schœnbrünn, où fut installé le quartier général.

§ 6. *Dernières opérations.— Bataille de Wagram.*

La situation n'était plus celle de 1805. L'armée ennemie tenait toujours la rive gauche du Danube; elle avait réparé ses pertes et renforcé tous ses corps.

Elle restait toujours l'objectif à atteindre et les ordres donnés pour protéger le flanc gauche de nos colonnes pendant leur marche sur Vienne, montraient les préoccupations qu'elles causaient. Au moment de la prise de la ville, un incident vint en donner une nouvelle preuve. Vandamme avait fait parcourir une partie de la rive gauche par une faible colonne. L'Empereur en fut mécontent et, suivant son habitude, le major général fut chargé de le faire sentir à Davout, qui avait le 8e corps sous ses ordres. Ces reproches étaient de nature à créer des inimitiés à Berthier.

« La guerre, monsieur le duc, faisait écrire l'Empereur, a des principes; et on ne compromet point de braves soldats, lorsque, suivant les règles, la retraite n'est point assurée..... Ces mouvements n'ont aucun résultat intéressant pour l'armée ; et ils donnent des chances à l'ennemi..... Sa Majesté me charge de vous mander que le général Vandamme a été autorisé à garder la tête du pont de Linz, mais nullement à entrer en Bohême ; et il a eu grand tort d'aller à Freystadt. Ne perdez pas de vue que l'Empereur, ne manœuvrant que sur une rive du Danube, il faut que tout rentre dans ce principe..... ». Davout fut extrêmement sensible à cette lettre.

Il fallut, en même temps, organiser le gouvernement de Vienne qui fut confié au général Andréossy ; puis, s'occuper des ponts à construire sur le fleuve, pour remplacer celui que l'archiduc Maximilien avait fait détruire.

Ebersdorf, à deux lieues en aval de Vienne, fut choisi dans ce but. Masséna fut désigné pour protéger les travaux. Du Tyrol et de l'Italie, on avait de bonnes nouvelles. Dans ce dernier pays, le prince Eugène avait battu l'archiduc Jean et le poursuivait, en se rapprochant de l'armée. Marmont, en Dalmatie, avait été également invité à la rejoindre. Pour faciliter leur marche, Berthier envoya à la cavalerie l'ordre d'occuper la route de Presbourg.

Vers le 17 mai, tout semblait prêt pour passer le Danube. Les ponts étaient achevés. Le major général en prévint les maréchaux, ajoutant qu'on espérait déboucher, le soir même, sur la rive gauche. Il adressa le même avis au prince Poniatowski, avec des compliments, sur les mouvements qu'il venait d'accomplir dans le grand-duché de Varsovie. « Sa Majesté, lui écrivit-il, le 18 mai, est satisfaite de vos opérations et du bon esprit qui anime le duché..... Le principal but de vos opérations doit être de tenir en échec un corps ennemi égal au vôtre et de vous rapprocher de l'Empereur.

« Sa Majesté fera vraisemblablement passer, demain, le Danube à son armée pour tomber sur les corps de l'armée ennemie qui se sont sauvés sur la rive gauche du fleuve..... Recrutez et augmentez votre armée par tous les moyens possibles (1)..... »

On savait maintenant au quartier général, que l'archiduc Charles, après sa retraite en Bohême, avait refait ses troupes et rallié le corps de Hiller. Puis, ayant appris la capitulation de Vienne, il était venu prendre position en face de cette ville, étendant ses avant-postes de Presbourg à Krems. Il attendait maintenant le débouché de l'armée française, pour l'attaquer avec toutes ses forces.

Les ordres pour le passage du Danube devinrent, dès

(1) Relation officielle.



lors, l'affaire principale. Le 19, le major général prescrivit à Masséna de diriger le lendemain, à la pointe du jour, une brigade, puis son corps entier, dans l'île de la Lobau. Lannes devait le suivre à neuf heures. Bessières devait venir ensuite.

Davout, qui était à Saint-Pölten, eut ordre d'occuper Vienne, sauf une division qui devait s'établir à Nussdorf, sur la rive droite du fleuve, et en surveiller les abords.

Vandamme dut s'installer à Enns et redoubler d'attention sur les ponts de Linz et de Steyer.

Quant à Bernadotte, Berthier lui expédia l'ordre d'entrer en Bohême, de manœuvrer sur Budweiss ou Zwettel, de couvrir Linz et d'éloigner l'ennemi du Danube. Il lui faisait savoir que l'Empereur espérait avoir toute son armée sur la rive gauche, le lendemain soir.

Ce jour-là, en effet, à la première heure, le major général partit d'Ebersdorf avec l'Empereur, pour se rendre dans l'île de la Lobau. Un pont fut jeté sur le dernier bras du fleuve. Il débouchait entre les villages d'Aspern et d'Essling. On se prépara à le passer le lendemain.

Dans la nuit, l'Empereur apprit que l'archiduc Charles était en position dans la plaine.

Le 21, de bonne heure, il alla reconnaître la rive gauche et le terrain du combat. Berthier, Masséna et Lannes l'accompagnaient. Dès qu'il eut arrêté sa ligne de bataille, appuyée sur Essling à droite et Aspern, à gauche, les troupes du 4e corps et une partie de la réserve de cavalerie passèrent. L'ennemi attaqua vers une heure de l'après-midi. La lutte fut acharnée et dura jusqu'à la nuit, pour recommencer le lendemain. Le succès se dessinait en notre faveur, quand on apprit la rupture du pont principal. En prévenant Davout de ce malheur, le major général lui résuma la situation :

Au bivouac, sur le Danube.

.....L'ennemi a attaqué avec toutes ses forces. Nous n'avions



que 20.000 hommes. L'affaire a été chaude. Le champ de bataille nous est resté.....

Dans la nuit, les grenadiers Oudinot, la division Saint-Hilaire et celle des cuirassiers Nansouty passèrent à leur tour ; et, à quatre heures du matin, le combat recommença avec la même énergie que la veille. Comme dans la journée du 21, Aspern et Essling furent pris et repris plusieurs fois. La lutte se soutint avec acharnement. Mais bientôt le centre ennemi céda et paraissait en déroute, lorsque on apprit la rupture du grand pont.

Il lui dit dans une seconde lettre :

Rive gauche du Danube, à la tête du pont.

L'interruption du pont nous a empêchés de nous approvisionner; à dix heures, nous n'avions plus de munitions. L'ennemi s'en est aperçu et a remarché sur nous. 200 bouches à feu, auxquelles depuis dix heures, nous ne pouvions plus répondre, nous ont fait beaucoup de mal.

Il lui demandait de faire réparer les ponts, d'envoyer des vivres et des munitions, de faire surveiller la population de Vienne, d'empêcher Bernadotte de pénétrer en Bohême et de venir en personne voir l'Empereur le plus tôt possible.

La bataille du 22 avait continué jusqu'à la nuit, et l'Empereur était rentré dans l'île de la Lobau, pour parer aux conséquences de la rupture des ponts. Berthier, qui ne l'avait pas quitté, écrivit de là à Masséna, pour lui faire connaître l'état des ponts, lui demander ses sapeurs pour en construire de nouveaux et lui prescrire de tenir fortement la tête du premier pont, jusqu'au 24 au matin, moment où il pourrait le repasser. Il lui annonçait que l'Empereur se rendait sur la rive droite, pour activer l'envoi des vivres et des munitions.

Le major général monta avec lui dans une mauvaise barque, au milieu de la nuit, par un temps affreux, pour regagner Ebersdorf et le seconder dans les efforts qu'exigeait une situation aussi critique.

La bataille d'Essling avait été sanglante. Nous avions fait une perte cruelle, celle du maréchal Lannes, mortellement blessé, le 22. C'était la première fois que la fortune trahissait nos armes et déjouait les remarquables combinaisons de Napoléon. Mais ce n'était après tout qu'un incident. Avec sa force de caractère, et les moyens dont il disposait, il devait promptement rétablir ses affaires.

Dans la matinée du 23, nos troupes prirent position dans l'île Lobau, qui s'appela désormais l'île Napoléon, et de nouveaux ponts furent commencés.

Le major général dut, dans ces terribles journées, déployer une activité exceptionnelle. Sa forte constitution lui permit de résister à toutes les fatigues et de suffire à une tâche accablante.

Le 24, dans une lettre à Bernadotte, il exposa les faits, et lui renouvela les prescriptions de l'Empereur pour la garde des ponts en amont de Vienne, et pour des incursions fréquentes à faire sur la rive gauche. Il lui recommanda de ne pas s'engager trop avant en Bohême, jusqu'à ce que les ponts fussent rétablis et que l'Empereur fut en mesure de reparaître sur la rive gauche.

Il transmit, en même temps, les diverses dispositions arrêtées pour prévenir toute attaque du côté de Leoben, ou de Presbourg, et envoya une dépêche au maréchal Lefebvre pour le rapprocher de Vienne. Le même jour, après une série de beaux succès, l'armée d'Italie faisait sa jonction à Bruck avec celle d'Allemagne. A la fin de mai, les communications avec l'île Napoléon étaient rétablies, et Marmont s'avançait avec son corps d'armée. La rive droite du Danube était libre d'ennemis; les flancs et les derrières de l'armée étaient à l'abri de toute incursion. Le moment de se reporter en avant, approchait.

Le major général reçut alors, pour la présenter à l'Empereur, une demande d'échange de prisonniers formée par le généralissime autrichien. Cette démarche se pro-

duisait à la suite d'arrestations et de menaces de représailles qui venaient de donner aux hostilités un caractère particulier de haine et de vengeance.

Le général autrichien Chasteler, qui avait été mis à la tête des insurgés tyroliens, était accusé d'avoir laissé égorger plus de 2.000 prisonniers français et bavarois. L'ordre fut donné de le fusiller, s'il était pris. L'empereur d'Autriche prescrivit d'agir de même vis-à-vis de deux généraux français prisonniers. Napoléon, pour garantir leur vie, fit arrêter à Vienne, comme otages, le prince Colloredo, l'ambassadeur Metternich et d'autres personnages ; son intention était de les transférer en France.

Berthier fut chargé de traiter cette affaire avec le major général autrichien. C'était une mission délicate dans laquelle il montra une fermeté de langage qui répondait au désir de l'Empereur. Après d'énergiques protestations, il réussit à régler un échange de prisonniers, homme par homme et grade par grade. Cette négociation démontra que le gouvernement autrichien s'efforçait d'envenimer la lutte, et d'exciter sans cesse la haine de ses populations.

Le 8 juin, on commença à armer les batteries de l'île Napoléon. Toutes les dépêches activaient les préparatifs d'un nouveau passage sur la rive gauche.

L'une d'elles, envoyée par Berthier à Augereau, à la date du 10, époque à laquelle l'Empereur lui avait confié un nouveau commandement, lui disait : « Aujourd'hui nos ponts sont consolidés, ce qui va nous rendre maîtres des deux rives. Jamais l'armée n'a été plus belle, ni si nombreuse, et la première affaire détruira les restes des armées autrichiennes ».

Pour mieux y parvenir, l'Empereur était impatient de rallier toutes ses forces; et, trouvant que Marmont n'arrivait pas assez vite, il lui fit adresser par Berthier, une de ces lettres qui, peu à peu, transformait les amitiés du passé en inimitiés.

« Sa Majesté, lui écrivit-il le 14 juin, ne comprend pas comment vous êtes resté sans agir à Laybach, tandis que l'ennemi qui vous était opposé se dirigeait sur Pettau et le Danube. L'opinion de l'Empereur est que si vous aviez été plus actif dans vos mouvements, vous auriez pris Chasteler..... Correspondez fréquemment avec moi, afin que vous puissiez être utile dans les grands coups qui vont se porter dans quelques jours. »

Le même jour, le prince Eugène remportait à Raab, une grande victoire sur les archiducs Palatin et Jean qui s'étaient réunis. Cette nouvelle, parvenue le 16, au quartier général, causa la plus vive satisfaction. Pendant le reste du mois, les ordres envoyés de tous côtés par le major général eurent surtout pour but de renforcer l'armée par tous les moyens possibles, et de couvrir ses flancs et ses communications. Au milieu de ses travaux, l'état-major perdit son sous-chef. Le général Vignolle fut nommé chef d'état-major général de l'armée d'Italie, et remplacé par le général Mathieu-Dumas, qui inspirait à tous une confiance méritée.

Le général Lecamus resta chargé des prisonniers de guerre et fut secondé par l'adjudant commandant Denzel.

A peine arrivé à son nouveau poste, le général Vignolle reçut de Berthier, une lettre qui précisait ses fonctions, et qui donne un aperçu du travail incessant que le major général imposait à tous les états-majors.

Le major général au général Vignolle, chef de l'état-major de l'armée d'Italie.

Schœnbrünn, le 21 juin 1809,
11 heures du matin.

Jusqu'à ce moment, M. le général Vignolle, je n'ai eu aucune correspondance de l'état-major de l'armée d'Italie et vous savez combien S. M. aime à avoir des renseignements sur toutes les parties du service. Ecrivez-moi donc tous les jours et même plusieurs fois par jour, si vous avez quelque chose à m'apprendre.

Presque tous les officiers faits prisonniers par l'armée du Vice-Roi ont été renvoyés sur parole, ce que l'Empereur défend expressément. Tous les prisonniers doivent être envoyés en France. Chargez spécialement un officier de votre état-major de tout ce qui regarde les prisonniers de guerre . . . .

Enfin, général, l'armée d'Italie n'est plus qu'un des corps de la Grande Armée. Le Vice-Roi et vous, recevrez des ordres de l'Empereur et par son major général, comme le prince de Ponte-Corvo, le duc de Rivoli, etc.....

Expédiez sur le champ l'ordre aux gouverneurs des provinces, aux commandants de place nommés et organisés par le Vice-Roi, depuis les frontières du royaume d'Italie, de me rendre compte directement, indépendamment des duplicata qu'ils sont dans le cas de vous envoyer.

Ecrivez-moi dans le plus grand détail et cela deux ou trois fois par jour, si cela vous est possible. L'Empereur attend de vous la réorganisation de l'armée d'Italie.

On apprit, au milieu de juin, deux incursions faites par l'ennemi sur Dresde et sur Bayreuth. Berthier transmit à ce sujet au roi de Westphalie, l'ordre de concentrer à Erfurt, un corps de 10.000 hommes et de détruire d'abord la colonne de Bayreuth, puis celle de Dresde et de reprendre cette capitale. « Sire, lui disait-il, vous ne devez pas perdre de vue que la première chose et la plus importante de toutes est ce qui s'approche de Bayreuth et du Danube...... enfin, en cas d'événement, votre point de retraite doit être Wurzbourg, etc..... (1). »

Un corps d'observation spécial, placé sous les ordres de Junot, fut formé pour maintenir libre le pays depuis Bayreuth jusqu'au Danube, et seconder au besoin le roi de Westphalie.

Bethier lui expliqua sa mission, le 27 juin, en lui montrant la nécessité de couvrir de ce côté la ligne de communication de l'armée. « Le duc de Valmy et vous, général, lui disait-il, ne devez jamais oublier que ce but, le plus important, dérangerait les combinaisons de

---

(1) Archives de la Guerre.

l'Empereur, s'il n'était pas rempli, c'est-à-dire, de couvrir le Danube et la ligne d'opération de l'armée. Il devenait urgent d'avoir maintenant tous les corps rassemblés. Marmont pourtant ne se pressait pas et le major général renouvelait en vain ses reproches et ses recommandations. La lettre qu'il lui adressa, le 30 juin, en l'éclairant sur ce qu'on attendait de lui, dut encore le blesser gravement.

« Sa Majesté n'entend pas vos dispositions ; vous deviez être le 24 à Grætz, et vous n'y êtes arrivé que le 27. Sa Majesté me charge de vous dire que ce qui convient à la guerre, c'est de la simplicité et de la sûreté; or, la simplicité et la sûreté de vos mouvements voulaient que vous allassiez directement à Grætz..... Au lieu de cela, vous avez donné le temps à Chasteler, de vous échapper ; et maintenant vous manquez Giulay qui, après avoir fait etc..... Vous n'ignorez pas cependant, monsieur le duc, que le destin des armées et des plus grands événements dépend d'une heure. Par votre retard, vous vous êtes ôté l'espoir d'atteindre le corps ennemi que vous poursuiviez et vous vous êtes mis, en vous éloignant, hors de la main de l'Empereur..... Il faut que vous marchiez avec rapidité afin d'arriver à Vienne, dans quatre à cinq jours, etc..... (1). »

Le lendemain, 1er juillet, les ponts furent terminés. Le major général quitta Schœnbrünn avec l'Empereur au point du jour, pour se rendre dans l'île Napoléon, devenue une sorte de place forte. Il expédia à Oudinot, nommé chef du 2e corps à la place de Lannes, l'ordre de commencer le soir, le passage des premiers ponts, pour s'établir dans l'île. Le lendemain, il fit préparer et transmettre l'ordre général pour le débouché dans la plaine de Wagram, le 4, dans la nuit. Cette difficile opération,

(1) Relation officielle.

favorisée par un temps affreux, qui dérobait les mouvements aux vues des Autrichiens, réussit parfaitement.

Le 5, à neuf heures du matin, elle était achevée ; et l'armée entière, formée sur trois lignes, se trouva en bataille sur la gauche de l'ennemi dont les défenses étaient tournées. Une première attaque l'avait rendue maîtresse des points d'appui d'Enzersdorf et des redoutes d'Essling et d'Aspern. La journée fut employée à s'emparer des villages situés dans la plaine et à refouler sur le front, les avant-postes autrichiens.

Le 6 juillet, la bataille s'engagea sur toute la ligne et se développa jusqu'à midi, avec l'ampleur et la puissance d'action que l'histoire a rapportées. Vers le milieu du jour, la victoire se prononça en notre faveur. L'aile gauche ennemie céda la première et se mit en retraite. Ce mouvement entraîna le centre qui nous abandonna le village de Wagram, son principal point d'appui. L'aile droite fut bientôt forcée de se retirer à son tour. La retraite des Autrichiens se continua en désordre et, à l'entrée de la nuit, tout le terrain du combat nous appartenait.

Cette bataille célèbre, une des plus remarquables de l'Empire, laissa dans nos mains 10 drapeaux, 40 canons, et 20.000 prisonniers dont 3 ou 400 officiers. L'armée autrichienne avait en outre 24.000 hommes tués ou blessés.

Le major général avait été très exposé. « A Wagram, dit le colonel Lejeune, Berthier resta au milieu d'une fusillade terrible pendant deux heures, avec ses officiers. C'était à ne pas comprendre que quelqu'un put en échapper. Le prince et deux de ses officiers y eurent leurs chevaux tués. »

Les deux jours qui suivirent furent employés à transmettre les ordres de poursuite sur Nikolsbourg et à faire connaître ce magnifique succès à tous les chefs de l'armée. Chacun d'eux reçut en outre l'avis qui le concer-

nait pour les nouveaux objectifs à atteindre. Le 10 juillet, Berthier apprit à Davout que Masséna avait de nouveau assailli l'ennemi à Hollabrüm et l'avait rejeté sur Znaym. Davout devait s'avancer et appuyer Marmont. Oudinot, la Garde et l'Empereur les suivaient.

Le 11 juillet, Masséna battit encore les Autrichiens à Znaym. Pendant ce temps, le quartier général était arrivé à Laâ, où le prince Jean de Lichtenstein fit demander une suspension d'armes pour conclure la paix. L'Empereur hésitait à l'accorder. Il fit appeler le major général, Duroc et le duc de Bassano, leur soumit la proposition qui lui était faite et en conféra avec eux (1). Berthier avait eu l'occasion de se lier avec le prince de Lichtenstein en 1806 ; il connaissait sa loyauté. Il savait que sur bien des points les sympathies de l'Allemagne étaient douteuses et qu'il ne fallait pas provoquer son soulèvement; que celles des Russes pour la maison d'Autriche étaient toujours assez vives pour s'opposer à sa destruction, enfin que la paix avec l'Autriche était nécessaire pour procéder à la soumission de l'Espagne. Il opina dans le sens de l'acceptation. L'Empereur fut de cet avis et, le même jour, l'armistice fut conclu ; les conditions en furent promptement réglées et la suspension d'armes fut signée pour un mois, par le prince major général et et le général de Wimpfen. L'état-major général fit connaître cet événement à tous les chefs de corps, en leur indiquant les conditions admises par les deux partis et la ligne de démarcation entre les deux armées. Celle-ci fut choisie de façon à nous garantir l'occupation de tous les pays traversés par nos troupes, ce qui embrassait plus du tiers de l'empire d'Autriche, à nous donner momentanément Vienne et ses abords comme nouvelle base d'opérations en cas de reprise des hostilités et à

(1) Thiers.

laisser dans nos mains les principales places. C'étaient autant de gages de soumission et de paix.

Nos corps d'armée furent installés dans les différents cercles compris dans cette ligne. Le major général confia au général Mathieu-Dumas les fonctions de commissaire pour l'exécution des conditions de la suspension d'armes et revint à Schœnbrünn avec l'Empereur. Il écrivit de là aux maréchaux pour les inviter à consacrer le temps de l'armistice à « l'instruction des troupes, au rétablissement de la discipline, à la réorganisation des corps et à la réparation de tout ce qu'ils avaient perdu en personnel et en matériel ».

En même temps, il transmit à Davout et au prince Eugène des prescriptions spéciales pour des reconnaissances à effectuer sur tous les points de notre occupation qui pouvaient avoir une utilité, dans le cas d'opérations ultérieures.

§ 7. *Négociations. — Berthier, prince de Wagram*

Pendant la période des négociations qui s'écoula entre l'armistice de Znaym et la paix de Vienne, la correspondance du major général fut absorbée par les mesures à prendre en prévision de nouvelles hostilités. L'Empereur ne pouvait croire à la bonne foi de l'Autriche. Aussi les dépêches du major général n'avaient guère d'autre but que de mettre tout le monde en mesure de reprendre l'offensive au premier signal.

Au commencement d'août, une des parties importantes de son service, la section des ingénieurs géographes fut modifiée. L'Empereur, qui avait constamment besoin de renseignements, s'en occupa lui-même. Tous les ingénieurs géographes attachés aux maréchaux furent employés au quartier général et leurs travaux centrali-

sés. Ils furent placés sous le commandement de l'adjudant commandant Bacler d'Albe. L'Empereur leur traça leur programme de reconnaissances et de rapports. Berthier était trop pris et par des travaux importants, pour pouvoir s'en occuper.

Ses lettres aux commandants des corps d'armée traitaient surtout à cette époque des détails du service courant, de la réorganisation de leurs corps et des récompenses décernées par l'Empereur.

La célébration de la Saint-Napoléon survint à ce moment, et fut, pour les troupes, une occasion de laisser déborder leur enthousiasme. Les dispositions prescrites à cette occasion sont assez curieuses à rappeler.

Ordre du jour.

Au quartier impérial de Schœnbrünn, le 8 août 1809.

Le 15 août, chaque général de division aura une parade en grande tenue, et ceux qui seront dans les villes, assisteront à un *Te Deum* général, à quatre heures du soir.

Les remparts de Vienne tireront soixante coups de canons, à neuf heures du matin.

Les maréchaux commandant les corps d'armée, prendront des mesures pour que tous les officiers soient invités à diner chez les généraux ou chefs de corps.

Les chefs de corps prendront des mesures pour qu'on donne à diner à tous les soldats. A cet effet, Sa Majesté accorde cinquante sous par homme à l'ordinaire.

Tandis qu'on lui préparait ces honneurs, l'Empereur songeait à récompenser ses soldats et ses vieux compagnons d'armes. Aux premiers, ainsi qu'aux officiers et généraux grièvement blessés et aux enfants des soldats tués dans la dernière campagne, il accorda de généreuses dotations. Parmi les derniers, il créa trois princes et deux ducs : Berthier, prince de Wagram ; Masséna, prince d'Essling ; Davout, prince d'Eckmühl ; Oudinot, duc de Reggio et Macdonald, duc de Tarente.

Le major général annonça ces nouveaux titres à ses

frères d'armes par des lettres dues, cette fois, à son initiative personnelle.

Berthier aux duc d'Auerstædt, prince d'Eckmühl, duc de Rivoli, prince d'Essling ;
Oudinot, duc de Reggio; Macdonald, duc de Tarente.

17 août 1809.

Je vous fais mon compliment, mon cher duc d'Auerstædt. L'Empereur vient de vous conférer la dignité de prince d'Eckmühl. Ce nom, célèbre par votre gloire personnelle et par celle des armées de l'Empereur, commandées par Sa Majesté en personne, est un beau titre transmis à votre famille. Je vous embrasse.

ALEXANDRE.

A côté de la note de sympathie, cette lettre exprime le degré d'admiration qui animait encore à cette époque les soldats et les maréchaux de Napoléon. Elle donne, en outre, la véritable note des sentiments de Berthier pour ses collègues, quand la pensée de l'Empereur n'inspirait pas sa correspondance.

Ces hautes distinctions montraient aussi la générosité et la grandeur que Napoléon apportait dans ces actes, que lui dictaient à la fois la reconnaissance et le système politique qu'il avait pris pour règle.

En décrétant ces dignités, il envoya à l'archichancelier Cambacérès des lettres patentes qui érigeaient les principautés de Wagram, d'Essling et d'Eckmühl, en faveur de Berthier, Masséna et Davout. Il y eut de sa part, une attention particulière à conférer à son major général, le nom d'une bataille, qui était la plus célèbre de l'époque, qui avait été la plus difficile à préparer, à remporter surtout et qui resta dans sa pensée, celle dont il avait le droit d'être le plus fier.

Le prince major général dut saisir ces nuances et comprendre toute la portée de cette faveur insigne. Comment n'en fut-il pas aussi pénétré plus tard, quand il

eut la malheureuse idée, d'apporter ce nom glorieux aux ennemis de son bienfaiteur?

Les lettres patentes adressées à Cambacérès ne purent être délivrées qu'au mois d'octobre suivant. Mais, sans se préoccuper de ce détail, l'Empereur tint à faire connaître ces distinctions dans tout l'Empire; et, dans ce but, indépendamment de l'ordre du jour qui ne concernait que l'armée, il les notifia au Sénat dans les termes suivants, qui avaient pour les nouveaux dignitaires, un prix inestimable.

« Sénateurs, nous avons jugé utile de reconnaître par des récompenses éclatantes les services qui nous ont été spécialement rendus dans cette dernière campagne par nos cousins, le prince de Neuchâtel et les maréchaux, ducs, etc..... Nous avons pensé d'ailleurs qu'il convenait de consacrer le souvenir, honorable pour les peuples, de ces grandes circonstances, où nos armées nous ont donné tant de preuves signalées de leur bravoure et de leur dévouement, etc.....

« Nous avons, en conséquence, érigé en principauté, sous le titre de principauté de Wagram, le château de Chambord, que nous avons acquis de la Légion d'honneur, avec les parc et forêt qui en dépendent, pour être possédée par notre cousin le prince de Neuchâtel et ses descendants, aux clauses et conditions portées aux lettres patentes, etc..... (1). »

Pour remercier l'Empereur de tant d'honneurs et de dotations, Berthier n'avait que son zèle et sa reconnaissance. Il continua à se dévouer tout entier. Les diverses questions soulevées, tantôt par l'occupation du pays, tantôt par les procédés du gouvernement autrichien, puis, les soins à donner à nos 24.000 blessés absorbèrent alors sa correspondance.

---

(1) Correspondance.

Au point de vue du service d'état-major, il rappela à la gendarmerie, l'observation d'une règle qui a toujours eu son importance dans les armées : l'envoi à l'état-major général de tous les courriers qui passaient la ligne de nos avant-postes. En 1809, avec les craintes continuelles d'une reprise d'hostilités, c'était particulièrement utile.

Ces appréhensions étaient justifiées par l'expérience du passé. Elles le furent avec plus d'évidence encore, vers la fin du mois d'août, lorsque au mépris des conditions de l'armistice, les troupes autrichiennes attaquèrent la capitale de la Dalmatie. Le major général, chargé de s'en plaindre au nom de l'Empereur, s'adressa au prince Jean de Lichtenstein, qui commandait alors le 1[er] corps de réserve de l'armée autrichienne, et le fit dans les termes les plus énergiques.

« L'honneur et la bonne foi de mon Souverain, lui dit-il, exigent une réponse catégorique..... S. M. l'Empereur et roi, mon Souverain, me charge de demander catégoriquement que les troupes autrichiennes évacuent sans délai la Dalmatie..... (1). »

Parmi les combinaisons que l'Empereur préparait en prévision d'une continuation de la guerre, il y en avait une d'une portée redoutable pour l'Autriche : c'était la conquête de la Bohême. Masséna devait en être chargé avec une armée de 80.000 hommes. Berthier lui écrivit le 14 septembre, pour lui demander une série de reconnaissances autour de Znaym, Budweiss, Hollabrunn et Slabings, qui visaient cette opération.

Cet état de choses ne devait cependant pas durer. Bientôt les espérances de paix définitive s'affirmèrent et on apprit enfin, avec joie, qu'elle venait d'être signée à Vienne, le 14 octobre.

L'Empereur n'attendait que cet événement pour ren-

(1) Correspondance.

trer en France. Il avait pris ses dispositions d'avance; car, le jour même de la signature du traité de paix, il remit au major général des instructions qui annonçaient son prochain départ. Elles concernaient le vice-roi d'Italie, les commandants de l'artillerie et du génie, l'intendant général et Berthier lui-même.

Ce dernier était prévenu que l'Empereur partait le lendemain, en conservant le commandement de l'armée jusqu'à l'échange des ratifications, qu'il attendrait en Bavière, à Passau ou à Munich. Il laisserait ensuite le commandement en chef à Berthier. L'armée devait faire une retraite « méthodique, afin de ne pas être exposée un seul instant, aux caprices de la mauvaise foi; » elle ne ferait pas de détachements et vivrait jusqu'au dernier instant, sur le territoire ennemi.

Pour l'évacuation, le prince de Wagram devait se conformer aux règles ci-après.

Elle commencerait le 1er novembre. On rassemblerait d'abord à Vienne et aux environs 60.000 hommes, sous le commandement de Davout, en faisant occuper Salzbourg par les Bavarois, et Linz par les Wurtembergeois.

La deuxième époque d'évacuation était fixée du 15 au 18 novembre. Ce serait le moment du départ de Vienne. La troisième époque commencerait le 15 décembre. Davout occuperait alors Linz, et l'armée d'Italie, la Styrie.

Après cette date, Berthier recevrait de nouveaux ordres. Mais, dès le 15 octobre, il devait faire sauter les remparts de Vienne; puis, la citadelle de Brünn, quatre jours après l'échange des ratifications; enfin, les places de Raab et de Grætz, vingt-quatre heures avant de les quitter.

Berthier règlerait son propre départ d'après les mouvements d'évacuation.

Le lendemain soir, l'Empereur partit, laissant son major général à Schœnbrünn.

§ 8. *Considérations sur la campagne de 1809.*

La campagne de 1809 est une de celles qui méritent le plus d'être étudiées au point de vue militaire.

En l'examinant à son début, on est frappé de voir que pour la première fois, depuis la création de l'Empire, la composition de l'armée ne présente ni la force de cohésion, ni la quantité de vieux soldats, qu'elle avait dans les campagnes précédentes. Napoléon n'a pu faire autrement. L'Espagne en est cause. Il est le premier à le savoir et son major général connaît, comme lui, les faiblesses de cette situation. Néanmoins, l'Empereur n'hésita pas. Il sait au juste ce que valent ces imperfections, et il estime qu'avec ses généraux, son corps d'officiers, les traditions du passé encore vivantes dans le cœur de ses jeunes soldats et le patriotisme qui les anime, la supériorité sera toujours de son côté. Il connaît aussi les soldats allemands que ses alliés vont lui fournir; il espère qu'ils pourront lutter avantageusement contre ceux de l'Autriche; il compte les fanatiser par sa parole et par son prestige. Ainsi résolu, il rassemble ses forces et prépare son plan de campagne.

Les calculs qu'il a faits dans cette circonstance, sa prévoyance et son audace frappent l'attention. Un homme ordinaire, même un général expérimenté n'auraient peut-être jamais pris, en pareil cas, les résolutions qui ont marqué tous ses actes.

Son armée une fois organisée, il restait à la concentrer. Ici surgissent des difficultés qu'il n'a peut-être jamais rencontrées.

D'abord, son adversaire pousse la dissimulation jusqu'à la perfidie et affirme ses intentions pacifiques, même au moment où ses armées commencent les hos-

tilités. Cette attitude crée un danger d'une nature particulière. Napoléon, en présence d'affirmations de paix, ne peut se rendre au milieu de ses troupes. Il aurait l'air de provoquer ses ennemis et se trouverait dans l'impossibilité d'agir, puisque la guerre n'est pas déclarée. Il est donc forcé de rester éloigné de sa base de concentration.

Cette situation entrave ses projets. On sait qu'il a l'habitude d'attendre les dispositions de son adversaire pour arrêter les siennes. L'archiduc Charles s'efforce donc de les dissimuler et y parvient à peu près, grâce aux singuliers procédés de son gouvernement.

Ce dernier rassemble une armée en Bohême, en pleine paix, et fait insurger le Tyrol, à une autre extrémité de son territoire. Que conclure de ces mesures, qui, d'ailleurs, ne sont pas avouées? La première pensée de l'Empereur est qu'on songe à l'attaquer sur deux ailes à la fois; il étudie cette hypothèse et adopte une combinaison qui lui a toujours donné de grands résultats : une concentration sur une position centrale, qui est toute indiquée, Ratisbonne.

Mais, dans son ignorance de ces mouvements de l'adversaire qui, d'habitude, guident les siens, il prévoit aussi d'autres probabilités, et, pour chacune d'elles, arrête un projet d'opérations différent. Cependant, d'une façon générale, son projet de concentration se limite à deux cas : si l'ennemi prend l'initiative des mouvements, l'armée se rassemblera derrière le Lech; s'il attaque sur les ailes, elle se réunira sur le Danube, autour de Ratisbonne.

Il compte toujours sur les lenteurs habituelles d'un adversaire qu'il connaît, et qui, cette fois, pour l'induire en erreur, prend une offensive inopinée vers le milieu d'avril.

Napoléon accourt aussitôt. Mais, au lieu d'une armée concentrée suivant les exigences de la situation et cou-



verte par un cours d'eau, il se trouve en présence de forces dispersées, avec une aile gauche menacée de deux côtés.

Il lui faut parer au danger. Il compte sur le talent et l'énergie de ses maréchaux. Son calcul est juste ; Davout, Masséna et Oudinot répondent à son espoir et sa concentration s'opère avec une habileté telle, qu'elle réalise en même temps une marche débordante sur une aile de l'ennemi. Cette manœuvre est d'autant plus remarquable, qu'en l'exécutant, l'Empereur expose les colonnes de Davout à une attaque de flanc, très dangereuse. S'il agit ainsi, c'est qu'il est sûr des régiments d'anciens soldats placés sous les ordres de ce maréchal, dont il connaît aussi les admirables qualités. En réalité, c'est encore sur la solidité de la troupe engagée qu'il fait reposer le succès de son opération. Il en résulte que, malgré leur complication, ces mouvements réussissent, aboutissent à des combats victorieux et placent son adversaire dans une position critique. Il est séparé de son aile gauche, forte de deux corps d'armée, vaincu dans une grande bataille et rejeté sur Ratisbonne.

En six jours, Napoléon est sorti d'une position périlleuse, a coupé en deux les forces ennemies et les a rejetées, partie sur la Bohême, partie sur la route de Vienne, séparées par le Danube.

Cette première période de la campagne provoque l'admiration au même titre que ses plus belles manœuvres, peut-être plus encore, car jamais il n'a eu devant lui un général en chef d'une valeur comparable à celle de l'archiduc Charles.

A ce moment, malgré de si beaux succès et la bataille d'Eckmühl, qui semble assez décisive pour qu'il l'ait appelée un nouveau Iéna, il est en présence d'une complication particulière. La masse principale de l'ennemi battu se retire en Bohême, par la rive gauche du fleuve ; l'autre fraction suit la route de Vienne, sur la rive droite,

cherchant à repasser le fleuve pour rejoindre le reste de l'armée. D'après les règles, c'est le corps principal qui devrait rester l'objectif obligé jusqu'à ce qu'il soit détruit. Battu, il doit être poursuivi sans relâche, atteint de nouveau et mis hors de cause.

Un général autrichien, le comte de Grünne (1), a dit à ce sujet, qu'en agissant ainsi, Napoléon aurait trouvé son ennemi en déroute, démoralisé, débandé faute de vivres; il l'aurait jeté dans les forêts de la Bohême, aurait empêché la landwehr de le renforcer, ne lui aurait pas permis de se reconstituer et en aurait fini avec le gouvernement autrichien en trois semaines ou un mois. Pendant ce temps, un corps détaché aurait suffi pour occuper Vienne.

Il aurait pu ajouter que l'Empereur n'aurait pas eu à livrer les sanglantes batailles d'Aspern, d'Essling et de Wagram; il aurait évité la rupture des ponts d'Ebersdorf et n'aurait pas eu besoin d'appeler à son aide les troupes d'Italie et de Dalmatie.

Et cependant, ce ne fut pas cette résolution qu'il adopta. Tandis qu'il faisait poursuivre l'archiduc Charles par le corps détaché de Davout, dont il limitait l'action, il lançait la masse de son armée contre le corps de Hiller qu'il n'empêchait pas de rallier son chef par Krems et prenait Vienne pour objectif, laissant ainsi à son adversaire le temps de se réorganiser.

Pourquoi en fut-il ainsi?

L'Empereur lui-même s'est préoccupé de cette question, dans le cours de sa glorieuse campagne et y a répondu d'avance.

Il a écrit, en effet, dans son neuvième bulletin, « qu'en suivant les débris de l'armée du prince Charles dans l'intérieur de la Bohême, il lui aurait enlevé son artil-

(1) Voir la *Campagne de 1809*, par le commandant Saski.

lerie et ses bagages; mais que cet avantage ne valait pas l'inconvénient de promener son armée, pendant quinze jours, dans des pays pauvres, montagneux et dévastés. Il n'adopta aucun plan qui put retarder d'un jour son entrée à Vienne, se doutant bien que dans l'état d'irritation qu'on avait excité, on songerait à défendre cette ville, qui avait une excellente enceinte bastionnée et à lui opposer quelque obstacle. D'un autre côté, son armée d'Italie attirait son attention..... »

En réalité, l'Empereur fut arrêté dans la poursuite de l'archiduc Charles, par la crainte de ne pouvoir nourrir son armée et par l'urgence d'opérer sa jonction avec l'armée d'Italie. Les montagnes de Bohême, dans lesquelles le prince Charles s'était jeté, avaient une population clairsemée, sans grandes ressources et déjà pressurée depuis plusieurs semaines par les troupes qui les traversaient. Après le passage de l'armée autrichienne en retraite, on était sûr de n'y rien trouver. Nos troupes auraient ainsi abandonné un pays abondant, facile et très peuplé, pour un autre peu praticable et privé de tout. Cette considération, jointe à celle de la jonction avec l'armée d'Italie et à la nécessité d'occuper Vienne au plus tôt, explique et justifie la décision de l Empereur.

Elle prouve aussi qu'il n'y a rien d'absolu à la guerre, que les règles les plus précises comportent des exceptions, que l'imprévu domine tout et que les plus habiles combinaisons sont encore celles qui sont les plus logiques et les plus conformes aux exigences de la situation.

Dans les événements qui suivirent la prise de Vienne, dans le choix du point de passage par la grande île de la Lobau, dans l'établissement des ponts, dans les sanglantes batailles de la rive gauche, dans le débouché du 5 juillet, tout le monde a admiré les conceptions et l'énergie de Napoléon.

Après la bataille de Wagram, on comprit mieux ses projets, les motifs qui l'avaient guidé et on se félicita

d'avoir toujours eu les lignes de communication de l'armée, libres et bien gardées.

Les résultats de cette campagne ont été souvent publiés et appréciés; il n'y a pas lieu d'y revenir. Mais on doit signaler encore les mesures prises pendant les négociations pour mettre l'armée en mesure de reprendre les hostilités avec avantage. Elles furent, sous ce rapport, un véritable modèle.

§ 8. *Commandement provisoire de l'armée d'Allemagne.*

En relisant ses instructions, le 16 octobre, le prince major général s'aperçut que l'Empereur ne lui avait rien dit pour la Garde, qui arrivait à Saint-Pölten. Il la maintint sur place, en attendant les indications qu'il demanda immédiatement.

Quatre jours après, il annonça à l'Empereur l'échange des ratifications. A cette nouvelle, Napoléon quitta Munich, pour rentrer à Fontainebleau, où il arriva le 26. En partant, il dit au major général « de faire filer la Garde sur Strasbourg ». « Cependant, ajouta-t-il, vous êtes toujours le maître de l'arrêter, si les circonstances changeaient. »

Le commandement du prince de Wagram fut de courte durée et n'offre rien d'important à signaler. Il y eut cependant un incident qui l'obligea à adresser des remontrances à plusieurs de ses aides de camp et à leur montrer, une fois de plus, comment il entendait le service d'état-major.

Pendant son séjour à Schœnbrünn, il y eut, dans une localité voisine, à Penzing, un incendie assez violent; on battit la générale. Deux de ses aides de camp seulement se rendirent près de lui. Les autres allèrent au feu, avec une partie de l'état-major général.

A cette occasion, le prince « rappela, par la voie de

l'ordre, à MM. les officiers d'état-major et aides de camp, que le premier et le plus essentiel de leurs devoirs était, aussitôt qu'on bat la générale et en cas d'alerte, de se rendre le plus vite possible, à cheval, au quartier général, près le major général, pour l'état-major général ; ou près le chef d'état-major des corps d'armée, pour les corps d'armée ; près le chef d'état-major des divisions, pour les divisions ; et enfin MM. les aides de camp, près de leurs généraux respectifs. A cet effet, chacun devait prévenir où l'on pouvait le trouver et donner ordre qu'on lui amenat un cheval »..... « La moindre négligence à cet égard, disait le prince, est un crime militaire. On ne bat jamais la générale, à moins d'un danger imminent. Un incendie peut n'être que le signal d'un événement plus important et chacun doit être à son poste »..... « L'incendie qui a eu lieu n'a été qu'un accident, qui n'a point eu de suite ; mais ceux qui ne se sont point rendus à leur poste, n'en sont pas moins répréhensibles (1). »

Pendant les jours qui suivirent, la correspondance du major général avec l'Empereur fut des plus actives, mais alimentée seulement par des détails d'organisation ou de mouvements de troupes. Pour ces derniers, l'Empereur avait toujours présentes à l'esprit les craintes que les procédés autrichiens lui avaient inspirées. Aussi avait-il parfois l'attention de subordonner l'exécution de ses ordres à l'appréciation de Berthier, en ajoutant : « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient ».

A cette époque du reste, il renvoyait souvent au major général les lettres qu'il recevait de Davout, d'Andréossy, de Bertrand, du commandant des troupes dans le Tyrol, en le chargeant d'y répondre. Sa confiance allait même jusqu'à lui demander, au sujet des affaires du Tyrol, « des relations raisonnables » pour le *Moniteur*.

(1) Archives de la Guerre.

La mission du major général devait bientôt cesser. Les conditions de la paix de Vienne s'exécutaient; l'évacuation suivait sa marche régulière. L'Empereur n'avait plus besoin de maintenir un représentant de son autorité sur le théâtre des opérations, tandis que la présence du major général à Paris lui devenait indispensable pour la direction des affaires d'Espagne.

Le 28 novembre, il le prévint qu'il cesserait de s'occuper des affaires d'Allemagne à partir du 1er décembre, pour reprendre celles de la Péninsule. Berthier devait organiser son état-major général et ses bureaux en vue de ce changement et mettre en route ses équipages. Il devait ensuite adresser à l'Empereur un rapport sur la formation d'un corps de réserve de l'armée d'Espagne et sur l'envoi dans ce pays, de 100.000 hommes de renfort. Napoléon avait alors l'intention de s'y rendre de nouveau.

Berthier fit connaître aux maréchaux son prochain départ et son changement d'attributions, en leur donnant pour leurs correspondances, les indications nécessaires. Il partit ensuite pour Paris, où il arriva vers le 8 décembre. Le lendemain, il recevait déjà des ordres concernant ses nouvelles fonctions, et même des reproches pour ne pas s'occuper suffisamment des questions espagnoles. Il est vrai, qu'elles avaient toujours le don d'irriter l'Empereur.

CHAPITRE IX

DIVORCE ET SECOND MARIAGE DE L'EMPEREUR

§ 1. *Divorce.*

La première affaire de Berthier à sa rentrée, fut l'envoi de nouvelles troupes au roi Joseph. Il demanda à ce sujet des contingents aux princes de la Confédération du Rhin, qui s'exécutèrent en trouvant un peu dure la protection de la France. Le major général connut leurs impressions, Mais il pensait que la victoire couronnant avant peu les desseins de Napoléon, dissiperait tous les mécontentements. Ce n'était pas au lendemain de Wagram, qu'il pouvait concevoir le moindre doute à ce sujet.

Il transmit donc avec empressement les ordres relatifs au départ des détachements dirigés sur l'Espagne. Le Portugal attirait aussi l'attention de l'Empereur, qui avait décidé alors l'envoi d'un nouveau corps d'armée dans ce pays.

Berthier savait enfin que le moment de la rupture du mariage de Napoléon était arrivé. Dès le 15 décembre, le divorce fut connu à la Cour et deux jours après, dans le public. Pour le faire prononcer, il fallait établir que le mariage religieux célébré, en 1805, entre Joséphine et Napoléon, n'était pas valable. On avait dit à cette époque que Talleyrand et Berthier en avaient été les témoins. Il fut prouvé depuis, que c'était un mensonge imaginé par Joséphine. Cette particularité fut relevée en 1809 et ce fut justement l'absence de témoins qui fut invoquée pour le faire annuler. Il fallait pour la constater, une procédure canonique. Berthier, Duroc et le cardinal Fesch fu-

rent réunis dans ce but. Le major général affirma que l'Empereur lui avait dit plusieurs fois, n'avoir consenti qu'à une cérémonie pour la forme et qu'il l'avait fait afin de calmer les scrupules de conscience de Joséphine et du Pape. Il lui avait également déclaré dans plusieurs circonstances, que son intention formelle avait été, à toutes les époques, de ne point compléter son union avec l'Impératrice, parce qu'il avait la certitude d'être obligé bientôt de renoncer à elle, dans l'intérêt de son Empire (1).

Cette déclaration parut catégorique et comme les autres membres de cette réunion n'avaient été choisis que pour donner au divorce une apparence de valeur légale, les conclusions furent prises dans ce sens. La procédure canonique fut ainsi établie selon les désirs de l'Empereur et suivant les vœux secrets de sa famille qui avait toujours été jalouse de la position et de la faveur de Joséphine.

Le conseil privé de l'Empire, dont Berthier était membre, prononça la dissolution du mariage et le divorce.

Cette affaire, d'un caractère si intime, ne devait ralentir en rien celles qui intéressaient l'armée. A la fin de décembre, l'Empereur voulut réorganiser les écoles militaires de Saint-Cyr et de Saint-Germain. Berthier, chargé du rapport, passa en revue le personnel de ces établissements, en étudia la composition, l'esprit qui y régnait, et l'instruction qu'on y donnait; il en contrôla l'administration et prépara le Décret qui fut présenté à Napoléon.

A cette époque, pour constituer sa dotation de prince de Wagram, l'Empereur lui concéda l'octroi du Rhin dans les territoires du prince Primat. C'était un revenu annuel de 750.000 francs. La fortune du major général atteignait désormais un véritable degré d'opulence.

---

(1) Thiers.

Ces questions de titres et de dotations exigeaient toujours du temps. Davout trouvait que le réglement de sa dotation traînait en longueur. Il s'adressa à Berthier, qui lui répondit aussitôt.

Trianon, le 23 décembre 1809.

Je n'ai pas perdu un moment, monsieur le prince d'Eckmühl, pour mettre sous les yeux de l'Empereur votre lettre relative à l'acquisition que vous deviez faire de divers domaines appartenant à la caisse d'amortissement. J'ai ouï dire, que cela avait été arrangé. Je vais prendre de plus amples informations. Je ne suis pas plus que vous en possession du chef-lieu de ma principauté de Wagram : il faut que vous écriviez à l'archichancelier pour lui demander vos lettres patentes et vos lettres d'investiture. J'ai pris bien de la part à la perte que vous avez faite. Je ne manquerai pas de parler à l'Empereur du désir que vous auriez de conduire ici la princesse d'Eckmülh.

§ 2. *Ambassade extraordinaire de Berthier à Vienne.*

L'année 1810 devait apporter au major général de nouveaux honneurs et un témoignage à la fois officiel et intime de la confiance et de l'amitié de l'Empereur.

Le mois de janvier fut consacré en grande partie aux affaires d'Espagne. Demandes de situations, prescriptions pour l'occupation des places, pour des envois de renforts, pour des divisions à compléter, pour des mouvements de troupes à effectuer dans les diverses provinces, des reproches aux uns, des compliments aux autres, des insertions au *Moniteur* pour faire connaître les résultats heureux, ou résumer les opérations de Suchet, des réclamations au roi d'Espagne pour obtenir l'envoi des drapeaux pris dans les dernières batailles, tels furent les sujets à traiter. C'étaient toujours les mêmes questions qui se renouvelaient sans cesse.

Pendant ce temps, à Paris, on pensait à une affaire d'un autre ordre qui était l'objet de toutes les conversa-

tions. Il s'agissait du prochain mariage de Napoléon. On en parlait dans l'entourage impérial, depuis le divorce.

Un dimanche de janvier 1810, au sortir de la messe, les grands de l'Empire furent réunis en conseil privé, aux Tuileries, sous la présidence de l'Empereur. Berthier était à sa droite, après le roi Murat et l'archichancelier Cambacérès. La convocation avait pour but le choix d'une princesse appelée à devenir l'épouse de l'Empereur. Ce dernier exposa les diverses propositions qui lui avaient été faites et demanda l'opinion des personnages présents. Le prince de Wagram se prononça pour une princesse autrichienne. Ce fut également l'avis de la majorité.

Quelques jours après le 7 février, il y eut un second conseil. Cette fois tout était décidé; les membres présents n'eurent à connaître que les dispositions arrêtées pour la demande de mariage et l'envoi du personnage chargé de la présenter.

Le même jour, l'Empereur prévint Champagny, son ministre des relations extérieures, que le prince de Neuchâtel et de Wagram était désigné, pour remplir cette haute mission. Les événements auxquels il avait été mêlé dans les deux campagnes d'Autriche, les positions qu'il avait occupées dans des circonstances difficiles, les sympathies qu'il s'était acquises dans ce pays, enfin l'amitié personnelle de l'Empereur, justifiaient ce choix. Il devait se rendre à Vienne, comme ambassadeur extraordinaire pour demander en mariage, l'archiduchesse Marie-Louise, fille de l'empereur François II. Des négociations antérieures et l'empressement de la Cour d'Autriche avaient préparé les voies et donné à Napoléon toutes les assurances désirables.

Il devait partir, le 22, arriver à Vienne, le 28 ou le 29 et présenter sa demande, le lendemain. M. Otto notre ambassadeur à Vienne, réglerait à l'avance, le cérémonial pour sa réception, et pour la célébration du mariage

par procuration, qui pourrait avoir lieu le 2 mars. L'Empereur pensait que la princesse quitterait Vienne, après le carnaval, le 7 mars, jour des cendres et arriverait à Paris, le 26. Elle devait trouver à Braunau, sur la frontière de Bavière, la mission française envoyée à sa rencontre pour la recevoir et l'escorter.

Le 23 février, l'Empereur annonça à sa famille, que le contrat de mariage venait d'être signé à Paris et que les ratifications avaient été échangées à Vienne, le 16.

Le même jour, il prévint l'empereur François II, du choix et du départ de son ambassadeur extraordinaire, ainsi que de la mission dont il était chargé, de demander en son nom, la main de l'archiduchesse Marie-Louise.

L'Empereur ordonna à cette occasion de faire remettre au prince de Neuchâtel, toutes les pétitions qui pourraient être présentées, en route, à la future impératrice, et de soumettre au préalable, à son ambassadeur, les discours et les harangues.

L'envoi du maréchal Berthier fut annoncé au Sénat par le prince archichancelier Cambacérès, dans une séance spéciale.

Pendant ce temps, le prince de Neuchâtel, parti le 22 février, poursuivait rapidement son voyage. Il emmenait avec lui une suite nombreuse : le colonel comte de Girardin, son premier aide de camp, premier cavalier d'ambassade; les colonels comtes Edmond de Périgord et de la Grange, aides de camp; le chef d'escadron baron Sopransi, aide de camp: le comte de Laborde, secrétaire d'ambassade; le chevalier de Lespérut, gouverneur de Neuchâtel son maître des cérémonies; enfin M. Le Duc, secrétaire des commandements, qualifié de chevalier dans le compte-rendu officiel.

A la frontière d'Autriche, il trouva le prince Paul Esterhazy, envoyé au devant de lui, pour le recevoir et le complimenter. A partir de ce moment, il fut accueilli dans les villes et les villages, par un peuple ivre de joie,

qui se portait au devant de sa voiture et lui faisait des saluts enthousiastes, persuadé que sa venue était un gage de paix assurée. Les autorités se portaient à sa rencontre pour lui rendre des honneurs princiers. Il arriva ainsi à Vienne, le 4 mars, à 7 heures du soir, en simple voyageur; l'entrée officielle devait avoir lieu plus tard. Sa première visite fut pour le prince de Metternich, qui avait particulièrement contribué à cette union illustre et auprès duquel, il comptait trouver les informations les plus utiles à sa mission.

Le programme des fêtes lui fut communiqué; Berthier l'envoya de suite à l'Empereur, en lui rendant compte de son voyage, et en lui apprenant que, selon son désir, le mariage serait célébré le 29. Il lui faisait savoir en outre, que la reine de Naples pourrait se rendre à Braunau, le 15, pour attendre l'Impératrice. Il eut soin d'ailleurs, de la prévenir directement.

Napoléon n'avait pas voulu d'entrée publique à Vienne, pour son ambassadeur, craignant qu'elle ne fut pas digne de lui. Néanmoins le programme en fut soumis à Berthier qui l'approuva et crut devoir l'accepter. La cérémonie de l'entrée solennelle fut alors fixée au lendemain.

Le 5 mars, Berthier se rendit avec sa suite, au palais du prince de Schwarzenberg, où le grand maréchal de la Cour, accompagné du comte de Trautmansdorf, premier grand maître, et d'une suite nombreuse, vint le prendre à 2 heures de l'après-midi. Tout étant prêt pour le départ, ils montèrent en voiture, le grand maréchal occupant la place du devant. Le cortège, composé des suites des deux personnages, s'étant formé, on se mit en marche. Les troupes formaient la haie.

L'ambassadeur arriva ainsi au château et fut reçu sur l'escalier des ministres, par le prince de Zinzendorf, commissaire spécial désigné pour l'audience; puis, on le conduisit dans la salle des chevaliers, où il trouva le

premier grand maître de la Cour, qui l'amena dans la première antichambre. Le grand chambellan le prit à son tour, pour le guider vers une antichambre où se trouvaient les conseillers intimes et les chambellans de l'Empereur.

Le grand chambellan se rendit alors auprès de son Souverain, pour lui annoncer l'arrivée du prince. François II donna l'ordre de l'introduire et le reçut debout, sous un dais, entouré des personnages officiels.

Après avoir fait ses trois révérences, le maréchal Berthier prononça son discours, puis remit ses lettres de créance et ses pleins pouvoirs. L'empereur d'Autriche lui témoigna sa haute satisfaction « de ce qu'une mission aussi importante et aussi heureuse, pour les deux empires, avait été confié à un prince aussi distingué ».

Après cela, l'ambassadeur présenta les personnes de sa suite, et se rendit à l'audience de l'Impératrice, où eut lieu la même cérémonie. Elle se reproduisit encore auprès des archiducs.

Berthier put alors rentrer chez lui, à la chancellerie de l'Empire, où un vaste appartement lui avait été préparé. Il en sortit incognito, un instant après, pour se rendre au palais de l'archiduc Charles, où une audience lui avait été ménagée.

Le soir, il y eut dans la salle d'Apollon[1] du château, un grand bal où l'empereur François II parut, accompagné des princes de sa famille et de Berthier.

Le lendemain, fut consacré à de nouvelles fêtes. Il y eut notamment, un banquet de famille, dans l'appartement privé de l'Impératrice, auquel le prince de Neuchâtel fut invité avec le comte Otto, les généraux de Lauriston et de Narbonne.

Ce banquet fut suivi d'un bal masqué dans les salles de redoute du château, qui reçurent plus de 6.000 invités.

Ce fut une fête somptueuse. Dans une des salles, on avait construit un temple resplendissant de lumière, au

milieu duquel se trouvait un génie qui appuyait une main sur les armes de France et d'Autriche, en les couronnant de lauriers. Sur le fronton, on voyait deux autres génies qui tenaient dans leurs mains deux écussons surmontés de couronnes impériales, portant les chiffres de Napoléon et de Louise. A côté de ce temple, on avait dressé deux tentes, l'une bleue, blanche et rouge, aux couleurs nationales de France; l'autre, rouge et blanche, aux couleurs autrichiennes.

Au commencement du bal, on vit apparaître l'Empereur François II, l'Impératrice, l'archiduchesse Marie-Louise, les membres de la famille impériale et le prince de Neuchâtel avec sa suite. Le cortège impérial se promena dans les salons, au milieu des témoignages de la joie la plus vive.

Le 7 mars, jour fixé pour la demande solennelle, l'ambassadeur se rendit à la Cour, à 6 heures du soir, et y fut reçu avec le même cérémonial que le jour de l'audience. Arrivé près du trône, il prononça le discours suivant :

« Sire, je viens au nom de l'Empereur, mon maître, vous demander la main de l'archiduchesse Marie-Louise, votre illustre fille.

« Les éminentes qualités qui distinguent cette princesse, ont assigné sa place sur un grand trône.

« Elle y fera le bonheur d'un grand peuple et celui d'un grand homme.

« La politique de mon Souverain s'est trouvé d'accord avec les vœux de son cœur.

« Cette union de deux puissantes familles, Sire, donnera à deux nations généreuses, de nouvelles assurances de tranquillité et de bonheur. »

L'empereur d'Autriche répondit en donnant son plein consentement. Le grand chambellan se rendit alors auprès de l'archiduchesse, pour l'amener devant l'ambassadeur. Elle parut un instant après, conduite par le grand

maître et la grande maîtresse de la Cour; elle fit une profonde révérence à son père, et se plaça à gauche de l'estrade.

Le prince de Neuchâtel lui adressa alors la demande de son Souverain..... « C'est surtout de votre cœur, Madame, lui dit-il, que l'Empereur, mon maître, veut vous obtenir. Il sera beau de voir unis sur un grand trône, au génie de la puissance, les attraits et les grâces qui la font chérir.

« Ce jour, Madame, sera heureux pour l'Empereur, mon maître, si V. A. I. m'ordonne de lui dire qu'elle partage les espérances, les vœux et les sentiments de son cœur. »

Il lui présenta ensuite la lettre personnelle et le portrait dont Napoléon l'avait chargé pour elle.

L'archiduchesse répondit qu'elle obéissait à l'Empereur son père et qu'elle serait heureuse de contribuer au bonheur de l'Empereur et à celui d'une grande nation. Elle fit ensuite attacher le portrait de Napoléon sur son corsage. Après ces formalités, Berthier, conduit par le commissaire de l'audience et précédé de sa suite, se rendit auprès de l'Impératrice, puis dans l'appartement préparé pour S. A. I. l'archiduc Charles, auquel il exprima le désir de son Souverain, d'être représenté par lui, dans les cérémonies du mariage. C'était une attention délicate de Napoléon pour son glorieux adversaire de 1809. Berthier lui présenta en même temps les pleins pouvoirs qu'il avait mission de lui remettre.

L'archiduc extrêmement flatté du choix dont il était l'objet, répondit qu'il était « heureux du rapprochement aussi franc que loyal des deux nations »; il ajouta : « Je présenterai la main à Mme l'archiduchesse Louise, au nom du grand monarque qui vous a délégué et je vous prie, mon prince, d'être vis-à-vis de la France entière, l'interprète des vœux ardents que je forme, pour que les vertus de madame l'archiduchesse cimentent à jamais l'ami-

tié de nos souverains et le bonheur de leurs peuples. »

Berthier transmettait chaque jour à l'Empereur, les détails qui l'intéressaient et le tenait au courant de tout, surtout de ses impressions. Ses lettres faisaient constamment valoir le caractère affectueux et les sympathies qu'il trouvait dans toutes ses relations. Elles signalaient aussi la tendresse et les préférences que François II témoignait à sa fille.

Celle-ci devait faire le 9 mars, une renonciation solennelle de ses droits à la couronne d'Autriche. Ce jour là, à une heure de l'après-midi, le prince de Neuchâtel se rendit, avec sa suite, au palais, pour y assister. Il y trouva rassemblés tous les personnages de la Cour.

L'Empereur et l'archiduchesse prirent place sous le dais. Le Souverain annonça la renonciation solennelle de sa fille et fit remettre au prince de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris, par les soins du baron d'Hudelist, son secrétaire, l'acte qui la consacrait. Ce dernier remplissait pour la circonstance, les fonctions de notaire impérial. Metternich, puis l'archiduchesse le lurent à haute voix. Elle le maintint au-dessus des saints Evangiles et prêta serment. Elle signa ensuite l'acte de renonciation, et le sceau archiducal y fut apposé. L'Empereur sortit alors et le prince de Neuchâtel se retira.

Le soir du même jour, il y eut une représentation de gala au théâtre de la Cour, illuminé pour cette fête et orné de décorations somptueuses. On jouait *Iphigénie en Tauride*.

Le lendemain, il y eut un peu de répit dans les fêtes et les réceptions, Berthier en profita pour écrire trois lettres à l'Empereur, dans lesquelles il lui peignait l'ivresse de joie générale qui débordait sur tous les points de la capitale. Il lui avait déjà annoncé que la cérémonie du mariage avait été fixée au 11 mars, et le départ, au 13.

Ce fut dans la soirée du 11 seulement, que commença la solennité. A six heures du soir, Berthier se rendit en

grand cortège, dans l'appartement, où l'archiduc Charles, représentant l'Empereur Napoléon, l'attendait avec l'archiduchesse Marie-Louise. Ils allèrent, de là, trouver l'empereur François; puis, le cortège se mit en marche dans les appartements impériaux, passant entre une double haie de grenadiers, pour gagner l'église des Augustins. Le prince, archevêque de Vienne, qui devait donner la bénédiction nuptiale, vint au devant de L. L. M. M. L'Impératrice entra la première, tenant la main de sa fille. Puis chacun prit sa place.

Après une courte prière, l'archevêque bénit l'anneau de mariage. L'archiduc Charles s'avança vers l'autel, avec la fiancée de Napoléon. La cérémonie religieuse commença; puis, eut lieu l'échange des anneaux. Mais l'archiduchesse tint à reprendre celui de son époux, pour le lui remettre elle-même.

Un *Te Deum* solennel fut chanté ensuite. A ce moment, tous les assistants étaient à genoux; le canon tonnait et les cloches sonnaient à toute volée, pour apprendre l'heureux événement aux habitants de la ville et des environs. La bénédiction termina la cérémonie. Le cortège rentra au palais, où L. L. M. M. et l'auguste fiancée, consacrée désormais Impératrice des Français, reçurent les félicitations de toute la noblesse. Un grand banquet de Cour, suivit cette réception. La place de Berthier, dans ce festin, venait immédiatement après celles des archiducs. Pendant le repas, un concert harmonieux fut donné aux invités; et à la fin, l'archevêque dit les grâces.

Les Souverains, la fiancée et l'ambassadeur se retirèrent ensuite. A la Cour, la journée finit par un souper de famille; en ville, par une illumination générale et des représentations gratuites à tous les théâtres. L'Empereur, l'Impératrice et l'archiduchesse se montrèrent pendant la soirée, dans les rues de la capitale. La façade de la chancellerie qu'habitait Berthier, était éclairée par plus de cinquante mille lampions, pots à feu, etc. Au-

dessus des lumières, on voyait les chiffres entrelacés de Napoléon et de Louise; et au-dessous, sur une croisée, on lisait cette devise : *ex unione, pax, opes, tranquillitas populorum.* (De cette union naîtront la paix, le travail et la tranquillité des peuples.)

Le lendemain, fut un jour de repos. Berthier le consacra aux apprêts du départ. Il quitta Vienne le soir, après avoir pris congé des souverains, des princes et des personnages qui l'avaient si gracieusement accueilli. Il emportait les regrets et l'estime de la famille impériale et de tous ceux qui avaient pu l'approcher. Il prit la route de Braunau, où devait avoir lieu ce qu'on a appelé dans les comptes rendus officiels, la remise de l'archiduchesse.

Celle-ci fit ses adieux à sa famille, et partit le 13, accompagnée par l'archiduc Charles. A Linz elle eut le plaisir de revoir l'Empereur, son père, qui vint lui dire un dernier adieu. Elle arriva dans les environs de Braunau, le 16.

Une baraque, somptueusement ornée, avait été construite pour la recevoir, à une lieue au-delà de la ville. Ce fut dans cette demeure improvisée, qu'eut lieu la remise.

A une heure et demie, le prince de Neuchâtel et les personnes désignées pour accompagner l'Impératrice se rendirent dans un salon d'attente. Une demi-heure après, l'Impératrice arriva, et s'assit sur un fauteuil, installé pour elle, dans le salon principal. Lorsque sa suite eut pris autour d'elle les places qui avaient été désignées, le maître des cérémonies alla chercher, dans le salon voisin, le prince de Neuchâtel. Après lui, entrèrent les dames d'honneur et la Cour française, envoyée au devant de l'Impératrice.

Il s'avança vers elle, lui expliqua le but de sa présence et celle des autres personnes. On lut ensuite les pouvoirs délivrés à la mission française; puis, l'acte de remise, et on fit l'échange des documents officiels, entre les commissaires des deux nations.

La Cour autrichienne s'avança pour faire ses adieux et baiser la main de l'Impératrice. Puis, le commissaire français présenta à la Souveraine, les personnes venues de France pour la recevoir. La reine de Naples entra la première et lui fit ses compliments. Après ces formalités, on se rendit à Braunau. Le prince de Neuchâtel suivait dans sa voiture, celle de l'Impératrice, qui dîna dans cette ville, et reçut le serment de sa nouvelle Cour. Une grande fête fut donnée en son honneur. En écrivant le soir à l'Empereur, Berthier ne put s'empêcher de lui dire : « Je ne doute pas que l'Impératrice n'ait tout ce qu'il faut pour vous rendre heureux. »

Le lendemain de bonne heure, l'Impératrice, la reine de Naples, le prince de Neuchâtel et la Cour partirent pour Munich.

Là, ce furent de nouvelles fêtes, précédées de réceptions et de visites. Le soir, dans sa lettre à l'Empereur, Berthier lui donna des détails circonstanciés sur la partie du voyage qui s'était faite en Bavière, et sur les honneurs extraordinaires rendus dans ce pays, à l'Impératrice. « Le roi, écrivait-il, m'a reçu comme son neveu et a attaché près de moi, un chambellan et un page. » Il ajoutait : « Plus je connais l'Impératrice, Sire, et plus je suis assuré que quoi qu'on ne puisse pas la considérer comme une jolie femme, elle a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de V. M. (1). »

Le lendemain, il fità l'Empereur le récit des réceptions accordées par l'Impératrice et du tact remarquable qui la distinguait. Le soir, il assista à un dîner intime chez le Roi, avec la famille royale, l'Electrice douairière et la duchesse des Deux-Ponts. On se rendit ensuite au spectacle.

Le voyage fut repris le 19. A Stuttgard, le 20, il y eut

---

(1) Archives nationales.

une réception fastueuse. Le 21, on s'arrêta à Carlsruhe, d'où l'Impératrice adressa à l'Empereur une lettre qu'elle remit à Berthier. Celui-ci fit partir un de ses aides de camp, pour la porter à Napoléon.

Le 22, on était à Strasbourg. Le soir, Berthier apprit à l'Empereur qu'on avait fait à l'Impératrice un accueil magnifique, qu'elle était en parfaite santé et qu'elle arriverait à Compiègne le 28. Le lendemain, nouvelle lettre. « Il est impossible que vos intentions soient mieux remplies, écrivait-il..... V. M. dira que je trouve tout bien ; mais il m'est impossible de ne pas lui dire la vérité. »

Le reste du voyage s'accomplit dans les conditions les plus favorables, et, le 27 mars au soir, l'Impératrice arriva à Compiègne, accompagnée par l'Empereur, qui était venu à sa rencontre dans la matinée.

La Cour resta à Compiègne, jusqu'au 30. Les fêtes du mariage devaient être renouvelées en France. La cérémonie civile eut lieu le 31 mars, à Paris, pour le public, et le 1er avril, à Saint-Cloud, pour la Cour. Les personnages invités se réunirent au palais de Saint-Cloud, à onze heures, et ce ne fut qu'à deux heures de l'après-midi que LL. MM. vinrent s'asseoir sur leurs trônes. dans la salle réservée à cet effet. En sa qualité de prince, vice-connétable et d'ambassadeur extraordinaire à Vienne, Berthier eut sa place indiquée, à gauche de l'Impératrice, après les princesses et le grand-duc héréditaire de Bade.

L'entrée solennelle à Paris et le mariage religieux eurent lieu le lendemain. Le prince de Neuchâtel avait sa voiture dans le cortège qui précédait celle des Souverains. On se réunit dans la galerie de Diane aux Tuileries; puis, on se rendit dans la chapelle du palais, où la messe fut dite par le grand aumônier. Un banquet suivit la cérémonie.

Le 3 avril, les grands corps de l'Etat furent admis à

présenter leurs hommages à l'Impératrice et à l'Empereur. Berthier assista à cette solennité avec les princes grands dignitaires.

Les fêtes du mariage étaient terminées ; toutefois, il y eut encore, comme suite aux cérémonies, les prestations de serment des fonctionnaires d'ordre élevé, des généraux et des colonels. Plusieurs d'entre eux furent présentés à l'Empereur par le vice-connétable.

Lorsqu'on reporte sa pensée, un siècle plus tard, sur ces solennités somptueuses dans lesquelles Berthier, couvert de titres, de croix et d'honneurs, était traité dans les cours souveraines d'Europe, à l'égal des princes du sang, en Bavière, comme un neveu du Roi, on ne peut s'empêcher de se souvenir du temps où, simple administrateur d'une modeste commune, il n'avait en perspective, ni avenir, ni situation. Bien peu d'hommes, en pareil cas, sauraient résister à l'enivrement de la fortune et aux séductions des grandeurs. Berthier subit la loi commune. Il tenait aux jouissances que son rang élevé lui procurait et aux richesses dont l'Empereur l'avait comblé. Parvenu à un âge avancé, approchant de la soixantaine, il aspirait maintenant à un repos bien gagné. Mais il sentait qu'un homme aussi extraordinaire que Napoléon, lancé à travers les nations pour y jouer le rôle d'un Alexandre ou d'un César, ne pourrait jamais s'arrêter. Il fallait donc le suivre quoi qu'il arrivât, le suivre et le seconder, comme par le passé. Berthier le fit avec un zèle soutenu et une légitime fierté. Ce fut encore de sa part une preuve de grand dévouement. Mais l'époque des grandes épreuves approchait et il ne devait pas tarder à entrevoir bientôt la série des malheurs qui se préparait.

§ 3. *Voyage de Belgique. — Affaires d'Espagne.*

Dès qu'il eut repris la direction de la correspondance avec l'armée d'Espagne, le major général retrouva les questions qu'il avait si souvent traitées. Il est inutile d'y revenir. Parmi les particularités qui l'intéressaient, il suffit de rappeler que le bataillon de Neuchâtel fut renvoyé dans la péninsule, en même temps que la Garde, à laquelle il était constammeut attaché. C'était un honneur dont les bataillons français de la ligne auraient été justement fiers. Celui de Neuchâtel ne semble pas, d'après les écrits laissés sur ce sujet, avoir partagé ce sentiment au même degré. Il était cependant l'objet d'une sollicitude continue de la part du prince de Neuchâtel.

A la Cour impériale du reste, pendant les premiers temps du mariage, les questions espagnoles, tout en étant pour l'Empereur un sujet de travail journalier, l'absorbèrent moins que d'habitude. Il songeait alors à un grand voyage dans le nord, dans lequel l'Impératrice, parcourant son Empire, aurait eu l'occasion de se faire voir et admirer.

On partit de Compiègne, dans ce but, le 27 avril, avec une cour brillante, dont le prince de Wagram faisait partie. L'Empereur visita successivement les départements du Nord, la Belgique et quelques parties de la Hollande. Le major général veillait à l'envoi des dépêches en Espagne et en Portugal, où Masséna venait d'assumer après Junot, un commandement des plus ingrats.

Le 2 juin, on était rentré à Saint-Cloud. Une des premières questions de l'Empereur fut relative à la relation des précédentes campagnes. Le major général put lui présenter un premier volume, qui contenait le récit de six batailles de la campagne d'Italie. Ce travail fut ap-

prouvé. L'Empereur était tout entier au bonheur de sa nouvelle union, pour laquelle Berthier lui avait été si utile. Il cherchait à lui en témoigner sa gratitude. Justement la charge honorifique de colonel général des Suisses, était vacante, depuis la mort du maréchal Lannes. L'Empereur lui conféra ce titre, comme un nouveau témoignage de son affection. A ce sujet, Berthier demanda au duc de Feltre, ministre de la Guerre, de lui faire connaître ses droits et ses devoirs. « Vous savez, lui disait-il, que je n'ai d'autre désir que celui de bien servir l'Empereur et de ne rien faire qui ne soit entièrement conforme à ses intentions (1). » Le ministre lui adressa, avec sa réponse, une copie de la capitulation conclue, le 4 vendémiaire, an XII (25 septembre 1803) entre la France et la Suisse, et une ampliation du Décret du 11 janvier 1808, qui réglait les attributions du colonel général.

L'article 10 de la capitulation donnait à ce dernier le commandement des troupes suisses présentes à Paris et la surveillance générale de toutes les autres. Il lui conférait le droit de faire des propositions pour les grades de sous-lieutenant et de lieutenant de grenadiers, de nommer les sous-lieutenants de fusiliers et en général de faire toutes les propositions pour l'avancement des officiers subalternes.

Ce fut pour lui, une fonction purement honorifique. Jusqu'en septembre, il n'y eut rien de particulier à signaler dans sa correspondance. A cette époque, on reçut à Saint-Cloud, l'avis que la diète de Suède avait nommé Bernadotte prince royal, héritier du roi régnant. Avant d'émettre son vote, elle avait exprimé à l'Empereur son désir de confier l'avenir du pays au prince de Ponte-Corvo, ou au prince de Neuchâtel. Napoléon avait consenti pour le premier et avait ajouté : « Quant à Berthier,

(1) Archives de la Guerre.

il ne quittera jamais la France (1). » C'était une nouvelle preuve de la haute estime qu'il professait pour ses services.

A ce moment, il ne pouvait s'en passer. L'entrée de Masséna en Portugal nécessitait des dispositions multiples et urgentes. Dans le nombre, se trouvait un projet de formation en Espagne d'une armée du centre, que Berthier devait lui préparer et qui fut prêt au commencement d'octobre. Le roi Joseph devait la commander, avec Belliard pour chef d'état-major. Ce projet fut approuvé et notifié aux chefs de l'armée de la Péninsule. L'un d'eux, Soult, venait justement de mettre la main, sans autorisation, sur des droits qui relevaient de l'administration civile du royaume. Le major général dut lui transmettre un blâme assez dur. L'Empereur voyait dans cet acte, un manque d'égards vis-à-vis du roi et n'était pas d'humeur à le tolérer.

En pareil cas, c'était toujours Berthier qui signait la dépêche, s'attirant ainsi une part des mécontentements qu'elle causait.

Jusqu'à la fin de l'année, il eut constamment des reproches à formuler; et quand cela arrivait, il n'avait même pas la liberté d'y mettre les adoucissements qu'il savait ajouter quand il le pouvait.

Du reste, en 1810, les marches et les combats des armées d'Espagne et de Portugal furent fréquemment pour l'Empereur un sujet de mécontentement et d'ennuis. Depuis quelque temps déjà, « le ton de sa correspondance commençait à changer; il était plus sévère, plus défiant, plus absolu et aussi plus mécontent de tout le monde (2) ».

Berthier constatait ces impressions que les résultats

---

(1) Mémoires du prince de Metternich.
(2) Thiérs.



obtenus à cette époque ne justifiaient que trop. Depuis sa campagne de 1808, qui avait été si remarquablement menée, Napoléon voulait tout faire en Espagne. Il ne pouvait cependant être partout à la fois et l'on commençait à voir que l'extension de sa puissance n'avait fait que l'affaiblir.

On le remarquait même dans les rangs de l'armée qui s'épuisait et perdait lentement une partie de son énergie. Quand les maréchaux se voyaient réduits à combattre en Bohême ou sur la Vistule avec des Bavarois, des Polonais ou des Hollandais; en Espagne, avec des Suisses ou des Italiens, leur confiance dans le succès était ébranlée. Et ce tourbillon de marches et de combats, dans lequel les divers contingents des nations européennes venaient tour à tour, parfois tous ensemble, lutter contre des ennemis qu'ils ne connaissaient pas, poussés par une volonté suprême qui les jetait les uns contre les autres, leur semblait parfois un rêve de guerre insensé. Ils se sentaient entraînés au delà des bornes de la prudence, en dehors des conditions ordinaires de la vie, dans des guerres sans issue, où ils n'éprouvaient plus que des découragements et des dégouts.

Ces faits qui ne se publiaient pas, mais qui se voyaient, avaient depuis quelque temps frappé les regards de Berthier, comme ceux des autres chefs de l'armée. Ils causaient à l'Empereur des accès de colère et exerçaient leur influence sur des ordres qui ne concordaient pas toujours avec les circonstances. Il en résultait des incohérences et des malentendus, comme si par moments le génie de l'Empereur était fatigué.

Au lieu de concentrer en Espagne tous ses efforts contre les Anglais, cet adversaire qu'il avait souvent signalé comme l'ennemi le plus dangereux, que de fois n'avait-il pas donné une impulsion de tous les côtés à la fois!

En expédiant ces ordres, le major général voyait le mal qu'ils faisaient naître et regrettait que le principal

effort ne fut pas dirigé contre cet ennemi qui était, en réalité, le premier objectif à atteindre. Privées de cet appui, les forces espagnoles auraient été promptement asservies; et cependant, les ordres du Souverain s'attaquaient à tous les adversaires à la fois, l'armée anglaise, l'insurrection, les places assiégées, etc.

Les dépêches que Berthier recevait en disaient long sur ce sujet. D'ailleurs, il était témoin des illusions que l'Empereur se faisait sur les effectifs portés sur les situations aussi bien que sur les assertions de ses maréchaux, ce qui l'exposait à des insuccès en basant ses opérations sur des chiffres erronés. Mais il sentait aussi combien il était impossible de rectifier des erreurs que l'Empereur commettait volontairement. Les recommandations et les mécontentements continuels que Berthier transmettait, les fautes et la désunion des lieutenants de l'Empereur, les tiraillements qui existaient entre eux et le roi d'Espagne, les plaintes de ce dernier, si désillusionné et pourtant si attaché à sa couronne; enfin, les rapports sur les opérations qui trahissaient partout, sauf ceux de Suchet, des efforts impuissants et une sorte d'écœurement, étaient la preuve de cet état de choses. Berthier aurait dû pressentir tout cela en 1809. Au retour de sa brillante campagne d'Espagne, il avait bien vu que l'Empereur violait sciemment un des principes essentiels de l'organisation des armées, l'unité du commandement.

Après avoir ramené victorieusement son frère dans sa capitale, il lui avait, en effet, confié le commandement en chef de l'armée, avec Jourdan pour major général; mais, en même temps, il avait arrêté des dispositions qui annulaient son autorité. Ainsi, il avait prescrit aux maréchaux de continuer à correspondre avec le prince de Neuchâtel, ce qui signifiait que lui, l'Empereur, commandait toujours en réalité. C'était lui qui, de Paris, donnait les ordres de mouvement. Or, « chez les mili-

taires, l'obéissance et le dévouement sont proportionnés au degré de confiance qu'ils accordent à leurs chefs (1) ». Par conséquent, les maréchaux devaient supposer que le commandement du roi Joseph était purement nominal et que le commandement effectif était exercé par l'Empereur, auquel ils avaient l'habitude d'obéir.

Depuis cette époque, ils avaient, par le fait, deux commandants en chef et deux majors généraux. Dans cette situation, ils n'écoutaient que les ordres de l'Empereur, qui restait d'ailleurs le véritable dispensateur des récompenses et de l'avancement.

Ce n'était pas tout. Parmi les corps qui servaient en Espagne, il y en avait un qui était officiellement soustrait à cette dualité : c'était la Garde. Dans les instructions qu'il avait laissées à Berthier, le 15 janvier 1809, l'Empereur avait dit en effet..... « Le Roi commandera l'armée » ; et plus loin..... « La Garde ne fait pas partie de l'armée. » Si des circonstances avaient exigé le concours de cette troupe d'élite, le prince major général était seul autorisé à donner l'ordre de mouvement. La Garde échappait ainsi à l'autorité du Roi, quoique vivant sur son territoire et appelée au besoin à le défendre.

L'Empereur, en réalité, n'avait jamais abandonné le commandement de l'armée d'Espagne. Au commencement de 1810, il avait déclaré qu'il se reconnaissait seul capable de diriger ses armées, que le commandement militaire devait demeurer absolu et non partagé ; que le Roi avait assez de commander l'armée du Centre et que les généraux étaient simplement ses hôtes. Berthier aurait pu croire que les fautes passées étaient ainsi réparées, si les événements ne s'étaient chargé de lui prouver le contraire.

L'année 1811 ne devait pas améliorer cette situation

(1) Maréchal Jourdan. *Mémoire militaire.*

et le major général dut la surveiller avec d'autant plus d'attention qu'il voyait depuis quelque temps l'Empereur reporter sa pensée sur l'attitude et les procédés de la Russie.

Il avait su qu'au commencement du dernier mois de décembre, Napoléon avait demandé aux affaires extérieures un état de l'armée russe. Si des complications du côté du nord venaient s'ajouter à celles d'Espagne et de Portugal, la direction des opérations sur des territoires aussi éloignés les uns des autres, rencontrerait sûrement de grosses difficultés.

Au commencement de février, Berthier fut informé des ordres donnés au ministre de la Guerre, pour la réorganisation secrète de l'armée d'Allemagne, pour le renforcement de Stettin, les approvisionnements de Magdebourg et la mise des bataillons du train sur le pied de guerre.

Pendant les mois qui suivirent, les rapports avec la Russie se tendirent chaque jour davantage. De tous côtés en Europe, la continuation de la lutte en Espagne était regardée comme une excellente occasion pour reprendre les armes, et secouer le joug d'une domination abhorrée. L'Empereur, préoccupé maintenant de l'état des affaires dans le Nord, prenait des dispositions qui éveillaient l'attention du major général. Des ordres confidentiels expédiés à cette époque devaient avoir pour effet de rassembler à un moment donné, sous le commandement de Davout, à Dantzig, une armée de 140.000 hommes, soutenue par une seconde masse de 80.000 hommes à Hambourg. C'était une manière de préparer une mobilisation éventuelle sur la Vistule. Avec son expérience du caractère de Napoléon, Berthier ne pouvait s'y tromper, et les divers renseignements recueillis sur lui à cette époque, permettent de croire qu'il ne vit pas se former ce nouvel orage, sans en être attristé.

Les hommes doués de sens politique et d'une expé-

rience péniblement acquise dans les campagnes napoléoniennes, percevaient depuis Wagram, les dangers que l'Empereur soulevait sous ses pas. Les limites de la prudence étaient dépassées ; l'avenir s'assombrissait et la marche des affaires semblait souvent inquiétante. Ces préoccupations avaient aussi gagné le major général. Son âge donnait maintenant à son jugement une lucidité plus grande. Mais son dévouement et les obligations de sa position ne lui laissaient d'autre alternative que de suivre aveuglément son chef dans toutes ses entreprises. Et cependant, quel homme à sa place n'eut parfois rêvé, aux approches de la soixantaine, après une vie entière de fatigues, et d'agitations, de jouir un moment d'un repos si bien mérité ?

A cette époque, survint un événement qui dissipa toutes ces préoccupations et ramena la joie dans l'entourage impérial. Napoléon réalisa un de ses vœux les plus chers. Le roi de Rome vint au monde, le 20 mars. Ce fut pour lui une marque éclatante de la faveur du ciel et de la continuation de sa bonne fortune. Pour Berthier, comme pour ses amis dévoués, ce fut un véritable bonheur et une garantie de stabilité pour le régime auquel ils devaient tout. Pour les populations dont l'affection avait été diminuée par la fréquence des guerres et par les sacrifices qu'elles exigeaient, ce fut un renouveau de joie et d'espérance. Ce moment hélas, fut de courte durée. On ne devait pas tarder en effet à entendre parler d'une grande guerre dans le Nord et à voir renaître les appréhensions les plus pessimistes. Quant à Berthier, il fut absorbé au printemps de 1811, par le nouvel effort qu'exigèrent les affaires d'Espagne.

L'Empereur espérait voir Masséna chasser les Anglais du Portugal, Soult soumettre le sud de l'Espagne, et ses autres maréchaux vaincre bientôt l'insurrection. Il fit expédier des ordres par le major général pour augmenter ses armées et leur imprimer une activité nouvelle. Il lui

prescrivit en particulier d'organiser un bureau spécial d'état-major, sur la frontière, à Bayonne, sous la direction du général de Monthion, qui devait commander en même temps le département et les dépôts qui s'y trouvaient.

Ses fonctions consistaient à traiter toutes les affaires de détail concernant le départ des détachements, des convois et du matériel. Il devait organiser une police pour connaître les noms des officiers de passage, envoyer à Paris toutes les nouvelles intéressantes, par des estafettes spéciales, de manière à les faire arriver avant les courriers chargés de les porter. Il devait envoyer à l'Empereur, ou au major général, autant d'estafettes qu'il voudrait et se mettre en correspondance réglée avec les généraux commandant les provinces du nord de l'Espagne.

C'était, en résumé, un bureau d'état-major intermédiaire entre le commandement en chef à Paris et nos armées de la Péninsule. Son but était de régulariser le service des troupes et d'activer l'arrivée des dépêches d'Espagne. Il réussit à rendre les plus grands services.

Le mois suivant, le major général eut connaissance d'une mesure d'une toute autre importance qui fut appliquée par l'Empereur à l'armée d'Allemagne, à la suite des inquiétudes que lui donnaient les procédés de la Russie.

Davout fut prévenu le 17 avril, que son armée serait formée désormais des trois corps d'observation de l'Elbe, du Rhin et d'Italie. Or, on savait en Europe, que ces corps d'observation étaient destinés généralement à devenir des corps d'armée belligérants. Pour Berthier, c'était le noyau d'une grande armée qui venait d'être constitué.

On y ajouta, le mois suivant, un corps d'observation de réserve. Dès ce moment, le major général se rendit compte qu'en peu de mois, l'Empereur pourrait rassembler sur la frontière orientale d'Allemagne, peut-être au delà, une armée d'opérations comprenant les quatre

corps d'observation récemment créés, la Garde impériale et une réserve générale de cavalerie.

A cette époque, le roi Joseph était venu trouver son frère, et avait profité de son voyage pour lui exposer à la fois ses plaintes et ses griefs. A la suite de scènes assez vives, l'Empereur, qui devait se rendre en Normandie, chargea le prince de Neuchâtel d'aller le voir et de faire en sorte de lui faire accepter ses volontés. « On ne pouvait, dit Thiers, trouver un intermédiaire plus judicieux, plus discret, plus informé de toutes choses. Par malheur, il n'avait pas autant d'influence que de raison ; et, s'il était incapable de trahir la vérité, il n'était pas toujours assez hardi pour la dire toute entière. De plus, Napoléon était, en ce moment, exaspéré contre ses frères (1). »

Berthier eut, dans cette circonstance, une mission délicate et pénible. Il dut rappeler au Roi que l'Empereur laissait toujours sous ses ordres l'armée du Centre et que c'était là une concession qu'il faisait à ses désirs; mais qu'il tenait absolument à maintenir un de ses maréchaux à la tête de l'armée du Nord. Puisque Bessières n'avait pas ses sympathies, Jourdan pourrait le remplacer. L'Empereur voulait aussi des maréchaux à la tête des armées du Midi et d'Aragon. Ceux-ci enverraient leurs rapports au Roi pour le renseigner; les budgets lui seraient communiqués. L'Empereur ne voulait pas de commandant en chef de ces diverses armées. Il tenait à voir son frère correspondre directement avec Berthier et l'instruire de tout. Enfin, le Roi était libre de quitter Paris quand il voudrait. L'Empereur exigeait aussi qu'on le tienne au courant des mesures arrêtées pour l'armée du Centre. En résumé, il n'y avait guère de changements ni pour le présent, ni pour l'avenir. Toutefois,

(1) Thiers.

grâce au tact du prince de Neuchâtel, les deux frères en étaient venus à des explications plus précises et plus calmes. Le roi Joseph regagna son royaume sans avoir obtenu les modifications qu'il réclamait, mais avec quelques concessions de nature à sauver les apparences.

Ceci se passait à la fin de mai. Le voyage de l'Empereur en Normandie s'achevait et laissait au major général quelques instants de liberté. Il en profita pour se rendre à Chambord, où il visita son nouveau domaine. Il n'y fit qu'un court séjour; mais il y prépara une installation dont la princesse de Wagram put jouir à partir de cette année.

Le 1[er] juin le retrouva à Paris. Il y reçut une longue lettre du général Belliard qui, blessé des procédés dont il était l'objet et dégoûté de servir en Espagne dans des conditions aussi déplorables, lui envoyait sa démission et l'accompagnait d'un exposé des faits dont il avait à se plaindre. Belliard était une personnalité de grande valeur. Napoléon, à qui la lettre fut apportée, décida de lui adresser une réponse que le major général signerait comme émanant de lui-même. Berthier lui disait que, par égard pour ses services et pour l'amitié qu'il lui portait, il n'avait pas laissé connaître à l'Empereur les phrases inconvenantes contenues dans sa lettre; mais il lui prescrivait d'obéir aux ordres de son Souverain et lui donnait des conseils en lui témoignant sa bienveillance. Cette lettre produisit son effet et décida le général Belliard à continuer son service.

Pendant les mois suivants, la correspondance des affaires d'Espagne ne présenta rien de particulier. Les sujets à traiter étaient toujours les mêmes; les succès et les revers, les combats et les sièges se succédaient, sans amener de changements notables dans une situation qui semblait sans issue, mais qui allait bientôt, par suite des avantages remportés par les Anglais et de notre

retraite du Portugal, prendre, pour nos armes, un caractère d'infériorité.

Au mois de juillet, le prince de Wagram fut chargé de présider le conseil d'administration de l'ordre des Trois Toisons d'or, imaginé par l'Empereur, mais qui n'eut qu'une durée éphémère. Dans la réunion qu'il tint à ce sujet, le 3 août, Berthier avait autour de lui, comme membres du conseil, le prince archichancelier, le grand maréchal Duroc, le chancelier et le trésorier de l'ordre. Leurs premiers travaux consistèrent à choisir dans l'armée les officiers dignes d'une proposition.

Ce fut le moment de l'abdication du roi Louis et de la réunion de la Hollande à la France. C'était un grave événement qui privait les Hollandais de leur indépendance, froissait leur patriotisme et les poussait à devenir les ennemis du régime impérial. En Europe et aux yeux des puissances maritimes, cet acte fut regardé comme un nouvel empiètement et il souleva la réprobation universelle. Pour la Russie qui avait avec la Hollande des liens particuliers, c'était encore une cause d'irritation. Mais Napoléon se croyait assez fort pour braver ces mécontentements; et ayant désormais de nouveaux sujets, il voulut les voir et être connu d'eux.

Le voyage fut décidé dans la deuxième quinzaine de septembre et Berthier dut en faire partie. On quitta Compiègne le 19, pour gagner d'abord Boulogne, puis Flessingue et visiter de là les principales villes des Pays-Bas.

Tout en continuant à expédier des dépêches en Espagne, le major général s'occupa aussi des troupes qui, dans la pensée de l'Empereur, étaient appelées à faire prochainement partie de la Grande Armée. Ce fut ainsi que, le 23 octobre, il écrivit d'Amsterdam à Oudinot, qui commandait dans cette contrée, pour lui dire de rassembler sur la route d'Amersfort à Utrecht, les trou-

pes du camp d'Utrecht et de Groningen. Il lui annonçait que l'Empereur voulait les passer en revue le 29.

Bientôt il n'eut plus de doute sur les projets de l'Empereur. L'envoi d'Espagne en France des grenadiers à cheval, de canonniers, et d'une brigade d'infanterie dirigée sur Munster, prête à entrer en campagne, au 1er mars, faisaient pressentir une nouvelle guerre.

Au commencement de novembre, Berthier était rentré à Paris et l'Empereur, à Saint-Cloud. Le major général fut saisi d'un projet de mouvement qui était demandé à Davout. Il s'agissait de prendre l'initiative d'une marche en avant, dans le cas où la mauvaise foi de la Prusse obligerait Napoléon à agir. En traitant ce sujet, l'Empereur ne cessait de reporter sa pensée vers la Russie. Il annonçait à Davout, que cette puissance allait conclure la paix avec les Turcs. Il pensait que la fin de la guerre russo-turque serait le signal d'une attitude hostile de la part de la Russie. Bientôt il réclama des cartes de ce pays, en ordonnant à Berthier de s'en procurer pour lui-même. Peu de jours après, il fit à ce dernier de vives observations au sujet de l'histoire des dernières campagnes. L'Empereur lui reprochait de n'avoir rien fait; quoique, le travail ait été commencé aussitôt après la réunion des matériaux, ce qui avait exigé un temps assez long. Napoléon témoignait à ce moment une certaine impatience de voir ces relations terminées, comme s'il eut voulu, avant de s'engager dans la plus périlleuse de ses entreprises, laisser achevé ce monument de ses exploits. Il voulait à la fois un journal des événements passés et un récit. Berthier lui fit préparer un projet dans ce sens.

Pendant ce temps l'idée de tirer d'Espagne tout ce qu'il pourrait utiliser ailleurs, se développait. Au commencement de décembre, en transmettant à Soult les observations de l'Empereur au sujet des derniers mouvements de son armée, le major général le prévint que le maréchal Victor était autorisé à rentrer en France. Puis, ce

fut un ordre de prendre à l'armée du Nord, des grenadiers, des artilleurs, des gendarmes, des guides, pour les diriger sur la frontière des Pyrénées. L'artillerie à pied et à cheval de la Garde, le train et les ouvriers d'artillerie de la Garde furent rappelés en France ; on demanda à Suchet, la rentrée des Polonais ; puis, l'envoi de troupes du train et des équipages d'artillerie. A la fin de l'année, ce qui restait de la Garde et d'une division entière tirée de l'armée du Portugal, fut également mis en route. Berthier établit à ce moment, un projet pour diriger sur la Grande Armée, les troupes du génie et d'artillerie qui se trouvaient à Bayonne.

En résumé, les ordres qu'il expédia vers la fin de l'année 1811, eurent pour résultat d'affaiblir les armées de la Péninsule qui avaient pourtant un si pressant besoin de soldats, de vivres, de fonds et de renforts. La campagne de Russie se préparait et les dispositions prises s'étendaient à des corps si divers, si éloignés, qu'elles n'étaient plus un secret. Dans les derniers jours de décembre, le major général fut invité à établir un projet pour la mise au complet des cadres de la future armée et à s'entendre à ce sujet avec le ministre de là Guerre.

Ces mesures causaient des inquiétudes. On savait en outre que depuis deux ans, dans l'entourage impérial, bien des choses avaient changé. Le pouvoir de l'Empereur était devenu plus absolu, plus despotique. Les sympathies, les affections, l'enthousiasme même étaient remplacés par une soumission aveugle, une obéissance passive et chez les plus clairvoyants, par une sorte de résignation accompagnée d'appréhensions pour l'avenir. Berthier était dans cette catégorie ; mais son dévouement n'en était pas atteint. D'ailleurs il était un des rouages de la puissante machine qui remuait le monde et quoiqu'il advint, il n'en pouvait sortir. Néanmoins il voyait que depuis quelque temps, la situation s'était bien modifiée, et que les résultats obtenus par le gouvernement de

Napoléon, dans les diverses contrées soumises à sa domination, avaient plutôt affaibli sa puissance.

La lutte prolongée de l'Espagne contre les armées impériales, attirait l'attention de l'Europe entière, et était devenue un espoir pour les ennemis de la France.

On avait vu échouer la campagne de 1810. Le premier lieutenant de Napoléon, Masséna avait trouvé dans les lignes de Torres Vedras un obstacle insurmontable; et, en fin de compte, les 150.000 hommes dirigés sur la Péninsule après la paix de Vienne, s'étaient fondus, usés par les fatigues, épuisés par les privations et détruits par les guérillas. Berthier ne pouvait se faire d'illusion. L'Empire avait éprouvé un grave échec en 1810, et la campagne de 1811, en Espagne, avait été plus fâcheuse encore. Les mesures prescrites par l'Empereur, au sujet de l'expédition de Valence avaient eu pour conséquence de dégarnir Ciudad-Rodrigo et celles qu'il avait ordonnées pour renvoyer dans les Pyrénées les troupes destinées à marcher contre les Russes, allaient à leur tour découvrir Badajoz. Ces deux places tombèrent ainsi aux mains des Anglais, la première en janvier 1812; la seconde quelques semaines plus tard.

A la fin de 1811, nos maréchaux avaient tout au plus des forces suffisantes pour se maintenir dans leurs provinces. Et cependant l'Espagne avait reçu depuis 1808, près de 600.000 hommes! Sur ce chiffre formidable, il en restait à peine la moitié, dont 170.000 au plus en état de combattre.

Napoléon avait en outre perdu dans ces expéditions, deux de ses compagnons d'armes, Junot et Masséna, tous deux disgrâciés à la suite de revers dont ils n'étaient pas responsables. Ces incidents frappaient tout le monde, laissant dans le cœur des lieutenants de l'Empereur, de profonds regrets et de tristes prévisions qui ne devaient être que trop tôt justifiées.

« Tel était le résultat de cette manière d'ordonner de

loin, d'ordonner en pensant à autre chose, et en ne consacrant à chaque objet que la moitié des ressources et de l'attention qu'il aurait fallu pour réussir (1)! »

Le major général qui était l'intermédiaire de cette volonté suprême et le centralisateur des rapports qui arrivaient d'Espagne, était au courant de tout, des fautes commises et des malheurs qu'elles provoquaient. Quelles pensées devaient l'envahir quand il voyait l'aveuglement volontaire de ce grand génie et la fatalité qui l'entraînait comme une force irrésistible, vers les pires catastrophes!

L'année 1812 s'ouvrit sous ces auspices.

CHAPITRE X

CAMPAGNE DE RUSSIE

§ 1. *Etat des esprits en 1812.*

Les préparatifs de la prochaine campagne étaient commencés depuis 1811. L'Empereur était décidé. Berthier savait que la Grande Armée serait bientôt son occupation exclusive et il se préoccupait déjà de la formation de son état-major.

Mais ce n'était pas sans de sérieuses réflexions sur les manifestations qui se produisaient de divers côtés.

En France, on était las de la guerre et on n'en comprenait plus les motifs. Une sourde haine s'accumulait contre l'Empereur, prête à éclater à la première occasion. En Allemagne, ce sentiment n'était plus contenu;

(1) Thiers.



il était aussi violent qu'en Espagne et se montrait ouvertement, même dans les états des princes alliés. La domination impériale était d'autant plus détestée que personne n'avait pu s'habituer à la conscription.

En Prusse, on n'avait plus qu'une idée : la vengeance. L'Autriche éprouvait un ressentiment profond contre son vainqueur et la Cour entretenait contre lui l'aversion la plus haineuse. En Pologne même, les souffrances avaient calmé l'enthousiasme. « Rapp avait osé dire au maréchal Davout, que si l'armée française avait un seul revers, ce ne serait bientôt plus qu'une insurrection gérale du Rhin au Niémen..... Le sévère Davout, lui-même, l'avait approuvé (1). »

A Paris, les souffrances étaient assez fortes pour provoquer ouvertement des plaintes et des murmures. Ce fait se renouvela dans plusieurs grandes villes et dans des cours publics. En Hollande, en Italie, dans les villes hanséatiques. des émeutes avaient éclaté. « Napoléon, dit Thiers, connaissait cet état de choses ; mais au lieu de calmer l'Europe, en lui donnant la paix, il en concluait que la guerre avec la Russie était urgente..... Il voyait cependant qu'on la craignait et s'impatientait même des objections qu'on ne lui faisait pas. »

En présence d'une situation aussi grave, en le voyant résolu à une expédition aussi lointaine, aussi difficile, alors qu'il avait sur les bras, au delà des Pyrénées, une insurrection formidable et souvent victorieuse, ceux qui l'aimaient le plus, comme Berthier, se demandaient quelle folie le poussait. Ils sentaient que malgré son génie, il se plaçait dans une situation impossible et que l'idée de diriger à la fois des hostilités en Russie et en Espagne, dépassait les bornes de la raison. C'était violer les règles les plus élémentaires du bon sens. Et voir

(1) Thiers.



cette faculté, si puissante chez Napoléon, un moment obscurcie, leur semblait un fait incompréhensible. Ils s'apprêtaient à le suivre, mais sans entrain et avec une sorte de tristesse. Berthier partageait ces impressions; et les dissimulait en s'efforçant d'obéir avec le même zèle que par le passé. Il n'osait s'avouer que la prochaine guerre était une faute inspirée par l'ambition et par un despotisme sans contrôle. Un cataclysme seul aurait pu dessiller les yeux de l'Empereur et lui montrer que même autour de lui, la désaffection commençait.

§ 2. *Préparatifs de la campagne de Russie.*

Le 16 janvier 1812, le prince de Wagram fut prévenu par l'Empereur qu'à partir du 1er février il cesserait de s'occuper des armées d'Espagne, pour reprendre ses fonctions de major général de la Grande Armée. Il devait demander aux ministres de la Guerre et de l'administration de la Guerre, les renseignements qui lui étaient nécessaires et remettre à l'Empereur, pour le 25, l'état des mouvements à ordonner, pour la formation de l'armée. Celle-ci devait être en position le 15 février prête à être mise en route. Le major général devrait avoir réuni le 1er mars, à Mayence, les équipages de l'Empereur, ceux de l'état-major général et tout ce qui faisait partie du quartier général.

Une nouvelle période d'activité commençait et, dans ces préparatifs d'une grande guerre, dans ces combinaisons pour la concentration des grandes masses, le génie de l'Empereur allait encore se montrer aussi surprenant que dans ses inspirations du champ de bataille. Ces travaux offraient à l'état-major général et à son chef, un surcroît d'occupation qui ne laissait de place à aucune autre. Berthier s'y consacra tout entier.

Il était déjà au courant de la situation militaire. Il

savait que dès le mois d'août 1811, l'Empereur, avait pris de divers côtés des dispositions destinées à réaliser promptement de vastes rassemblements sur l'Elbe. Davout avait été renforcé par de nombreux bataillons, qui avaient formé sous ses ordres, cinq divisions. Le corps d'observation du Rhin s'était transformé en une seconde armée. Près de 60.000 réfractaires avaient été repris de force en France et en Hollande, instruits sommairement, puis dirigés vers l'armée de Davout, non sans laisser en route de nombreux déserteurs. La cavalerie avait été remontée, puis formée en divisions et cantonnée en Allemagne. Des approvisionnements pour quatre à cinq cent mille hommes, pendant un an, avaient été réunis à Dantzig, Magdebourg, Mayence. On y avait ajouté 5 à 6.000 voitures. Les équipages de ponts avaient été construits et perfectionnés.

En cas d'hostilités soudaines, Davout pouvait disposer de 150.000 hommes et de 50.000 Polonais prêts à marcher sur la Vistule. Oudinot et Ney devaient se joindre à lui avec de nouvelles forces, auxquelles s'ajouteraient rapidement 100.000 hommes de troupes alliées. Les armées d'Illyrie et de Naples avaient été concentrées en Lombardie. En Italie, une autre armée de 60.000 Français et Italiens se préparait à franchir les Alpes, au mois de mars. Enfin une armée de réserve composée de troupes d'Illyrie et d'Italie se formait en même temps, prête à se rendre en Espagne.

Au milieu de janvier, le prince major général reçut de l'Empereur les états de situation de la Grande Armée qui avaient été demandés au ministre de la Guerre. Il fut chargé de les revoir, de les compléter et d'en faire un nouveau tableau, donnant, pour tous les corps, leur marche jour par jour, jusqu'à leur destination.

Après avoir notifié aux maréchaux, la reprise de ses fonctions de major général, il eut d'abord à s'occuper de la traversée du Tyrol par les troupes de l'armée d'Italie.

A ce moment, une pénible mission lui fut confiée. Il fut chargé de faire partie du conseil d'enquête devant lequel allait comparaître le malheureux général Dupont. Depuis Baylen, l'Empereur le tenait en prison, cherchant un moyen de le faire condamner à mort. Il avait reculé devant cette extrémité, parce que les ordres envoyés à ce général atténuaient tellement sa faute, qu'elle retombait en partie sur le chef qui les avait donnés, par conséquent sur lui-même. Après avoir longtemps tergiversé, désireux d'en finir et de frapper l'armée par un exemple, il décréta la formation du Conseil chargé de juger les officiers qui avaient pris part à cette capitulation. Le prince de Wagram fut désigné, le 12 février, comme un de ses membres. L'avis qu'il allait émettre avait une importance particulière, car, il représentait l'opinion de l'Empereur et celle des chefs de l'armée. Aussi les appréciations qu'il exposa furent regardées par les militaires de tous grades, comme une règle à suivre en pareil cas.

Lorsqu'il eut à les donner, il examina d'abord la principale justification présentée par le général Dupont. Elle reposait sur ses opérations militaires. Il réfuta cet argument avec modération et fit observer que si l'on se plaçait à ce point de vue, le Conseil devait demander au général pourquoi il n'avait pas groupé ses forces au lieu de les diviser; ou bien, pourquoi il n'avait pas pris une position défensive dans la Sierra Morena. Il reconnaissait donc qu'il y avait eu des fautes commises. Mais il faisait observer que le Conseil n'avait pas à donner son avis sur les opérations. « Dans ma conscience, dit-il, je n'en vois aucune qui soit criminelle. Et, messieurs, s'il est quelqu'un qui n'ait jamais commis de faute à la guerre, celui-là n'a jamais commandé un corps d'armée. »

A son avis, c'était la capitulation seule que le Conseil avait à examiner. Il la qualifia de « honteuse et comme ayant donné lieu à des communications indignes de l'honneur français. »

Il reconnaissait en outre le général Dupont coupable de n'avoir pas « stipulé par écrit, la convention de cette suspension d'armes ».

Pour lui, il était *coupable d'avoir capitulé, parce qu'un corps d'armée ne doit jamais capituler en campagne. S'il se voit entouré par l'ennemi, son devoir est de brûler tous ses équipages, de se serrer en masse et de se faire jour à la baïonnette ou de mourir honorablement.*

Cette opinion était partagée par tous les généraux. Aujourd'hui encore elle est la seule règle à suivre. C'est elle qui doit guider tous les officiers, et elle ne comporte aucune exception. Elle repose sur un principe que l'Empereur a exprimé ainsi : Les dangers d'autoriser les généraux et les officiers à poser les armes en vertu d'une capitulation particulière dans une autre position que celle où ils forment la garnison d'une place forte, sont incontestables. *C'est détruire l'esprit militaire d'une nation. en affaiblir l'honneur, que d'ouvrir cette porte aux lâches,* aux hommes timides ou même aux braves égarés (1). »

Berthier ajouta, pour compléter son avis : « Le général Dupont est plus coupable encore d'avoir compris dans sa capitulation la division du général Vedel, qui était libre, victorieuse et complétement indépendante de la position de l'ennemi. Il a sacrifié cette division pour obtenir des conditions plus avantageuses en faveur de la division Barbou qui était avec lui et possédait de nombreux bagages..... Enfin ce général a manqué à tous ses devoirs et a perdu l'honneur, en signant une capitulation honteuse.....».

Dans ses conclusions, le procureur général demanda pour Dupont, sa destitution du grade de général de division. Le prince de Wagram les adopta. Il reconnut également coupable le général Marescot qui accompagnait

(1) Mémoires de Napoléon à Sainte-Hélène

Dupont sans commandement et qui aurait « dû au moins se retirer sur etc..... Il taxa de faiblesse le général Vedel qui aurait dû rétrograder sur Madrid etc..... Néanmoins, en raison des anciens services de plusieurs de ces généraux, il promit de les recommander à la clémence de l'Empereur ».

Son avis contribua à la condamnation du général Dupont, qui devait, cependant, à la chute de l'Empire, être placé à la tête de l'armée. On a essayé, depuis. de réhabiliter sa mémoire. On n'y est pas parvenu. Cela tient à ce que les avis émis par le Conseil étaient conformes au code d'honneur qui est toujours resté en vigueur dans notre armée. L'appréciation exprimée par Berthier a été critiquée par ses détracteurs. Elle était pourtant et elle est encore maintenant, la seule admissible dans une armée énergique et résolue.

Les décisions du conseil d'enquête devaient d'ailleurs être vite oubliées, en présence des événements qui se préparaient et de l'agglomération formidable de troupes qui allait s'effectuer dans le nord de l'Allemagne.

Le 21 février, en effet, Berthier commençait à expédier des ordres pour les premiers mouvements. Davout devait mettre ses troupes en marche sur Stettin, pour les y rassembler, du 5 au 10 mars. Il était prévenu que tous rapports avec la Suède étaient interdits, par suite de l'attitude qu'avait prise Bernadotte. Ney, Jérôme, Oudinot, reçurent l'ordre d'avoir leurs corps d'armée réunis à la même date à Erfurt, Halle et Magdebourg. Quant au roi Jérôme qui s'exposait toujours aux reproches de son frère, Berthier dut l'inviter à reconstituer son corps d'armée qui était peu maniable à la guerre et lui fit connaître l'organisation qu'il devait adopter.

Dans les premiers jours de mars, il fut en mesure de notifier aux maréchaux la composition provisoire qu'aurait la Grande Armée, à dater du 1er avril.

Le corps d'observation de l'Elbe, sous Davout, allait

former le 1[er] corps, momentanément fort de six divisions; le 2[e] corps, comprendrait trois divisions, sous Oudinot; le 3[e] sous Ney, formé avec le corps d'observation de l'Océan, en aurait quatre; le 4[e] corps, aurait trois divisions; le 5[e], serait constitué avec des Polonais, sous Poniatowski; le 6[e], avec des Bavarois, sous Saint-Cyr; le 7[e], avec des Saxons, sous Reynier; le 8[e], avec des Westphaliens, sous les ordres de leur roi; enfin les Wurtembergeois, Badois et Hessois formeraient deux divisions.

Le major général prévint en même temps le maréchal Davout de se tenir prêt à être sur la Vistule le 1[er] avril. Le roi de Saxe et le général Reynier, commandant du corps saxon, reçurent avis de ces dispositions.

A partir du commencement de mars, les préparatifs de la campagne prirent une activité incessante, l'Empereur semblait impatient d'agir, il voulait surtout prendre l'initiative des mouvements. Le major général entrant dans ses vues, fit de son mieux, pour atteindre ce résultat. C'était le meilleur moyen d'atténuer au début, les dangers d'une pareille entreprise.

Le corps de Davout devenait un centre de rassemblements. Par suite, Berthier lui fit connaître les emplacements prescrits pour ses troupes, à dater du 15 mars. Son quartier général devait être maintenu à Stettin. Des ordres analogues furent envoyés aux Saxons qui devaient se tenir prêts à passer l'Oder; aux Polonais de Poniatowski qui allaient se concentrer sur la Vistule. Il transmit à la même date, les ordres, pour la réunion des trains et des transports militaires. Les équipages de ponts devaient, de leur côté, passer le Rhin avant le 10 mars et se diriger sur Magdebourg. Berthier donna également l'ordre de porter la Garde à Metz et à Mayence; tandis qu'il prévenait Oudinot d'être prêt à occuper Berlin, avec son corps d'armée, le 20 mars.

Le 14 du même mois, l'état-major général organisa

un service d'estafettes de Paris à Magdebourg, Berlin et Stettin.

Malgré l'énorme travail que ces affaires créaient, le major général trouvait encore quelques instants à donner aux questions espagnoles et achevait celles qu'il avait eu à traiter. Vers le milieu de mars, il adressa au roi Joseph, une dépêche qui avait pour lui une importance particulière. L'Empereur lui cédait enfin le commandement en chef de toutes ses armées en Espagne, avec Jourdan pour major général. Le principe de l'unité de commandement était rétabli, mais au profit d'un commandant en chef qui n'avait pour exercer son autorité, aucune des qualités nécessaires.

A la même date, Davout était avisé que dans le cas d'hostilités de la part des Russes, il aurait à prendre les dispositions prescrites par l'Empereur, qui venait de mettre le 5e corps (Poniatowski), les 7e et 8e, sous les ordres du roi Jérôme. Cette décision qui confiait trois corps d'armée à un prince, aussi peu militaire et aussi fantaisiste que le roi de Westphalie, ne pouvait inspirer aucune confiance. Il y avait chez l'Empereur une sorte d'aveuglement quand il s'agissait de Jérôme. Les débuts de la future campagne ne tardèrent pas à le prouver.

En attendant, les ordres se succédaient avec rapidité. Au milieu de mars, le major général communiqua à Davout les idées générales de l'Empereur sur les premiers mouvements. Ney fut invité à être en position sur l'Elbe, de Leipzig à Torgau et Wittemberg, de façon à commencer le 1er avril ses marches sur l'Oder. Oudinot reçut des indications spéciales sur les mouvements qui lui étaient ordonnés, sur les points à occuper et sur les conditions du dernier traité conclu avec la Prusse.

Un ordre expédié le même jour à Davout, lui apprenait que l'Empereur voulait exécuter un mouvement général vers la frontière russe et qu'en conséquence, du 10 au

12 avril, il devrait se trouver à Thorn, avec sa cavalerie en avant, mais peu éloignée.

Enfin Berthier fit adresser à tous les corps, les instructions dictées par l'Empereur, sur les services administratifs. Du 20 au 31 mars, il envoya à Ney, Junot et Grouchy, l'ordre de se porter en avant de Torgau, le 1er avril; à Oudinot et Saint-Cyr, celui de pousser une partie de leurs corps, vers Stettin et Thorn. Il transmit aux maréchaux les dispositions arrêtées pour la composition des troupes de cavalerie et des brigades de cavalerie légère affectées à leurs corps d'armée.

L'envoi des dépêches du mois de mars fit surgir entre Berthier et Davout un incident inattendu qui causa une surprise au major général. Il avait confié les lettres destinées à Davout, à l'un de ses aides de camp les plus sûrs, au colonel Lejeune. Ce dernier fut reçu avec froideur et méfiance. L'état-major de Davout, un peu enivré de la gloire de son illustre chef, croyait voir au-dessus de lui des esprits jaloux. Après l'incident de 1809, à Ratisbonne, cet état-major s'imaginait que Berthier en voulait au maréchal. Les observations ou les reproches étaient à ses yeux des preuves de cette inimitié. Et, comme un état-major est la pire des cours, le maréchal Davout avait fini par partager ces soupçons. On vit dans Lejeune un espion de Berthier; Davout, irrité, prit très mal son envoi, quoiqu'il le connut de longue date. Il s'en plaignit au major général, et parut attribuer sa désignation à des intrigues dirigées contre lui.

Berthier reprit, pour lui répondre, le ton d'amitié affectueuse qu'il avait toujours eu. Elle donne la note exacte de ses sentiments à l'égard de Davout, et de l'esprit de conciliation qui l'animait en toute occasion :

Paris, le 13 avril 1812.

Je ne reçois qu'aujourd'hui par le courrier ordinaire d'Hambourg, votre lettre du 2 de ce mois, relative à mon aide de camp

le colonel Lejeune. Je vous avoue, mon cher Davout que je ne vous reconnais pas dans cette lettre. Pouvez-vous croire que j'ai auprès de moi des officiers qui ne seraient pas éprouvés et dignes des postes qu'ils occupent.

Je vous réponds en vous envoyant le rapport original que m'a fait mon aide de camp à son arrivée. Ce qu'il m'a dit verbalement est conforme à ce qu'il écrit. — S'il y a des intrigues, elles partent de votre armée. — Vous devez me connaître, et ma franchise ne saurait employer des moyens pareils à ceux qui vous ont monté la tête.

L'Empereur m'a ordonné d'envoyer un de mes aides de camp à chaque armée, voir les divisions, s'assurer si les ordres donnés étaient exécutés, prendre note des besoins, voir l'aspect du soldat, du pays, etc..... Le colonel Lejeune est un homme sage, éprouvé, et je ne lui ai pas parlé de votre lettre qui est bien la chose la plus dénuée de vérité, de fondement, en inculpant un brave homme qui remplit avec zèle les ordres de l'Empereur.

Mon amitié seule pour vous me fait entrer dans ces détails; renvoyez-moi le rapport de M. Lejeune, qui m'a servi à donner des ordres pour vous faire parvenir ce que votre corps d'armée a besoin. Comment un de nos premiers chefs peut-il se laisser prévenir ainsi ?

Vous connaissez mon ancienne amitié.

Signé : ALEXANDRE

Davout fut très sensible à cette lettre et, pour le moment, ses préventions furent dissipées. Il écrivit à la princesse d'Eckmühl peu de jours après que « la lettre du major général était telle qu'il pouvait la désirer ». « J'ai la conviction, lui disait-il, que le major général me porte, comme à un bon serviteur de l'Empereur, la vieille amitié dont il m'a donné des preuves que je ne puis oublier, etc..... »

Le lendemain, dans une nouvelle lettre, revenant sur le même sujet, il s'exprimait plus nettement encore. « Je t'ai parlé hier de la lettre amicale du major général ; je te l'envoie et je me félicite d'avoir suivi ton conseil en lui écrivant ; ces explications rendront impossible de brouiller des personnes estimables et qui, par leur dévouement à l'Empereur, auront toujours mille motifs

de rapprochement..... Il ne reste plus le plus petit souvenir d'une correspondance désagréable (1). »

Il ressort de ces diverses lettres qu'il n'y avait alors chez le major général aucune animosité contre Davout, que ce dernier en était reconnaissant et qu'il professait toujours pour Berthier une profonde estime. Ce qui domine dans les relations de ces deux hommes de guerre, c'est le prestige extraordinaire que l'Empereur exerçait sur eux. Même en 1812, ils n'avaient qu'une pensée, celle de le bien servir. Elle était le guide de tous leurs actes et des sentiments qui les animaient.

En résumé, à la fin de mars, les ordres expédiés avaient eu les résultats suivants :

La division Friant, du corps de Davout, avait envahi la Poméranie suédoise et était arrivée à Stettin, où elle tenait le passage de l'Oder. La division Gudin était au delà, couverte, sur la route de Dantzig, par la cavalerie du général Bruyère ; la division Dessaix occupait Custrin sur l'Oder, ayant sa cavalerie légère à Landsberg, vers Thorn ; Davout était près de l'Oder, avec les divisions Morand et Compans, en mesure de franchir ce fleuve au premier ordre. Oudinot était échelonné de Munster à Berlin ; Ney était à Torgau sur l'Elbe. Le prince Eugène, vice-roi d'Italie, était sur le point d'atteindre l'Oder, que les Saxons avaient déjà dépassé.

Ce fleuve couvrait ainsi une première concentration, qui était à peu près effectuée.

Le mois suivant fut employé en grande partie à porter ces masses sur la Vistule. A la fin d'avril, Davout était sur ce fleuve avec ses cinq divisions et sa cavalerie. Oudinot arrivait sur l'Oder ; les Saxons et les Westphaliens étaient à Kalish ; les Bavarois et l'armée d'Italie, à Glogau ; les troupes de la Garde étaient échelonnées sur

---

(1) *Le maréchal Davout*, raconté par les siens et par lui-même.

la route de Posen. Déjà, le 21 du même mois, le czar Alexandre avait quitté sa capitale pour se rendre à la frontière. Napoléon s'apprêta à agir de même.

Berthier en prévint le roi d'Espagne, en l'invitant à envoyer désormais sa correspondance au ministre de la Guerre. Pour compléter cette mesure, il remit, peu de temps après, toutes les affaires d'Espagne au général Clarke, qui fit organiser un bureau spécial pour les traiter. Aussitôt après, le prince de Wagram prit ses dispositions pour quitter Paris.

Il partit avec l'Empereur le 9 mai, à quatre heures du matin, et se trouva, le 17, à Dresde, après s'être arrêté deux jours à Mayence. Il annonça de tous côtés l'arrivée de l'Emperenr et son prochain départ pour Posen. Il envoya en même temps à Ney, l'ordre de marcher sur Osterode et aux autres maréchaux des indications analogues qui étaient le prélude des opérations.

Une fois sur les positions de son armée, l'Empereur montra une irritation qui fut remarquée. A Dresde, il fit des reproches au major général parce que les dernières situations, datées du 5 mai, étaient trop anciennes. « Il est ridicule, lui écrivait-il, que ces états soient si arriérés ; c'est comme si je n'avais rien. Vous ne prenez pas les mesures nécessaires pour les avoir exactement ; c'est votre faute (1). »

En même temps, il lui faisait transmettre des observations à Davout au sujet des hommes détachés qu'il avait laissés en arrière et qu'il ordonnait de rappeler sur le champ. Il les renouvelait trois jours après et obligeait Berthier à écrire à ce maréchal « qu'il était ridicule de penser à construire une estacade du côté de Pillau..... qu'on ne devait point faire de pareilles choses sans son

(1) Correspondance.

ordre..... et qu'il ne fallait pas tenter des choses qui nous rendaient ridicules (1). »

Berthier, habitué à l'humeur de Napoléon, laissa passer la boutade. Mais Davout et son entourage continuèrent à y voir une preuve de la malveillance et de la duplicité du major général.

Ce dernier arriva avec l'Empereur à Posen, le 31, de très bonne heure, y resta deux jours et partit, avec lui, pour Thorn où il arriva le 2 juin, dans la nuit.

A cette date, l'armée occupait les positions suivantes : le 1er corps (Davout) était sur la Vistule, occupant Elbing et Marienbourg ; le 2e (Oudinot), était à Marienwerder ; le 3e (Ney), à Thorn ; le 4e (prince Eugène), et le 6e, (Gouvion-Saint-Cyr), à Plock ; le 5e (Poniatowski), à Varsovie ; le 7e (Reynier), à Pulawi ; le 8e (Vandamme), sur la droite de Varsovie. Quatre corps de réserve de cavalerie complétaient la Grande Armée ; le 1er sous les ordres de Nansouty ; le 2e, sous Montbrun ; le 3e, sous Grouchy ; le 4e, sous Latour-Maubourg.

L'Empereur commença alors à divulguer certaines parties de son plan d'opérations. Il en fit même connaître l'ensemble à son frère Jérôme qui, malgré son inexpérience, allait concourir aux événements avec une armée de trois corps. Le major général fut chargé de le lui expliquer. Au début de la campagne, le roi de Wesphalie devait faire des préparatifs pour entrer en Volhynie et y maintenir l'ennemi le plus longtemps possible. Pendant ce temps, d'autres corps déborderaient les Russes sur leur droite et gagneraient sur eux douze à quinze marches vers Pétersbourg. L'Empereur comptait alors, se trouvant sur la droite de ses adversaires, passer le Niémen et leur enlever Vilna.

C'était le premier but à atteindre.

(1) Correspondance.

Une fois ces mouvements démasqués, l'ennemi serait amené à prendre l'offensive ou à se concentrer en arrière afin de s'y trouver en forces pour livrer bataille.

S'il voulait exécuter son offensive, ayant sa droite débordée, il serait forcé de marcher sur Varsovie. L'armée de Jérôme défendrait alors cette capitale, avec son quartier général à Pultusk, son 5ᵉ corps à Ostrolenka et le 7ᵉ à Sierock et Praga. Le 8ᵉ concourrait à cette action défensive. En même temps, le reste de l'armée ferait un mouvement à droite, de façon à déborder l'ennemi et à le jeter dans la Vistule.

Cependant, il était probable que les corps du roi Jérôme se porteraient d'abord de Pultusk sur Ostrolenka, Nur, Bialystok et Grodno.

Berthier fit savoir au roi Jérôme qu'au point de vue du service d'état-major, chacun de ses corps devait correspondre avec le major général, tandis que ce dernier ne correspondrait qu'avec le roi.

Le jour même où il adressait ces instructions au roi de Westphalie, Berthier prenait ses dispositions pour envoyer le quartier général à Thorn, le 7 ; à Osterode, le 10 et, de là, sur Heilsberg.

Le lendemain, jour de son départ de Thorn, il expédia une série de dépêches qui allaient produire un mouvement d'ensemble. Le prince Eugène devait arriver à Rastenbourg, le 12 ; le 3ᵉ corps de cavalerie devait s'établir à Lœtzen ; le général Saint-Cyr, à Ortelsbourg ; le 3ᵉ corps (Ney), à Schippenheil et Gerdauen ; le 2ᵉ corps de cavalerie à Nordenburg. Le 2ᵉ corps (Oudinot) devait être le 12, à Preussich-Eylau ; la Garde devait être le 12, à Heilsberg ; le 1ᵉʳ corps (Davout) avait ordre d'occuper Kœnigsberg, le 9, et d'être le 12 à Intersburg ; le 1ᵉʳ corps de cavalerie devait, à la même date, occuper Gumbinnen, et le corps prussien, avoir sa cavalerie le long du Niémen, le 9. Ces mouvements devaient amener les têtes de colonnes sur le Niémen, vers le 12 juin.

Le major général quitta Thorn le 6, avec le roi Murat, le grand maréchal, Caulaincourt et Rapp, pour accompagner l'Empereur, à Dantzig, dans la visite qu'il fit des fortifications, des magasins et des ponts sur la Vistule. Il y resta trois jours. Parmi les ordres qu'il expédia alors, il y en eut un qui posait, pour la répartition du quartier général, des règles spéciales, dictées par les circonstances. Kœnigsberg allait devenir le centre des approvisionnements de l'armée. En conséquence, l'intendant en chef dut y installer son quartier général et, par suite, se séparer du major général. Il amena avec lui ses bureaux, le payeur général, le médecin en chef et tous les services qui se rattachaient à l'administration. Le quartier général du major général ne comprit alors que son état-major et ses bureaux ; ce que l'Empereur, dans une boutade sans doute, appela « la partie la moins nécessaire du quartier général. »

En outre, comme l'Empereur désirait visiter ses corps d'armée avant d'entrer en campagne et effectuer de nombreux déplacements, il fit établir par Berthier un bureau de son état-major général, à Osterode, pour y centraliser les dépêches et les expédier au quartier général.

Ces mesures, qu'il importe de connaître en détail, au point de vue du service d'état-major, furent expliquées par le major général au général de Monthion, dans la lettre ci-après :

Berthier au général comte Monthion.

Dantzig, le 10 juin 1812.

Je vous envoye M. le général Monthion, un ordre pour une nouvelle composition du grand quartier général, d'après laquelle on fait séparation momentanément, du quartier général, de l'intendant général, et du quartier général du major général.

Faites partir demain, 11 juin, d'Osterode, le quartier général du major général, qui comprend tous les officiers généraux et officiers d'état-major, les états-majors de l'artillerie, du génie, de la gendarmerie, la compagnie d'élite du quartier général, la gendarme-

rie, le bureau topographique et même une portion de l'administration composée de chirurgiens en chef, des ambulances, et de tout ce qui est nécessaire sur un champ de bataille, pour rejoindre le petit quartier général, qui, d'Heilsberg se rend à Schippenheil.

Instruisez-moi, général, de l'époque à laquelle vous arriverez à Schippenheil.

A l'égard de ce qui compose le quartier général de l'intendant général, je donne l'ordre au général Dumas de le faire partir aussi demain, 11, d'Osterode, pour se rendre à Kœnigsberg, où S. M. pense qu'il peut être rendu le 13 ; donnez de votre côté cet ordre ; joignez-y quatre brigades de gendarmerie pour l'escorter en route, et recommandez que cela marche dans le plus grand ordre ; donnez l'itinéraire, et prévenez à l'avance le général Hogendorf, gouverneur à Kœnigsberg.

Chargez M. l'adjudant commandant Hutot, de commander la colonne du quartier général de l'intendant général. C'est avec lui que je correspondrai pour les objets de service, à Kœnigsberg.

Faites connaître que l'Empereur sera demain, 11, à Kœnigsberg, afin que les officiers et courriers y soient dirigés et non sur Dantzig.

Vous laisserez pendant quelques jours un adjudant commandant et deux adjoints à Osterode, formant un petit bureau d'état-major, afin de diriger tous les convois, les officiers et dépêches, etc., sur Kœnigsberg ou Gumbinen, suivant l'endroit où il saura qu'est le quartier général de l'Empereur ; il ne quittera Osterode que par un ordre de moi.

NOUVELLE COMPOSITION DU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL POUR LE MOMENT

L'intendant général et tous les employés de l'administration.

Le payeur et la caisse de l'armée.

L'Intendant général doit avoir avec lui :

Le médecin en chef et tous les chefs de service ;

Quant au chirurgien en chef, aux ambulances et à tout ce qui est nécessaire pour un champ de bataille, tout cela rejoindra et suivra le petit quartier général, à la tête duquel est le commissaire ordonnateur Joinville.

Le général Monthion et tout ce qui appartient à l'état-major du major général, se trouve détaché du grand quartier général et suivra, quand il en recevra l'ordre, la marche du petit quartier général avec la compagnie d'élite, la gendarmerie, laissant à l'intendant général pour escorte un officier ou un maréchal des logis avec quatre brigades de gendarmerie.

Quant aux gros bagages inutiles à l'armée active, soit de l'état-major du génie, soit de l'état-major de l'artillerie, soit de l'état-major du major général, à la tête duquel est le général Monthion, ils suivront le quartier général de l'intendant général.

Le 12, le major général était à Kœnigsberg. L'avant-veille, l'Empereur avait complété ses premières indications au roi Jérôme, en lui écrivant, qu'il réglait la marche de l'armée de façon à exécuter un mouvement général par sa gauche, en refusant constamment sa droite. Il comptait que vers le 20, les 1er, 2e et 3e corps, la Garde et deux corps de cavalerie pourraient manœuvrer pour passer le Niémen; et qu'après avoir franchi ce fleuve, l'armée porterait sa droite, selon les circonstances, sur Grodno et Bialystok, où elle serait rejointe par le corps autrichien.

Pendant le séjour à Kœnigsberg, Berthier s'occupa de l'organisation des derrières de l'armée; et notifia aux maréchaux, les lignes de communication arrêtées par l'Empereur. Entre la Vistule et le Niémen, la route allait de Thorn à Gumbinnen, en passant par Graudenz, Marienwerder, Elbing et Kœnisgberg, la route sur Varsovie passait par Rastenbourg, Willenberg et Pultusk. La communication sur Dantzig, se faisait par Pillau ou Marienbourg.

Le 18 juin, le major général arriva à Gumbinnen. Ses dernières dépêches avaient eu pour résultat le rassemblement des corps d'armée, sur les bords de la Prégel, avant le passage du Niémen. Une grande revue y fut passée par l'Empereur, que Berthier accompagnait. Ce dernier se rendit ensuite à Wilkowiski où il dut passer la nuit comme Napoléon, dans une petite ferme, au milieu de la forêt, d'où l'armée allait déboucher le 23, pour arriver sur le Niémen, en amont de Kowno.

Elle n'avait plus qu'à franchir ce fleuve et à commencer les hostilités.

§ 3. *Armée de 1812. — Etats-majors.*

Le vaste mouvement de concentration prescrit par

l'Empereur et dont le major général avait assuré l'exécution était terminé. Il avait été divisé en plusieurs opérations, dont l'échelonnement habilement ménagé avait contribué à maintenir un ordre remarquable et à obtenir le résultat désiré.

La première avait commencé à la fin de février : elle comprenait le mouvement de l'armée d'Italie vers l'Allemagne ; celui de Davout, de Hambourg, sur l'Oder et du corps saxon, sur Kalish.

En seconde ligne, on avait eu les mouvements du 2e corps (Oudinot), sur Berlin ; du 8e (Jérôme), sur Glogau et du 3e (Ney), sur Erfurt.

Une seconde opération effectuée en avril, avait porté le 1er corps (Davout), sur la Vistule, entre Thorn et Marienbourg ; les Polonais et les Saxons, sur Varsovie ; et le 8e corps (Jérôme), sur Posen ; puis, en seconde ligne : le 2e corps (Oudinot), sur Stettin ; le 3e (Ney), sur Francfort-sur-l'Oder ; et le 4e (prince Eugène) avec les Bavarois, sur Glogau.

En troisième ligne, on avait eu le mouvement de la Garde et des parcs, sur Berlin.

Une troisième opération exécutée du 15 avril à la fin de mai, avait poussé les deuxième et troisième lignes sur la Vistule, et le corps prussien, alors en avant-garde, entre Elbing, Pillau et Kœnigsberg ; l'aile droite sous le roi Jérôme était dirigée sur Grodno et le centre conduit par Napoléon, s'étendait de Tilsitt à Kowno.

Enfin une quatrième opération en juin, avait amené l'armée sur le Niémen.

Le major général n'avait eu qu'à transmettre les ordres de l'Empereur qui avait tout combiné, tout prévu et montré encore une fois les vastes ressources de son génie. Mais que de fois Berthier n'avait-il pas eu à expliquer et à développer les intentions de Napoléon ? Et, en fin de compte, la transmission et l'exécution avaient été assez précises pour parer à tous les embarras et pour

ne soulever aucune récrimination. Le résultat de ces marches à travers l'Europe centrale avait été assez parfait pour satisfaire l'Empereur lui-même. Le concours du major général et de ses officiers avait donc été remarquable, malgré l'effort moral et physique qu'il avait exigé dans des circonstances extraordinaires. Mais cette fois, l'Empereur souvent irrité, ou assombri, l'esprit harcelé par les affaires d'Espagne, devenu plus despote que jamais, n'exprima pas sa satisfaction. A chaque instant au contraire, il grondait sur toutes choses et parfois avec une dureté qui brisait les amitiés et les dévouements.

A son arrivée sur la zone des concentrations, il voulut d'abord voir le 1[er] corps. Il rencontra Davout à Marienbourg. Ce grand homme de guerre n'avait cessé depuis 1809 de lui rendre des services éminents. Commandant en chef des forces françaises dans le nord de l'Allemagne, il avait organisé en 1812, la masse la plus imposante de la Grande Armée. L'Empereur lui avait de grandes obligations. Il ne lui en sut aucun gré, et lui témoigna, par son attitude, des dispositions plutôt malveillantes. Ce fait fut très remarqué et froissa l'entourage du maréchal, qui comptait tant de vaillants guerriers.

Il en attribua la cause à l'inimitié de Berthier. Cette explication fut admise et répétée. Thiers devait plus tard la développer en ces termes. « Davout avait malheureusement auprès de Napoléon, un ennemi secret et dangereux, c'était le major général Berthier. Celui-ci était resté inconsolable de ce qu'en 1809 on l'avait accusé d'avoir compromis l'armée, tandis qu'on attribuait au maréchal Davout le mérite de l'avoir sauvée ; de plus, il jalousait dans ce maréchal des talents qui avaient quelque analogie avec les siens, car Davout, outre qu'il était un redoutable général de combat, aurait été pour Napoléon, un chef d'état-major accompli, s'il eut été moins rude. Par ces motifs peu dignes de lui, le prince Berthier,

devenu avec l'âge chagrin et défiant, relevait auprès de Napoléon, les moindres résistances que le maréchal Davout opposait aux ordres impériaux et, s'il y avait quelques détails qui ne répondaient pas au plan général conçu de loin, ce qui devait arriver souvent, provoquait contre ce maréchal une lettre sévère (1). »

Jusqu'à présent nous n'avons aucun document permettant de prouver que cette assertion n'était pas juste. Mais l'étude approfondie de la vie de Berthier, de sa correspondance officielle et intime, laisse une conviction qui ne concorde pas avec le récit, pourtant très étudié de Thiers.

Il est douteux qu'après la campagne victorieuse de 1809, après avoir été créé prince de Wagram, Berthier fut resté inconsolable de l'incident de Ratisbonne. Il est même douteux qu'il y ait encore songé. On a vu d'autre part qu'il n'en voulait pas à Davout. Sa lettre du 13 avril, relatée ci-dessus, inspirée par l'amitié, paraît très sincère. Et, en communiquant à Davout le rapport confidentiel du colonel Lejeune, Berthier lui en avait donné une preuve irrécusable. Car un chef d'état-major ne doit jamais divulguer une pièce de ce genre, sans l'ordre de son général.

Les papiers qui nous ont été laissés, montrent d'ailleurs que Berthier a toujours tenu à l'amitié de Davout. Les hommes qui ont vécu auprès de lui, Lejeune, Mathieu-Dumas, Monthion, qui l'ont vu de près en 1809 et en 1812, ont toujours parlé, du soin avec lequel il prenait, auprès de l'Empereur, la défense de ses compagnons d'armes, quand c'était possible, et cela, à leur insu.

On peut admettre que Davout eut été un bon chef d'état-major, s'il eut été moins rude. Mais un officier d'état-major acceptera difficilement cette assertion. Il

(1) Thiers, 13, 542.

faut pour ces fonctions, un esprit de conciliation que Davout n'avait pas. Il faut aussi une connaissance des réglements, une patience et une expérience de la correspondance militaire que le maréchal Davout n'avait pas eu le temps d'acquérir. Il est donc surprenant que Berthier ait eu, à cet égard, quelque raison d'être jaloux.

Mais ce qu'on peut affirmer, c'est que l'Empereur n'a probablement jamais donné à personne le droit de provoquer, près de lui, des observations ou des reproches. Il n'admettait que l'obéissance passive et empressée. Mais il voulait qu'on lui dit tout, qu'on lui montrât tout; il voulait tout savoir, pour pouvoir prendre des décisions justes. Et, sur les choses militaires, la première personne chargée de tout lui dire, c'était le major général.

Celui-ci savait que le jour où il dissimulerait un fait, une lettre, une vérité, il perdrait sa confiance. L'Empereur tenait à la sincérité en toutes choses.

Il savait donc qu'en organisant son armée de 1812, Davout avait quelquefois modifié ses ordres dans l'intérêt du service. Il savait aussi que les Polonais avaient songé à ce maréchal pour en faire un roi. On l'avait dit et répété dans les salons de Varsovie; on en avait parlé dans ceux des Tuileries. L'Empereur en avait été irrité. Il était dans son caractère de s'offusquer de l'ambition de ses lieutenants; et le fait d'entendre citer le nom de Davout, en arrivant sur la Vistule, comme celui d'un futur roi de Pologne, n'était pas de nature à le calmer. Tout cela suffisait pour provoquer chez lui une froideur marquée.

A cette époque du reste, il semblait mécontent de tout et de tous, peut-être parce qu'il n'était pas content de lui-même et qu'il se sentait lancé dans une entreprise hasardée. Depuis quelque temps, il ne traitait plus ses anciens compagnons d'armes, avec sa bienveillance accoutumée. Davout était en défaveur, c'était certain; mais non par la faute de Berthier. Napoléon était ennuyé

de sa haute influence. Il tint à le lui faire sentir dès son arrivée.

« Ainsi Napoléon, dit Thiers, inconstant pour ses lieutenants, comme la fortune allait bientôt l'être pour lui-même, devançant pour eux les caprices de cette mobile divinité, semait de morts et de disgrâces la route fatale qui allait bientôt le conduire lui-même à une chute épouvantable (1). »

En résumé, d'après ce qui a été dit jusqu'à présent sur le caractère de Berthier, on serait plutôt tenté de croire que la disgrâce de Davout fut pour lui un sujet de tristesse et une nouvelle occasion de constater avec regret, que depuis quelque temps, l'Empereur prenait facilement l'habitude de l'injustice,

On était maintenant à la veille de franchir le Niémen; la composition de l'armée, mérite à ce moment de fixer l'attention, car elle ne devait pas rester étrangère aux suites de la campagne. Dans son ensemble, elle représentait une force redoutable, supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Examinée en détail au contraire, elle contenait des éléments de faiblesse, tels que Napoléon n'en avait jamais eu.

Composée de huit corps et de la Garde, elle comptait plus de 600.000 hommes. Avec les troupes laissées en France, en Italie et en Espagne, Napoléon avait sur pied, plus de 1.100.000 hommes. Sur les 600.000 de la Grande Armée, il y avait environ 370.000 français, et deux cent trente mille étrangers, dont 80.000 environ obéissant avec résignation et 150.000 animés plutôt de sentiments de haine. Ceux-ci, il est vrai, formaient des corps distincts. La véritable force de cette armée résidait dans les corps de Davout, Oudinot, Ney, dans la Garde et dans les corps de réserve de cavalerie. Mais même dans ces

(1) Thiers.

masses, le nombre des anciens soldats n'était pas assez élevé pour donner aux régiments cette puissance de cohésion qu'allaient exiger, avant peu, les terribles épreuves de cette campagne.

A la fin de juin, 423.000 hommes, dont 300.000 d'infanterie, 70.000 de cavalerie, 30.000 d'artillerie avec un millier de canons et 6 équipages de ponts, étaient rassemblés près du Niémen. L'Empereur avait laissé en réserve, en Prusse, une armée de 130.000 hommes, chargée de protéger ses derrières.

Déjà en arrivant sur la zone de concentration, cette armée avait révélé des causes de faiblesse. Dans leur marche à travers l'Allemagne, les troupes mal nourries, avaient affreusement pillé. Les populations avaient eu leur pays dévasté, et partout, on s'était indigné contre les Français, cause première de tout ce mal. Les moyens de transports avaient manqué, une quantité de chevaux ayant péri en route, et, pour y suppléer, on avait imposé des réquisitions à des paysans indignés, qui n'avaient obéi qu'à la force. On n'avait ainsi semé sur la route, que des souffrances et des colères. Le résultat ne s'était pas fait attendre et l'armée, avant de franchir le Niémen, comptait déjà plus de 60.000 malades.

Au quartier impérial, le personnel des états-majors s'était augmenté, au point d'attirer l'attention de l'Empereur, qui essaya plus d'une fois de le réduire. Mais cela tenait surtout à l'adjonction des contingents étrangers, qui avaient fourni d'assez nombreux officiers, princes ou autres, dont la place était dans les états-majors.

L'état-major général avait cependant gardé sa composition habituelle.

Le prince de Neuchâtel avait six aides de camp, dont deux colonels, un chef d'escadron et trois capitaines.

Le général Girardin, son ancien aide de camp, était employé près de lui comme disponible.

On retrouvait dans le cabinet particulier du prince, son personnel ordinaire :

M. Le Duc, commissaire ordonnateur, secrétaire intime :

M. Salamon, chargé des mouvements des troupes;

M. Denniée fils, ordonnateur en chef;

M. Dufresne, inspecteur aux revues, chargé du personnel des corps;

M. Guillabert, commissaire des guerres, chargé de l'administration ;

Deux commissaires des guerres, adjoints, et un ingénieur géographe.

Le baron Denniée fils, qui avait déjà été attaché à la personne du prince dans les campagnes précédentes, avait été rappelé d'Espagne, où il remplissait, auprès du maréchal Victor, les fonctions d'ordonnateur en chef du 1er corps d'armée, pour être chargé des détails relatifs au personnel de l'état-major général. Berthier lui confia en outre sa correspondance avec l'intendant général, et voulut qu'il l'accompagnat partout (1).

En juin, il n'y avait auprès du major général que deux généraux.

L'état-major général comprenait :

Trois généraux de brigade remplissant les fonctions d'aides-majors généraux ;

Le général comte Bailly de Monthion, qui était chef de l'état-major et le véritable sous-chef d'état-major ;

Le baron Guilleminot, commandant le petit quartier général ;

Le baron Jomini, chargé de l'historique de la campagne et qui avait été désigné par l'Empereur. On le disait déjà assez mal avec Berthier.

---

(1) M. Denniée nous a laissé un itinéraire de l'Empereur, très utile à consulter.

Il y avait ensuite douze adjudants commandants, dont un prince de Hohenzollern-Hechingen ; dix-neuf chefs de bataillon ou d'escadron ; dix-neuf capitaines, dont le nombre s'éleva promptement en raison des besoins du service. Deux mois après le passage du Niémen, il était de vingt-huit.

Le général de division Sanson était, comme toujours, chargé du service de la topographie et de la surveillance de l'histoire militaire. Il avait sous ses ordres : dix ingénieurs géographes, dont un commandant et deux lieutenants et quatre dessinateurs.

En examinant cette énumération, on voit que le major général, fidèle à ses habitudes, conservait la même composition et le même personnel. Celui-ci, de son côté, lui restait invariablement attaché, ce qui est toujours une preuve de l'aménité de caractère et de la bienveillance du chef.

Au 1er corps d'armée, on trouvait pour l'état-major : un colonel aide de camp ; deux commandants aides de camp ; trois capitaines aides de camp ; un lieutenant aide de camp. Total sept.

État-major : un général de brigade, chef d'état-major, avec deux aides de camp ; deux adjudants commandants ; un chef de bataillon adjoint, commandant le quartier général ; neuf capitaines adjoints d'état-major ; un lieutenant adjoint d'état-major. Soit quatorze officiers d'état-major. Cet effectif dépassait celui des autres corps d'armée, par suite de l'importance qu'avait eu au début le commandement de Davout.

L'état-major d'une division d'infanterie comprenait : trois aides de camp du général commandant ; un adjudant commandant chef d'état-major ; un officier supérieur ; un capitaine adjoint d'état-major. Total : trois officiers d'état-major.

Dans les brigades, les généraux avaient ordinairement deux aides de camp qui suffisaient au service.

Les divisions de cavalerie avaient le même personnel d'état-major que celles d'infanterie.

En résumé, les états-majors des corps constitués avaient conservé, en 1812, l'organisation réglementaire qu'ils avaient depuis la création de l'Empire. Mais leur chef suprême, le major général avait vieilli. Son âge n'était plus celui des hommes appelés à prendre part aux guerres de mouvement que dirigeait Napoléon.

Néanmoins, il était encore vert et n'avait pas hésité à suivre l'Empereur dans son audacieuse entreprise. Il comptait toujours sur ses forces et sur son dévouement pour le seconder comme autrefois, et le satisfaire pleinement.

L'organisation de son service, sa vie intime auprès de l'Empereur et le mode de transmission des ordres nous ont été racontés par le baron Denniée. Son récit donne à ces détails une physionomie spéciale et présente l'intérêt qu'inspire toujours un témoin oculaire.

Le prince de Neuchâtel, dit-il, était en campagne inséparable de l'Empereur; son habitation personnelle était toujours sous le même toit, quelque vaste ou quelque exigu que pût être le château ou la chaumière. L'Empereur faisait des apparitions assez fréquentes dans le cabinet du prince, et n'en sortait jamais sans donner un signe de bienveillance à l'un de nous; le silence le plus absolu y était observé, et l'entrée en était même interdite aux aides de camp du prince : la moindre infraction à cet ordre aurait excité d'une manière d'autant plus vive son mécontentement, qu'il ne pardonnait ni la curiosité, ni l'indiscrétion.

Le prince n'admettait près de lui qu'un très petit nombre de personnes; elles devaient suffire et suffisaient à la transmission des ordres de l'Empereur, ordres dont le protocole n'a jamais varié :

Mon cousin, ordonnez à M. le maréchal.....

Mon cousin, ordonnez à l'intendant général.....

Et, selon que l'ordre concernait une ou plusieurs branches de service, soit mouvement de troupes, soit dispositions administratives, le prince, après en avoir pris connaissance, le remettait à l'un de nous; celui-ci expédiait et soulignait la partie de l'ordre qui se rattachait à la spécialité dont il était chargé, puis ensuite le remettait à son voisin, qui en complétait la transmission en ne faisant subir aux ordres de l'Empereur que cette unique inversion :

Monsieur le maréchal, l'Empereur ordonne.....

Monsieur l'intendant général, l'Empereur ordonne.....

Les ordres ainsi expédiés étaient remis au prince, qui ne les signait jamais sans les avoir collationnés.

Néanmoins, il arrivait parfois, pendant les marches, que l'Empereur donnait des ordres verbaux au major général; dans ces circonstances, le prince les dictait soit à un de ses aides de camp, soit le plus souvent à moi-même; mais, arrivé au quartier général, ces ordres verbaux étaient toujours confirmés par des ordres écrits plus explicites que les premiers.

Ainsi l'Empereur seul imprimait le mouvement, seul il donnait la direction à tous les services; car telle était l'application de ce vaste génie, que l'histoire de ses campagnes est tout entière dans sa correspondance avec le major général (1).

Dans son itinéraire de l'Empereur, le baron Denniée nous a transmis un portrait du maréchal Berthier en 1812, qui emprunte aux souvenirs de cette campagne un intérêt particulier. Il complète les détails qui précèdent, sur les états-majors, et il devait, par suite, trouver ici sa place.

La plupart des écrivains qui ont parlé du prince de Neuchâtel ont méconnu son caractère.

La vie du maréchal Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram, a été, pendant vingt années consécutives, une vie d'abnégation et de dévouement. Jamais il ne parlait qu'au nom de l'Empereur, et surtout ne permettait pas qu'on le remerciât personnellement des récompenses ou des faveurs qu'il faisait obtenir. Sa réponse habituelle était:

« Monsieur, ce n'est pas moi, c'est l'Empereur qui..... c'est l'Empereur qu'il faut remercier. »

Le nom du prince de Neuchâtel était profondément respecté dans l'armée.

Il était doué d'un esprit droit et juste, d'une valeur calme et brillante, d'une activité infatigable et d'une rare facilité à tracer la configuration d'un terrain. Sa plus éminente qualité, comme major général, était une exactitude ponctuelle et une obéissance passive, exempte de tout commentaire, aux ordres écrits de l'Empereur, et enfin, une prévoyance si inquiète et si minutieuse, lorsqu'il s'agi-

---

(1) Itinéraire de l'Empereur Napoléon pendant la campagne de 1812.

sait de la transmission d'un ordre important, qu'on aurait pu regarder ses précautions comme excessives, si, dans plus d'une circonstance, elles n'avaient assuré le succès des opérations. Ainsi, au moment où l'Empereur manœuvrait sur Eylau (Pologne, 1807), le prince, vu l'importance des ordres, dépêcha successivement et par des directions différentes huit officiers d'état-major au maréchal Bernadotte. Un seul parvint à sa destination : c'était le dernier officier parti du grand quartier général; les sept autres avaient été pris.

Il donnait, le premier, l'exemple d'un profond respect envers l'Empereur; respect imposé d'ailleurs par Napoléon, qui avait su mettre une telle distance entre sa personne et ses généraux, que le prince de Neuchâtel, vice-connétable, major général de l'armée, confident de ses plus secrets desseins, ne s'est jamais présenté devant lui que dans une tenue complète : habit agrafé, botté et éperonné, épée au côté; et cela, la nuit comme le jour, au bivouac comme dans les palais. Une fois entre autres, c'était à Varsovie (le 8 janvier 1807), l'Empereur fit appeler le prince dix-sept fois dans la même nuit.

Le prince de Neuchâtel cachait un cœur affectueux sous une écorce qu'il s'efforçait de faire paraître rude, et, de même que l'Empereur, il s'accoutumait difficilemeut aux visages nouveaux; mais en revanche, sa bienveillante sollicitude n'a jamais cessé de protéger dans le cours de leur carrière, les officiers qui avaient servi près de lui.

Ce portrait paraît sincère. L'impression qu'il laisse sur le maréchal Berthier diffère sensiblement de celle que nous ont donnée une partie des historiens de cette époque. Et il semble que pour convenir au caractère de l'Empereur, il fallait que le maréchal fut bien tel que Denniée l'a dépeint.

Dans les qualités qui lui ont été attribuées, on retrouve celles qui l'ont fait distinguer dans sa jeunesse et dans son âge mûr, au moment où son enthousiasme pour Bonaparte éclatait dans ses moindres rapports. Mais on les retrouve modifiées par l'âge, développées par l'expérience, transformées par les événements, et assez universellement connues pour faire dire de lui par un de ses contemporains, que son nom était « profondément respecté ».

Au point de vue des états-majors et du commande-

ment, la Grande Armée de 1812 semblait donc posséder une valeur comparable à celle du passé. Ses cadres étaient aussi formés par un personnel éprouvé. Mais ses troupes présentaient une composition trop hétérogène pour n'avoir pas des germes de faiblesse. C'était un amalgame de toutes les nations, sans lien entre elles, et quoiqu'on eut laissé à chaque pays son groupement particulier, cet ensemble ne représentait pas un instrument militaire aussi redoutable que ceux dont l'Empereur avait disposé jusqu'alors.

§ 4. *Premières opérations.*

Avant d'entreprendre cette nouvelle campagne, le major général, reprenant ses habitudes passées, renouvela aux chefs d'état-major ses recommandations habituelles. Il leur adressa la circulaire suivante :

Berthier aux chefs d'états-majors.

Kœnigsberg, le 14 juin 1812.

La campagne va commencer; l'armée est en mouvement; c'est le moment où il y a le plus de difficultés à donner les détails de situation. C'est cependant celui où il est le plus important de les fournir exactement; l'Empereur désire qu'on y porte un soin particulier, surtout pour les états de cinq jours sur lesquels il faut indiquer exactement les présens sous les armes, les malades, les blessés, les tués, les prisonniers de guerre et les déserteurs. Il faut bien faire sentir aux corps qu'ils doivent regarder comme un devoir envers l'Empereur de faire connaître scrupuleusement la vérité; les états de situation sont pour S. M. seule; la situation de ses armées influe essentiellement sur les opérations. Je vous recommande donc de mettre le plus grand soin à faire suivre les dispositions de cette lettre. Il ne faut point avoir la fausse honte de laisser ignorer le nombre des déserteurs, etc....., parce qu'il est important de savoir de quelle manière manquent les hommes.

Depuis le 17 juin, le major général était avec l'Em-

pereur dans le voisinage du Niémen, à Insterbourg, prêt à transmettre les derniers ordres, pour lancer l'armée sur le territoire russe.

L'Empereur avait résolu de déclarer la guerre au tsar Alexandre, sous le prétexte, que les propositions faites par la Russie, pendant les négociations, étaient une insulte pour la France. Mais notre ambassadeur ne devait quitter Saint-Pétersbourg que la veille du passage du Niémen.

Dès les premiers mouvements, Napoléon trouvait l'occasion d'appliquer sa manœuvre préférée qui devait le porter au centre des forces ennemies, et lui permettre de les séparer pour les accabler l'une après l'autre. Il effectuait le passage du Niémen à Kowno, parce que cette opération, favorisée par l'angle qu'y formait ce fleuve, lui ouvrait le chemin de Wilna, capitale de la Lithuanie, où il se placerait entre l'armée de Barclay de Tolly et celle de Bagration, la première sur la Dwina, la seconde, sur le Dniéper. Il accablerait alors l'une d'elles, en contenant l'autre, et frapperait ainsi, au début de la campagne, un coup retentissant qui produirait un grand effet et assurerait peut-être les succès à venir. Cette combinaison lui offrait en outre l'avantage de s'emparer de suite, d'une province de l'ancien royaume de Pologne.

Le 23 juin, tandis que les têtes de colonne débouchaient de la forêt de Wilkowisky sur le Niémen, un peu en amont de Kowno, le major général expédia les ordres pour le passage de ce fleuve. L'ennemi ne parut pas. Dans la nuit, les trois ponts furent jetés et la rive droite fut occupée. Le 24, le 1er corps (Davout), le 2e (Oudinot), le 3e (Ney), la Garde et les parcs passèrent sans encombre.

A l'occasion de ce passage, Berthier désireux d'effacer dans l'esprit de Davout, les moindres traces du dernier dissentiment, lui avait écrit le 24 : « J'ai donné les ordres

pour faire passer votre corps de préférence à tout. Je me suis porté moi-même aux ponts ce matin, à 8 heures; j'ai vu passer la dernière voiture de votre corps d'armée, etc. (1) ».

Le prince major général assista, près de l'Empereur, au magnifique défilé de ces 200.000 hommes, qui était complété par celui d'une autre armée franchissant le Niémen à quelques lieues plus loin. Il l'accompagna ensuite à Kowno où fut installé le quartier général.

Comme l'avait écrit Napoléon, dans sa proclamation du même jour, « entraîné par la fatalité, ses destins allaient désormais s'accomplir ». Ces paroles fatidiques qu'il venait de prononcer, au sujet de la Russie, allaient s'appliquer à lui-même et malheureusement aussi, à la France. Le sort de la patrie et du monde était de nouveau livré aux hasards des combats et, dans des conditions qui cachaient, sous une apparence de force, des éléments de désorganisation. Ils devaient porter leurs fruits dès les premières marches et produire, même sur les chefs, au début de la campagne, une impression des plus fâcheuses.

Le premier jour, à Kowno, l'Empereur constata avec dépit, qu'une de ses plus utiles ressources, allait lui manquer. Ses cartes « étaient si défectueuses qu'on n'y trouvait plus rien ». Il s'en plaignit à Berthier qui était dans le même cas. Les ingénieurs géographes restaient l'unique ressource pour suppléer à cette imperfection. Berthier en détacha aussitôt un à l'extrême avant-garde, auprès de Murat, et lui ordonna d'envoyer à l'état-major général, deux fois par jour, des croquis du terrain parcouru, avec des renseignements détaillés. Il prescrivit ensuite aux autres ingénieurs géographes et aux officiers d'état-major, de joindre désormais à tous leurs rapports,

---

(1) Lieutenant Fabry. *Campagne de Russie.*

des croquis du pays. Ces mesures n'étaient qu'un faible palliatif au grave inconvénient qui venait d'être signalé.

Après le passage du Niémen, l'armée fut mise en marche sur Wilna. Le major général, absorbé par le travail débordant du service en campagne, ne quitta Kowno, que le 27. Le lendemain, vers le milieu du jour, il était à Wilna. Cette ville avait été évacuée et brûlée par l'ennemi.

A cette pénible surprise, s'ajouta une intempérie extraordinaire. Des orages d'une violence inconnue s'abattirent sur le pays. Ils furent suivis d'un temps affreux jusqu'au 1er juillet. L'armée en souffrit beaucoup. Les conscrits d'abord furent très éprouvés; puis la dyssenterie se mit dans leurs rangs et causa plusieurs décès. Les nuits pluvieuses et froides firent périr des milliers de chevaux, peu habitués, aux rigueurs d'un pareil climat.

« Par suite, des quantités de voitures furent abandonnées. Le désordre se mit dans les corps, surtout parmi les étrangers. Du Niémen à Wilna, on vit 25 à 30.000 Bavarois, Wurtembergeois, Italiens, Espagnols, Anséates et même Français, s'échappant des rangs et pillant (1). »

Cette armée de maraudeurs, empressée à détruire les ressources du pays, produisit un effondrement des effectifs, dont la mauvaise composition de l'armée était la première cause. On aurait dit une débacle qui commençait.

L'Empereur en eut connaissance, et résolut de rester une quinzaine de jours à Wilna pour attendre la queue des colonnes et des bagages, qui s'étendait jusqu'à l'Elbe. Des ordres expédiés dans ce but, montraient déjà quelle téméraire entreprise c'était, de transporter six cent mille

(1) Thiers.

hommes dans un pays lointain, sans ressources pour les nourrir, avec un matériel qui n'était pas éprouvé, et une masse de soldats trop jeunes. Napoléon néanmoins se montrait confiant et plein d'espoir.

Mais son humeur s'en ressentait et ses reproches tombaient souvent sur des subordonnés qui n'y pouvaient rien. A Wilna, il avait commandé de nombreux fours pour subvenir aux besoins des troupes. Et, comme on ne put les construire à temps, il s'en prit au service du major général. « La faute en est à l'état-major, écrit-il à ce sujet; l'état-major est organisé de manière qu'on n'y prévoit rien. » Il oubliait qu'il avait pris l'habitude de prévoir pour tout le monde.

D'autres déceptions l'attendaient. Il comptait trouver à Wilna d'immenses ressources, et avait prescrit à l'ordonnateur Denniée d'en établir une situation. Les chiffres furent tellement au-dessous des espérances, que Denniée n'osa pas lui remettre ses états; et comme le major général le pressait de le faire, il les lui soumit d'abord.

En voyant quelle déception attendait l'Empereur, Berthier dit à Denniée qu'il avait bien fait et qu'il se chargeait de lui porter la situation. Mais, ajouta-t-il, « voyez sur le champ M. Daru et dites-lui ce qui se passe ». En réalité, les Russes, avaient détruit tous leurs approvisionnements. Le major général fit connaître la vérité à Napoléon, avec tous les ménagements possibles.

Au milieu de ces déboires, l'inexécution des ordres lui causait une véritable exaspération. Il était mécontent que le prince Eugène n'eut pas quitté son poste de Piloni. Il lui fit adresser de vifs reproches par le major général et lui fit dire « qu'il était ridicule qu'il fut resté sans bouger ». Il fit écrire de même au général Roguet, « qu'il fallait qu'il ait perdu la tête pour ne pas avoir continué sa route sur Wilna ».

Dans les premiers jours de juillet, Berthier s'occupa

des lignes de communication de l'armée. Elles avaient cette fois, en raison des masses mises en mouvement, une importance encore plus grande que par le passé.

Pour les protéger, Napoléon créa un nouveau corps d'armée qu'il confia à Augereau. Malgré son mécontentement de 1807, ce dernier accepta, mais sans l'ardeur et sans l'affection qu'il avait eue jadis pour l'Empereur.

Vers le 4 juillet, on vit enfin arriver sur le Niémen la tête des convois qui étaient restés en arrière; et l'on comprit alors qu'on ne pouvait pas assurer la nourriture de l'armée. Malheureusement cet état de choses devait augmenter sans cesse les désertions, le pillage, la maraude et les diminutions d'effectif.

Même dans les opérations prescrites, l'Empereur éprouvait des déboires qui l'irritaient. Le choix qu'il avait fait de son frère Jérôme pour commander son aile droite était des plus regrettables. Ce dernier ne connaissait rien des choses de la guerre; et soutenu par la faveur, souvent aveugle de son frère, il avait des prétentions sans limites. Lancé contre Bagration, et voyant celui-ci opérer sa retraite, il ne l'avait même pas poursuivi. L'Empereur lui fit de vifs reproches. « Sa conduite témoignait d'un singulier oubli des premières notions de la guerre. » Le prince de Wagram dut, comme toujours, lui adresser sur un ton acerbe, des observations qui mettaient l'état-major général dans une position pénible. Ceux qui les recevaient, savaient que la cause première des défectuosités signalées résidait dans ce commandement du roi Jérôme, considéré par tous, comme une erreur.

A la fin, Napoléon partagea cette manière de voir, et, vexé d'avoir manqué sa manœuvre contre Bagration par la faute de son frère, il le plaça sous les ordres de Davout.

Cette décision lui fut notifiée par Berthier le 6 juillet. Cette subordination était limitée au cas où les trois corps de Jérôme, 5e, 7e et 8e et le 4e corps de réserve de cava-

lerie seraient réunis au 1er (Davout). En même temps, Berthier l'invitait à activer sa marche. Le lendemain, il lui transmit de nouveaux reproches, aussi vifs que mérités. « S. M. l'Empereur trouve que vous avez ralenti la marche du prince Poniatowski (5e corps) sans raison. V. M. parle de deux séjours à donner à ses troupes, quand il s'agit d'aller à marches forcées..... L'Empereur ne trouve point vos lettres d'un style militaire..... Les deux ou trois jours que V. M. a perdus, peuvent sauver Bagration. etc.....» Le roi de Westphalie qui était vaniteux, fut blessé par ces observations; et furieux d'être mis sous les ordres de Davout, il envoya à Napoléon sa démission de commandant d'armée. Puis, sans attendre sa réponse, contrairement à toutes les règles militaires, il quitta son poste et se retira à Nowogrodek, en arrière de ses troupes. La conséquence de cette conduite et des pertes de temps qu'elle causa, fut qu'on ne put atteindre Bagration, ni le couper de ses communications. En apprenant ces nouvelles, l'Empereur s'emporta contre Jérôme et contre Davout lui-même.

Thiers a fait observer à ce sujet que la subordination de Jérôme à Davout, prescrite « au commencement de la campagne, eut été naturelle: tandis qu'adoptée après coup, à titre de punition, elle pouvait produire des froissements fâcheux et compromettre tous les résultats qu'elle était destinée à sauver. »

« La déchéance du caractère de l'Empereur, gâté par le despotisme, est la vraie cause qu'on verra dominer d'une manière désastreuse dans les événements qui vont suivre.

« C'était une faute immense d'être venu dans cette région lointaine (1). »

Le roi Jérôme n'avait ni esprit militaire, ni expérience,

---

(1) Thiers.

ni même sentiment du devoir. L'Empereur ne l'avait jamais compris et ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, de ce fâcheux événement et de ses conséquences.

Cette journée du 6 juillet fut fertile en incidents du même genre. Le prince Poniatowski avait exécuté des mouvements qui avaient été mal compris. Le major général s'en prit au général Marchand, chef d'état-major du prince. Il lui attribua une part de responsabilité dans les actes et les marches du commandant du corps d'armée. C'était la première fois que ce fait se produisait. « L'Empereur, lui écrivait Berthier, est fâché que le prince Poniatowski n'ait pas été mis plus vivement aux trousses de Bagration..... En supposant que Bagration ait pris la route de Nowogrodek, pourquoi ne faites-vous arriver le prince Poniatowski, à Nowogrodek, que le 13, tandis qu'il pouvait y être le 8. » En adressant ces observations, au général Marchand, contrairement aux traditions de l'armée, l'Empereur semblait admettre qu'un chef d'état-major pouvait prendre l'initiative des ordres à donner, lorsque son commandant de corps d'armée manquait d'expérience. Quoique ce fait fut en dehors des usages, il passa inaperçu. Ce ne pouvait être qu'une exception, car, en principe, c'était le contraire qui était admis et qui est resté une règle dans notre armée.

Le 16 juillet, le major général quitta Wilna avec l'Empereur pour se rendre à Gloubokoë, où il devait passer quelques jours. Le grand quartier général, resté à Wilna pour des raisons de service, ne le rejoignit que le 21.

L'Empereur avait attendu jusque là pour faire écrire à Davout, au sujet de l'incident du roi Jérôme. Le prince d'Eckmühl avait envoyé à ce dernier un ordre très sec. L'Empereur lui en témoigna son mécontentement dans des termes assez durs. Davout avait fait pour le mieux, afin d'être plus sûr d'atteindre Bagration. Le major général s'en rendait compte; mais il ne pouvait rien pour calmer la colère de l'Empereur. Et, comme toujours en

pareil cas, ce fut à lui-même qu'on attribua une partie du mécontentement de Napoléon.

Malgré ces incidents, l'armée s'avançait et l'Empereur rêvait toujours de frapper un coup décisif. Malheureusement, les Russes ne s'y prêtaient pas. Le 23 juillet cependant, Davout atteignit Bagration et lui livra à Mohilef, un premier combat, qui fut meurtrier. Les Russes perdirent 4.000 morts ou blessés. Le lendemain, le major général traversa la Dwina avec l'Empereur, qui était préoccupé de l'idée que les Russes pourraient bien ne pas l'attendre, dans le camp retranché qu'ils avaient à Drissa. Le 25 cependant, il y eut une rencontre à Ostrowno, où ils furent vaincus. Le combat reprit le lendemain; la lutte avait un caractère d'acharnement qui frappa les chefs de l'armée. On battit l'ennemi, mais sans lui prendre ni un canon, ni un homme. Ce manque de trophées était significatif.

L'Empereur, néanmoins, espérait être à la veille d'une grande bataille. Il passa la nuit du 26, au milieu de l'avant-garde pour se mettre, le matin, à la tête de ses corps. Berthier et la maison militaire l'entouraient comme d'habitude.

En approchant de Witebsk, on se heurta encore aux Russes. Mais leur chef, ayant appris que Bagration était dégagé, et espérant le rejoindre à Smolensk, décampa dans la nuit.

Cette retraite persistante était évidemment une manœuvre destinée à attirer l'armée au cœur de la Russie, pour la fatiguer et l'épuiser. Devant une pareille tactique, il était à craindre que le génie de Napoléon restât impuissant. C'était un obstacle qui pouvait devenir insurmontable. Des pensées de découragement en furent la suite, d'autant plus que la troupe était harassée par les marches forcées des derniers jours.

Le 28, par une chaleur accablante, on entra à Witebsk, où l'état des troupes força l'Empereur à leur donner du

repos. Berthier en prévint les maréchaux, et leur fit connaître, que le séjour qu'on allait faire dans cette ville avait surtout pour but, de rallier les hommes restés en arrière, de refaire les forces et de reconstituer les magasins.

Il fallait d'abord se rendre compte des effectifs. Le résultat était navrant.

Au 1er corps (Davout), les 72.000 hommes qui existaient à l'entrée en campagne, étaient réduits à 52.000.

Le 2e corps (Oudinot), qui avec la division de cuirassiers Doumerc, comptait 38.000 hommes, au passage du Niémen, n'en avait plus que 22 à 23.000. C'était surtout la désertion parmi les soldats étrangers et les conscrits français, qui avait produit ce déchet.

La même cause avait agi sur le 3e corps (Ney) dont l'effectif de 36.000 hommes au passage du Niémen, était tombé, un mois après à Witebsk, à 13 ou 14.000.

Le 4e corps (prince Eugène) n'avait plus que quarante-cinq mille hommes, sur les 80.000 qu'il comptait au début. Les combats en avaient enlevé 2.000 à peine. Une dyssenterie épidémique avait fait perdre 14.000 Bavarois recrutés trop jeunes et contre leur gré. Le reste avait été enlevé par les maladies et la désertion.

Les corps du roi Jérôme, composés de Westphaliens, de Polonais et de Saxons, étaient réduits dans les mêmes proportions.

Celui de Macdonald, formé de Polonais et de Prussiens, après avoir franchi 50 lieues, à peine, était diminué de 6.000 hommes sur 30.000.

La Garde impériale elle-même, forte au début, de 37.000 hommes, était réduite à 28.000. Ce déchet venait surtout des jeunes soldats Polonais qui n'avaient pu supporter les dernières fatigues.

La cavalerie était la plus éprouvée. Les divisions de cavalerie de réserve de Nansouty et de Montbrun avaient perdu 8 à 9.000 hommes. Quant à la cavalerie légère, épuisée par un service fatigant, elle était réduite de moitié.

En résumé, cette superbe armée, forte de quatre cent-vingt mille hommes devant le Niémen, n'en comptait que 235.000.

Il restait en outre 140.000 hommes échelonnés du Rhin au Niémen et environ 60.000 malades.

Il fallait ajouter à ces pertes, 75.000 chevaux de trait sur les 150.000 du début, et un nombre considérable de convois abandonnés sur les routes.

Les causes de ces déficits extraordinaires avaient été aggravées par la longueur des marches et les facilités que les vastes forêts de la Pologne offraient aux déserteurs.

Les désastres de cette funeste campagne commençaient bien avant l'époque des froids, auxquels on a voulu les attribuer. Cette diminution des hommes, des chevaux, des voitures était constatée par l'état-major depuis le commencement des opérations. Mais à Witebsk, on s'en rendit un compte exact. Berthier en fut très frappé. Jamais encore il n'avait vu l'armée fondre dans une pareille proportion. L'Empereur en fut encore plus saisi ; et son expérience lui fit pressentir que les causes d'une pareille situation ne feraient qu'augmenter à mesure qu'il s'avancerait dans l'intérieur de la Russie. Il n'y avait pourtant pas à hésiter : il fallait poursuivre l'armée russe et la vaincre. La nôtre était encore assez redoutable pour espérer le succès. Ce qui impatientait le plus Napoléon, c'était de voir ses lieutenants impressionnés par les difficultés, par la désolation du pays, par son manque de ressources et surtout par les diminutions d'effectifs. Plusieurs d'entre eux auraient voulu s'arrêter à Witebsk et à Smolensk, s'y organiser pour l'hiver et recommencer une nouvelle campagne en 1813, avec une armée solide et refaite. Ces idées lui furent exposées ; il les écouta et les discuta, mais pour les rejeter obstinément.

On ne pouvait nier qu'il n'eut pleinement raison. Comment s'arrêter avant d'avoir vaincu? Ce qu'il lui

fallait d'abord, c'était d'atteindre l'armée ennemie. On était en juillet ; on en avait le temps ; ensuite, on verrait (1). Quant à Berthier, il ne se dissimulait pas les dangers d'une situation qu'il connaissait dans tous ses détails.

Une des mesures qui s'imposèrent, en arrivant dans cette ville, fut la dissolution du commandement du roi Jérôme et de son état-major. Le major général transmit à cet égard les ordres de l'Empereur : l'état-major de l'aile droite était dissous ; le 4ᵉ corps de cavalerie faisait partie de la réserve de cavalerie ; enfin, le 5ᵉ corps (Poniatowski) et le 8ᵉ (Vandamme) devaient jusqu'à nouvel avis, prendre les ordres de Davout.

Vers le 11, l'armée, étant remise en état, se disposa à reprendre ses mouvements. A la même date, Berthier envoya à Hambourg l'ordre d'expulser Bourrienne de la ville, où il était naguère encore le ministre plénipotentiaire de Napoléon, et de le renvoyer en France, sous peine d'être arrêté. Ce fait explique la malveillance de l'ancien secrétaire de Bonaparte pour Berthier et montre le peu de cas qu'on doit faire de ses assertions.

Deux jours après, le major général quitta Witebsk. L'armée était dirigée sur Smolensk pour tourner la gauche ennemie. Le Dniéper fut franchi le 13 au soir et le 14, entre Rassasna et Liady. Le lendemain, on se heurta aux Russes qui furent refoulés, après le sanglant combat de Krasnoé. Cette victoire coïncidait avec la Saint-Napoléon et ranima l'enthousiasme des troupes.

Le 16, l'avant-garde, parvenue devant Smolensk, y livra un combat qui montra l'impossibilité de prendre cette place par surprise. Le lendemain, l'Empereur et le

---

(1) Thiers a dit à ce sujet que l'Empereur combattait l'avis de ses lieutenants « par répugnance à s'avouer ses fautes, etc. ». Nous croyons plutôt que c'était sa compréhension supérieure des opérations qui lui inspirait un avis différent. Le but était de vaincre, il ne cherchait pas autre chose.

major général, arrivés devant cette ville, allèrent reconnaître des hauteurs où les deux armées russes avaient campé, après être accourues à marches forcées pour défendre cette antique cité. On espéra enfin pouvoir livrer une grande bataille et, vers onze heures, l'ordre d'attaquer fut donné. Après une lutte acharnée qui dura jusqu'au soir, on ne réussit qu'à prendre deux faubourgs. L'Empereur voulait tenter l'assaut le 18. Mais dans la nuit, l'ennemi se déroba encore, après avoir allumé l'incendie dans tous les quartiers. Une pénible émotion s'empara des vainqueurs, quand ils entrèrent dans la cité conquise. Elle offrait à leurs yeux un nouveau témoignage du caractère sauvage de cette guerre.

L'Empereur en ressentit un dépit profond. Depuis le passage du Niémen, il échouait dans toutes ses entreprises. Il n'avait pu atteindre Bagration, ni l'empêcher de rejoindre Barclay de Tolly ; il n'avait pu déborder ce dernier entre Polotsk et Witebsk ; à Smolensk, il n'avait pu déborder la gauche de l'ennemi qui l'avait arrêté pendant trois jours. Il semblait que ses adversaires, instruits à son école, savaient à leur tour exécuter des manœuvres capables de déjouer les siennes.

§ 5. *Marche sur Moscou. — Bataille de la Moskowa.*

Néanmoins, il n'y avait qu'un parti à suivre : continuer l'offensive. Aussi, après avoir reconnu que les Russes se retiraient sur Moscou, l'Empereur dirigea l'armée sur cette ville. Il en résulta que le 19 août, à l'avant-garde, Ney rencontra une forte colonne ennemie aux abords de Valoutina et l'attaqua aussitôt. Celle-ci, bientôt soutenue par des renforts, résista avec la dernière énergie et ne céda le terrain qu'après un combat sanglant, qui resta l'un des plus meurtriers de l'époque. Ce qu'il y

eut de plus grave c'est que cette affaire resta sans résultat. L'Empereur en fut très affecté. Il ne pouvait plus aspirer à une de ces victoires éclatantes qu'il avait rêvée au début de la campagne. Il n'avait eu que des succès, mais ils avaient été chèrement payés et aucun d'eux n'était décisif. Son prestige en était atteint.

Autour de lui, l'inquiétude et l'hésitation se montraient ouvertement, et des avis contraires à ses projets parvinrent jusqu'à lui. On parlait d'un établissement d'hiver en Lithuanie. D'après le chancelier Pasquier, l'opinion dominante au quartier général, à Smolensk, était « qu'il fallait s'arrêter, assurer sa position sur la Dwina, s'y organiser pour l'hiver, refaire l'armée et recommencer au printemps une campagne décisive ». Le major général l'aurait même annoncé dans ses lettres.

Le chancelier a encore écrit qu'à Paris, « les gens éclairés, même les ministres, désapprouvaient l'expédition de Russie, et, en supputant les chances de l'Empereur, commençaient à le considérer comme un homme perdu ».

Ce qui est certain, c'est qu'après le combat de Valoutina, il hésita sur le parti à prendre : ou la continuation de la poursuite, ou des quartiers d'hiver. Pour se décider, il attendit des nouvelles de ses têtes de colonnes. Bientôt il apprit que sur sa droite, les corps de Schwarzenberg et de Reynier avaient remporté, le 12 août, une victoire éclatante sur Tormazoff, à Gorodeczna.

Sur sa gauche, Gouvion-Saint-Cyr, remplaçant Oudinot blessé, avait gagné la bataille de Polotsk sur Wittgenstein, après des mouvements d'une habileté remarquable. Il avait ainsi dégagé l'aile gauche, un instant compromise et conquis, sur le terrain, son bâton de maréchal.

Rassuré sur ses flancs, l'Empereur reçut en outre de l'avant-garde des renseignements d'après lesquels les dispositions de Barclay de Tolly, en avant de Dorogo-

bouge, indiquaient l'intention de livrer bataille. Il se décida à aller la chercher, et le départ de Smolensk fut résolu.

Peu de jours avant de quitter cette ville, le major général, sur l'ordre de l'Empereur, prescrivit aux maréchaux et commandants de corps d'armée une mesure destinée à renseigner le chef de l'armée de la façon la plus exacte. Au point de vue du service d'état major, elle mérite d'autant plus d'être relatée, qu'elle est depuis tombée en désuétude. Tous les matins, un officier du corps d'armée apportait à l'état-major général le rapport de la nuit et de la rentrée des reconnaissances. Le soir, un autre officier venait indiquer la position des corps et repartait avec les ordres. Les corps de cavalerie se conformaient à ces dispositions comme les autres.

Le 25, l'Empereur était à Dorogobouge, et encore une fois, y trouvait l'ennemi décampé. Ce nouveau déboire ne l'ébranla pas. Il espérait toujours frapper son adversaire au cœur et, le voyant se dérober sans cesse, il résolut de marcher sur Moscou, persuadé qu'il défendrait cette antique cité, berceau de la Sainte-Russie, et que sa prise produirait un grand effet sur les populations.

Ses corps d'armée avaient encore perdu 25.000 hommes depuis Witebsk et ne comptaient plus que cent cinquante mille combattants; mais cette masse lui semblait suffisante pour vaincre. Ses généraux cependant paraissaient, pour la plupart, tristes et découragés.

Ce fut dans ces dispositions qu'on partit pour Wiasma.

Le major général expédia tous les ordres et prévint Victor, qu'on l'appelait à Smolensk, pour commander les troupes sur les derrières de l'armée.

Wiasma fut trouvé abandonnée et incendiée. Les Russes avaient reculé sur Ghiat. On les suivit encore et on occupa cette localité, le 1er septembre.

Les informations reçues par l'Empereur sur les dispositions de l'ennemi, lui parurent cette fois tellement

sûres qu'il fit expédier par Berthier l'ordre de rallier les traînards, de donner un jour de repos aux troupes, de compter les effectifs et d'inspecter les munitions, en prévision d'une bataille imminente, que l'ennemi comptait livrer pour défendre Moscou.

Malgré l'espoir d'entamer prochainement cette lutte tant souhaitée, Napoléon était d'une humeur déplorable. Le service ne se faisait pas avec la rigueur nécessaire, ce qui l'irritait chaque jour davantage. Il s'en prenait alors même à ses amis, souvent avec violence.

Le 2 septembre, il écrivit au major général une lettre qui aurait été blessante pour un homme moins dévoué que lui. « L'état-major général, lui écrivait-il, ne m'est d'aucun service ; ni le prévôt de la gendarmerie, ni le vaguemestre ; ni les officiers d'état-major, aucun ne sert comme il devrait. Vous avez reçu mon ordre du jour pour les bagages ; faites en sorte que les premiers bagages que je ferai brûler ne soient pas ceux de l'état-major général..... Il est impossible de voir un plus mauvais ordre que celui qui règne. »

L'Empereur savait bien d'où venait ce relâchement. Les fatigues, les privations, les misères de toute sorte, le manque de distributions régulières, le découragement, telles étaient les causes de ces irrégularités.

Il en était tellement persuadé que, deux jours après l'entrée à Ghiat, il fit adresser par le major général aux maréchaux et commandants de corps, des recommandations spéciales pour les signaler. « Nous perdons tous les jours beaucoup de monde par le défaut d'ordre qui existe dans la manière d'aller aux subsistances..... Il est urgent de mettre un terme à cet état de choses qui menace l'armée de sa destruction..... Le nombre de prisonniers que fait chaque jour l'ennemi, se monte à plusieurs centaines, etc..... »

Tous ces faits montraient des germes de dissolution. Il fallait aviser. Mais les chefs eux-mêmes étaient mé-

contents. Presque tous avaient été, à leur tour, plus ou moins blessés par les reproches de l'Empereur. Davout, Ney, Murat, Oudinot et Victor avaient été, à certains moments, l'objet de propos irrités, que souvent ils n'avaient pas mérité. L'Empereur éloignait ainsi de lui, comme à plaisir, les hommes qui lui étaient le plus attachés.

Il eut même à cette époque, avec le major général, une première brouille qui laissa dans l'âme de ce dernier un souvenir des plus pénibles. Elle a été racontée par M. Denniée qui en fut le témoin oculaire. On était à Ghiat.

Depuis trois jours une pluie constante fatiguait l'armée, et avait occasionné des pertes en hommes et en chevaux d'autant plus nombreuses que le soldat ne recevait aucune distribution de vivres, et que plus on approchait de Moscou, moins le pays offrait de ressources; en un mot, l'existence des hommes était un problème.

D'un autre côté la saison était avancée, et l'on regardait comme impossible de pousser plus loin.

Telle était l'opinion du prince de Neuchâtel, qui hasarda de sages représentations à l'Empereur. Il les reçut fort mal : « Allez-vous en, lui dit-il, je n'ai pas besoin de vous ; vous n'êtes qu'une..... Rentrez en France ; je ne retiens personne de force. »

A ces dures paroles, le prince se grandissant de toute la dignité d'un dévouement éprouvé et sans bornes, fit cette belle et noble réponse :

« Quand l'armée est devant l'ennemi, le vice-connétable ne la quitte pas, il prend un fusil et se met dans les rangs des soldats. »

Cette bourrasque affligea profondément le prince de Neuchâtel, qui, bien que mangeant habituellement avec l'Empereur, resta jusqu'à Mojaïsk sans qu'un officier de la bouche vînt lui annoncer comme à l'ordinaire : « L'Empereur est servi (1). »

Au sujet de cet incident, Thiers raconte que « Berthier, qui avait à la guerre le bon sens du prince Cambacérès dans la politique, se permit d'adresser quelques

(1) Denniée. Itinéraire de l'Empereur pendant la campagne de 1812.

observations à l'Empereur, sur les dangers de cette expédition poussée à outrance et exécutée dans une seule campagne au lieu de deux. Il fit valoir la fatigue, la disette de vivres, l'affaiblissement prolongé des effectifs, la mortalité des chevaux et, par dessus tout, la difficulté du retour. Napoléon s'irritait de trouver dans la bouche des autres, l'expression des pensées qui obsédaient son esprit. Il reçut fort mal ces observations, etc. (1). »

Il n'est guère possible de juger après tant d'années, les mobiles qui ont dicté la conduite de l'Empereur. Il est certain cependant, qu'une fois lancé à la poursuite d'un objectif qui le fuyait sans cesse, Napoléon devait la continuer et arriver à un résultat. A peine à cinq marches de Moscou, il ne pouvait plus rétrograder sans avoir l'air d'être vaincu et sans porter à son prestige une atteinte irréparable. Il devait donc continuer sa marche en avant et rejeter les avis contraires.

Les arguments présentés par Berthier avaient néanmoins leur valeur ; et, dans les circonstances présentes, il fallait un certain courage pour les présenter. Ils étaient l'écho des appréciations qui circulaient dans l'entourage des maréchaux. On était impressionné ; on voyait approcher l'hiver ; les souvenirs de 1807 étaient encore présents à l'esprit de tous. Mais si l'on avait dû préparer des quartiers d'hiver en Pologne, ou en Lithuanie, il eut fallu le faire plus tôt. A Ghiat, au moment où l'on annonçait une grande bataille, à quelques lieues de Moscou, il n'était plus temps, et l'Empereur, dans sa persistance, avait pleinement raison.

Ce qui ressortait le plus clairement de cet incident, c'était son irritabilité, son humeur despotique, l'oubli des services rendus, sa facilité à offenser ses meilleurs serviteurs et à laisser dans leur âme des impressions pé-

(1) Thiers.

nibles qui ne pouvaient plus s'effacer. Berthier ne méritait pas cet affront, et comme l'a dit Denniée, il en resta profondément affecté.

Quoiqu'il en soit, Napoléon continua sa marche, et ses rapports de service avec le major général restèrent en apparence, ce qu'ils étaient jadis. Ils quittèrent Ghiat, le 4, à midi, pour aller camper à Gridnova.

L'armée russe était passée sous les ordres du vieux Kutusof qui s'apprêtait à livrer bataille à Borodino.

Le 5, à Schwardino, la possession d'une redoute donna lieu à un sanglant combat. Le lendemain, on pressentit l'imminence de la bataille. Après avoir passé la nuit au bivouac, le major général monta à cheval de très bonne heure, pour accompagner l'Empereur, avec les autres maréchaux, dans sa reconnaissance du terrain. Les troupes prirent un jour de repos.

Le 7, la terrible et célèbre bataille de la Moskowa s'engagea au point du jour. Elle fut menée en grande partie par Murat et Ney avec une bravoure indicible. L'Empereur, souffrant d'un rhume, ne fit qu'y assister. On en connaît les détails. Elle fut acharnée et nous laissa maîtres du terrain, mais sans trophées, avec 30.000 hommes hors de combat, dont 9.000 à 10.000 tués ; 47 généraux et 37 colonels tués ou blessés. Les Russes comptaient 60.000 hommes hors de combat. Les maréchaux étaient mécontents et irrités ; car, après avoir tant cherché cette bataille, on n'avait pu aboutir qu'à des pertes énormes. Nous n'avions plus que 100.000 combattants, et l'armée russe avait repris sa retraite.

On a dit depuis que l'Empereur aurait obtenu des résultats plus importants, s'il avait fait donner ses réserves, à dix heures du matin, à Semenoffkoié, sur les instances de Ney et de Murat. Il avait trouvé que c'était trop tôt. On a dit aussi qu'il aurait dû engager sa Garde à Psarewo, quand l'armée russe s'y était retirée. Mais il se sentait

trop loin de sa base pour risquer sa dernière ressource.

Le major constata avec peine un singulier état d'irrésolution que sa santé pouvait seule expliquer et qui était contraire à sa nature. La raison donnée au sujet de la Garde semblait d'ailleurs la condamnation de l'entreprise et elle justifiait les dernières observations qui lui avaient été présentées.

Les jours suivants furent employés par Berthier à transmettre les ordres pour soigner les blessés, pour remplacer les munitions et rapprocher de l'armée tous les renforts restés en arrière.

La marche sur Moscou fut reprise. Le 9 septembre, le quartier général s'installa à Mojaisk. Ce fut dans cette localité que la brouille de Berthier et de l'Empereur prit fin, ce dernier l'ayant envoyé chercher, comme d'habitude, pour le dîner.

Tandis que l'armée s'avançait, il y eut encore, le 10, un combat d'arrière-garde à Krimskoié. Le surlendemain, on quitta Mojaisk, et, le 14, Berthier entra à Moscou, à la suite de l'Empereur. Les maréchaux émerveillés, comme les troupes, oublièrent un instant les mécontentements passés et ne songèrent qu'à la joie de se trouver enfin dans une capitale.

Ces impressions furent de courte durée. En pénétrant en ville, on la trouva déserte et plongée dans un morne silence. Les premiers ordres réglèrent son occupation et celle de ses abords. Mais le 15 au soir, l'incendie éclata partout à la fois. L'Empereur dut quitter le Kremlin et gagner le château de Petroskoië, où le major général et sa maison le suivirent. Quand le feu eut cessé. Berthier revint à Moscou avec l'Empereur. Tous deux étaient plus que jamais préoccupés de ces tristes événements et de cette guerre d'extermination qui faisait naître les plus tristes pressentiments.

L'Empereur s'occupa de suite de la situation. Cette

pensée, jointe à celle du retour par une route aussi longue, avec de nombreux blessés et des hommes épuisés, s'imposait à tous les esprits.

Elle amena le major général à écrire de tous côtés le 21 septembre, pour appeler à Moscou, les détachements disponibles. Il dut ensuite examiner presque tous les jours, avec l'Empereur, l'éventualité du retour. Berthier en était partisan et pensait, comme plusieurs chefs de l'armée, que le plus tôt serait le mieux. Napoléon en était aussi convaincu; mais il ne voulait à aucun prix avoir l'air de battre en retraite. Comme il l'a écrit lui-même, dans des notes qu'il a dictées au commencement d'octobre, il tenait essentiellement à « soutenir l'honneur des armes, à la hauteur où l'avait élevé cette glorieuse campagne ».

Ce fut cette pensée qui le retint à Moscou plus longtemps qu'il n'aurait dû et qui fut cause plus tard des désastres du retour.

En tout cas, il fallait d'abord se rendre compte de l'état de l'armée. Le major général reçut de l'Empereur les feuilles d'appel établies à la date du 20 septembre, et en forma un rapport résumé qu'il lui apporta le plus tôt possible. Ce document avait, dans cette circonstance, une importance particulière.

Rapport de Berthier à S. M. l'Empereur et Roi.

Moscou, le 28 septembre 1812.

Sire,

Votre Majesté m'a renvoyé les différentes feuilles d'appel au 20 septembre, en m'ordonnant de les réunir, et de les lui représenter en dossier complet.

Voici le résumé de toutes ces feuilles d'appel que je joins ici :

	Officiers	Hommes
La Vieille Garde	»	4.831
Les 1re, 3e et 5e divisions du 1er corps	»	13.821
A reporter	»	18.652



	Officiers	Hommes
	—	—
Report	»	18.652
Le 3e corps d'armée non compris sa cavalerie légère	332	5.911
Le 5e corps d'armée.	»	6.923
Le 1er corps de réserve de cavalerie	194	2.527
Le 2e corps de réserve de cavalerie, et la cavalerie du 3e corps	»	4.263
Le 4e corps de réserve de cavalerie	131	1.644
TOTAL des feuilles d'appel.	657	39.920

Les autres feuilles d'appel au 20, n'étant pas parvenues, on ne doit plus y compter maintenant; mais pour y suppléer on peut prendre les présens sous les armes suivant les derniers états de situation, savoir :

	Officiers	Hommes
	—	—
Le corps du duc de Trévise, état au 26 septembre	419	9.456
La cavalerie de la Garde environ	»	4.000
Le 4e corps d'armée (état au 20 septembre) .	1.297	26.029
La 4e division du 1er corps (état au 20 septembre)	190	4.807
La 2e division d'infanterie du 1er corps et sa cavalerie légère, environ.	»	6.000
Le 3e corps de réserve de cavalerie, environ.	»	3.000
TOTAL GÉNÉRAL des 1er, 3e, 4e, 5e corps d'armée.	1.906	53.292
Des 4 corps de réserve de cavalerie et de la Garde impériale, non compris le corps du duc d'Abrantès	2.373	93.212

En résumé, cette superbe armée de 420.000 hommes, était réduite, après trois mois, à 93.000.

Il fallait donc revenir sur ses pas. L'Empereur y était résolu et les dépêches qu'expédiait chaque jour le prince de Wagram, avaient pour but de préparer le retour. Napoléon songeait alors à établir ses cantonnements d'hiver entre le Dniéper et la Dwina, « afin de faire reposer les troupes, d'être plus à portée de ses secours, etc. » ou bien, à placer l'armée entre Smolensk, Minsk et Mohilef, dans les premières semaines de novembre, et d'y préparer une campagne sur Saint-Pétersbourg.

Mais en attendant, on ne partait pas. Le 13 octobre, les premiers froids se firent sentir. Ils indiquaient la nécessité de prendre un parti. L'Empereur au lieu de s'y résoudre, adopta une mesure qui était contraire à ses habitudes, et qui trahissait ses hésitations.

Il réunit dans un conseil de guerre, le major général, le prince Eugène, Davout, Ney, Mortier et Daru. Murat et Bessières, occupés hors de Moscou, n'y assistèrent pas. Il exposa la situation à ses maréchaux et leur demanda leur avis sur la décision à prendre. Un seul, Daru, fut d'avis d'hiverner à Moscou.

Davout critiqua la prolongation du séjour à Moscou et conseilla de partir par Kalouga. L'Empereur n'approuva pas cette direction qui fut aussi préférée par Ney.

Berthier fit valoir que le séjour de Moscou avait été nécessaire pour refaire les troupes, mais qu'en effet le moment de partir était venu. Il proposa le retour sur Witebsk, par une route parallèle à celle de Smolensk. C'était la pensée de l'Empereur. Mortier et Eugène se rallièrent à cet avis. L'Empereur réserva son opinion.

Déjà, le major général avait donné des ordres pour arrêter les convois de munitions à Smolensk et pour préparer la retraite. Le 17, il en avisa Victor. Mais l'Empereur, quoique décidé, ne se pressait pas. Un incident grave, vint supprimer toute hésitation. Sur notre gauche, Murat, confiant dans les promesses des Russes, avait envoyé ses cavaliers au fourrage. L'armée russe qui avait masqué son approche par des bois, les assaillit inopinément. Le combat de Winkowo qui résulta de cette attaque, nous permit de la repousser; mais nous fîmes de grandes pertes et il fallut changer de position.

Napoléon, furieux de cette surprise, s'emporta contre tout le monde; mais il comprit que l'heure du départ avait sonné, d'autant plus qu'il ne lui restait plus maintenant que la route de Kalouga, celle qu'il voulait éviter, pour ne pas avoir l'air de rétrograder.

§ 6. *Retraite de Russie.*

Le 18 octobre, le major général expédia les ordres pour la retraite. Murat fut prévenu que l'armée se dirigeait sur lui, par la route de Desna. Le lendemain, on se mit en marche. Le corps du prince Eugène tenait la tête, suivi par ceux de Davout, de Ney et par la Garde. Berthier quitta Moscou avec l'Empereur, à neuf heures du matin. Mortier y fut laissé pour garder la ville et faire croire que l'armée ne partait pas. L'Empereur annonça qu'il allait poursuivre l'ennemi; mais cela ne trompa personne; et la masse inouie de bagages, qui faisaient à l'arrière-garde une queue interminable, ne laissait aucun doute sur le but de la marche en arrière.

Le quartier impérial alla coucher à Trotskoië. Là, les renseignements sur l'ennemi amenèrent l'Empereur à prendre un chemin de traverse pour gagner la nouvelle route de Kalouga, donner ainsi le change aux Russes et reprendre sa liberté de mouvements sur Smolensk. Le major général transmit les ordres dans ce sens, en y ajoutant une dépêche pour Mortier qui évacua Moscou en faisant sauter le Kremlin. La conséquence de ces ordres fut de faire exécuter par l'armée un mouvement à droite pour gagner Borowsk et Malo-Yaroslawetz. L'avant-garde du prince Eugène atteignit ce dernier point, le 23. Mais les Russes, ayant deviné l'intention de l'Empereur, avaient dirigé leur armée de ce côté pour lui barrer la route. Il en résulta, le 24, un combat acharné auquel le major général assista, sur la berge gauche de la Lougea, où l'Empereur s'était placé. Les Russes nous cédèrent la ville, après l'avoir incendiée et en prenant en arrière une solide position, d'où ils commandaient notre direction de marche.

A la fin de cette journée, Berthier passa la nuit au village de Gorodnia. Là, il assista aux perplexités qui vinrent assaillir Napoléon. Sa combinaison avait échoué; pour la reprendre, il fallait livrer une grande bataille et s'encombrer encore de blessés. Il fit, suivant son habitude, la reconnaissance du terrain occupé par l'ennemi. Berthier monta à cheval au point du jour pour l'accompagner dans cette excursion, qui faillit leur devenir fatale. A peine l'état-major impérial était-il arrivé sur les bords de la Lougea, qu'une troupe de cosaques l'assaillit subitement. Berthier, Bessières, Murat, Rapp et les autres officiers mirent le sabre à la main pour combattre serrés autour de l'Empereur, jusqu'à ce que les dragons de la Garde vinssent les dégager. Le major général parcourut ensuite le terrain en tous sens, à la suite de l'Empereur, l'étudiant comme lui, pour formuler au besoin un avis. Il revint ensuite à Gorodnia, sur la rive gauche de la rivière.

Hésitant encore sur le parti à prendre, Napoléon eut de nouveau l'idée de réunir, dans un conseil de guerre, les généraux présents. Il leur demanda s'ils étaient d'avis de livrer une seconde bataille pour percer sur Kalouga, en prenant la grande route de Smolensk, dont nous étions maîtres. La majorité n'émit qu'une idée : regagner Smolensk par le plus court chemin. Berthier partagea cette opinion et l'Empereur réserva la sienne jusqu'au lendemain, 26.

Il fit alors une nouvelle reconnaissance du terrain, après laquelle il se décida pour la route ordinaire de Smolensk, que l'armée avait suivie en venant.

Il n'y avait plus à s'y tromper : c'était bien une retraite. Malheureusement, pour ne pas avoir l'air de l'exécuter en quittant Moscou, on avait perdu trois ou quatre jours et 2.000 hommes, dans un moment où le temps et les soldats étaient précieux.

Pour mettre le comble à la gravité de la situation, on

refusait la bataille que l'ennemi offrait; on lui tournait le dos, et, pour les Russes, ce mouvement ressemblait presque à une fuite. Aussi, cette résolution, quoique souhaitée par tout le monde, ne provoqua que des sentiments de tristesse.

Les ordres, transmis par Berthier, réglaient l'ensemble de la marche : La Garde était en tête, suivie par Murat, Ney et le prince Eugène. Davout venait ensuite, chargé de faire l'arrière-garde. On atteignit ainsi Wereja et Mojaïsk, où Mortier rejoignit l'armée. Le lendemain, on revint à Ghiat. Déjà le froid, la fatigue, la ruine de la cavalerie commençaient à créer de graves difficultés. Ainsi, à l'arrière-garde, l'infanterie faisait seule le service. L'indiscipline se montrait dans le convoi, où des conducteurs de voitures profitaient de la nuit pour abandonner des blessés. Derrière l'armée, on voyait déjà une foule sans nom, composée de blessés, d'éclopés et de déserteurs qui avaient quitté leurs rangs pour vivre à leur guise. La décomposition commençait.

L'Empereur se contentait de presser la marche, se plaignant souvent de ce que Davout n'allait pas assez vite. Cette hâte dans la retraite ne faisait qu'augmenter le désordre.

Le 2 novembre, Napoléon et sa Garde avaient dépassé Wiasma depuis un jour ou deux, quand Davout y arriva. Il n'avait plus que 15.000 hommes. A ce moment, le corps du prince Eugène, qui le précédait et qui n'allait pas assez vite, fut violemment attaqué par les Russes. Davout le dégagea; puis, il s'entendit avec le prince Eugène et Ney qui était accouru au bruit du canon, pour livrer à l'ennemi le combat de Wiasma, qui eut pour effet de dégager la route et de rendre nos adversaires plus circonspects.

Ce combat fut engagé à l'insu de l'Empereur qui ne s'en inquiéta pas. Il ne voulait rien voir de ce qui se passait en arrière et se plaignait même des engage-

ments qu'on avait avec l'ennemi. Il écrivait à Berthier : « Le prince d'Eckmühl retient le vice-roi et le prince Poniatowski pour chaque charge de cosaques qu'il aperçoit ».

On a porté sur la conduite de l'Empereur dans ces circonstances, des jugements accusateurs, qui auraient fait le plus grand tort à sa mémoire, s'ils avaient été mieux connus. Mais dans une existence comme la sienne, les fautes s'effacent devant les victoires; la légende qui flatte les peuples et les glorieux exploits dont ils sont fiers, s'imposent seuls à la postérité. On oublie le mal pour ne penser qu'au bien. On garde ainsi sur les événements, une histoire qui n'est pas la vérité, mais qui en approche assez pour la faire accepter.

Dans cette douloureuse retraite de Russie, on a conservé en France le souvenir de l'héroïque conduite de Ney à qui l'Empereur donna le commandement de l'arrière-garde après Wiasma ; on a surtout rappelé les souffrances du soldat et de l'officier; on s'est attaché aux événements dramatiques comme le passage de la Bérézina; et puis, c'est tout.

On n'a pas songé qu'il fallait aussi admirer Davout dans ce début de la retraite, où toujours fidèle au devoir, ayant, sur les bras, l'armée russe toute entière, il la tenait en respect, avec une poignée d'hommes et quelques généraux, qui restaient tous, ses soldats dévoués.

On n'a pas réfléchi non plus, que, dans les moments les plus périlleux de ces tristes événements, on ne vit jamais Napoléon près des combattants de l'arrière-garde, les encourageant par son énergie, les soutenant par son calme, les électrisant encore par sa présence. A Wiasma, trois corps avaient combattu; il n'y était pas. Il restait en tête, avec la Garde qui fondait aussi, mais moins vite que les autres corps, ayant près de lui, Berthier qui recevait toujours ses ordres et Murat, si valeureux naguère et maintenant accablé par ce désastre qu'il voyait

déjà emportant sa couronne. Néanmoins, le culte pour l'Empereur était si ardent, qu'on a cherché plus tard à rendre le roi de Naples et le major général responsables des malheurs de l'armée. On a écrit aussi que Berthier était consterné et que Napoléon, plongé dans ses réflexions, passait des heures entières sans prononcer une parole et ne sortant de son morne silence que pour se plaindre de ses lieutenants, comme s'il avait pu faire illusion à quelqu'un, en blâmant d'autres que lui. En réalité, les choses ne se sont pas passées ainsi.

Si l'Empereur n'assistait pas aux combats de l'arrière-garde, il ne cessait pas non plus de s'occuper de l'armée et de donner ses ordres. Il tenait trop à son commandement d'abord; ensuite, il s'efforçait de sauver ses troupes. Au sortir de Moscou, redoutant l'effet des grands froids sur des soldats aussi éprouvés, il voulait arriver le plus tôt possible à Smolensk, pour les refaire avec les énormes approvisionnements qu'il y avait rassemblés. C'est pour cela qu'il pressait tant la marche. Ce fut aussi dans ce but qu'après Wiasma, il chargea Ney de l'arrière-garde. Mais bientôt se voyant débordé par la masse des traînards, gagné par les froids, réduit à l'impuissance, il laissa agir ses lieutenants, tout en les dirigeant dans la mesure du possible.

Jusqu'à Smolensk, il espéra conserver son armée. Berthier, qui avait prévu ces malheurs sans réussir à se faire écouter, savait que désormais le seul espoir de salut résidait dans les décisions de Napoléon, dans les combinaisons qu'il ferait encore, alors que tant de malheureux laissés sur la route avaient perdu tout espoir.

Pourtant la situation s'aggravait. A Dorogobouge, le 5 novembre, les mauvaises nouvelles affluèrent. L'Empereur était d'une irritabilité extrême. Il venait d'avoir avec Davout une scène des plus vives. L'ayant revu pour la première fois depuis Moscou, au lieu de le complimenter sur l'énergie qu'il avait déployée à l'arrière-

garde, il n'eut que des reproches à lui faire. Le prince d'Eckmühl, révolté par tant d'injustice, tint tête à l'Empereur et, dépassant les limites de la subordination, s'exprima avec une raideur irritée, qui obligea Napoléon à se taire. Ce fut fini entre eux. L'Empereur ne lui parla plus et perdit à tout jamais, un de ses lieutenants les plus capables et les plus dévoués. C'était une nouvelle disgrâce et une nouvelle injustice à ajouter à tant d'autres. Ceux qui en furent témoins et Berthier sans doute, durent en éprouver une profonde tristesse. A partir de ce moment, Davout n'étant plus en faveur, on ne parla plus de lui et il fut de mode d'oublier les services éminents qu'il avait rendus depuis le départ de Moscou. C'est pour cela que dans la légende qui se forma plus tard, on finit par ignorer le rôle glorieux qu'il avait joué dans la retraite. Davout supporta sa disgrâce avec une grande dignité, soutenu par l'estime et l'affection des généraux qui le suivaient avec orgueil. Et, malgré les bruits répandus sur les sentiments de Berthier, rien, jusqu'à nouvel avis, ne permet de croire que ce dernier eut la moindre part dans l'attitude de l'Empereur à son égard.

Les renseignements parvenus à Dorogobouge étaient très inquiétants : les deux ailes de l'armée étaient menacées. On apprit aussi qu'à Paris, une tentative insensée, d'une rare audace, celle du général Malet, avait, pendant quelques heures, compromis le gouvernement impérial.

En présence de ces faits, l'énergie de Napoléon ne se démentit pas un instant. Le major général fit d'abord parvenir aux troupes, un ordre du jour destiné à leur rendre un peu de cohésion, à rallier au drapeau les hommes absents du rang, à reformer en régiments les cavaliers démontés, à réunir enfin les corps en marche sur une position fortement occupée, afin d'exécuter sur l'ennemi une attaque d'ensemble. Mais cette tentative

resta sans résultat. Il y avait en effet bien d'autres difficultés à surmonter. Si, d'un côté, les ailes de l'armée étaient refoulées, de l'autre, sa ligne de retraite était sur le point d'être interceptée.

Afin de parer à cette éventualité, Berthier expédia de suite des ordres urgents pour appeler à l'armée deux divisions tirées du corps d'Augereau, et rassembler le plus tôt possible, en avant de Smolensk, toutes les forces disponibles. L'Empereur espérait encore pouvoir y refaire l'armée et la cantonner ensuite dans la vieille Pologne.

Malheureusement, à Dorogobouge et à Mikhaïlovka, les grands froids commencèrent, devançant de beaucoup l'époque ordinaire de leur apparition. Ils surprirent l'armée sans vêtements d'hiver, sans ressources et sans forces. Ce fut un coup mortel pour le peu de cohésion qui restait encore. L'Empereur en redoutait les terribles effets. Il sentait maintenant dans quelle crise désastreuse il allait se trouver et les ordres qu'il donna à Berthier portent la trace de son anxiété. Il fallut renoncer à confier au maréchal Victor la protection de la ligne de retraite, et l'envoyer au secours de l'aile gauche pour reprendre Polotsk et la ligne de la Dwina. La lettre que lui expédia le major général et que Napoléon avait dictée, disait : « Dans peu de jours, vos derrières peuvent être inondés de cosaques ; l'armée et l'Empereur seront demain à Smolensk, mais bien fatigués par une marche de cent vingt lieues sans s'arrêter. Prenez l'offensive, le salut des armées en dépend ; tout jour de retard est une calamité. La cavalerie de l'armée est à pied ; le froid a fait mourir tous les chevaux. Marchez, c'est l'ordre de l'Empereur et de la nécessité. »

En faisant partir cette dépêche, Berthier dût penser que si l'Empereur conservait encore un reste d'espoir, ce sentiment devait être bien faible. Il reposait cependant sur l'arrivée des renforts organisés en arrière, sur une énorme remonte de chevaux qui avait été ordonnée

et sur les vastes approvisionnements accumulés sur ses communications. Cette dernière espérance devait aussi s'évanouir bientôt.

On ne trouva pas en effet à Smolensk les ressources dont le rassemblement avait été prescrit. On n'avait pu réaliser les volontés de Napoléon. C'était tout au plus si l'on pourrait nourrir l'armée pendant sept ou huit jours.

Il fallut d'abord se rendre compte des effectifs. Sous ce rapport, les situations présentées par le major général à l'Empereur étaient navrantes. L'armée était diminuée de moitié depuis Moscou. En revanche, la masse des traînards dépassait 50.000 hommes et, depuis quinze jours, plus de dix mille étaient morts de froid et de faim. C'était une dissolution qui avaient atteint tous les rangs et que les froids excessifs allaient rendre plus effrayante encore.

L'Empereur cependant fit un effort pour rassembler ses corps. Berthier transmit ses ordres. Mais on ne pouvait plus rien sur la foule des malheureux qui suivaient les voitures. En arrivant à Smolensk, n'écoutant plus personne, ils se mirent à piller, détruisant les faibles ressources dont on avait un si pressant besoin. Il n'y avait plus à songer à des cantonnements, mais simplement à maintenir libre la route de retraite menacée par la prochaine jonction des généraux russes Wittgenstein et Tchitchakoff. Le plus pressé était de quitter Smolensk.

Berthier prévenu, ordonna le départ, le 13. L'Empereur avait tenu à échelonner les corps à un jour de distance, les mettant ainsi dans l'impossibilité de se soutenir en cas d'attaque. Le lendemain matin, 14, à neuf heures, le major général partit avec l'Empereur pour Krasnoï, laissant à Ney la mission d'occuper Smolensk le dernier et de faire sauter la ville en la quittant.

Les groupes qui devaient se mettre successivement en marche après Napoléon, n'étaient plus que des squelettes. La Garde comptait à peine 10.000 hommes; le

1er corps, ayant reçu quelques soldats de la division Baraguay-d'Hilliers, en avait 11 à 12.000; le 3e corps (Ney) ne dépassait pas 5.000; le 4e (prince Eugène) était réduit à 6.000; Junot n'avait plus qu'un millier de Westphaliens; et Poniatowski ne commandait qu'à 800 Polonais. Enfin l'immense cavalerie de l'armée ne dépassait pas le chiffre de 500 hommes montés. C'était un total de 36.000 hommes à peine capables de combattre. Il fallut aussi abandonner des canons et amener seulement ceux pour lesquels on avait des munitions.

On arriva ainsi à Krasnoï, où l'on ne put pénétrer qu'en refoulant les Russes. On y apprit la prochaine arrivée de Kutusof avec son armée, menaçant de couper, de l'Empereur, les corps placés en arrière. De plus, on s'aperçut que les derniers ordres donnés n'étaient pas parvenus dans cette place. Napoléon s'en prit à Berthier et lui reprocha durement de ne pas les avoir expédiés. Le commandant de Krasnoï n'avait pas été prévenu du mouvement de l'armée, ni de celui qu'il devait exécuter lui-même au delà du Dniéper. Le major général avait bien chargé un officier de porter cet avis à Krasnoï; mais ce dernier n'avait pu arriver que le 15, après l'Empereur. Au milieu d'une pareille débacle, par un temps glacial, sous des neiges épaisses, et à travers les masses de l'ennemi, la transmission des ordres et l'exercice du commandement devenaient souvent impossibles.

A Krasnoï, du reste, l'armée faillit être perdue. Par suite de l'ordre incompréhensible donné par Napoléon à Smolensk, de faire partir les corps par détachements successifs à un jour de distance, les Russes, espérant les couper, s'avancèrent sur la ville et interceptèrent la route. Le prince Eugène qui suivait la Garde et qui aurait dû arriver le 16, se trouva en face d'eux. Il fallut se faire jour; on y réussit, après un sanglant combat, en laissant écraser une division qui se sacrifia.

Davout et Ney restaient en arrière. L'Empereur com-

prit sa faute. Il sortit de Krasnoï pour prendre position avec la Garde et recueillir Davout s'il le pouvait. Ce dernier, plus héroïque que jamais, fondit tête baissée sur les Russes, livra un combat disproportionné, sans une pièce d'artillerie, dégagea la route, rejoignit la Garde et combattit avec elle toute la journée. Il n'y avait plus que Ney à sauver. Et tandis qu'on pensait à lui avec une angoisse indicible, on apprit qu'un corps ennemi tournant Krasnoï, allait occuper la route au delà, entre cette ville et Orcha.

Napoléon craignant d'être pris, s'éloigna avec sa Garde et le prince Eugène, laissant à Davout une responsabilité des plus graves, avec un ordre sans précision. Il lui enleva même une division, pour renforcer sa Garde; puis, il lui prescrivit d'attendre Ney, mais aussi de suivre Mortier qui marchait après le prince Eugène.

Le major général ne fut pour rien dans cet ordre, car, on ne le retrouve pas dans sa correspondance. S'il l'avait reçu, il aurait dû présenter des observations à l'Empereur. A ce moment, d'ailleurs, son rôle fut assez effacé. Les circonstances étaient critiques; les ordres se donnaient directement ou verbalement.

Quoiqu'il en soit l'Empereur partit, laissant derrière lui, aux prises avec un péril imminent, deux maréchaux qu'il était réduit à abandonner pour se sauver lui-même : Davout qui venait, par son énergie, de rétablir une situation compromise et Ney, qui était séparé de l'armée par les troupes de Kutusof. On sait avec quel courage, quel héroïsme, il se tira d'affaire et rejoignit le 20 novembre à Orcha, le prince Eugène et Mortier venus au devant de lui. Il avait montré à l'ennemi et à l'armée, qu'un maréchal de France ne se rend pas.

On aurait pu croire qu'au milieu de ces dangers, l'Empereur aurait oublié de récriminer. Il n'en fut rien. Après son départ, Davout s'était trouvé en face d'une alternative cruelle. S'il restait, il ne sauvait pas Ney et était

sûrement pris. Il se décida donc à se mettre en route quand il ne vit plus d'autre issue à sa position.

Il ramena ses soldats; mais l'Empereur l'accusa hautement d'avoir abandonné Ney, et l'entourage impérial répéta ces propos qui étaient de nature à ternir la belle renommée militaire du vainqueur d'Auerstædt et d'Eckmühl. Quant à Berthier, il vaut mieux croire qu'il sut être réservé vis-à-vis d'un guerrier aussi illustre et d'un ancien ami, dont il ne pouvait dans son for intérieur, désapprouver la conduite.

Enfin, on fut réuni à Orcha. Les derniers combats avaient coûté 10 à 12.000 morts, blessés ou prisonniers, et 7 à 8.000 traînards. On ne comptait plus que 25.000 combattants et autant de traînards. On leur donna des vivres; on essaya de les refaire et de les rallier au drapeau; mais ce fut impossible.

Il n'y avait qu'à continuer la retraite et à la protéger contre les entreprises des Russes. Cette tâche était par elle-même assez difficile; car sur les ailes, les maréchaux Oudinot, Victor et le prince de Schwarzenberg n'avaient pas réussi à refouler leurs adversaires; et le passage de la Bérézina était menacé. L'Empereur quitta néanmoins Orcha, le 20 novembre, pour gagner cette rivière. Il donnait encore de rares ordres au major général, tantôt pour réduire le nombre des voitures, tantôt pour diriger Oudinot, ou Victor, sur les points de passage des rivières dont la possession lui était nécessaire. Le 22, à Toloczin, on apprit que Borizow, la tête de pont sur la Bérézina était tombé au pouvoir de l'ennemi. Napoléon étudia avec le plus grand soin cette situation et retrouvant en présence du danger, toutes les ressources de son génie, il fit donner des ordres par Berthier pour parer aux difficultés du moment. Oudinot fut lancé sur Borizow; il reprit la ville aux Russes, fit réparer le pont et simuler les préparatifs d'un passage en aval, tandis que l'Empereur faisait construire deux ponts en amont, à Studianka, où il arriva,

le 26. Dans cette journée, Berthier s'occupa des dispositions à prendre pour le passage et pour la protection des abords de la rivière; il veilla au transport sur la rive droite, du corps d'Oudinot, qui allait s'y établir et couvrir l'opération; il passa la nuit, avec l'Empereur sur la rive gauche et franchit la rivière, le 27, de bonne heure. Il resta à cheval ce jour là pour activer le passage des divers corps de l'armée, et presser cette opération, pendant la nuit et le lendemain. Le maréchal Victor était chargé de contenir l'ennemi sur la rive gauche. Les Russes rassemblaient leurs forces pour nous assaillir le 28, sur les deux rives. La lutte commença violente et acharnée. Le succès nous fut assuré sur la rive droite; tandis que sur la rive gauche, il fut longtemps disputé. Le maréchal Victor finit cependant par repousser l'ennemi; mais il n'avait pu empêcher ses boulets de tomber sur les ponts et d'y causer un désordre épouvantable. Il passa lui-même, le 28 au soir, avec les débris de son corps. Le lendemain, suivant l'ordre reçu, les ponts furent incendiés. Il restait malheureusement sur la rive gauche, une foule de traînards, et plusieurs blessés, qui n'avaient pas obéi à l'ordre donné de passer dans la nuit et qui tombèrent aux mains des cosaques.

Ce fut là, sur la rive droite, à Zanivki, que l'Empereur exprima pour la prenière fois son intention de quitter l'armée et de rentrer à Paris. Il l'écrivit, le 29 novembre, à son ministre des relations extérieures, Maret, qui était resté à Wilna. Il ne se faisait aucune illusion sur l'état de l'armée, ni sur l'impossibilité de la rallier. Berthier fut alors témoin de la scène violente qu'il fit au maréchal Victor, pour avoir eu la division Partouneaux écrasée et prise à Borizow. Victor venait de rendre un immense service en se sacrifiant pour protéger le passage des ponts. Les reproches blessants qu'il reçut furent toute sa récompense. Il fut d'autant plus outré que si la division Partouneaux avait été coupée et prise, c'était parce

que Napoléon lui-même l'avait laissée trop longtemps à Borizow.

Du 29 novembre au 5 décembre, la retraite continua dans des conditions de plus en plus déplorables, marquées seulement par un combat d'arrière-garde, livré le 4, à Molodeczno.

Depuis la Bérézina, Berthier suivait à pied l'Empereur qui était en voiture dans le carré de sa Garde, ayant Murat à ses côtés. Caulaincourt était également à pied, souvent à la portière. Derrière Berthier, marchaient ordinairement Duroc, Daru et les généraux aides de camp.

Le 5 décembre 1812, l'Empereur s'arrêta à Benitsa. On était encore à dix-huit lieues de Wilna. Cette date du 5 devait rester dans le souvenir des infortunés témoins de ce désastre. Ce fut dans cette journée, en effet, que Napoléon mit à exécution son projet de s'éloigner de l'armée. Il consulta auparavant Daru et Bassano, qui lui conseillèrent de rester. Mais, n'ayant plus d'armée, il pouvait être pris et alors perdre à la fois sa liberté, sa couronne et l'Empire. Il voulait partir avant que la retraite de Russie fut connue en France et être à Paris pour l'expliquer lui-même. C'étaient des raisons majeures. Mais s'il était resté, il aurait pu, avant peu, rallier 100.000 soldats éprouvés, les réorganiser et battre les Russes qui n'en avaient guère davantage. Et, si on l'avait vu partout donnant l'exemple de l'énergie, il aurait ranimé tous les courages, réveillé le culte du drapeau, rétabli l'ordre dans les rangs et montré de nouveau ces qualités supérieures qui avaient tant de fois assuré la victoire. Il en jugea autrement; et nul ne saurait dire s'il eut tort ou raison.

Dans la soirée du 5, il appela près de lui Berthier, Murat et le prince Eugène, pour leur annoncer son départ. Il leur exposa ses raisons et désigna Murat pour le remplacer. Il causa avec ses maréchaux, se montra bienveil-

lant et partit ensuite avec Caulaincourt, Duroc, Lobau et Lefebvre-Desnoëttes.

On a raconté que, dans cette circonstance, il y eut entre lui et Berthier une scène pénible, peu digne du caractère du major général. Le maréchal de Castellane a écrit que Berthier demanda instamment à l'Empereur de l'emmener et que, sur son refus, il renouvela ses supplications en versant d'abondantes larmes. Castellane raconte qu'il tient ce récit du commandant du palais Dariule, qui aurait entendu la scène, dans une pièce voisine, dont on avait laissé la porte entr'ouverte.

Il est assez difficile, comme on l'a déjà dit, de croire qu'en pareille occasion, des personnages comme l'Empereur et le prince de Wagram, qui était si attentif à tous les détails de service, laissaient derrière eux les portes entr'ouvertes et des témoins indiscrets pour les entendre. Il est, en outre, permis de se méfier des récits qui sont faits de troisième main.

Thiers paraît croire à la scène. « Le major général, dit-il, était complètement démoralisé et sa santé était tout à fait détruite. Les maux qu'il venait d'endurer avaient ruiné son corps et profondément ébranlé sa haute raison. Il voulait partir avec Napoléon et il fallut un langage des plus durs pour l'obliger à demeurer. Il s'y résigna avec sa docilité accoutumée, mais avec un violent chagrin, car son rare bon sens ne lui faisait entrevoir que de nouveaux et plus affreux désastres, après le départ de Napoléon. »

Il y a pourtant des lettres de Berthier, à cette époque, qui disent le contraire, qui témoignent d'une entière liberté d'esprit, d'une certaine énergie et de l'unique préoccupation d'assurer le service.

Le 2 décembre, à Sélitché, Napoléon, inquiet d'être sans nouvelles de France et d'avoir dix-huit estafettes en retard, voulut envoyer à Paris un officier sûr et dis-

cret. Il s'était adressé à Berthier, qui lui proposa un de ses aides de camp, le capitaine de Montesquiou. L'Empereur lui définit sa mission et le chargea d'une lettre pour l'Impératrice. Le prince de Wagram lui donna aussi ses commissions pour la princesse. On en verra le résumé plus loin.

Le lendemain, à Molodetchna, les dix-huit estafettes arrivèrent. Le major général, voulant profiter du premier départ de l'un d'eux, adressa la lettre suivante à la princesse de Wagram :

Molodetchna..... 25 lieues de Vilna,

le 3 décembre 1812.

Enfin, mon amie, nous recevons ensemble 18 estafettes et 7 lettres de vous. Jugez avec quel empressement, je les ai lues : le départ de votre si bonne mère, votre santé, celle de nos enfants, les détails de votre vie, combien d'intérêts, après une privation qui porte à des inquiètudes! Enfin, notre correspondance va reprendre son cours. Nos santés sont parfaites. Je n'ai que le temps de vous embrasser ; 18 estafettes à lire donnent de l'ouvrage.

Je vous embrasse, mon amie, 18 fois et autant nos enfants.

ALEXANDRE.

Trois semaines après, le bruit s'était répandu en effet que la santé de Berthier était profondément atteinte. Il en fut informé par des lettres de Paris ; d'autre part, on avait dit à la princesse qu'il avait beaucoup engraissé.

Il lui écrivit alors : « ..... Je ne sais ce que vous a dit Montesquiou. Ma santé se soutient ; je n'ai pas fait changer mes haut-de-chausses, ni mes habits ; je n'ai pas engraissé. Je suis très fatigué, voilà la vérité ; mais mon énergie et mon moral me font bien porter, quand beaucoup d'autres sont malades ; et sur celui qui m'engraisse à vos yeux, vous devez juger que j'ai souffert par mon travail, par mes tracas et par la rigueur de la saison.

J'ai trente-sept domestiques palefreniers, à moitié perdus, morts de froid, ou restés avec les pieds, les jambes et les mains gelés. Le reste souffre et plusieurs ont eu les doigts emportés, etc. ».

D'après ces lettres, on voit que le major général se portait encore assez bien au moment du départ de l'Empereur et que, loin d'être déprimé, il ne songeait qu'à son travail.

Il est probable qu'il connut l'intention de l'Empereur de s'éloigner, en même temps que Daru et Bassano. Il y a des raisons de croire qu'il demanda à Napoléon de l'accompagner, d'abord parce que c'était son devoir, ensuite parce qu'il devait tenir à éviter le commandement de Murat, avec lequel il avait été de tout temps très réservé. Tout en reconnaissant ses brillantes qualités du champ de bataille, Berthier n'avait jamais pu oublier ses défauts, ni lui accorder sa confiance. Il savait que ses aptitudes au commandement suprême étaient très contestables ; et il était persuadé que le roi de Naples, de son côté, n'avait pour lui que des sympathies très limitées.

Il n'était, du reste, pas le seul à vouloir éviter l'autorité de Murat. Le prince Eugène n'en voulait pas davantage et écrivit alors à l'Empereur, pour le supplier de le renvoyer en Italie. « Il me serait pénible, lui disait-il, de n'être plus employé que pour la gloire d'un autre prince, surtout d'après les sentiments de cette personne à mon égard, sentiments que V. M. connaît aussi bien que moi. »

Mais l'Empereur, qui aimait tant le prince Eugène, refusa également d'accueillir sa demande. La parenté et le rang primaient pour lui toute autre considération. Il savait que les dispositions du prince Eugène, de Berthier, de Davout et de beaucoup d'autres n'étaient pas favorables à Murat et que cette situation augmenterait, après lui, les difficultés du commandement. Mais rien n'y fit;

et il s'éloigna, après avoir réglé les choses ainsi. Dans ces conditions, le maintien de Berthier, comme major général, avec l'autorité qu'il avait acquise, était une sécurité pour l'armée. Elle devait, en outre, atténuer le mauvais effet du départ de l'Empereur. Un détail qui montre la véritable disposition du major général, c'est qu'avant le départ de Napoléon, il eut soin de faire établir le travail des récompenses et de le faire signer. Cette particularité, jointe à sa correspondance avec l'Empereur, prouve qu'il appliquait encore toute son activité à faire son devoir, pour le plus grand bien de l'armée.

Le 6 décembre, la nouvelle fut connue de tous côtés et causa dans tous les rangs un profond découragement. Cependant la masse était dominée par un sentiment unique, celui de sa conservation. Après quelques jours, on ne s'en inquiéta plus; et la dissolution de l'armée ne fit que s'aggraver.

Murat continua sa route sur Wilna, emmenant le major général dans sa voiture. Ils arrivèrent dans cette ville, le 9. A cette date, l'éloignement de Napoléon avait produit tout son effet. Personne n'obéissait plus et, par suite, personne ne donnait plus d'ordres. Les généraux, blessés ou valides, n'ayant plus rien à commander, partaient chacun de leur côté.

Murat préoccupé de son royaume, donna peu d'instructions au major général. Lui aussi sentait que la dernière espérance était partie avec l'Empereur et que chacun n'avait plus qu'à songer isolément à son salut.

Le 8 et le 9 décembre, les débris de l'armée se rassemblèrent à Wilna. Mais dans leur hâte de trouver des vivres, les soldats s'entassèrent aux portes et y produisirent une confusion épouvantable. Depuis deux jours, le froid était devenu tellement intense qu'il acheva la décomposition de l'armée.

Il fut impossible de remettre de l'ordre dans la foule de

malheureux qui encombraient les rues. Berthier assista, désolé, à ce hideux spectacle. La ville semblait prise d'assaut, saccagée, et livrée aux fureurs d'une soldatesque sans frein. Cette situation était d'autant plus affreuse que l'ennemi s'approchait.

Vers midi, le général bavarois de Wrède vint prévenir le major général qu'il ne pouvait plus tenir contre les forces russes, qu'une partie du trésor du quartier général était enlevée et qu'il demandait instamment du secours. Berthier causait de l'état de l'armée avec Ney, qui sortit aussitôt pour voir ce qu'il y avait à faire. Ce fut en vain qu'il essaya de rallier quelques hommes pour combattre.

A ce moment, Berthier, se trouvant seul avec ses officiers et voyant leur abattement, les réunit autour de lui, les exhorta avec autorité, chercha à relever leur moral et leur rappela qu'ils devaient servir d'exemple à l'armée (1) ». Presque tous malheureusement étaient épuisés, ou à moitié gelés.

Cette preuve de force d'âme, rapportée par un de ses officiers, ne s'accorde guère avec l'affaissement moral et physique, que Thiers, Castellane et d'autres lui ont attribué.

A partir de Wilna, les affaires militaires, les ordres donnés aux maréchaux et la part prise par le major général dans la direction des mouvements, se trouvent résumés dans sa correspondance avec l'Empereur. Elle emprunte un intérêt particulier aux incidents du drame épouvantable qui achevait d'accabler nos troupes, et laisse une impression juste de l'état de corps et d'esprit du prince de Wagram.

Il partit de Wilna, le 9 décembre, à six heures du soir et arriva à Kowno, le 11, dans la nuit. Le lendemain

(1) Denniée. Itinéraire.

matin, il adressa à l'Empereur, la dépêche suivante ;

Kowno, le 12 décembre 1812.

Sire,

Le Roi et votre Garde sont arrivés le 8, à Vilna. J'ai eu l'honneur de vous écrire le 9, que le Roi avait mis sous les ordres du duc d'Elchingen, le corps du général de Wrède et la division du général Loison, en donnant à ce maréchal le commandement de l'arrière-garde. En conséquence de ces dispositions, le général de Wrède a eu l'ordre d'arriver le 9 au matin, à Roukoni, où le Roi avait laissé pour faire l'arrière-garde, le prince vice-roi, le prince d'Eckmühl et le duc de Bellune, qui, à peine, ont pu réunir 300 hommes. Le général de Wrède est arrivé à la pointe du jour, avec environ 2.000 hommes qui lui restaient de son corps, tant infanterie que cavalerie, ayant perdu le reste par le froid et par les combats journaliers qu'il avait soutenus. . . . .

Vos équipages, Sire, qui auraient dû arriver le 6 ou le 7 à Vilna, n'arrivèrent que le 8 au soir; la cavalerie démontée qui avait ordre d'aller par Neu-troki, est arrivée, malgré tous les ordres, à Vilna presque désorganisée. V. M. connaît la descente pour arriver dans cette ville; cette montagne n'était qu'une glace; malgré les enrayures, la plupart des voitures étaient emportées et culbutées les unes sur les autres. Le froid, toujours à 23 degrés (on dit même qu'il a été jusqu'à 25) avait hébété presque tous les hommes, la plus grande partie avait les pieds et les mains gelés. Le Roi sentit que quoique l'ennemi fût aux portes de la ville, il fallait séjourner au moins toute la journée du 9, avec la Garde. On s'est occupé à faire déblayer la cavalerie à pied, l'artillerie et les bagages. Le 9, l'ordre a été donné de faire partir vos gros bagages, à midi; mais la gendarmerie d'élite les avait abandonnés; les cochers et les postillons ayant en partie les membres gelés, ne voulaient pas marcher; il y a eu même parmi eux un mouvement d'insurrection contre l'écuyer, tous voulaient rester à Vilna; . . . .
Le Roi sentit que dans l'état des choses, il ne pouvait pas passer la nuit dans Vilna. En conséquence, il se rendit à la porte de Kowno, et établit son quartier général au grand café, où, en arrivant, V. M. avait parqué l'artillerie. Il se fit suivre de sa garde à pied, à laquelle il fit prendre position près de la ville, sur la hauteur. Le duc de Dantzig réunit à peine 600 hommes; le duc de Trévise en avait à peu près 100; quant à la Garde à cheval, elle était cantonnée dans le faubourg de Kowno, et avait reçu l'ordre de se tenir prête à marcher, mais sans quitter ses cantonnements. Avec toutes les peines infinies, on parvint à faire partir vos équipages, à huit heures du soir.

Arrivé au nouveau quartier général, à la porte de Kowno, j'expédiai au prince de Schwarzemberg, au général Reynier et au géné-

ral duc de Tarente, les lettres dont je joins ici copie. J'expédiai les ordres au général Eblé, au génie, et à M. le comte Daru pour faire sauter et brûler, au moment où le duc d'Elchingen en donnerait l'ordre, tout ce qu'on ne pourrait pas emporter. J'expédiai l'ordre à ce maréchal de maintenir la meilleure police possible dans la ville, d'employer la nuit à faire évacuer et tout le temps qu'il pourrait tenir le lendemain. A quatre heures du matin, le 10, le Roi se mit en marche avec votre Garde, le 1er et le 4e corps représentés par les aigles, les officiers et une centaine de soldats, tout le reste étant débandé.

V. M. sait qu'à une lieue et demie de Vilna, il y a un défilé sur une montagne très rapide. Arrivés là à six heures du matin, toute l'artillerie, vos équipages, les nôtres, les bagages de l'armée formaient un encombrement effroyable; aucune voiture n'avait passé, le défilé était obstrué par des canons et par des voitures renversés. Nous ne pûmes parvenir au haut du défilé, infanterie et cavalerie, qu'en nous frayant un chemin à droite et à gauche dans le bois. Le Roi crut devoir attendre le jour à la sortie du défilé; nous nous employâmes à faire mettre de côté les voitures versées, à brûler toutes les voitures qui embarassaient pour faire passer le trésor, les équipages de V. M., dont trois voitures seules ont pu parvenir en haut. Votre argenterie, l'argent du payeur de votre maison ont été mis dans des sacs, et portés sur des chevaux; rien n'a été perdu, presque toutes les voitures ont monté en mettant 20 chevaux à chacune. Le Roi a continué sa marche sur Evé.

. . . .

Le froid excessif, et une grande quantité de neige ont achevé la désorganisation complète de l'armée. La grande route était couverte de neige, et si on s'en écartait involontairement, on tombait dans les fossés qui la bordent, ou dans des trous. . . . .

Je dois le dire à V. M., toute l'armée est totalement débandée, même sa Garde qui, à peine, présente 4 à 500 hommes. Généraux, officiers, ont perdu tout ce qu'ils avaient; presque tous ont différentes parties du corps gelées; les routes sont couvertes de cadavres, et les maisons en sont remplies. L'armée ne forme qu'une colonne de plusieurs lieues, qui part au jour et arrive le soir sans ordre. Les maréchaux marchent avec le Roi et votre Garde. Dans la position actuelle, le Roi ne croit pas pouvoir conserver Kowno, parce qu'il n'a plus d'armée. . . . .

J'ai ordonné au général Eblé de prendre toutes les mesures nécessaires pour faire brûler et détruire tout ce qu'on ne pourrait pas emmener. Nous avons trouvé ici 200 et quelques chevaux; j'ai fait atteler 12 pièces d'artillerie et des munitions, que le Roi fait mettre en position sur la rive gauche; j'ai fait prendre et enlever tous les chevaux qu'on a pu trouver, pour faire relayer ceux fatigués des caissons du trésor, dont une partie est arrivée ici par miracle. Ce n'est pas, Sire, l'ennemi qui nous fait la guerre en ce moment;

mais c'est la plus terrible de toutes les saisons. Nous nous soutenons par notre énergie; mais tout ce qui nous entoure est gelé ou dans l'impuissance de rendre aucun service. Au milieu de cette calamité, V. M. peut croire que tout ce qui sera humainement possible sera fait pour l'honneur de ses armes. 25 degrés de froid et la neige abondante qui couvre la terre, sont la cause de l'état désastreux de l'armée, qui n'existe plus. Il y a trois jours que nous n'avons pas reçu d'estaffettes. Je n'ai pu écrire qu'aujourd'hui à V. M., parce que ce n'est qu'ici qu'il a été possible de trouver des chevaux et des postillons. Le duc d'Istrie, dont on peut croire les rapports, a eu 11 officiers et 1.000 hommes gelés et morts.

Le prince de Neuchâtel, major général,

ALEXANDRE.

A Kowno, le roi de Naples, accablé par la lourde responsabilité qui pesait sur lui, réunit un conseil de guerre pour examiner, ce qu'il y avait à faire. Berthier en fit partie avec les maréchaux présents. Après de dures observations adressées par Davout à Murat, ce dernier décida de continuer la retraite jusqu'à la Vistule, seule ligne, où les débris de l'armée cesseraient d'être poursuivis. Les cadres et les drapeaux devaient être dirigés : ceux des 1er et 7e corps, sur Thorn ; ceux des 2e et 3e corps, sur Marienbourg; ceux des 4e et 6e, sur Marienwerder et ceux du 5e, sur Varsovie. On confia la défense de Kowno à Ney assisté de Gérard, et l'on partit le lendemain au point du jour pour Kœnigsberg.

Deux jours après, à Antonowy, le major général fit connaître la situation à Macdonald, par la lettre suivante :

Berthier au maréchal duc de Tarente.

Antonowy, le 14 décembre 1812.

Monsieur le duc de Tarente, le Roi me charge de vous faire connaître confidentiellement l'état véritable de l'armée; le froid excessif et les fatigues extrêmes qu'elle a eus à supporter, l'ont mise dans un tel état de désorganisation et d'affaiblissement par la perte presque totale de nos chevaux, qu'il lui est impossible de prendre et de tenir une position quelconque et que le Roi est réduit à en ramener les débris dans les places de la Vistule et à Dantzig.

Cependant, à moins d'y être forcé par les mouvements de l'ennemi, Sa Majesté a le projet de ne pas dépasser *Gumbinnen* et *Insterburg*, avant d'avoir appris votre arrivée à Tilsitt ; mais, dans le cas contraire, vous sentez Monsieur le maréchal, la nécessité d'arriver promptement sur la ligne de la Pregel, sur le point de *Wehlau*, parce que de ce point, vous couvrirez Kœnigsberg et vous serez à même, suivant les circonstances, d'arriver avant l'ennemi sur Elbing et Marienburg ; au reste le Roi s'en rapporte à votre expérience et à vos talents ; Sa Majesté vous recommande de nouveau de correspondre plus souvent avec nous.

N'oubliez pas, en opérant votre mouvement, de reployer toutes les troupes qui pourraient se trouver encore placées sur le Niémen.

Le Prince, major général,

ALEXANDRE.

Le lendemain, Berthier coucha à Wirballen ; et, profitant du séjour qu'il y fit, le 16, il adressa un nouveau rapport à l'Empereur.

Rapport de Berthier à l'Empereur, du 11 au 16 décembre.

Wirballen, le 16 décembre 1812,
à cinq heures du matin.

Sire,

L'armée a couché à Runchicki, le 11. L'arrière-garde, suivie par la cavalerie ennemie, était à 3 lieues. Le Roi crut devoir continuer sa route dans la nuit, pour arriver à Kowno . . . .

Le 12, vers deux heures, la Garde impériale arriva, ainsi que cette masse de traineurs et d'isolés de tous les corps ; les précautions prises pour le maintien de l'ordre furent vaines. Les troupes de la garnison furent entraînées ; le magasin d'eau-de-vie fut mis au pillage ; l'incendie et tous les excès eurent lieu dans la ville. Le duc d'Elchingen qui faisait l'arrière-garde, y arriva la nuit. Il fit occuper la tête de pont. . . . .

Le Roi me demanda la situation de l'armée ; il n'y eut d'autre moyen que de rassembler les maréchaux, qui se réunirent chez le Roi, à sept heures du soir. Il en résulta que la cavalerie de la Garde et les régiments de marche qui y étaient réunis, pouvaient présenter 5 à 600 hommes. Cette cavalerie, d'après les soins du duc d'Istrie, est le corps qui a conservé le plus d'ordre, dans cette malheureuse désorganisation. La vieille Garde présentait 5 à 600 hommes, la jeune 3 à 400 ; le duc d'Elchingen espérait réunir avec la garnison environ 1.500 hommes ; tous les autres corps de l'armée n'avaient que leurs aigles escortées de leurs officiers et de quelques

sous-officiers, mais pas un seul soldat. Les isolés et les fuyards passaient le Niémen à droite et à gauche, sans qu'il y eut aucun moyen de les arrêter. Dans cet état, le Roi, voyant qu'il n'y avait d'autre moyen de rallier l'armée, que dans les places de la Vistule, en couvrant la vieille Prusse, autant que possible, avec l'armée du duc de Tarente, et n'ayant d'ailleurs aucune force pour se battre, décida qu'on se mettrait en marche, le 13, pour se rendre à Skranse. Il fut convenu avec le duc d'Elchingen, qu'il resterait la journée du 13, que s'il pouvait se maintenir le 14, il partirait le soir, pour continuer son mouvement d'arrière-garde après avoir fait sauter les magasins, les armes et les munitions et tout ce qu'on n'aurait pu emporter . . . .

Le Roi sortit de la ville, à cinq heures du matin, pour prendre son bivouac sur la hauteur. Le désordre dans la ville était extrême ; la plus grande partie était en feu. Sur la place et dans les rues, environ 300 hommes ivres étaient morts par le froid ; on ne pouvait faire sortir les soldats des maisons. Il semble que l'effet du froid met l'homme dans un état de stupeur qui lui ôte tout sentiment. Il faut le dire, les quatre cinquièmes de l'armée ont les pieds, les mains ou la figure gelée. S. M. ne peut se faire une idée des souffrances et de l'état de désorganisation dans lequel la rigueur du froid a mis l'armée. Obligés de faire depuis deux mois de grandes marches, les combattants aujourd'hui présentent à peine une escorte pour garantir le Roi, les généraux et les aigles. . . .

Le 14, le Roi, partit de Skranse, pour aller coucher à Antonowy, près Pilviski. En partant de Skranse, le Roi y laissa un de vos officiers d'ordonnance pour rapporter des nouvelles du duc d'Elchingen. A sept heures du soir, cet officier d'ordonnance n'étant pas revenu, j'expédiai un officier d'état-major sur Skranse. Arrivé aux premières maisons, il trouva un poste de douze cosaques qui l'arrêtèrent ; ils lui prirent son argent, sa montre, sa croix, ses épaulettes et le laissèrent revenir avec le traîneau qui l'avait amené ; ils lui rendirent un Napoléon. Nous crûmes alors que l'officier d'ordonnance Atalin qui était resté à Skranse était pris : mais cet officier nous a rejoint. Il avait quitté Skranse, vers deux heures, au moment où les cosaques y avaient paru. Il rapporte qu'on avait entendu le canon à Kowno, le 14, dans la journée. Ce qui fait présumer que le duc d'Elchingen y sera resté, le 15, comme il en était convenu, pour en partir à dix heures du soir. Cependant nous n'avons aucune nouvelle de ce maréchal . . . .

Votre Majesté jugera combien la position est pénible, puisque l'armée ne présente qu'une masse incohérente et point de combattants. Généraux et officiers ont tout perdu. Tout le monde est à pied, une grande partie avec les mains ou les pieds gelés. J'afflige Votre Majesté, mais Elle doit tout savoir. M. Atalin, qui a tout vu, donnera encore plus de détails.

Depuis six jours, nous n'avons point d'estafette par la ligne de

Kœnigsberg, de sorte que nous ne recevons aucune nouvelle de la ligne de communication . . . . mais le Roi est réduit à n'avoir qu'une escorte au lieu d'armée.

Je n'entretiendrai pas Votre Majesté des détails affligeants de pillage, d'insubordination, de désorganisation. Tout est à son comble.

J'ai dans ce moment de très vives inquiétudes.

J'avais tout perdu, excepté une calèche qui portait tous les états de situation de l'armée, vos ordres originaux, nos livres d'ordres, et le grand tableau du mouvement. Cette voiture conduite par des gens sûrs, et escortée, a disparu en sortant de Kowno. Depuis trois jours, je n'en ai pas de nouvelles. Je reste avec ce que j'ai sur moi. Je conserve encore un léger espoir qu'elle aura pris la route de Tilsitt. J'ai envoyé de tous côtés à sa recherche. Je suis consterné de la perte de mes papiers si importants.

J'ai engagé le Roi à écrire à M. de Saint-Marsan; jusqu'à ce moment, Sa Majesté ne s'est pas encore décidée.

Tous les maréchaux secondent le Roi. Chacun conserve son énergie; mais malgré tous leurs efforts ils ne peuvent arrêter le torrent désorganisateur; on n'a vraiment d'espoir de rallier que dans les places de la Vistule.

Le prince de Neuchâtel, major général,

ALEXANDRE.

Le roi de Naples, Berthier et les maréchaux atteignirent Kœnigsberg, le 19 décembre. Ce fut là seulement que, pour la première fois depuis Moscou, ils purent se remettre un peu de leurs terribles épreuves. Le prince de Wagram y trouva des nouvelles de la princesse et lui adressa une lettre dans laquelle, pour la première fois, il parle de sa santé et dans des termes tels qu'on ne peut qu'admirer sa liberté d'esprit et la vigueur qu'il avait encore à son âge.

Kœnigsberg, le 21 décembre 1812.

Mon amie, j'ai pensé relativement à votre valet de chambre : pourquoi ne reprendriez-vous pas votre ancien, en lui ordonnant de venir en poste; il sera bien vite près de vous. Au reste, mon amie, en cela comme en toute autre chose, ce qui vous conviendra et ce qui sera de votre choix, sera du mien. — J'ai des douleurs de rhumatisme dans le bras droit, c'est la première fois; la goutte me laisse encore tranquille. Je souffre beaucoup du froid excessif



qu'il fait; mais je suis encore celui de l'armée qui soutient le mieux tout cela.

Je vois avec plaisir que nos enfants se portent bien. Vous ne doutez pas, chère amie, du plaisir que j'aurai à vous embrasser tous.

ALEXANDRE.

Le quartier général resta quelque temps à Kœnigsberg. Le major général en profita pour rétablir les communications avec les corps des ailes; car, de la situation de l'un d'eux, celui de Macdonald, dépendaient maintenant les nouvelles résolutions à prendre. Berthier s'empressa d'en entretenir l'Empereur, en lui dépeignant l'état de l'armée.

Berthier à l'Empereur.

Kœnigsberg, le 25 décembre 1812.

Nous n'avons que des nouvelles très indirectes du duc de Tarente. On dit que Wittgenstein est sur son flanc gauche, et qu'il est arrivé à Tilsitt de l'infanterie qui descend la rive gauche du Niémen. Des cosaques se sont montrés à deux lieues de Labiau que nous occupons : en général, nous sommes fort mal instruits. Cependant nous sommes très contents de l'esprit des Prussiens : des dépêches de M. d'Hardenberg, arrivées aujourd'hui aux autorités prussiennes, prescrivent de pourvoir à tout ce qui est nécessaire aux armées de Votre Majesté et d'agir de concert pour le plus grand intérêt de la cause commune. . . . .
nous espérons avoir, dans la nuit, des nouvelles du duc de Tarente, dont les premières troupes doivent être bien près du Niémen. On presse l'évacuation de toutes choses : on a passé des marchés, mais tout marche avec difficulté et lentement; ce qui reste disponible de votre Garde est à Wehlau. Le duc de Dantzig et le duc d'Istrie se sont retirés sur Elbing. Il serait à désirer que le duc d'Istrie fut resté avec tous les hommes disponibles de cavalerie. On voit avec peine beaucoup d'officiers généraux et supérieurs s'éloigner sans motif : il est une vérité, Sire, c'est qu'il faut dans cette armée beaucoup d'hommes neufs qui n'ayent pas éprouvé les souffrances de la campagne. Si le duc de Tarente repasse le Niémen en bon ordre, on peut présumer que nous couvrirons la Prusse; dans le cas contraire, il faudrait se retirer sur la Vistule, où serait alors votre première ligne. La division Heudelet est belle pour l'espèce d'hommes; elle est bien armée, bien habillée, mais ce sont des enfants qui n'ont pas encore entendu siffler les balles.

Le nombre des membres gelés est immense. Les chirurgiens suffi-

sent à peine à couper les phalanges des doigts de pied et de main qui sont gelées. Le général Faure, commandant l'artillerie des réserves de cavalerie, est très mal. Le général Beaupré, oncle du prince d'Eckmühl, est à toute extrémité.

Voilà le cinquième jour que nous sommes sans estafette. Nous attendons avec impatience d'apprendre la nouvelle de votre arrivée à Paris.

Le prince de Neuchâtel, major général,

ALEXANDRE.

Le ton de cette dépêche, ne répond pas non plus à l'idée qu'on a pu se faire de l'affaissement physique et moral du maréchal Berthier, ou de l'altération de ses rapports avec l'Empereur.

Elle le montre tout entier à sa tâche et parlant du désastre avec calme, comme de tout autre événement de guerre. Et cependant, au même instant, il venait de rassembler tous les renseignements possibles sur les pertes et les effectifs, ce qui lui avait causé sans doute, l'impression la plus douloureuse.

La vieille Garde, qui était arrivée à Kœnigsberg, avec le roi de Naples, n'avait plus que 1.471 hommes debout, le 20 décembre, sur 7.000, de l'entrée en campagne. La jeune Garde était détruite. 10.000 malades, la plupart congelés, étaient dans les hôpitaux de la ville. Enfin, on devait constater plus tard, une perte totale d'environ 300.000 hommes, dont les deux tiers au moins de Français.

Le lendemain, 26 décembre, Berthier adressa une nouvelle lettre à l'Empereur, dans laquelle, il semble cette fois, plus affecté que les jours précédents.

Berthier à l'Empereur.

Kœnigsberg, le 26 décembre 1812.

Voilà le cinquième jour que manque l'estafette de Paris. Nous sommes toujours ici sans nouvelles directes du duc de Tarente; quoique le Roi soit mal instruit de ce qui se passe, il paraît certain que l'ennemi se renforce à Tilsitt, d'où il pousse des partis de



cosaques dans la direction de Labiau et de Wehlau ; des cosaques sont arrivés à Insterbourg ; on parle d'infanterie ; la régence d'ici n'en sait rien . . . .

Votre Majesté jugera combien notre position est difficile, jusqu'au moment où nous aurons des nouvelles du duc de Tarente qui est serré par l'ennemi ; si on en croit les bruits du pays, l'armée russe fait un mouvement pour nous suivre, et avec les 600 chevaux et les 12 bataillons de la division Heudelet, composés d'hommes qui n'ont pas encore tiré un coup de fusil, le Roi se trouvera avoir peu de moyens de résistance contre la nombreuse cavalerie de l'ennemi.

Excepté la division Heudelet, à laquelle les traîneurs ont tenu les plus mauvais propos, tout le reste de l'armée est dans la désorganisation la plus complète. La quantité d'officiers et d'hommes avec des membres gelés est inconcevable. Tous les jours nous acquérons non des consolations, mais la preuve que nos maux sont plus grands que l'on croyait et l'on ne peut pas se flatter qu'ils soyent finis. La position du duc de Tarente est fort inquiétante et s'il lui arrivait malheur et qu'on évacuât Kœnigsberg, une partie de l'artillerie de siège serait compromise, une quantité immense de magasins et de munitions serait perdue. Cependant, Sire, on fait l'impossible pour évacuer.

Le prince de Neuchâtel, major général,

ALEXANDRE.

Les inquiétudes ressenties par Berthier, au sujet de Macdonald, allaient bientôt disparaître. Cet illustre maréchal, montrant encore une fois les qualités héroïques qui en ont fait un des grands hommes de guerre de cette époque, venait de sauver son corps d'armée. Il en rendit compte au major général, dès son arrivée à Tilsitt.

Le maréchal duc de Tarente à Berthier.

Tilsitt, le 28 décembre 1812.

J'ai l'honneur d'informer votre Altesse de l'arrivée du 10e corps, qui sera réuni demain sur la gauche du Niémen. Votre Altesse sait que les Russes occupaient Tilsitt, le jour même où mon arrière-garde se retirait de Mittau. L'ennemi avait inondé de cavalerie, d'artillerie et de quelque peu d'infanterie, les cercles de *Rossima, Chawli* et *Telet*.

J'ai marché ainsi, enveloppé et toute communication coupée, même entre mes colonnes.



La tête du corps d'armée est arrivée devant Picktuponen, le 26, où elle trouva le général Laskow en position . . . .
. . . .

Je fis attaquer immédiatement la position de Picktuponen. Les Russes furent renversés par une très brillante charge exécutée par les hussards noirs et les dragons prussiens. Deux régiments d'infanterie russe ont mis bas les armes; on a pris en outre un obussier, ou Licorne attelé, ainsi que son caisson . . . .
Mes têtes de colonne arrivant hier, j'ai fait mes dispositions pour attaquer l'ennemi et passer de vive force le Niémen; mais les Russes n'ont pas jugé à propos de soutenir une attaque qu'ils présumaient bien leur être funeste.

On a eu à combattre de tous les côtés; mais comme les colonnes marchaient en ordre, elles ont facilement éloigné l'ennemi.

Dans cette marche de huit jours, nous avons mis hors de combat à l'ennemi 1.200 à 1.500 hommes, dont 600 prisonniers. Notre perte ne consiste qu'en quelques tués, et égarés ou traînards. Pendant trois jours, nous avons eu de 22 à 26 degrés de froid, ce qui ne nous a pas empêché de faire de dix à douze lieues par jour.

Les Russes qui nous considéraient depuis quinze jours comme pris ou détruits, ne reviennent pas de leur étonnement; ils m'attendaient aux principaux défilés et avaient donné l'ordre partout de multiplier les obstacles et de rompre les ponts. Mais j'avais prévenu leurs intentions, et changeant souvent de directions et de routes, je suis parvenu à passer intact au milieu d'eux.

Il n'y a eu d'abandonnés que quelques caissons rompus.

Maréchal duc de Tarente,

MACDONALD.

Le même jour, le major général écrivait à l'Empereur que sans avoir de nouvelles directes de Macdonald, il savait qu'il devait être sur le Niémen et à quatre lieues de Tilsitt. Il lui donnait quelques renseignements sur l'évacuation de l'artillerie de siège et lui apprenait l'état désespéré des généraux Eblé et Haxo. Pour répondre au désir de Murat, il fit paraître, à cette date, un ordre du jour qui renouvelait la communication déjà faite aux troupes, le 8 décembre, pour leur annoncer sa prise de commandement, et dans lequel il ajoutait : « Sa Majesté (le roi de Naples) espère que MM. les maréchaux, généraux, officiers et soldats lui accorderont la confiance

qu'elle mérite, pour son dévouement à l'Empereur et ses longs services dans les rangs français (1). »

Cet ordre du jour fut bientôt suivi des témoignages de satisfaction que le major général transmit à Macdonald de la part du Roi. Ils parvinrent à Tilsitt, au moment où le duc de Tarente, trahi par le général d'Yorck, voyait le corps prussien passer à l'ennemi et tourner ses armes contre lui.

Il est intéressant de savoir dans quels termes le général d'Yorck essaya de justifier sa conduite. Sa lettre fut envoyée par Macdonald à Berthier, avec une dépêche qui mérite d'être reproduite.

Macdonald à Berthier.

Tilsitt, le 31 décembre 1812.

Après quatre jours d'attente, d'inquiétudes et d'angoisses, dont une partie du corps prussien a été témoin, sur le sort de l'arrière-garde, qui depuis Mittau suivait à une marche de distance, j'apprends enfin par une lettre du général d'Yorck, qu'il a décidé lui-même du sort du corps prussien.

Je joins ici copie de cette lettre, sur laquelle je ne me permets aucune réflexion ; elles sont trop accablantes.

Le général Massenbach qui était ici avec moi, avec deux batteries, six bataillons et dix escadrons est parti ce matin, sans mes ordres, pour repasser le Niémen ; il va rejoindre le général d'Yorck ; il nous laisse ainsi en proie à l'ennemi, et sans un homme de cavalerie.

Je rassemble à la hâte la 7e division et je la mets en marche pour Labiau. J'ignore si je pourrai y arriver intact, étant enveloppé de toute part de cavalerie.

La lettre du général d'Yorck était ainsi conçue :

Le général d'Yorck au duc de Tarente.

Tauroggen, le 30 décembre 1812.

Après des marches très pénibles, il ne m'a pas été possible de les continuer, sans être entamé sur mes flancs et mes derrières. C'est

---

(1) Archives de la Guerre.

ce qui a retardé la jonction avec votre Excellence : et, devant opter entre l'alternative de perdre la plus grande partie de mes troupes et tout le matériel, qui seul assurait ma subsistance, ou de sauver le tout, j'ai cru de mon devoir de faire une convention par laquelle le rassemblement des troupes prussiennes doit avoir lieu, dans une partie de la Prusse orientale qui se trouve par la retraite de l'armée française, au pouvoir de l'armée russe.

Les troupes prussiennes formeront un corps neutre et ne se permettront pas des hostilités envers aucun parti. Les événements à venir, suite des négociations qui doivent avoir lieu entre les puissances belligérantes, décideront sur leur sort futur.

Je m'empresse d'informer votre Excellence d'une démarche à laquelle j'ai été forcé par les circonstances majeures.

Quel que soit le jugement que le monde portera sur ma conduite, j'en suis peu inquiet. Le devoir envers mes troupes et la réflexion la plus mûre me la dictent. Les motifs les plus purs, quelqu'en soient les apparences, me guident.

En vous faisant, Monseigneur, cette déclaration je *m'acquitte des obligations envers vous,* et vous prie d'agréer les assurances du plus profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.....

L'histoire a jugé cette défection, qui devait être prévue, depuis le jour où Napoléon, après avoir conquis la Prusse, et l'avoir traitée en vaincue, avait eu l'idée d'obliger ses soldats à combattre les Russes, leurs amis de la veille, et à se dévouer pour sa propre cause.

Tandis qu'il recevait à Kœnigsberg, ces douloureuses nouvelles, Berthier consacrait quelques instants à sa famille, et écrivait à la princesse, à l'occasion du jour de l'an :

Kœnigsberg, le 31 décembre 1812.

Mon amie, je reçois votre lettre du 22, sous un grand format d'enveloppes. Je croyais que vous aviez beaucoup de choses à me dire ; mais il n'y avait qu'une petite lettre, en partie pour Montgardé (1)... Je suis très fatigué, voilà la vérité ; mais mon énergie et mon moral me font bien porter, etc.....

Vous ne me parlez pas si vous avez vu l'Empereur, s'il vous a donné de mes nouvelles. Vous avez pris votre parti sur mon séjour à l'armée ; moi, mon amie, ma santé exige du repos. — Je veux

(1) Un des aides de camp du prince.

connaître mes enfants, m'en faire aimer. Car la plus douce jouissance de la vie, surtout quand on devient vieux, est d'être aimé. J'ai aujourd'hui soixante ans; voyez quel joli et charmant mari vous possédez. Il vous envoie cependant deux baisers, un pour la fin d'année, un pour le commencement de l'autre, dans une lettre. Ceux d'une bouche de soixante ans ou de vingt-cinq ans se ressemblent; aussi je vous les donne sans crainte. Vous connaissez ma tendre amitié.

Embrassez nos enfants.

ALEXANDRE.

L'année 1813 commençait pour Berthier dans de tristes circonstances. Il continuait néanmoins son service, sans laisser percer le moindre découragement, avouant tout au plus un peu de rhumatisme et une grande fatigue. Ce qui intéressait le plus alors le quartier général, c'était la situation de Macdonald. Murat la régla à son idée, avant de quitter Kœnisgberg. Berthier prévint le duc de Tarente, le 1er janvier, que le quartier général partait pour Elbing; qu'on ajoutait une division à ses forces et qu'en raison de la trahison du général d'Yorck, il n'était plus chargé de couvrir la Prusse orientale. Il devait seulement protéger Kœnigsberg, et les évacuations de matériel qui s'y faisaient. S'il était forcé de se retirer devant des forces supérieures, il ferait brûler ce qu'on ne pouvait évacuer et couvrirait Dantzig. Le major général tenant à dégager sa responsabilité des conséquences de cet ordre, ajoutait que le roi de Naples lui « avait dicté ces dispositions ».

Le lendemain, il accusa réception à l'Empereur, de deux de ses dépêches, et lui dit en lui parlant de Murat, qu'il n'avait pas encore fixé le point où il comptait établir son quartier général, « ce qui est disait-il, de la plus grande nécessité pour pouvoir travailler et réunir les rapports qui font connaître la situation de l'armée. S. M. parle de s'établir à Bromberg. Depuis le départ de Moscou, nous marchons toujours. Il est tard. L'estafette va partir. J'aurai l'honneur d'écrire plus longuement de-

main à Votre Majesté. J'attends avec impatience des nouvelles de M. de Saint-Marsan, pour connaître comment le roi de Prusse se sera conduit, en apprenant la trahison du général d'Yorck (1) ».

Le 4 janvier, le major général arriva à Elbing où il dut rester quelques jours. Il en profita pour répondre à l'Empereur qui demandait des cadres. Depuis sa rentrée à Paris, le 18 décembre, ce dernier ne cessait en effet de s'occuper de la réorganisation de ses forces.

Berthier à l'Empereur.

Elbing, le 5 janvier 1813, sept heures du soir.

Nous sommes sans nouvelles de Votre Majesté depuis sa dépêche du 24. La trahison du général d'Yorck qui a réduit le maréchal duc de Tarente à 5.000 hommes a fait prendre aux affaires une bien mauvaise tournure, sans cela le Roi aurait tenu Kœnigsberg et la ligne de la Pregel . . . .

La ville de Kœnigsberg, comme Votre Majesté le verra dans la dernière lettre du duc de Tarente, s'est très mal conduit. . . . .

. . . .

Le passage qui suit a été rayé sur la minute.

Dans le cas où l'on serait forcé de repasser la Vistule, le Roi n'aurait plus sur la Vistule, y compris la Garde, les 1er, 2e, 3e, 4e, 6e, 8e et 9e corps que 10 à 12.000 combattants au plus. Le reste est dans les hôpitaux ou hors d'état de servir. Quant à la cavalerie et à l'artillerie, il n'en reste plus aux corps d'armée.

Me trouvant continuellement en marche, il m'est impossible d'avoir des états de situation et ce qui ajoute à la difficulté de réorganiser l'armée, c'est que tout le monde a perdu ses papiers.

J'ai donné des ordres pour le renvoi des cadres.

Le Roi pense qu'avec ces cadres, il faudrait aussi renvoyer les aigles, parce qu'il n'y a pas assez de monde pour les garder (2).

D'après les correspondances de cette époque, le maintien de Berthier comme major général, à côté du roi de Naples avait atténué dans l'esprit des généraux et des

---

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

officiers, la mauvaise impression produite par le départ de l'Empereur, et maintenu encore la confiance là où elle était prête à défaillir. Malheureusement, son action sur les questions militaires allait bientôt diminuer. Sa santé éprouva à Elbing, une atteinte douloureuse, qui l'obligea à s'aliter. Le 9 janvier, il fut forcé d'en prévenir les maréchaux. Il leur dit qu'étant retenu au lit par un rhumatisme goutteux, il chargeait le général de division, comte de Monthion, chef de l'état-major général, de signer pour lui, « quand il ne pourrait pas signer lui-même ».

Il gardait la direction des affaires en déléguant sa signature pour le cas où il serait trop souffrant. Il avait encore toute son énergie et comprenait combien ses décisions étaient utiles en présence d'une dissolution de tous les corps et d'un commandement aussi peu considéré que celui de Murat.

Une première base de réorganisation de l'armée venait d'être arrêtée par l'Empereur, le 30 décembre. Mais elle restait sans portée tant qu'on n'aurait pas l'état exact des débris de l'armée. Elle offrait cependant cette particularité, qu'elle chargeait le prince de Neuchâtel du choix des généraux commandant les divisions, au moins pour le 1er corps (Davout).

Malgré ses souffrances, Berthier put se rendre à Marienbourg, le 11, gagner la Vistule et arriver, le 15, à Posen. Depuis Elbing, un nouveau sujet de préoccupations était venu l'assaillir. Murat lui avait avoué que le souci de sa couronne le rappelait à Naples, et qu'à son tour, il voulait quitter l'armée. Il avait fait part de ce projet à Daru, qui s'entendit avec Berthier pour l'en dissuader. Le major général lui parla de l'intérêt général, de l'irritation que son abandon de son poste allait causer à l'Empereur, du mauvais effet qui en résulterait, de l'atteinte portée à sa réputation, enfin, de la difficulté de lui trouver un successeur; rien n'y fit. Le Roi

voulait s'en aller. Du reste, il avait lui-même choisi le prince Eugène pour le remplacer.

Il ordonna donc à Berthier d'écrire à ce dernier, de venir le trouver en poste, à Posen, aussitôt qu'il aurait mis son corps d'armée en marche; et pour que le major général fut bien persuadé que sa résolution était définitive, il lui écrivit la lettre suivante :

Posen, le 15 janvier 1813.

Mon cousin, ma santé ne me permet pas de m'occuper d'affaires d'ici à quelques jours, et je trahirais mes devoirs envers l'Empereur, en conservant dans ce moment le commandement de la Grande Armée. Je crois avoir deviné les intentions de S. M., en le confiant au prince vice-roi; et je prie V. A. S. de l'annoncer à l'armée par un ordre du jour. Je vais m'acheminer sur les derrières de l'armée. J'espère qu'à l'aide d'un traitement suivi et d'un peu de repos, je pourrai rétablir ma santé délabrée par tant de fatigues diverses, et être en état de reprendre bientôt le commandement de l'armée. Si, ce que je ne présume pas, le prince vice-roi se refusait à s'en charger, pendant ma maladie, il sera donné comme de droit, au plus ancien maréchal de l'Empire après V. A. S.

Sur ce, mon cousin, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

J. Napoléon.

Le prince Eugène refusa de recevoir le commandement en chef des mains de Murat. D'après lui, l'Empereur seul pouvait en disposer.

Berthier était du même avis; et comme il allait un peu mieux pendant son séjour à Posen, il employa la soirée du 16, à faire, avec le vice-roi, de nouvelles instances auprès de Murat, pour le retenir. Ses efforts furent inutiles. Depuis trois jours, ce dernier ne donnait plus d'ordres et ne s'occupait de rien. Il partit le lendemain, 17, à 4 heures du matin.

Le prince Eugène hésitait à prendre sa place. Berthier usa de toute son influence pour le décider. Il lui fit observer que c'était à titre provisoire qu'il prenait le commandement et que, dans l'intérêt de l'armée, c'était

une nécessité. Il se mettait sous ses ordres, en attendant ceux de l'Empereur, qu'il avait provoqués la veille, par la lettre suivante :

Berthier à l'Empereur.

Paris, le 16 janvier 1813.

Sire,

Un aide de camp du Roi m'a apporté à midi une lettre de S. M. dont la copie est ci-jointe. J'ai engagé le Roi à conserver le commandement de l'armée; il m'a répondu qu'il était irrévocablement décidé; je lui ai observé qu'il ne pouvait pas partir, que le vice-roi ne fût arrivé, puisqu'il devait être ici dans la soirée. Malgré les instances du vice-roi, S. M. a persisté à quitter le commandement : le vice-roi ne voulait pas l'accepter; mais enfin, les voitures du Roi étant prêtes, j'ai décidé le vice-roi à prendre provisoirement le commandement. J'ai observé à S. A. S. que l'armée ne pouvait pas rester dix jours sans général en chef; je l'ai assuré de mon zèle, malgré l'état souffrant dans lequel je suis. Votre Majesté sentira combien il est important qu'elle organise sa Grande Armée, qu'elle nomme par décret son lieutenant général. Je ne me permets aucune réflexion sur la conduite du Roi; je me mets sous les ordres du vice-roi.

Je présente à Votre Majesté l'hommage de mon profond respect.

Le prince de Neuchâtel, major général,

Alexandre.

On ne saurait trop remarquer combien l'influence du major général, son expérience et son abnégation furent utiles à l'armée dans la crise que créait le départ inopiné de Murat.

L'Empereur le comprit, en recevant les dépêches qui le lui annonçaient. Le prince Eugène, d'autre part, en lui racontant les faits, ne lui avait pas dissimulé l'état de souffrances du prince de Neuchâtel.

Napoléon lui répondit, le 22 janvier, en le confirmant dans son commandement et en lui exprimant son regret de ne pas le lui avoir laissé à son départ. Il lui dit en outre, de renvoyer Berthier à Paris, dès qu'il pourrait

s'en passer. Il demandait aussi M. Daru. Tous deux lui étaient indispensables, pour la réorganisation de l'armée.

Le major général donna tout son concours au prince Eugène. Mais la maladie fut plus forte que sa volonté; sa goutte se déplaçant, le mit un moment dans un état assez grave; et, pendant quelques jours, il fut forcé de s'aliter. Le prince Eugène en prévint l'Empereur, qui lui répondit le 29 janvier : « Renvoyez le prince de Neuchâtel, puisqu'il est en si mauvais état ». Heureusement, une amélioration venait de se produire, Berthier se crut en état d'entreprendre le voyage. Il l'annonça de Posen, à la princesse, le 30, et partit deux jours après. Il arriva à Paris, le 9 février au soir, fatigué et très souffrant. Comme l'écrivait Duroc à Davout, il fut même question un moment de le remplacer dans ses fonctions de major général.

§ 7. *Considérations.*

Tout a été dit sur la campagne de 1812. Il suffira donc de résumer les appréciations qui présentent un intérêt pour le maréchal Berthier.

Avec sa compétence spéciale sur le service d'état-major et sur la composition des corps de troupes, il dut être frappé, avant la campagne, des défauts d'organisation que présentait la Grande Armée. Mais il comptait encore que Napoléon triompherait des difficultés; du reste ce n'était pas le moment de présenter des observations.

Au passage du Niémen, devant le splendide spectacle qu'offrait le défilé des 400.000 hommes rassemblés sur ce fleuve, il fut sans doute séduit par le déploiement de cette force guerrière. Il devait alors tout espérer et rêver un nouvel avenir de combats et de gloires.

Mais peu de jours après, les situations, les rapports,

les renseignements qui lui parvenaient de tous côtés, éveillèrent d'autres réflexions. Le chiffre élevé des malades, des déserteurs, des chevaux hors de service, montra de suite les faiblesses de l'organisation; et, l'énorme diminution des effectifs inspira, pour l'avenir, les plus vives appréhensions.

Lorsqu'il fallut ajouter à cette constatation celle de la retraite calculée des Russes et de la destruction systématique des ressources du pays, Berthier se laissa gagner par les idées qui avaient cours parmi les généraux les plus expérimentés : il valait mieux s'arrêter, cantonner pendant l'hiver dans une riche province, y refaire ses forces et reprendre la campagne aux premiers beaux jours de l'année suivante. Quand il hasarda cette proposition, il crut certainement agir dans l'intérêt de l'Empereur.

Mais au point de vue de la conduite des armées, il devait se heurter à cette objection que Napoléon ne pouvait s'arrêter sans avoir atteint et détruit l'armée ennemie. Il eut le chagrin de voir son Souverain imputer son observation à un sentiment d'égoïsme personnel. L'Empereur ne croyait plus qu'à l'intérêt comme mobile des actions humaines; et dans cet ordre d'idées, ses soupçons n'épargnaient personne, pas même ceux dont le dévouement avait été tant de fois mis à l'épreuve.

A la Moskowa, après cette bataille, la plus sanglante du siècle, Napoléon avait obtenu ce qu'il cherchait : la rencontre avec les Russes. La victoire lui avait été fidèle. Mais par une fatalité qu'il aurait dû prévoir, elle restait sans résultats. L'ennemi, vaincu, n'était pas terrassé, et se dérobait de nouveau.

L'Empereur cependant ne pouvait pas reculer. L'idée d'occuper Moscou, la ville sainte de la Russie, était juste aussi. C'était le gage de la récente victoire.

Le major général ne pouvait plus rien dire, depuis la brouille de dix-sept jours qui avait suivi sa première

observation. Il sentait aussi qu'il n'y avait plus lieu d'en faire.

D'ailleurs, le procédé blessant de l'Empereur, succédant aux injustices qu'il lui avait vu commettre vis-à-vis de ses meilleurs amis, Masséna et Davout, lui avait laissé une impression des plus pénibles. Berthier cependant savait qu'il était rivé à l'Empereur. Et comme il avait toujours le culte de la grandeur militaire, ce sentiment le dominait, sans lui laisser le temps de s'abandonner à d'autres impressions.

A Moscou, il y a des raisons de croire qu'il était d'avis de repartir de suite. Mais, pour la première fois, Napoléon, au lendemain d'un des grands actes de sa vie militaire, n'avait pas pris, sur le champ, le parti que conseillait la prudence. Il voyait le but poursuivi lui échapper sans cesse et rêvait toujours au moyen de l'atteindre. Et devant cette force supérieure que créaient à la fois l'étendue d'un vaste empire, la ténacité d'une résistance acharnée et l'impossibilité de saisir son adversaire, il se voyait réduit à l'impuissance. Après avoir promptement refait son armée, à Moscou, il aurait pu la ramener en Lithuanie, ou en Volhynie, en évitant la période des grands froids. La crainte d'avoir l'air de battre en retraite le retint malheureusement. De là, son trop long séjour à Moscou; de là, ses fautes, son départ tardif, les froids précoces, l'épuisement de ses forces et la ruine de son armée.

Le major général pouvait-il exercer une influence sur de pareils événements et aurait-il dû, à Moscou, essayer d'agir sur l'Empereur, pour l'amener à partir? Il l'aurait pu sans doute.

Mais comment espérer une démarche semblable de la part d'un chef militaire qui avait été si mal reçu naguère dans une circonstance semblable? N'avait-il pas d'ailleurs contre lui l'avis d'un homme d'une haute compétence, M. Daru, qui conseillait un cantonnement

d'hiver à Moscou même? Berthier fit de son mieux dans les conseils de guerre convoqués à cette époque et qui montraient les hésitations du chef suprême, dans un moment où il n'en fallait plus.

A partir de ces réunions, le major général n'eut qu'à suivre l'Empereur dans cette marche désastreuse qui le ramenait sur le Niémen, n'ayant plus qu'un millier de soldats de sa vieille Garde, ses cadres, ses drapeaux et ses traînards.

Il n'y a pas à revenir sur les considérations exposées au moment où l'Empereur abandonna ces débris. Le major général eut sans doute le désir de l'accompagner; mais il n'en resta pas moins attaché à ses devoirs avec une netteté qui ne concorde, en aucune façon, avec le récit que Thiers a fait de son abattement. Ne faut-il pas, en effet, qu'un chef, dans de semblables catastrophes, conserve une réelle force d'âme, pour pouvoir rassembler ses officiers, les soutenir, les encourager et leur demander même de rester, pour leurs camarades, des exemples d'énergie?

Ceux qui ont été, de nos jours, les témoins malheureux de l'effondrement d'une armée et de l'affaissement des caractères dans ces heures douloureuses, comprendront combien la conduite de Berthier, au mois de décembre 1812, doit être considérée comme une rare exception.

On voit aussi que le devoir d'un major général, en pareil cas, doit être de maintenir son service en ordre, de relever les caractères, de soutenir même le commandement en chef, s'il se laisse aller à des défaillances et de ne jamais perdre de vue l'intérêt du pays et l'honneur de l'armée.

La correspondance de Berthier, en 1812, laisse l'impression d'une conduite conforme à ces principes, surtout dans les circonstances critiques, où Murat voulant quitter son poste, le prince Eugène n'osa pas assumer sur lui, la lourde responsabilité du commandement.

L'avis du major général, dans cette situation difficile, acheva de le décider, pour le plus grand bien de l'armée et de l'Empereur.

CHAPITRE XI

CAMPAGNE DE SAXE, 1813.

§ 1. *Campagne du printemps. — Réorganisation de l'armée. — Etats-majors.*

Rentré à Paris, le 9 février 1813, Berthier dut d'abord se soigner. Sa santé exigeait les plus grands ménagements. L'Empereur en fut si convaincu, qu'il confia provisoirement les fonctions de major général de la Grande Armée au grand maréchal Duroc, qui fut chargé de centraliser tous les renseignements.

Néanmoins, dès le milieu de février, une amélioration sensible se produisit dans l'état de Berthier. Bientôt, il entra en convalescence; et, un mois après son retour, il se crut en mesure de se remettre au travail.

L'Empereur venait de faire paraître son décret du 12 mars, sur une réorganisation provisoire des troupes.

Le 1er corps, fort de trois divisions, restait sous les ordres de Davout; le 2e (trois divisions), avait pour chef le maréchal Victor; le 3e (quatre divisions), était commandé par Ney; le 4e (quatre divisions), tirées du corps d'observation d'Italie, était sous les ordres du général Bertrand; le 5e (quatre divisions), sous Lauriston; le 6e (quatre divisions), tirées du corps d'observation du Rhin, sous Marmont; le 7e (trois divisions), sous Reynier; le 8e (deux divisions polonaises), sous Poniatowski; le 9e (deux divisions bavaroises), sous de Wrède; le 10e (trois

divisions), sous Rapp; le 11e (trois divisions), sous Saint-Cyr.

Les rassemblements, destinés à ces formations, ne s'étaient pas effectués sans soulever partout de profonds mécontentements; l'état des esprits n'était plus favorable au Gouvernement; la surexcitation était générale; on obéissait cependant et l'on répondait aux appels, mais en protestant. Berthier était au courant de l'esprit public; néanmoins, il n'avait pas à en tenir compte. Sa place était près de l'Empereur; sa présence à son poste était d'ailleurs une garantie pour tous; avec lui, le service d'état-major se ferait ponctuellement; les ordres seraient plus sûrement transmis, les reconnaissances mieux exécutées et les renseignements plus complets. Il n'hésita pas; dès qu'il se crut suffisamment rétabli, il en prévint l'Empereur, et, le 14 mars, il reprenait ses fonctions.

Depuis son départ de Posen, de graves événements s'étaient passés. En février, le prince Eugène, débordé sur ses flancs, n'avait pu se maintenir et avait rétrogradé sur Berlin. La Prusse avait fait alliance avec la Russie et il avait dû quitter cette capitale, le 4 mars, avec les 40.000 hommes qu'il avait rassemblés, pour aller prendre position sur l'Elbe, entre Dresde et Magdebourg.

Les périls de la situation ne faisaient qu'augmenter; il fallait s'attendre à une déclaration de guerre de la part de la Prusse.

L'Empereur ne s'y trompait pas; il voulait agir sans retard. Dès qu'il eut repris son service, Berthier reçut l'ordre d'organiser un bureau d'état-major à Mayence, sous les ordres du général Guilleminot. Le général de Monthion devait rester auprès du vice-roi « pour ne rien désorganiser ». Le prince major général fut invité en même temps à compléter ses aides de camp et à réunir ses bureaux. « Travaillez peu », lui écrivait Napoléon.

Il y eut ainsi un bureau d'état-major général auprès de chaque rassemblement de troupes : le bureau prin-

cipal sous les ordres directs du major général, près de l'Empereur, à Paris; le véritable état-major général de la Grande Armée, provisoirement sous les ordres du général de Monthion, auprès du vice-roi; et le bureau improvisé à Mayence, sous le général Guilleminot. Suivant le principe mis en vigueur par Napoléon et Berthier depuis leurs premières campagnes, le groupe principal d'état-major se spécialisait dans les ordres relatifs aux opérations et mouvements, et laissait le soin des ordres de détail au bureau intermédiaire, placé près des rassemblements de troupes.

A la fin de mars, Berthier était entièrement remis. L'Empereur lui demanda de venir tous les jours, recevoir ses ordres, vers quatre heures de l'après-midi, et de lui préparer un état de situation sur lequel les troupes seraient réparties en deux armées : une armée de l'Elbe, comprenant le 11ᵉ corps (Saint-Cyr); le corps d'observation de l'Elbe, devenu 5ᵉ corps (Lauriston); le 1ᵉʳ corps (Davout); le 2ᵉ (Victor); le 7ᵉ (Reynier) et deux corps de cavalerie; puis, une armée du Mein, comprenant : le 3ᵉ corps (Ney); le 4ᵉ (Bertrand) et le 6ᵉ (Marmont). Berthier devait s'entendre avec le ministre de la Guerre, pour la nomination aux emplois de généraux vacants.

Une de ses premières lettres fut pour le prince Eugène, qui lui avait donné récemment de si touchantes preuves de sa sympathie.

Peu de jours après, le 6 avril, il reçut l'ordre de se rendre à Mayence avec son état-major et d'y être installé le 12. M. Daru recevait le même avis. L'Empereur comptait y arriver le 13, et chargeait le major général d'en prévenir les maréchaux.

En réalité, le 10 avril, le major général ayant à transmettre des ordres aux commandants de corps d'armée, prévint Ney, Marmont et Bertrand, qu'il comptait être à Mayence, le 14. Le premier recevait en même temps l'or-

dre de se concentrer à Meinungen, Marmont à Eisenach et Bertrand à Bamberg et Cobourg. Le 14, Berthier, arrivé à Mayence, se mettait de suite au travail.

L'état-major général n'avait pas encore son groupement définitif, parce qu'une partie de son personnel était sur l'Elbe. Mais une fois réuni, il devait avoir la composition suivante :

Aides de camp du prince de Neuchâtel : cinq officiers supérieurs et deux capitaines;

Cabinet particulier : M. Le Duc, secrétaire intime; M. Dufresne, inspecteur aux revues, comptabilité; M. Denniée fils, inspecteur aux revues, comptabilité; Salamon, mouvements de troupes; six commissaires des guerres adjoints.

État-major général : général de division, comte de Monthion, aide-major général, chef de l'état-major général; deux généraux de brigade; onze officiers supérieurs; quinze capitaines ou lieutenants, Français; trois officiers supérieurs Polonais; six capitaines et lieutenants Polonais, adjoints; enfin, le groupe des ingénieurs géographes sous le colonel Bonne.

Au moment où Berthier arriva à Mayence, la réorganisation de l'armée qui était commencée depuis le retour de Napoléon à Paris, était entrée dans sa période de grande activité. L'arrivée de l'Empereur allait l'achever en quelques jours. Parti de Paris, le 15, il était à Mayence, le surlendemain de bonne heure. La déclaration de guerre de la Prusse venait de faire éclater une joie immense en Allemagne et dans toute l'Europe. L'Autriche, de son côté, négociait; et quoique fidèle en apparence aux promesses faites à Napoléon, elle n'en était pas moins prête à entrer dans la coalition. En présence de ces faits, l'Empereur n'avait pas un instant à perdre.

Berthier prévint les maréchaux de son arrivée à l'armée et écrivit à Ney : « L'Empereur a passé la journée à Mayence; ses chevaux sont à l'avant-garde; ses relais

sont placés; et S. M. attend de vos nouvelles ultérieurement pour se porter sur Eisenach ».

Le bureau d'état-major volant qui avait été installé à Mayence, puis rapproché des troupes et porté à Francfort, fut encore poussé plus loin. En donnant ses instructions, le major général, se rappelant les encombrements inouis de la dernière campagne, crut devoir réitérer les ordres de l'Empereur, sur les voitures et les équipages. Il écrivit à ce sujet, au général Guilleminot :

Mayence, le 19 avril 1823.

M. le baron Guilleminot, d'après les ordres de l'Empereur, vous ferez partir demain de Francfort tout ce qui s'y trouve et qui appartient au quartier général impérial et qui est porté sur l'état que vous m'avez adressé. S'il y a d'autres officiers arrivés depuis, vous les ferez également partir pour vous rendre à Fulde. Vous marcherez dans le plus grand ordre en suivant l'itinéraire ci-joint; vous nommerez un adjudant-commandant ou tout autre officier supérieur disponible, pour faire les fonctions de vaguemestre de votre colonne. Les voitures, les chevaux de main seront réunis et marcheront en ordre dans le rang qui leur est assigné par le règlement du service de campagne et notamment par le décret de l'Empereur sur les équipages des officiers de l'armée en date du 22 février, vous veillerez personnellement à ce que les voitures soient numérotées et qu'il n'y ait rien au-delà de ce que prescrit le décret. . . . .

Il y avait en même temps à régler le sort de l'état-major resté auprès du prince Eugène. Il constituait l'état-major de l'armée de l'Elbe; on ne pouvait le supprimer. En conséquence, Berthier demanda à Monthion, le 19 avril, deux officiers supérieurs, quelques officiers, qu'il désigna nominativement, ses secrétaires, ses palefreniers et ses chevaux et lui prescrivit de s'entendre avec le vice-roi pour la formation définitive de son état-major. Il lui annonça en outre, son prochain rappel au quartier général.

A la même date, il eut l'occasion d'exposer la situa-

tion au roi de Bavière et lui fit connaître le rôle réservé au corps bavarois.

Mayence, le 19 avril 1813.

Sire,

L'Empereur est arrivé et commande son armée en personne. L'armée du Mein est en mouvement sur tous les points; et les forces imposantes dont elle est composée vont bientôt prendre l'offensive. Le duc d'Istrie et la Garde impériale sont à Eisenach. Le corps du duc de Raguse est à Gotha. Le prince de la Moskowa est arrivé, le 18, à Erfurt et le 4e corps se réunit à Bamberg et Cobourg, tandis que le Vice-Roi avec une armée de plus de 100.000 hommes occupe la basse Saale et appuie sa gauche à l'Elbe. L'Empereur a été instruit par le général Bertrand de la réunion du corps bavarois aux ordres du général Raglovick; la position qu'occupe actuellement ce corps exige, ainsi que V. M. le sentira parfaitement, qu'il agisse de concert avec le 4e corps d'armée, et cette considération a déterminé l'Empereur à le mettre sous les ordres de M. le général Bertrand. . . . .

Berthier annonça alors à Poniatowski, que l'Empereur avait repris le commandement de l'armée; qu'il allait porter son quartier général à Erfurt, puis sur l'Elbe; et qu'aussitôt les opérations commencées, on lui enverrait l'ordre de dénoncer l'armistice qui le couvrait.

Il ne lui dit rien des mécomptes causés par les effectifs. Ils étaient considérables. Il semblait que depuis la campagne d'Espagne, l'Empereur voyait constamment dans le rang, plus d'hommes qu'il n'y en avait. Par suite, ses calculs n'avaient plus la précision d'autrefois.

Au moment où il était à Mayence, ses forces étaient loin des chiffres sur lesquels il comptait. Le 3e corps (Ney) n'avait que 48.000 hommes, au lieu de 60.000; le 4e (Bertrand) 45.000 au lieu de 50.000; le 6e (Marmont) 32.000 au lieu de 40.000; la Garde 15.000 au lieu de 40.000. Le reste était à l'avenant. Ces diminutions, il est vrai, n'étaient pas de nature à arrêter les mouvements. Si l'ensemble de l'armée présentait une masse inférieure de 80.000 hommes aux chiffres annoncés, elle avait

encore 200.000 hommes armés avec lesquels l'Empereur espérait lutter avec avantage.

Dans le nombre, il y avait cependant de pauvres petits conscrits des classes de 1814 et de 1815. En réalité, ses troupes étaient encore une fois, de qualité inférieure. Quoiqu'il en soit, l'entrée en ligne de nos corps d'armée ne pouvait tarder. Le 24 avril, Berthier le fit pressentir dans ses dépêches. Il en parla à Oudinot, en l'invitant à se rendre à Bamberg, pour y commander le 12e corps qui devait être dans cette ville du 25 au 27. L'Empereur, lui disait-il, aura son quartier général à Erfurt, le 25. Il lui faisait connaître que le 6e corps (Marmont) et la Garde, sous les ordres de Bessières, étaient à Eisenach, Gotha, Langensalza; que les Bavarois occupaient Bamberg et Bayreuth; que le 3e corps (Ney) était à Erfurt et Weimar.

Le soir du même jour, le major général quitta Mayence pour se rendre à Erfurt. Il voyagea toute la nuit et arriva le lendemain, au milieu des cantonnements de la Garde à pied, où il suivit Napoléon dans la revue qu'il passa et rentra en ville avec lui, vers 9 heures du soir.

Le projet d'opérations, adopté par Napoléon, consistait à laisser les coalisés, qui avaient déjà dépassé l'Elbe, s'avancer jusqu'à la haute Saale. Il marcherait pendant ce temps, sur Erfurt et Weimar, défilerait derrière la Saale, joindrait le prince Eugène vers Naumbourg ou Weissenfels, passerait cette rivière en masse et viendrait prendre l'ennemi en flanc, avec 200.000 hommes aux environs de Leipzig.

Les alliés de leur côté cherchaient à se placer entre le prince Eugène, qui était au confluent de la Saale et Napoléon, qui semblait venir de la forêt de Thuringe.

D'après les ordres transmis par Berthier, les mouvements commencèrent le 26. Ney (3e corps) fut dirigé sur Auerstædt et Naumbourg; Oudinot (12e corps), sur Saalfeld et Rudolstadt; Bertrand (4e corps), sur Iéna; Mar-

mont (6e corps), sur Erfurt; Mortier et la jeune Garde, sur Weimar.

Pour Ney, sa « grande affaire » était de se réunir au vice-roi et de border la Saale, depuis Saalfeld jusqu'à son embouchure dans l'Elbe. Le major général avait l'ordre de faire exécuter des reconnaissances sur les routes qui traversent les montagnes de Thuringe. Il en chargea le colonel Bonne, chef des ingénieurs géographes, qui remplaçait le général Sanson, fait prisonnier en Russie.

Les hostilités allaient commencer. Le 29 avril, Ney passa la Saale à Weissenfels et l'une de ses divisions commandée par Souham, rencontra l'ennemi. Il n'avait que de l'infanterie et de très jeunes soldats. Mais ceux-ci, dirigés par de vieux cadres, se montrèrent dignes de leurs aînés, battirent les alliés et firent preuve dans cette affaire d'autant d'ardeur que d'enthousiasme. Le même jour, Macdonald prenait Mersebourg. L'occupation de ces deux points, Weissenfels et Mersebourg réalisait la première partie du plan de l'Empereur : sa jonction avec le vice-roi. Le lendemain, le major général prévint Marmont de cette opération dont le succès était malheureusement compensé par une perte cruelle, celle du maréchal Bessières, tué à Weissenfels. Ces premiers engagements étaient le prélude d'une action générale que le voisinage de l'ennemi rendait imminente.

Le 1er mai, les renseignements reçus, les escarmouches d'avant-postes et les reconnaissances ne laissèrent aucun doute sur la bataille qui se préparait. Le lendemain, l'Empereur, levé à trois heures du matin, donna ses ordres en prévision des mouvements qu'il pressentait du côté de l'ennemi. Il venait d'apprendre que les alliés marchaient à notre droite, sur Zwenkau et Pegau, tandis que nous tenions la route de Leipzig. Ils nous présentaient le flanc; c'était donc de ce côté que Napoléon résolut de les assaillir, après avoir atteint Leipzig. Mais

pressentant que le but de leur mouvement pouvait être aussi de l'attaquer en flanc, il fit occuper très fortement par Ney, près de Lutzen, une solide position appuyée sur cinq villages. Elle devait servir de pivot aux mouvements de ses corps d'armée. Puis, la marche sur Leipzig fut continuée et cette ville enlevée.

Ce fut alors que l'attaque principale des alliés se dessina contre la position de Ney. L'Empereur, changeant ses dispositions, y porta aussitôt ses colonnes. Une lutte acharnée y était déjà engagée. Elle eut pour but, pendant toute la journée, la possession des villages de Gross et de Klein-Gorschen, de Kaya, de Starsiedel et de Rahna. Nos conscrits montrèrent une vaillance qui étonna leurs généraux; néanmoins, ils perdirent les villages et chaque fois furent ramenés au combat par leurs chefs. Les maréchaux durent se mettre à leur tête pour les entraîner. L'Empereur lui-même donna de sa personne avec sa vieille Garde; et ce furent ces anciens soldats qui finirent par conserver la position. La victoire était à nous, mais au prix des plus sanglants efforts.

L'acharnement des alliés à Lutzen témoignait d'une ardeur et d'une excitation exceptionnelles. Ils avaient 20.000 hommes hors de combat. Nous en comptions 18.000 environ. Ce qui frappa le plus nos vieux généraux, ce fut la vigueur de nos jeunes conscrits; et cependant, elle n'avait pas suffi pour triompher.

Les Prussiens s'attribuèrent la victoire. Ils savaient néanmoins que le gain de la bataille appartient à celui des adversaires qui reste maître du terrain du combat. Il n'y avait donc pas d'hésitation; car, à la suite de cette journée, ils avaient reculé de tous côtés.

Le major général, ayant à écrire, le lendemain de Lutzen, à Oudinot, lui parla de la bataille en ces termes : « ..... L'Empereur a remporté hier une grande et belle victoire sur l'armée russe et sur l'armée prussienne, commandées par l'empereur Alexandre et le roi de

Prusse en personne. Nous sommes maîtres de Leipzig, que le général Lauriston a enlevé hier matin ».

Il lui ordonnait en même temps de se porter sur Naumbourg et lui envoyait, à titre provisoire, deux de ses officiers, le général Lejeune pour diriger son état-major, et le colonel Blein pour commander le génie de son corps d'armée.

Deux jours après, ayant des ordres à transmettre à Poniatowski, il lui dit : « Je m'empresse de vous faire connaître que, depuis la bataille de Lutzen, nous menons les armées russe et prussienne, tambour battant. Tout va au mieux et il est probable que nous serons bientôt en Pologne. Vous devez manœuvrer en conséquence, etc..... ».

Le premier résultat de cette victoire fut la marche de nos corps d'armée sur la capitale de la Saxe. L'Empereur avait pris cette direction à la tête de 140.000 hommes environ, pendant que Ney poursuivait Blücher avec 80.000 hommes. Dresde fut atteint, le 8. On en chassa les Russes et on l'occupa. Berthier alla de suite reconnaître avec l'Empereur les rives de l'Elbe, et franchit ce fleuve à sa suite, le lendemain, à Priesnitz, avec une forte colonne chargée de rejeter les coalisés le plus loin possible sur la rive droite. Désormais, ce cours d'eau marqua le front de bataille de l'armée. Le quartier général se disposa à rester quelque temps à Dresde, pour donner à nos corps la cohésion dont ils avaient besoin.

Dans cette première quinzaine de mai, les nouvelles parvenues à Napoléon, sur les menées de l'Autriche, le décidèrent à renvoyer le prince Eugène dans sa vice-royauté. Le major général prévint ce prince, le 12 mai, que l'armée de l'Elbe était dissoute et que tout ce qui appartenait à son état-major devrait rejoindre le quartier général. Il lui apprenait ensuite, qu'il devait se rendre à Milan, chef-lieu de son commandement.

Davout, de son côté, fut envoyé à Hambourg. Les

raisons qui le faisaient éloigner étaient toutes différentes. En réalité, Napoléon continuait à le tenir en disgrâce.

Tandis que l'Empereur prenait ces mesures, il apprit que les coalisés songeaient à se concentrer à Bautzen. Il fit aussitôt rassembler ses corps autour de cette ville. Berthier transmit ses ordres et s'apprêta à quitter incessamment Dresde. Il annonça, en effet, son départ à Eugène, le 18.

L'Empereur se portait au devant de l'ennemi, qui avait été renforcé par le corps de Barclay de Tolly. D'un autre côté, les négociations s'entamaient avec l'Autriche, qui aurait volontiers servi d'intermédiaire entre les belligérants et joué un rôle de pacification. C'était un moyen de relever un peu son prestige.

Berthier arriva devant Bautzen, avec l'Empereur, le 19, dans la matinée. La reconnaissance qui fut faite aussitôt, montra à Napoléon que les coalisés occupaient au nord de cette ville, une forte position qui s'appuyait à gauche au Riesengebirge, et dont le front était couvert par la Sprée. Cette rivière formait une première ligne de défense et les collines situées sur sa rive droite, à quelques kilomètres de Bautzen, avaient servi à en créer une deuxième.

L'Empereur vit que le point faible de l'ennemi était sa droite. Il dirigea de ce côté et sur le flanc de la seconde position de l'ennemi 60.000 hommes environ qui étaient assez éloignés et que Ney ramenait. Sachant qu'ils ne pourraient arriver avant le 21, il fit commencer l'attaque assez tard dans la journée du 20 et se borna à forcer la ligne de la Sprée, après avoir fait d'abord franchir cette rivière en amont, par le corps du maréchal Oudinot. Cette manœuvre eut un plein succès, grâce à l'élan d'Oudinot, de Marmont, de Macdonald et de Bertrand. Le soir, nos troupes bivouaquèrent sur la première position de l'ennemi, prêtes à attaquer la seconde, le lendemain, avec une nouvelle ardeur.

Berthier passa la nuit avec l'Empereur au milieu du camp de la Garde. Tous deux étaient pleins de confiance.

Le 21, l'attaque de Ney se dessina de bonne heure sur la droite des alliés qui fut promptement débordée. L'Empereur lança alors ses troupes du centre sur les positions fortifiées qu'il avait en face de lui. Déjà, les Prussiens de Blücher, se voyant tournés par Ney, avaient dû se reporter en arrière. Bientôt la ligne de retraite des alliés étant menacée, leur droite dut reculer pour la couvrir. Ce mouvement entraîna successivement le centre et la gauche de nos adversaires, qui cédèrent le terrain et se retirèrent par la route de Bautzen à Gœrlitz.

La journée était glorieuse pour nos armes. La lutte, cependant, avait été énergique et sanglante. L'armée avait eu 13.000 hommes hors de combat et l'ennemi 15.000.

L'Empereur fier de ce succès, résolut malgré son peu de cavalerie, de poursuivre ses adversaires jusqu'à l'Oder, de les rejeter au delà de ce fleuve et de faire entrer ses troupes à la fois dans Breslau et dans Berlin. De nouveau, dans un but politique et pour obtenir une satisfaction de conquérant, il songeait à abandonner son objectif réel pour un autre moins utile. S'il avait poursuivi l'ennemi jusqu'à ce qu'il l'ait détruit, les capitales de la Prusse et de la Silésie auraient été à sa discrétion; et le but tactique, resté seul le but principal, l'aurait conduit à des résultats plus décisifs.

Oudinot fut chargé de marcher sur Berlin. En lui donnant cette mission, on ne tint aucun compte de la composition défectueuse de son corps d'armée. Le major général la connaissait; mais en présence d'ordres formels et au lendemain d'un brillant succès, il ne pouvait rien tenter pour y remédier.

La poursuite commença dès le lendemain de la bataille de Bautzen. L'Empereur marchait avec le gros de l'armée, environ 135.000 hommes. Cette première journée amena le combat de Reichenbach, dans lequel Napoléon

perdit encore un de ses meilleurs amis, le grand maréchal Duroc, blessé mortellement. Ce dernier eut le temps avant de mourir, de dire à Caulaincourt : « L'Empereur a eu des victoires après des revers; ce serait le cas de profiter de la leçon du malheur..... mais il n'est pas changé, etc.....». Duroc, comme Berthier, comme Caulaincourt, comme tous ceux qui étaient le plus attachés à Napoléon, considérait les récentes journées comme des faveurs inespérées de la fortune. Tous pensaient que le moment était venu de s'arrêter et de conclure une paix durable. Mais aucun d'eux ne comptait sur la modération de l'Empereur. Berthier savait que la passion du pouvoir, jointe à un sentiment exagéré de sa force, avait altéré chez lui les qualités de mesure et de prudence. Il n'était pas changé, et les souhaits qu'on pouvait former pour la paix n'avaient aucune chance d'être exaucés.

Au lendemain de Bautzen, on marcha sur Gœrlitz. Les ordres avaient indiqué la direction de la poursuite. Elle s'effectuait avec vigueur, amenant le passage successif de la Neiss, de la Queiss, et du Bober. L'ennemi ne semblait pas abattu et soutenait sa retraite avec assez de vigilance pour surprendre une de nos divisions à Haynau. Mais ce ne fut qu'un incident; la marche de nos colonnes fut assez active pour enlever aux alliés le temps nécessaire à la réorganisation de leurs forces. Ils se résignèrent alors à demander un armistice.

Le 29 mai, dans la matinée, les généraux Kleist et Schouvalof se présentèrent au quartier général, pour négocier une suspension d'armes. Ils furent reçus par le major général qui transmit leur proposition à l'Empereur. Ce dernier désigna Caulaincourt pour le représenter auprès d'eux.

Après des discussions qui durèrent plusieurs jours, l'Empereur finit par consentir aux propositions qui lui étaient faites. Le 4 juin, un armistice fut conclu à Pleiswitz, et les lignes de démarcation furent aussitôt tracées.

Napoléon comptait sur cette suspension d'armes pour remettre ses corps en état, beaucoup plus que pour finir la guerre. Cette combinaison fut une faute. Il n'aurait dû accepter qu'un armistice pour conclure la paix. Mais il sentait que tel n'était pas le but de ses adversaires. S'il avait eu une armée solide comme celles de 1805 ou de 1806, il les aurait sans doute poursuivis jusqu'à ce que la paix s'en suivit. Malheureusement la situation n'était plus la même. Les coalisés, dont les ressources étaient plus nombreuses que les nôtres, profitèrent de ce répit, au moment où ils étaient perdus, pour assurer à leurs armées une supériorité écrasante.

Le major général fut occupé dès le 4 juin, à répartir nos corps dans leurs cantonnements, qui s'étendirent depuis les montagnes de Bohême jusqu'à l'Oder.

Le 2e corps (Victor) fut placé à Crossen; le 3e (Ney, à Liegnitz: le 4e (Bertrand), à Sprottau; le 5e (Lauriston), à Goldberg; le 6e Marmont), à Buntzlau; le 7e (Reynier), à Gœrlitz; le 11e (Macdonald), à Lowenberg; la jeune Garde (Mortier), aux environs de Glogau; les corps de cavalerie de réserve, Latour-Maubourg et Sébastiani, sur les bords de l'Oder. Oudinot s'arrêta sur les limites de la Saxe et du Brandebourg.

Après avoir veillé à la répartition des cantonnements, Berthier fut absorbé par les ordres relatifs au renforcement de l'armée. Il prescrivit en particulier la formation d'un 4e corps de cavalerie qui devait se réunir à Zittau. Trois jours après, il revint à Dresde avec l'Empereur et y installa le quartier général qui devait y passer une grande partie du temps de l'armistice. L'Etat-major général y fut très occupé. Au milieu de ses travaux et de ses nombreux déplacements, il avait perdu de vue un détail de service qui lui fut rappelé à l'occasion d'un ordre mal compris. Autrefois, Berthier accusait réception, *in extenso*, à l'Empereur, des ordres qu'il recevait. Ce dernier voyait alors, s'il y avait quelque erreur de

copie ou d'exécution. Il fallut revenir à cet usage qui augmentait beaucoup le travail, mais qui avait une utilité réelle.

Vers la fin de juin, eut lieu à Dresde, la célèbre entrevue de Metternich et de l'Empereur, d'où aurait pu sortir une paix définitive, si ce dernier l'avait réellement voulu. Le diplomate autrichien arriva à Dresde, le 25 juin. Il fut reçu aussitôt et fut frappé de ne voir dans les antichambres et autour du Souverain, que des gens qui désiraient la paix. Berthier voulut le conduire jusqu'à l'appartement de l'Empereur. Il lui demanda s'il apportait réellement la paix et lui exprima lui aussi, ses vœux pour que les conditions en fussent raisonnables. « Car, lui dit-il, nous avons besoin de faire cesser la guerre et vous, autant que nous. » Le major général savait en effet, que sur tous les points du territoire français, on souhaitait ardemment la fin des hostilités.

Cet entretien, dont l'histoire a tant parlé, dura cinq à six heures. A la sortie du prince de Metternich, l'anxiété la plus vive était peinte sur les visages. Berthier, qui venait d'être prévenu, accourut aussitôt et lui demanda s'il était content de l'Empereur. Metternich lui aurait répondu : oui, il m'a donné tous les éclaircissements désirables; c'en est fait de lui (1) ».

Le major général était trop au courant des hommes et des choses, pour conserver désormais la moindre illusion. Evidemment, l'Empereur avait refusé, comme trop dures pour lui, les conditions de paix qui lui étaient offertes. On voulait cependant lui laisser les Alpes, le Rhin, la Hollande, le Piémont, la Toscane, Rome, la Westphalie, la Lombardie et Naples. Berthier dut rester confondu, comme on l'est encore aujourd'hui, en songeant à son refus. Ce dût être pour tous, la

(1) Mémoires du prince de Metternich.

preuve de son aveuglement, et l'avenir dut apparaître désormais sous les plus sombres couleurs. Quand aux chefs d'état et aux diplomates, ils comprirent que Napoléon, poussé par la fatalité, ne voulait que la guerre. A partir de ce jour, sa perte fut résolue.

A la fin de juin, malgré les tristesses qui agitaient son esprit, le major général se donna tout entier à l'amélioration des services de l'armée et aux mesures propres à la mettre en état de combattre, si, comme il était probable, les hostilités recommençaient. L'Empereur, pour être mieux préparé, cherchait à gagner du temps ; et les délais qu'il obtenait favorisaient ses adversaires, plus encore que lui-même.

Bientôt, trouvant que ses corps étaient complétés, Napoléon voulut les visiter. Berthier transmit aussitôt ses ordres ; il voulait quitter Dresde le 8, se rendre à Torgau, Wittenberg, Dessau, Magdebourg, Leipzig, et passer en revue une grande partie de ses troupes.

Cette fois, Berthier ne l'accompagna pas. Cette tournée devait être très rapide et la présence du major-général à Dresde était utile pendant la période des négociations qui se continuaient à Neumarkt. L'intérêt des coalisés concordant avec les désirs de Napoléon, fit prolonger l'armistice du 20 juillet au 10 août. Berthier en prévint les maréchaux, et leur dit que cette prolongation était dûe à l'influence de l'Autriche, mais qu'ils devaient se tenir prêts à rentrer en campagne, si les alliés dénonçaient l'armistice le 20 juillet, comme on le supposait. A cette date, l'Empereur était rentré à Dresde. Il avait vu, qu'autour de lui, comme dans les cantonnements et les bivouacs, chacun se préoccupait de la paix et de la guerre. Jamais encore ces pensées n'avaient pénétré dans les rangs de ses officiers et de ses soldats, comme cette fois. L'entrée de l'Autriche dans la coalition, qu'on annonçait comme probable, ajoutait à ces inquiétudes. Les maréchaux craignaient, de leur

côté, que la ligne de l'Elbe ne fut tournée par ce nouvel adversaire.

Pour combattre ces dispositions, l'Empereur eut divers entretiens avec Berthier, Ney, Mortier et Soult récemment nommé son lieutenant en Espagne. Malheureusement, dans ces conversations, les maréchaux n'osaient exprimer librement leur avis ; l'Empereur était trop animé. Ils préconisaient des lignes intermédiaires entre l'Elbe et le Rhin, tandis que Napoléon, placé dans une de ces positions centrales qu'il affectionnait, se garda d'y renoncer.

Au fond, Berthier et ses collègues sentaient bien que la politique dominait la question. Napoléon tenait à la grandeur de l'empire qu'il avait conquis; et ses lieutenants, moins entraînés par des conquêtes qu'ils jugeaient exagérées, témoins des haines soulevées, des forces qui s'accumulaient devant eux, songeaient surtout à la France et se laissaient gagner par les prévisions les plus sombres. Berthier était de leur avis; mais à ses yeux, l'Empereur avait ses idées arrêtées : c'était pour faire prédominer ses projets, et non pour s'éclairer, qu'il causait avec ses maréchaux.

Son aveuglement attristait le major général. Pour lui, comme pour les autres maréchaux, les victoires de Lutzen et de Bautzen, avaient satisfait l'honneur national. Tout le monde aurait été heureux d'une paix qui aurait assuré au pays la frontière du Rhin et des Alpes. Tandis qu'en continuant la guerre, chacun allait se croire sacrifié à l'ambition de Napoléon, et la haine du peuple ne ferait qu'augmenter.

Savary, ministre de la police, frappé de l'attitude des populations, avertit l'Empereur que la paix était urgente et indispensable. Fouché, malgré sa disgrâce, Caulaincourt et bien d'autres le lui dirent aussi. Mais, l'orgueil blessé du conquérant ne pouvait se résigner à des sacrifices qu'il qualifiait d'humiliants.

Berthier connut ces avertissements; il fut au courant des conseils donnés et vit avec douleur, que tous ces efforts étaient inutiles. Comme bien d'autres, il entrevit alors la chute prochaine. Et néanmoins, comme tous les lieutenants de Napoléon, il continua ses fonctions avec tout son zèle et s'efforça, malgré ses torts ou ses erreurs, de faire triompher ses projets.

La première période de l'armistice finit le 20 juillet. La veille, pour donner le change à ses adversaires, l'Empereur avait chargé le major général d'écrire aux commissaires français de Neumarkt, une lettre diplomatique destinée à faire illusion à leurs collègues; mais il se trompait sur la manière dont les coalisés voyaient les choses. La campagne de 1812, ses conséquences, la composition de l'armée et l'état des esprits en France, tout cela leur était parfaitement connu.

Dès ce moment, Napoléon ne fit qu'activer ses préparatifs. Berthier l'accompagna dans une courte excursion à Luckau, qui lui fournit l'occasion de faire mettre en état de défense Buntzlau, Gœrlitz et Liegnitz.

Le 23, rentré à Dresde, le major général transmit ses ordres pour passer partout des revues préparatoires à la reprise des hostilités, et à la célébration de la Saint-Napoléon. Sous prétexte d'égayer le soldat, cette fête devait être avancée de huit jours.

On a peine à croire, qu'au même moment, certains ordres de Berthier prescrivaient aux troupes, « d'apprendre à tirer à la cible ». C'était pourtant la vérité. Le major général avait déjà vu l'armée entrer en campagne avec des conscrits qui ne savaient pas se servir de leur fusil. Mais alors ils étaient peu nombreux. Aujourd'hui, ils formaient la majorité et allaient se trouver en présence des soldats les plus exercés des armées européennes. Quelle confiance dans le succès pouvaient avoir les chefs expérimentés d'une troupe aussi peu aguerrie?

Le lendemain, Berthier partit avec l'Empereur pour

Mayence où l'Impératrice s'était rendue pour revoir son époux. On y resta jusqu'au 31. Le 29, le major général prévint Augereau que l'Empereur partirait incognito, le 1[er] août, au soir, et qu'il passerait des revues à Wurzbourg, à Bamberg et à Bayreuth, avant de rentrer à Dresde. On devait annoncer partout que c'était le prince de Neuchâtel qui allait passer.

Le 4 août en effet, Berthier et l'Empereur étaient de retour dans la capitale de la Saxe. Maintenant, chaque jour qui s'écoulait rendait la situation plus critique. Le 10 avait été fixé comme dernière limite à l'acceptation par l'Empereur, des conditions de paix proposées. Son refus devait entraîner la rupture immédiate des négociations et l'entrée de l'Autriche dans la coalition.

Napoléon résistait à tous les avis. Au dernier moment, Caulaincourt lui présenta des observations que le major général partageait, et qui auraient dû le décider. Elles furent inutiles. Berthier eut le chagrin de voir son Souverain, rester insensible aux belles paroles de son grand écuyer quand celui-ci lui écrivait, en parlant de la paix : « L'Empereur ne peut rien faire de plus utile à notre noble patrie, de plus digne de lui et de son caractère ».

Mais depuis longtemps, ses résolutions étaient prises. Le 6 août, Daru fut prévenu que l'armistice serait dénoncé, le 11 ou le 12, que les hostilités seraient reprises le 17 ou le 18, et que l'Autriche lancerait en même temps sa déclaration de guerre.

§ 2. *Campagne d'automne. — Bataille de Liepzig.*

Le 9 août, Berthier transmit au maréchal Saint-Cyr, les avis qui avaient été envoyés à Daru, et l'invita à abandonner la ligne qu'il occupait de Bayreuth à Dresde. Deux jours après, les autres maréchaux furent prévenus de leur côté.

Le 11, Napoléon envoya son refus définitif aux propositions de paix. Par suite, l'Autriche nous déclara la guerre et l'armistice fut rompu.

Nos corps d'armée commencèrent à se concentrer sur leur future ligne de combat.

Peu de jours auparavant, l'état-major général avait reçu l'avis qu'un des chefs d'état-major de corps d'armée, le général Jomini venait de passer à l'ennemi. On n'en fut pas autrement ému. On aurait mieux fait cependant d'éviter cette défection, qui apporta aux alliés le concours d'un homme d'une grande valeur. Elle fut attribuée à une jalousie personnelle de Berthier. La vérité, c'est que le général Jomini, suisse d'origine, d'une instruction militaire étendue, ayant le sentiment de son mérite, l'exagérant peut-être, était mécontent de son avancement. Quoique parvenu assez vite au grade de général, dans un milieu où les campagnes, les blessures et les actions d'éclat étaient les titres les plus sérieux, il se plaignait de ne pas être apprécié comme il le méritait. D'un esprit vif, irritable, ne se gênant pas pour critiquer ce qu'il désapprouvait, il avait cru, en 1812, être parvenu au comble de ses désirs, lorsqu'il avait été attaché à l'état-major général. Il y était pourtant resté sans influence et avait pensé depuis lors, que le major général, jaloux de ses talents, en était cause. Il avait vu le désastre de la campagne de Russie, et avait eu maintes fois, en sa qualité d'étranger, l'occasion de juger les chances de l'avenir. En 1813, il était à Bautzen, chef d'état-major de Ney, et comptait sur une récompense. Une faute de service lui attira au contraire une punition. Il en fut blessé. Il avait noué des relations avec les Russes qui le flattaient. Et, avant la fin de l'armistice, il déserta nos drapeaux pour offrir ses services à l'empereur Alexandre, qui l'attacha à son état-major général.

Les jours qui suivirent furent employés par Berthier à prescrire les mesures nécessaires pour arrêter les com-

munications sur toute la ligne de l'Elbe, et pour organiser la défense de Dresde. Il expliqua en outre, à Ney et à Marmont, le projet d'opérations de l'Empereur; il transmit les ordres pour la concentration à effectuer entre Gœrlitz et Bautzen, et pour la marche d'Oudinot sur Berlin. Il fit savoir à Saint-Cyr, qu'il était chargé de couvrir Dresde du côté du sud et de surveiller la frontière de Bohême.

Au milieu de ces préparatifs, il eut l'occasion de lire la déclaration de guerre de l'Autriche. Elle était de nature à faire naître de tristes réflexions. « Si la France, disait cette puissance, s'était contentée de ses conquêtes en 1809 et 1810, la paix aurait été maintenue. Mais les nouvelles annexions faites par elle d'Etats jusque là indépendants, de nouveaux morcellements et déchirements de l'empire d'Allemagne avaient inquiété les puissances européennes, et préparé par leur funeste réaction sur le nord de l'Europe, la guerre de 1812. »

Maintenant, il n'y avait plus qu'à combattre. Murat arriva le 14 août, obéissant à l'appel de l'Empereur, qui lui fit bon accueil, malgré ses intrigues avec l'Autriche. Enfin le 15, Napoléon partit avec le major général et sa maison militaire, pour Bautzen, afin d'être aux avant-postes, vingt-quatre heures avant les hostilités.

Berthier eut d'abord à se renseigner exactement sur la situation. Elle était moins brillante que l'Empereur l'avait espéré. Les alliés avaient formé trois armées : celles de Bohême, de Silésie et du Nord, commandées par Schwarzenberg, Blücher et Bernadotte. Avec les corps détachés en Italie et en Bavière, ils disposaient de 575.000 hommes, soutenus par 250.000 hommes de réserves.

Notre armée s'était à peine augmentée de cent cinquante mille hommes, tandis que nos ennemis en avaient reçu plus de 400.000. L'Empereur n'en comptait pas moins triompher. Il avait adopté, comme on

l'a vu, le cours de l'Elbe, pour sa ligne d'opérations.

Dans ses premières dépêches, le major général fit connaître ses instructions aux maréchaux, et les renseigna sur les positions occupées.

Saint-Cyr, avec le 11e corps était à Kœnigstein, sur la rive gauche de l'Elbe, gardant sur nos derrières, les débouchés de Bohême en Saxe. Vandamme, qui commandait le 1er corps, était à la hauteur de Saint-Cyr, sur la rive droite du fleuve, surveillant les débouchés de Bohême en Lusace. Poniatowski et Victor, avec les 8e et 2e corps, remplissaient le même rôle, en face du défilé de Zittau. Les 3e, 5e, 6e et 11e corps, sous les ordres de Ney, Lauriston, Marmont et Macdonald étaient en Silésie, sur la frontière fixée par l'armistice. La Garde impériale et trois corps de cavalerie de réserve, sous les ordres de Sébastiani, Latour-Maubourg et Kellermann étaient placés en arrière, aux environs de Bautzen. Enfin, sur la gauche, les 4e, 7e et 12e corps, sous les ordres de Bertrand, Reynier et Oudinot faisaient face à l'armée du Nord et couvraient l'Empereur.

Les généraux n'avaient plus l'audacieuse confiance qui les animait jadis. Le major général éprouvait la même impression. Frappé de l'extrême jeunesse de la troupe et de l'orgueil qui altérait maintenant la merveilleuse perspicacité de Napoléon, il sentait, en outre, qu'on n'avait pas seulement l'Europe contre soi, mais aussi la France et le bon sens public. Il ne pouvait s'empêcher de déplorer l'arrière-pensée qui semblait dominer Napoléon, de vouloir rentrer en vainqueur à Berlin, et de conserver des places éloignées comme Dantzig, avec l'espoir de reprendre la ligne de la Vistule.

Son projet actuel était de profiter de sa position centrale pour accabler successivement chacun de ses ennemis en renforçant son armée par des réserves disponibles. Mais pour avoir sa liberté d'action avec les masses dont il disposait, il lui fallait un théâtre d'opérations

étendu, ce qui était pour lui une condition défavorable. L'ennemi, avec sa supériorité numérique, pouvait en profiter pour le resserrer sans cesse, limiter ses moyens, user ses forces et finalement l'accabler.

Néanmoins, s'il y avait encore une chance de vaincre, c'était dans son génie seul qu'elle résidait. Il n'y avait donc qu'à obéir à ses ordres et à faire pour le mieux.

Le 19 août, le major général partit de bonne heure pour l'accompagner dans sa reconnaissance des débouchés de la Bohême. Cette excursion devait fixer ses idées sur les prochains mouvements. Elle ne dura qu'un jour. Le lendemain, il était revenu à Gœrlitz.

On apprit alors que l'armée de Silésie avait commencé les hostilités et envahi la zone neutralisée, sans attendre la date fixée par l'armistice. Il en résulta que Ney et Lauriston, se trouvant trop avancés, reculèrent en bon ordre sur la ligne du Bober.

Napoléon résolut d'agir aussitôt. Dans la nuit du 20, le major général transmit ses instructions.

Macdonald devait déboucher avec son corps d'armée, franchir le Bober et s'avancer, soutenu à droite par le 11[e] corps. Marmont devait prendre position sur la gauche; Ney devait déboucher le premier et refouler les Prussiens sur Alt-Giersdorf. Mortier avec la jeune Garde, Latour-Maubourg, Ornano, Walther, la vieille Garde et l'Empereur lui-même, se portaient sur Lœwenberg.

L'ennemi fut repoussé et la marche offensive continuée, le 22. L'armée de Silésie était rejetée sur la Katzbach.

A ce moment, le quartier général fut avisé des mouvements que faisait l'armée de Bohême pour envahir la Saxe. L'Empereur arrêta alors ses corps et revint sur Dresde. La Garde, Marmont et une partie de la réserve de cavalerie furent dirigés sur cette capitale. Vandamme et Victor furent, de leur côté, repliés sur l'Elbe. Pendant

ce temps, Ney, Lauriston et Macdonald achevaient de pousser l'armée de Silésie sur Jauer. Ce dernier maréchal fut nommé commandant en chef de ces trois corps avec mission de contenir son adversaire et d'intercepter les routes entre la Bohême et la Prusse.

On était au 24 août. Après ces premiers succès, le major général revint à Gœrlitz, d'où il résuma la situation à Poniatowski, en lui confiant, d'après l'ordre de Napoléon, la garde des principaux défilés du côté de la Bohême. Il écrivit des lettres analogues à plusieurs maréchaux et rentra à Bautzen; le lendemain, il était avec l'Empereur à Stolpen.

Les ordres qu'il expédia dans cette journée pressentaient la bataille. Dresde était, en effet, menacée par l'armée de Bohême. L'Empereur lui expliqua son projet de déboucher de cette capitale avec le gros de ses forces, de battre l'ennemi et de le faire accabler par Vandamme qui tomberait alors sur ses derrières.

Berthier fit aussitôt partir les ordres destinés à réaliser ce plan. La vieille Garde et la cavalerie de Latour-Maubourg devaient arriver à Dresde au point du jour et prendre position derrière le corps de Saint-Cyr.

Marmont, la jeune Garde et Victor devaient manœuvrer de même. Quant à Vandamme, on lui expédia l'ordre de traverser l'Elbe, d'occuper le camp de Pirna et de tenir la route de Peterswalde, qui était la ligne de retraite de l'ennemi.

Après avoir pris quelques heures de repos, Berthier partit avec l'Empereur au point du jour et arriva à Dresde, vers 9 heures du matin. Il le suivit devant le front des troupes et dans la reconnaissance qu'il fit de la position. Il reçut ensuite ses dernières instructions pour la bataille et les fit porter de suite. Les chefs de l'armée opposée hésitaient. Néanmoins, la lutte s'engagea avec énergie et dura jusqu'au soir, où une dernière attaque de l'armée de Bohême fut repoussée avec

perte. La victoire de l'Empereur, sans être décisive, était indiscutable. Elle était due, non à une menace sur les lignes de communication de l'ennemi, mais à l'apparition sur un point important du champ de bataille, d'une forte réserve qui nous assurait la supériorité numérique, au moment où l'adversaire, affaibli par une lutte prolongée, était hors d'état de résister. De belles charges de Murat sur la gauche avaient complété ce résultat. C'était un vrai succès. L'Empereur en fut d'autant plus ravi, qu'il avait eu devant lui le czar Alexandre et les généraux en chef des coalisés. Il espérait mieux encore pour le lendemain. Après avoir expédié ses ordres, Berthier rentra à Dresde, pour souper chez le roi de Saxe, avec l'Empereur et les maréchaux.

Le lendemain, il monta à cheval de bonne heure, et suivit l'Empereur sur la position qu'il adopta au centre de sa ligne de bataille, au sud de Dresde. Le mauvais temps gênait la vue. A la première éclaircie, la lutte reprit par une violente canonnade. Les manœuvres de l'Empereur eurent pour premier résultat d'enfoncer la gauche ennemie, composée d'Autrichiens qui furent rejetés par Murat et Victor, dans le ravin de Plauen qui les séparait des Russes.

Notre gauche guidée par Ney et soutenue par Saint-Cyr, fit à son tour des progrès sur la droite des Russes. Tandis que ceux-ci hésitaient à attaquer en plaine, ils apprirent à la fois, la défaite de leur gauche, la mort du général Moreau tué à côté de l'empereur Alexandre et l'attaque prononcée par Vandamme sur leurs derrières, contre le prince de Wurtemberg. Les alliés, cédèrent alors le terrain du combat, et se mirent lentement en retraite vers la Bohême.

La victoire de l'Empereur était complète. L'ennemi avait perdu 11.000 hommes hors de combat, 40 à 50 bouches à feu, et 15.000 prisonniers. Dans la soirée cependant, ces détails n'étant pas encore connus, Napoléon

n'osait pas être sûr du succès. A sept heures du soir, le major général prévenait Murat que si l'ennemi tenait encore, l'Empereur le chargeait de le tourner par sa gauche, avec le corps de Victor et une division d'infanterie.

Les autres maréchaux furent avertis qu'on prendrait les armes à la pointe du jour. Berthier passa une partie de la nuit à expédier des ordres dans ce sens et à donner avis de divers côtés des résultats obtenus.

Le 28, il fut à cheval de bonne heure avec l'Empereur. Les rapports des reconnaissances firent alors connaître que les colonnes ennemies rétrogradaient de tous côtés. C'était l'aveu de leur défaite; la poursuite fut ordonnée sur le champ. Murat, Victor, Marmont et Saint-Cyr en furent chargés.

Berthier se rendit avec Napoléon auprès de Marmont dont la position permit d'examiner le terrain, puis à Pirna, où il arriva au milieu du jour. Les nouvelles qui arrivèrent alors des corps d'armée placés au nord de Dresde, détournèrent l'attention de ce côté. Oudinot, arrêté par des inondations, avait eu un de ses corps assez maltraité. Macdonald aussi, surpris par Blücher, avait éprouvé de grandes pertes. L'Empereur, obligé de revenir à Dresde, pour parer à ces éventualités, chargea le major général d'expédier de nouveaux ordres à Vandamme. Ceux-ci portaient en substance, qu'il devait poursuivre l'ennemi battu devant Dresde avec toutes les forces mises à sa disposition, pénétrer en Bohême à leur suite et culbuter le prince de Wurtemberg. « Sa Majesté, lui disait Berthier, pense que vous pourriez arriver avant lui sur la communication de Tetschen, Aussig et Tœplitz et par là, prendre ses équipages, ses ambulances, ses bagages et enfin tout ce qui marche derrière une armée. » Le major général envoya en même temps à Saint-Cyr, Marmont, Victor et Murat, l'ordre de poursuivre les coalisés, l'épée dans les reins.

Suivant ces instructions, Vandamme atteignit le prince de Wurtemberg à Hollendorf, le 29, et lui livra un brillant combat, qui l'amena à occuper Kulm dans la soirée, pendant que l'armée russe tenait Priesten. Se trouvant ainsi en présence de forces supérieures, il avait pris une position défensive et demandé du renfort à Dresde. Mais le lendemain, avant que ces renforts ne fussent arrivés, il fut attaqué sur ses derrières, vers dix heures du matin, par un corps ennemi. C'était celui de Kleist qui, resté en arrière, voulait s'ouvrir la route. En voyant cette offensive inattendue, l'armée de Bohême attaqua à son tour. Vandamme se trouva aux prises avec 100.000 hommes sur son front et 30.000 en queue. Il essaya de percer, mais ne put y réussir. Ses troupes, ébranlées, se mirent en désordre et bientôt en déroute. Quant à lui, il fut blessé et fait prisonnier. Son corps d'armée se dispersa de tous côtés.

Ce malheur allait annuler les effets de la victoire de Dresde, et rendre aux coalisés la confiance qu'ils avaient perdue.

L'échec subi par Macdonald sur le Bober et la Katzbach était plus grave encore. Il avait perdu 20.000 hommes et une centaine de canons; une pluie torrentielle, une retraite de nuit et la faiblesse de ses jeunes soldats avaient fait tout le mal. Avec de vieilles troupes et un chef comme lui, il n'y aurait eu aucun accident. Avec des hommes trop jeunes pour résister aux intempéries et au découragement, c'était un vrai désastre.

Oudinot, de son côté, avait été battu à Gross-Beeren, le 23 août. Trahi par 10.000 alliés, Saxons et Bavarois, qui ne voulaient plus servir sous nos ordres, mal secondé par des généraux peu disposés à se soutenir, il n'avait pas eu ses corps assez réunis, et avait été vaincu. Son mouvement sur Berlin en fut arrêté du coup.

L'Empereur, pendant ce temps, revenu à Dresde avec le major général, examinait froidement cette situation.

Dans une note datée du 30 août, il envisagea deux hypothèses : un mouvement général sur Prague, un autre sur Berlin. Ce dernier avait ses préférences; c'était pour lui un moyen de séparer les Russes des Autrichiens, les premiers craignant pour la Pologne, et les seconds pour leur territoire.

Il est curieux de voir qu'à cette époque, Napoléon, oublieux des principes qui l'avaient conduit à de si grands succès, avait une tendance à prendre pour objectifs les capitales au lieu des armées ennemies, alors que ses adversaires ne s'y trompaient pas et ne visaient qu'un but : la destruction de ses forces. D'un autre côté, lui qui avait si souvent prescrit à tous ses lieutenants de réunir leurs corps pour le combat, disséminait les siens, de Hambourg à la frontière de Bohême. Il écrivait à ce sujet, dans sa note du 30 août : « En marchant au contraire sur Berlin, j'ai aussitôt un grand résultat : je protège ma ligne de Hambourg à Dresde, etc. ».

On croirait aussi qu'il avait parfois comme un pressentiment du sort qui l'attendait, quand il écrivait dans ce même document : « Enfin, dans ma position, tout plan où, de ma personne, je ne suis pas au centre, est inadmissible. Tout plan qui m'éloigne établit une guerre réglée, où la supériorité des ennemis en cavalerie, en nombre et même en généraux, me conduirait à une perte totale ».

Malheureusement il ne pouvait vaincre que là ou il était; et, dans l'impossibilité d'être à la fois, partout où on se battait, il était fatalement voué à cette perte qu'il entrevoyait.

Berthier, qui était au courant de ses projets, ne pouvait, après le beau succès de Dresde, douter des ressources inespérées qu'il trouvait encore dans son cerveau. Mais après les désastres de Kulm, de la Katzbach et de Gross-Beeren, il comprit que Napoléon n'avait plus dans sa trop jeune armée, l'instrument qu'il lui fallait pour triompher.

Napoléon, cependant, reçut ces nouvelles sans s'émouvoir. D'abord, du côté de Vandamme, 15.000 hommes environ et presque tous les généraux avaient déjà regagné Dresde, le 1er septembre.

Macdonald ne reçut pas de reproches. Le major général l'engagea seulement à tenir à Gœrlitz, soutenu qu'il était sur son flanc droit par Poniatowski.

Au sud de Dresde, Murat, Victor, Marmont et Saint-Cyr furent prévenus que l'Empereur ne voulait pas pénétrer en Bohême, « cette opération n'étant pas encore dans la ligne de sa position militaire; que Victor et Saint-Cyr devaient se placer en première ligne pour observer les frontières, avec Freyberg et Pirna pour quartiers généraux; que Marmont, Mortier et Latour-Maubourg devaient se grouper autour de Dresde, pour former une réserve disponible, prête à se porter où il faudrait ».

Au nord, l'Empereur conservait l'espoir d'aller à Berlin. Le major général en avisa Ney qui remplaçait Oudinot; il le dirigea sur Baruth où il devait se trouver le 6. « De Baruth, lui disait-il, vous ne serez qu'à trois jours de marche de Berlin..... l'attaque de Berlin pourra avoir lieu du 9 au 10. »

Ces dispositions prises, Napoléon se prépara à partir, le 3 septembre pour Bautzen, où Macdonald était arrivé, poursuivi par l'armée de Silésie. Le major général expédia ses ordres la veille pour concentrer le plus de troupes possibles du côté d'Hoyerswerda et de Kœnigsbruck, sur la rive droite de l'Elbe. Le 3 au soir, il quitta Dresde avec l'Empereur, qui comptait attaquer l'ennemi le lendemain et se mettre en route pour Berlin, après la bataille.

Le 4, en effet, le quartier général était à Bautzen. Mais, il se produisit alors un fait qui était le résultat du nouveau plan de campagne des alliés. Partout où était l'Empereur, on devait éviter le combat. Partout où il n'était pas, on devait au contraire s'avancer en masses et s'en-

gager à fond. Devant Bautzen, Blücher ayant deviné sa présence, s'arrêta, cessant de harceler Macdonald, et se mit en retraite. Napoléon le poursuivit jusqu'à la Neisse et se porta sur Gœrlitz. Mais ne pouvant l'atteindre, il revint à Bautzen. Là, il apprit la réapparition de l'armée de Bohême, au sud de Dresde, et rentra aussitôt dans cette capitale avec sa Garde, le 7 septembre. Les nouvelles qu'il y reçut le décidèrent à partir pour Pirna, où il s'entretint de la situation avec Saint-Cyr, qui rétrogradait sur Dresde.

Pendant ce temps, Ney se heurtait à l'armée du Nord, à Dennewitz, où s'engageait une bataille meurtrière. Dans le cours de cette affaire, les Saxons et les Bavarois se débandèrent et furent cause d'une déroute générale. Cette malheureuse défaite amena des récriminations de la part des maréchaux et fit naître entre eux des sentiments de méfiance qui empiraient l'état des choses. Ney rallia ses troupes, comme il put, à Torgau, dans la journée du 8 et, dégoûté, demanda à être relevé de son commandement. Il s'adressa à Berthier auquel il se plaignit de l'organisation défectueuse des 4e, 7e et 12e corps, des dispositions de leurs chefs à agir chacun pour son compte, du moral ébranlé des généraux et des officiers, du mauvais esprit des troupes étrangères et des dangers auxquels l'exposait la composition de sa cavalerie. Il demandait « à être retiré de cet enfer et à servir comme simple grenadier ».

Le major général reçut la nouvelle de la déroute de Dennewitz, le 8, au moment où il prenait son repas du soir au bivouac, avec l'Empereur, Murat et Gouvion Saint-Cyr. La journée, de ce côté, avait été à notre avantage. Nous avions repoussé les colonnes de Kleist et de Wittgenstein. L'Empereur s'apprêtait à les battre le lendemain. L'avis de la défaite de Ney par Bernadotte vint troubler cette réunion. Cet échec, succédant à plusieurs autres, pouvait avoir des conséquences désastreuses, si

l'armée du Nord franchissant l'Elbe, débordait la gauche de l'Empereur, au moment même où l'armée de Bohême, déjà sur la rive gauche de ce fleuve, menaçait de tourner sa droite. Si ces deux masses cherchaient ensuite à opérer leur jonction, elles compromettraient la ligne de communication de notre armée et la forceraient à abandonner la ligne de l'Elbe. L'Empereur, frappé de ces éventualités qu'il envisagea d'ailleurs avec le plus grand calme, et prévoyant leurs pires conséquences, fit ordonner au ministre de la Guerre à Paris, d'organiser la défense des places du Rhin.

A cette époque, sa correspondance commençait à se ressentir des derniers événements. Débordé par les circonstances, obligé de déployer une activité inouïe, n'ayant plus le temps de se reposer, forcé de passer subitement d'une combinaison interrompue à une autre qu'il fallait créer sur le champ, il n'avait plus le loisir de dicter ses ordres. Ses lettres au major général en contenaient des séries entières, où ils étaient énoncés en quelques mots. Le major général habitué à cette forme et pressé lui-même par les circonstances, les détaillait suivant les exigences du moment et suffisait encore à tout, au milieu de cet imbroglio extraordinaire causé par une situation militaire, sans exemple peut-être dans l'histoire.

Ce qui le frappait le plus, c'était le calme de l'Empereur. Les périls auxquels il s'était volontairement exposé, semblaient lui donner la prévision des plus grands malheurs et cette perspective le rendait indulgent pour les autres. Il n'avait pas eu un reproche pour Macdonald ; il n'en eut pas davantage pour Ney. Quant à Vandamme, il était déjà remplacé par Mouton et son corps, reconstitué.

S'occupant d'abord de l'adversaire le plus rapproché, Napoléon se rendit, le lendemain, 9 septembre, sur des positions d'où il pouvait observer les mouvements de

l'ennemi. Berthier l'accompagnait. Ils côtoyèrent les colonnes alliées qui se retiraient en Bohême depuis qu'elles avaient constaté la présence de l'Empereur. Arrivé sur les hauteurs qui séparaient la Saxe de la Bohême et voyant qu'il faudrait s'engager trop loin, Napoléon renonça, de ce côté aussi, à poursuivre ses adversaires, laissa ses corps en position et revint vers Dresde.

Berthier sut bientôt que la défaite de Dennewitz, la situation de Ney et l'apparition de troupes de partisans en Saxe étaient les véritables causes de ce retour subit. Le jour même, à Liebstadt, il fut chargé de faire connaître à Marmont à Dresde, les positions de l'armée. Ney se repliait sur Torgau avec ses trois corps; Macdonald, couvert sur sa droite par Poniatowski, s'établissait en avant de Bautzen; Saint-Cyr occupait les hauteurs de Tœplitz, soutenu en arrière par Mortier avec une partie de la jeune Garde: celle-ci avait une division à Dresde. Enfin, le général Margaron, avec un petit corps, de 8 à 10.000 hommes, complet en toutes armes, occupait Leipzig.

Le lendemain, le major général vint coucher à Pirna, et rentra le 12 à Dresde, avec l'Empereur. Ce dernier se rendait compte alors du plan des coalisés. Leurs trois armées exécutaient une marche concentrique pour le cerner et se dérobaient à ses coups dès qu'il apparaissait.

Un pareil plan devait user ses forces et réussir à la longue. On ne pouvait à cet égard, se faire d'illusion; car, l'étendue des pertes, depuis un mois à peine que les hostilités avaient repris, était considérable. Néanmoins, le découragement n'avait pas de prise sur Napoléon. Il résolut de resserrer ses forces autour de Dresde et songea même un instant à passer l'hiver appuyé sur le camp retranché de cette place.

Mais, en attendant, il combinait une reprise d'opérations offensives dans la direction de Berlin. Berthier en avait prévenu Ney, dès le 12, en lui prescrivant de se

préparer à suivre le mouvement et de faire connaître avec quel effectif il pourrait rejoindre.

Tandis qu'il se disposait à marcher vers le nord, l'Empereur apprit que Wittgenstein, avec une partie de l'armée de Bohême, s'était de nouveau mis en marche pour repasser les montagnes et gagner Gieshübel. Cette nouvelle amena le major général à quitter encore une fois Dresde, le 15, pour se rendre à Pirna. Arrivé là, l'Empereur fit attaquer l'ennemi avec vigueur et le fit rejeter en désordre dans la direction de Peterswalde. Puis, il ordonna la poursuite, par un temps affreux.

On marcha sur Hollendorf, tandis que Saint-Cyr sur la droite, se portait sur Geyersberg. On arriva ainsi, jusqu'à Kulm, où l'on découvrit l'armée de Bohême tout entière, avec ses masses d'un effectif au moins double de celui de l'Empereur. On n'osa l'attaquer ; on se borna à canonner les troupes russes. Napoléon revint alors à Pirna, avec sa Garde. Berthier en prévint Saint-Cyr, en lui disant qu'on lui laissait la direction du mouvement.

L'impuissance de Napoléon commençait à frapper les yeux des chefs de la coalition. Le moment leur sembla venu de tenter une action générale. Les Russes, unis aux Autrichiens, devaient marcher sur Leipzig, en venant de Bohême, tandis que les armées de Silésie et du Nord, opérant leur jonction, se porteraient sur le même point, venant de l'Elbe.

L'Empereur eut quelques indices de ce projet; mais ils n'étaient pas assez précis pour lui faire prévoir son exécution. Il le jugea cependant assez sérieux pour chercher d'abord à se renseigner.

A ce moment, le major général était souffrant. Napoléon parla même de sa santé à son frère Jérôme, en lui disant qu'il ne savait si c'était sa goutte, ou un accès de fièvre. En réalité, Berthier subissait le contre-coup des fatigues de la dernière campagne et du surmenage auquel il était soumis depuis le mois de février. On n'en

est pas moins surpris de voir un sexagénaire, usé par toutes les guerres qu'il avait faites, résister encore une fois à celle de 1813. En effet, il n'en continua pas moins son service. Les circonstances étaient trop critiques pour songer au repos.

Ce qui importait aujourd'hui, à Napoléon, c'était de connaître au plus tôt les positions et les plans de ses adversaires. De retour à Dresde, il dicta à Berthier, dans la nuit du 22, un ordre pour Macdonald, qu'il chargeait d'une reconnaissance offensive poussée assez vigoureusement sur l'armée de Silésie, pour la faire déployer toute entière.

Il partit ensuite pour Hartau où il était prêt à soutenir Macdonald. Le major général l'accompagna. La présence des trois corps de Blücher, ayant été constatée devant Macdonald, Napoléon en conclut que l'exécution du mouvement des alliés sur Leipzig, était moins prochaine qu'il l'avait cru. Néanmoins, il résolut de resserrer ses forces, de rassembler 75.000 hommes autour de cette même ville et de s'y établir entre les deux masses ennemies qui cherchaient à l'envelopper. Puis, en renforçant successivement Ney au nord, ou Murat au sud, il espérait encore battre, l'une après l'autre, les deux armées alliées. Il ne songeait pas, que ces manœuvres sur le centre qui lui avaient été si favorables, avec des troupes aguerries, pourraient bien ne pas réussir avec de jeunes soldats qui n'étaient pas assez solides pour tenir longtemps devant un ennemi supérieur en nombre.

Du reste, avant de prendre ce parti, il comptait manœuvrer encore autour de Dresde. Aussi, l'état-major général ne cessa pas, jusqu'aux premiers jours d'octobre, d'envoyer des ordres de tous côtés, pour rapprocher les troupes de cette capitale, les établir en grande partie sur la rive gauche qui était de jour en jour la plus menacée et prendre auprès des maréchaux des renseignements indispensables. L'Empereur, à ce moment, n'était pas

suffisamment instruit des mouvements de l'ennemi; il trouvait aussi que son armée n'était pas assez nombreuse, demandait des contingents en France, appelait le corps d'Augereau de Berlin à Iéna et, entretenait de divers côtés des correspondances qui trahissaient son agitation. En lisant ses dépêches, on sentait qu'il ne voulait jamais croire qu'au succès de ses armes.

Les lettres du major général s'inspiraient des mêmes idées. Il fallait affirmer la victoire quand même. Peut-être tous deux étaient-ils de bonne foi, l'un par orgueil, l'autre par dévouement. Mais au fond, tous deux se rendaient compte que les opérations n'aboutissaient pas.

A la fin de septembre, on eut l'occasion de constater les mauvaises dispositions de nos alliés allemands. Peu de jours après, un incident isolé, assez singulier, vint fournir une preuve certaine de leur défection à laquelle on devait s'attendre. Le général bavarois Raglowich demanda au gouverneur de Dresde des feuilles de route pour permettre à sa division de retourner en Bavière. L'Empereur en fut blessé; et le major général chargé de la réponse, déclara que cette demande était « contraire à la subordination militaire »; mais il laissa partir le général bavarois, en gardant les quatre bataillons qu'il commandait; mesure inutile et dangereuse, car elle indiquait que la Bavière n'était plus avec nous et que ses soldats étaient prêts à nous abandonner.

Pendant ce temps, les coalisés s'avançaient et le 30 septembre, Blücher, avec l'armée de Silésie, arriva devant Wittenberg, franchit l'Elbe et apparut sur la rive gauche, que Bernadotte occupa en même temps. Ney allait se trouver entre eux. Il en résulta un violent combat à Wartenbourg, le 3 octobre, qui fut très honorable pour les troupes du général Bertrand, mais qui obligea celles de Ney à rétrograder.

Désormais, la gauche de l'Empereur se trouvait débordée. Ney, comprenant les dangers de sa position,

recula lentement vers Leipzig, entre l'Elbe et la Mulde. La nouvelle de ce combat et les rapports des reconnaissances sur les dernières positions de l'armée de Silésie, achevèrent d'éclairer l'Empereur. Les deux masses ennemies qui devaient le cerner, étaient formées et leurs mouvements commencés. Désormais, il n'y avait plus qu'à songer à sa dernière combinaison, et à manœuvrer autour de Leipzig, contre chacune de ces masses, pour tenter de les battre l'une après l'autre.

Les ordres expédiés par le major général, du 5 au 9 octobre, eurent pour but la réalisation de ce projet. Il y eut d'abord un mouvement de la partie principale de l'armée, contre Blücher et Bernadotte. Le 6, le quartier général se porta à Meissen et, deux jours après, à Wurzen. Les ordres envoyés par Berthier dirigeaient nos colonnes sur Wittenberg, Dessau et Wartenbourg, pour y reprendre les passages de l'Elbe, tombés aux mains des alliés; ils confiaient la défense de Dresde à Saint-Cyr et établissaient Murat sur la haute Mulde. Augereau, de son côté, se portait sur Leipzig.

Berthier s'était rétabli malgré les extrêmes fatigues des derniers jours. Il sentait que l'heure des résolutions suprêmes approchait. Le 7 octobre, le départ du grand quartier général de Dresde, avec les administrations de l'armée, la chancellerie de M. de Bassano, les grands parcs et enfin la cour de Saxe qui suivait, avait déjà pour les habitants de cette capitale, toutes les apparences d'une retraite. Ce n'était pourtant encore qu'une manœuvre; mais, comme bien d'autres, elle devait rester impuissante.

Berthier passa la journée du 9 avec l'Empereur, à Wurzen. Ce dernier lui fit connaître son projet de descendre la vallée de la Mulde, avec une armée d'environ 15.000 hommes, de faire attaquer les armées du Nord et de Silésie par Ney et Marmont, et d'assaillir à son tour les colonnes ennemies entre la Mulde et l'Elbe,

avant qu'elles aient repassé ce fleuve. Le major général transmit les ordres qui devaient assurer cette combinaison, tandis que Murat, de son côté, avait pour mission d'occuper, avec les 60 et quelques mille hommes dont il disposait, l'armée de Bohême. Il fut prévenu de cette mission par une lettre de Berthier.

Berthier au roi de Naples.

Wurtzen, le 9 octobre 1813.

Sire,

L'Empereur part pour Wittenberg que l'ennemi assiège; il compte attaquer le général Blücher à Düben, où on assure que l'armée de Silésie est en position. S. M. espère être demain à Wittenberg, en faire lever le siège, passer sur la rive droite de l'Elbe, et enlever les deux ponts de l'ennemi. Le duc de Castiglione est parti, le 8, d'Iéna ; il doit être aujourd'hui à Naumbourg.

Selon les renseignements que nous avons, Blücher avec l'armée de Silésie, formant environ 60.000 hommes, est à Düben et le prince de Suède, avec 40.000 hommes, est à Dessau. . . . . .

. . . .

Ne croyez pas à la nouvelle de la défection de la Bavière, ni à tout ce que débite l'ennemi. Correspondez avec le duc de Padoue qui reste à Leipzig. S. M. vous a fait connaître hier son intention. Ayez soin de raccommoder les têtes de pont et de tout préparer pour déboucher sur les derrières de l'ennemi s'il se portait sur Dresde (1).

L'Empereur et le major général s'abusaient sur le compte de la Bavière. Et malheureusement, il en était de même sur les résultats qu'ils espéraient obtenir du côté de Blücher et de Bernadotte. Berthier venait, en effet, d'écrire à ce sujet, au comte de Narbonne, alors gouverneur de Torgau : « Sa Majesté livrera bataille à Wittenberg et, avec l'aide de Dieu, nous espérons avoir un succès complet..... Comme l'ennemi a des bagages immenses sur la rive gauche (de l'Elbe), sa retraite sera difficile, etc..... ».

(1) Archives de la guerre.

Le lendemain, il compléta les explications envoyées à Murat, en lui adressant de Düben une nouvelle lettre.

Berthier au roi de Naples.

Düben, le 10 octobre 1813, à cinq heures du soir.

Sire, l'Empereur a reçu la lettre de votre Majesté. S. M. a fait lever le blocus de Wittenberg; Elle a séparé le corps de Sacken du corps de Langeron et du corps d'Yorck.

L'Empereur a ordonné au duc de Padoue de renvoyer tout ce qui l'embarrasse à *Eulenbourg* et à *Wittenberg*.

Le duc de Castiglione est à *Lutzen,* ou à *Leipzig,* ce soir. Le duc de Padoue, débarrassé de tout ce qu'il renverra, aura au moins 15.000 hommes, ce qui, réuni au duc de Castiglione, forme 30.000 hommes de renfort.

L'une des deux choses suivantes arrivera : ou l'Empereur attaquera demain l'ennemi et le battra; ou s'il se retire, l'Empereur *brûlera ses ponts en se portant sur la rive droite.* Votre Majesté, Sire, doit manœuvrer pour conserver Leipzig et *donner à l'Empereur le temps de battre l'armée de Silésie;* mais obligée de quitter Leipzig, Votre Majesté doit tout diriger *sur la Mulda. Les ponts d'Eulenbourg et de Düben sont gardés.*

Dans ce cas, Sire, l'intention de l'Empereur est de passer *sur la rive droite de l'Elbe et de manœuvrer entre Magdebourg et Dresde débouchant par une de ces quatre places* pour surprendre l'ennemi. Votre Majesté, Sire, doit manœuvrer en conséquence (1). . . .

. . . .

L'Empereur était, en effet, parti de Wurzen, dans la nuit du 9 au 10, pour se rendre à Eilenbourg et à Düben, comptant que ses troupes arriveraient en ligne en même temps. Berthier voyagea ainsi toute la nuit pour atteindre Eilenbourg, avant le jour. Le lendemain, les rapports signalèrent des engagements à Wartenbourg sur la droite, à Wittenberg sur le front, à Dessau sur la gauche. C'étaient les troupes de Bertrand, Reynier, Macdonald et Ney qui avaient été attaquées. On apprit en même temps que Murat avait livré, la veille, un combat heureux à Wittgenstein.

(1) Archives de la Guerre.

Napoléon s'empressa d'annoncer ces événements, en les présentant comme des succès ; et persuadé que Blücher et Bernadotte étaient rejetés au-delà de l'Elbe, il se disposa à marcher contre l'armée de Bohême. Le major général écrivit dans ce sens à Murat.

Berthier au roi de Naples.

Düben, le 12 octobre 1813,
trois heures et demie après-midi.

Sire, l'Empereur me charge d'avoir l'honneur de prévenir Votre Majesté, que nous nous sommes emparés des ponts de l'ennemi, qu'il paraît que le prince de Suède, avec l'armée de Berlin, a repassé sur la rive droite de l'Elbe. Dans cette situation de choses, l'Empereur est prêt à se porter sur Leipzig avec son armée, ce qui réuni à la vôtre fera plus de 200.000 combattants. Le maréchal duc de Raguse couche ce soir entre Düben et Leipzig; il pourra donc être demain de bonne heure sur cette ville. Dans la journée de demain, l'Empereur avec toute la Garde sera à portée de Leipzig et après-demain 14, toute l'armée y sera rendue; mais, Sire, toutes ces dispositions dépendent désormais de ce que vous pouvez faire; s'il vous est possible de conserver votre position toute la journée du 13, ainsi que la ville de Leipzig, l'Empereur ordonnera sur le champ le mouvement dont je viens de vous parler; si au contraire Votre Majesté était forcée d'évacuer demain sa position et la ville de Leipzig, l'Empereur ne serait plus à temps d'exécuter son mouvement et dès ce moment vous vous porteriez comme vous le proposiez sur la Mulde, prenant pour point de direction Wurzen. La question consiste donc à savoir *oui* ou *non*, si vous pouvez avec vos propres troupes conserver votre position et Leipzig jusqu'au 14 au matin. J'envoie cette lettre ouverte au duc de Padoue qui vous la fera passer après en avoir pris connaissance. Si donc vous pouvez conserver Leipzig et votre position jusqu'au 14 au matin, empressez-vous de prévenir le duc de Padoue qui en fera avertir aussitôt le duc de Raguse, qui dans la nuit se mettra en mouvement pour s'approcher de Leipzig près Taucha. Votre Majesté sent combien il est intéressant que l'Empereur soit promptement instruit de sa réponse.

L'Empereur, estimant que Macdonald et Ney suffiraient pour refouler Blücher et Bernadotte, leur fit donner ses instructions par Berthier et se disposa à assaillir l'armée de Bohême au sud, afin d'achever le succès de Murat sur Wittgenstein. Le major général écrivit alors à Macdonald.

Berthier au duc de Tarente.

Düben, le 13 octobre 1813, à une heure du matin.

L'Empereur me charge de vous faire connaître, Monsieur le duc, que le prince de la Moskowa s'est emparé de Dessau, qu'il y a fait 2.500 prisonniers et pris deux pièces de canon, que le duc de Castiglione est arrivé à Leipzig après avoir battu Witgenstein et Thielman, qu'il leur a fait 1.200 prisonniers. On a entendu une canonnade à quatre heures après midi entre Coswig et Roslau. L'Empereur n'a pas de nouvelles de Wittenberg depuis hier 12, à midi, et ignore l'issue de cette canonnade. Il paraît que le général Tauentzien était en avant de Roslau pour le défendre. L'Empereur me charge de vous écrire que s'il est nécessaire aujourd'hui 13, vous devez passer l'Elbe à la pointe du jour, prendre le commandement du général Reynier, du général Dombrowski et du général Sébastiani et pousser l'ennemi vigoureusement de manière à vous emparer des ponts de *Roslau* et de ceux d'*Acken*. Aussitôt que l'Empereur aura le rapport de ce qui s'est passé hier sur la rive droite entre quatre et six heures du soir, je vous écrirai de nouveau.

. . . .

Toutes ces dispositions allaient bientôt changer. Un nouvel avis de Murat prévint l'Empereur que Wittgenstein, au lieu de battre en retraite, marchait sur Leipzig avec l'armée de Bohême. D'un autre côté, on sut que si Bernadotte était encore sur la rive droite de l'Elbe, Blücher était resté sur la rive gauche et remontait la Mulde, en se couvrant de cette rivière.

Il fallait craindre que Murat ne put tenir seul contre l'armée de Bohême. D'un autre côté, l'Empereur n'avait plus le temps nécessaire pour accabler successivement Blücher et Bernadotte. Il n'avait donc qu'un parti à prendre : concentrer ses forces sur Leipzig pour empêcher, si c'était possible, la jonction des deux grandes masses des alliés.

Berthier donna ses ordres en conséquence, dans la journée du 13. Sa lettre au prince de la Moskowa définissait en même temps l'état des choses.

Berthier au prince de la Moskowa.

Düben, le 13 octobre 1813, neuf heures du soir.

Monsieur le prince de la Moskowa, l'Empereur se porte sur Leipzig, où il y aura le 15 ou le 16 une grande bataille. Le général Bertrand et le général Latour-Maubourg sont en marche pour Leipzig. Le général Reynier et le général Dombrowski ont dû se replier sur Wittenberg après l'opération d'Acken; ils doivent avoir fait ce soir une grande marche pour se rendre sur Düben. Il est nécessaire, prince, que vous soyez également demain 14 à Düben afin de pouvoir être le 15 à Leipzig.

L'Empereur vous a fait connaître qu'il fallait détruire les ouvrages de la tête de pont de Dessau; Sa Majesté suppose que vous l'avez fait; elle vous recommande de nous faire bien connaître votre marche, afin qu'elle puisse régler ses dispositions en conséquence (1).

Le major général ne pouvait maintenant s'y tromper: la supériorité numérique de l'ennemi avait annulé l'habileté des combinaisons de l'Empereur et assuré à nos adversaires l'initiative des mouvements; c'était pour eux un grand avantage. Ils allaient bientôt en avoir d'autres. Dans la journée du 13, tandis que Napoléon attendait à Düben l'achèvement des marches sur Leipzig, il apprit la défection de la Bavière, dont l'armée, maintenant unie aux Autrichiens, menaçait le bas Rhin. Il fallait donc déjà songer à revenir sur ce fleuve.

Le lendemain, le major général partit avec lui pour Leipzig, y arriva le soir et s'installa dans une maison du faubourg de Reudnitz. Il assista, avec Marmont et divers officiers de la maison militaire, à la réunion qu'y tint l'Empereur. Malgré la confiance qu'il affectait, Berthier devait trouver la situation peu rassurante. Les 360.000 hommes, dont Napoléon disposait deux mois auparavant, étaient réduits à 190.000, tandis que l'en-

(1) Archives de la Guerre.

nemi pouvait l'assaillir avec 350.000 soldats animés d'une haine acharnée. Si Blücher et Schwarzenberg, rassemblés dans la plaine de Lutzen, pouvaient s'entendre pour concourir à un but commun, l'Empereur allait se trouver cerné de trois côtés. Ce n'était plus une position centrale mais une position d'acculement, dans laquelle sa liberté d'action tendait à disparaître. La supériorité morale passait du côté de l'ennemi avec la supériorité matérielle et l'armée napoléonienne présentait, dans son manque de cohésion, des éléments de faiblesse d'autant plus saisissants que l'ennemi, au contraire, avait des troupes fortement groupées, unies et surexcitées par leurs derniers succès. La situation devenait assez grave pour faire redouter une défaite décisive.

On apprit, à la même époque, que Jérôme avait laissé enlever son royaume, sans le défendre, par une troupe de cosaques lancés à l'aventure. Les mauvaises nouvelles assombrissaient les esprits. L'Empereur, pour relever le moral, réunit encore autour de lui, le 14, dans la soirée, Berthier, Murat, Marmont et plusieurs généraux. Augereau y vint aussi et lui fit sentir en quelques mots la difficulté de lutter comme en 1796, quand on n'avait plus les soldats d'Italie. Le major général n'eut pas de peine à deviner que malgré son calme et sa résolution, l'Empereur, cette fois, était agité de sombres pressentiments.

Le lendemain, il monta à cheval avec lui, de grand matin, pour faire sa reconnaissance du champ de bataille. Une terrible journée se préparait. Nos corps étaient sur les points qu'on leur avaient assignés : le 4e (Bertrand), à Lindenau ; le 6e (Marmont), à Lindenthal ; les 3e (Ney) et 7e (Reynier) arrivaient d'Eilenbourg pour flanquer le 6e ; le 8e (Poniatowski) était à Mark-Kleeberg ; le 2e (Victor), à Wachau ; le 5e (Lauriston), à Liebert Wolkwitz. Ces trois derniers corps, sous les ordres de Murat, faisaient face à l'armée de Bohême, ayant leur droite

appuyée à la Pleisse et à l'Elster; les 4ᵉ et 5ᵉ corps de cavalerie occupaient leurs intervalles.

En face d'eux, Kleist et Wittgenstein tenaient les villages de Gross-Pössnau, Gulden-Cossa et Cröbern ayant en réserve les gardes royales russe et prussienne, et prêts à donner la main à Blücher, si nous venions à perdre du terrain. Tout annonçait une lutte suprême.

Le front sud, face à Schwarzenberg, avait besoin d'être fortement organisé. L'Empereur y plaça trois corps pour soutenir ceux de Murat : Augereau à droite, à Mark-Kleeberg; la Garde et Latour-Maubourg au centre, vers Wachau; Macdonald et Sébastiani à gauche, au delà de Liebert-Wolkwitz; une brigade occupait Dölitz pour couvrir la droite de cette ligne. Ces dispositions, d'une habileté parfaite, ne pouvaient cependant obvier à la grande supériorité numérique des alliés.

Après les avoir prises, Napoléon se porta au nord de Leipzig, vers Möckern. Il confia cette position à Marmont, qui devait y observer Blücher et, au besoin, le contenir. Les troupes de Ney, Bertrand, Souham, Reynier, Dombrowski, qui avaient été retardées par la destruction des ponts qu'elles avaient à franchir devaient, en arrivant, prendre la droite de Marmont et le relier, vers le sud, à la gauche de Murat.

Enfin une division, sous les ordres du général Margaron, fut chargée de garder Leipzig et la ligne de retraite.

Les coalisés semblaient résolus à n'attaquer, que le lendemain. Macdonald et Sébastiani purent ainsi rejoindre dans la journée du 15. On leur fit occuper Holzhausen, sur la gauche.

Le 16 octobre 1813, au point du jour, Napoléon n'avait encore aucun avis de la marche de Blücher. Cette absence de nouvelles le décida à attirer Marmont à lui, afin d'augmenter ses forces contre l'armée de Bohême. Il le fit remplacer par Ney et Bertrand.

Il monta ensuite à cheval, et alla se placer sur un point élevé, près de Meusdorf, au milieu de la Garde, d'où il apercevait tout le champ de bataille. Berthier et ses officiers étaient près de lui.

A neuf heures, l'attaque des alliés se dessina avec une violence extrême à Wachau et à Liebert-Wolkwitz. Nous gardâmes nos positions, sauf sur la droite, où nos troupes perdirent un peu de terrain. Au milieu du jour, sur le front sud, on comptait déjà près de 20.000 hommes hors de combat dans chaque armée.

A ce moment, le canon résonna sur le front nord. Blücher arrivait, malgré les hésitations de Bernadotte et s'engageait aussitôt, avec une telle énergie que Marmont, retenu sur sa position, envoya demander du secours. Ney vint le soutenir. Mais Napoléon, ayant besoin de troupes ne put lui envoyer Macdonald, dont il disposa de son côté.

Vers deux heures, croyant le moment propice, l'Empereur, fit prendre l'offensive en avant de Wachau et de Liebert-Wolkwitz. Deux colonnes s'avancèrent, reliées entre elles par l'artillerie de la Garde. Sous les ordres de chefs comme Mortier, Oudinot, Victor, Macdonald, elles réussirent à refouler l'ennemi. Une charge générale de cavalerie fut ordonnée alors pour rendre ce succès décisif; mais ce but ne fut pas atteint.

L'Empereur, comprenant qu'il fallait vaincre à tout prix, reforma ses colonnes et donna l'ordre de lancer sa vieille Garde. Mais au même instant, l'ennemi attaquait Dölitz, point d'appui de la droite. Il fallut suspendre le mouvement, et renforcer Dölitz où se portèrent Curial et Oudinot. Le village nous resta et le général autrichien de Merfeld y fut fait prisonnier avec 2.000 hommes.

Il était cinq heures; la nuit arrivait et la journée n'était pas encore décidée. L'Empereur essaya d'emporter au moins le village de Gulden-Gossa qui était pour l'en-

nemi, un point d'appui important. Il fut enlevé, puis perdu de nouveau. Là dessus, la nuit survint, mettant un terme à ces combats acharnés.

Pendant que cette bataille de Wachau se livrait, Margaron défendait notre ligne de retraite contre Giulay qui était venu l'assaillir. Quant à Marmont, violemment pressé par Blücher, et n'ayant pu être secouru par Ney, il perdait la position de Möckern, qui couvrait notre gauche. 26.000 français et 40.000 alliés hors de combat étaient le résultat le plus clair de cette première journée, dans laquelle les progrès de l'armée de Silésie, assuraient à nos adversaires un sérieux avantage.

Berthier fut chargé, dans la soirée, d'envoyer aux troupes un bulletin qui leur présentait les combats livrés au sud, comme un succès. D'après ce bulletin :

« A onze heures, les deux armées étaient engagées aux villages de Dölitz, Wachau et Liebert-Wolkwitz. Ces villages furent attaqués six à sept fois ; l'ennemi fut constamment repoussé et couvrit les avenues de ses cadavres..... L'ensemble de ces dispositions eut le succès qu'on en attendait. L'artillerie ennemie s'éloigna. L'ennemi se retira et le champ de bataille nous resta en entier..... L'ennemi eut alors recours à sa réserve..... La cavalerie ennemie fut défaite; deux régiments entiers restèrent sur le champ de bataille..... Le général Curial, se porta au village de Dölitz, l'attaqua à la baïonnette, le prit sans coup férir et fit 1.200 prisonniers parmi lesquels s'est trouvé le général en chef Merveldt.

« Les affaires ainsi rétablies à notre droite, l'ennemi se mit en retraite et le champ de bataille ne nous fut pas disputé ».

Marmont cependant avait eu un échec. Le bulletin l'avoua en ces termes..... « Il soutint sa position pendant toute la journée; mais il éprouva des pertes qui n'ont point été compensées par celles qu'il a fait éprouver à l'ennemi..... Le soir, il a dû resserrer sa position

sur la Partha et abandonner dans ce mouvement, plusieurs pièces démontées et plusieurs voitures ».

En réalité, l'ennemi avait pris partout l'offensive. Nous étions restés sur la défensive, en gardant nos positions, à la droite et au centre; mais nous n'avions pu faire plus; et sur la gauche, nous avions perdu du terrain, des canons, des voitures. C'était une bataille indécise, avec la certitude pour l'ennemi d'avoir annulé nos efforts, d'avoir fait reculer notre gauche, de conserver l'avantage des positions et une supériorité numérique écrasante. Celle-ci allait s'augmenter, dans la nuit, des 60.000 hommes de Bernadotte, puis des 50.000 de Bennigsen, et redoubler ainsi chez nos adversaires l'ardeur que leur donnaient le sentiment de leur force et celui de notre affaiblissement.

De notre côté, les réflexions étaient tout autres. Chacun comprenait que nous n'avions pu briser le cercle de fer qui nous enserrait. L'Empereur était resté impuissant. S'il avait eu, devant Wachau des réserves suffisantes pour soutenir son offensive, peut-être aurait-il réussi. Mais ces réserves lui manquaient. Ses troupes, maintenant aguerries, ne suffisaient plus contre un ennemi aussi nombreux et aussi redoutable. Pour des hommes aussi expérimentés que Berthier et les maréchaux, il était clair que la puissance matérielle de l'adversaire l'emportait sur le génie. Du reste, la position prise à Leipzig n'avait pas été choisie, mais imposée, et le désavantage qu'elle faisait subir à notre armée, frappait tous les yeux. Il la mettait surtout dans l'impossibilité d'accabler une des masses ennemies, pendant qu'elle contenait les autres. N'ayant plus les soldats d'Italie comme le lui avait dit Augereau, ou des circonstances favorables comme à Arcole, Napoléon ne pouvait espérer de rompre le cercle qui l'entourait. D'un autre côté, un de ses corps, celui de Reynier, avait été placé si loin, qu'il n'avait pu rejoindre dans la journée du 16. Enfin les

troupes, malgré leur courage, affaiblies par les combats de la veille, n'avaient aucun moyen de suppléer à la supériorité des alliés. Dans le second jour de la lutte, elles allaient avoir sur les bras 300.000 combattants surexcités. Elles n'avaient que la moitié de cet effectif, composé d'hommes épuisés ou découragés.

Le 16 octobre, au soir, la position de Napoléon était donc devenue plus critique que la veille. Il fit néanmoins écrire par Berthier au duc de Bassano : « Les affaires vont bien de notre côté ; nous avons fait quelques milliers de prisonniers, pris bon nombre de pièces de canon ; dans l'instant, on nous amène le général en chef de Merfeldt, fait prisonnier. L'ennemi a perdu immensément de monde (1) ».

Et le lendemain matin, en confiant à Ney, la position de Leipzig et de la Partha, le major général lui écrivait : « ..... Nous allons attaquer l'ennemi, sur lequel nous avons eu beaucoup de succès hier. Si nous parvenons à le mettre en déroute, tout peut être encore sauvé.... (2) ».

Malgré ces assurances, l'Empereur éprouva le besoin de voir par lui-même le terrain et de juger par ses propres yeux, de l'état des troupes. Le 17, au point du jour, il monta à cheval avec Berthier, Murat et Daru, pour faire une reconnaissance minutieuse et prendre sur place de nouvelles décisions. La journée se passa en allées et venues. Les visages paraissaient attristés. Lui-même comprenait qu'il n'y avait qu'un parti à prendre ; battre en retraite. Mais il ne put s'y résigner. Il ordonna seulement dans la soirée, de rapprocher ses corps de Leipzig, de façon à avoir l'air de changer de position.

Pendant ce temps, l'ennemi appelait à lui tous les renforts disponibles, pour accabler Napoléon dans une dernière et suprême attaque.

---

(1) Archives de la Guerre.
(2) Archives de la Guerre.

Dans la nuit, le major général reçut les ordres de combat. Poniatowski, Augereau, Victor, Lauriston, Macdonald, la Garde, et quatre corps de cavalerie devaient former sur le plateau de Probstheyda une nouvelle ligne circulaire. Marmont s'étendait de Schönfeld à Sellerhausen ; Ney, puis Reynier, qui venait d'arriver, le reliaient à Macdonald ; Bertrand, envoyé au delà de Lindenau, devait assurer la possession de la ligne de retraite. Mais pour la suivre, il fallait commencer par franchir la Pleisse et l'Elster, sur l'unique voie qui reliait Leipzig à Lindenau. Le colonel du génie chargé d'y veiller, trouvant qu'un pont était insuffisant, demanda au major général d'en construire deux autres, en amont et en aval du premier, pour le passage de l'infanterie. Berthier savait que l'Empereur ne voulait à aucun prix laisser voir aux alliés ses préparatifs de retraite ; il venait d'être témoin de la peine qu'on avait eue à lui parler d'un mouvement rétrograde ; il jugea inutile de lui proposer l'établisement de nouveaux ponts ; peut-être craignait-il d'être aussi mal reçu qu'en 1812. Toujours est-il, qu'il répondit au colonel du génie, qu'il fallait savoir attendre les ordres de l'Empereur et n'avoir pas la prétention de les devancer.

Cette réponse devait avoir des conséquences fatales et être en partie cause de la catastrophe qui se produisit après la bataille.

Il est regrettable, que le major général, jugeant par lui-même, combien les observations du colonel étaient justes, n'ait pas cru devoir les transmettre à l'Empereur. Quelle que fut l'humeur de ce dernier, le devoir du maréchal Berthier, lui prescrivait de le faire. Les événements qui suivirent, ne le prouvèrent que trop.

A peine de retour avec Napoléon sur le plateau de Probstheyda, il vit se dessiner le mouvement offensif de trois grandes colonnes qui s'avançaient concentriquement sur la nouvelle ligne de bataille. Nos corps prenaient, sans

se presser, leurs emplacements de combat. Sur notre droite, le point important de Dölitz, fut d'abord l'objet d'une attaque énergique, qui fut repoussée par Poniatowski. Néanmoins ce maréchal dut se replier sur Cennewitz, où il s'établit, soutenu par Augereau.

Vers midi, on commença à entendre le canon de Blücher et de Bernadotte, qui entraient en ligne; tandis qu'à l'ouest du côté de Lindenau, on percevait le bruit d'un violent combat de Bertrand contre Giulay.

La canonnade de Blücher parut être pour les alliés, le signal d'une offensive générale contre Probstheyda, devenu une position centrale et saillante. Elle donna lieu à une lutte meurtrière dans laquelle l'ennemi ne réussit pas à nous déloger et qui fut suivie d'une canonnade prolongée. Du côté du nord, l'approche de Bernadotte avait déterminé la défection des Saxons. Pendant ce temps, un combat furieux s'engageait entre Blücher et Marmont à Schönfeld, où les charges de la cavalerie de la Garde arrêtèrent les Prussiens. La bataille continua ainsi jusqu'à la nuit, mettant hors de combat, 20.000 français et 30.000 alliés.

Depuis trois jours, l'Empereur avait perdu plus de 40.000 hommes ; les survivants n'en pouvaient plus et les munitions manquaient. La retraite s'imposait.

Napoléon quitta Probstheyda, le soir, pour se rendre à Leipzig et y préparer le départ de son armée. Le major général reçut et expédia ses ordres qui prescrivaient d'abord une énergique défense de la ville.

Le défilé commença ensuite dans la nuit, et aussitôt, un encombrement extraordinaire se produisit à l'entrée du pont. Lorsque Berthier y arriva, après avoir accompagné l'Empereur chez le malheureux roi de Saxe, il dut se rendre compte de la faute commise en refusant de suivre la veille l'avis proposé par le colonel du génie. Dans sa pensée sans doute, Napoléon en était seul responsable; s'il en fut ainsi, il se trompa lui-même. L'armée au

contraire, comprenant que cette affaire incombait à l'état-major général, fit retomber cette faute sur son chef. Plus tard, quand on fit une enquête sur la conduite du colonel du génie, il n'y eut plus de doute sur la part qui revenait à Berthier dans les malheurs qui en résultèrent.

Tandis qu'il essayait péniblement de passer avec Napoléon, l'ennemi, ivre de joie et de fureur guerrière, à la vue de nos colonnes qui se retiraient, s'était précipité sur elles. Un combat sanglant s'était engagé dans les faubourgs de Leipzig; les soldats alliés gagnaient sans cesse du terrain. Lorsqu'on les aperçut aux abords du pont, un caporal du génie, croyant bien faire, fit sauter l'arche qui avait été minée à l'avance. Ce malheureux événement laissa dans Leipzig, séparés du reste de l'armée, Reynier avec une partie de son corps, Poniatowski avec ses Polonais, Lauriston et Macdonald avec les débris de leurs troupes qui se crurent trahies. Exaspérées, elles se débandèrent; un certain nombre d'hommes furent pris. Le reste se sauva à la nage, ou périt noyé dans les rivières. L'infortuné Poniatowski disparut ainsi dans les flots. Macdonald réussit à se sauver. Reynier et Lauriston furent pris.

Nos débris se rassemblèrent à Lindenau; plus de 60.000 hommes manquaient à l'appel.

C'était un grand désastre. Il fallut cependant le faire connaître, surtout aux chefs des troupes qu'on avait laissées loin du champ de bataille. Il est curieux de voir dans quels termes se firent ces communications.

Le major général adressa à cette occasion, au maréchal Saint-Cyr, qui avait été chargé d'occuper Dresde, le lettre suivante :

Berthier au maréchal Saint-Cyr.

Leipzig, le 19 octobre 1813.

Vous avez dû apprendre, Monsieur le maréchal, que l'Empereur

a donné une bataille le 16 ; on a tiré 100.000 coups de canon ; une autre bataille a eu lieu hier ; l'Empereur avait ouvert les communications sur la Saale et fait chasser les corps qui les gênaient.

L'ennemi s'est présenté avec ses trois armées ; il a montré beaucoup de troupes, mais de l'infanterie *mauvaise* comme à l'ordinaire ; il a voulu attaquer Leipzig *mais il a été battu ;* il a attaqué les villages, *mais il a été* repoussé avec beaucoup de pertes de part et d'autre.

Dans la bataille, l'armée saxonne a passé *à l'ennemi et a fait feu contre nous ; le Roi* en a été rempli de douleur. Je l'ai laissé à Leipzig, où il va s'arranger avec les alliés. Son ministre se charge de faire passer cette lettre.

Vous êtes autorisé à toute espèce de transaction pour vous tirer d'affaire. Vous pourrez comprendre la reddition de Torgau et Wittenberg, à la condition de faire rentrer en France toutes les troupes françaises de la garnison, les malades compris.

L'Empereur se trouvant *entièrement dégarni de munitions, S. M. aurait à craindre une attaque aujourd'hui ;* on ne peut trouver de *munitions qu'à Erfurt et S. M. s'y porte* (1).

Le major général adressa au même moment, une autre dépêche au général comte de Narbonne, à Torgau.

Berthier au général comte de Narbonne.

Leipzig, le 19 octobre 1813.

Monsieur le comte de Narbonne, il y a eu deux grandes batailles le 16 et le 18, toutes deux à notre avantage, mais on a tiré 300.000 coups de canon. *N'ayant plus de munitions,* les batailles n'ayant été que de grandes canonnades et des affaires de villages, l'Empereur s'est porté sur *Erfurt* pour approvisionner ses parcs.

Dans cet état, S. M. *vous autorise à traiter par exemple* aux conditions suivantes :

La place (de Torgau) sera remise à la Saxe et occupée par les Saxons. Les troupes françaises, y compris les malades, rentreront en France avec les armes, et les munitions qui appartiennent à la France.

Ce traité sera fait avec la Saxe et approuvé par l'armée alliée, ou sous toute autre forme.

Si l'on voulait que les troupes fussent *prisonnières de guerre* et que vous *posassiez les armes, vous vous défendriez à toute extrémité* et en suivant ce que prescrivent les réglements militaires.

---

(1) Archives de la Guerre.

Vous n'entrerez dans aucun parlementage que vous ne sachiez *ce que seront devenues les troupes de Dresde,* parce que le maréchal Saint-Cyr est autorisé à vous faire entrer *dans ses arrangements* pour les corps qui sont à Dresde.

C'était après avoir écrit ces dépêches et s'être entendu, pour leur transmission, avec le ministre du roi de Saxe, que le major général avait quitté Leipzig avec l'Empereur, traversé le pont et gagné Lindenau, où l'on s'occupa de se compter et de se reconnaître.

§ 3. *Considérations.*

De toutes les campagnes de Napoléon, c'est peut-être celle de 1813, qui est la plus curieuse et, à certains égards, la plus difficile à étudier.

Au début, tout se passe suivant les traditions et les règles établies. L'Empereur se porte sur l'armée ennemie, concentre ses corps en marchant, attaque ses adversaires à Lutzen, les bat, les poursuit, les refoule au delà de l'Elbe, les bat une seconde fois à Bautzen, et les force à se retirer du côté de l'Oder.

L'ennemi vaincu demande un armistice. Là survient un premier fait de nature à causer une vive surprise. Jusqu'à ce jour, Napoléon avait le plus souvent repoussé tout armistice qui n'était pas un préliminaire de paix. Cette fois, il l'accepte.

Il y était sans doute forcé par la jeunesse de ses soldats, et la faiblesse organique de son armée. Ce fut un malheur. L'ennemi accrut ses forces dans des proportions qui dépassaient de beaucoup les renforts reçus par l'Empereur.

Un événement plus grave encore fut son refus de la paix honorable qui lui était offerte. Tout le monde le sut, et lui donna tort. La confiance diminua, et en France,

une haine profonde remplaça le culte fanatique dont il avait été jadis l'objet.

L'effet produit par ce refus rejaillit sur l'armée et diminua sa valeur morale.

Mais la partie la plus extraordinaire de cette campagne fut la seconde série d'opérations.

Au début, un fait reste, sinon incompris, du moins, très regrettable pour les combinaisons de l'Empereur; c'est la dissémination de ses forces.

Il sait que la supériorité numérique des alliés est écrasante, que ses soldats sont trop jeunes, sans résistance aux fatigues, incapables de faire, comme ses vieux soldats, ces guerres de mouvements, sans trêve ni repos, dans lesquelles il n'a jamais compté avec les forces humaines.

Il sait enfin qu'il est assailli par trois armées, réunies plus tard en deux.

Autrefois, dans des circonstances semblables, il avait rassemblé tous ses hommes disponibles, abandonnant des places ou des sièges, concentrant sous sa main le plus grand nombre de troupes possible, pour assaillir l'ennemi le plus dangereux. Cette fois, il laisse des corps entiers à Dresde, à Dantzig, à Hambourg, négligeant le concours d'une véritable armée, au moment où il en a le plus pressant besoin. Il compte sur les ressources de son génie; mais sans une armée solide, supérieure même en qualité à celles de son adversaire, ses plans les mieux conçus ne pouvaient réussir.

Ses combinaisons semblent tout d'abord aussi habiles, aussi audacieuses, que celles du passé. En réalité, il viole lui-même, les principes qu'il a le plus préconisés. L'idée de manœuvrer sur une position centrale, paraît toujours remarquable. Mais, l'influence qu'exerce sur ses projets l'étendue de son champ d'action, semble lui échapper.

Ses ennemis sont d'abord séparés : un groupe à l'est de l'Elbe, un autre en Bohême, un troisième dans le

nord, entre l'Elbe et l'Oder. Napoléon veut opérer d'abord sur la rive droite du premier de ces fleuves, contre l'armée de Silésie. Autrefois, il eut choisi au début le groupe le plus menaçant pour ses communications. En 1813, c'était l'armée de Bohême qui pouvait déboucher vers Leipzig ou Erfurt. Il la négligea cependant et sachant qu'il pourrait revenir sur elle pour couvrir Dresde, il se lança d'abord vers l'est, pour dégager la direction de Berlin.

Confiant dans sa force, aveuglé par sa puissance, il cherchait, avant tout, à reprendre cette capitale, persuadé que son occupation produirait un grand effet sur ses adversaires. C'était une première erreur; et elle devait avoir des suites d'autant plus fâcheuses, que la tactique des alliés était faite pour l'abuser. Quand il prit en effet l'offensive contre l'armée de Silésie, c'était pour l'empêcher d'aller combattre Oudinot. Blücher, comme on l'a vu, devina sa présence, refusa le combat et se déroba. Napoléon attribuait cette manœuvre à la peur qu'il inspirait. Ce sentiment entrait peut-être dans les considérations de ses adversaires; mais il n'avait pas de prise sur Blücher, et la vraie cause du mouvement de ce général était le plan arrêté par les alliés. L'Empereur ne pouvait encore le pénétrer, ni soupçonner les dangers qu'il lui ferait courir. Ses marches au devant de l'armée de Silésie permirent à celle de Bohême de s'approcher de Dresde. Il put alors revenir en forces sur elle, la battre et la rejeter en Bohême. Mais sa situation et son désir de reprendre Berlin, puis la ligne de l'Oder, l'empêchèrent de la poursuivre à fond, ce qu'il aurait toujours fait en d'autres temps.

Maintenant, ce n'était plus possible, parce que ses lieutenants n'avaient pas des troupes assez solides pour tenir tête à des forces supérieures. Leurs talents et leur expérience étaient plus complets que jamais. Mais ils n'avaient plus d'assez vieux soldats; et s'ils étaient victorieux quand

Napoléon accourait se mettre à leur tête, c'était surtout parce qu'il leur amenait, avec des renforts, la seule troupe d'élite qui lui restait, sa vieille Garde.

C'est pour cette raison que la bataille de Dresde fut suivie de défaites isolées qui devinrent des désastres : celles de Kulm, de la Katzbach et de Deunewitz. Certes, des hommes comme Vandamme, Macdonald et Ney, avec de bonnes troupes, eussent été invincibles ; avec leurs jeunes soldats, au contraire, ils étaient voués à l'insuccès.

Le sang-froid de l'Empereur en face de ces échecs, l'audace de ses combinaisons, sont toujours dignes d'admiration. Mais elles ne peuvent réussir ; les jours se succèdent ; ses moyens d'action s'épuisent ; ses efforts ne peuvent aboutir ; et c'est pour cela, qu'au commencement d'octobre, la situation se modifia à l'avantage de ses ennemis. Blücher avait fait sa jonction avec Bernadotte qu'il forçait à marcher ; il avait franchi l'Elbe, malgré les dispositions de l'Empereur et remonté la Mulde vers Leipzig, en couvrant son flanc gauche par cette rivière.

De même, au sud, l'armée de Bohême, sans tenir compte de l'échec de Wittgenstein, marchait sur Leipzig, pour se relier à Blücher et s'emparer des communications de notre armée.

En fait, l'Empereur avait perdu l'initiative des mouvements. Il n'avait pu admettre que la supériorité de ses adversaires le forçât, dès le début, à battre en retraite et à subir une guerre défensive. C'était humiliant pour lui et il ne put se résigner à avouer son infériorité.

Ce sentiment le conduisit à l'acculement de Leipzig et à l'idée de présenter la bataille de Wachau comme un succès. Il l'a entraîné à soutenir même que le 18 encore, il avait repoussé l'ennemi et que le manque de munitions seul l'avait forcé d'aller en chercher à Erfurt. Ce fut pour cela également qu'il ne fit pas établir sur la Pleisse et l'Elster, le nombre de ponts nécessaires et

qu'il n'opéra pas sa retraite dans la nuit du 17, après avoir rallié ses corps, opération qui lui aurait évité une perte de plus de 40.000 hommes.

Cette série de fautes reste un fait extraordinaire de la part d'un homme comme l'Empereur. Mais l'orgueil du conquérant et l'ivresse du pouvoir suffisent à l'expliquer. Il est d'autant plus pénible de le constater que dans ces douloureuses circonstances, la France fut sacrifiée ou tout au moins oubliée. Combien elle eut été plus heureuse et Napoléon plus grand, s'il avait su accepter à Dresde, la paix qu'on lui offrait !

Le major général fut à la fois le témoin de ces événements et le collaborateur de ces fautes. Il avait pu apprécier les dangers des résolutions prises ; mais il ne présenta jamais une observation. On a connu sa réponse au colonel du génie qui demandait la construction de plusieurs ponts. Ce fut donc volontairement qu'il s'abstint de toute réflexion. Il borna son rôle à la transmission des ordres et aux explications que l'Empereur entendait donner à ses maréchaux. Il ne croyait pas qu'il fut possible d'agir autrement, vis-à-vis d'un caractère comme celui de Napoléon. Et s'il s'y résigna, c'est qu'il crut encore que dans l'intérêt de tous, il valait mieux agir ainsi.

Peut-être eut-il raison ! On ne peut jamais se mettre assez à la place des hommes dont on raconte la vie, pour pouvoir juger tous les mobiles de leurs actes. Il n'en faut pas moins déplorer de pareils événements et reconnaître que le devoir d'un major général est toujours d'exprimer un avis quand il peut être utile à l'armée et au pays.

§ 4. *Retraite d'Allemagne.*

Après avoir passé la nuit du 19 octobre, aux environs de Lutzen, Berthier partit de grand matin pour Weissen-

fels, où l'Empereur comptait arrêter ses dispositions pour la retraite. Il ne s'agissait plus de prendre des munitions à Erfurt, mais bien d'effectuer la seule opération possible, la rentrée en France. Dans la soirée du 20, en effet, les ordres pour cette marche rétrograde furent envoyés aux corps. Oudinot était chargé de l'arrière-garde.

Le 21, on passa la Saale et on atteignit Freybourg. La poursuite n'était encore faite que par des coureurs. Elle suffit cependant pour amener une débandade générale. Il y avait déjà à la suite de l'armée une cohue de plus de 20.000 traînards, maraudeurs, blessés, etc.

Le lendemain, l'arrière-garde fut attaquée par le général d'York qui était animé d'une ardeur particulière. Oudinot le contint avec énergie, pendant que l'armée franchissait l'Unstrutt. Ainsi protégée, elle put se rassembler, le 23, autour d'Erfurt. En avant d'elle, la cavalerie battait le pays pour la défendre contre les cosaques.

On resta deux jours à Erfurt pour réorganiser les corps qui en avaient le plus besoin. Le major général fit parvenir aux troupes le bulletin qui relatait les affaires de Leipzig. Il attribuait la victoire à l'armée française pour les journées du 16 et du 18, en faisant connaître que la trahison des Saxons et l'épuisement des munitions l'avaient seuls forcé de se porter à Erfurt. En parlant de la trahison des Saxons, il disait : « Cette circonstance obligea l'armée française à renoncer aux fruits des deux victoires où elle avait, avec tant de gloire, battu des troupes de beaucoup supérieures en nombre, les armées de tout le continent ». Le bulletin expliquait ensuite que la destruction intempestive du pont avait causé dans les rangs des « désordres qui avaient changé la situation des choses » et fait perdre à l'armée, « après de si brillants succès, son attitude victorieuse ».

Ces explications ne trompèrent personne. L'Empereur commença par réclamer, à Paris, 280.000 hommes de nouvelles levées. D'autre part, Murat, que son royaume

attirait, le quitta à ce moment. Du reste, les coalisés s'avançaient ; il fallait partir ; et, au moment où on allait le faire, on apprit que l'armée bavaroise s'apprêtait à nous barrer le chemin. Après avoir passé trois jours à Erfurt, le major général partit avec l'Empereur, le 25, pour Eisenach. Le lendemain, il franchit avec la Garde, les défilés des monts de Thuringe et arriva, le 28, à Schlüchtern. On était maintenant sur le versant de la forêt de Thuringe qui s'abaisse vers le Rhin ; et, à partir de ce moment, la poursuite fut moins active. Néanmoins, les effectifs diminuaient tous les jours.

On sut alors que l'ancien compagnon d'armes de nos généraux, le général bavarois de Wrède, fermait la route de Mayence, avec 50 à 60.000 hommes. Nous n'en avions que 40.000, dont 15.000 à peine disponibles.

L'Empereur ne s'en inquièta pas. Il prit, le 30, la tête de l'avant-garde, suivi par 5.000 hommes environ des corps de Macdonald et de Victor, et, plus en arrière, par la Garde. Ces vieux soldats se lancèrent sur les Bavarois, à Hanau, les écrasèrent, leur firent perdre 10 à 11.000 hommes et les rejetèrent en désordre sur la Kintzig.

Désormais, la route était libre. Le 1er novembre, à Francfort, le major général commença à expédier les ordres pour l'organisation défensive des frontières du Rhin, notamment de Wesel et de Cologne. Le lendemain, il était à Mayence, où l'armée arriva elle-même le 4.

Trois jours après, l'Empereur partait pour Paris, afin d'y rassembler les moyens de faire une nouvelle campagne. Berthier resta en arrière pour le suppléer. En le prévenant de son départ, dans la nuit du 7, l'Empereur lui ordonna de se rendre à Bingen et d'y passer successivement en revue tous les corps, afin de remplir les vacances, de faire les nominations et de prendre les dispositions nécessaires pour réorganiser les régiments.

Il devait, après cela, se rendre à Strasbourg, y voir les gardes nationales et préparer la défense de cette partie de la frontière; puis, rejoindre l'Empereur à Paris, quand il aurait fini sa mission.

Celle-ci fut terminée vers le 15 novembre, et le 18, il était rentré à Paris, où il se remettait de suite au travail.

La retraite d'Allemagne était achevée. Il fallait se hâter d'être en mesure pour les prochaines opérations.

Le reste du mois de novembre et celui de décembre furent employés, dans ce but, à des nominations, à des reproches, à des recommandations de toute sorte, à la mise en état de défense des places frontières. Malheureusement, les ordres étaient donnés et expédiés dans un état de fièvre et d'agitation qui se ressentait de la défaite. On voulait que les corps fussent prêts pour le 1er janvier, ce qui était à peu près impossible, car les événements se précipitaient et les alliés pressaient la marche de leurs colonnes, afin de ne pas laisser à l'Empereur le temps de refaire son armée.

Le 21 décembre, leurs premières troupes franchirent le Rhin, à Bâle. L'invasion était commencée.

CHAPITRE XII

CAMPAGNE DE FRANCE, 1814.

§ 1. *L'invasion.*

A sa rentrée d'Allemagne, le major général se retrouva en présence d'une situation difficile et compliquée. Ses revues sur la frontière lui avaient montré dans quel état de décomposition se trouvait l'armée. Ce

n'était pas la dissolution de l'année précédente après la retraite de Russie, mais un affaiblissement extraordinaire et une sorte d'épuisement aggravé par la menace de l'apparition de l'ennemi.

Les états de situation qu'il avait réunis lorsque l'armée était arrivée sur le Rhin, la présentaient dans un état déplorable : la Garde, réduite de 40.000 hommes à 10.000 ; le 4e corps (Bertrand), le 7e (Regnier), le 12e (Oudinot), le 16e (Augereau), fondus en un seul, sous l'illustre Morand et comptant à eux quatre, douze mille hommes à peine ; le 3e (Ney) et le 6e (Marmont), destinés à garder le Rhin, de Manheim et Coblentz et formés en une seule masse, sous les ordres du duc de Raguse, ayant environ 8.000 hommes ; le 2e (Victor), fort à peine de 2.000 hommes, chargé de couvrir le haut Rhin, de Strasbourg à Bâle ; le 5e (Lauriston) et le 11e (Macdonald), commandés tous deux par ce dernier maréchal, ayant à défendre le Rhin, de Coblentz à Arnheim, avec neuf mille hommes au plus ; les quatre corps de cavalerie, formant encore une masse de 10.000 hommes environ, mais à pied, ou mal montés ; enfin une cohue de traînards, sans armes, mais qu'on espérait encore faire rentrer dans le rang. En résumé, l'Empereur allait pouvoir disposer de 50.000 anciens soldats, épuisés, découragés, et de 50.000 traînards ou éclopés, sans valeur ni énergie.

Le matériel était resté dans les places d'Allemagne avec une masse de troupes de garnison, qui ramenées en France, auraient formé une solide armée de plus de 140.000 hommes. Pour mettre le comble à ces malheurs, la France épuisée, laissait voir ouvertement qu'elle ne voulait plus du régime impérial.

D'après Thiers, Berthier, rentré à Paris, aurait paru consterné. Il n'était pas le seul. Tout le monde, sauf Napoléon, laissait percer son abattement, d'autant mieux, qu'on sentait bien qu'il n'y avait plus qu'une issue à un pareil état de choses, la chute de l'Empire. Berthier en

outre était malade. Les fatigues de la dernière campagne avaient réagi sur sa constitution que l'âge commençait à affaiblir. Une nouvelle cause de découragement était venue s'ajouter à ses fatigues. La coalition avait offert de nouveau la paix à l'Empereur au mois de novembre, avec les limites naturelles des Alpes, du Rhin et des Pyrénées. D'après sa réponse, il n'y avait aucun espoir de le voir accepter cette proposition, pourtant si avantageuse. C'était une folie d'orgueil. Il y avait de quoi révolter ses amis les plus dévoués.

Cependant au milieu de ces cruelles éventualités, Berthier ne songea pas un seul instant à suspendre son service. Pendant les mois de novembre et de décembre, il reçut les ordres incessants de l'Empereur et s'occupa sans relâche de la reconstitution de nos forces. Le 26 décembre, il fut chargé de s'entendre avec le ministère de la Guerre, pour la formation immédiate d'une armée de réserve qui devait être prête à Paris, du 15 au 20 janvier.

Du reste les coalisés s'avançaient si rapidement que le temps allait manquer pour les organisations projetées.

L'Empereur avait bien appelé 600.000 hommes sur la conscription de 1815 et sur celles des classes antérieures. Il espérait ainsi avoir immédiatement sous la main une armée de 200.000 hommes. Mais lorsque les premières colonnes ennemies eurent paru sur le Rhin, le 21 décembre, il fallut songer d'abord à se défendre avec ce qu'on avait. Marmont et Victor reçurent l'ordre de sortir de Mayence et de Strasbourg, pour se porter au delà des Vosges, en défendre les passages et se replier au besoin sur Epinal. La jeune Garde fut concentrée dans cette dernière ville, sous les ordres de Ney. La vieille Garde, qui était cantonnée en Belgique, fut ramenée à Langres. Avec leurs faibles forces, ainsi rassemblées d'Epinal à Langres, les maréchaux devaient disputer le terrain aux alliés, en se couvrant successivement des lignes de la

Marne, de l'Aube et de la Seine. L'Empereur, qui leur supposait 60.000 hommes, viendrait les soutenir dès qu'il aurait rallié 30.000 soldats. Une première levée venait de lui en fournir 110.000. Pendant ce temps, Macdonald allait former un corps de 15.000 hommes, avec les débris du 5e, du 11e et du 2e corps de cavalerie, et le conduire des Pays-Bas à Châlons-sur-Marne.

Ces dispositions dont Berthier assura l'exécution dans la mesure du possible, étaient remarquables ; mais elles ne pouvaient guère arrêter la masse des coalisés.

Voyant du reste que Marmont et Victor allaient être forcés de reculer, l'Empereur s'apprêta à prendre d'autres mesures, et à choisir Châlons-sur-Marne, comme centre de son quartier général.

Le 1er janvier, le major général reçut de nouveaux ordres qui donnaient l'impression d'une défense suprême des plus énergiques. Il dut d'abord s'entendre avec le Comité de défense récemment nommé, pour partager la frontière en quatre secteurs, ayant leurs centres à Colmar, sous Marmont, à Epinal, sous Ney, à Langres, sous Mortier et à Lyon, sous Augereau. Il vit le ministre de la Guerre, pour organiser quatre corps de gardes nationaux. Il obtint des autres ministres, l'envoi, dans les départements, d'instructions spéciales sur les insurrections. Il transmit des ordres pour organiser une réserve à Paris, sous le commandement du général Gérard, et l'envoyer couvrir la route de Langres. Enfin, le 10 janvier, il s'apprêta à installer le quartier général à Châlons-sur-Marne. Deux jours après, il reçut de l'Empereur, une note des plus remarquables sur la situation de la France et une instruction générale, toutes deux destinées aux maréchaux. Il les leur fit parvenir aussitôt. Ces documents étaient de nature à sauver la patrie ; mais à condition que tout le monde sans exception fut animé d'une énergie égale à celle de Napoléon. Malheureusement cette énergie manquait et la vue des

soldats étrangers n'était même pas capable de la réveiller.

Berthier cependant, faisait de son mieux pour exciter l'ardeur et la confiance. Remis maintenant de sa récente indisposition, il envoya aux maréchaux, les nombreux ordres qu'il recevait pour eux, soutenant leur courage et essayant de ranimer leur espoir.

Il venait d'écrire au maréchal Victor, au sujet d'une attaque annoncée sur Saint-Dié : « Il est bien important de fermer le passage des Vosges et d'en imposer à l'ennemi. Beaucoup de renforts sont en marche. Mais, les succès que vous obtiendrez seront de la plus grande importance et augmenteront nos forces morales et réelles. La garde nationale et l'insurrection vous seconderont. C'est le moment de montrer de l'énergie (1) ».

Sa lettre à Macdonald, qui était en Belgique, définissait en outre l'état de nos forces et de nos positions. Elle lui apprenait que Marmont allait manœuvrer en s'appuyant sur Metz ; que Ney et Victor tenaient les débouchés des Vosges ; que Mortier occupait Langres ; que l'Empereur rassemblait en avant de Paris, une armée de 100.000 hommes et que lui, Macdonald, devait se porter sur la Meuse, avec le corps de Sébastiani et sa cavalerie, pour manœuvrer sur le flanc droit de Blücher, qui était sur la Sarre. Si l'ennemi négligeait les places pour marcher sur Paris, les corps de Macdonald, Marmont, Victor, Ney et Mortier, se réuniraient à l'armée de réserve pour lui barrer le chemin. Mais il fallait d'abord l'arrêter ou retarder sa marche « et lui présenter toutes les chicanes possibles. Employez les gardes forestiers, les gardes champêtres, les gardes nationales, pour faire le plus de mal possible à l'ennemi ».

Excellents conseils, que l'Empereur avait donnés, mais

(1) Archives de la Guerre.



qui devaient rester à peu près partout à l'état de lettre morte. A côté de ces prescriptions, le major général en envoyait d'autres qui montraient chez Napoléon, des illusions profondes. Il écrivait ainsi le 12 janvier, à Macdonald, au sujet de la place de Wesel : « S. M. ne veut pas qu'on abandonne les places..... ce serait un grand mal; l'ennemi s'y établirait, assurerait sa ligne d'opérations, etc..... Dans peu de temps, nous espérons être à même de rejeter l'ennemi hors de notre territoire, etc. (1) ».

Le 14 janvier, le major général dirigea sur Châlons, pour y former un bureau central d'état-major, le général de Monthion, devenu son aide-major de confiance et son suppléant.

Trois jours après, ayant expédié une foule d'ordres pour hâter l'envoi des conscrits, leur organisation, les formations de corps, l'achèvement de l'armée de Lyon, Berthier fut invité à se rendre à Châlons. Il devait partir de Paris, le 18 au soir, annoncer partout la prochaine arrivée de l'Empereur et s'assurer de l'état des moyens défensifs de la région. Il dut le même jour écrire à Victor, pour lui reprocher d'avoir abandonné Nancy et lui recommander de ne pas quitter la ligne de la Moselle, sans combat.

Ces reproches ne pouvaient cependant remédier à la situation. Car si les maréchaux reculaient, c'est qu'ils étaient débordés par les masses des coalisés, avant d'avoir pu leur résister. Mais l'Empereur excité par le danger, était plus que jamais dans un état d'irritation souvent impossible à calmer. Le 19, furieux contre le maréchal Victor, il ordonna au major général d'être à ses avant-postes, avant le 20, au matin; de lui ôter son commandement, de le donner à Marmont et d'assurer la défense de la Meuse. Berthier partit et à peine arrivé à Châlons,

(1) Archives de la Guerre.

il vit que le temps avait manqué pour le rassemblement des vivres. Il rendit compte à l'Empereur, le 21 au soir, qu'il n'y avait rien dans cette place, que l'armée y mourait de faim, que les farines, bœufs, fourrages, avoines faisaient défaut et que même le personnel de l'état-major général n'était pas arrivé. Napoléon, exaspéré, s'en prit naturellement au ministre, directeur de l'administration de la Guerre, et résolut de partir au plus tôt afin d'applanir par sa présence, tous les obstacles qui se dressaient devant lui.

§ 2. *Campagne de 1814.*

L'Empereur avisa le major général de son arrivée à Châlons, le 25 janvier au matin, et de son intention de réunir autour de cette ville, une masse de 80.000 hommes, pour reprendre l'offensive, le lendemain. Dans ce but, il lui demanda l'état de situation de tous les corps. Ce document lui ménageait de pénibles surprises. La Garde, qu'il avait cru porter à 80.000 hommes, en avait 30.000 à peine, dont 12.000 sous le commandement de Mortier à Bar-sur-Aube, 6.000 sous Ney à Saint-Dizier et le reste encore en Belgique. La Garde à cheval n'avait que 6.000 cavaliers montés, au lieu de 10.000. Victor avait abandonné les Vosges et reculé sur Saint-Dizier, parce que son corps, diminué de 3.000 hommes par la désertion et la fatigue, n'en comptait plus que 7.000 avec 3.500 cavaliers. Marmont forcé de se replier devant Blücher, avait laissé une division à Metz et s'était retiré sur Vitry, n'ayant plus que 6.000 fantassins et 2.500 cavaliers; les autres corps étaient à l'avenant. Napoléon ne put réunir plus de 47.000 hommes. Mais il n'hésita pas un instant, à tenir tête avec ces faibles forces aux 230.000 vieux soldats de la coalition.

Berthier, en arrivant à Châlons, s'y trouva avec Kellermann, Ney et Marmont. Tous étaient troublés par les dangers du moment et demandaient des renforts. Il ne crut pas devoir prendre à la lettre l'ordre de « renvoyer le maréchal Victor », et attendit l'arrivée de l'Empereur, dont la présence et les premières mesures réconfortèrent tous les courages.

Napoléon vit de suite qu'il ne s'agissait plus de défendre les Vosges, ni la Meuse, ni la Moselle et qu'on serait trop heureux de conserver les passages de la Marne.

Il envoya Berthier, le 26 janvier, reconnaître une position en avant de Vitry, le plus près possible de Saint-Dizier qu'on avait dû abandonner et d'y établir le maréchal Victor. Le même jour, il ordonna à ce dernier d'attaquer Saint-Dizier, le lendemain matin. Puis, il se mit en marche sur Vitry, avec Marmont, Ney, Victor, Lefebvre-Desnouettes, n'ayant pu réunir que trente-quatre mille hommes.

L'attaque sur Saint-Dizier réussit. L'ennemi en fut chassé et ce premier succès ranima les courages.

L'Empereur apprit alors que Blücher manœuvrait avec 25.000 hommes pour se joindre à Schwarzenberg. C'était une chance heureuse; car, en se dirigeant sur l'Aube, vers Brienne, par des chemins de traverse, on pouvait espérer de le battre avant sa rencontre avec l'armée autrichienne.

Le major général prévint le maréchal Victor qu'il aurait à couvrir sur son flanc la marche de l'armée. Il accompagna ensuite l'Empereur à Brienne, où eut lieu, le 29 janvier, le glorieux combat qui devait achever de rendre à tout le monde l'espoir qu'on avait perdu. Dans la soirée, en regagnant son bivouac, l'Empereur faillit être enlevé par des cosaques. Il y eut une courte mêlée, dans laquelle le prince de Neuchâtel fut précipité dans la boue et relevé assez meurtri. Quand à Napoléon, il fut, plus que jamais, persuadé de la possibilité de vaincre,

même avec ses faibles moyens. Il voulut d'abord se maintenir sur une position centrale, pour empêcher la jonction des masses ennemies. Il lui fallait pour cela manœuvrer entre les routes qui passaient par Troyes et par Châlons, de manière à courir sur celle des deux qui serait menacée. Il avait besoin, dans le même but, d'avoir un point de passage assuré sur l'Aube.

En conséquence, Berthier dirigea Marmont sur Lesmont, annonça à Macdonald le succès de Brienne et proposa à l'Empereur, qui l'accepta, de porter le quartier général à Arcis-sur-Aube. On marcha ensuite dans la direction de Troyes, que cherchaient à atteindre les colonnes ennemies et où Napoléon voulait concentrer ses troupes.

Sur ces entrefaites, le congrès de Châtillon s'ouvrit à la fin de janvier. Pendant ce temps, Schwarzenberg forcé de venir au secours de Blücher, battu à Brienne, avait rassemblé plus de 100.000 hommes autour de la position de la Rothière qu'occupait l'Empereur. Le 1er février, il l'attaqua vigoureusement. La défense fut héroïque. Mais il fallut plier sous la pression d'un nombre d'hommes trois fois supérieur au nôtre. L'Empereur conserva, néanmoins, ses positions jusqu'à la nuit; puis, il profita de l'obscurité pour faire écouler ses corps en bon ordre, sans être entamé, après 10 heures du soir.

Les maréchaux se distinguèrent par leur vigueur et Napoléon montra de nouveau cette ténacité indomptable qui avait souvent fixé la victoire au moment où elle le quittait. Cette fois, c'était une défaite, mais des plus honorables. On passa l'Aube, de nuit, au pont de Lesmont, en laissant Marmont, sur la hauteur de Perthes, pour tromper l'ennemi. Il se déroba à son tour, en passant la Voire à Rosnay.

Le 3 février, on arriva à Troyes. L'entourage de l'Empereur était de nouveau très abattu, tandis qu'il montrait une fermeté remarquable. Il espérait toujours une

faute de ses adversaires et comptait que le jour où il la saisirait, il sauverait l'Empire. Mais ceux qui l'entendaient et Berthier le premier, trouvait que c'était là une chance bien aléatoire.

Une fois à Troyes, le major général crut devoir lui faire des représentations. Il entrevoyait dans un avenir prochain, l'obligation de livrer sous les murs de Paris, une bataille contre des forces tellement écrasantes, que le succès serait impossible. Il lui semblait que la paix seule, une paix à tout prix, pouvait empêcher ce désastre. Il adressa dans ce sens à l'Empereur, des prières d'autant plus vives, qu'il se savait soutenu par Caulaincourt et par M. de Bassano. Il voyait la situation avec son sens pratique, et ses conseils étaient justifiés par les nouvelles alarmantes qui arrivaient de tous côtés. Malheureusement, Napoléon n'écoutant que son orgueil, dédaigna encore ces propositions.

Un incident parut, deux jours après, lui donner raison. Blücher se laissa entraîner à la poursuite de Macdonald et se sépara de Schwarzenberg. C'était la faute attendue. L'Empereur prit aussitôt ses dispositions, Berthier n'eut plus qu'à songer à l'expédition des ordres. Victor devait défendre Nogent, pendant que l'armée se rendrait à Sézanne, le 9 février, avec le quartier général, pour attaquer Sacken et l'armée de Silésie, dont il menacerait ainsi les derrières. Mortier devait y être le 10. Grouchy marchait sur Sézanne et Gérard occupait Pont-sur-Seine.

Ces mouvements, bien exécutés, donnèrent lieu au brillant combat de Champaubert, le 10, où le corps d'Olsouvieff fut détruit ; puis, à la marche sur Montmirail, le 11 et à la bataille du même nom, dans laquelle Sacken fut complètement battu, avec une perte de 8.000 hommes et rejeté sur la Marne, du côté d'York.

Sur l'ordre de Napoléon, qui voyait déjà les coalisés perdus, le major général envoya, du champ de bataille

même un courrier à Paris, au roi Joseph, alors lieutenant de l'Empereur, pour lui annoncer cette victoire.

Après cette glorieuse journée, Berthier passa la nuit à la ferme de l'Epine-au-Bois. Il prévint de là Marmont, le 12, de la retraite de l'ennemi sur Château-Thierry, en l'invitant à le resserrer contre la Marne. Le même jour il arrivait, avec le quartier général, dans le faubourg de cette ville où l'Empereur atteignit l'arrière-garde de son adversaire et réussit à l'enlever. Il apprit en même temps le beau succès de Victor à Nogent et se disposa aussitôt à se porter sur Montereau contre Schwarzenberg.

Mais, le 13 février, Blücher, pour réparer ces échecs, reprit l'offensive contre Marmont; l'Empereur, prévenu dans la nuit du 13 au 14, se mit de suite en route pour Montmirail, afin de rejoindre Marmont et d'assaillir le général prussien. Tout réussit à souhait. Vers neuf heures du matin, la jonction était faite, et Blücher, violemment attaqué à Vauchamps, fut battu, perdit 10 canons, 3 drapeaux, 6.000 hommes et fut poursuivi l'épée dans les reins.

Cette brillante affaire complétait les précédentes. L'armée de Silésie, assaillie en détail par 28.000 hommes, en avait perdu 60.000 et se trouvait désorganisée. Le major général fit diriger sur Paris 18.000 prisonniers.

C'étaient des résultats extraordinaires. L'activité et les manœuvres de Napoléon, marquées au cachet de ses plus belles opérations, rappelaient les exploits de 1796. Berthier, tout à la joie de ces brillants résultats, s'empressa de les faire connaître aux maréchaux, en leur adressant les ordres de l'Empereur.

Berthier au maréchal duc de Trévise.

Au château de Montmirail, 15 février 1814,
trois heures du matin.

Monsieur le duc de Trévise, je m'empresse de vous faire connaî-

tre les brillants succès que nous avons obtenus dans la journée d'hier : l'Empereur a fait attaquer les corps de Ziethen et Kleist, fort d'environ 25.000 hommes, qui s'étaient avancés sur la route de Montmirail. L'ennemi a été repoussé de position en position; nous lui avons fait 6.000 prisonniers, pris 10 pièces de canon, 3 drapeaux, et culbuté l'ennemi jusqu'au delà d'Etoges.

L'Empereur se porte sur Meaux, pour marcher actuellement contre les Autrichiens qui ont passé la Seine à Bray et à Nogent.

Prenez votre ligne d'opérations sur Meaux ou Paris, sans passer à Château-Thierry, puisque les détachements qui sont à Château-Thierry devront bientôt se retirer pour ne pas être compromis; prenez donc votre ligne d'opérations par Soissons, Laon et Compiègne, et envoyez des officiers pour que rien ne s'évacue plus sur la route de Château-Thierry (1).

Napoléon ne doutait plus d'obtenir avant peu des succès aussi décisifs contre l'armée de Bohême. Résolu à marcher de suite contre Schwarzenberg, il fit connaître ses projets et ses espérances à Marmont, auquel il allait confier l'importante mission de poursuivre les troupes battues de Blücher.

Le prince de Neuchâtel la lui fit connaître dans les termes suivants :

Berthier au maréchal duc de Raguse.

Montmirail, 15 février 1814, 10 heures du matin.

Monsieur le duc de Raguse, l'ennemi a passé à Nogent et à Bray, il s'est porté sur Donnemarie et menace Nangis. L'Empereur se porte aujourd'hui à La Ferté-sous-Jouarre. Le duc de Trévise est entre Soissons et Reims, suivant l'armée de Sacken.

Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que vous fassiez mine de poursuivre l'ennemi afin de l'obliger à faire une marche rétrograde; et comme vous êtes supérieur en cavalerie, et que l'infanterie ennemie est désorganisée, Sa Majesté ne voit pas d'inconvénient à découvrir un peu votre position. Lorsque vous croirez ne pouvoir plus la tenir, vous pourrez prendre la position de Montmirail, et successivement celle de La Ferté, mais le plus lentement possible, afin qu'on ne nous vienne pas bloquer sur Paris et que l'Empereur ait le temps de se retourner.

---

(1) Archives de la Guerre.

Sa Majesté a détruit et mis hors de combat la meilleure armée de l'ennemi, qu'on estime avoir été à peu près de 80.000 hommes. Maintenant Sa Majesté va entreprendre l'armée du prince de Schwarzenberg qui est de 120.000 hommes. Si ce n'était que cette armée a pris trop vivement l'offensive sur Paris, l'Empereur se serait porté sur Châlons et Vitry. Aussitôt que Sa Majesté sera rassurée sur les dispositions de ceux-ci, et au moindre mouvement de retraite qu'ils feront, son intention est de gagner sur le champ Vitry et l'Alsace, et comme il est possible qu'ils soyent décidés à un mouvement rétrograde par les événemens majeurs qui viennent d'arriver, et par l'effet moral qu'ils auront sur la France et sur Paris, aussitôt que l'Empereur aura connaissance que l'ennemi se soit décidé à faire un mouvement rétrograde, Sa Majesté désirerait vous trouver encore à Etoges ou à Montmirail; alors nous appuierons sur vous à pas précipités, pour obliger l'ennemi à faire de grandes marches et par suite le mettre en déroute.

Toutes les fois que vous m'écrirez, arrangez votre lettre comme si elle devait être lue par l'ennemi; au surplus, vous devez avoir un petit chiffre, ou enfin, il faut envoyer un officier de confiance qui ferait part des choses qu'on ne pourrait écrire (1).

Aussitôt après avoir fait partir cette lettre, le prince major général envoya aux maréchaux appelés à marcher contre Schwarzenberg, les dispositions générales prescrites par l'Empereur.

Tandis que ce dernier s'apprêtait à quitter Montmirail, l'armée de Bohême marchait de Nogent sur Montereau, parallèlement à la Seine; elle avait forcé le passage de la Seine à Bray et obligé Victor à reculer de Nogent, sur Provins et Nangis. Oudinot n'avait pu que le suivre et avait pris position derrière la petite rivière d'Yères.

Napoléon partit le 15 février pour les rejoindre. Berthier envoya à Macdonald, à Meaux, l'ordre de se porter aussi sur l'Yères où Napoléon comptait arriver le lendemain. La Garde et les divisions de cavalerie Leval et Saint-Germain furent dirigées sur la Ferté-sous-Jouarre.

Arrivé à Guignes, le 16, l'Empereur espérait avoir

(1) Archives de la Guerre.

35.000 hommes avec les deux corps d'Oudinot et de Victor, et être bientôt rejoint par 25.000.

Le 17, le major général, à cheval à la pointe du jour, le suivit à Mormant; on y trouva Pahlen, qu'on chassa de la ville, en lui prenant 4.000 hommes et 11 canons. Puis, on se mit en route sur Nogent, Bray et Montereau, pour atteindre l'armée de Bohême. Après un combat heureux à Villeneuve, on arriva le soir, à Nangis.

Le lendemain, l'Empereur marcha sur Montereau, livra à l'ennemi une véritable bataille, remporta une victoire éclatante, lui reprit le pont et le rejeta au delà de la Seine. Schwarzenberg, en se retirant, laissa à Fontainebleau, le corps de Colloredo qui allait être fortement compromis, si nous pouvions nous porter rapidement sur la rive opposée.

La situation générale était encore une fois, complètement changée: l'armée de Silésie était désorganisée et celle de Bohême, en retraite.

L'Empereur éprouvait une satisfaction profonde; mais dans la surexcitation que lui causaient ces événements, il n'en était que plus irrité, quand tout ne marchait pas à son gré. Depuis le commencement de la campagne, il était mécontent du maréchal Victor. Le major général fut chargé de lui adresser les plus vifs reproches pour sa mollesse au combat de Villeneuve et pour n'être pas arrivé à Montereau, comme il en avait reçu l'ordre. Il expédia également les nouvelles prescriptions qu'entraînaient les projets de l'Empereur. Tout d'abord ce dernier voulait poursuivre Schwarzenberg et l'attaquer de nouveau. Mais le passage de la Seine sur l'unique pont de Montereau, fit perdre une journée entière. Néanmoins, Napoléon persistant dans son idée, voulait tourner à gauche, après avoir passé le pont, longer la Seine jusqu'à Méry, laisser là un corps d'armée pour suivre Schwarzenberg, franchir ce fleuve avec le gros de ses forces, le remonter sur la rive droite pendant que

Schwarzenberg le remontait sur la rive gauche, le devançer à Troyes, repasser sur la rive gauche et l'attaquer sur sa ligne de retraite.

En conséquence, Berthier dirigea Macdonald sur Saint-Martin-de-Bossenay et Gérard, sur Avon. Il écrivit à Marmont, pour lui définir l'état des choses et le rôle qui lui incombait.

Berthier au maréchal duc de Raguse.

Montereau, 20 février 1814, cinq heures du matin.

Monsieur le duc de Raguse, nous venons de recevoir vos dépêches et celle du général Grouchy.

Puisque vous avez abandonné la route de Montmirail, l'Empereur pense que vous devriez vous porter à Sézanne, pour vous trouver sur la route de Vitry. Vous serez alors en position de vous porter sur Arcis-sur-Aube, ou de retourner sur Montmirail, pour couvrir la route de Châlons. Il est nécessaire que vous ayez des partis de cavalerie et d'infanterie à Montmirail.

Winzingerode, qui avait occupé Soissons avec 5 à 6.000 hommes de troupes, l'avait évacué le 16, pour se porter sur Reims et probablement sur Châlons. Etant opposé à ce corps, il faut, monsieur le maréchal, que vous en suiviez les mouvements.

L'ennemi, battu à Montereau, a évacué Bray et Nogent, et se porte en toute hâte sur Troyes. Quelle est son intention? veut-il livrer bataille à Troyes et rappeler Blücher qui, de Châlons par Arcis-sur-Aube, pourrait être en trois ou quatre jours à Troyes? Alors, il faut qu'il passe par Arcis-sur-Aube et vous ne pouvez pas ignorer son mouvement.

Ou bien l'ennemi veut-il s'éloigner davantage pour se concentrer et se rapprocher de ses renforts?

Une raison qui peut le déterminer à tenir à Troyes, ce serait le désir de couvrir le Congrès de Châtillon-sur-Seine. Mais cette considération pourtant ne serait que de second ordre.

Nous avons rétabli le pont de Bray, il est probable que dans la journée nous aurons rétabli celui de Nogent.

Une de nos colonnes est déjà arrivée à Sens. En résumé, monsieur le maréchal, vos instructions sont donc : 1° de couvrir Paris sur la route de Châlons et Vitry ; 2° de vous réunir à l'armée sur l'Aube et Troyes, en même temps que Blücher, si Blücher se réunissait à l'armée alliée (1).

(1) Archives de la Guerre.

En donnant ces ordres, l'Empereur s'efforçait de réveiller le patriotisme et d'exciter les populations contre l'ennemi. Une lettre expédiée par Berthier au général Gérard, pour le diriger sur Sens, lui donnait à cet égard des instructions spéciales.

Berthier au général Gérard.

Montereau, 20 février 1814, onze heures du matin.

Monsieur le général Gérard, l'intention de l'Empereur, comme je vous l'ai déjà dit, est que vous vous rendiez à Sens. Faites venir le général Alix, auquel j'en donne l'ordre, et rappelez le préfet et tous les gendarmes. Le général Alix exercera les fonctions de commandant de la 18e division militaire, donnera des commissions de partisan et créera des compagnies franches pour tomber sur les derrières de l'ennemi ; il devra retourner aussitôt que possible à Auxerre.

. . . .

Vous vous mettrez sur le champ en communication avec Nogent, où Sa Majesté se rend.

L'Empereur vous autorise à faire des proclamations à toute la Bourgogne, pour faire connaître aux habitans les défaites de l'ennemi, les indignités qu'il commet, la nécessité que le peuple se lève pour tomber dessus; vous annoncerez que l'ennemi en veut même à l'indépendance et à l'existence nationale ; que chaque français doit imiter l'exemple de l'Empereur qui n'épargne rien pour sauver l'un et l'autre (1).

Napoléon, forcé par les circonstances de passer la journée du 20, à Montereau, n'arriva que le 21, à Nogent. Le lendemain, on partait pour Méry. L'Empereur, en réunissant ses troupes, avait pu disposer de près de 70.000 mille hommes. A Méry, il trouva l'arrière-garde de Wittgenstein et la fit attaquer. Le combat se développait avec avantage, lorsque l'ennemi incendia la ville, ce qui arrêta un instant les progrès de nos troupes. On vit apparaître alors de nombreuses colonnes qui venaient renforcer nos adversaires. C'était Blücher qui

(1) Archives de la Guerre.

ayant reformé son armée et ne se voyant pas poursuivi, avait deviné la manœuvre de Napoléon, et revenait en hâte rejoindre Schwarzenberg.

Cet incident ne modifia pas le projet de marche sur Troyes. Il avait cependant une conséquence assez grave. La nouvelle direction de marche adoptée par Blücher avait eu pour effet de séparer Marmont de l'Empereur, et ce maréchal se vit alors forcé de manœuvrer pour rejoindre Mortier, à Château-Thierry. Il se replia sur la Marne, poursuivi par Blücher, et résolu à disputer le terrain pied à pied jusqu'à ce que l'Empereur vint à son aide. Il retrouva Mortier, à la Ferté-sous-Jouarre. Tous deux s'entendirent pour marcher sur Meaux, afin de reprendre leurs communications sur Paris. Une fois couverts par la Marne et l'Ourcq, ils prévinrent l'Empereur et demandèrent des renforts au roi Joseph.

Napoléon était à Troyes, quand il apprit le mouvement de Blücher sur la Marne. Il sut en même temps que Schwarzenberg s'était dérobé en se retirant sur Chaumont. Il résolut alors de se jeter de nouveau sur Blücher. Il partit, dans ce but, le 27 au matin. Le 2 mars, le major général arriva avec lui à la Ferté-sous-Jouarre. Blücher n'avait pu forcer le passage de la Marne et se retirait sur l'Aisne. Napoléon rétablit le pont sur la Marne, dans la nuit du 2 au 3, tandis que Schwarzenberg reprenait l'offensive contre les maréchaux chargés de garder la ligne de l'Aube. Cette nouvelle n'arrêta pas le mouvement contre Blücher, dont on espérait les meilleurs résultats.

Le major général en prévint Marmont, en lui prescrivant de « passer l'Ourcq au point du jour, pour pousser l'ennemi ». Il lui annonçait en même temps l'intention de l'Empereur « de se diriger de suite sur l'armée de Silésie ou sur Château-Thierry et Châlons, suivant les nouvelles qu'il recevrait ».

En conséquence, le 3, Napoléon, Marmont et Mortier

poursuivirent Blücher, sur Soissons, avec l'espoir de l'arrêter sous les murs de cette place et de lui infliger un échec peut être décisif. Malheureusement, elle était mal gardée. Le général qui la commandait, intimidé par Bulow et Winzingerode, venait de livrer le passage à l'ennemi.

C'était un événement des plus malheureux. D'un côté, il sauvait Blücher d'un désastre; de l'autre, il mettait l'Empereur dans une fausse position. Il lui fallait maintenant, ou bien passer l'Aisne devant une armée supérieure en nombre, ou bien revenir sur l'armée de Bohême, sans avoir détruit celle de Silésie. Son parti fut vite pris. L'ennemi qu'il poursuivait, marchait en retraite. Il fallait l'atteindre d'abord, et le mettre, si c'était possible, hors d'état d'agir.

Berthier, qui était à Fismes, quand on apprit cette malheureuse prise de Soissons, expédia ses ordres dans ce sens. Ney, Mortier, la Garde, Excelmans et Roussel furent dirigés sur Berry-au-Bac et prévenus que l'Empereur allait marcher sur Laon, à la suite de Blücher. On commanda un pont de chevalets à Pont-Arcy et un autre à Berry-au-Bac. Marmont dut barrer la route de Château-Thierry à Busancy, et Ney, celle de Laon à Berry.

En même temps, l'Empereur, qui commençait à regretter les troupes laissées dans les places de l'Est, fit ordonner à leurs commandants de former un camp volant pour être prêts à tomber sur les derrières de l'ennemi.

Les mouvements prescrits eurent pour résultat, l'enlèvement du pont de Berry-au-Bac par Nansouty et la prise de Reims par Corbineau.

L'armée passa l'Aisne, dans la nuit du 5 et dans la journée du 6, tandis que l'Empereur arrivait à Berry-au-Bac avec Berthier et l'état-major général. Ce fut de là que ce dernier prévint Macdonald du projet de marche

sur Laon, en lui recommandant de tenir Troyes et la ligne de la Seine. Il ne devait la quitter en aucun cas. Oudinot reçut un avis analogue.

Pendant ce temps, Blücher s'était arrêté et fortement établi sur la position de Craonne à gauche de la route de Reims à Laon. En voyant ces dispositions, notre armée, après avoir franchi la rivière, se déploya aussitôt. Quelle que fut la supériorité de l'ennemi, il n'y avait pas à hésiter : il fallait l'attaquer. L'Empereur en donna l'ordre. Le combat fut engagé avec vigueur. Mais on s'aperçut bientôt que pour réussir, il fallait un effort d'ensemble de toutes nos forces. On s'arrêta alors et chacun se prépara à livrer bataille le lendemain, dans de meilleures conditions.

Après avoir donné, à cet égard, les ordres nécessaires, Berthier se rendit, avec l'Empereur, à Corbeny, village à proximité, où se trouvait déjà Mortier, avec une division de la vieille Garde. Ils y passèrent la nuit.

L'Empereur, comme toujours, était plein d'espoir. Il faisait déjà des projets pour les suites de la bataille. Il fit connaître à Berthier, qu'après avoir chassé Blücher et Bernadotte de Laon, il comptait manœuvrer de nouveau sur Châlons, Vitry, Joinville, pour menacer le flanc droit et les communications de l'armée autrichienne, pendant qu'Augereau se jetterait sur son flanc gauche du côté de Bourg, de Lons-le-Saunier et de Besançon. Le major général ne pouvait qu'admirer cette fécondité de ressources, et ces combinaisons toujours ingénieuses, mais en songeant que la confiance et l'enthousiasme des généraux appelés à les exécuter, ne répondaient plus aux espérances de l'Empereur. Depuis 1812, en effet, ces sentiments s'étaient modifiés. Le découragement des populations et la faiblesse des troupes, les avaient à peu près détruits. Quant à Augereau, depuis 1807, il était mécontent et mal disposé.

Le 7 au matin, l'Empereur prit ses dispositions de

combat. L'aspect du terrain et de la position ennemie, lui fit adopter un genre d'offensive qu'il avait rarement pratiquée : une attaque sur les deux ailes, afin de foncer ensuite sur le centre avec plus de facilité. Ce mouvement offrait cette particularité qu'il ne peut ordinairement être tenté que lorsqu'on a pour soi la supériorité numérique.

Quoique ce ne fut pas le cas, l'Empereur, s'inspirant des circonstances, et s'appuyant sur les points déjà occupés la veille, par Ney et Victor, les lança vers 10 heures du matin, sur la position ennemie, le premier à gauche et le second à droite. Ces attaques ayant réussi, il prononça la sienne à son tour, sur le centre, en la faisant soutenir par quatre-vingts bouches à feu. La bataille fut des plus meurtrières. Néanmoins, la victoire couronna nos efforts. Elle nous coûtait 7 à 8.000 hommes et un peu moins à nos adversaires, qui se mirent en retraite, et furent poursuivis jusqu'à la nuit.

Ce beau succès n'était malheureusement pas assez complet. D'autre part, nos troupes étaient épuisées; et il fallut, le lendemain, leur donner un jour de repos. Le major général fit connaître les détails de la bataille à Macdonald, à Oudinot, et se rendit à Chavignon avec l'Empereur.

Ce village était sur la route de Soissons à Laon qu'on était forcé de suivre, pour garder la direction de Paris. Il couvrait aussi l'entrée d'un défilé qu'il fallait franchir pour déboucher dans la plaine de Laon et attaquer la belle position militaire que cette ville offrait à l'ennemi. Pour atténuer ces difficultés, Marmont reçut l'ordre d'arriver isolément par la route de Reims à Laon, à trois lieues environ de la droite de l'Empereur.

Pendant qu'il opérait cette diversion, Napoléon lança ses troupes dans le défilé d'Etouvelles à Chivy, après s'être fait précéder par une colonne qui devait protéger son débouché. Ces mouvements réussirent. Marmont

lui-même put gagner la plaine; et Laon fut vigoureusement attaqué. Mais là, nos troupes se heurtèrent à une résistance invincible. L'armée russe venait de se joindre à celle de Blücher. Il en résulta une défense qui annula une partie de nos efforts. Cette première journée resta indécise. Dans la nuit, les jeunes troupes de Marmont ne surent pas se garder. Elles furent surprises et mises en déroute, ce qui compromettait le reste de l'armée. L'Empereur prit néanmoins le parti de renouveler son attaque le 10 et de la pousser à fond. C'était tenter l'impossible. Cette offensive échoua et on n'eut plus d'autre ressource que de battre en retraite sur Soissons. Napoléon s'y résigna, ne se dissimulant pas la gravité de cet échec. Le découragement se peignait sur la figure des soldats, des officiers, des généraux même; et Berthier, sans l'avouer, se demandait, plus anxieux que jamais, si tant d'efforts pourraient sauver l'Empire et la France. Craonne et Laon avaient en effet coûté 12.000 hommes à l'armée. Elle était très affaiblie. L'Empereur cependant n'était pas abattu; et, tandis qu'il laissait reposer à Soissons, ses soldats épuisés, il rêvait encore aux fautes que les alliés pouvaient commettre.

Il fut justement informé de la présence à Reims, d'un corps isolé qui venait des Ardennes, commandé par le général de Saint-Priest. Le major général envoya aussitôt à Ney, l'ordre de diriger une division sur cette ville, Friant devait l'appuyer avec la vieille Garde. Mortier réunit cinq divisions prêtes à agir; Sébastiani se rendit à Braisne avec deux divisions, Marmont fut aussi envoyé à Reims. Des instructions furent laissées au commandant de Soissons; et l'on partit dans la nuit.

Le 13 au matin, on arriva à Reims. Saint-Priest fut attaqué, battu et mortellement blessé, en perdant six mille hommes, 12 canons et la ville qu'il occupait.

Ce nouveau succès fit le meilleur effet. Néanmoins l'Empereur voyait que son armée n'était plus assez forte

pour seconder ses desseins. Il fallait trouver des soldats. On songea aux places de l'est. Le major général prescrivit aux généraux Durutte et Rogniat de venir rejoindre l'Empereur avec 12.000 hommes. Morand, qui était à Mayence, devait lui en amener 10.000; on en demanda 8.000 aux garnisons hollandaises et 6.700 à Strasbourg. C'étaient des mesures extrêmes, inspirées par une situation aux abois.

L'Empereur voulait, en outre, marcher sur Epernay, et, de là, sur Arcis, pour manœuvrer sur les derrières de l'ennemi qui était à Troyes.

De ce côté, en effet, de nouveaux événements s'étaient produits. Les maréchaux Macdonald, Oudinot et le général Gérard, laissés devant l'armée de Schwarzenberg, avaient été attaqués à Doulancourt. Après un combat glorieux, dans lequel ils avaient lutté 9.000 contre 30.000, ils avaient été refoulés et rejetés sur la Seine. Schwarzenberg, sachant que Napoléon était aux prises avec Blücher, avait repris l'offensive, réoccupé Troyes et bordé la Seine, de Nogent à Montereau.

A ce moment, survint un incident politique qui eut une grande influence sur la suite de la campagne. Les plénipotentiaires étrangers réunis à Châtillon, informés de l'état des esprits en France, apprirent à n'en pouvoir douter, que les populations éprouvaient une véritable aversion pour le régime impérial, et qu'il leur suffirait de paraître à Paris pour amener sa chute. Ils prirent de suite leurs dispositions pour obtenir ce résultat.

L'Empereur, de son côté, pressentait cette éventualité. Il adressa à ce sujet, au roi Joseph, des recommandations qui, mal interprétées, devaient, quelques jours plus tard, contribuer à sa perte. « ..... Vous ne devez pas permettre, lui disait-il, que dans aucun cas, l'Impératrice et le roi de Rome tombent entre les mains de l'ennemi..... Si l'ennemi s'avançait sur Paris, avec des forces telles que toute résistance devînt impossible, faites

partir, dans la direction de la Loire, la régente, mon fils, les grands dignitaires, les ministres, etc..... Ne quittez pas mon fils, etc. »

L'Empereur ne se doutait pas de l'effet que ces départs pouvaient causer dans la capitale, au moment d'une crise.

En attendant, il formait à Reims de nouveaux projets. Le major général le vit ainsi revenir à un plan qui le préoccupait depuis quelques jours. Il s'agissait de marcher sur les places de l'est, pour en tirer, disait-il, 50.000 hommes et porter ses forces à 120.000 hommes. Berthier se demanda peut-être pourquoi il n'avait pas pris cette résolution avant l'invasion, ralliant ainsi toutes les troupes disponibles, comme il l'avait fait si heureusement jadis.

Maintenant, il était bien tard. En tout cas, il fallait agir. Le 17, on quitta Reims pour Epernay. Berthier prévint les maréchaux de ce mouvement, et transmit à Marmont et à Mortier l'ordre de disputer le terrain à l'ennemi, pas à pas. Le soir, à Epernay, Napoléon lui ordonna de faire prendre à l'armée ses directions sur Arcis, d'où il allait décidément opérer, sur une des lignes de communications de ses adversaires.

Le 19 mars, Napoléon se porta ainsi à Fère-Champenoise et de là à Plancy, avec sa cavalerie. Il s'aperçut, pendant cette marche, que les colonnes de l'armée de Bohême faisaient un mouvement rétrograde. Il les crut en retraite, tandis qu'elles se concentraient simplement à Bar-sur-Aube, pour éviter une attaque de flanc de Napoléon. Cette appréciation le décida plus que jamais à se porter sur leurs derrières, persuadé qu'il allait ainsi dégager les routes qui convergeaient sur Paris.

Par suite, Berthier invita Macdonald, Oudinot et Gérard, à rejoindre l'Empereur à Arcis-sur-Aube, par la rive droite de l'Aube. Ney et Friant devaient s'y rendre également. Marmont à Reims et Mortier à Berry-au-Bac, furent dirigés sur Châlons.

Le lendemain, Napoléon avec la cavalerie de la Garde, accompagné de Berthier et de l'état-major général arriva à Arcis-sur-Aube, vers midi. Il y trouva Sébastiani et Ney, tous deux inquiets des nombreuses colonnes de l'armée de Bohême, qu'ils avaient vues entre Arcis et Troyes.

Tandis qu'il délibérait sur les moyens d'attendre les corps qu'il avait appelés à lui, il se vit attaqué inopinément par Schwarzenberg, qui fort de sa supériorité numérique, prenait l'offensive à son tour. Il fallut déployer une énergie extraordinaire pour maintenir nos positions. On y réussit par des prodiges de valeur, mais avec une peine infinie, l'ennemi ayant trois ou quatre fois plus de monde que nous. On put ainsi gagner la nuit. Napoléon, toujours optimiste, était fier du résultat de cette lutte disproportionnée. Le major général et ses maréchaux n'étaient pas moins satisfaits que lui de la bravoure déployée par nos jeunes soldats. Mais ils estimaient qu'il était prudent de mettre l'Aube entre eux et les masses de l'armée de Bohême. Ils le dirent à l'Empereur, qui se rendit à leurs raisons et revint alors définitivement à son projet de marche vers les places de l'est.

L'armée se mit donc en route vers Vitry et Saint-Dizier. Arrivé dans cette dernière ville, deux jours après, Napoléon fut forcé d'y attendre la queue des colonnes. On fit renouveler aux garnisons de l'est, l'ordre de rejoindre l'armée au plus tôt.

Tout le monde cependant n'approuvait pas ce mouvement. Les maréchaux trouvaient dangereux de laisser ainsi aux alliés la liberté de se porter sur la capitale. Un incident qui survint dans la soirée du 23, éveilla à ce sujet, l'attention de Napoléon. Il était à souper avec Berthier, quand arriva le général de Caulaincourt, obligé de quitter Châtillon, après la dissolution du Congrès. Ce diplomate, d'accord avec le prince de Neuchâtel,

avait toujours conseillé depuis un an de faire la paix. Dès qu'il parut, la conversation s'engagea et, à propos des conditions imposées par les alliés, l'Empereur déclara qu'il valait mieux mourir que d'être humilié. Caulaincourt sachant que les propositions faites à l'Empereur n'imposaient aucune humiliation, garda un silence désapprobateur. Berthier eut la même attitude. Depuis deux jours, il était frappé de l'aspect des troupes ennemies, qui marchaient sur nos traces. Elles étaient trop nombreuses pour former un simple détachement; et d'autre part, il ne pouvait croire que de puissantes armées, victorieuses dans les dernières affaires, ayant les routes libres pour arriver sur Paris, avaient abandonné cet avantage, pour suivre l'Empereur sur leur ligne de retraite. Si sa crainte était juste, elles devaient être aux portes de la grande ville. Tous les maréchaux étaient de cet avis.

On sentait d'ailleurs, que la direction de marche n'était pas conforme aux principes de guerre que Napoléon lui-même avait préconisés. Se jeter sur les derrières de l'ennemi, avant de l'avoir vaincu, ne semblait pas un parti logique. D'autre part, on savait que l'armée était trop faible pour continuer la lutte; et l'Empereur lui-même, pour la première fois peut-être, reconnaissait sans vouloir l'avouer, que le génie, sans une armée solide, est condamné à l'impuissance. Peut-être était-ce la vraie cause du parti qu'il avait pris.

Avant la bataille d'Arcis, il hésitait. Ce fut alors en effet que Berthier écrivit à Marmont, que dans le cas invraisemblable où Blücher tenterait un mouvement offensif, il devrait se retirer sur Châlons ou Epernay, afin d'être rapproché de l'Empereur.

En réalité, ce fut le 24 mars, le lendemain du souper de Saint-Dizier, que les chefs des armées alliées eurent connaissance des dispositions de la capitale, par des lettres de l'Impératrice et de Savary, saisies sur un cour-

rier. Les détails qu'elles contenaient, les décidèrent à s'y rendre de suite. Wintzingerode fut chargé de suivre Napoléon et de l'observer, avec un corps de 10.000 cavaliers, une nombreuse artillerie et un peu d'infanterie.

Le reste des masses alliées, désormais réunies, prit le 25, la direction de Paris. Marmont et Mortier, déjà pressés par elles, et craignant d'être coupés de l'Empereur, tentèrent de le rejoindre par Château-Thierry. Ils ne purent y parvenir, reculèrent sur la Fère-Champenoise et furent assaillis entre Vassimont et Connantray, le 25, par des forces tellement supérieures, qu'ils perdirent 3.000 hommes et de nombreux canons. Ils n'avaient plus qu'à reculer.

Pendant ce temps, l'Empereur, ébranlé par l'avis de Berthier et de ses maréchaux, voulut, avant de continuer sa marche, savoir exactement ce qu'il avait autour de lui. Sur son ordre, le 25, le major général, alors à Doulevant, écrivit à Ney et à Macdonald : « ..... Ce n'est que dans quatre ou cinq heures d'ici, que l'Empereur aura des idées claires sur ce que fait l'ennemi ; il est donc nécessaire que personne ne bouge ». En même temps il demandait des nouvelles de divers côtés. On ne relevait plus en effet d'une façon suffisamment sûre, les traces des grandes armées opposées.

Napoléon ayant rencontré le 26, près de Saint-Dizier, une forte masse de cavalerie, l'avait fait attaquer et refouler après un brillant engagement. Le lendemain, on se porta sur Vitry et on eut l'occasion de prendre, sur des prisonniers, un bulletin de combat de la Fère-Champenoise, qui relatait l'échec de Marmont et Mortier. Il n'y eut plus de doute. Evidemment les alliés marchaient sur la capitale.

Cette nouvelle produisit une inquiétude générale. Elle amena l'Empereur à tenir un conseil à son arrivée à Saint-Dizier, auquel assistèrent Caulaincourt, Ney et Berthier. Un historien dont la sincérité ne saurait être

mise en doute et dont le récit a toujours passé pour authentique, le commandant d'état-major Roch, en a rendu compte en ces termes :

Le 27 mars, après le combat victorieux de Saint-Dizier, « une reconnaissance plus exacte de la place (de Vitry) ayant convaincu que le coup de main était trop hasardeux », l'Empereur conféra avec les princes de Neuchâtel et de la Moskowa, sur le parti à prendre dans la conjoncture et proposa d'abord de se jeter avec toute l'armée dans les Vosges, au débouché desquels se trouvaient déjà d'un côté le duc de Reggio à Bar, et de l'autre le général Durutte, aux environs de Verdun; mais le major général d'accord avec le prince de la Moskowa, combattit fortement ce projet, prétendant que quitter la trace des alliés, c'était leur abandonner Paris et mettre désormais toutes les chances de la guerre en leur faveur. Alors on agita la question de marcher sur Paris par la route de Sézanne et de Coulommiers; le prince de Neuchâtel soutint qu'elle était impraticable et démontra d'ailleurs qu'ayant la Marne à passer à Lagny ou à Meaux cette opération toujours dangereuse en face d'un ennemi, le serait bien davantage vis-à-vis d'une armée supérieure en nombre. Napoléon écouta pour la première fois des avis qui s'écartaient autant de son opinion, et vivement pressé par le prince de la Moskowa, qui lui représenta le danger de laisser les alliés s'établir à Paris, il se décida à revenir par Saint-Dizier, Bar-sur-Aube et Troyes, en arrière de la forêt de Fontainebleau.

On se mit en mouvement par un temps horrible, sans chaussure et sans pain, depuis cinq à six jours. Cette contremarche dont l'armée pénétra la cause et l'objet, lui arracha quelques murmures, etc.....

Le 30 mars, ayant reçu les plus graves nouvelles de la capitale, par M. de Lavalette, Napoléon partit de grand matin, arriva à Villeneuve-l'Archevêque; et là, de plus en plus inquiet, il prit la poste avec Berthier et Caulaincourt, dans la direction de la capitale. Vers minuit, il atteignit Fromenteau, où il rencontra les troupes de Marmont et apprit, avec stupéfaction, la capitulation de Paris, qui venait d'être signée.

C'était la fin de la campagne de 1814.

§ 3. *Abdication. — Rôle de Berthier à Fontainebleau.*

A Fromenteau, l'Empereur avait trouvé le général Belliard, qui lui fit connaître la bataille livrée par Marmont et Mortier, le départ des membres du Gouvernement et de la famille impériale, et enfin la reddition de la capitale.

A l'annonce de ces événements, l'Empereur, loin de se laisser abattre, montra une nouvelle énergie.

Pour lui, malgré les fautes commises, l'Empire n'était pas perdu. Il ordonna à Caulaincourt de se rendre auprès des souverains étrangers. Ce dernier lui demanda le concours du prince de Neuchâtel, « qui avait le secret des ressources dont l'Empereur disposait encore, qui était connu, estimé des souverains et qui pourrait se faire écouter ». Napoléon répondit qu'il avait besoin de Berthier, « qui seul connaissait, dans tous ses détails, la distribution de l'armée, sur le théâtre confus de la guerre ». Il refusa. Caulaincourt a dit qu'à ce moment l'Empereur appuya son refus sur la faiblesse du caractère du prince major général et sur les dangers que des intrigants pourrait lui faire courir.

En réalité, Berthier, jusqu'à ce jour, n'avait montré de faiblesse que pour les défauts de Napoléon. Mais celui-ci songeait déjà à concentrer ses forces et à tenter encore une action de guerre. Pour cela, il ne pouvait se passer du major général, surtout dans un moment où il allait se trouver aux prises avec des difficultés imprévues et compliquées.

Après avoir fait partir Caulaincourt, il se mit en route avec Berthier pour Fontainebleau, y arriva quelques heures après et donna aussitôt des ordres.

Il comptait toujours sur ses troupes pour continuer

la lutte et sur ses ressources personnelles pour triompher.

Le major général envoya à Marmont l'ordre de concentrer son corps à Essonne, pour y former l'avant-garde de l'armée. Mortier devait se placer entre Essonne et Fontainebleau. Les préfets d'Orléans et de Melun, les ministres et le roi Joseph, à Tours, reçurent des instructions en conséquence. Le major général prévint en particulier le ministre de la Guerre, qu'il fallait diriger la Cour sur Orléans, avec une escorte de 7 à 8.000 gardes nationaux pris à Tours. Orléans devenait le pivot de l'armée et devait recevoir tous les dépôts. Le ministère et le Gouvernement devaient s'y réunir.

Le lendemain, 1er avril, conformément aux idées de l'Empereur, le major général écrivit de nouveau à Marmont et à Mortier.

Berthier au maréchal duc de Raguse.

Fontainebleau, 1er avril 1814, six heures du matin.

Monsieur le duc de Raguse, dans la situation actuelle des affaires, Sa Majesté s'est résolue à réunir le Gouvernement à Orléans en y rassemblant toutes les réserves de l'intérieur; à se placer avec toute son armée entre Fontainebleau et Paris, et empêcher les malveillans de se livrer à leurs mauvais penchans, en encourageant les bons; obliger l'armée ennemie de se tenir réunie, puisque le moindre détachement qu'elle ferait hors de Paris, livrerait Paris à l'Empereur.

L'intention de Sa Majesté est, monsieur le maréchal, que vous preniez la droite de la position d'Essonne, et le duc de Trévise la gauche; par ce moyen, l'ennemi sera obligé de passer la rivière d'Essonne devant l'armée. L'inconvénient de cette position saute aux yeux, puisque la rivière d'Essonne refuse la gauche qui tombe sur la route d'Orléans.

. . . .

L'armée arrive demain et suivra le même mouvement; faites de suite travailler aux fortifications de Corbeil et d'Essonne, afin d'avoir, s'il est possible, deux débouchés.

. . . .

Faites reconnaître s'il y aurait une position entre Corbeil et Choisy, par exemple en avant de Ris, où on peut surveiller les deux routes

d'Orléans et de Fontainebleau, avoir les derrières libres pour la retraite et où on pourrait placer avec avantage une armée de quarante mille hommes (1).

. . . .

Malheureusement, ces ordres ne répondaient plus à l'état des esprits. Des événements d'une importance exceptionnelle s'étaient passés à Paris, depuis le 31 et ils exerçaient déjà leur influence sur les dispositions des chefs de l'armée.

Le 31 mars, les souverains alliés étaient entrés dans cette ville, et, guidés par Talleyrand, avaient préparé le retour des Bourbons. Le même jour, ils publièrent une proclamation dans laquelle ils affirmaient leur volonté de ne plus traiter avec Napoléon, et invitèrent le Sénat à nommer un gouvernement provisoire, qui serait chargé d'élaborer une constitution.

Le 1er avril, le Sénat nomma ce gouvernement; et le Conseil municipal de Paris fit placarder des affiches en faveur des Bourbons.

Le lendemain, l'acte de déchéance de Napoléon fut voté par le Sénat et publié, le 3, sans soulever la moindre protestation.

Cet acte dégageait tous les Français de leurs serments et de leur obéissance à Napoléon et à sa famille.

Après de vains efforts en faveur de son Souverain, Caulaincourt avait dû revenir à Fontainebleau, dans la nuit du 2. Il avait tout appris à l'Empereur, qui employa le lendemain à préparer la marche sur Paris et une attaque décisive contre les forces alliées, séparées en plusieurs groupes.

Le 4, il annonça ce projet à l'armée et donna ses ordres que Berthier fut chargé d'expédier.

---

(1) Archives de la guerre.

On rassembla les troupes. Napoléon fit former le cercle et prononça une allocution enflammée pour exiter ses soldats à marcher contre l'envahisseur. Il fut acclamé. Le major général assistait à ce dernier élan d'enthousiasme que l'arrivée des maréchaux ne tarda pas à calmer.

En réalité, l'opinion des officiers était partagée; et le nombre de ceux qui traitaient de folie, un mouvement sur Paris, étaient si considérable, qu'il se produisit une sorte d'émeute.

La vue de ces incidents amena l'Empereur à recevoir au palais les maréchaux Lefebvre, Oudinot, Ney et Macdonald qui venait d'arriver avec son corps. Le major général fut présent à l'entretien avec les ducs de Bassano, de Vicence et quelques autres personnages qui entouraient Napoléon. Cette fois, les maréchaux restèrent sourds à ses conseils, désapprouvèrent son projet, parlèrent d'abdication et allèrent jusqu'à montrer des dispositions à un refus d'obéissance. D'après Thiers, leur déclaration atteignit la limite qui sépare le respect de la révolte.

On ne saurait oublier que dans cette scène extraordinaire, le prince major général représentait auprès du Souverain, le parti de la soumission et de l'obéissance. Il connaissait cependant tous les événements de Paris, l'acte de déchéance, la satisfaction des Parisiens, même la prochaine arrivée des Bourbons; il déplorait depuis longtemps, comme Caulaincourt, les erreurs d'appréciation qui poussaient Napoléon à sa perte; il pressentait sans doute son abdication comme une solution obligée; mais persuadé que son devoir était de le seconder encore, il restait fidèle à son poste, sans même hasarder un avis qui, dans un pareil moment, ne pouvait que l'affecter. Aussi, ce fut devant lui et devant les ducs de Bassano et de Vicence, qu'une fois les maréchaux partis, l'Empereur laissa un libre cours aux sentiments qui l'agitaient.

Ce fut alors aussi qu'il résolut de proposer son abdication conditionnelle avec la transmission de la couronne à son fils. Ayant rappelé les maréchaux pour leur annoncer cette décision qui répondait à leurs désirs, il chargea Caulaincourt, Ney et Macdonald d'en porter le texte aux souverains alliés, en s'entendant au besoin à Essonne, avec le maréchal Marmont.

Mais ayant toujours l'arrière-pensée de marcher sur l'ennemi, si les négociations ne lui étaient pas favorables, il conserva près de lui Berthier, qui lui était indispensable pour l'expédition des ordres et sur lequel il pouvait toujours compter. Ce dernier, sur son désir, fit prescrire au maréchal Marmont, ou, en son absence, au plus ancien divisionnaire de son corps d'armée, de se rendre à Fontainebleau.

Malheureusement, la trahison et le découragement avaient déjà fait leur œuvre et rendu impossible toute nouvelle opération. Cet ordre ne fut même pas exécuté.

Marmont, qui gardait sur le front de l'armée la position la plus importante, avait commis la faute abominable de traiter avec le général en chef ennemi. Souham, qui commandait en son absence, avait complété cet acte, en conduisant ses troupes au milieu des forces autrichiennes.

Pendant ce temps, Ney avait déjà exprimé ses sympathies au nouvel ordre de choses. Lefebvre et Oudinot avaient témoigné à l'Empereur leurs préférences pour son abdication. Mortier était resté à la tête de ses troupes. Les ministres n'avaient pas paru. Napoléon n'avait près de lui que ses plus fidèles serviteurs.

Il ne pouvait plus songer à combattre. La trahison de Marmont, en livrant un corps à l'ennemi, le réduisait à l'impuissance et devait aggraver les conditions imposées à la France.

L'Empereur la connut dans la matinée du 5. Le même

jour, Caulaincourt revint lui apprendre la nécessité d'une abdication pure et simple, son exil à l'île d'Elbe et le retour des Bourbons.

Napoléon, avec une grandeur pleine de dignité, se résigna et renvoya son abdication définitive à l'empereur Alexandre.

Cet acte permettait à ses officiers, à ses maréchaux, à tous ses sujets, de quitter son service et d'adhérer au nouvel ordre de choses. Plus d'un en profita pour assurer sa position. Dans l'armée, les chefs dégoûtés, fatigués, découragés par la défaite, ne furent pas les derniers à se récrier contre le héros immortel qu'ils avaient tant acclamé jadis.

On a écrit aussi que Berthier fut un des premiers à abandonner Napoléon, son ami et son bienfaiteur, afin de conserver ses titres, ses honneurs et ses biens. Présenté ainsi, cet acte aurait été celui d'un ingrat, guidé par un cupide intérêt. La vérité est tout autre; et les pages qui suivent permettront de la mieux juger.

Dès que l'abdication pure et simple fut connue, ce fut à Paris, un déchaînement de haine inouïe, contre l'Empereur. « Jamais, en aucun temps, dans aucun pays, on n'a surpassé l'explosion de colère, qui signala sa déchéance (1). » C'était le 6 avril qu'on en fut informé dans la capitale.

Le même jour, le Sénat fit publier sa constitution.

Les adhésions commencèrent aussitôt. Quelques-unes n'avaient pas attendu jusque là pour se produire. Les premières inscrites au *Moniteur* du 4 avril, furent celles de Carnot et de Sieyès.

Le lendemain, le général Dupont, le chef malheureux qui avait capitulé à Baylen après de si beaux et si éclatants services, nommé ministre de la Guerre, invita les

(1) Thiers.

militaires à se prononcer en faveur du nouveau Gouvernement. Le 6, il n'y eut encore que la déclaration d'un général de brigade Fournier et de son aide de camp. Mais parmi les maréchaux, il y en eut un qui prit les devants à l'insu de ses camarades et qui écrivit le 6, à Talleyrand, pour lui dire qu'il l'autorisait à compter sur lui. C'était le maréchal Ney.

Les adhésions des maréchaux Oudinot et Jourdan, des généraux Marescot, Ameil, Lagrange, Kellermann, Milhaud, Gruyer; puis celles des corps d'officiers de la 15e division militaire, du 6e corps et du 5e corps de cavalerie, furent publiées le 8.

Le *Moniteur* du 10, inscrivit celles du prince archichancelier Cambacérès, du général comte de Ségur et de ses officiers, des généraux Latour-Maubourg, Hulin, Mathieu, Moreau, Desperrières, Castella, de Sugny; du général de brigade, comte de Castellane, s'excusant de ne pas avoir adhéré plus tôt, du général d'Orsay, du colonel Merlin, etc.

Pendant ce temps, le prince major général continuait son service auprès de l'Empereur. Il savait d'ailleurs que dans les circonstances critiques où se trouvait l'armée, il y aurait encore de nombreux ordres à donner et qu'il avait la responsabilité de tout ce qui concernait la direction, l'entretien et l'administration des troupes.

C'est ainsi que le 6, dès qu'il eut connaissance de l'armistice, il adressa aux maréchaux et aux commandants de corps d'armée, l'avis suivant :

L'armée est prévenue que M. le duc de Vicence, M. le prince de la Moskowa et M. le maréchal duc de Tarente, commissaires, ont conclu un armistice de quarante-huit heures, dont la suite sera la paix. Chacun gardera la position qu'il occupe, c'est-à-dire le statu quo.

Les ordres de mouvement que je vous ai adressés hier, sont, par conséquent, révoqués.

Fontainebleau, le 6 avril 1814.

Le prince, vice-connétable,
major général,
ALEXANDRE.

Trois jours après, il écrivit à son premier aide-major général, le général de Monthion.

Fontainebleau, le 9 avril 1814.

Monsieur le général Monthion, je m'empresse de vous envoyer l'armistice conclu, entre l'armée française et les puissances alliées, ainsi que la désignation de la ligne de démarcation. Aussitôt que les commissaires seront nommés, des ordres seront donnés aux troupes pour les cantonnements qui leur seront assignés.

En conséquence, à la réception de cette lettre, toutes les hostilités devront cesser.

Le prince, vice-connétable,
major général,

ALEXANDRE.

Le texte de la ligne de démarcation accompagnait cette dépêche et était signé par lui, pour ampliation.

Tout en s'occupant avec son zèle habituel, des intérêts de l'armée, le maréchal Berthier au milieu de l'effondrement du régime impérial, reportait sa pensée sur ce qu'il avait de plus cher au monde, sa femme et ses enfants. Il écrivait le même jour à la princesse, qui était alors à Chambord.

Fontainebleau, le 9 avril 1814.

Mon amie, un armistice vient d'être conclu entre les armées, jusqu'à ce que la paix soit signée. Je m'empresse de profiter de cette circonstance, pour vous rappeler à Paris. Partez donc de suite, ma bien aimée Elisabeth. Partez en poste et que tout le reste suive avec mes chevaux. Quittez ce triste Chambord; rentrez dans votre palais. Je n'ai rien à vous dire pour votre conduite; vous connaissez les convenances; ordonnez beaucoup d'ordre et d'économie. Soignez votre santé qui est en mauvais état; vous serez là, à même d'avoir des soins; vous serez en correspondance avec vos parents. Je sais que c'est le plus grand bien que je puisse vous faire.

Parlez leur de moi. Dites leur que votre Alexandre ne désire que votre bonheur, celui de nos enfants.

Vivez à Paris dignement, mais simplement; il faut nous préparer à de grandes réformes. Voyez peu de monde, sans fermer votre porte. Nos affaires s'arrangeront bien et le sort de nos enfants sera assuré. Je vous embrasse, ma chère Elisabeth; un baiser à nos amours. Ma santé est bonne; je vous en désire une pareille.

ALEXANDRE.

Bien des gens ont montré Berthier, uniquement occupé à ce moment, à quitter Napoléon, à se créer une haute position auprès du Roi, et à conserver tous les honneurs dont il jouissait.

Cette lettre prouve au contraire qu'il ne songeait qu'à vivre dignement, mais simplement, en réduisant son train de maison. Il pressentait en effet la diminution, peut-être la suppression de sa dotation et de ses revenus: il semblait résigné à une catastrophe prévue, et n'avoir qu'un désir, celui de s'occuper du bonheur de sa femme et de ses enfants.

En tout cas, il n'était encore nullement question de son adhésion au gouvernement des Bourbons. Et, tandis que d'autres s'empressaient d'offrir leurs services, Berthier était resté près de l'Empereur qui, chaque jour, s'épanchait avec lui et ses autres intimes.

Ce fut dans un de ces entretiens, que le Souverain déchu proposa à son major général de l'accompagner à l'île d'Elbe et de quitter pour lui, sa famille, sa femme et ses enfants. C'était une grande preuve d'amitié; mais quelque affection qu'eut Berthier pour le grand homme qui lui témoignait une si vive sympathie, il ne put s'y résoudre. Il n'osa pas non plus lui répondre par un refus. Cette proposition lui était faite au moment où sa seule pensée, comme on vient de le voir, était pour les siens. Il avait soixante et un ans; sa santé avait été naguère rudement éprouvée; depuis trente-trois ans il servait vaillamment son pays et n'avait cessé, depuis dix-huit ans de suivre Napoléon dans toutes ses guerres. Il était fatigué et avait besoin de repos. La princesse, dont les parents venaient de dénoncer notre alliance, après en avoir reçu tant de faveurs, ne pouvait songer à le suivre à l'île d'Elbe. Ses enfants seraient restés près d'elle. Ces perspectives ruinaient les espérances de Berthier. L'offre de l'Empereur lui imposait un sacrifice au-dessus de ses forces. Ce dernier le comprit et l'excusa.

Pendant ce temps du reste, le service du major général continuait à fonctionner avec activité.

Après avoir fait connaître à l'armée et aux avant-postes, la ligne de démarcation arrêtée par les commissaires impériaux, il en prévint le prince de Schwarzenberg, généralissime des coalisés. Il lui annonça que le mouvement commencerait le 10 avril, et demanda une modification d'itinéraire pour les troupes qui se rendaient dans les départements de l'Eure et d'Eure-et-Loir.

Il lui fallut songer ensuite aux récompenses méritées dans la dernière campagne et aux propositions qu'elles entraînaient. Il en chargea un de ses secrétaires particuliers, le baron Dufresne, qui avait cette spécialité. Il lui fit mettre en ordre, dès le 9 avril, tout ce qui concernait le personnel, se fit présenter les lettres préparées pour l'avancement et pour la Légion d'honneur, et prévint ses subordonnés que ce seraient les dernières.

Le lendemain, en vertu des pouvoirs qu'il exerçait, comme « commandant par intérim la Grande Armée », il nomma le général de division Dulauloy, « commissaire pour l'exécution des dispositions de l'armistice et de la ligne de démarcation (1) ». Il le fit partir ensuite pour Paris, afin de veiller à l'exécution de ces dispositions et « pour régler les difficultés qui pourraient s'élever ».

Il en avertit les commissaires impériaux Caulaincourt, Macdonald et Ney, en leur disant : « ..... Je prescris au général Dulauloy de vous communiquer toutes mes dépêches et de prendre votre avis ».

« Croyez, monsieur le maréchal, que je ne négligerai rien pour remplir dignement le commandement provisoire dont je me trouve chargé par les circonstances, et exécuter le mieux possible les dispositions de l'armis-

(1) Archives de la Guerre. Reg. 15/3.

tice et de la ligne de démarcation. Si je me trompais en quelque chose, mes intentions sont pures. J'aurais désiré que vous me fassiez connaître si le placement des troupes est conforme à vos intentions; vous verrez que ce placement n'est ni militaire, ni ordre de bataille, puisque nous occupons une ligne depuis Rouen jusqu'à Nevers, mais cela est sans inconvénient puisque tout nous porte à espérer une paix durable. »

Cette dépêche laisse percer deux sentiments qui semblaient, à cette date, dominer l'âme du maréchal Berthier : d'abord le désir de remplir, jusqu'au bout, les devoirs de sa position; ensuite le profond espoir d'une paix durable. Les officiers qui ont eu le malheur d'assister à de grands désastres militaires, se rappelleront à quel point les forces morales se décomposent dans ces heures cruelles et combien il est rare de voir les chefs les plus élevés rester à leur poste jusqu'à ce que leurs derniers devoirs soient accomplis.

On ignore généralement que parmi les pénibles fonctions dont Berthier fut chargé à Fontainebleau, il y eut celle d'assurer le départ et la sécurité de l'Empereur et de sa famille. Ses lettres du 10 avril aux commissaires impériaux nous fixent à ce sujet.

Berthier au prince de la Moskowa, au duc de Tarente.

Fontainebleau, 10 avril 1814, cinq heures du matin.

Monsieur..... L'empereur Napoléon me charge de vous faire connaître, ainsi qu'au duc de Vicence, que sa majesté l'impératrice Marie-Louise se rend à Orléans accompagnée du prince russe de Schouwalow. L'Empereur pense que ce général est chargé de tout ce qui est relatif aux détails de sûreté du voyage de l'Impératrice.

L'empereur Napoléon me charge aussi de vous prévenir qu'aussitôt l'arrivée ici du duc de Vicence, Sa Majesté partira de suite avec les 1.500 hommes d'escorte de sa Garde qui lui sont accordés (1).

(1) Archives de la Guerre.

Les ordres donnés pour l'exécution des conditions de l'armistice, témoignent aussi de préoccupations qui, dans un pareil moment, présentent un intérêt particulier. Voici la dépêche que reçut, à ce sujet, le maréchal Macdonald :

Berthier au maréchal duc de Tarente.

Fontainebleau, 10 avril 1814.

M. le duc de Tarente, vous connaissez la convention qui règle la ligne de démarcation entre l'armée française et les armées des puissances alliées.

Le département d'Eure-et-Loir est assigné pour vos cantonnemens. Vous aurez sous vos ordres : . . . .
Arrivé dans le département d'Eure-et-Loir, occupez-vous de régler la répartition de vos troupes, infanterie, cavalerie, artillerie, dans les cantonnemens les plus favorables, pour la subsistance des hommes et des chevaux.

Vous ferez garder la limite de la ligne de démarcation, en y plaçant un cordon de cavalerie légère sur la limite du département de Seine-et-Oise, depuis le département de l'Eure jusqu'à celui du Loiret.

Veillez à ce que la discipline soit maintenue, à ce que les troupes se reposent, s'exercent et soyent toujours en bon état.

Faites marcher vos troupes bien en ordre, qu'il n'y ait point de traînards, empêchez la désertion.

. . . .

Si en route vous rencontriez des postes des armées alliées, vous leur donnerez connaissance de la convention pour la ligne de démarcation; il faut que tout s'arrange avec conciliation, s'il y avait quelques difficultés (1).

L'Empereur s'inquiéta de l'armée jusqu'à la fin, particulièrement de sa Garde. Le 10 avril, en effet, alors qu'on faisait les préparatifs de son départ, le major général donna à l'illustre général Friant, sur l'ordre de l'Empereur, le commandement des deux divisions d'infanterie de la vieille Garde et lui demanda « un état

(1) Archives de la Guerre.

très exact et très détaillé de toutes les troupes placées sous ses ordres ».

Ce fut également à cette date, qu'il désigna l'escorte de l'Empereur. Il en chargea le général Drouot dans les termes suivants : « Désignez les 1.500 hommes destinés pour l'escorte de l'Empereur, qui doivent être à Fontainebleau ».

Il écrivit sur le même sujet au général Ornano : « ..... L'empereur Napoléon doit avoir 1.500 hommes pour sa garde et pour son escorte, dignes du choix de Sa Majesté; vous justifierez sa confiance, en exécutant l'ordre que vous avez reçu ».

Il donna aussi au général de Monthion, d'après un avis venu de Paris, l'ordre de mettre en marche, le lendemain, 11, pour se rendre à Chartres, « tout ce qui composait le quartier général ». Après les recommandations pour le bon ordre et la surveillance pendant la marche, il ajoutait : « Tout doit partir : officiers d'état-major, officiers à la suite, etc. ».

Le 11 fut une journée décisive pour tout ce qui entourait encore l'Empereur.

Ce jour-là, en effet, les membres du Gouvernement provisoire et les ministres des monarques coalisés signèrent le traité de paix, appelé traité de Paris. Caulaincourt et Macdonald l'apportèrent à Napoléon, qui l'approuva en ce qui le concernait, les congédia, puis rappela le duc de Vicence.

Alors eut lieu cet entretien historique dans lequel l'Empereur, s'élevant au-dessus des passions humaines, exprima à son ambassadeur, avec une hauteur de vues et une sérénité d'âme incomparables, son jugement sur ses maréchaux, sur ses ministres et sur lui-même. « Enfin, dit Thiers, d'après les souvenirs de Caulaincourt, il s'entretint de Berthier, de son sens si juste, de son honnêteté, de ses rares talents, comme chef d'état-major. Il parla de son affection pour lui et aussi du chagrin qu'il

venait de lui faire, en ne paraissant pas consentir à l'accompagner à l'île d'Elbe. Il l'excusa cependant, en disant que son âme était brisée, qu'il était père et songeait à ses enfants, et qu'il se figurait pouvoir conserver sa principauté de Neuchâtel. Il se trompe, mais c'est bien excusable..... J'aime Berthier, aurait-il ajouté..... je ne cesserai pas de l'aimer (1). »

Napoléon, alors si ouvert, si sincère, n'avait donc rien à reprocher à Berthier. Il excusait son désir de rester près des siens; et son jugement était pour lui plein d'indulgence et de bonté.

A la suite de cet entretien, ayant déjà signé son abdication, l'Empereur fit appeler les officiers généraux de sa cour, et leur parla du gouvernement de Louis XVIII. « Maintenant, leur dit-il, que tout est terminé, puisque je ne puis plus rester, ce qui vous convient le mieux, c'est la famille des Bourbons, etc..... »

Puis, les regardant fixement, tandis qu'ils faisaient cercle autour de lui, il ajouta : « Messieurs, dès que je ne reste plus avec vous et que vous avez un autre gouvernement, il faut vous y attacher franchement et le servir aussi bien que vous m'avez servi. Je vous y engage et je vous l'ordonne même. Ainsi, ceux qui désirent aller à Paris avant que je parte, sont libres de s'y rendre; ceux qui veulent rester, feront bien d'envoyer leur adhésion ».

En donnant ces conseils aux généraux de son entourage, l'Empereur ne songeait qu'à leur carrière. Il croyait la sienne finie et rêvait peut-être à la tentative de suicide qui allait suivre de près cette causerie. En tout cas, il pensait ce qu'il disait et trouvait, dans ce moment d'abnégation, que ses intimes feraient bien d'aller servir les Bourbons.

(1) Thiers.

Ces conseils furent bientôt connus de toute l'armée. Les résultats ne se firent pas attendre.

Déjà le *Moniteur* du 11, en insérant la renonciation de Napoléon au trône de France, avait publié l'adhésion datée du 8, de Mortier, des généraux et des officiers de la Garde: celles du maréchal Moncey, de Sébastiani, de ses généraux et de ses officiers, des officiers des marins de la Garde, du général Tilly, des colonels Boni de Castellane, Chantelaire et Fournier.

Le lendemain 12, le comte d'Artois, précédant le roi Louis XVIII, fit son entrée à Paris. Les maréchaux Ney, Marmont, Moncey, Kellermann, Sérurier qui s'étaient portés au devant de lui, l'escortaient. Le prince de Neuchâtel, était toujours à Fontainebleau.

Cependant, après avoir entendu les conseils donnés par l'Empereur à ses intimes, il avait cru ne pouvoir différer plus longtemps l'envoi de l'adhésion de l'armée. C'était un acte qui importait à la tranquillité publique. Il le fit dans des termes que l'histoire a enregistrés.

« L'armée, écrivit-il, essentiellement obéissante, n'a pas délibéré; elle a manifesté son adhésion quand son devoir le lui a permis. Fidèle à son serment, elle sera fidèle au prince que la nation française rappelle au trône de ses ancêtres. » Ce retour au passé, ce souvenir des ancêtres, était peut-être inutile. Mais il répondait à l'état des esprits; et, en l'inscrivant, Berthier n'eut d'autre pensée que l'intérêt de l'armée.

Son adhésion personnelle devait accompagner celle-ci. Car son silence, en pareille occasion, eut été interprêté comme un acte d'opposition. Il pouvait d'autant moins y songer que tous les maréchaux avaient déjà reconnu le nouveau gouvernement; et que seul, parmi eux, avant d'être à l'Empereur, il avait été un officier de l'ancien régime, particulièrement attaché, comme son père, à la maison royale. Seul aussi, parmi tous les officiers de l'armée, il avait rendu jadis, en 1792, à la famille

des Bourbons un de ces services qui ne s'oublient pas.

Cependant il se contenta d'envoyer son adhésion dans des termes dont la dignité ne répond nullement à l'idée qu'on se fit plus tard de son empressement.

Ne voulant pas la faire parvenir au nouveau ministre de la Guerre, ni aux membres du Gouvernement provisoire, il l'adressa au président du Sénat.

Le prince de Neuchâtel au président du Sénat.

Fontainebleau, le 11 avril 1814.

Monsieur le président du Sénat, j'ai l'honneur de vous envoyer mon adhésion. Je vous prie d'en faire part au Sénat.

Je suis avec respect, etc.

ALEXANDRE.

Cette lettre fut publiée dans le *Moniteur* du 12, avec la déclaration de Clarke, duc de Feltre, ministre de la Guerre de Napoléon, qui fit observer « qu'il avait été dégagé par l'Empereur, de tout devoir envers lui et sa famille ».

Pendant ce temps, un incident inattendu s'était produit à Fontainebleau. Dans la nuit du 11 au 12, l'Empereur, avait tenté de s'empoisonner. Il n'avait pas réussi et se trouva à peu près remis pour recevoir dans la matinée du 12, les adieux du maréchal Macdonald.

Le prince de Wagram crut aussi, à ce moment, que l'heure de son départ de Fontainebleau était venue et que sa place était, non à Paris, mais à la tête du quartier général où il avait encore à résoudre diverses questions, comme major général de l'armée. Il écrivit à ce sujet aux commissaires impériaux, pour les prévenir que le quartier général, parti pour Chartres, devait y arriver le 13, « à moins qu'ils ne trouvent plus convenable de le placer à Orléans ». Il comptait attendre à Fontainebleau le retour de Caulaincourt et se rendre ensuite au quartier général, en passant par Paris, « n'ayant plus

aucune espèce d'ordres à donner à Fontainebleau ». Il leur faisait connaître enfin que Mortier commandait la vieille Garde et Curial, la jeune.

Il avait envoyé le même jour, à ces derniers, en son nom personnel, les ordres qui leur conféraient ces commandements.

Il ne put pas du reste se rendre à Chartres comme il le croyait. D'autres devoirs allaient l'absorber encore. Un des premiers lui imposa l'obligation de se mettre en rapport avec le ministre de la Guerre, qui lui avait écrit le 10, au sujet de la composition de l'armée, de ses emplacements, etc. Le major général lui répondit deux jours après.

Berthier au général Dupont.

Fontainebleau, 12 avril 1814.

Monsieur le général Dupont, la lettre de votre Excellence en date du 10 de ce mois me parvient à l'instant. Je vous envoie le tableau des différens corps de l'armée.

J'ai réglé la répartition des différens corps en conséquence de la ligne de démarcation fixée par la convention conclue entre MM. les maréchaux prince de la Moskowa et duc de Tarente, le duc de Vicence et le prince de Schwarzenberg.

J'ai nommé le général Dulauloy commissaire pour veiller à l'exécution de la convention.

Votre Excellence verra par le tableau ci-joint, la marche jour par jour de tous les corps.

. . . .

Tout est maintenant en mouvement; les corps vont arriver dans leurs cantonnemens et il sera facile alors de rectifier les emplacemens, s'il était nécessaire d'y faire quelques changemens.

Messieurs les maréchaux et généraux commandant les corps ont ordre de ne rien occuper des pays qui, par la ligne de démarcation, restent à la disposition des armées des puissances alliées; ils feront observer cette ligne par des partis de cavalerie légère.

Je leur ai recommandé, de la manière la plus expresse, d'empêcher la désertion; je leur réitère mes ordres avec les explications que Votre Excellence me donne.

Il sera extrêmement utile qu'en arrivant dans leurs cantonnemens, les troupes reçoivent un mois de solde : je les en préviens. Je vous prie d'ordonner pour cela des mesures positives.

. . . .

J'ai ordonné qu'on maintienne partout l'ordre et la discipline.....

A ce moment une réclamation formulée par les puissances alliées, avec un caractère d'urgence, vint modifier ses projets. Il passa encore la nuit du 12 à Fontainebleau et répondit au comte de Nesselrode, au sujet de cette réclamation.

Berthier à M. le comte de Nesselrode.

Fontainebleau, 12 avril 1814, onze heures du soir.

Monsieur le comte de Nesselrode, je m'empresse de répondre à la lettre de votre Excellence qui m'a été remise par M. le comte Orlow.

L'empereur Napoléon ayant abdiqué, je me rends à Paris pour concerter avec le ministre de la Guerre les moyens d'accélérer l'expédition des ordres que les alliés désirent, et pour donner à ces ordres la forme convenable et la plus authentique afin de faire cesser les malheurs de la guerre. Je pense que tout pourra être expédié dans la journée de demain (1).

L'Empereur, ne s'occupait plus que de son départ. Il avait, comme on l'a vu, remis le commandement de l'armée à Berthier, afin que ce dernier put faire confirmer les avancements donnés dans la dernière campagne. Il fut naturellement prévenu que la réclamation des alliés obligeait Berthier à aller conférer avec le général Dupont.

En le voyant partir le 13, il lui parla d'une autre partie de sa mission. Il devenait nécessaire de transmettre le commandement de l'armée au Gouvernement provisoire. Le major général était seul en situation de le faire. Il en fut donc chargé et quitta Fontainebleau dans ces conditions.

On a souvent écrit qu'à la date du 13, impatient de se présenter au nouveau gouvernement, il était déja parti pour Paris depuis plusieurs jours. Thiers a dit de son côté, qu'après l'avoir autorisé à se rendre à Paris, l'Em-

---

(1) Archives de la Guerre.

pereur lui avait demandé s'il pouvait compter sur son retour. « Berthier avait promis de revenir. Napoléon l'attendait; et, en voyant les heures, les jours s'écouler sans qu'il reparut, désespérait de le voir et en souffrait sans se plaindre (1). »

D'autres historiens ont écrit, qu'en le voyant s'éloigner, l'Empereur lui aurait dit : Je vous connais Berthier, allez à Paris, mais vous ne reviendrez pas.

La vérité est que, le major général avait été, comme on l'a vu, forcé de se rendre auprès du ministre pour chercher, d'accord avec lui, le moyen d'accélérer l'expédition des ordres, suivant le désir exprimé par les alliés. Il quitta Fontainebleau le 13 au matin, resta absent le 14 et revint le 15. Il signa en effet à cette date, un ordre parti de Fontainebleau au sujet d'un détachement de lanciers polonais; et adressa, le 17, au ministre de la Guerre, la lettre suivante qui définit, d'une façon conforme aux circonstances, les rapports des maréchaux avec l'autorité supérieure et la situation de l'état-major général.

Berthier au général Dupont.

Fontainebleau, 17 avril 1814.

Monsieur le général comte Dupont, je vous envoie plusieurs lettres intéressantes relatives à l'armée. Je vous prie de vouloir bien y répondre et donner vos ordres aux maréchaux qui commandent. L'état-major qui est à Chartres, me paraît devoir être réduit au strict nécessaire, si toutefois vous jugez convenable de le conserver; dans ce cas, il serait peut-être à propos que le général Monthion, qui fait les fonctions de chef d'état-major général, se rendit de suite à Chartres pour faire exécuter vos ordres, Comme il n'y a pas de général en chef pour les corps qui faisaient partie de la Grande Armée, les fonctions de major général sont nulles, puisque les maréchaux commandant chaque corps d'armée correspondent directement avec le centre commun qui est le ministre de la Guerre :

(1) Thiers.



ce qui me paraît très convenable dans l'état d'armistice et de cantonnement actuel; comme je ne donne aucun ordre, Votre Excellence sentira la nécessité de répondre aux lettres ci-incluses; je m'empresserai de lui faire passer toutes celles qui me parviendront et qui auraient rapport à l'armée (1).

La dernière phrase montre qu'à ce moment le prince de Wagram comptait encore rester à Fontainebleau. Son séjour cependant devait être très court; car le 17, tout était prêt pour le départ de l'Empereur, qui était fixé au lendemain. Ce fut probablement le 17 au soir, que Berthier le quitta. Il partit persuadé que l'Empereur se mettait en route le lendemain matin, car le 19, il écrivit ce qui suit au général Lefebvre-Desnouettes.

Berthier au général Lefebvre-Desnouettes.

Paris, le 19 avril 1814.

Monsieur le comte, j'envoye à Votre Excellence une lettre que je reçois du général Belliard, d'après laquelle il paraît que les 1.500 hommes de cavalerie de la Garde qui ont accompagné l'empereur Napoléon à son départ de Fontainebleau, ne doivent l'escorter que jusqu'à Briare. Le général Lefebvre-Desnouettes qui les commande, dit qu'il attendra des ordres à Briare. Je pense qu'on pourrait les faire rentrer sous les ordres du général Friant et leur assigner des cantonnemens sur les derrières de l'arrondissement de Fontainebleau, Montargis, etc., que commande ce général. J'invite Votre Excellence à statuer sur cet objet.

Le maréchal Berthier, comme le général Belliard croyaient donc que l'Empereur était parti le 18. En réalité, il avait trouvé au dernier moment, que les ordres donnés au gouverneur de l'île d'Elbe n'étaient pas assez explicites. Caulaincourt s'était rendu à Paris pour les faire préciser et était revenu le 19. Enfin, le 20, tout étant prêt, Napoléon fit à sa Garde ces adieux célèbres

(1) Archives de la Guerre. Grande Armée, 1814. Correspondance du prince, major général. Registre 15/3.



que l'histoire a popularisés et monta en voiture pour accomplir son pénible voyage, sous la surveillance des délégués des puissances alliées.

Berthier eut encore une lettre à écrire au ministre de la Guerre, comme major général, au sujet des cantonnements de la vieille Garde. Ce fut la dernière.

PÉRIODE DE LA RESTAURATION

§ 1. *Rentrée des Bourbons.*

La période de la Restauration allait créer au maréchal Berthier des difficultés inattendues. Son jugement si droit, sa haute raison devaient se trouver en présence d'épreuves et de situations nouvelles qu'il ne pouvait prévoir. Il en résulta des résolutions, qui firent du tort à sa mémoire.

Les circonstances dans lesquelles il se trouva alors étaient faites pour l'entraîner dans la voie qu'il fut forcé de suivre. Au début, il crut comme les autres maréchaux, et comme les généraux de la maison militaire, que les conseils donnés par Napoléon, le 11 avril, le dégageaient de tout devoir. Il ne put dès lors se rendre compte, que sa situation personnelle auprès du grand homme, son amitié, ses témoignages de confiance et d'affection, ses bienfaits, constituaient des liens indissolubles. Il était devenu le *compagnon d'armes* de Napoléon; il ne pouvait plus être autre chose.

Malheureusement, les événements et les influences intimes qu'il subissait, lui firent voir les choses sous un jour tout différent.

Depuis deux ans, les bontés de l'Empereur avaient souvent fait place à des duretés blessantes, qui lui avaient laissé une impression pénible. La maladie avait un moment compromis sa robuste constitution; il était fatigué;

la vieillesse était venue. En continuant ses fonctions de major général, malgré ces épreuves, il avait cru remplir complètement les obligations que lui créait la reconnaissance. Il avait eu alors la douleur de voir le puissant esprit de Napoléon, aveuglé par l'orgueil et le despotisme, renier les conseils les plus pratiques, et marcher à sa perte avec un entêtement qui avait fini par éloigner de lui ses meilleurs lieutenants. Il l'avait vu lasser tous les dévouements et provoquer des haines là où il n'y avait pour lui qu'affection, fanatisme et enthousiasme.

En restant à ses côtés jusqu'au dernier moment, en s'occupant jusqu'au 19 avril, jour de son départ, des détails de service destinés à protéger son voyage, Berthier croyait avoir accompli sa tâche jusqu'au bout.

Quand il rentra à Paris, il ne songeait qu'à ses enfants, à leur avenir. La princesse Elisabeth de Bavière sa femme, élevée dans une Cour souveraine, devenue maison royale, très fière de son rang, tenait à conserver à la Cour des Bourbons, son titre d'Altesse Sérénissime.

D'autre part, à Paris, les maréchaux vinrent le trouver pour lui demander de se mettre à leur tête, en sa qualité de plus ancien et en raison de l'autorité qu'il éxerçait sur eux, pour saluer les princes et aller à leur rencontre. A cet égard, les services qu'il avait rendus jadis à la famille royale, lui créaient une situation à part.

On venait d'annoncer l'arrivée du duc de Berry, pour le 21 avril. Déjà, Berthier n'avait pas assisté à celle du comte d'Artois. Maintenant, il ne pouvait s'abstenir, sans faire mal interpréter son attitude. Dans l'intérêt de l'armée, comme dans le sien propre, pouvait-il le faire?

On s'est indigné de la conduite des maréchaux allant au devant des princes de la maison de Bourbon, alors que l'Empereur qu'ils servaient encore la veille, était à Fontainebleau. Mais si l'on songe au déchaînement des passions à cette époque, on comprendra que leur abstention aurait été considérée comme un refus de l'armée

de servir les Bourbons. C'était la perte de bien des carrières d'officiers, et la disgrâce de leurs compagnons d'armes. Les maréchaux ne pouvaient prendre un pareil parti. Ils devaient donc reconnaître la royauté; et, dans ces conditions, la plus simple des convenances leur faisait une obligation d'aller au-devant des princes. Dans la position exceptionnelle qu'ils occupaient, c'était un gage de paix intérieure pour le pays, une garantie pour les droits de l'armée. A tous ces points de vue, du moment où Berthier était à Paris, il ne pouvait se refuser à leur demande. Le duc de Berry devait faire son entrée par la barrière de Clichy, dans la matinée du 21. Le prince de Neuchâtel se porta donc au-devant de lui, à la tête de ses collègues. Il dut prendre la parole en leur nom et s'exprima ainsi :

« Monseigneur,

« Les maréchaux de France et tous les généraux qui se trouvent à Paris, éprouvent un grand bonheur à féliciter Votre Altesse Royale et à la voir rentrer dans la capitale de ses ancêtres. C'est au nom de toute l'armée, que je viens exprimer à Votre Altesse les sentiments d'amour, de dévouement et de fidélité qui l'animent, pour le Roi et son auguste famille.

« Vive le Roi ! vivent les Bourbons ! »

Tout le monde répéta cette exclamation.

Quand on relit cette allocution, on ne peut s'empêcher de penser qu'au lendemain du départ de l'Empereur, il était possible d'affirmer le dévouement de l'armée, sans parler du bonheur qu'on éprouvait et de l'amour qu'on ressentait pour la famille royale.

Quoi qu'il en soit, le discours fut goûté. Le duc de Berry fit son entrée dans Paris, ayant à sa droite le prince de Neuchâtel, et à sa gauche, le maréchal Moncey. Les

autres maréchaux, un nombre considérable de généraux et d'officiers supérieurs formaient le cortège.

Ces chefs militaires justifiaient, par leur nombre et leur empressement, l'allocution de Berthier; elle répondait aux impressions du moment. Celles-ci constituaient un état d'esprit, dont on se fait difficilement une idée un siècle après.

A partir de ce moment, le maréchal Berthier put se consacrer pendant quelques jours à sa famille, tout en se tenant au courant des événements extraordinaires qui se déroulaient sous ses yeux. Une de ses premières préoccupations fut pour sa principauté de Neuchâtel. Il apprit alors que par suite d'une convention provisoire établie entre les puissances alliées, le 25 janvier 1814, sa souveraineté devait faire retour au roi de Prusse Frédéric-Guillaume III.

Cet acte n'aurait son caractère définitif qu'à la conclusion officielle de la paix. Jusque là, le maréchal continua à être traité d'Altesse Sérénissime. Le ministre de la Guerre, qui correspondait avec lui pour des questions militaires, ne manquait pas de lui donner ce titre.

On annonçait maintenant, la prochaine arrivée du roi Louis XVIII. On sut bientôt qu'il comptait s'arrêter à Compiègne, avant d'entrer à Paris. Tous les grands corps de l'Etat décidèrent de lui envoyer des députations. Cette fois encore, les maréchaux ne pouvaient être seuls à s'abstenir. Après s'être concertés, ils résolurent de s'y rendre et demandèrent de nouveau au prince de Wagram, de se mettre à leur tête. Il ne songea même pas à leur refuser, d'autant plus, qu'il était personnellement connu du Roi.

Il arriva donc à Compiègne, le 29 avril. Ce groupe des chefs de l'armée fut reçu de suite. Le maréchal Berthier prononça le discours de bienvenue qui a été maintes fois reproduit et qui ne se distinguait que par la solennité de ses expressions, son extrême respect et

la convenance indispensable en pareille occasion. On y remarqua cette phrase..... « Vos armées, Sire, dont vos maréchaux sont aujourd'hui l'organe, se trouvent heureuses d'être appelées par leur dévouement et leur fidélité, à seconder d'aussi généreux efforts (pour réunir tous les français en une seule famille).

L'accueil du Roi fut des plus gracieux. Il s'entretint avec la plupart d'entre eux et chercha à capter leurs sympathies par son amabilité.

Le lendemain, il y eut un dîner au palais où tous les maréchaux furent invités. On les traita comme la veille, avec toute sorte d'égards et de flatteries. Ils rentrèrent à Paris le 1er mai et y trouvèrent une convocation du ministre de la Guerre, pour se rendre le 2, à Saint-Ouen, à la rencontre du Roi, qui allait faire son entrée solennelle dans la capitale. Chacun d'eux reçut en outre, du marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies, un avis indiquant la place qui lui était assignée dans le cortège. Le maréchal Berthier était en avant de la voiture du Roi, à la tête du principal groupe des officiers généraux.

Pour ce peuple de Paris, l'apparition des maréchaux autour des voitures des princes et du Roi devait paraître choquante. Ces mêmes foules qui venaient de couvrir d'injures Napoléon vaincu, après l'avoir jadis acclamé comme un Dieu, et qui criaient aujourd'hui vive le Roi, ne pouvaient comprendre les motifs de la présence des maréchaux à ses côtés. Avec leurs dispositions à critiquer ce qui est au-dessus d'elles, elles ne voyaient dans ces personnages que des ambitieux ou des traîtres. Plus d'une légende se fit alors sur ces appréciations. On comprend cependant que la conduite des maréchaux était dictée par des raisons politiques supérieures à leur volonté. Malheureusement, les fautes de la réaction devaient en peu de temps aliéner l'esprit public et celui des troupes, contre le nouveau Souverain. Les maré-

chaux devaient subir le contre-coup de ces impressions.

Quant à Berthier, placé en dehors des commandements actifs, il fut soumis à d'autres influences. La princesse, on l'a dit, tenait à conserver son rang dans la nouvelle Cour. Elle avait pu admirer l'Empereur quand il était tout puissant. Mais depuis que la famille royale de Bavière, oublieuse de ses bienfaits, était revenue à ses alliances allemandes, elle trouvait dans les Bourbons une royauté conforme à ses goûts et à ses traditions. Son mari n'avait qu'une idée : lui complaire. Mieux encore qu'en 1812, il était prêt à lui écrire : « Au reste, mon amie, en cela, comme en toute chose, ce qui vous conviendra et ce qui sera de votre choix, sera du mien ».

La volonté de la princesse n'était pas la seule qu'il subissait. Celle de la Visconti subsistait toujours. Cette italienne, qui signait maintenant comtesse Visconti, était devenue l'amie de la princesse. Le prince de Wagram y avait contribué et tout au moins avait laissé ces relations s'établir. Et ce grand chef militaire, qui, dans le service, ne comprenait que le devoir, avait ainsi dans sa vie privée des faiblesses inacceptables, malheureusement connues de tous.

Dès le début de son mariage en 1808, il avait avoué à la princesse, qu'une amitié inaltérable de quatorze années l'attachait à madame Visconti, dont le mari « était son meilleur ami et qui avait beaucoup souffert de la perte d'un fils ». Etait-ce celui, qui était né de leurs relations, qui avait succombé en bas âge et dont la mort semblait avoir profondément affecté la Visconti? Cette femme, disait-il à la princesse, lui était entièrement dévouée.

Celle-ci, disposée avant tout à croire son mari, en fit son amie. Elle ne tarda pas cependant à deviner les relations qui avaient existé entre elle et le prince. Mais alors ses enfants, son rang de princesse royale, le prestige de sa famille et de ses aïeux, la profonde affection de Berthier, tous ces titres joints à sa douceur et à sa

bonté, lui assurèrent sur son époux, un empire absolu.

Elle voulait sa place dans la nouvelle Cour. Pour la satisfaire, Berthier était prêt à tout. Ces détails ne le grandissent sans doute pas. Mais ils sont dans la nature des hommes de cette époque qui savaient parfois allier tant d'héroïsme à tant de faiblesses.

La Visconti était en réalité entretenue par Berthier. Elle aussi tenait à lui voir conserver ses titres, ses honneurs et surtout ses richesses. S'il faisait tout ce que voulait la princesse, il avait encore plus l'habitude d'être dominé par sa maîtresse. Au début de leur liaison, il s'était même chargé de ses enfants.

L'aîné, Louis-Ambroise-Bartholomé Sopranzi, issu d'un premier mariage, né à Milan, le 21 décembre 1783, était entré au service de la France, en 1798, par la protection de Berthier. On l'avait fait engager au 12e hussards, en brumaire an 7. A Marengo, il était sous-officier. Il reçut une balle à l'épaule et fut fait sous-lieutenant sur le champ de bataille. Ce début le posa. Berthier le fit nommer son aide de camp, à titre provisoire. A partir de ce moment, il fit plusieurs campagnes et marcha rapidement. Le 6 février 1806, il est fait capitaine. On le trouve alors fréquemment dans l'état-major particulier du major général, où sa présence devait faire jaser. Mais il était brave et servait bien. Il n'en fallait pas davantage pour être accepté et estimé.

En 1810, au moment du mariage de Napoléon et de Marie-Louise, il fait partie de l'état-major que le prince de Neuchâtel a choisi pour l'accompagner à Vienne. Il est désigné sous le titre de baron de Sopranzi, chef d'escadron. Il ne fut cependant créé baron qu'en 1813. A cette époque, il s'était distingué comme colonel de cavalerie; il avait reçu de nombreuses blessures et était parvenu au grade de général de brigade. Il mourut à la fin de 1813, ou au commencement de 1814, ayant été gratifié pour perte d'effets, d'une indemnité de 3.350 francs,

qu'il n'eut pas le temps de toucher. Sa mère la réclama en 1815, à Davout, devenu ministre de la Guerre et signa sa demande : comtesse Visconty.

Le second de ses fils, né d'un second mariage avec M. Visconti, n'eut ni les qualités, ni les succès de carrière de son aîné. On le fit également entrer au service de la France et il arriva assez vite au grade de capitaine. Ses blessures le décidèrent à quitter momentanément les rangs de l'armée. Mais en 1811, il demanda à être réintégré dans les cadres et s'adressa pour cela au major général. Il lui exprima le désir d'être employé dans la cavalerie ou dans l'état-major, avec le grade d'officier supérieur, et termina sa lettre en sollicitant un secours de cinquante louis. Il devait avoir perdu les bonnes dispositions de sa mère, car le prince de Neuchâtel le fit réintégrer simplement avec son grade, en lui faisant donner l'ordre de rejoindre son corps. Peu de temps après, il fut promu chef de bataillon au 6e régiment d'infanterie italien, qui était en garnison dans la Péninsule. Depuis lors, on n'en entendit plus parler dans l'entourage du prince.

Ce dernier, soumis à l'influence de ces deux femmes, très désireux d'ailleurs de conserver sa haute position, était tout préparé pour servir la famille des Bourbons. Il ne devait pas tarder à donner des gages de sa bonne volonté.

Le 10 mai, un avis du ministre de la Guerre prévint « S. A. S. le prince, major général de la Grande Armée, que l'état-major général qui était à Chartres, était supprimé par le Roi, à dater du 15 mai ». Berthier « était prié de donner des ordres à ce sujet ».

Le 16, il apprit, que, par décret royal, le comte d'Artois, frère du Roi, reprenait le titre de colonel général des Suisses.

D'autre part, on ne pouvait plus conserver le bataillon de Neuchâtel. Berthier demanda sa dissolution, qui fut

prononcée à la date du 19 mai. Huit jours après, eut lieu également la suppression de la compagnie d'élite de ce bataillon qui servait de garde au grand quartier général. Le général de Monthion, chef de l'état-major général, en fut prévenu par le ministre de la Guerre qui lui adressa sa dépêche, « chez S. A. S. le prince de Neuchâtel ».

Ce titre lui-même, comme Berthier devait s'y attendre, n'allait pas tarder à disparaître.

Le 30 mai en effet, fut signé le traité de Paris qui terminait la guerre entre la France et la coalition. Un article additionnel sanctionnait la reprise de la principauté, par le roi de Prusse. Berthier devait y adhérer par un acte de renonciation qu'il signa le 2 juillet, moyennant une pension de 25.000 francs, que le roi de Prusse consentit à lui payer et qui était reversible par moitié sur sa veuve.

Il eut mieux fait sans doute de ne pas accepter cette pension. Il n'avait rien à recevoir d'un ennemi de son pays et d'un des vainqueurs de l'Empereur. Malheureusement, il ne comprit pas les choses ainsi.

Le moment était venu du reste pour lui de prendre la décision qui a été la plus funeste à sa réputation. Depuis quelque temps, il était question de rétablir la maison militaire des gardes du corps du Roi et de porter le nombre de ses compagnies de quatre à six. En les augmentant, le Gouvernement avait l'intention de mettre à la tête des nouvelles compagnies, deux illustrations de l'Empire, espérant par cette combinaison flatter les chefs de l'armée. On sut bientôt qu'il était question du duc de Raguse et du prince de Wagram. Le 1er juin, l'organisation de cette maison militaire fut définitive et on publia le décret qui fixait sa composition. Ces deux maréchaux étaient nommés en effet et l'on sut qu'ils s'étaient montrés heureux d'obtenir ces charges de cour. L'armée au contraire en fut indignée, et Berthier perdit en un jour la considération de ses anciens compagnons

d'armes. Qu'il l'ait sollicitée, ou simplement acceptée, cette charge est restée, pour sa mémoire, l'acte le plus malheureux de sa vie. Et, dans la postérité, à mesure que la grande figure de Napoléon s'élevait dans sa gloire, celle de Berthier au contraire se rapetissait davantage et finissait par ne laisser à ses admirateurs que ce pénible souvenir. Quels que furent les conseils intimes qui le poussèrent dans cette voie, ce fut une grande erreur. Le compagnon d'armes de l'Empereur ne pouvait être garde du corps de Louis XVIII.

Désormais, ce glorieux nom de Wagram qui rappelait au pays un de ses plus beaux triomphes, ce nom dont Napoléon l'avait fait le dépositaire et qui appartenait à l'Empire, fut porté par lui à la famille des Bourbons. A côté des compagnies désignées par les grands noms de notre vieille noblesse, il y eut la compagnie Wagram, c'était la 5e; et le prince ne comprit pas qu'en la voyant accolée à la compagnie Raguse, le public serait naturellement porté à rapprocher dans l'histoire les deux noms de Berthier et de Marmont.

Pour compléter sa position, Berthier fut nommé pair de France, le 4 juin, et trois mois après, commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Son rang à la cour du Roi était donc à la hauteur de celui qu'il occupait sous l'Empire.

Le vœu de la princesse était exaucé; mais elle ne put comprendre que la dignité et la réputation de son mari étaient compromis pour toujours.

§ 2. *Retour de Napoléon. — Mort de Berthier. Opinion de l'Empereur.*

L'année 1814 s'acheva pour le prince de Wagram, sans autres incidents que son service auprès du Roi et les fêtes

de Cour ou les chasses auxquelles il fut convié. Dans ces circonstances, il était quelquefois forcé de suivre le Roi dans ses résidences aux environs de Paris. Il entretenait alors avec la princesse une correspondance assez brève, mais toujours suivie, la tenant au courant des détails qui l'intéressaient. Le ton gai et plaisant de ses lettres, destiné surtout à distraire la princesse, montrait aussi la satisfaction que lui faisait éprouver sa nouvelle position.

Ce bonheur cependant devait être de courte durée. Les hommes qui suivaient alors les événements ne pouvaient détourner leurs yeux du petit coin perdu, où l'on avait relégué l'Empereur; et sa présence en Europe, sa proximité des côtes de France, causaient à ses adversaires des terreurs continues. On le craignait plus encore dans son isolement silencieux qu'on ne l'avait redouté sur les champs de bataille. Les rapports des agents chargés de le surveiller, entretenaient constamment ces frayeurs.

Dans un travail du comte Beugnot, alors ministre de la police, daté du 4 décembre 1814, on trouve une phrase qui explique cet état d'esprit, justifié d'ailleurs par tout ce qu'on savait de l'Empereur.

« ..... Je suis persuadé, disait le ministre, qu'un long repos est impossible à Bonaparte et qu'après qu'il aura cessé de craindre le Congrès de Vienne, il machinera quelque plan, pour sortir de son île et pour troubler encore le monde, etc..... »

Tout du reste concourait à ce résultat. Les membres du Congrès le jugeant trop près d'eux, songeaient à le faire enlever pour le transporter dans une île lointaine. Le gouvernement des Bourbons de son côté commettait fautes sur fautes, froissait à la fois l'armée, les fonctionnaires, la population et cessait d'envoyer à Napoléon la rente qu'il lui devait.

Le jour où ce dernier se vit menacé, il résolut d'agir.

On a dit, qu'il essaya alors de connaître les dispositions de Berthier et qu'il lui aurait fait écrire, par le maréchal Bertrand, pour lui demander de ses nouvelles, savoir si l'on pouvait toujours compter sur lui, et au besoin, le compromettre. Berthier aurait reçu la lettre et n'en aurait rien dit. La police en aurait transmis la copie au Roi, qui aurait fait appeler Marmont, et lui aurait confié le document en le priant de voir, à titre de camarade, ce qui en était. Berthier, très ennuyé, aurait avoué l'avoir reçue et n'en avoir tenu aucun compte. Mais l'envoi de la lettre et le silence du prince de Wagram suffisaient pour le mettre en suspicion. Sa position, depuis lors, aurait été délicate.

Il est difficile d'affirmer la réalité de ce récit. Il a pourtant été admis d'autant plus aisément qu'il était assez dans la nature des choses et dans le caractère des personnages qu'il concernait.

Quoiqu'il en soit, au mois de mars, le débarquement subit de l'Empereur au golfe Juan, produisit partout une véritable commotion. Et tandis qu'il commençait sa marche triomphale sur Paris, le Roi s'apprêtait à quitter sa capitale. Il s'éloigna dans la nuit du 19 au 20 mars, et arriva le 20 à Abbeville. Sa maison militaire conduite par le comte d'Artois et le duc de Berry, le rejoignit le 21. Le lendemain, Louis XVIII arriva à Lille, ayant près de lui le maréchal Macdonald et le prince de Wagram. Il en partit le 23 avec une faible escorte, accompagné par le duc d'Orléans et trois maréchaux. L'un d'eux, Mortier, qui commandait à Lille, le suivit jusqu'aux glacis de la place; et Macdonald, jusqu'à la frontière. Berthier seul, en sa qualité de capitaine des gardes, entra en Belgique avec lui, et ne se sépara de sa personne qu'au dernier moment, après en avoir reçu les marques de la plus entière confiance.

Les contemporains ne manquèrent pas de faire des comparaisons entre sa conduite en 1814 et celle de 1815.

Mais les passions des partis avaient déjà altéré la vérité sur son séjour à Fontainebleau et l'on finit par trouver qu'il avait été plus fidèle au Roi qu'à l'Empereur. La vérité sur ces deux époques de la vie du maréchal est maintenant connue.

En apprenant le débarquement de l'Empereur, Berthier dut le considérer comme un dernier acte d'audace sans résultats possibles. A ce moment, en effet, Napoléon ne pouvait plus triompher de la coalition ; et même vainqueur dans une ou deux batailles, il se fut heurté à des masses qui auraient fini par l'écraser. Désormais, il ne pouvait être accepté, et sa dernière tentative le mettait hors la loi.

Berthier, très au courant des projets de la coalition, ne pouvait avoir là dessus aucun doute. Il dut en outre, ressentir un mécontentement personnel, de voir, qu'après avoir conseillé à ses généraux, d'adhérer au gouvernement des Bourbons, Napoléon les mettait aujourd'hui dans l'alternative de se parjurer, ou de quitter leur patrie. Une première fois, le prince de Wagram avait cédé à la pression des circonstances. Il ne pouvait plus, quelques mois après, répudier la foi jurée en 1814, à la charte qui garantissait l'indépendance de la France. De plus, il avait un culte pour sa patrie, qu'il voyait maintenant plongée dans une nouvelle série de malheurs.

Ce fut sous l'empire de ces idées, qu'autorisé par le roi Louis XVIII, il alla retrouver à Bamberg, le 30 mars, sa femme et ses enfants, qui y étaient déjà, depuis le 19.

Il y resta pendant que se déroulaient en France et sur nos frontières les événements des Cent-Jours. Napoléon espérait son retour et ne paraissait pas lui en vouloir à cette époque de son entrée dans les gardes du corps.

Rapp, qui a toujours été sincère, raconte qu'ayant été appelé aux Tuileries par l'Empereur et s'étant vu reprocher de ne pas être venu de son plein gré, il lui aurait dit : « Vous conviendrez, Sire, que la position était péni-

ble : vous abdiquez, vous partez; vous nous engagez à servir le Roi, vous revenez; toute la puissance des souvenirs ne peut nous faire illusion ».

L'Empereur lui aurait dit ensuite qu'il était persuadé que Berthier reviendrait et qu'il lui pardonnait volontiers, à condition qu'il mettrait son habit de garde du corps, pour se présenter devant lui.

Berthier, de son côté, ne songeait qu'aux nouvelles agitations de sa patrie. Tout ce qui venait de lui arriver n'était pas fait pour apporter à son existence le calme dont il avait besoin; et ce qui se passait en France ou en Belgique, lui causait les plus graves appréhensions. Etait-il fatigué, ou avait-il eu de nouveau, à la suite de ses récentes épreuves, quelques accès de goutte? On ne saurait le dire. Quoiqu'il en soit, le 1er juin, il était devant une fenêtre, à l'étage supérieur du château de Bamberg, monté sur un fauteuil pour mieux voir des mouvements de troupes, quand il perdit l'équilibre et tomba au pied du château. Lorsqu'on le releva, il avait cessé de vivre.

Cette mort subite frappa beaucoup ses contemporains. L'Europe entière s'en occupa. Les uns, voulurent y voir un effet de la haine de l'étranger, qui l'aurait fait jeter du haut du château. Les imaginations allèrent jusqu'à accuser ses beaux parents. Or, Berthier était considéré par les souverains étrangers comme un esprit plein de conciliation; il était estimé et très honoré. Dans sa famille, il était aimé et on a vu, en 1808, qu'il avait pour son beau-père, une véritable affection.

Diverses personnes voulurent faire croire que, plein de remords d'avoir quitté l'Empereur, il s'était suicidé. Un soldat cependant ne devait guère adopter ce moyen; en outre, rien ne fait supposer qu'il eut de si cruels regrets.

Un homme qui ne l'aimait pas, le général Thiébault a fait de nombreuses recherches pour savoir la vérité

sur cet événement. Il a fait connaître que Berthier était d'une famille où les congestions étaient fréquentes et considérées comme héréditaires. Son frère César devait mourir aussi d'une congestion cérébrale. Après la vie agitée qu'il avait menée et les épreuves qu'il avait subies, à l'âge où il était parvenu, il ne serait pas étonnant qu'il ait été un instant sous cette influence. L'étourdissement qui en serait résulté, puis, la perte de l'équilibre et la chute pouvaient en être une conséquence naturelle. Cette explication nous avait toujours parue très rapprochée de la vérité.

Néanmoins, ayant entrepris l'histoire du maréchal, nous avons voulu nous éclairer, aussi consciencieusement que possible, sur la solution de ce problème historique. Les derniers renseignements recueillis à Bamberg et à Munich ont définitivement fixé nos idées sur ce sujet.

Arrivé à Bamberg, auprès de ses beaux parents, Berthier s'installa à la Résidence, château royal qui servait d'habitation au duc Guillaume de Bavière. Il y vécut de la vie de famille, faisant avec elle de fréquentes promenades en voiture et souvent aussi des excursions à pied dans les environs, dans lesquelles il était accompagné par un serviteur de confiance. Quelquefois il prescrivait au chef de la police de Bamberg, ou à un de ses officiers, de le suivre à distance.

Il assistait, de temps à autre, dans la loge ducale, à des représentations au théâtre de Bamberg, en compagnie de la princesse de Wagram et de la duchesse de Bavière sa belle-mère. On l'y vit même au moment du passage des troupes russes qui se rendaient en Belgique, s'entretenir avec le général Sacken, qui les commandait.

Il parut aussi aux réceptions de la Cour. Il y restait d'habitude silencieux, mais aimable à l'occasion et paraissant s'intéresser aux conversations auxquelles il prenait part.

Il avait alors pour médecin, le docteur Ziegler, qui déclara plus tard avoir remarqué chez lui une certaine mélancolie et avoir eu à le soigner pour de légères souffrances d'estomac; mais qui, en somme, le trouvait bien portant.

Le 24 mai, le corps d'armée du général russe Sacken prit ses cantonnements à Bamberg et aux environs. Le même jour, le comte Barclay de Tolly, général en chef de l'armée russe, établit son quartier général accompagné du lieutenant général Diebitsch, au château royal de Seehof, près de Bamberg.

Dans la matinée du 1er juin, arriva une division de cavalerie, dont le passage à travers la ville, dura jusqu'à une heure de l'après-midi. A ce moment, le maréchal Berthier monta dans la chambre de ses enfants, qui était à l'étage supérieur du château. Il avait alors pour gouvernante de ses enfants, une dame Gallien, française, qui donna, dans la journée, des détails précis, sur cette visite. Berthier l'engagea à se hâter de prendre la voiture qui l'attendait, pour les conduire à la promenade. Déjà, dans la matinée, il était venu dans cette chambre et s'était approché plusieurs fois de la fenêtre, d'où il suivait, avec une longue-vue, les mouvements des troupes russes, dans la campagne. Mme Gallien lui dit qu'elle n'avait plus qu'à mettre leurs gants aux enfants et elle sortit ensuite, pendant qu'il lui recommandait encore de se hâter.

Une fois derrière la porte, elle l'entendit répéter deux fois à haute voix, *ma pauvre patrie,* puis monter sur un fauteuil qui se trouvait sur une petite estrade devant la fenêtre. En même temps, ayant été frappée par le bruit de la chute d'un siège, elle rentra précipitamment dans la chambre et ne put que constater le malheur qui venait de se produire. Le prince était tombé par la fenêtre et gisait au pied du château.

Cet événement eut aussitôt un retentissement consi-

dérable. Tout le monde s'en occupa et la fin tragique de cette haute personnalité, donna lieu aux suppositions les plus fantaisistes.

Les uns voulurent y voir la conséquence d'une attaque subite d'aliénation mentale, résultant de l'influence des derniers événements, sur une nature impressionable. Or, le docteur Ziegler a déclaré depuis, qu'il n'avait jamais remarqué chez le prince, aucun trouble moral ou physique. Il a fait savoir que deux jours avant sa mort, il avait encore fait une promenade en voiture avec la princesse et qu'il était alors parfaitement sain de corps et d'esprit.

Il est donc certain que les facultés de Berthier n'étaient nullement affaiblies.

Il n'y a pas eu non plus une congestion cérébrale, ni une attaque d'apoplexie. Le fait a été constaté par l'autopsie qui fut pratiquée, le lendemain même de la mort du prince, en présence de plusieurs officiers russes, par le docteur Pfeufer, médecin légiste, désigné à cet effet. On a même affirmé qu'après l'autopsie du cerveau, les assistants voulurent emporter, comme souvenir, un fragment des os ou des cheveux. Il en résulta qu'une très faible partie de la boîte cranienne put être déposée dans la sépulture.

On a dit aussi que Berthier s'était volontairement donné la mort. Or, il n'est pas admissible qu'il aurait choisi pour cela la chambre même de ses enfants. On ne voit, d'autre part, aucune raison, pas même l'excès de son patriotisme, qui aurait pu le pousser à cet acte de désespoir, alors qu'il goûtait les douceurs de la vie de famille et qu'il semblait en apprécier tous les charmes. Enfin, comme on l'a dit plus haut, un maréchal de France, prince de l'Empire, aurait choisi un autre moyen d'en finir avec la vie.

Il ne reste donc que l'hypothèse d'un accident. On a déjà vu que Berthier avait commis l'imprudence de

monter, pour mieux voir des mouvements de troupes, sur un fauteuil, placé devant une fenêtre du dernier étage de la Résidence et reposant sur une estrade d'une marche, comme il s'en trouve souvent dans les anciens châteaux.

Mais ce qu'on ignorait, jusqu'à ce jour, ce sont les remarques faites par le Dr Ziegler, après l'autopsie. D'après lui, l'appareil digestif du maréchal Berthier était en mauvais état. Il était, en outre, sujet à des accès de goutte et souffrait quelquefois d'hémorroïdes. Les maladies d'estomac, dit le docteur, réagissent sur le cerveau et ceux qui en sont atteints, ont souvent des vertiges assez forts pour être obligés de se retenir au premier objet qu'ils ont sous la main.

Justement, quelques jours avant sa mort, le prince s'était plaint de maux de tête et de vertiges. Tout porte donc à croire qu'en montant sur un fauteuil pour regarder dans la campagne, s'étant peut-être penché en avant pour mieux voir, il a été frappé d'un de ces vertiges, et qu'ayant perdu l'équilibre, il est tombé dans le vide, faisant ainsi une chute terrible qui a occasionné la mort. Le fauteuil, en outre, devait être d'une grande mobilité, puisqu'il fut renversé par les mouvements du prince.

Cette hypothèse, justifiée par les détails qui précèdent, nous paraît la seule admissible.

On a dit encore qu'il était tombé d'un balcon ou d'une terrasse élevée. Or, d'après une gravure, parue en 1815, peu de temps après cet événement et d'après les dires de Mme Gallien, le prince est tombé de la neuvième fenêtre du dernier étage de la Résidence, en comptant les fenêtres de droite à gauche. Au pied du mur, sur la façade nord-est du château, la place de la chute est indiquée par une croix incrustée dans le mur, avec les lettres A. B. et le chiffre de l'année : 1815.

L'autopsie, ayant eu lieu le 2 juin, le corps fut déposé, le 5, dans la cathédrale de Bamberg. Il y resta jusqu'au

moment où il fut transporté dans le château de Banz, propriété de son beau-père, le duc Guillaume de Bavière. Ce dernier, qui tenait son gendre en très haute estime et qui avait pour lui une réelle affection, voulut relever l'éclat de cette cérémonie par tous les honneurs auxquels le prince de Wagram avait droit. Des détachements d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie russes, qui se trouvaient dans le pays, escortèrent le char funèbre, ainsi qu'un grand nombre d'officiers. Le corps du maréchal resta dans ce tombeau jusqu'en 1884.

A cette époque, ses restes et ceux de la princesse furent transportés dans un caveau de la demeure princière de Tegernsee, où ils reposent encore (1).

Le bruit fait en Europe par ce malheureux événement, ne fut pas de longue durée. Tous les regards étaient tournés vers la lutte qui était engagée dans les plaines de Belgique et dont l'issue prochaine allait amener le renversement définitif de l'Empire, une nouvelle invasion, la rentrée des Bourbons, et quelque temps après, l'internement de Napoléon, à Sainte-Hélène.

C'est depuis cette époque, que les appréciations malveillantes sur le maréchal Berthier ont commencé à se répandre. Napoléon lui-même y a fortement contribué. Cependant jusqu'à son retour en France, en 1815, il était resté pour son ancien major général, plein d'estime et d'affection. Il lui pardonnait même, comme il l'a dit à Rapp, son service auprès du roi Louis XVIII. C'était un homme de Versailles a-t-il dit souvent depuis, comme pour l'excuser.

Mais ce qu'il n'a pu oublier, c'était d'être resté loin de

---

(1) Ces détails sont tirés d'une brochure publiée à Bamberg, en 1887, par le D[r] Leitschuh, alors directeur de la bibliothèque municipale. Elle a été signalée à l'auteur, par M. Seberf, directeur des archives du Cercle royal de Bamberg. Le rédacteur s'est servi des documents de la Société historique de la ville et des procès-verbaux officiels établis en 1815.

lui, au lieu de venir le retrouver pour partager encore une fois les hasards des combats. Il l'avait dit à Rapp: Berthier reviendra. Non seulement il ne revint pas et resta au milieu de ses ennemis, mais pour comble de malheur, ce fut un ordre mal porté, c'est-à-dire une faute dans le service d'état-major général qui amena le désastre de Waterloo, au moment même où grâce à cet ordre, l'Empereur avait le droit de compter sur la victoire.

Ce souvenir ne devait jamais s'effacer de son esprit. Il y était si profondément gravé qu'on l'entendit répéter plus d'une fois : Si Berthier avait été là, je n'aurais pas subi ce malheur.

Depuis ce temps, il ne pouvait penser à Waterloo sans songer à Berthier. De là à lui attribuer des défauts, il n'y avait qu'un pas. C'était un faible soulagement à son infortune et, comme il arrive souvent en pareil cas, l'Empereur ne vit pas qu'il était en contradiction avec la vérité et avec lui-même.

Ce qu'il a le plus reproché au prince de Wagram, c'est sa faiblesse de caractère. A ce sujet, on ne doit pas oublier combien les récits de Sainte-Hélène ont été travestis et arrangés. Il faut aussi se rappeler que les partisans de l'Empire ont été plus sévères pour Berthier que l'Empereur lui-même. Les auteurs de la correspondance de Napoléon ont déclaré qu'ils « croyaient être arrivés à donner, en grande partie, un texte incontestable des œuvres de Napoléon à Sainte-Hélène et qu'ils pensaient s'être rapprochés autant que possible du texte vrai ».

On ne peut que louer leur conscience et leur sincérité. Mais il résulte de leur aveu, que l'authenticité des œuvres attribuées à l'Empereur n'était pas, même pour eux, absolument certaine.

Ce dernier aurait dit de Berthier: « Il était d'un caractère indécis, peu propre à commander en chef, mais possédant toutes les qualités d'un bon chef d'état-major:

connaissance de la carte, entente des reconnaissances, soins dans l'expédition des ordres, grande habitude de présenter avec simplicité les mouvements les plus compliqués d'une armée ».

Comment peut on accorder cette appréciation avec celle que Napoléon avait envoyée au Directoire en 1796 ; *Berthier : talents, activité, courage, caractère, tout pour lui ?*

Evidemment les temps étaient changés. D'autre part, si Berthier était peu propre à commander en chef, pourquoi Napoléon lui avait-il donné, à la fin de 1797, dans des circonstances difficiles, le commandement en chef de l'armée d'Italie et plus tard celui de l'armée d'Austerlitz? Comment concilier encore cette appréciation de Sainte-Hélène avec celle qu'il exprima à Caulaincourt, en avril 1814, quand il lui vanta le sens si juste de Berthier, son honnêteté et ses rares talents ?

Pour expliquer ces différences, il faut admettre qu'ayant à se plaindre amèrement de l'absence de Berthier en 1815, il s'est souvenu de ses défauts et en a composé un jugement nouveau dans lequel la passion, le mécontentement et le malheur avaient une large part.

Il s'est souvenu de l'empire que sa maîtresse avait sur lui et n'y a vu qu'une preuve de la faiblesse de son caractère. Il s'est rappelé qu'il avait porté aux Bourbons le nom glorieux de Wagram ; et en le voyant accolé, dans les gardes du corps du Roi à celui de Marmont, il a fait comme les officiers de l'armée et considéré cet acte comme une trahison. Certes, c'était plus qu'une faiblesse ; c'était une faute ; et Berthier en fut atteint dans sa dignité de soldat. Le général baron Gourgaud est venu, à son tour, renchérir sur les appréciations attribuées à l'Empereur. Il a prétendu tenir de Napoléon, qu'après Marengo, Berthier avait fait un rapport dans lequel il avait cité cinq fois, le capitaine Sopranzi, fils de la Visconti et qu'il lui attribuait le gain de la bataille.

Gourgaud ignorait sans doute que le rapport de Berthier existe, que le jeune Sopranzi n'y est pas cité une fois et qu'on ne pouvait prétendre qu'il eut été pour quelque chose dans le gain de la bataille, puisqu'il était simple sous-officier.

Cette explication suffira pour juger les autres assertions.

Ces défauts et ces erreurs ne sauraient enlever au maréchal Berthier, ni ses éminentes qualités, ni ses éclatants services, ni l'honneur qu'il a eu d'être le major général de Napoléon et son ministre de la Guerre pendant sept ans. Ils ne sauraient faire oublier qu'il fut l'ami des plus grands hommes de guerre de cette époque, jusqu'au jour où les circonstances et les dispositions de l'Empereur altérèrent ces relations.

Enfin, s'il fut décrié, il eut aussi des amis dévoués et l'un d'eux, qui a été quelquefois cité, le général Mathieu-Dumas qui lui resta fidèle depuis la campagne d'Amérique, a terminé ainsi une notice sur sa vie, écrite après sa mort.

« Nous n'avons dû considérer ici le prince de Wagram que sous les rapports de l'homme public. Nous trouverions aussi dans sa vie privée des sujets de justes éloges et de nouveaux motifs d'honorer sa mémoire. Qu'il soit permis à l'amitié, à la fraternité d'armes, de rappeler les qualités sociales qui lui concilièrent l'estime de tous les gens de bien ; l'ardent amour de son pays, qui, dans toutes les circonstances fut le premier mobile de ses actions ; son humanité, que le spectacle des scènes sanglantes qu'il eut sans cesse sous les yeux, ne fit que rendre plus active et plus touchante ; son noble désintéressement, sa modération dans la haute fortune, ses douces affections pour sa famille et sa constante fidélité à ses amis. »

§ 3. *Conclusion.*

Une première conclusion se dégage des récits qui précèdent. C'est qu'un génie guerrier comme l'Empereur avait besoin pour réussir, d'être secondé par un homme d'une activité de corps et d'esprit exceptionnelle, d'une énergie sans limite, d'une foi enthousiaste, d'un patriotisme ardent et de moyens remarquables, Berthier fut cet homme. Et après avoir suivi les péripéties de son existence, on est en droit de se demander, si Napoléon aurait pu, sans un aide aussi précieux, accomplir tous ses exploits. Le maréchal Berthier était donc bien une individualité douée d'une valeur propre. Il a joué dans l'épopée un rôle aussi glorieux qu'utile; et il avait eu en 1796, une remarquable prévision de l'avenir, quand il avait dit qu'il serait beau un jour d'être le second du grand homme qu'il admirait déjà.

Une seconde observation ressort également, mais d'une façon moins directe, de la vie du maréchal. Elle est relative à l'influence qu'il a exercée sur le développement et l'organisation du service d'état-major. C'est aux règles qu'il a établies, aux principes qu'il a posés, aux exemples qu'il a donnés, que ce service doit encore aujourd'hui une grande partie de ses traditions.

La première transformation des états-majors de la monarchie a eu lieu précisément à l'époque où Berthier commençait sa carrière, en 1783. C'était le début de la guerre d'Amérique. Elle créa les majors généraux d'armes et les aides-maréchaux généraux, officiers supérieurs, qui n'étaient autre chose que les chefs d'état-major des grandes unités tactiques. Berthier, comme on l'a vu, obtint ce grade, assez péniblement, au retour de sa première campagne.

En 1788, eut lieu une nouvelle tentative d'organisation. On appliqua des idées qui étaient le résultat de l'expérience acquise dans les dernières guerres et qui parurent avoir une réelle valeur pratique. Ce fut une partie de ces principes que Berthier mit en vigueur dans le cours de son existence.

Sous la République, l'extension des armées et la pénurie d'officiers d'état-major firent réclamer de nouvelles mesures. On a vu à cet égard les lettres pressantes adressées par Berthier, au ministre de la Guerre, en 1792. Et cependant, depuis deux ans, une loi nouvelle, votée par l'Assemblée nationale, avait réorganisé le service. Elle s'était inspirée du travail de 1783 et avait consacré la fonction de chef d'état-major, en remplaçant les aides-maréchaux généraux par les adjudants généraux. C'est en effet une particularité de ces premières lois, de s'être préoccupé avant tout de créer de bons chefs d'état-major, en leur attribuant un emploi spécial, nettement défini et un grade relativement élevé, qui semblait alors nécessaire pour leur assurer une autorité au moins égale à celle des chefs de corps. Leurs fonctions furent réglées par une instruction du mois de juin 1791, qui définissait en même temps le nombre et les occupations des adjoints.

Tous ces efforts, accomplis dans cette période de fièvre qui marqua les premières années de la République, étaient incomplets et ne suffisaient pas aux besoins des armées.

En 1792, pour y suppléer, la Convention décrète une organisation dont les bases devaient être durables, parce qu'elles répondaient aux exigences du service. Ces bases furent : la création d'un chef d'état-major général par armée; la désignation de quatre adjudants généraux dans chaque état-major d'armée et d'un adjudant général, chef d'état-major, par division active. Quand aux adjoints, ils étaient choisis dans les troupes, par les

adjudants généraux et proposés par eux, au chef d'état-major général. Le service était ainsi assuré. En 1795, une loi régla l'avancement de tout ce personnel.

Lorsque Berthier fut nommé chef d'état-major de l'armée des Alpes et d'Italie, en 1795, il trouva les états-majors constitués d'après ces décrets de 1792 et de 1795. Mais leurs attributions n'étaient pas assez définies. Pour les fixer, il adressa au ministre son projet d'instruction du 31 janvier 1796, qui devint bientôt une règle pour tous les états-majors.

Puis, sous l'influence des événements, le service des états-majors généraux se divisa en trois groupes : celui des mouvements et opérations qui accompagnait toujours Berthier et le général en chef; celui des détails qui était chargé du personnel, du matériel, de l'administration, des prisonniers etc., et qui restait souvent en arrière du quartier général; enfin, celui des ingénieurs géographes qui était spécialisé dans les reconnaissances et les travaux topographiques.

Ce système, organisé par Berthier, sous l'influence de Bonaparte, au début de la campagne d'Italie, fut adopté, comme on l'a vu, pendant toutes les guerres de l'Empire. Il subit quelques modifications; mais la répartition du service ne s'en écarta guère. Elles ont été signalées dans le cours du récit de l'existence du maréchal Berthier. Ce furent : en 1800, sous son ministère, un premier changement dans la position des adjoints qui cessent d'être attachés aux adjudants généraux pour devenir des adjoints à l'état-major général; puis la transformation des adjudants généraux en adjudants commandants. En 1801, 1802 et 1803, les effectifs des adjudants commandants, des adjoints et des aides de camp sont fixés par Berthier, alors ministre.

Enfin, l'année suivante, sous l'impulsion de l'Empereur, l'organisation des états-majors de l'armée des côtes, inspirée par le maréchal, est adoptée. Elle répond

aux besoins de la Grande Armée et, tout en maintenant les principes posés en 1796, elle crée les états-majors de l'Empire, qui désormais, ne vont guère plus varier.

Le maréchal Berthier voulut compléter cette organisation, par un décret qu'il fit rédiger au mois de mars 1805, et d'après lequel on aurait eu :

Quatre-vingts aides-majors généraux du grade de colonel; quarante sous-aides-majors généraux de première classe, chefs de bataillon; cent vingt sous-aides-majors généraux de deuxième classe, capitaines; trente élèves de première classe, lieutenants; trente élèves de deuxième classe, sous-lieutenants. En tout, trois cents officiers d'état-major.

Ce projet avait pour but, d'arrêter le personnel d'état-major des divisions et des brigades. Mais il négligeait les ingénieurs géographes qui étaient pourtant indispensables et ne constituait pas une organisation complète. Soumis à la section militaire du conseil d'état, il fut d'abord accepté en principe. Pendant ce temps, la guerre avec l'Autriche éclatait. Elle fit oublier le projet; et le cours des événements ne permit plus de le reprendre.

A cette époque du reste, le service d'état-major était fixé.

Les nombreuses campagnes entreprises depuis la révolution avaient déterminé les fonctions d'état-major et les règles qui les précisaient. Un brillant écrivain de ce temps, le général Thiébault, qui fut, en même temps, un officier d'état-major des plus distingués, a vulgarisé ces règles dans deux ouvrages qui sont encore très estimés : son *Manuel des adjudants généraux et des adjoints employés dans les états-majors*, qui parut en 1800; et son *Manuel général du service des états-majors*, édité en 1813.

Le premier de ces ouvrages correspond à l'époque où l'état-major, organisé sur les bases de la loi de 1792, s'appelle le *corps des adjudants généraux*. Le second

détaille le service tel qu'il a été adopté à partir de 1804, et consacré par les guerres de l'Empire. Ce général a signalé, en même temps, l'affaiblissement progressif que ces guerres produisirent dans le choix du personnel.

Les plus beaux avancements étaient naturellement réservés aux officiers qui se distinguaient dans les troupes, par des actions d'éclat ou des blessures. Il en résultait que les bons officiers d'état-major quittaient ce service, pour prendre des commandements. A la fin de l'Empire, sous cette influence, leur qualité avait diminué. D'autre part, l'extension des armées et la faveur avaient augmenté leur nombre, dans une proportion exagérée. C'est ainsi qu'en 1803, l'effectif des adjudants commandants, des adjoints et des aides de camp, qui avait été fixé un moment, en 1799, à 630, s'élève à 1.160. En 1813, il dépasse 1.500.

A part les officiers supérieurs, dont la carrière était déjà en bonne voie, les officiers d'état-major de mérite avaient déserté ce service depuis 1809.

Après les désastres qui avaient marqué la fin de l'Empire, on songea à réorganiser l'armée et les états-majors. Le travail qui s'effectua alors amena, en 1818, la création du *Corps spécial.* On s'inspira de l'expérience acquise de 1789 à 1815 et ce fut un des maréchaux de Napoléon, Gouvion-Saint-Cyr, qui dirigea cette innovation.

Cet aperçu a paru nécessaire pour compléter la biographie du maréchal Berthier. Et, si l'on veut maintenant résumer les faits qui lui ont été reprochés, on lui rendra sans doute cette justice que la plupart avaient été dénaturés.

L'insuffisance des approvisionnements au commencement de la campagne de 1806 et la dissémination de nos corps d'armée au début de celle de 1809, ne peuvent, comme on l'a vu, lui être attribués. Son affaissement moral et physique, après la campagne de 1812, est cer-

tainement contesté. Enfin, il n'a pas non plus abandonné l'Empereur, en 1814, comme on l'a si souvent écrit. Il ne reste plus que son service de garde du corps auprès du roi Louis XVIII. Les influences qui l'ont entraîné dans cette voie ont été expliquées sans ménagement.

Sur tout cela, nous croyons qu'on sait désormais à quoi s'en tenir.

A la fin de ce long travail, nous n'avons plus qu'à exprimer un vœu, c'est qu'après avoir servi à rétablir la vérité de l'histoire, il puisse aussi être de quelque utilité pour l'armée et pour la patrie.

FIN



RELEVÉ DE SERVICES

du Maréchal BERTHIER, Prince de Wagram

Extrait des registres matricules et documents déposés aux Archives de la Guerre

NOM ET SIGNALEMENT DU MILITAIRE

BERTHIER (Louis-Alexandre), prince de Wagram, prince souverain de Neuchâtel et Valangin, fils de Jean-Baptiste BERTHIER et de Marie-Françoise L'HUILLIER DE LA SERRE, né le 20 novembre 1753, à Versailles (Seine-et-Oise); marié le 9 mars 1808 à Mademoiselle Marie-Elisabeth-Amélie-Françoise de BAVIÈRE.

DÉTAIL DES SERVICES

Ingénieur géographe des camps et armées du Roi, le 1er janvier 1766 ;
Lieutenant réformé d'infanterie, le 11 mars 1770 ;
Rang de lieutenant d'infanterie dans la Légion de Flandre, le 24 mars 1772 ;
Attaché au corps des dragons, le 18 août 1776 ;
Capitaine au corps des dragons, le 2 juin 1777 ;
Attaché au 2me régiment de chasseurs à cheval, le 8 avril 1779 ;
Attaché au régiment de Soissonnois (Infanterie), le 26 avril 1780 ;
Gouverneur des Hôtels de la Guerre, de la Marine et des Affaires étrangères, en survivance de son père, le 1er octobre 1780 ;
Sous-aide maréchal général des logis surnuméraire à l'armée de Rochambeau, le 1er janvier 1781 ;
Adjoint à l'état-major de l'armée, le 13 juin 1783 ;
Aide maréchal général des logis, le 2 décembre 1787 ;

Employé au camp de Saint-Omer avec rang de major, le 1er juillet 1788 ;
Employé sous les ordres du marquis de Lambert, le 1er janvier 1789 ;
Rang de lieutenant-colonel, le 11 juillet 1789 ;
Aide maréchal général des logis près les troupes du général Lafayette, le 25 décembre 1789 ;
Commandant à Versailles par intérim, le 27 décembre 1789 ;
Adjudant général colonel, employé dans les 1re et 16e divisions militaires, le 1er avril 1791 ;
Employé dans la 17e division militaire (Paris), le 25 juin 1791 ;
Employé à la direction générale du dépôt de la Guerre, le 25 avril 1792 ;
Maréchal de camp, le 22 mai 1792 ;
Chef d'état-major de l'armée du Nord, le 26 mai 1792 ;
Suspendu de ses fonctions, le 20 septembre 1792 ;
Autorisé à servir comme volontaire à l'armée des côtes de l'Ouest, le 11 mai 1793 ;
Requis par les représentants du Peuple près l'armée des côtes de la Rochelle pour faire les fonctions de chef d'état-major de cette armée, le 12 juin 1793 ;
Envoyé en mission à Paris, le 17 juillet 1793 ;
Réintégré dans ses fonctions de général de brigade et nommé chef d'état-major de l'armée des Alpes et d'Italie, le 5 mars 1795 ;
Général de division de l'armée d'Italie, le 13 juin 1795 ;
Chef d'état-major de l'armée des Alpes, le 8 octobre 1795 ;
Chef d'état-major de l'armée d'Italie, le 2 mars 1796 ;
Commandant en chef l'armée d'Italie, le 9 décembre 1797 ;
Chef d'état-major de l'armée d'Angleterre, le 8 mars 1778 ;
Chef d'état-major de l'armée d'Orient, le 10 mai 1798 ;
Ministre de la Guerre, le 10 novembre 1799 ;
Général en chef de l'armée de réserve, le 2 mars 1800 ;
Ambassadeur extraordinaire en Espagne, le 11 avril 1800 ;
Ministre de la Guerre, le 8 octobre 1800 ;
Maréchal de l'Empire, le 19 mai 1804 ;
Sénateur de droit comme grand dignitaire de l'Empire, grand officier du Palais, le 11 juillet 1804 ;
Grand veneur de la Couronne, le 11 juillet 1804 ;
Major général de l'armée des côtes de l'Océan, le 3 août 1805, devenue Grande Armée, le 29 août 1805 ;
Prince souverain de Neuchâtel et Valangin, le 30 mars 1806 ;
Vice-connétable de l'Empire, le 9 août 1807 ;
Remplacé comme ministre de la Guerre le même jour ;
Major général de l'armée d'Allemagne, le 17 mars 1809 ;
Prince de Wagram, le 15 août 1809 ;
Major général de l'armée d'Espagne, le 1er décembre 1809 ;
Ambassadeur extraordinaire à Vienne, le 27 février 1810 ;

Colonel général des Suisses, le 13 juin 1810 ;
Président à vie du Collège électoral du département du Pô, le 10 janvier 1812 ;
Major général de la Grande Armée, le 1er février 1812 ;
Capitaine de la 5e compagnie des Gardes du corps du Roi, le 1er juin 1814 ;
Pair de France, le 4 juin 1814 ;
Décédé à Bamberg (Bavière), le 1er juin 1815.

CAMPAGNES

1780, 1781, 1782 et 1783, en Amérique ; 1792, armée du Nord ; 1793, armée des côtes de la Rochelle ; 1795, 1796, 1797, 1798 et 1799, aux armées des Alpes et d'Italie, d'Angleterre et d'Orient ; 1800, armée de réserve ; Vendémiaire an XIV 1805, 1806 et 1807, à la Grande Armée ; 1808, en Espagne ; 1809, en Allemagne et en Espagne ; 1812, en Russie ; 1813, en Saxe ; 1814, en France.

A reçu quatre blessures à la prise de Saumur, le 13 juin 1793.

DÉCORATIONS

Grand Aigle et chef de la 1re cohorte de la Légion d'honneur, le 1er février 1805 ;
Chevalier de Saint-Louis, le 1er juillet 1788 ;
Commandeur du même ordre, le 25 septembre 1814 ;
Grand dignitaire de la Couronne de Fer d'Italie ;
Grand-Croix de l'Ordre du Mérite Militaire de Maximilien-Joseph de Bavière ;
Chevalier de l'Ordre de l'Aigle d'Or de Wurtemberg ;
Chevalier de l'Ordre de la Couronne de Saxe ;
Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Henri de Saxe ;
Grand-Croix de l'Ordre de la Fidélité de Bade ;
Commandeur Grand-Croix de l'Ordre de Hesse ;
Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Joseph de Toscane.
Grand-Croix de l'Ordre de Saint-Etienne de Hongrie ;
Chevalier de l'Aigle noir de Prusse ;
Chevalier de l'Ordre de Saint-André de Russie ;
Grand Commandeur de l'Ordre de la Couronne de Westphalie.

DOTATIONS

Décret du 30 mars 1806 : Principauté de Neuchâtel ;
Décret du 30 juin 1807 : 54.534 francs de rentes sur le duché de Varsovie ;

Décret du 23 septembre 1807 : 29.411 francs de rentes sur le Grand livre ;

Décret du 10 mars 1808 : 180.000 francs de rentes sur la Westphalie et 141.000 francs sur le Hanovre ;

Décret du 15 août 1809 : 300.000 francs de rentes sur les départements de la Roer et de la Sarre ; 100.000 francs de rentes sur le mont de Milan ; 200.000 francs de rentes sur l'octroi du Rhin et 250.000 francs de rentes sur le château de Chambord et ses dépendances.

NOTA. — Le nom du maréchal Berthier est inscrit au côté sud de l'Arc de Triomphe de l'Etoile.

Pour copie conforme :

Le général de division,

DERRÉCAGAIX.

TABLE DES MATIÈRES

Période de la Restauration

LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cie

A LA MÊME LIBRAIRIE

Publication de la Section historique de l'état-major de l'armée. — **Les campagnes du maréchal de Saxe**; par **J. Colin**, capitaine d'artillerie breveté à la Section historique de l'état-major de l'armée.

I[re] PARTIE : *L'armée au printemps de* 1744. Paris, 1900, 1 vol. in-8. 7 fr. 50

II[e] — *La campagne de* 1744. Paris, 1904, 1 vol. in-8 avec 4 cartes. 10 fr.

III[e] — *Fontenoy*................................ (*sous presse*).

Publication de la Section historique de l'état-major de l'armée. — **Études sur les armées du Directoire.** — I[re] PARTIE : *Joubert à l'armée d'Italie; Championnet à l'armée de Rome* (*octobre* 1798-*janvier* 1799), par **Patrice Mahon**, capitaine d'artillerie breveté à l'état-major de l'armée. Paris, 1905, 1 vol. gr. in-8 avec cartes en couleurs .... 10 fr.

Publication de la Section historique de l'état-major de l'armée. — **Campagne de Russie (1812)**, par le capitaine **Fabry**, du 101[e] régiment d'infanterie.

TOME I[er]: *Opérations militaires du* 24 *juin au* 17 *juillet.* I vol. gr. in-8. 12 fr.

— II : *Vitebsk.* 20-31 juillet. 1 vol. gr. in-8 .... 10 fr.

— III : *Smolensk.* 1[er] au 10 août. 1 vol. gr. in-8 .... 18 fr.

— IV : *Gorodetschna. Polotsk. Valontina.* 11 au 19 août. 1 vol. gr. in-8.. 25 fr.

— V : *Supplément aux tomes I, II, III.* 24 juin au 10 août. 1 vol. gr. in-8.. 20 fr.

Arthur Chuquet, membre de l'Institut. — **La Légion germanique (1792-1793)**. Paris, 1904, 1 vol. in-8.................................. 7 fr. 50

Études sur la campagne de 1796-1797 en Italie; par **J. C.**, capitaine d'artillerie. Paris, 1898, 1 vol. in-8................................ 5 fr.

Commandant **de Cugnac**. — **La campagne de Marengo**. Paris, 1904, 1 vol. in-8 avec cartes en couleurs.. 5 fr.

Stratégie napoléonienne. — **La critique de la campagne de 1815**; par **A. Grouard**, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, 1904, 1 vol. in-8 avec cartes .... 6 fr.

Commandant **Sauzey**. — **Les Allemands sous les Aigles françaises.** — Essai sur les troupes de la confédération du Rhin (1801-1813).

I. *Le régiment de Francfort.* Paris, 1902, 1 vol. in-8 avec portrait, grav. en coul. et croquis.. 6 fr.

II. *Le contingent badois.* Paris, 1904, 1 vol. in-8 avec portrait, grav. en coul. et croquis.. 6 fr.

Lieutenant-colonel **Yorck de Wartenburg**. — **Napoléon, chef d'armée**. Traduit de l'allemand par le commandant RICHERT, de l'École supérieure de guerre. Paris, 1899, 2 vol. in-8.. 12 fr.

Histoire abrégée des campagnes modernes; par **J. Vial**, colonel d'état-major en retraite, ancien professeur d'art et d'histoire militaires à l'École d'application d'état-major. Complétée et mise à jour par son fils **C. Vial**, capitaine d'artillerie. 5[e] édition. Paris, 1894, 2 vol. in-8 avec atlas de 51 planches............... 13 fr.

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et C[e], rue Christine, 2.

